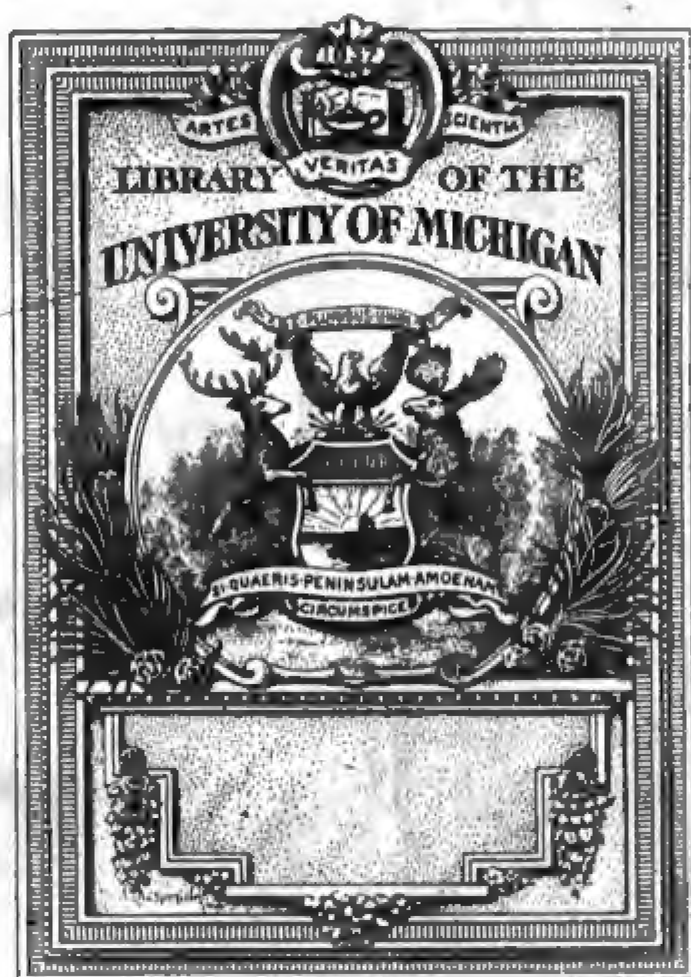
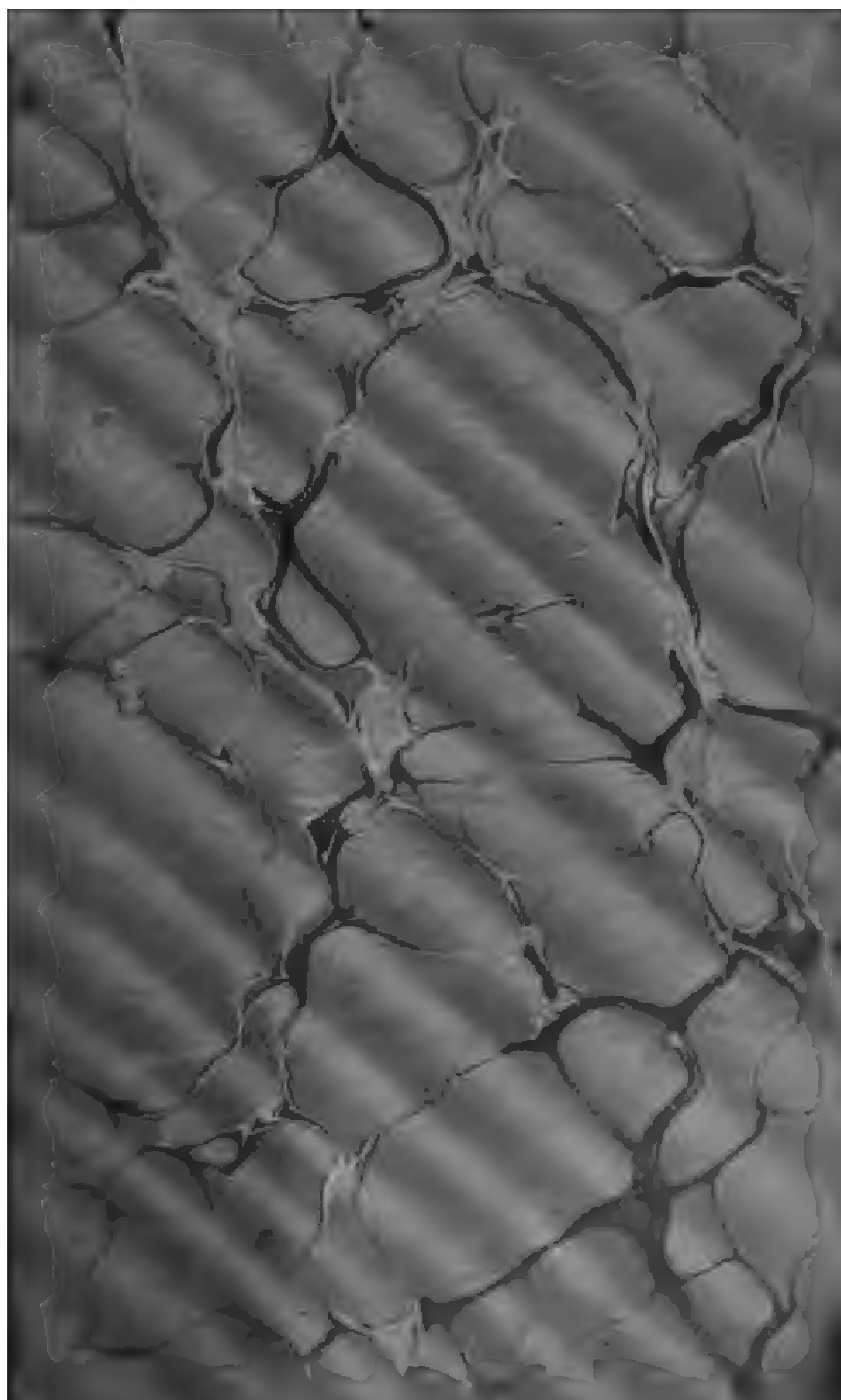

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

LES ANNALES DU THÉATRE. — Première année, 1875, avec une Préface de Francisque Sarcey. 1 vol.

— Deuxième année, 1876, avec une *Étude sur l'Heure du Spectacle*, par Victorien Sardou. (Cette brochure se vend séparément 1 fr.). 1 vol.

— Troisième année, 1877, précédées d'une *Étude sur le Théâtre en Province*, par M. Got, de la Comédie-Française. 1 vol.

— Quatrième année, 1878, précédées du *Naturalisme au Théâtre*, par M. Émile Zola. 1 vol.

— Cinquième année, 1879, avec une préface de M. Henri de la Pommeraye. 1 vol.

— Sixième année, 1880, avec une préface de M. Victorien Joncières. 1 vol.

5190 — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

LA MAISON DE M. PERRIN

Par M. Henri FOUQUIER

SEPTIÈME ANNÉE

— 1881 —

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882

LA

MAISON DE M. PERRIN

Il n'y a plus à faire l'éloge du recueil *les Annales du Théâtre et de la Musique.* Ceux de mes maîtres et amis qui ont d'abord recommandé le livre au public en ont à la fois constaté l'utilité et fait connaître les mérites. Aussi, quand les rédacteurs des *Annales* m'ont fait le grand honneur de me demander quelques pages d'introduction pour leur œuvre, j'ai pensé que le mieux était de suivre l'exemple déjà donné ici-même, et de traiter rapidement quelque sujet qui intéressât les personnes, de plus en plus nombreuses chaque jour, qui ont le goût et la passion des choses du théâtre.

Il y a deux ans, mon éminent confrère M. de la Pommeraye avait parlé déjà de notre Académie nationale de musique et de danse, et de notre Co-

médie-Française, qui est, elle aussi, quoiqu'elle n'en porte pas le titre officiel, une Académie nationale.

Il avait eu l'idée ingénieuse de raconter, en tête des *Annales du Théâtre et de la Musique* en 1879, l'année théâtrale de 1779. Il m'eût été agréable de suivre cet exemple; et, puisque je devais parler de la Comédie, j'avais songé d'abord à rechercher, dans son passé glorieux et agité, l'histoire des premières représentations célèbres, particulièrement pendant la Révolution. Il y avait là une étude aisée à faire et intéressante à coup sûr; mais il m'a semblé, quelque difficulté qu'il y ait souvent à parler des choses contemporaines, que le livre de MM. E. Noël et Stoullig, sans être un ouvrage de polémique, était une œuvre d'actualité, destinée surtout à renseigner le lecteur d'aujourd'hui et de demain sur l'état présent de nos théâtres. Il faut donc essayer de préciser la situation de la Comédie-Française, en regardant vers l'avenir.

La Comédie-Française, la « Comédie », ainsi dit-on simplement comme pour désigner le théâtre par excellence, est une institution nationale, une institution d'État. Elle relève du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, non seulement par la subvention qu'elle touche, mais aussi par la nomination que le ministre fait de son administrateur, — ne disons pas : directeur, il y a, entre les deux mots une nuance qui a sa va-

leur. — Elle en relève encore par un droit d'intervention directe, en certains cas prévus, droit que l'État, qui abandonne tant de choses, aurait le plus grand tort de laisser périmer. Ses sociétaires, se recrutant eux-mêmes, à la façon de la Compagnie Académique, sont associés pour l'exploitation commerciale de l'entreprise. Ils concourent aussi à la direction, en formant entre eux le comité de lecture, qui reçoit ou rejette les pièces proposées. Par contre, l'administrateur est maître de l'engagement des pensionnaires, pour lequel il a des droits régaliens vis-à-vis des élèves sortis du Conservatoire. Il dirige, à son gré, la distribution des rôles et les reprises du répertoire. On peut donc dire que trois pouvoirs divers régissent la Comédie : celui du ministère, celui des sociétaires, celui de l'administrateur. Cette triple division du pouvoir est consacrée par l'usage. On a beaucoup discuté la question de savoir si cette organisation un peu compliquée était la meilleure qui se pût concevoir. Quelques-uns ont pensé que l'État ne laissait pas la Comédie assez libre : d'autres se sont plaints au contraire du peu d'activité et de la faible efficace de son intervention. L'initiative laissée à l'administrateur a été, tour à tour, estimée excessive ou trop peu grande. Le principe même du sociétariat n'a pas été à l'abri des reproches. On a dit parfois que la camaraderie, ou des considérations étrangères à l'art, jouaient un rôle trop grand dans le

recrutement de la compagnie. On s'est inquiété de l'écart énorme qui existe entre les heureux sociétaires et les pensionnaires les plus méritants. Je ne veux pas entrer dans l'étude de ces critiques. Il faut prendre l'institution telle que l'ont créée les lois et la tradition, et voir comment elle répond à l'idée très élevée que l'opinion s'en fait à juste titre.

L'organisation compliquée de la Comédie se traduit même dans ses aspects extérieurs. Quand on entre dans le théâtre de la rue de Richelieu, on éprouve d'abord la simple impression de plaisir que donne la vue d'une maison riche et bien réglée. Mais l'observateur un peu attentif découvre vite des nuances qui donnent à la Comédie une couleur particulière. Le bon ordre qui y règne, la tenue des serviteurs, même les plus humbles, tout garde quelque chose des maisons officielles, avec, en plus, un sentiment rare de discrète élégance. Tout est charmant, dans ce théâtre, depuis le vestibule où l'on s'arrête à voir passer l'élite du monde parisien, depuis le foyer, avec sa belle statue, jusqu'aux corridors où l'on marche sur d'épais tapis, à une lumière douce, entre les bustes des grands poètes dramatiques. L'intérieur même du théâtre, les coulisses, les loges d'acteurs, le foyer des comédiens, sans avoir la solennité qu'on leur prête parfois, ne sont pas les coulisses, les loges, le foyer du premier théâtre venu.

Une tradition y règne, il y a un « air de la maison », auquel tout le monde ne s'est pas fait. J'aime beaucoup, pour ma part, cette tradition qui règne en maîtresse à la Comédie. Peut-être, ici où là, a-t-elle un inconvénient? Mais le haut respect que lui gardent à la fois les comédiens et le public a bien ses avantages! Entrons au foyer des artistes, un jour de première. C'est un musée, où la tradition a maintenu l'image un peu trop gaie de Mezzettin amoureux à côté d'une page sévère d'Ingres, rappelant Molière et Louis XIV. Encore aujourd'hui, quoique les grands jours du foyer soient passés, on y cause, et, sans ridicule, on y cause littérature et art. La galalanterie s'y tempère, reste polie, respectueuse, les femmes qui sont là, étant, comme on dit, « quelqu'un ». Que si un mot un peu vert se fait entendre — on ne les craint pas, — il sera presque toujours spirituel ou, tout au moins, classique dans sa crudité. Je ne veux pas dire que les comédiens de la maison de Molière soient toujours exempts des faibleses inhérentes à la nature humaine et à leur métier. Mais dans l'armée des comédiens, ils sont les réguliers et le corps d'élite. Ils le savent. Quelquefois même, dit-on, ils le savent trop.

La Comédie est le premier théâtre du monde par son répertoire. Il n'y a pas de littérature au monde, ni celle des Anglais avec Shakespeare, ni celle des Allemands avec Schiller et Gœthe, qui

puisse entrer en comparaison avec nous, qui puisse lutter contre Molière, Racine, Corneille, Regnard, Marivaux, Voltaire, V. Hugo et Augier. Le trésor du répertoire est le plus noble trésor intellectuel de l'humanité. La Comédie est encore le premier théâtre qui existe par la troupe qu'elle possède. Peut-être, en un moment, le Gymnase de Montigny égale-t-il, au moins par l'ensemble, la Comédie? Mais nulle part, aujourd'hui, on ne saurait trouver un semblable assemblage de talents. L'étranger nous a donné de grands comédiens, des tragiques surtout : Mac-Ready, Saloini, Madame Ristori, Rossi; mais, sur aucune scène, nous n'avons rencontré une troupe comme celle que nous avons encore aujourd'hui à la rue de Richelieu. Enfin, en prenant à l'Opéra l'administrateur de la Comédie, on a confié notre scène à un metteur en scène incomparable. Cet art du décor, du costume, de l'arrangement ingénieux des tableaux a été poussé à sa limite extrême; il est devenu pour notre théâtre un attrait tout-puissant, jusqu'à devenir aussi un péril.

Ce n'est pas sans intention ni sans regret que je prononce ce mot péril. Mais, il faut le confesser, la prospérité merveilleuse de la Comédie, ses recettes énormes, la richesse du répertoire ancien, les succès centenaires du répertoire nouveau, l'excellence de la troupe, sa mise en scène qui lutte par l'éclat avec celle des théâtres de féerie et

qui en triomphe par le goût, tout cela n'empêche pas des esprits qu'on trouve chagrins, et que j'estime avisés, d'être inquiets de l'avenir de la Comédie. Oh! je le sais. Le danger n'est pas pour demain, mais il existe pour après-demain peut-être, pour un peu plus tard à coup sûr. Or, la Comédie est une institution d'État. Il n'est pas permis de limiter son développement à une période étroitement calculée sur la vie de quelques hommes. Gouverner, c'est prévoir, et l'administration de la Comédie doit être un acte constant et continu de Gouvernement.

C'est là une pensée dont on doit être bien pénétré pour apprécier la situation de la Comédie. S'il s'agissait d'un théâtre ordinaire, d'une simple entreprise commerciale, confiée par des commanditaires ou des actionnaires à un directeur, toutes les critiques, toutes les observations, dirai-je plus volontiers, tomberaient devant un seul fait incontestable : depuis dix ans, les recettes de la Comédie suivent une progression croissante. La mode, qui assurait autrefois une clientèle d'abonnés au théâtre Italien, à ce théâtre délicieux que nous regrettons toujours, a conduit à la Comédie le même public parisien, élégant et raffiné. Mais il ne faut pas compter exclusivement sur elle. Le fond solide qui assure le succès de la Comédie, c'est le public au jour le jour, attiré par le mérite littéraire des pièces qu'on joue. Jusqu'ici, ce pu-

blic est satisfait. Cependant, quand il s'agit du répertoire moderne, il faut tenir compte d'une certaine inquiétude qui se manifeste parmi le amateurs d'art théâtral. La France compte quatre auteurs dramatiques, qui, à un degré inégal et pour des raisons diverses, passent à bon droit pour les premiers : MM. V. Hugo, Augier, Dumas et Sardou. V. Hugo a quatre-vingts ans : il ne produit plus pour la scène depuis près de quarante ans. Vivant, il est devenu classique, et ses œuvres sont entrées au répertoire comme lui-même est entré dans l'histoire. On nous annonce une œuvre nouvelle de M. Augier, peut-être pour l'hiver prochain. Mais Augier, riche, entouré de l'estime de tous, comblé d'honneurs, dit lui-même, avec un mélange légitime d'orgueil et de modestie, qu'une nouvelle bataille gagnée n'ajouterait pas à sa gloire, et qu'un succès disputé attristerait ses amis. M. Dumas, après l'insuccès de la *Princesse de Bagdad*, jure qu'il ne veut plus aborder la scène. Serment de poète, sans doute. Mais les poètes sont capables de tout, quand la mauvaise humeur s'en mêle, même de tenir un serment ! M. Sardou, enfin, a éprouvé rudement les inconvénients qu'on trouve à mêler les polémiques du jour à l'art dramatique sur la scène de la Comédie. On peut espérer une œuvre de lui. On aurait peut-être tort de compter sur une production régulière.

Parmi les jeunes auteurs — pour cette jeunesse,

l'âge ne fait rien à l'affaire — on ne voit guère que MM. Pailleron et Erkmann-Chatrian qui aient obtenu de vifs succès. Encore est-il permis de dire que le succès des *Rantzau* doit beaucoup à la perfection ingénieuse de la mise en scène et à l'interprétation admirable des artistes. Supposez la pièce jouée simplement de façon moyenne, et elle n'aurait eu qu'un succès ordinaire. La chose vient d'arriver en province. Et, en dehors de ces deux noms, je ne vois personne. Meilhac et Halevy ont apporté poliment une carte de visite à la Comédie et n'y reviennent plus. M. Gondinet est absorbé à des tâches parfois inférieures à son talent dans les théâtres de genre. On se demande, avec une certaine inquiétude, après deux ou trois essais sans lendemain, qui portera bientôt le poids du répertoire moderne.

Cette pénurie, qui peut devenir disette, n'est sans doute pas reprochable à la Comédie elle-même. Je ne crois pas beaucoup à la légende qui raconte qu'on dépose des chefs-d'œuvre chez le concierge de la Comédie, et que ces chefs-d'œuvre sont dédaigneusement retournés à leurs auteurs. J'ai toutes raisons pour croire le contraire. Les chefs-d'œuvre ne courent pas les rues, et les lecteurs compétents de la Comédie ne les laisseraient pas échapper ! Il est certain, malheureusement, que l'abandon de la tragédie d'une part, et, d'une autre, les séductions du théâtre de genre facile

et productif expliquent assez les choses. La Comédie, de plus, ne saurait être un théâtre d'essai. Il y a cependant un péril qui menace d'être bientôt pressant. J'imagine que, lorsqu'on a songé à une combinaison qui mettait l'Odéon entre les mains de l'administrateur de la Comédie, on a songé à ce péril. On a pensé le conjurer en ouvrant un débouché aux œuvres bonnes, mais pas excellentes encore, qui pourraient se présenter pour notre première scène. On les « essayerait » à l'Odéon, où leurs auteurs feraient une façon de stage. Je ne suis pas certain que la combinaison qui fusionne les deux théâtres soit une bonne idée. La discuter sortirait du cadre de mon travail. Il me suffit de dire que cette idée est venue en présence de la situation du répertoire moderne. Peut-être y aurait-il quelque chose à faire, quelque initiative à prendre vis-à-vis des hommes de talent qui s'arrêtent trop, à mon gré, devant les dangers de l'épreuve à tenter en portant une œuvre à la Comédie. En tout cas, un moment peut venir où, faute d'œuvres nouvelles réussissant assez, la Comédie soit amenée à faire appel aux richesses du répertoire ancien, qu'elle délaisse volontiers aujourd'hui.

Ce jour-là, la Comédie n'ayant plus la bonne fortune de posséder des auteurs goûtés du public, n'ayant peut-être pas assez fait pour en former, trouvera-t-elle une troupe prête à soutenir avec

éclat le répertoire? Assurément « oui », si ce retour au répertoire se fait bientôt. Peut-être « non », s'il s'opère dans trois ou quatre ans, après deux ou trois grands succès absorbants du répertoire moderne, tels que celui du *Monde où l'on s'ennuie*. La prudence qu'on n'est pas bienvenu, je le sais, à prêcher aux triomphateurs, pas plus que la modération aux conquérants, voudrait que la Comédie, qui peut beaucoup sur le goût public, le ramenât peu à peu, et par un agréable chemin, vers le répertoire ancien. Dans la maison classique de Molière, on sait la jolie fable de *la Poule aux œufs d'or*, et l'on serait impardonnable de l'y égorger!

Or, on néglige trop le répertoire. Prenons les *reprises* saillantes depuis quelques mois. C'est *Barberine*, la plus faible des œuvres de Musset, compromise par un caprice excentrique, le début de Mlle Feyghine. C'est une pièce de Marivaux, jouée trois ou quatre fois, pour la rentrée de Mlle Tholer. C'est tout. Je me trompe. On nous a donné encore quelquefois les grandes pièces de Molière, *l'Avare*, *le Malade*, pour des débuts de jeunes pensionnaires. Je reviendrai sur ces débuts. Mais pas une fois nous n'avons vu sur l'affiche les noms des *poetæ minores* du théâtre classique, qui sont souvent si exquis! Pas une fois Sedaine ou Marivaux, Regnard surtout, ce charmant poète, plein de force comique, et qui semble avoir com-

posé des rôles si en dehors, d'une langue si franche, tout exprès pour qu'un jeune comédien puisse s'y révéler avec des qualités de nature! Et Molière lui-même? Nous fait-on voir sous toutes ses faces ce puissant génie? Trois ou quatre pièces seulement sont réservées aux débuts des élèves sortis du Conservatoire. Les autres sont laissées de côté. On ne joue jamais, par exemple, *Don Juan*, et jamais non plus *le Cocu imaginaire*, cette plaisanterie merveilleuse, aisée à monter en huit jours, et qui ferait peut-être changer d'avis M. Schérer sur le style de Molière! Enfin, pourquoi les incursions dans le théâtre étranger sont-elles sorties des habitudes de la Comédie? Elles sont cependant dans la tradition, et la Comédie a dû plus d'un succès à des traductions. Son rôle est de diriger et de suivre à la fois le goût du public. Celui-ci est fort épris des littératures étrangères. Au commencement du siècle, ce fut presque une audace, — une audace qui fait sourire aujourd'hui, — de lui présenter Shakespeare, atténué par l'honnête et académique Ducis. Puis Vigny fit faire un pas à l'opinion. Aujourd'hui, le parterre est capable de comprendre les beautés tragiques du grand poète anglais, sans qu'il soit besoin de modifier autre chose que ce qui, chez lui, est détestable. Pourquoi, avec M. Mounet-Sully, qui y serait superbe, n'avoir pas donné *Othello?* Pourquoi pas *Macbeth*, la mieux ordonnée des pièces de Shakespeare? Pour-

quoi laisser à l'Odéon le mérite de tentatives qui sont dans les devoirs de la Comédie et dans les règles de son institution?

Je ne veux pas croire, comme on le raconte, que l'administrateur du Théâtre-Français, maître des reprises du répertoire, ait un parti pris contre certains auteurs et contre certaines pièces qui ont toujours réussi à la Comédie. J'imagine plus volontiers que cet apparent dédain qu'on fait d'œuvres de mérite, que cette apparente nonchalance qu'on apporte à varier les plaisirs du public, que cet oubli réel qu'on a du rôle *éducateur* de la Comédie, tiennent à la façon dont la troupe est organisée. Il me faut donc parler de ce sujet délicat.

La troupe de la Comédie est des plus nombreuses qui soient. Elle compte, en dehors des figurants et des utilités, cinquante-six artistes qui se divisent en onze sociétaires hommes, onze sociétaires femmes (ensemble vingt-deux sociétaires), vingt pensionnaires hommes, quatorze pensionnaires femmes (ensemble trente quatre pensionnaires). Nulle troupe n'est plus complète : nulle ne peut s'enorgueillir d'un tel nombre d'hommes et de femmes ayant de tels talents, et des talents aussi divers. Cette année encore, ces jours-ci même, nous avons eu la joie de constater une interprétation merveilleuse, unique au monde. Et cependant, cette troupe même nous laisse des inquié-

tudes. Et au lendemain de chaque succès, auquel nous avons applaudi de toutes nos forces, nous nous disons : Qu'arriverait-il demain si tel ou tel protagoniste disparaissait?

Déjà, la tragédie a presque entièrement quitté la scène du Théâtre-Français. Ni Racine ni Corneille ne sont plus joués dans cette maison, qui est aussi la leur, et où Voltaire fut couronné. La Comédie a cependant à elle M. Mounet-Sully, tragédien admirable parfois, qui gagnerait encore à jouer plus souvent, qui le sait et qui ne demande qu'à jouer! Son succès dans *Œdipe roi* est fait pour encourager un retour, si ce n'est hebdomadaire, au moins plus fréquent vers le grand art tragique, qui, malgré les plaisanteries, est resté heureusement dans notre goût national. Mais Mlle Sarah Bernhardt est partie au pays de toutes les fantaisies; Mme Favart a pris sa retraite, et la Comédie-Française n'a que *deux* tragédiennes, car le répertoire moderne absorbe Mlle Bartet : ce sont Mlles Dudley et Lerou. L'une semble avoir atteint au *maximum* d'un talent honnête qu'elle ne dépassera peut-être pas; l'autre, à peine essayée dans *Athalie*, n'a certainement pas le génie nécessaire pour triompher d'un physique qui lui interdit la moitié des rôles tragiques. C'est là une situation grave, à laquelle il faut prendre garde. Les étrangers qui viennent en France ne sont pas les seuls désireux de se tenir au courant des chefs-d'œuvre

de notre répertoire de tragédie. La Comédie nous doit la représentation de Corneille, de Racine, de Voltaire même. C'est une des raisons de ses privilèges comme c'est une des traditions de sa gloire. Elle ne peut pas, comme un théâtre de genre, vivre uniquement de nouveautés spirituelles, car c'est pour elle que nous entretenons au Conservatoire une classe de tragédie, aux frais de l'État et sous sa surveillance.

Les sociétaires de la Comédie sont MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin, Febvre, Thiron, Mounet-Sully, Laroche, Barré, Worms, Coquelin cadet; Mmes Brohan, Jouassain, Riquier, Dinah Félix, Reichemberg, Croizette, Barretta, Broisat, Samary, Lloyd, Bartet. Réunion de talents admirables, je le répète, ou de talents utiles. Remarquons cependant que l'éclat du mérite des sociétaires est très inégal. Le nombre de ceux qui ont une action sûre et décisive sur le public est déjà assez limité. Ajoutez que Mme Brohan jouait très rarement avant *le Monde où l'on s'ennuie*, et qu'on annonce sa retraite ainsi que celle de M. Delaunay, que Mlle Croizette semble perdue pour le théâtre, qu'on parle aussi du départ de Mme Jouassain. Imaginez qu'une mauvaise chance, la mort, — avec qui il faut toujours compter, hélas! — ou, ce que j'aime mieux supposer, l'amour du repos, un coup de tête, je ne sais quoi encore, effacent de la liste trois ou quatre noms, et la Comédie risque du coup et à la fois

non seulement de ne pas pouvoir jouer le vieux répertoire avec l'autorité et la perfection qu'on a le droit d'exiger, mais encore de ne pas pouvoir assurer par l'interprétation, en dépit des artifices de la mise en scène, les succès fructueux de pièces qui doivent trop aux acteurs. En un tour de main, sa situation, d'admirable qu'elle est aujourd'hui, peut devenir médiocre. Et devant cette menace, pour retenir les uns ou pour faire venir les autres, par quels sacrifices ne faudra-t-il pas passer! Je le dis nettement : le sort de la Comédie est aux mains et au caprice de trois ou quatre hommes.

Voilà le danger qu'il faut signaler et auquel il n'est pas impossible de porter remède. Le tort de la Comédie, aujourd'hui, est de laisser, de toutes façons, un écart trop considérable entre la vieille troupe et la nouvelle, de creuser une façon d'abîme entre les sociétaires et les pensionnaires. Ceux-ci, mis de côté, ou employés comme au hasard, sans attribution bien nette d'emplois, se rouillent ou se découragent, selon leur nature. Ils ne se font pas connaître du public, n'entrent pas en communication avec lui. Ils ne reçoivent du spectateur ou de la presse ni avertissements, ni conseils, ni encouragements. Ces jeunes troupes pleines d'ardeur vieillissent dans l'inaction. C'est la pire des choses pour un comédien. Ou bien encore, et c'est là le cas de plus d'un, abusant des loisirs que leur laisse la Comédie, les pensionnaires vont chercher dans

les salons, dans les petites villes de province, dans les théâtres de banlieue, des succès qui ne sont pas toujours de bon aloi. Aucune direction n'est sur eux, aucune discipline ne les lie à la maison de Molière. La Comédie, et c'est là le grand reproche qu'on lui doit adresser, ne fait guère plus de comédiens. Elle est imprudente en cela, et manque à son but. Car, en vérité, si la loi donne à la Comédie le droit, sanctionné par la justice, d'appeler à elle les élèves primés du Conservatoire, ce n'est pas pour que, pourvus d'une maigre pension, ils errent inutiles, comme des ombres plaintives et désolées, dans les coulisses et le foyer!

Beaucoup d'employés, travaillant peu et mal rétribués, est, dit-on, une formule administrative; peu d'employés, travaillant beaucoup et bien payés, est la formule du commerce et de l'industrie. C'est la bonne. Trente-quatre pensionnaires, c'est peut-être dix de trop pour la Comédie, où une bonne dizaine au moins jouent les « inutilités ». Qu'on parcoure la liste de ces comédiens, et, de M. Tronchet qui est à la Comédie depuis 1850, jusqu'à l'aimable Mlle Kalb, qui y est entrée hier, on trouvera nombre de pensionnaires que le public n'est presque jamais à même d'apprécier. Quelques-uns ont une histoire devenue légendaire, comme M. Davrigny qui, engagé à la Comédie depuis six ans, n'a guère fait autre chose

que répéter le rôle de Fortunio que M. Delaunay lui a repris. Nous savons peu de quoi sont capables M. Joliet qui depuis 1872, n'a pas joué un rôle un peu important, M. Villain, qui date de 1873 et qu'on ne voit que lorsqu'il faut un acteur de six pieds, M. Paul Reney, M. Garnier, M. Roger, M. Richard, M. Volny lui-même, que nous connaissons surtout pour l'avoir entendu sur une autre scène que celle de la rue Richelieu. Parmi les quatorze pensionnaires femmes, il en est également quatre ou cinq dont il est bien difficile d'apprécier les mérites et qui ne jouent jamais que des bouts de rôle. Et cependant, on engage des pensionnaires, on en engage toujours! Cette année même, nous avons vu inscrire au tableau de la troupe mesdemoiselles Kalb, Durand, et cette charmante et étrange Mlle Feyghine, qui a un si drôle d'accent! Elle vient du Conservatoire de Bruxelles où, raconte-t-on, elle n'avait même pas été admise au concours. Elle ne parlait déjà pas assez purement le belge! Mais la Comédie a tendresse d'âme pour les sujets qui passent par le Conservatoire bruxellois. Elle lui a pris déjà Mlle Dudley, appointée, à elle seule, comme *cinq* premiers prix de notre Conservatoire. Je ne vois pas d'inconvénient à cet éclectisme, au moins en ce qui touche Mlle Dudley, qui rend des services. Il ne faudrait pas cependant qu'il s'exerçât trop aux dépens des élèves de l'État français.

Parmi les pensionnaires hommes, quelques-uns ont fait leur chemin. Mais avec quelle lenteur! La moyenne des rôles confiés aux pensionnaires, une fois les débuts faits (qui se font souvent attendre) ne dépasse pas deux par an. C'est souvent dans des bouts de rôle qu'un acteur peut se manifester. Voyez par exemple M. Sylvain, qui doit sa notoriété à un rôle de soixante vers dans *Garin!* On fait peu jouer ces jeunes gens, et, quand ils jouent, on les met à toutes sauces, comme on dit, sans s'inquiéter peut-être assez de la distribution traditionnelle des emplois. Voyez encore ce même M. Sylvain, qui a des qualités de tragédie, et qui joue le personnage d'un commissaire de police dans *Daniel Rochat*, alors que M. Maubant prenant sa retraite, la Comédie serait embarrassée de monter *Mithridate*, les *Horaces* ou *Athalie*. Aussi les pensionnaires sont-ils impatients et chagrins.

Je sais bien qu'il serait imprudent d'acquiescer à leurs plaintes sans réserves, et ce serait un mauvais service à leur rendre que de leur donner tout à fait raison. Les auteurs, tout d'abord, avec qui il faut compter, ne sont pas disposés à accepter des distributions qui n'assureraient pas leur succès. Il est incontestable que, lorsqu'on peut avoir MM. Got, Delaunay, Coquelin pour porter une pièce, on ne saurait se contenter de tel ou tel pensionnaire à leur place. Je n'ignore pas davantage que le grand répertoire demande une inter-

prétation forte. Le *Misanthrope*, avec Mme Plessy ou Mme Croizette, fait recette. Il y aurait quelque péril à faire jouer *Célimène* par Mlle Durand, malgré ses vingt ans! C'est ici que la question de la formation d'une troupe nouvelle, qui puisse un jour succéder à l'ancienne, se lie à celle des reprises du vieux répertoire. Aujourd'hui, on fait débuter les prix du Conservatoire dans de grands rôles, écrasants pour eux, souvent mal faits pour leur physique, — comme on l'a vu pour M. Leloir jouant l'*Avare*, — rôles où ils se montrent en général fort ordinaires. Puis, on les laisse là. Si, au lieu de mettre trois mois à préparer une reprise, comme celle du *Barbier de Séville* par exemple, la Comédie se donnait pour règle de faire passer sous nos yeux le vieux répertoire à l'aide de reprises vivement menées, elle aurait l'occasion d'y faire figurer les pensionnaires, sans autant de solennité qu'à leurs trois débuts, mais de façon plus utile pour leurs progrès. Et, dans ces reprises alertes, entraînant les comédiens, on montrerait la jeune troupe encadrée et soutenue par l'ancienne. La Comédie qui, depuis 1870, a joint au trésor de ses souvenirs un glorieux souvenir patriotique, me permettra de dire qu'au théâtre comme à l'armée il est bon que les soldats aguerris conduisent les conscrits au feu! L'avenir des acteurs de la Comédie est donc lié à la pratique des reprises du vieux répertoire, plus fréquentes et plus variées.

Je sais bien que ces essais peuvent ne pas être tous également heureux. Il y a toujours un aléa à monter une œuvre d'ordre un peu secondaire et à la faire jouer, en partie au moins, par des comédiens encore sans autorité. Le succès peut être médiocre et la recette peut cesser, ce jour-là, de battre son plein. Mais qu'est cette chance à courir, si légère en face de la prospérité de la Comédie, en regard du danger qu'il y aurait pour elle à ne pas savoir préparer l'avenir?

Ces essais, qui ne sauraient être qu'agréables aux abonnés, trop grassement nourris du même pâté d'anguilles, sont d'ailleurs dans la tradition de la Comédie. Autrefois, à mesure que Jouanny, Montrose, Michelot, Firmin, vieillissaient sous le harnais, ainsi que Mlle Mars, la Comédie poussait Provost, Beauvallet, Mme Plessy, puis Régnier et Samson, qui formait lui-même Rachel. Samson nous dit, dans ses *Mémoires*, que ses débuts ne furent pas bons. Cependant, nous ne voyons pas qu'on l'ait laissé inutile figurer dans les cadres du théâtre. Il lui fut donné de se présenter assez souvent devant le public pour faire oublier ses défauts de nature et goûter sa science et son instinct rare de comédien. Je n'affirme pas que parmi les pensionnaires de la Comédie il se trouve un Samson ou un Beauvallet. Mais le système actuellement suivi laisse, à coup sûr, des forces perdues et des talents ignorés. La tête de

troupe est faite d'hommes d'un mérite éclatant, qui sont en même temps des professeurs consommés, dont les conseils seraient suivis avec autant de vénération que de fruit : l'administrateur de la Comédie est un homme d'un goût sûr, et ce n'est pas une erreur ou deux, comme l'engagement de Mlle Feyghine, alors qu'il avait chez lui au moins trois pensionnaires pour jouer *Kalikaïri*, et faire offrir à Rosemberg des concombres moins à la russe, ce n'est pas une erreur qui atteindra sa réputation. Il semble que si les sociétaires et l'administrateur, combinant leurs efforts, voulaient, sans rien négliger pour aujourd'hui, sans rien sacrifier du soin minutieux qu'ils apportent aux pièces nouvelles, penser aussi à demain et préparer l'avenir, ils pourraient obtenir des résultats excellents et dissiper jusqu'à l'ombre des craintes qu'inspire la prospérité même de la Comédie.

Sans faire de comparaison entre deux scènes de genres très divers, entre une institution de l'État et une entreprise particulière, il est permis en parlant de la Comédie, de regarder ce qui s'est passé pour le théâtre voisin, le Palais-Royal. A ce théâtre, pendant de longues années d'une prospérité inouïe, on a négligé de faire des comédiens et d'agir sur les auteurs. N'avait-on pas M. Labiche, Meilhac et Halévy, Lambert-Thiboust? N'avait-on pas, pour les interpréter, Geoffroy, Hyacinthe,

Grassot, Lhéritier? Eh bien! par suite d'accidents divers et même par le seul effet de la marche du temps, le Palais-Royal est tombé, en quelques années, à une décadence indéniable. On va vite sur la pente descendante : *facilis descensus Averni!* Il lui a fallu retenir à n'importe quelles conditions M. Geoffroy, engager d'urgence M. Daubray et Mme Chaumont, et la fortune du théâtre s'est relevée par *Divorçons*. Mais ne sait-on pas par quel hasard il s'est trouvé que M. l'académicien Sardou devait une pièce au Palais-Royal? Un scrupule, un caprice, une préoccupation autre, un artiste qu'on n'eût pu avoir, et *Divorçons* ne voyait pas le jour. Que serait-il arrivé du théâtre?

Nous avons tous, dans le monde des lettres, une passion véritable pour la Comédie-Française. C'est une gloire de la France contemporaine, à qui on a remis en dépôt la gloire du temps passé. Voilà pourquoi nous nous intéressons avec passion aussi à tout ce qui touche à son avenir. Nous aimons mieux passer pour chagrins que pour imprudents. La Comédie est entre des mains habiles. Les hommes intelligents qui font à la fois sa fortune aujourd'hui et qui en profitent, nous pardonneront d'avoir exprimé nos craintes avec franchise. Ce soin de l'avenir, contre-partie utile du respect de la tradition et qui la complète, est dans l'esprit de la maison de Molière. Le grand poète lui-même, quoique son théâtre ne fût pas,

tandis qu'il y jouait, une institution de l'État, ne donnait-il pas lui-même l'exemple de la prévoyance? Dans la comédie charmante qu'on a reprise si à propos à la rue de Richelieu pour son centenaire, ne se montre-t-il pas prodiguant les conseils à ses camarades, exerçant sur eux une action de toutes les heures, faisant tout pour accommoder au goût du public leurs mérites, leurs infirmités mêmes? Les plus cruelles blessures ne l'empêchèrent pas de continuer à Baron la protection de son génie. Ce soin de relier le passé à l'avenir, de former une troupe constamment en progrès, de maintenir l'institution à la hauteur qu'elle a atteinte doit être, même au prix de sacrifices, la préoccupation non seulement de l'administrateur de la Comédie, mais celle de la Comédie tout entière. On a coutume de dire que les acteurs, comme s'il fallait une compensation à l'éclat de leurs triomphes en face du public, périssent tout entiers. Ceci n'est vrai qu'à demi. Dans un théâtre organisé comme l'est la Comédie, par le sociétariat, les grands artistes peuvent se survivre en maintenant la tradition, en assuran l'avenir de leurs successeurs. Les comédiens dis paraissent : la Comédie ne disparaît pas. Je voudrais que l'on pût appliquer à l'administrateur de la Comédie le vieux mot de « mainteneur », encore en usage dans quelques Académies. Son rôle tout entier est dans ce mot.

La Comédie, qui appartenait jadis à la Cour, appartient maintenant à la Nation, et j'imagine que, plus sages qu'autrefois et plus libéraux, les comédiens ne sont pas fâchés d'avoir changé de maître. Le régime républicain les a délivrés de bien des petites servitudes, de bien des interventions gênantes, en même temps qu'il a consacré, à l'applaudissement de tous, leur dignité professionnelle. Mais, plus un corps constitué devient libre et puissant, plus il est maître de ses destinées, plus il accepte de devoirs à remplir, plus il assume de responsabilités. Dans les pays très libres, la tradition doit être très forte. Il faut donc rappeler toujours celle de la Comédie, et la rappeler quand il est temps de le faire avec fruit. Non! la Comédie n'est pas un théâtre comme un autre! Tous les moyens ne lui sont pas bons pour obtenir le succès, et ce succès, quel qu'il soit, ne la dispense pas de la fidélité à son origine, et de la persévérance dans le but qu'elle doit atteindre. Elle est, en même temps qu'un théâtre, une Académie et une École. Elle doit appeler à elle les talents, les former, les perfectionner. Dans sa troupe la rivalité du camarade doit disparaître devant l'orgueil légitime et la bienveillance du maître. Les acteurs qui y jouent doivent songer à faire des acteurs plus parfaits qu'eux-mêmes, s'il est possible. Leur plus grande joie devrait être celle de Philippe de Macédoine, lais-

sant au monde son fils Alexandre. Il faut que, grâce à un sage esprit de prudence qui s'allie à merveille avec une haute idée de progrès, la Comédie reste toujours, pour nous comme pour les étrangers, la première scène du monde!

HENRI FOUQUIER.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE ET DE DANSE

La première représentation d'un ballet en deux actes : la *Korrigane*, et la mise au répertoire de l'*Aïda* de Verdi : tel avait été, en 1880, le bilan de l'Opéra[1].

1. Quelques chiffres inédits sur le budget de l'Opéra pendant l'exercice 1880 :

Les dépenses se sont élevées à 4 079 000 francs.

Dans cette somme, le gaz est compté pour 240 000 francs. Si la compagnie du Gaz consent à diminuer, comme elle le fait pour tous les théâtres municipaux, le prix de ses fournitures à 15 centimes le mètre cube au lieu des 30 centimes actuellement perçus, c'est une économie de 120 000 francs par an pour M. Vaucorbeil. Il est vrai que, dans ce cas, on devra augmenter l'éclairage tout à

L'année 1881, sera l'année du *Tribut de Zamora*, dont la première représentation se donnera le 1er avril.

Passons rapidement en revue les petits événements qui ont signalé jusqu'à cette époque l'histoire de l'Académie nationale de musique et de danse.

Aïda, et la *Korrigane*, précédée du *Comte Ory*, feront, avec les œuvres du répertoire ordinaire, les frais du mois de janvier. Le 3 janvier, Mlle Eva Dufrane, qui n'avait encore jusqu'à présent chanté que la *Juive*, faisait, dans Valentine des *Huguenots*, un second début moins heureux que dans Rachel, où elle pouvait déployer à l'aise ses qualités tragiques, et montrer sinon une grande expérience scénique, du moins une certaine autorité. Mlle Dufrane semblait, au contraire, un peu gênée dans Valentine : sa voix, belle d'ailleurs et non dépourvue d'éclat, manquant généralement de timbre et paraissant faible dans le registre grave.

Le 28 janvier, *le Prophète*, qui n'avait pas été

fait insuffisant de la salle. Mais on y gagnera toujours 80 000 francs, au bas mot.

Le balayage dépasse 40 000 francs. — Les droits des pauvres et d'auteur atteignent 500 000 francs.

Voilà donc trois articles : l'éclairage, le balayage et les droits qui absorbent la subvention.

La troupe a coûté 1 200 000 francs cette année-là.

Enfin la mise en scène d'*Aïda* s'est élevée à 240 000 francs, celle du *Comte Ory* à 30 000 francs et celle de la *Korrigane* à 80 000 francs.

Les recettes ont atteint à peu près le chiffre des dépenses. — Mais il faut compter que le matériel nouveau sert toujours, et que M. Vaucorbeil est en avance vis-à-vis de l'État, au point de vue des dépenses.

donné depuis plus d'une année, a reparu au répertoire de l'Opéra, avec Villaret dans le rôle de Jean de Leyde[1]. Alternant avec la *Korrigane* et le *Comte Ory* et les pièces du répertoire, les représentations du *Prophète* rempliront le mois de février[2], occupé d'ailleurs par les études du *Tribut de Zamora*[3].

1. Villaret a renouvelé son engagement à l'Opéra; l'infatigable ténor nous restera deux ans encore pour le moins.

Le 29 janvier a eu lieu le premier bal masqué de la saison, qui a produit une recette de 54 215 francs — avec une augmentation de 10 000 francs sur celui de l'année précédente.

Le bal était conduit par Arban, et le concert-promenade dirigé par M. Joseph Gung'l, — qui se donnait au faîte du grand escalier, comprenait au programme les morceaux suivants :

Les Amourettes, *Jolie Suzon*, *Divertissement militaire*, *Chant du Soldat*, *Violette bleue*, *Marche hongroise*, *Marietta*, *Polka militaire*, *Le dernier amour*, *Passe-partout*, *Pensée fugitive*, *Marche des Oies*, etc., etc.

2. M. Vaucorbeil a prié son ami, M. Cherouvrier, de donner sa démission de secrétaire général de l'Opéra.

Il sera remplacé par M. Henri Darcel, qui prendra le titre de secrétaire de la direction de l'Opéra.

3. Un journal donnait, à cette époque, la liste des ouvrages qui étaient alors plus ou moins prêts à entrer en répétition, soit à l'Opéra, soit à l'Opéra-Comique. Nous la reproduisons ici, à titre de curiosité :

Ambroise Thomas, *Françoise de Rimini.*
Ch. Gounod, *Maître Pierre*, *Georges Dandin.*
Victor Massé, *Une nuit de Cléopâtre.*
Ernest Reyer, *Sigurd.*
J. Massenet, *Hérodiade*, *La Phœbé.*
Camille Saint-Saëns, *Samson et Dalila*, *Etienne Marcel*, *Brunehilde.*
Victorin Joncières, *Le Chevalier Jean.*
Benjamin Godard, *Les Guelfes.*
Léo Delibes, *L'Oiseau bleu*, *Jacques Callot.*
Hector Salomon, *Bianca Capello.*
Diaz, *Benvenuto Cellini.*
Lalo, *Fiesque*, *Le Roi d'Ys.*

Le 4 mars, on a repris *Yedda*, de MM. Philippe Gille et Mortier, dont la donnée est fort ingénieuse et fort poétique. Olivier Métra est, comme on sait, le musicien de ce ballet japonais. Nous ignorons jusqu'à quel point sa musique est japonaise; mais, sans être comparable à celle d'Adolphe Adam ou de M. Léo Delibes, elle est facile à écouter et agréable à entendre. Sa qualité maîtrese est d'être rhythmique. Ses mélodies font valoir la danse. Elles sont orchestrées avec une grande variété de timbres. M. Métra ne cherche pas précisément son originalité dans les harmonies, mais il lui arrive de rencontrer des accouplements de sonorités fort piquants. Nous citerons, entre autres, le pas des

E. Paladilhe, *Patrie*.
T. Dubois, *Fritjof*.
E. Guiraud, *Le Feu*, *Galante aventure*.
Widor, *Le Capitaine Loys*.
Leneveu, *Velleda*.
Paul Puget, *Le Bâtard de Mauléon*.
Raoul Pugno, *La Belle Edith*.
Salvayre, *Richard III*.
Mermet, *Bacchus*.
Membrée, *Phrégor*, *Colomba*.
Vaucorbeil, *Mahomet*.
Lefebvre, *Lucrèce*, *Le Voile*.
H. Maréchal, *La Taverne des Trabans*, *Calendal*.
De Grandval, *Le Comte Hermann*.
G. Fauré, *Faustine*.
Rousseau, *Sabinus*.
Véronge de la Nux, *Lucrèce*.
Wormser, *La fille de Ganelon*.
Léon Gastinel, *Le Barde*, *Les Dames des Prés*, *Les Trois Commères*.

La liste est longue. Avec deux théâtres seulement, l'Opéra et l'Opéra-Comique, il s'écoulera un temps fort long avant que ces ouvrages soient représentés.

Éventails, avec ses effets de pédale d'un vif relief, et le pas de la Séduction, avec ses sonneries de harpes et triangles d'une grande fraîcheur de timbres. Le triomphe de la soirée a été pour la Sangalli, qui, après une longue et douloureuse maladie, rentrait dans le rôle qu'elle a créé. Mlle Rita Sangalli représente au naturel la force et le tempérament chorégraphiques. Ses pointes sont d'une solidité remarquable, et elle a inventé des renversements d'échine d'une souplesse inouïe. Auprès d'elle, on a applaudi Mlle Righetti, dont la danse a de l'*élévation*. Mlle Richard, qui chantait la *Favorite*, avait été l'objet d'une ovation enthousiaste, après le duo du quatrième acte[1].

1er Avril. — Première représentation du **TRIBUT DE ZAMORA**, opéra en quatre actes, paroles de

1. On avait placé dans le couloir de l'orchestre de l'Opéra un buste en marbre blanc d'Emma Livry, par Auguste Barre.

La ressemblance est frappante, de profil surtout, et les vieux abonnés ont regardé avec un vif plaisir l'image fidèle de celle qu'ils ont tant applaudie, et dont la fin terrible laisse encore d'unanimes regrets.

Comme pendant au buste d'Emma Livry, on a placé un buste — également en marbre — de l'architecte Louis.

M. Vaucorbeil est entendu par la Commission du budget des beaux-arts.

Au point de vue du répertoire et des difficultés qu'il offre, M. Vaucorbeil constate que, depuis *Faust*, *Aïda* est le seul opéra nouveau qui soit resté au répertoire.

M. Vaucorbeil a essayé de donner des concerts : il a fait exécuter, notamment, la *Vierge*, de Massenet; le public n'a pas répondu à l'appel : il y a eu une perte de 20 000 francs.

En outre, dans les seize mois de sa direction, M. Vaucorbeil a remonté le *Comte Ory* et a donné le ballet *la Korrigane*. Il compte donner le *Tribut de Zamora*, de Gounod, le 1er avril pro-

MM. ADOLPHE D'ENNERY et BRÉSIL, musique de

chain. Il songe à remettre à la scène *Armide*, de Gluck, ou *Fidelio*, de Beethoven.

Les bénéfices se sont élevés en tout à la somme de 87 000 francs pour 4 035 000 francs de dépenses.

Questionné sur l'absence de représentations gratuites, M. Vaucorbeil a dit qu'il ne pouvait donner de représentations de ce genre, car elles coûtent 12 à 13 000 francs et absorberaient le faible bénéfice de l'exercice.

D'ailleurs, il y a à l'Opéra 600 places à 2 fr. 50, qui suffisent à donner satisfaction au public peu riche.

Ajoutons que M Vaucorbeil s'est plaint assez vivement du Conservatoire, où, suivant lui, les études sont insuffisantes et même nulles. Il a demandé une réforme des programmes et des méthodes d'enseignement.

On sait que, depuis cette année, le directeur de l'Opéra est tenu, par son cahier des charges, de demander chaque année à l'Académie des beaux-arts — section de musique — une liste de six candidats, anciens prix de Rome, pour confier ensuite à l'un d'eux la musique d'un opéra ou d'un ballet en un ou deux actes, destiné à être représenté.

L'Académie des beaux-arts, section de musique, s'est réunie à l'Institut, pour arrêter la liste des six candidats, anciens prix de Rome, parmi lesquels le ministre doit choisir les deux compositeurs qui seront chargés d'écrire la partition de deux œuvres lyriques destinées à être représentées à l'Opéra en 1882 et en 1883.

Les six candidats présentés sont les suivants :

MM. Paladilhe, prix de Rome de 1860; Dubois, prix de Rome de 1861 ; Leneveu, prix de Rome de 1865; Pessard, prix de Rome de 1866; Maréchal et Lefèvre, prix de Rome de 1870.

Le *Prophète* a été donné pour la 400ᵉ fois le 30 mars. Dans tout le répertoire de l'Opéra, on ne cite que l'*Africaine* et la *Muette* qui aient obtenu, dans les premiers temps, un succès plus vif que le *Prophète*.

L'*Africaine* est arrivée à sa *centième* représentation en dix mois.

La *Muette*, en deux ans et deux mois.

Le *Prophète*, en deux ans et trois mois.

Robert, en deux ans et cinq mois.

Les *Huguenots*, en trois ans et cinq mois.

M. CHARLES GOUNOD[1]. — Avait-on assez parlé du *Tribut de Zamora?* Quel poème, disait-on, quel chef-d'œuvre! Le chef-d'œuvre a paru : c'est décidément un fort médiocre mélodrame de la Porte-Saint-Martin, qui n'a d'autre nouveauté que de nous montrer un Maure amoureux d'une chrétienne qui l'abhorre, et dont toute l'habileté consiste à exhiber sur la scène de l'Opéra une folle qui recouvre la raison, une mère qui retrouve son enfant. Cette situation n'a guère été exploitée qu'une cinquantaine de fois au boulevard, où la scène était jouée d'ordinaire, et fort bien jouée ma foi! par Mme Marie Laurent. Ajoutez à cela que les turbans n'ont jamais beaucoup plu au public,

Le 24 mars (jour de la mi-carême), a eu lieu le dernier bal de l'Opéra.

Les trois premières fêtes masquées de l'Opéra ont été dirigées par Arban, l'entraînant et fougueux chef d'orchestre.

La quatrième et dernière était conduite par Olivier Métra.

Quant au concert-promenade du foyer, il restait toujours placé sous l'habile direction du capell-meister hongrois Gung'l.

1. DISTRIBUTION. — Hermosa, *Mlle Krauss.* — Xaïma, *Mlle Daram;* dès la seconde représentation, Mlle Daram fut remplacée, pour cause d'indisposition, par Mlle Dufrane. — Iglesia, *Mlle Janvier.* — Manoël Diaz, *M. Sellier.* — Ben Saïd, *M. Lassalle.* — Hadjar Ben Saïd, *M. Melchissédec.* — Ramire II, *M. Giraudet.* — Le Cadi, *M. Sapin.* — L'Alcade Maïor, *M. Mermand.* — Un soldat maure, *M. Lambert.* — Un vieillard, *M. Bonnefoy.*

L'action se passe à Oviedo, au premier acte, et à Cordoue, aux trois derniers actes (IXe siècle).

DÉCORATIONS

1er acte, Une place d'Oviedo, MM. Rubé et Chaperon. — 2me acte, Entrée de la ville de Cordoue, M. J.-B. Lavastre. — 3me acte, Le harem de Ben Saïd, MM. Lavastre aîné et Carpezat. — 4me acte, Les jardins du harem, MM. Rubé et Chaperon.

Costumes dessinés par M Eugène Lacoste.

que les Maures de MM. d'Ennery et Brésil ne sont que des Turcs d'opéra-comique et que la poésie de ce fameux livret est .... au-dessous de tout.... Il n'y a pas d'exemple que de pareils vers aient jamais pu inspirer un musicien! Sans doute, la nouvelle partition de l'auteur de *Faust* porte, en maint endroit de ses quatre actes, l'empreinte d'un talent de premier ordre. Signé du nom d'un jeune musicien, le *Tribut de Zamora* pourrait passer pour une révélation. Signée de Gounod, l'œuvre nouvelle semble une redite des mêmes formules et des mêmes cadences si souvent usitées dans les précédentes compositions du maître. Vous souvenez-vous de cette courte et délicieuse mélodie que chantait M[lle] Krauss au second acte de *Polyeucte?* « C'est du Mozart! » dirent tous les auditeurs de la première. Gluck et Mozart semblent être, en effet, les dieux actuels du Gounod d'aujourd'hui, qui n'est plus dramatique, mais mystique. La musique a marché depuis ces anciens maîtres, et à force de vouloir être clair et simple, le compositeur du *Tribut de Zamora* arrive à faire gris et monotone et ne réussit souvent qu'à être banal.

L'action se passe en Espagne, sous la domination des Maures, au milieu du neuvième siècle. En voici le développement :

Manoël Diaz va épouser Xaïma, lorsque arrive, à cheval, une troupe d'Arabes et de Berbères, ayant à leur tête Ben Saïd, ambassadeur du khalife de Cordoue, qui vient réclamer à Ramire II, roi d'Oviédo, le tribut de Zamora, c'est-à-dire la livraison de vingt jeunes filles. Ben Saïd, qui re-

marque Xaïma, s'éprend d'elle, et se montre fort satisfait quand le sort désigne, parmi les vingt captives, la belle fiancée du soldat espagnol. Le peuple furieux veut se révolter. Manoël supplie le roi de donner le signal de la révolte, mais Ramire répond que le moment n'est pas venu, que la dernière guerre a épuisé le pays. Bref, les Sarrasins emmènent les pauvres jeunes filles. Voilà le premier acte.

Pendant que les soldats maures chantent l'anniversaire de la bataille de Zamora, un officier arabe Hadjar, frère de Ben Saïd, protège contre eux une pauvre folle, Hermosa, prisonnière espagnole qui échut jadis à Ben Saïd. « Respectez son malheur, leur réplique-t-il, car le Coran l'a dit :

Tiens pour saints les fous, sinon, sois maudit !

Ben Saïd revient d'Oviédo avec son cortège, dans lequel s'est glissé Manoël, déguisé en soldat berbère. Manoël est reconnu par Hadjar, à qui il a sauvé la vie dans la dernière guerre, sur le champ de bataille. C'est alors qu'Hadjar, mis au courant de l'amour de Manoël et de Xaïma, jure à son généreux sauveur qu'il l'aidera à racheter la captive. Malheureusement, lorsque la vente des jeunes prisonnières a lieu, Ben Saïd, de plus en plus amoureux, surenchérit jusqu'à 10 000 dinars d'or. C'est à lui qu'est adjugée la pauvre Xaïma. Il l'emmène dans son harem. Fin du second acte.

Ben Saïd supplie Xaïma de chasser sa tristesse et de lui rendre amour pour amour. Pendant que la jeune fille résiste à ses prières et même à ses

menaces, Hadjar entre avec Manoël, le présente à son frère comme son sauveur et demande à Ben Saïd de lui rendre sa chère fiancée. L'ambassadeur n'entend pas de cette oreille-là. Il offre à Manoël ses palais, ses richesses, mais il ne lui rendra pas Xaïma. Le soldat, exaspéré, insulte et provoque le ravisseur. Mais il est désarmé facilement, et Ben-Saïd le tient à terre, un genou sur la poitrine, le yatagan sur le cou, quand Xaïma entre, se jette aux genoux du farouche musulman et l'implore. Celui-ci ne consent à laisser la vie à Manoël Diaz que si Xaïma lui promet ses faveurs. Xaïma répond qu'elle préfère mourir. La mort, du moins, la réunira à celui qu'elle aime. Et elle va s'élancer dans l'abîme, quand Ben Saïd, craignant de la perdre, jure enfin de respecter les jours de son amant, mais à une condition : c'est qu'il partira. Le malheureux soldat se sent fort humilié; mais contre la force pas de résistance! Désespérée, Xaïma veut mourir, quand elle est rejointe par Hermosa, qui, dans une scène où elle raconte comment son époux fut tué pendant le massacre et l'incendie de Zamora, recouvre peu à peu la raison et retrouve sa fille dans la jeune captive. Cette dernière scène est très développée. Elle a été faite évidemment pour mettre en relief les qualités dramatiques de Mlle Krauss. Le récit de la prise de Zamora, détaillé par elle, devait naturellement produire un immense effet. C'est là qu'elle rappelle et qu'elle redit le chant national que l'on a entendu au premier acte :

Debout, enfants de l'Ibérie!

Haut les glaives et haut les cœurs!
Des païens nous serons vainqueurs
Ou nous mourrons pour la patrie!...

C'est ce qu'on appelle la *Marseillaise* du *Tribut de Zamora*.

Quatrième et dernier acte : Manoël a escaladé les murs du palais pour revoir Xaïma une dernière fois Les deux amants fidèles veulent mourir ensemble. Le jeune homme va frapper sa fiancée et se tuer ensuite, quand Hermosa se présente et lui arrache son arme, qu'elle cache dans son sein. « Ce soir, leur dit-elle, quand Ben Saïd sera à la mosquée, nous fuirons tous trois! » Restés seuls, Manoël et Xaïma sont surpris par l'ambassadeur. Cette fois, Manoël sera reconduit sous bonne escorte à Oviédo. Ben Saïd veut bien épargner sa vie, mais il ne veut plus le trouver continuellement sous ses yeux. Débarrassé de ce gêneur, Ben Saïd devient de plus en plus pressant : il emporte dans ses bras Xaïma, qui résiste toujours. Mais Hermosa l'arrête, fait rentrer sa fille dans le palais et commence avec le beau chef arabe une scène dramatique où elle le conjure de respecter sa fille et de la lui rendre. Ben Saïd, qui la croit encore folle, la traite comme telle. Il a tort, car, au moment où il ne s'y attend pas du tout, Hermosa lui plonge dans la poitrine l'arme qu'elle avait arrachée des mains de Manoël, et Ben Saïd tombe pour ne plus se relever....

C'est par un prélude à la manière de *Faust* que s'ouvre la pièce. « Surtout, messieurs, pas de nuances! » a dit Gounod à ses musiciens. Et la

nappe d'harmonie s'est étendue grande et large comme la mer immense. Prélude suivi de deux actes d'opéra-comique se terminant, le second, par un final à l'italienne un peu bien connu. C'est, en effet, du pur opéra de demi-caractère que la sérénade de Manoël, fort bien enlevée par le ténor Sellier, et le duo de la fenêtre avec Xaïma : « O blanc bouquet de l'épousée! » C'est un joli morceau d'opéra-comique que le second duo des fiancés, où se trouve une phrase ravissante dite par Mlle Daram. Charmant est le chœur de la noce, accompagné par les cloches en trois tonalités; mais trop long le final où se trouve la « *Marseillaise*, » qui, chantée par les choristes, ne produit qu'un mince effet, et sera tout à l'heure sublime en la bouche de Mlle Krauss. Notons, au second acte, surtout la marche des captives, dont l'accompagnement de flûtes est un petit bijou, et arrivons au grand effet de l'acte, à l'entrée de Mlle Krauss en folle, les cheveux déroulés comme la Salomé de Regnault, qui a trouvé le moyen de se faire rappeler après son premier air, comme elle fera acclamer tout ce qu'elle chante. O la grande tragédienne! O l'admirable cantatrice! — Le grand effet du duo dramatique du troisième acte et de la « *Marseillaise*, » dite par Mlle Krauss, ne doit pas nous faire oublier le quatrième et dernier acte, où le public a fait bisser, à l'unanimité, la simple et mélodieuse romance de Lassalle :

A force de t'aimer,
Je veux te désarmer,

admirablement chantée par l'artiste. L'acte est fort bon, d'un bout à l'autre : du vrai Gounod! Mais un acte ne suffit pas, et après le *Tribut de Zamora* comme après *Polyeucte*, le glorieux maître restera l'auteur de *Faust* et de *Roméo*, de *Mireille* et de *Philémon et Baucis*. Le nouvel ouvrage de Gounod est, avant tout, un grand succès d'interprétation, et ne nous semble pas de taille à se fixer d'une manière définitive au répertoire de notre Académie nationale de musique. Au point de vue des décors, des costumes et de la mise en scène, il a du moins été monté par M. Vaucorbeil d'une façon vraiment digne de l'Opéra. N'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour exciter la curiosité des amateurs, désireux de connaître une œuvre nouvelle de Gounod, et d'applaudir, dans une de ses créations les plus étonnantes, la grande et sublime artiste qui s'appelle Gabrielle Krauss?

Non sans succès, grâce à sa belle interprétation, le *Tribut de Zamora*[1] remplira les mois d'avril et de mai, où il se jouera dix-neuf fois, pour se donner jusqu'au 8 août, époque à laquelle il sera interrompu jusqu'au 3 octobre. — Le 9 avril, Mlle Édith Ploux continuait ses débuts dans le rôle de Bertha du *Prophète*. Le 19, les *Huguenots* étaient

1. Signalons quelques changements dans l'interprétation : M. Lassalle, partant pour Londres, où il va chanter tout le grand répertoire italien : *Ernani*, *Rigoletto*, *Un ballo in maschera*, sera remplacé, à partir du 15 mai, dans le rôle de Ben-Saïd, par M. Melchissédec. M. Lorrain reprendra de son côté le rôle de Melchissédec. Dans Manoël, M. Sellier sera parfois remplacé par le ténor Jourdain. Enfin, au mois de juin, pendant le congé de Mlle Krauss, c'est Mme Montalba qui chantera le rôle d'Hermosa.

représentés pour la 700me fois. La société chorale belge la *Legia* se faisait entendre, ce soir-là, entre le troisième et le quatrième acte de l'opéra de Meyerbeer[1].

6 Mai. — M. Maurel ne fait plus que d'intermittentes apparitions à l'Opéra. Il nous a quittés au mois de juillet dernier. Il rentre aujourd'hui pour partir de nouveau au mois de juillet prochain, c'est-à-dire dans deux mois. Il est certain que M. Maurel n'a pas gagné comme artiste, depuis ses débuts dans *Hamlet*, sur la scène de notre Académie nationale de musique, au mois de novembre 1879. Revenant d'Italie, où il vient de créer, avec un grand succès, à la Scala de Milan, le *Simon Boc-*

1. L'effet a été médiocre. Il eût été sans doute meilleur, si cet intermède avait été intercalé dans un spectacle coupé et n'était pas venu interrompre un opéra aussi émouvant que les *Huguenots.*

La *Legia* a chanté deux chœurs : les *Émigrants Irlandais* de Gevaert, et *Au Tombeau des Janissaires*, de Limnander.

Les voix sont en général assez bonnes, surtout chez les ténors; les basses manquent un peu de rondeur. Le rythme est mieux observé que l'intonation.

Les chœurs de l'Opéra, stimulés sans doute par la présence des choristes belges, ont chanté comme jamais la *Bénédiction des Poignards*. Ah! c'est que lorsqu'ils le veulent, les chœurs de l'Opéra sont sans rivaux en Europe.

Mme Montalba, très dramatique dans le rôle de Valentine, a été chaleureusement applaudie. Grand succès également pour le vaillant Villaret, plus en voix que jamais.

Pendant le second acte, M. Vaucorbeil avait invité quelques personnes à entendre la représentation.... dans le second dessous, au moyen du téléphone. Les moindres nuances de la voix, les sonorités les plus variées de l'orchestre étaient reproduites avec la plus merveilleuse netteté.

canegra de Verdi, il nous rapporte la manière italienne, plus exagérée encore qu'il y a deux ans. M. Maurel (ce n'est pas nous qui le nierons) est rempli de qualités. A peine entré en scène, le comédien s'impose par l'élégance et la beauté de son attitude, par la physionomie fatale et désenchantée qu'il a su donner au héros de Shakespeare, ce bizarre personnage qui a pour caractère de n'en avoir point, qui se venge terriblement des autres et de lui-même, rien qu'en hésitant à se venger, et qui maudit, tout en le subissant, le legs sanguinaire de la *vieille taupe*. On voit que M. Maurel a étudié d'assez près le jeu de Rossi, et nous ne le blâmerons pas d'avoir accommodé beaucoup de ses gestes à la tradition de l'éminent tragédien. Quand, tout frissonnant d'effroi à la funèbre confidence de l'Ombre, il ramène le bout de son manteau jusqu'à ses yeux pour cacher ses larmes; quand, rencontrant Ophélie pour la premiére fois depuis cette vision, il hoche la tête par lentes saccades, en signe de tristesse et d'irrésolution; quand, dans l'explication avec la reine, il promène ses mains sur sa poitrine avec les crispations d'un homme auquel on arracherait des lambeaux de chair, c'est la mimique expressive de Rossi qu'il imite ou dont il s'inspire. Il faut louer cette conscience éclairée des situations changeantes du personnage, cette intelligence des contrastes que la folie lucide d'Hamlet promène à travers le drame. M. Maurel joue avec une grande liberté d'allures, une souplesse de manière toute féline. Son masque ténébreux ne se dément jamais.

Quelle que soit la passion qu'il couve, il n'a garde de trahir le mystère qu'il cache. En un mot, il est Hamlet. Tout ce que l'art de l'acteur recèle de secrets utiles à la profession, tout ce qu'il suggère de petits moyens et de petits calculs combinés pour la grandeur de l'effet, M. Maurel le possède. Il le possède à un tel point qu'il en abuse et qu'on peut dire qu'*il en a trop mis*. Le chanteur prononce clairement et distinctement; il sait phraser, il sait mettre l'accent juste à toutes choses, et c'est un don qu'il tient de l'acteur. Mais sa voix de baryton est de faible trempe : elle n'a pas une constitution assez robuste pour éveiller l'écho de l'énorme vaisseau construit par M. Garnier. Le timbre n'en est pas non plus très coloré. Cela n'est pas toujours juste; c'est souvent dur et sans charme. Dans les passages où il faut lancer la voix à toute volée, où il doit exprimer la violence de la situation par l'exaltation croissante de l'organe, dans le final tourmenté qui succède à la représentation du *Meurtre de Gonzague*, par exemple, il est visiblement trahi par la sécheresse ténorisante de son instrument, qui fend l'air en ce moment avec le son grêle et mat d'un tambour en temps de gelée. Sur d'autres points encore, qui exigent une extrême virtuosité, ou bien un style rigoureux, la chanson à boire et le monologue : *Être ou ne pas être*, le défaut de puissance est également sensible. Néanmoins, M. Maurel est très nerveux, et, même quand il ne satisfait pas complètement l'oreille, il laisse toujours une impression dans l'âme. Dans le chant comme dans le jeu, c'est à l'intelligence

qu'il parle, et l'éloge n'est pas mince. Mais, pour Dieu! qu'il se garde de l'exagération provinciale! Je ne vous entretiendrai pas des autres interprètes d'*Hamlet*, qui n'ont rien à voir en cette affaire. Je dois pourtant noter les louables efforts de Mlle Richard, qui remplit le rôle de la reine. Ce contralto généreux et étoffé se débarrasse peu à peu de son accentuation un peu lourde. Mlle Richard est en grand progrès et en passe de devenir une artiste de premier ordre. Je dois aussi une mention toute spéciale à Mlle Daram, pour son air du quatrième acte, qui lui a valu un vif succès. Mlle Daram va quitter définitivement l'Opéra. Par qui sera-t-elle remplacée? — Arrivons à Mlle Subra. Suivant l'exemple de la regrettée Léontine Beaugrand, devenue à la pointe de son joli petit pied danseuse *di primo cartello*, Mlle Julia Subra sort du rang des coryphées pour passer premier sujet, au choix plus qu'à l'ancienneté. Elle débutait, ce soir, dans le divertissement de la *Fête du printemps*, qui a l'importance d'un véritable ballet. Elle y a gracieusement réussi, et les abonnés l'ont vivement applaudie, elle et sa charmante partenaire, Mlle Sanlaville[1].

Mlle Daram a fait le 16 mai ses adieux à l'Opéra, en

1. Le 18 mai, de très curieuses expériences téléphoniques ont eu lieu dans le magasin des décors de l'Opéra, situé rue Richer, n° 6.

Un fil double reliait les magasins au trou du souffleur de l'Académie de musique. Quatre téléphones Ader étaient accrochés au mur, et un commutateur permettait de distribuer les « flots d'harmonie » tantôt dans une paire de téléphones, tantôt dans l'autre.

M. Berger, commissaire général de l'Exposition d'électricité,

chantant, pour la dernière fois l'Ophélie d'*Hamlet*, aux applaudissements de tous[1].

assisté de MM. Antoine Bréguet et Ader, présidait à ces expériences.

Le *Tribut de Zamora* a fait le bonheur des quelques auditeurs privilégiés qui se trouvaient là. On entendait merveilleusement l'orchestre, les chœurs et les solistes.

La voix de la Krauss a certainement obtenu un succès égal aux deux extrémités du fil, et dans les magasins de la rue Richer, où deux quinquets éclairaient à peine les invités, tous les artistes ont été rappelés *in petto* à la fin du premier acte.

Extrait du rapport de M. Édouard Locroy, rapporteur du budget des Beaux-Arts, concernant l'Opéra :

M. Vaucorbeil est entré en fonctions, à la place de M. Halanzier, le 14 juillet 1879; mais son administration n'a réellement commencé que le 1er novembre de la même année.

Du 1er novembre 1879 au 1er novembre 1880, c'est-à-dire pour une année entière, les recettes ont été de 4 066 345 fr. 92, et les dépenses de 4 080 847 fr. 33; l'année se traduit donc par une perte de 14 501 fr. 41.

Du 1er novembre 1880 au 31 janvier 1881, date à laquelle s'arrêtent les chiffres communiqués à la Commission du budget, les recettes ont été de 1 052 156 fr. 55, et les dépenses ont été de 1 074 324 fr. 53. Résultat : 22 167 fr. 97 de perte.

Il est juste de dire, comme le fait remarquer la Commission du budget, que ce résultat n'est pas imputable à M. Vaucorbeil. D'une part, en effet, il a eu à traverser un hiver d'une rigueur exceptionnelle; d'autre part, il a monté quatre ouvrages nouveaux, dont le matériel a occasionné des dépenses exceptionnelles. Le rapport fait d'ailleurs connaître le prix du matériel de ces quatre ouvrages, matériel qui, aux termes du cahier des charges, devient la propriété de l'État, et qui s'élève, pour *Aïda*, le *Comte Ory*, la *Korrigane* et le *Tribut de Zamora*, à la somme totale de 600 371 fr. 99.

1. Voici la liste des rôles que Joséphine Daram a chantés à l'Opéra :

Urbain, *Huguenots*. — Siébel, *Faust*. — Eudoxie, *Juive*. — Marguerite, *Huguenots*. — Inès, *Africaine*. — Jemmy, *Guillaume Tell*. — Mathilde, *Guillaume Tell*. — Agnès Sorel, *Jeanne d'Arc*. — Zerline, *Don Juan*. — Isabelle, *Robert*. — Marguerite, *Faust*. — Ophélie, *Hamlet*. — Elvire, *La Muette*. — La Com-

6 Juin. — Mlle Griswold débute dans le rôle d'Ophélie *d'Hamlet*. Mécontente, il y a deux ans, d'un premier accessit de chant, que lui attribuait le jury, Mlle Griswold avait refusé de se présenter à l'appel de son nom. Rayée un instant de la liste du concours d'opéra, à la suite de cet incident, elle y fut plus tard bienveillamment rétablie. L'administration du Conservatoire avait cru devoir user d'indulgence envers la jeune Américaine, regrettant amèrement le moment de mauvaise humeur qu'elle avait éprouvé devant ce qu'elle voulait bien appeler « l'injustice » du jury. Certes, il n'y avait eu aucune injustice de commise; mais M. Ambroise Thomas fit bien de ne pas tenir plus longtemps rigueur à Mlle Griswold. Plus heureuse l'an dernier, au concours de chant, où elle obtint, concurremment avec Mlle Merguillier, le premier prix de chant, elle se fit vivement applaudir au concours d'opéra, dans l'air de *Faust*, qu'elle interpréta d'une façon très personnelle; elle obtint le second prix, le premier étant attribué à Mlle Frandin, qui avait remarquablement joué le dernier acte de la *Favorite*. — Elle nous est apparue ce soir sur la scène de l'Académie nationale de musique avec son même accent américain (les chanteuses américaines sont décidément à la mode, voyez Mlle Van Zandt), avec sa même défectuosité de prononciation et avec son même soprano, joli surtout dans les notes hautes. Une voix agréable sans doute,

tesse, *Comte Ory*. — Annette, *Freyschütz*. — Xaïma, *Le Tribut*.
Mlle Daram était entrée à l'Opéra en 1874 sous la direction Halanzier.

mais déjà fatiguée et vraiment trop faible pour la vaste salle de l'Opéra.

8 Juin. — Début de Mme Lacombe-Duprez dans les *Huguenots* (rôle de la reine Marguerite). — Tout n'est qu'heur et malheur au théâtre. Mlle Griswold, qui débutait deux jours auparavant dans *Hamlet*, n'avait pu se départir, pendant toutes les répétitions, d'une invincible émotion. A la scène, devant le public, cette peur a complétement disparu, et c'est avec une rare crânerie que la jeune Américaine a joué et chanté le rôle d'Ophélie. Mme Lacombe-Duprez, au contraire, avait émerveillé tout le monde aux répétitions, et personne, au théâtre, ne pouvait prévoir une émotion qui, l'étreignant à la gorge et paralysant tous ses moyens, irait jusqu'à lui faire perdre la mémoire au beau milieu du point d'orgue final, qui est resté en suspens.... L'orchestre a passé outre, et tout le monde s'est demandé ce que cela voulait dire ... Eh ! mon Dieu ! cela voulait dire tout simplement que l'émotion l'emportait. Mme Lacombe-Duprez n'avait plus que quelques mesures à dire pour terminer le second acte des *Huguenots*, et finir là son rôle, qui ne consiste, à l'acte suivant, que dans une apparition à cheval. Quelques mesures, et tout était parfait : Mme Lacombe-Duprez avait chanté avec une habileté et une finesse rappelant parfois Mme Vandenheuvel-Duprez, l'air : « O beau pays de la Touraine » et le duo : Si j'étais coquette. » Elle avait produit sur ses auditeurs une excellente impression; et, en dépit de ce

malencontreux accident, nous sommes persuadé que, digne nièce de son professeur, le grand Duprez, musicienne jusqu'au bout des ongles et artiste rompue à son métier par de nombreux succès de province, Mme Lacombe-Duprez est capable de rendre à l'Opéra, dans l'emploi des chanteuses légères, des services véritables, et incontestablement plus grands que Mlle Griswold, la triomphante Ophélie de la veille. — Après avoir tenu à paraître tout d'abord dans des rôles de comédien, comme Hamlet, comme Don Juan, comme Amonasro d'*Aïda* et Méphistophélès de *Faust*, M. Maurel aborde aujourd'hui les rôles de chant. C'est ainsi qu'après avoir dû se montrer dans Alphonse de la *Favorite*, il reprenait possession ce soir du rôle de Nevers, qu'il avait chanté pour la première fois, il y a dix ans, lors de ses débuts à l'ancien Opéra de la rue Le Peletier. Il y est maintenant charmant d'allure et de tenue, d'une désinvolture élégante et aussi d'une mâle énergie, parfait et comme jeu et comme voix. Un comédien de race et un chanteur exquis. M. Maurel ne quittera l'Opéra qu'au mois de septembre. Mlle Krauss, au contraire, va prendre un congé de trois mois. Trois mois sans Valentine! Comment fera le public de l'Opéra, qui applaudissait ce soir la sublime artiste, pour se passer pendant si longtemps de l'éminente tragédienne lyrique. — Elle chante pour la dernière fois de la saison, le 18 juin, le *Tribut de Zamora*[1].

1. La grande cantatrice a soulevé l'enthousiasme le plus vif, et la salle entière lui a fait plusieurs rappels successifs.

27 Juin. — Reprise de **ROBERT-LE-DIABLE**[1]. — Il y a juste cinquante ans que *Robert-le-Diable* parut pour la première fois sur la scène. C'était, en effet, en 1831. Les interprètes à cette époque étaient MM. Nourrit, Levasseur, Lafont; Mmes Dorus et Damoreau-Cinti. Mlle Taglioni dansait le rôle d'Héléna. Il nous est absolument impossible, et pour une cause dont nous nous félicitons, d'établir une comparaison entre les artistes de la création et ceux qui reprenaient leurs rôles ce soir. Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né? Nous devons donc nous borner à constater le réel succès

Des tonnerres d'applaudissements ont forcé Mlle Krauss à bisser le chant patriotique.

Après le baisser du rideau du troisième acte, les artistes du *Tribut* ont offert à leur éminente camarade une magnifique corbeille de roses, aux acclamations de tout le personnel de l'Opéra. Cette manifestation spontanée a profondément touché Hermosa, qui a reçu, en outre, les félicitations de nombreux abonnés, venus tout exprès pour l'applaudir une dernière fois, quoique le samedi soit un jour en dehors de l'abonnement.

Mlle Krauss part le lendemain pour Vienne, où elle passera son congé dans sa famille. Elle reviendra à la fin de septembre et fera sa rentrée dans le *Tribut*.

1. Distribution. — Robert, *M. Villaret*. — Bertram, *M. Boudouresque*. — Raimbaud, *M. Dereims*. — Hérault d'armes, *M. Sapin*. — Alberti, *M. Gaspard*. — un majordome, *M. Grisy*. — Alice, *Mlle Dufrane*. — Isabelle, *Mlle De Vère*. — Dame d'honneur, *Mme Granier*.

CHEVALIERS :

Messieurs : *Girard, Berger, Gilland, Méchelaère, Lambert, Bonnefoy*.

Au 3me acte : Les Nonnes. — Héléna, *Mlle Righetti*.

Mesdemoiselles : *Fatou, Piron, Adriana, A. Mérante, Lapy, Bussy, Mercédès, Bernay, Monchanin, Jousset, Hirsch, A. Biot, I. Ottolini, Grangé, Keller, Lecerf, Allesch, Salle, Laurent, Testa, MM. F. Mérante, Ponçot, Jules*.

obtenu par MM. Villaret (Robert), Boudouresque (Bertram), Dereims (Raimbaud); Mmes Dufrane (Alice) et De Vère (Isabelle). Il n'y aurait de restrictions à faire que pour cette dernière, qui a paru manquer de souffle quelquefois. Il est vrai que le rôle d'Isabelle est bien ingrat. Écrit tout entier dans la manière italienne, plein d'apoggiatures, de notes d'agréments, de vocalises, il exige une virtuose consommée. Ajoutons encore qu'il n'est pas le meilleur de la pièce. En l'écrivant, Meyerbeer sacrifiait évidemment au goût du public d'alors pour la musique italienne; mais son génie, si puissant et si dramatique, devait se trouver mal à l'aise au milieu de ces fioritures. Aussi, à part l'air de *Grâce* du quatrième acte, où le compositeur se retrouve, le reste du rôle paraît réellement bien pâle à côté des autres personnages. Partout ailleurs quelle admirable musique! Nous n'avons pas la prétention de l'apprendre à nos lecteurs, mais il nous plaît de le constater une fois de plus. Si quelque chose fait mieux ressortir la puissance de ce génie étonnant, c'est bien la pauvreté du poëme, qui a été, du reste, assez ridiculisé autrefois. J'entends les adversaires de l'école moderne s'appuyer sur *Robert*, pour nous prouver qu'il n'est pas besoin d'un bon livret pour faire de bonne musique. Il a pu en être ainsi à l'époque de Meyerbeer, où le public se contentait de la fable la plus médiocre, et, dans un opéra, ne s'attachait qu'à la musique. Mais, aujourd'hui, il n'en est plus ainsi : on se souvient qu'un opéra est une *tragédie lyrique*, et

l'on exige un drame intéressant et vrai. Les com positeurs modernes le savent parfaitement, et i est permis de penser qu'ils se sentent moins bie inspirés lorsqu'on leur donne à développer musi calement un poème qu'ils devinent devoir ennuye les auditeurs. Aujourd'hui, on exige partout l perfection de la forme et de l'idée. Dans u opéra, on veut que l'expression musicale soit e rapport avec l'idée dramatique. Quelques per sonnes s'appuient encore sur Meyerbeer pou prétendre que nos musiciens actuels ne sont qu des symphonistes, qu'ils ne sauront jamais écrir de la musique *dramatique*, parce qu'ils n'ont pa l'idée mélodique. Cela n'est pas juste : loin d repousser la mélodie, les modernes la veulen partout. Autrefois, en effet, la mélodie ne s'épa nouissait que sur la scène, et l'orchestre se con tentait d'accompagner les voix. Cela répondait une conception philosophique qui fait de l'homm l'être principal de la création. Aujourd'hui, o s'aperçoit que l'homme n'est qu'un élément dan l'harmonie universelle, et il descend forcémen du piédestal où il s'était juché. Dès lors, la mé lodie qui lui appartenait en propre va descendr avec lui et se répandre dans tout l'orchestre, e de même que la pensée anime le corps entier, d même l'idée mélodique, partout répandue, v donner une vie nouvelle à l'orchestration. Seu lement, nous l'avouons, la pensée, sous cett forme, est plus difficilement saisissable : de l vient que souvent on nie son existence. Du reste le procédé a été souvent employé par Meyerbee

lui-même : nous l'avons remarqué ce soir encore dans *Robert.* Ceci nous ramène à l'Opéra. Nous avons dit qu'on avait été satisfait de l'interprétation actuelle. Nous devons, en outre, mentionner tout spécialement M. Boudouresque et Mlle Dufrane, qui ont *joué* et chanté de façon très remarquable. Dans le ballet, Mlle Righetti a conquis tous les suffrages. Au point de vue de la mise en scène, on a regretté la suppression de la lumière électrique pendant le ballet. Il faisait effectivement un peu trop sombre dans le cloître de l'abbaye de Sainte-Rosalie. Critique très légère, d'ailleurs. En somme, excellente reprise, dont il faut féliciter vivement M. Vaucorbeil.

Robert-le-Diable fait, avec le répertoire ordinaire, les frais de l'affiche de juillet. C'est à peine si nous avons à citer les quelques modifications apportées à l'interprétation d'*Hamlet.* M. Giraudet y a joué pour la première fois le personnage du roi, qu'il a composé d'une façon fort intelligente. M. Girard remplace dans Marcellus, M. Grisy, et M. Méchelaère succède à M. Battaille dans le rôle du spectre. Mlle Mérante reprend, par suite d'une indisposition de Mlle Subra, le ballet de la *Fête du printemps.* — *Robert*[1] est donné gratuitement pendant l'après-midi du 14 juillet — jour de la fête nationale — Villaret, Boudouresque et Dereims sont applaudis avec frénésie; Mmes Dufrane et

1. Le 29 juillet, le ténor Jourdain abordera pour la première fois non sans émotion, le rôle de Robert. A côté de lui, Mme Lacombe-Duprez débutera dans le rôle de la princesse Isabelle. Mlle Fatou remplacera sa camarade Righetti dans le rôle de Rosalie.

Guillaume Tell est joué cinq fois au mois de septembre. Le 16, Mlle Sangalli a fait sa rentrée dans le charmant ballet de Delibes, *Sylvia*. Elle a retrouvé son public ordinaire d'admirateurs et a été, à diverses reprises, applaudie et rappelée. La *Favorite* précédait le ballet, et Mlle Richard a excité un véritable transport dans son grand air du quatrième acte : « Je cède au transport qui m'enivre. » On causait fort, ce soir-là, dans les coulisses, non seulement de la *Françoise de Rimini*[1], dont la lecture avait eu lieu la veille, mais aussi de l'*Henri* VIII[2] de M. Saint-Saëns, pour lequel une date aurait été fixée, paraît-il, celle du 15 octobre 1882. Le maître a déjà terminé les deux premiers actes et les a fait entendre à quelques intimes. Le ballet de M. Lalo est encore promis pour l'année 1881.

30 Septembre. — Lassalle reprenait aujourd'hui dans *Hamlet* le rôle précédemment tenu par

1. L'opéra de M. Ambroise Thomas, qui doit décidément être représenté en 1882, est définitivement distribué à Mlle Salla (Francesca) spécialement engagée pour cette création, à MM. Lassalle (Malatesta), Sellier (Paolo), Gailhard (Guido de Polenta), Giraudet (Dante).

Françoise de Rimini aura huit tableaux, dont un prologue et un ballet, dans lequel Mlle Mauri fera valoir son talent chorégraphique et qui ne sera point le moindre attrait de la pièce. Les décors seront brossés par MM. Lavastre, Rubé, Chaperon et Carpézat, qui ont déjà terminé leurs esquisses. C'est M. Lacoste qui est chargé de dessiner les costumes.

. La distribution de cet opéra, écrit par M. Saint-Saëns sur le livret de MM. Armand Silvestre et Détroyat est ainsi réglée :

Catherine d'Aragon, *Mme Krauss*. — Anne de Boleyn, *Mlle Richard*. — Henri VIII, *M. Lassalle*. — Le cardinal Wolsey, *M. Boudouresque*.

Maurel. Si la voix de Lassalle est assez riche et assez puissante pour parer à toutes les exigeances de ce rôle si compliqué et si difficile, du moins pouvait-on craindre que son physique et son jeu ne se prêtassent que difficilement au personnage nerveux, sombre et fantasque du prince de Danemark. Il n'en a rien été. Et le baryton a composé et joué tragiquement, et avec un soin de détails extraordinaire, le rôle d'Hamlet. Il est en progrès des plus sérieux comme tragédien. Aussi, lui a-t-on fait un chaleureux accueil. Mlle Richard, Mlle Griswold et la gentille Subra se sont partagé avec lui les bravos d'un public en veine de bienveillance

Le 3 octobre, Mlle Krauss, rentrant de congé, chantait de nouveau le *Tribut de Zamora*. Elle y a été superbe. Et après son morceau d'ouverture, l'orchestre a dû s'arrêter pour laisser passer plusieurs salves d'applaudissements. A côté d'elle, Lassalle est en pleine possession du rôle créé par lui et dont les romances langoureuses sont bien pour quelque chose, peut-être, dans la perfection avec laquelle il vient de chanter *Hamlet*, car elles ont ajouté à la vigueur de sa voix des délicatesses et des nuances tout à fait remarquables. Sellier, lui aussi, chante parfaitement son personnage de « vaillant soldat ».

15 Octobre[1]. — Représentation de gala donnée à l'occasion du congrès international des électriciens

1. La bibliothèque musicale de l'Opéra va, très prochainement,

et de l'Exposition internationale d'électricité[1]. — On donnait : l'ouverture d'*Obéron*, le 3e acte d'*Aïda*,

être installée dans le pavillon de droit attenant au foyer du public.

Il y aura outre, la salle de lecture et de travail, quatre autres salles qui contiendront les manuscrits anciens retrouvés et classés par MM. Charles Nuitter et Théodore de Lajarte.

Cette bibliothèque précieuse sera publique comme la bibliothèque Nationale.

Elle rendra certainement d'immenses services aux amateurs.

On vient d'ouvrir au public le musée et la galerie des maquettes. Ces dernières sont au nombre de dix :

1° L'esplanade du premier acte d'*Hamlet*.

2° Le décor du premier acte de *Guillaume Tell*.

3° Le château de Chenonceaux, du deuxième acte des *Huguenots*.

4° Le décor de l'acte du bal de *Don Juan*.

5° Le décor du premier acte du *Roi de Lahore*.

6° Le décor du troisième acte de la *Reine de Chypre*.

7° La place publique du troisième acte de *Faust*.

8° Le monastère de Sainte-Rosalie, du troisième acte de *Robert-le-Diable*.

9° Le décor du premier acte de *Sylvia*.

10° Le décor du deuxième acte du *Tribut de Zamora*.

1. Voici quel était le programme exact de cette représentation : *Ouverture d'Oberon*, WEBER. — AIDA, 3me acte, opéra, paroles françaises de MM. C. du LOCLE et Ch. NUITTER, musique de M. G. VERDI. — Radamès, *M. Sellier*. — Amonasro, *M. Lassalle*. — Ramfis, *M. Giraudet*. — Aïda, *Mme Krauss*. — Amneris, *Mme Barbot*.

Ode de M. Armand Silvestre. Les *fils de Prométhée*, par M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française.

Le TRIBUT DE ZAMORA, 3me acte, opéra, paroles de MM. D'ENNERY et J. BRÉSIL, musique de M. Ch. GOUNOD. — Hermosa, *Mme Krauss*. — Xaïma, *Mlle Dufrane*. — Manoël Diaz, *M. Sellier*. — Ben Saïd, *M. Lassalle*. — Hadjar Ben Saïd, *M. Lorrain*.

DANSES :

Mesdemoiselles : Righetti, Fatou, Sanlaville, Piron, Adriana, Ad. Mérante, Larieux, Mercédès, Bernay, Monchanin, Jousset, Hirsch, Biot, Ottolini, Moïse, Grangé, Keller, Gallay, Lecerf, Invernizzi, Allesch.

Chœur d'Écho et Narcisse, de GLUCK (1779) *Hymne à l'Amour*.

le 3e acte du *Tribut de Zamora*, le 2e acte de *Sylvia*. Ajoutez à cela une poésie de circonstance, d'Armand Silvestre, *lue* par M. Coquelin aîné, un très beau chœur de M. Jules Cohen, fort bien chanté par ces demoiselles du Conservatoire. Le succès de la soirée a été pour la Krauss, qui seule a réussi, dans *Aïda*, à arracher quelques applaudissements à un public un peu froid, et qui a définitivement enlevé la salle dans le *Tribut de Zamora*, avec l'air qu'on a surnommé la *Marseillaise* du *Tribut*. Il faudrait être de marbre pour n'être pas absolument empoigné par ce chant magnifique chanté et joué par la grande artiste, avec un talent au-dessus de tout éloge. Disons encore que les ballets, — le divertissement du *Tribut* et *Sylvia*, — ont eu beaucoup de succès : Mlles Righetti et Sangalli ont été vivement applaudies. On comprend que l'intérêt de cette soirée était surtout dans la salle. Les invités étaient : le président de la République, le bureau du Sénat, celui de la Chambre des députés et du Conseil municipal, les membres du corps diplomatique, les ministres, les hauts fonctionnaires, les membres du Congrès d'électricité, et enfin les chefs de services et un certain nombre d'employés du ministère des postes et des télégraphes. Tout le monde remarque l'éclairage électrique des globes placés tout autour de la coupole, et l'on s'accorde à regretter qu'on n'ait pas eu plus tôt l'idée de cet éclairage, en présence d'une salle habituellement sombre. Pendant les entr'actes, on va examiner les autres parties de l'édifice où a été installée également la lumière

électrique : c'est d'abord l'escalier, plus beau que jamais sous cette lumière; puis l'avant-foyer et la loggia. Il faut regretter que les appareils destinés à éclairer le grand foyer n'aient pu fonctionner encore ; mais on peut prédire d'avance que ce foyer ne pourra que gagner à être ainsi illuminé.

30 NOVEMBRE. — Reprise de *Don Juan*[1]. — Le grand succès de la soirée, cela devient une banalité de le dire, a été pour Mlle Krauss, qui est la plus émouvante dona Anna qu'il nous ait été donné d'entendre. Quel art exquis et quelle passion! Comment M. Dereims ne trouve-t-il pas un peu de chaleur aux côtés de cette éminente artiste? Mlle Dufrane, elle aussi, est terriblement froide et Mlle Griswold est une Zerline absolument terne. M. Lassalle reprenait le rôle de don Juan, qu'il n'avait pas chanté à Paris depuis cinq ans. On lui a fait bisser la sérénade; mais la vérité nous oblige à dire qu'il n'a pas réussi à faire oublier l'éminent artiste — nous avons nommé Faure — qui a laissé dans ce même rôle de si brillants souvenirs. Il serait injuste de ne pas signaler une fois de plus le divertissement de *Don Juan*, qui bien décidément, est un des plus gracieux de l'Opéra. Le défilé des masques, comme le menuet, sont d'un goût exquis. Mmes Righetti, Mérante, Fatou, Sanlaville, Piron, etc., se sont particulièrement dis-

1. DISTRIBUTION. — Dona Anna, *Mlle Krauss*. — Dona Elvire, *Mlle. Dufrane*. — Zerline, *Mlle. De Vère*. — Don Juan, *M. Lassalle*. — Leporello, *M. Gailhard*. — Don Ottavio, *M. Dereims*. — Mazetto, *M. Caron*. — Le Commandeur, *M. Gaspard*.

tinguées et ont obtenu des connaisseurs les applaudissements qu'elles méritaient. Il n'est pas, comme on l'a déjà remarqué, jusqu'à l'idée de faire danser les enfants sur le sommet de la galerie qui ne soit fort originale.

27 DÉCEMBRE[1]. — La représentation organisée sur l'initiative de Mme Edmond Adam, par le

1. PROGRAMME.

Ouverture de Freyschutz, Weber — LE DINER DE PIERROT, comédie en un acte, en vers, de M. BERTRAND MILLANVOYE. — Pierrot, *M. Porel.* — Colombine, *Mlle Suzanne Pic.*

LES HUGUENOTS, 4e acte, opéra, paroles de SCRIBE, musique de MEYERBEER. — Valentine, *Mlle Krauss.* — Raoul, *M. Villaret.* — Nevers, *M. Melchissédec.* — Saint-Brice, *M. Lorrain.*

Seigneurs : Gilland, Girard, Helin, Menjaud, Mechelaère, Jolivet.

Moines : Aubry, Desoros, Lambert, Lafitte, Thuillard, Soyer.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, comédie en un acte de MOLIÈRE. Mascarille, *M. Got.* — Jodelet, *M. Coquelin aîné.* — Un violon, *M. Febvre.* — Gorgibus, *M. Thiron.* — Du Croisy, *M. Prudhon.* — La Grange, *M. Boucher.* — 2e violon, *M. Joliet.* — Un porteur, *M. Villain.* — 2e porteur, *M. Leloir.* — Madelon, *Mlle Dinah Félix.* — Cathos, *Mme Jeanne Samary.* — Marotte, *Mlle Martin.*

INTERMÈDE

Stances de Sapho, (Gounod), *Mlle Richard.* — *Quatuor de Rigoletto*, (Verdi), *Mlle Krauss, Mlle Richard, M. Dereims, M. Lassalle.*

LA KORRIGANE, 1er acte, ballet de MM. COPPÉE et L. MÉRANTE. — musique de M. WIDOR. — Yvonnette, *Mlle Mauri.* — Reine des Korrigans, *Mlle Sanlaville.* — Janick, *Mlle Ottolini.* — La femme du brigadier, *Mlle Laurent.* — La femme du bailli, *Mlle Wal.* — Lilez, *Mlle L. Mérante.* — Le bossu, *M. Ajas.* — Loïc, *M. Cornet.* — Le brigadier de la maréchaussée, *M. Pluque.* — Le bailli, *M. Porcheron.* — Un marchand de chapelets, *M. Ponçot.*

DANSES

Mlles Mérante, Fatou, Larieux, Mercédès, Bernay, Jousset, Hirsh, Biot, Moïse, Gallay. MM. Vasquez, Lecerf, Marius, Soria, Stilb.

Comité de la Presse parisienne au profit des familles incendiées du Ring-Théâtre et des naufragés de la Manche, réunissait ce soir une fort belle salle, et réalisait une recette de plus de 60 000 francs. Depuis le *Dîner de Pierrot*, cette délicieuse bluette de M. B. Millanvoye, aimablement jouée par Porel et Mlle Suzanne Pic, de l'Odéon, jusqu'au premier acte de la *Korrigane*, dansé par les charmantes Rosita Mauri, Sanlaville et Otolini, — et sauf l'enrouement de Lassalle, qui nous a privés de l'arioso du *Roi de Lahore*, la représentation a fort bien marché. Le quatrième acte des *Huguenots*, chanté par Mlle Krauss, MM. Villaret, Melchissédec et Lorrain, a produit son effet accoutumé. Grand succès, naturellement, pour les *Précieuses Ridicules*, où Got jouait Mascarille, qu'il n'avait pas joué depuis des années, où Coquelin aîné tenait le bout de rôle de Jodelet, et où Febvre *figurait* dans l'emploi d'un premier violon. Grand succès aussi pour Mlle Richard, qui, admirablement en voix et en beauté, est venue dans une magnifique toilette cerise, chanter les stances de *Sapho*. Et triomphe pour le quatuor de *Rigoletto*, que Mlle Krauss avait tenu à faire inscrire au programme, et qui, chanté par la grande artiste, par Mlle Richard, par MM. Dereims et Lassalle, a été bissé à l'unanimité et a eu les honneurs de cette belle soirée.

30 Décembre. — M. Lamarche, lauréat des derniers concours du Conservatoire, débutait dans *Robert-le-Diable*. Il y a médiocrement réussi. Mais

aussi pourquoi présenter au public, dans un rôle de fort ténor, un artiste qui ne sera jamais qu'un ténor de demi-caractère? Nous sommes persuadé que M. Lamarche eût beaucoup mieux réussi dans *Faust* ou le *Comte Ory*, pour ne citer que ces deux opéras. Cet artiste possède une voix agréable et d'une émission facile, il faut le reconnaître; mais elle est de peu de volume et d'une inégalité frappante. Cette inégalité avait, du reste, déjà été remarquée au Conservatoire : M. Lamarche appartient à la catégorie des chanteurs à voix intermittente; on ne peut donc compter sur lui pour *Robert*, les *Huguenots*, l'*Africaine*, à moins qu'il n'y chante les seconds ténors. Veut-on une preuve de cette inégalité que nous signalons? La voici. Pendant les trois premiers actes, M. Lamarche a été plus que médiocre; il a même eu, au troisième acte, deux malheureuses notes de tête qui ont amené des *chut* dans la salle. On croyait la partie perdue, et voici qu'aux deux derniers actes, il s'est relevé au point de se faire applaudir, dans le duo du cinquième, pour la manière dont il a lancé la phrase : « Oui, c'est Dieu lui-même qui rappelle l'ingrat! » Il ne faut donc pas désespérer de M. Lamarche, qui paraissait d'ailleurs travaillé par une peur horrible. Nous l'attendons à une seconde épreuve, avant de le juger définitivement. Faut-il maintenant parler du physique de M. Lamarche? Hélas! ce ne sera jamais le ténor rêvé des dames. Mais à l'Opéra, malheureusement, nous ne sommes pas gâtés, au point de vue plastique, par les

ténors : c'est dommage. Est-il nécessaire d'ajouter qu'à part Boudouresque, dont Bertram paraît décidément le meilleur rôle, les autres artistes n'ont pas été brillants ce soir? L'extinction de voix régnait sur toute la ligne. Mettons cela sur le compte des brouillards, et n'en parlons plus.

Le *Tribut de Zamora* et *Don Juan* font, avec les ouvrages ordinaires du répertoire, les frais principaux des programmes des trois derniers mois de l'année. La *Françoise de Rimini* de M. Ambroise Thomas[1] (poème de M. Jules Barbier) et le ballet de M. Lalo, destiné à Mlle Sangalli. *Namouna*, (poème de MM. Nuitter et Petipa), qui devait être joué en 1881, sont remis à l'année suivante. C'est le prochain volume qui donnera dans tous ses détails l'histoire de ces deux ouvrages attendus, le premier surtout depuis si longtemps.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re rep. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Faust	5	«	16
Les Huguenots	5	«	16
Guillaume Tell	4	«	10
La Favorite	4	«	11
La Korrigane	2	«	21
Aïda	4	«	23
L'Africaine	5	«	5
Le Comte Ory	2	«	17
La Juive	5	«	1

1. Mlle Caroline Salla (du théâtre italien de Saint-Pétersbourg), créera nous l'avons dit, le rôle de Francesca. Le ténor Sellier chantera celui de Paolo. Le baryton Lassalle fera Malatesta. Un page dramatique, Ascanio, sera chanté par Mlle Richard ; un rôle de basse chantante est réservé à M. Gailhard. Mlle Rosita Mauri fera les honneurs du ballet.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re rep. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Le Prophète	5	28 janvier	17
Yedda	2	4 mars	3
* *Le Tribut de Zamora* . . .	4	1er avril	34
Hamlet	5	6 mai	17
Sylvia	2	25 mai	5
Robert-le-Diable	5	27 juin	16
Le Freischütz	3	5 août	1
Don Juan	5	30 novembre	5

COMÉDIE-FRANÇAISE

La plus grande partie du mois de janvier est remplie par le *Jean Baudry* de M. Auguste Vacquerie, précédé tantôt de *Gringoire*, de M. Théodore de Banville, tantôt du *Luthier de Crémone*, de M. François Coppée.

Le *Gendre de M. Poirier* et *Mademoiselle de la Seiglière*, *Amphitryon* et le *Bourgeois gentilhomme*[1] font les frais des autres spectacles.

1. Mlle Reichemberg, subitement indisposée, a dû être remplacée à l'improviste le 4 janvier dans le *Bourgeois gentilhomme*. La charmante actrice avait cru jusqu'au dernier moment pouvoir jouer son rôle ; elle n'avait donc pas prévenu M. Perrin. Une heure avant la représentation, le directeur de la Comédie-Française reçut la lettre de Mlle Reichemberg lui annonçant qu'elle était atteinte d'une angine assez sérieuse.

C'est Mlle Barretta qui a été chargée de remplacer Mlle Reichemberg. Une heure avant le lever du rideau, la jolie actrice ne connaissait pas un mot du rôle. Elle a donc été obligée d'en lire une partie, et, grâce à son habitude de la scène, à son intelligence et à son talent, on peut dire qu'elle a fait un vrai tour de force. Elle

C'est au milieu de ce mois de janvier qu'on apprenait que M[lle] Favart donnait sa démission de pensionnaire de la Comédie-Française. L'incident ne produisait pas au théâtre autant d'émotion qu'on aurait pu le croire : le fait de la retraite de M[lle] Favart était prévu par la plupart de ses camarades et notamment par les membres du Comité, dont plusieurs avaient pensé que cette retraite aurait dû suivre immédiatement la démission du sociétariat donnée, comme nous l'avons dit, au commencement de la précédente année[1].

ne paraissait que dans deux scènes, il est vrai ; le rôle n'était pas long, mais il n'était pas moins difficile à jouer, dans une pareille circonstance. Le public, à qui M. Delaunay était venu annoncer la maladie de M[lle] Reichemberg avant la pièce, a tenu compte de ses efforts à M[lle] Barretta ; il l'a beaucoup applaudie.

Le 22 janvier a lieu à Lille une représentation au bénéfice de la caisse des retraites de la Société typographique de cette ville.

Cette représentation se compose de *Chez l'avocat* et de l'*Ami Fritz*.

L'œuvre de MM. Erckmann-Chatrian est interprétée par MM. Got, Febvre, Barré, Coquelin cadet, Garraud, Truffier, M[mes] Reichemberg, Pauline Granger et Thénard.

1. Un journal avait attribué ce fait regrettable à la situation actuellement faite à M[lle] Favart, qui ne pouvait se contenter de ses appointements de pensionnaire, alors que ses camarades sociétaires se voyaient attribuer, pour le dernier exercice, des parts très considérables.

Cela est probablement exact, répondit-on par une note tout officieuse, seulement le journal en question a oublié de dire que M[lle] Favart n'a cessé que par sa volonté d'être sociétaire du Théâtre-Français, et qu'elle a donné sa démission pour pouvoir disposer de sa part dans le fonds social, part qui se montait à 125 000 francs, et qui lui a été payée au commencement de l'année dernière.

La situation de pensionnaire, que M[lle] Favart avait sollicitée et

Et voici les réflexions que fit à ce sujet M. Léon Chapron, chroniqueur de *l'Événement* :

« C'en est fait. Mlle Favart a rompu le lien qui l'attachait à la Comédie-française. Mlle Favart a rendu cette rupture publique par une lettre très mesurée qui va sans doute fort mettre en peine

acceptée avec reconnaissance, fut réglée très libéralement par le Comité et l'administrateur de la Comédie, fort désireux de lui prouver toute leur sympathie. Tout ce que Mlle Favart demanda lui fut accordé, mais dès qu'elle ne faisait plus partie de la Société, elle ne pouvait réellement prétendre aux avantages réservés aux sociétaires.

La vérité est que la situation était difficile pour l'ancienne sociétaire dans une maison où elle se voyait nécessairement amoindrie, mais elle aurait pu, croyons-nous, s'y relever et y retrouver une situation à laquelle son talent lui donnait encore le droit d'aspirer. Mlle Favart aime mieux quitter la Comédie-Française. Nous croyons qu'elle a tort, mais nous sommes certain qu'elle n'a de reproches à y faire à personne.

Mlle Favart adressa alors à M. Émile Perrin la lettre suivante :

« Monsieur,

« Lorsque j'ai demandé à cesser d'être sociétaire de la Comédie-Française, j'ai accepté nettement, résolument la situation que je me faisais à moi-même, et je n'ai pas prétendu conserver un seul des privilèges auxquels je renonçais.

« Je devenais pensionnaire comme l'était devenu Firmin, comme l'étaient devenues Mlle Mars, Mme Arnould-Plessy, comme l'avait été Mme Allan. La position ne laissait rien à regretter à mon amour-propre, honorée comme elle l'avait été par de si grands talents, et ne semblait pas plus difficile à tenir pour moi qu'elle ne l'avait été pour eux.

« Vous paraissez croire que j'envie à mes anciens camarades les bénéfices considérables qu'ils ont touchés cette année. Permettez-moi de vous dire que vous ne le croyez pas réellement ; si l'un de nous deux commet ici une confusion et une confusion volontaire, ce n'est pas moi. Vous ne pouviez vous y tromper, lorsque, sans demander rien, j'espérais seulement qu'il serait fait pour moi ce que le Théâtre-Français fait pour le moindre de ses pensionnaires, à la fin de chaque année, par une tradition non

M. Perrin. Jusqu'à plus ample informé, nous sommes en droit de croire que l'administration de la Comédie-Française a été réellement coupable envers une artiste éminente, qui a rendu à la Compagnie d'inappréciables services. En réalité, Mlle Favart, redevenue pensionnaire, tout de même

interrompue. La Compagnie n'oserait refuser de l'associer à cette fortune de la maison dans laquelle ils entrent tous pour une part de travail, de dévouement et de mérite.

« Peut-être n'étais-je pas non plus une pensionnaire ordinaire, puisqu'on a cru pouvoir me le prouver en me donnant un traitement annuel de 18 000 francs, et en faisant sonner bien haut cette générosité, sans prendre garde toutefois que sur ces 18 000 francs il y avait déjà 7 400 francs qui m'étaient acquis comme pension de retraite, et que je n'avais pas même, en réalité, 11 000 francs de traitement.

« Il vous était facile d'y ajouter sans qu'il en coûtât rien à la maison; il vous suffisait pour cela de m'accorder un congé d'un mois, dans le courant du printemps dernier. Vous ne l'avez pas fait; vous m'avez refusé cette faveur sous le prétexte qu'abordant un difficile et grand emploi, j'avais à m'y refaire une situation digne de ce que vous appelez mon talent et digne de mon passé. Je vous ai sacrifié un engagement qui me permettait d'heureuses et brillantes représentations.

« Je suis entrée avec courage et non sans honneur dans les grands rôles de la tragédie; j'y ai montré, vous l'avez vous-même reconnu, que je pouvais rendre de nouveaux services au Théâtre-Français dans une nouvelle carrière, et lorsque vous aviez l'occasion de récompenser mon sacrifice, de m'encourager à redoubler d'efforts pour atteindre à la hauteur des rôles de reines de la tragédie, vous me frappez, seule, d'une injuste exclusion; vous ne me traitez ni en sociétaire ni en pensionnaire.

« Je ne puis voir dans votre procédé envers moi que le dessein de me témoigner le mauvais vouloir le moins dissimulé.

« Je suis accoutumée à des égards plus délicats. Le public et mes camarades jusqu'ici m'avaient gâtée, sans doute, mais je ne saurais supporter un oubli qui ressemble à du dédain. J'ai donné ma démission par respect pour moi-même, et je me retire pour ne s perdre à mes yeux le sentiment de ma dignité.

« Marie Favart. »

que l'avait été Mme Arnould-Plessy, ne touchait que 11 600 francs par an, c'est-à-dire 916 francs 65 centimes par mois. Je ne parle pas de sa pension liquidée de sociétaire, qui est hors de compte. Désireuse d'augmenter ce budget, qui lui paraissait mince, Mlle Favart demanda un mois de congé annuel, qu'elle entendait utiliser en tournées fructueuses. M. Perrin le lui refusa net. Il va de soi que le sociétariat entier applaudit des deux mains à cette décision draconienne.

Mlle Favart a fait les belles soirées de la Comédie Française. Elle a eu, cette triste dédaignée d'aujourd'hui, des triomphes à tourner les têtes. Je me la rappelle passant derrière le fauteuil où s'était laissé tomber le fils de Giboyer, et déposant sur le front du jeune homme, aux hurlements de toute la famille Maréchal, un hardi et chaste baiser! Ce baiser! Un de ces coups d'audace où Augier excelle! La salle était transportée d'une sorte d'ivresse. Je me la rappelle aussi dans *Maître Guérin*, dans le *Supplice d'une femme*, qu'elle pourrait jouer encore et où nulle ne la remplacera. Et quelle muse va perdre la *Nuit d'octobre* de Musset! Il y a deux mois, nous la voyions aborder le rôle de la plaintive Clytemnestre avec un art exquis et une émotion profonde.

Le départ de Mlle Favart me semble être un gros accident pour la Comédie-Française, et d'autre part, à moins de particularités que j'ignore, il y a une ingratitude apparente de la Compagnie envers une de ses pensionnaires les plus distinguées. Qui donc va tenir les grands emplois de

femme à la Comédie française? « L'âme de la patrie absente » — c'est Mlle Bernhardt que je veux dire — est loin, bien loin...

Il nous reste, il est vrai, Mlle Croizette et Mlle Samary... »

31 JANVIER. — Première représentation de **LA PRINCESSE DE BAGDAD**, pièce en trois actes, de M. ALEXANDRE DUMAS FILS[1]. — Une chaude soirée : grand insuccès pour Dumas, et triomphe pour la belle Croizette. Décidément, l'Académie ne porte pas bonheur aux immortels qui se font jouer au Théâtre-Français. M. Sardou y a donné feu *Daniel Rochat;* avec la *Princesse de Bagdad*, M. Dumas a voulu frapper un grand coup qui lui est retombé sur le nez. « Étonnons le bourgeois! » s'est dit l'auteur de *l'Étrangère*. Et le bourgeois ne s'est pas laissé étonner : il a protesté fort et ferme, et montré au dramaturge que ce n'est pas en vain qu'on se moque de la logique et qu'on foule aux pieds le gros bon sens.

Nous ne savons pas si, comme on l'a dit, M. Alexandre Dumas a mis peu de jours à écrire la comédie représentée ce soir pour la première fois; le temps ne fait rien à l'affaire. Ce dont nous sommes littéralement navrés, c'est de voir un

1. DISTRIBUTION. — Le comte, *M. F. Febvre.* — Nourvady, *M. Worms.* — Godelaire, *M. Thiron.* — Richard, *M. Garraud.* — Trévelet, *M. Baillet.* — Un commissionnaire, *M. Sylvain.* — Lionnette, *Mlle Croizette.* — Raoul, *la petite Aumont.*

L'insuccès de la première représentation avait été escompté par le fâcheux effet produit, la veille, pendant l'après-midi du dimanche 30 janvier, par la répétition générale devant une salle comble.

homme d'un pareil talent, un des premiers auteurs de ce temps, doué d'un esprit incontestable et connaissant le théatre comme il le connaît, ne pas hésiter à livrer au public un ouvrage où aucune situation n'est préparée, où aucun caractère n'est nettement expliqué, où enfin il procède par une série de coups de poing, *pif, paf, pouf!* Le public a prouvé qu'il n'avait pas de goût pour les coups de poing.

Voici l'histoire de cette femme qu'on appelle la princesse de Bagdad, parce qu'en réalité elle est née d'un jeune souverain de ce pays, venu à Paris pour faire ses farces et rencontrant un beau soir une belle fille, qu'il a consenti à élever jusqu'à lui. Lionnette (petite lionne) est devenue à son tour grande et belle, et bien qu'elle n'ait jamais été reconnue par son honorable père, elle a trouvé — décidément cette famille a de la chance! — certain comte de Hun qui s'est épris de ses charmes au point de l'épouser sans le consentement de ses parents. Le ménage est heureux. Il est embelli par le sourire d'un joli bébé de six ans, adoré de son père et de sa mère. Mais la comtesse est prodigue et ne connaît pas le prix de l'argent. Elle a galamment ruiné son mari, qui se désole de ne pouvoir désormais l'entourer du luxe qu'elle déclare elle-même indispensable au bonheur de la vie. C'est à ce moment psychologique que se présente un *ami* du comte, un Autrichien, M. Nourvady, riche à quarante millions, qui cyniquement propose à la comtesse de devenir sa maîtresse. Il pousse même l'audace et l'insolence jusqu'à lui

remettre la clef d'un ravissant hôtel des Champs-Élysées, qu'il a acheté et fait délicieusement meubler pour elle, et dans le salon duquel il a pris soin de placer à son intention, sur une table et dans un coffret spécial, un million en or tout neuf et frappé exprès pour elle. C'est de la haute fantaisie, comme vous voyez.

Mais ce qui n'est plus de la fantaisie, c'est la suite réaliste de cette histoire invraisemblable. La comtesse a naturellement repoussé l'insultante proposition du monsieur. *C'est pourquoi* elle s'empresse de se rendre, au second acte, dans l'hôtel en question, pour dire son fait au tentateur, et lui demander de quel droit il vient de payer ses dettes et de la flétrir aux yeux du monde. Elle le traite, en effet, comme il le mérite; mais, dès qu'elle apprend que son mari, qui l'accuse d'avoir un amant, se présente à l'hôtel accompagné d'un commissaire de police, afin de constater le flagrant délit d'adultère, elle se déclare gravement insultée (voyez-vous ça!) et, publiant elle-même son déshonneur : « Écrivez, dit-elle, que je suis la maîtresse de ce monsieur et que je me suis livrée à lui pour de l'argent : un hôtel et un million ! » Et après cette scène de scandale, elle retourne chez elle, où elle a donné rendez-vous au notaire, un vieil ami de la famille, afin de lui confier ses titres de propriété, et de partir tranquille avec son amant qui va venir la prendre. Il vient, en effet; mais, au moment où ils sortent, le bébé, dépêché par le notaire, se précipite dans les bras de sa mère et la supplie de ne point s'en aller. C'est

alors que l'Autrichien, impatienté, jette violemment l'enfant par terre.... A cette vue, le sentiment maternel prend le dessus dans le cœur de la comtesse; furibonde, elle saute à la gorge de Nourvady, qui s'enfuit à temps pour ne pas être étranglé. Sauvée! merci, mon Dieu!... C'est du pur mélodrame.... Le comte et la comtesse se pardonnent mutuellement. Espérons qu'ils feront désormais un heureux ménage. Mais alors, si Nourvady n'avait pas été brutal, si, au lieu de renverser l'enfant le nez sur le tapis, il l'eût pris par la douceur en lui disant : « Au revoir, mon petit ami, je te ramènerai ta maman pour dîner.... » la comtesse ne se fût pas sentie mère, elle aurait pu s'enfuir avec son amant, et serait aujourd'hui sur le chemin de l'Italie. A quoi tiennent les sentiments maternels chez cette séduisante femme! Au geste plus ou moins brusque du monsieur. J'ajoute que si le monsieur n'avait pas ainsi traité l'enfant, la pièce n'eût peut-être pas été sifflée comme elle l'a été. C'est alors que le public, qui avait laissé passer des choses bien autrement raides et bien autrement folles, s'est subitement révolté.... se demandant si l'enfant ne s'était point fait mal (la petite Aumont est charmante en ce bout de rôle) et refusant d'admettre la brutalité qui forme tout le dénouement de la pièce. Jusque-là on s'était contenté de prendre la chose en forme de plaisanterie et de hausser les épaules aux insanités de Dumas voulant se moquer du bon public. Dès qu'on a vu l'enfant par terre (curieux retour d'icibas!), on ne s'est pas aperçu que cette chute était

parfaitement logique, et on a protesté énergiquement jusqu'après le baisser du rideau, accueilli à l'orchestre et au balcon par un silence glacial et salué par une bordée de sifflets et de « Non! » empêchant M. Febvre de proclamer le nom de l'auteur, qui n'a été entendu que des premiers rangs. Tel est le résultat de cette première soirée. M. Alexandre Dumas a voulu livrer une bataille, tant pis pour lui si elle s'est changée en défaite! Que de chances, pourtant, dans son jeu, avec les interprètes que lui a donnés la Comédie-Française, et qu'elle eût refusés, n'en doutez pas, à n'importe quel auteur arrivant (ce qui est une supposition absolument invraisemblable) à faire jouer une pièce dans le goût de celle qu'on a représentée ce soir.

Mlle Croizette a été belle, belle dans toute la force du terme; et dans un rôle qui lui convient admirablement, elle a trouvé des accents de véritable comédienne, qui ont, à maintes reprises, soulevé les applaudissements de la salle entière. Worms a merveilleusement composé le rôle de Nourvady, personnage antipathique, qu'il a rendu vraiment original : cette création est celle d'un grand artiste, l'un des premiers, sinon le meilleur, que possède, à l'heure qu'il est, notre chère Comédie-Française. Febvre s'est aussi bien tiré qu'il pouvait d'un mauvais rôle, celui du mari hurluberlu, dont il sauve le ridicule à force de talent et de bonne tenue.

Dans des conditions modestes, M. Garraud mérite d'être cité avec honneur. Il est impossible

d'être plus naturel et plus correct : voilà, certes, un comédien de la bonne école, auquel on n'accorde pas, ce nous semble, toute la justice qu'il mérite depuis longtemps. Glissons sur les deux amis, MM. Thiron et Baillet, aussi mal placés dans leurs rôles que leur rôle est absurde, et n'oublions pas de citer M. Sylvain, un parfait commissaire. Mais il paraît que les Français n'aiment pas les pièces où il y a des commissaires de police[1]....

Le 5 février, Mme Pauline Granger prend possession, dans Mme Dupuis du *Village*, des premiers rôles de comédie. Elle reçoit le meilleur accueil

1. Le 3 février a eu lieu la troisième représentation de la *Princesse de Bagdad*.

Le public a chaleureusement applaudi les interprètes, et particulièrement Mlle Croizette et M. Worms, et vigoureusement protesté en plus d'un endroit de la nouvelle œuvre de M. Alexandre Dumas. On avait dit qu'après l'orageuse soirée du premier soir l'auteur s'était décidé à supprimer de la *Princesse de Bagdad* les passages dangereux, qui avaient plus spécialement provoqué la tempête. Les changements annoncés sont relativement insignifiants, et ne portent que sur des détails accessoires. En tout cas, voici le résumé des modifications faites. A la répétition générale, dans la fameuse scène du second acte, quand Nourvady et Lionnette sont en présence, Nourvady disait à Lionnette :

« Je hais jusqu'à votre enfant, qui est la preuve vivante de votre amour pour votre mari. »

Ce à quoi Lionnette répondait brutalement :

« *L'enfant ne prouve rien....* »

Et un peu plus loin elle ajoutait, faisant allusion à la moralité de sa mère :

« Non, je ne vous appartiendrai jamais.... C'est trop tard.... *Ma mère est morte.... malheureusement pour vous !....* »

Ces deux répliques ont été supprimées dès le jour de la première, comme repoussantes et odieuses.

D'autre part, quand Nourvady, dans cette même scène, annonce qu'en prévision d'un duel avec le mari il a préparé un testament par lequel il a institué Lionnette sa légataire universelle, il ajou-

des habitués de la maison. Deux débuts ont lieu à la matinée du lendemain dimanche. Mlle Rosamond, lauréat du concours de 1880, au Conservatoire, aborde le rôle de Junie dans *Britannicus*, avec une grande assurance et de remarquables qualités de tenue et de diction. Mlle Lerou, dans le personnage d'Agrippine, sans produire le même effet que sa camarade de classe, n'en est pas moins bien applaudie; quand cette artiste aura modéré quelque peu l'allure de son jeu, souvent trop exagéré et trop violent, elle pourra tenir très convenablement son emploi dans la maison de Molière.

15 FÉVRIER. — La Comédie présentait ce soir à ses abonnés du mardi Mlle Rosamond dans *Bri-*

tait, faisant allusion au million en or vierge qui est déposé dans un coffret en vue du public :

« Quant à votre.... *argent de poche*, vous pouvez en disposer à votre guise. »

On a coupé la phrase à la seconde représentation.

On a coupé également la sortie violente de Lionnette, qui, surprise par son mari, s'écriait :

« Oui! je suis une prostituée!... Et j'en suis fière!... »

Au troisième acte, quand le notaire Garraud annonce qu'il sort de chez le commissaire de police et qu'il a obtenu de ce fonctionnaire la promesse qu'aucune communication ne serait faite *aux journaux*, on a beaucoup ri dans la salle.

Les deux mots « aux journaux » ont été enlevés.

Enfin, au lieu de baisser le rideau, à la fin, sur la phrase de Thiron, qui disait : « Tiens! je pleure!... Est-ce bête? » C'est le comte de Hun, le mari, qui termine l'ouvrage en serrant sa femme et son fils dans ses bras sur cette phrase doucereuse :

« Quand tout est désespéré, Dieu a de ces moyens-là!... »

Il explique de la sorte le salut quasi miraculeux de sa femme.

Telles sont les seules modifications apportées dans la *Princesse de Bagdad*.

tannicus. Après la tragédie, la comédie. On reprenait ensuite *Bataille de dames*, de Scribe et M. Legouvé, dont la première représentation remonte au mois de février 1851. Mme Allan jouait alors le rôle de la comtesse d'Autreval, repris ensuite par Mme Nathalie, par Mme Plessy, par Mme Madeleine Brohan, et tenu aujourd'hui avec la meilleur volonté du monde par Mlle Broizat. La regrettée Delphine Fix jouait Léonie, qui appartient aujourd'hui à la charmante Reichemberg. L'excellent Provost créait d'une façon remarquable le rôle du préfet, baron de Montrichard, longtemps tenu par Leroux et joué aujourd'hui par Thiron, en attendant qu'il tombe aux mains de M. Dupont-Vernon. Maillart jouait Henri de Flavigneul, où nous avons vu en dernier lieu Laroche et Prudhon. Regnier créait le rôle comique de Grignon, que Got vient de céder au jeune de Féraudy, son élève préféré. M. de Féraudy représente avec une naïveté bien intelligente le benêt, qui tient à la fois de son père et de sa mère, et dont le premier mouvement est d'être brave et le second d'être timide. Il a fort amusé le public du mardi, qui n'a pas manqué de l'applaudir comme il le méritait.

Le Comité avait entendu, ce même jour, la lecture d'une comédie en trois actes, en prose, de M. Édouard Pailleron, intitulée le *Monde où l'on s'ennuie*, dont la première répétition aura lieu le 23 du même mois[1].

1. Voici les noms des vingt interprètes, onze hommes, neuf femmes :
MM. : Got, Delaunay, Coquelin, Garraud, Martel, Joliet, Roger,

On se préoccupe déjà dans le monde des théâtres du départ possible de M. Perrin, dont les fonctions d'administrateur de la Comédie-Française expirent vers le milieu de l'été suivant. Il est cependant peu probable que M. Perrin songe à prendre sa retraite. Il est vraisemblable, au contraire, qu'il demandera un nouveau traité, et dans ce cas, il est fort possible que le ministère, rendant justice aux capacités administratives de M. Perrin, lui conserve ses fonctions. La question Perrin était pourtant à l'ordre du jour : M. Francisque Sarcey n'avait-il pas attaché le grelot?...

Il ne se passe pas de lundi que le célèbre critique du *Temps* ne batte fortement en brèche l'administration du Théâtre-Français ; et menant campagne contre M. Perrin, il le prend furieusement à partie toutes les fois qu'il en trouve l'occasion et lui adresse, chaque semaine, reproches sur reproches.

« M. Perrin, dit-il par exemple, se refuse à donner aux comédiens l'occasion de se produire. Il n'a de confiance qu'aux noms déjà connus, qu'aux artistes qui se sont déjà emparés de la faveur publique. Il ne croit qu'au succès, mais au succès établi, au succès à peu près certain, indiscutable. Comme les recettes sont pour lui l'infaillible critérium de ce succès, et comme il a remarqué qu'en notre temps le public ne se laisse séduire qu'aux célébrités, vraies ou fausses, il a pour système de mettre tou-

Richard, Davrigny, Paul Reney, Leloir. Mmes : Madeleine Brohan, Riquer, Reichemberg, Broizat, Samary, Lloyd, Granger, Bianca, Fayolle.

jours en avant la demi-douzaine de comédiens que le public a depuis longtemps adoptée, dont l'Europe sait les noms, comédiens authentiques, estampillés, contre lesquels n'oserait s'insurger son public des mardis, qui est nourri dans le respect des choses respectables.

Ces comédiens ne sont pas éternels; M. Perrin ne l'ignore pas. Mais il se dit, et avec raison, que tout cela durera toujours plus que lui, qui n'en a plus pour bien longtemps. Vous vous rappelez le mot des jouvenceaux de la fable :

Passe encore de bâtir; mais planter à cet âge!

M. Perrin trouve inutile de planter des talents qui réjouiront ses successeurs. A quoi bon se donner cette peine? Il aurait tous les ennuis d'une chute, et il n'aime pas bien donner à croire qu'il a pu se tromper. Un autre profiterait du succès préparé par lui. Si M. Thierry avait raisonné de la sorte, Coquelin ne ferait pas, à cette heure, les beaux jours de la direction Perrin.... »

« La Comédie-Française, écrivait-il une autre fois, détient dans son répertoire une foule d'œuvres remarquables, qui ne sont pas encore tombées dans le domaine public. Elle ne les joue plus; il y a grande apparence qu'elle ne les jouera jamais. Mais elle empêche que d'autres ne les jouent. Elle fait l'office du chien du jardinier.

Quelques auteurs se sont déjà préoccupés de cette situation si fâcheuse pour leurs intérêts d'argent et de gloire : ainsi M. Octave Feuillet, qui a transporté tout son répertoire au Gymnase.

— Laissez-moi puiser dans votre répertoire moderne, disait M. de la Rounat à M. Perrin. Prêtez-moi celles de vos pièces dont vous ne faites rien. Ne mettez pas l'auteur dans la nécessité de vous retirer son œuvre pour me la donner, et de s'enlever ainsi complètement l'espérance de la revoir un jour sur votre théâtre. Autorisez-le, tout en la gardant chez vous, à m'en laisser la jouissance. Quel tort cela vous fait-il? Ou vous ne la jouerez pas, et alors le préjudice est évidemment nul. Ou s'il vous plaisait de la reprendre un jour, vous la remonteriez avec un éclat où l'Odéon ne saurait atteindre, et votre supériorité n'en serait que mieux établie.

— Pour moi, ajoutait M. de la Rounat, je ne puis vivre sans cette concession. L'Odéon n'a pas de répertoire. Si la pièce nouvelle que j'essaye ne réussit point, je suis obligé de la jouer quand même. Car je n'ai d'autre ressource que Corneille, Racine et Molière, qui ne peuvent me sauver qu'un jour par semaine. Pourquoi la Comédie-Française ne viendrait-elle pas à mon secours? L'Odéon est subventionné par l'État pour lui découvrir des auteurs et lui former des artistes. C'est bien le moins qu'ayant le bénéfice de la chose, elle y contribue pour sa part, non pas de son argent, grand Dieu! mais de sa bonne grâce. Le service qu'on lui demande est de ceux qu'elle est capable de rendre, car il ne lui coûtera rien.

Des négociations s'engagèrent sur ce pied entre M. de la Rounat et M. Perrin, avec l'approbation du ministère des beaux-arts, qui avait senti la force des arguments présentés par le directeur de

l'Odéon. M. Perrin en parut moins touché. M. Perrin tient à faire le désert autour de lui, chez lui et après lui.... »

Les pourparlers n'ont pas abouti.

Peut-être M. Perrin aurait-il pu s'arranger avec son collègue de l'Odéon.

Mais l'administration actuelle du Théâtre-Français mérite-t-elle, d'une façon générale les anathèmes de l'éminent critique du *Temps?*

Il serait facile de prouver le contraire, et de le prouver d'abord par des chiffres.

C'est, comme le rappela quelqu'un, au mois de juillet 1871 que M. Perrin entra à la Comédie-Française.

Il trouva dans la caisse un déficit de 300 000 fr., reliquat de la guerre et de la Commune, et en six mois, il parvint à combler ce déficit.

Ce succès ne fit que s'accroître tous les jours; et, chaque année, les recettes de la Comédie augmentèrent, à mesure que s'accentuait la faveur du public, tellement que, après s'être élevées en 1872 à la somme de 1 289 307 fr., elles atteignirent, l'année dernière, le total de 1 872 354 fr., soit un excédent d'environ 600 000 fr., d'une année sur l'autre.

Malgré leur sécheresse, les chiffres sont les plus éloquents des arguments. Il faut donc bien les citer.

De 1860 à 1870, pendant les dix dernières années de l'administration de M. Édouard Thierry, la Comédie-Française réalisa 9 788 297 fr. de recettes.

De 1871 à 1881, pendant les dix ans qu'a déjà

duré l'administration de M. Perrin, le total général des recettes s'est élevé à 15 326 526 fr., soit un excédent de 5 538 229 fr. en faveur de l'administration actuelle.

Ces chiffres ne prouvent-ils pas mieux que tous les raisonnements à quel point a été portée la prospérité de la Comédie-Française?

Or, c'est de cette prospérité même que les ennemis de la Comédie, conduits en guerre par M. Sarcey, se font une arme contre elle, en prétendant que tout a été sacrifié aujourd'hui, dans la maison de Molière, au désir de gagner de l'argent, et que ce n'est pas là sa destination et son devoir....

Sans doute, l'argent n'est pas tout. M. Sarcey le dit, et nous en demeurons d'accord. Ce vil argent est pourtant, avouons-le, quelque peu nécessaire dans un théâtre....

Pour bien des raisons différentes, l'héritage de M. Perrin sera lourd à porter : à cause des qualités rares et de l'expérience que possède l'administrateur actuel de la Comédie-Française; à cause du nouvel esprit dont il a animé les comédiens; à cause de son bonheur, qu'il emportera avec lui.

Car on peut trouver un administrateur général d'assez grand goût pour comprendre la nécessité de la contre-révolution dont M. Sarcey a esquissé maintes fois le sage programme, d'une volonté assez énergique pour l'opérer malgré les grincements de dents des comédiens et les pleurs des comédiennes, qui verront d'abord leurs profits baisser. On peut trouver un administrateur général qui, sans être doué des qualités propres à

M. Perrin, en aura d'équivalentes, avec le même dévouement de toutes les minutes à son œuvre, avec la même absorption complète dans les devoirs de sa fonction.

Mais, comme le disait alors si joliment Pierre et Jean (M. J.-J. Weiss) de la *Revue politique et littéraire*, le bonheur de M. Perrin, ce bonheur qui ne s'est jamais démenti et qui fait tout réussir : voilà ce qui est introuvable!

En quoi consiste donc et d'où vient donc ce bonheur proverbial de M. Perrin? Est-ce que cela peut se savoir et se définir! Mais ce bonheur est certain; on le touche du doigt à chaque instant, dans la longue carrière du célèbre directeur. Exemples : M. Alphonse Royer reçoit, avant de quitter l'Opéra, le *Roland* de M. Mermet; M. Émile Perrin le joue : succès foudroyant. Beaucoup de gens proclament que nous avons un nouveau Meyerbeer. — M. Émile Perrin reçoit, avant de quitter l'Opéra, la *Jeanne d'Arc* du même M. Mermet; M. Halanzier la joue : patatras! — M. Carvalho, au Théâtre-Lyrique, met en scène le *Faust* de M. Gounod, et il appelle à Paris Mlle Nilsson. M. Bagier, au Théâtre-Italien, devine et met en lumière des artistes tels que Naudin et Mlle Krauss, sans compter la Patti. Le premier se ruine. Le second est mort, il n'y a pas longtemps, dans la détresse. Agissant à coup sûr, M. Émile Perrin, tout bonnement, recueille à l'Opéra le *Faust* révélé par M. Carvalho, et tout tranquillement il engage, l'un après l'autre, Naudin, Nilsson, etc., les grands artistes devinés ou produits par M. Carvalho et M. Bagier. Tout Paris court à

l'Opéra applaudir ces artistes et il semble que ce soit à l'Opéra qu'on ait représenté *Faust* pour la première fois.

Exemple encore : M. Édouard Thierry reprend *Hernani* à la Comédie, vers la fin de l'Empire. Succès sans doute; mais succès seulement convenable, malgré tout ce que l'esprit d'opposition pouvait alors ajouter à l'admiration pour le génie de Victor Hugo. M. Perrin monte de nouveau *Hernani* en des circonstances bien moins favorables : c'est une série de triomphes et d'apothéoses. Les petits amis de Mlle Bernhardt nous disaient : « Hein? ce que c'est pourtant que la différence de Sarah d'avec Favart! » Et le raisonnement paraissait plus plausible! Mlle Sarah est aux montagnes Rocheuses : les recettes d'*Hernani* n'ont pas baissé de vingt-cinq francs. Tout ce qui perdrait un autre que M. Perrin glisse impuissant sur M. Perrin insensible. Le désir du repos le prive de Regnier; des infirmités précoces lui enlèvent Bressant; il congédie Arnould-Plessy; Sarah s'envole; Favart, le cœur brisé sous d'incessantes humiliations, se sépare du théâtre qui fut sa gloire : qu'importe? Chaque soir on fait salle comble et recettte *maximum*.

Croit-on, d'ailleurs, que la prospérité exceptionnelle de la Comédie-Française soit due simplement au bonheur particulier de M. Perrin?

Pour arriver à des résultats comme ceux que nous venons de citer, il faut à un théâtre deux choses principales, qui, à l'heure actuelle, font généralement défaut à la plupart de nos scènes : des *pièces* et des *comédiens*.

Or, en examinant la liste des ouvrages représentés depuis dix ans, on trouve le chiffre de *cent* œuvres, tant reprises que nouveautés, soit une moyenne de *dix* pièces par année. Parmi les nouveautés qui ont vu le jour sous la direction Perrin, il suffira de nommer *Christiane*, *les Enfants*, *Marcel*, *l'Été de la Saint-Martin*, *Jean de Thommeray*, *le Sphinx*, *l'Étrangère*, *la Fille de Roland*, *Rome vaincue*, *l'Ami Fritz*, *l'Étincelle*, *les Fourchambault*, et deux œuvres discutées que M. Perrin ne pouvait refuser de leurs auteurs, deux académiciens : *la Princesse de Bagdad* et *Daniel Rochat*.

Parmi les reprises considérables, à part les tragédies et le répertoire ordinaire, il faut citer *Adrienne Lecouvreur*, *Marion Delorme*, le *Demi-Monde*, *Gabrielle*, *le Mariage de Victorine*, *le Marquis de Villemer*, *l'Aventurière*, *Hernani*, *Ruy Blas*, *le Fils naturel*, chefs-d'œuvre appartenant pour la plupart à d'autres scènes, dont l'initiative de l'administration a enrichi le répertoire de la Comédie-Française.

En même temps qu'on renouvelait ainsi le répertoire, il devint surtout nécessaire de renouveler la Compagnie et de remplacer les anciens qui s'en allaient par des recrues dignes de leur succéder.

Mlle Sarah Bernhardt, attirée à la Comédie-Française par l'initiative de M. Perrin, y obtint bientôt le succès et la vogue que l'on sait. Si celle-ci y a renoncé dans un regrettable accès de mauvaise humeur, c'est un caprice que l'administration de

la Comédie a dû subir, après en avoir subi bien d'autres, sans l'avoir le moins du monde provoqué. Avec elle, la charmante Mlle Bartet, prise au Vaudeville; Mlles Barretta et Broizat, prises à l'Odéon; Mlle Samary; M. Worms, enlevé au Gymnase, M. Mounet-Sully, à l'Odéon, devinrent comédiens de la Comédie-Française, et, devant le succès qu'ils obtinrent, furent bientôt créés sociétaires. Dans la jeune garde, les engagements de Baillet, de Volny (le Gennaro de la Gaîté), de Sylvain, de Féraudy, de Leloir, de Mmes Tholer, Rosamond, montrent à quel point la maison est ouverte aux jeunes talents et désireuse de se les attirer.

5 mars. — Reprise des **FAUSSES CONFIDENCES**, comédie en trois actes, de Marivaux, et première représentation de **PENDANT LE BAL**, comédie en un acte, en vers, de M. Édouard Pailleron. — Les *Fausses Confidences* n'avaient pas été jouées depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis le départ de Mme Plessy.

Cette reprise a fait le plus vif plaisir et a valu de chaleureux applaudissements à Mlle Gabrielle Tholer, qui, après avoir passé plusieurs années en Russie, rentre aujourd'hui au bercail, c'est-à-dire au Théâtre-Français, pour y jouer les jeunes premières et les grandes coquettes. On parle, pour son second début, de la marquise de Prie de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Fort jolie sous la poudre, Mlle Tholer n'a pas seulement joué Araminte en bonne élève de Mme Plessy, dont elle rappelle parfois les intonations de la façon la plus exacte et la

plus complète. Elle s'y est montrée vraiment personnelle et délicieuse de tendresse et de naïveté.

Elle a ravi le public du Théâtre-Français, qui l'a applaudie, acclamée, rappelée et immédiatement adoptée. La revoilà de la maison : il ne tient plus qu'à elle de savoir profiter de ce succès, en se maintenant à la hauteur de l'excellente situation qu'elle s'est faite en cette première soirée.

Got est parfait dans Dubois, et Laroche est fort bien placé dans Dorante. C'est, en somme, une très bonne représentation de répertoire. La soirée se terminait par une agréable piécette de M. Édouard Pailleron, dont la première était donnée huit jours auparavant dans une soirée du ministère de l'instruction publique.

Pendant le bal, tel est le titre de cette petite, toute petite comédie en vers, qu'on répétait depuis quelque temps au Théâtre-Français, sous le nom d'*Angélique*. Angélique est l'un des deux personnages féminins, Angélique et Lucie, de cette piécette, jouée par Mmes Reichemberg et Jeanne Samary. Deux jeunes filles qui, sortant du bal, et avant d'aller dormir dans leur joli dodo, font ensemble un brin de conversation sur.... sur le mariage, parbleu! et sur le mari qu'elles préféreraient. Puis, une fois sur ce chapitre, nos deux babillardes jouent ensemble la comédie du mariage à la mairie : « Consentez-vous à prendre pour mari... — Oui ! » et la cérémonie de l'église, jusques et y compris le bal de noce, où, se prenant par la taille, Angélique et Lucie terminent

leur petite parodie en faisant un tour de valse. Et puis!... Et puis, c'est tout; cela dure vingt minutes : c'est assez vous dire qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer une seconde.

Une spirituelle et aimable bluette de paravent qui pourra terminer agréablement le spectacle : elle était jouée sur la scène du Théâtre-Français avec beaucoup de grâce et de gaieté par Mmes Reichemberg et Jeanne Samary. Comme les invités de M. Jules Ferry, les spectateurs de la Comédie-Française faisaient le meilleur accueil à la petite pièce de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, une grande pièce, celle-là, qui ne comprendra pas moins d'une vingtaine de personnages, sans compter les accessoires et la figuration, et dont les répétitions prendront encore près de deux mois. Ah! le temps n'est plus, où l'on montait une pièce en quinze jours, et l'on a fait quelque chemin depuis *Gabrielle!* C'est qu'aussi les tirades ne sont plus rien, et l'accessoire est aujourd'hui devenu le principal...

11 MARS. — M. Henri Becque donne lecture devant le Comité d'une comédie en cinq actes intitulée *les Corbeaux*, qui est reçue à correction.

Le 2 avril, la Comédie était forcée de changer le spectacle annoncé par l'affiche. Au lieu d'*On ne badine pas avec l'amour*, on a dû jouer, *Il ne faut jurer de rien*. Mlle Croizette était souffrante : or il n'y a, par malheur, que Mlle Croizette qui sache le rôle. La Comédie, si riche en actrices qui jouent

jours en avant la demi-douzaine de comédiens que le public a depuis longtemps adoptée, dont l'Europe sait les noms, comédiens authentiques, estampillés, contre lesquels n'oserait s'insurger son public des mardis, qui est nourri dans le respect des choses respectables.

Ces comédiens ne sont pas éternels; M. Perrin ne l'ignore pas. Mais il se dit, et avec raison, que tout cela durera toujours plus que lui, qui n'en a plus pour bien longtemps. Vous vous rappelez le mot des jouvenceaux de la fable :

Passe encore de bâtir; mais planter à cet âge!

M. Perrin trouve inutile de planter des talents qui réjouiront ses successeurs. A quoi bon se donner cette peine? Il aurait tous les ennuis d'une chute, et il n'aime pas bien donner à croire qu'il a pu se tromper. Un autre profiterait du succès préparé par lui. Si M. Thierry avait raisonné de la sorte, Coquelin ne ferait pas, à cette heure, les beaux jours de la direction Perrin.... »

« La Comédie-Française, écrivait-il une autre fois, détient dans son répertoire une foule d'œuvres remarquables, qui ne sont pas encore tombées dans le domaine public. Elle ne les joue plus; il y a grande apparence qu'elle ne les jouera jamais. Mais elle empêche que d'autres ne les jouent. Elle fait l'office du chien du jardinier.

Quelques auteurs se sont déjà préoccupés de cette situation si fâcheuse pour leurs intérêts d'argent et de gloire : ainsi M. Octave Feuillet, qui a transporté tout son répertoire au Gymnase.

— Laissez-moi puiser dans votre répertoire moderne, disait M. de la Rounat à M. Perrin. Prêtez-moi celles de vos pièces dont vous ne faites rien. Ne mettez pas l'auteur dans la nécessité de vous retirer son œuvre pour me la donner, et de s'enlever ainsi complètement l'espérance de la revoir un jour sur votre théâtre. Autorisez-le, tout en la gardant chez vous, à m'en laisser la jouissance. Quel tort cela vous fait-il? Ou vous ne la jouerez pas, et alors le préjudice est évidemment nul. Ou s'il vous plaisait de la reprendre un jour, vous la remonteriez avec un éclat où l'Odéon ne saurait atteindre, et votre supériorité n'en serait que mieux établie.

— Pour moi, ajoutait M. de la Rounat, je ne puis vivre sans cette concession. L'Odéon n'a pas de répertoire. Si la pièce nouvelle que j'essaye ne réussit point, je suis obligé de la jouer quand même. Car je n'ai d'autre ressource que Corneille, Racine et Molière, qui ne peuvent me sauver qu'un jour par semaine. Pourquoi la Comédie-Française ne viendrait-elle pas à mon secours? L'Odéon est subventionné par l'État pour lui découvrir des auteurs et lui former des artistes. C'est bien le moins qu'ayant le bénéfice de la chose, elle y contribue pour sa part, non pas de son argent, grand Dieu! mais de sa bonne grâce. Le service qu'on lui demande est de ceux qu'elle est capable de rendre, car il ne lui coûtera rien.

Des négociations s'engagèrent sur ce pied entre M. de la Rounat et M. Perrin, avec l'approbation du ministère des beaux-arts, qui avait senti la force des arguments présentés par le directeur de

l'Odéon. M. Perrin en parut moins touché. M. Perrin tient à faire le désert autour de lui, chez lui et après lui.... »

Les pourparlers n'ont pas abouti.

Peut-être M. Perrin aurait-il pu s'arranger avec son collègue de l'Odéon.

Mais l'administration actuelle du Théâtre-Français mérite-t-elle, d'une façon générale les anathèmes de l'éminent critique du *Temps?*

Il serait facile de prouver le contraire, et de le prouver d'abord par des chiffres.

C'est, comme le rappela quelqu'un, au mois de juillet 1871 que M. Perrin entra à la Comédie-Française.

Il trouva dans la caisse un déficit de 300 000 fr., reliquat de la guerre et de la Commune, et en six mois, il parvint à combler ce déficit.

Ce succès ne fit que s'accroître tous les jours; et, chaque année, les recettes de la Comédie augmentèrent, à mesure que s'accentuait la faveur du public, tellement que, après s'être élevées en 1872 à la somme de 1 289 307 fr., elles atteignirent, l'année dernière, le total de 1 872 354 fr., soit un excédent d'environ 600 000 fr., d'une année sur l'autre.

Malgré leur sécheresse, les chiffres sont les plus éloquents des arguments. Il faut donc bien les citer.

De 1860 à 1870, pendant les dix dernières années de l'administration de M. Édouard Thierry, la Comédie-Française réalisa 9 788 297 fr. de recettes.

De 1871 à 1881, pendant les dix ans qu'a déjà

duré l'administration de M. Perrin, le total général des recettes s'est élevé à 15 326 526 fr., soit un excédent de 5 538 229 fr. en faveur de l'administration actuelle.

Ces chiffres ne prouvent-ils pas mieux que tous les raisonnements à quel point a été portée la prospérité de la Comédie-Française?

Or, c'est de cette prospérité même que les ennemis de la Comédie, conduits en guerre par M. Sarcey, se font une arme contre elle, en prétendant que tout a été sacrifié aujourd'hui, dans la maison de Molière, au désir de gagner de l'argent, et que ce n'est pas là sa destination et son devoir....

Sans doute, l'argent n'est pas tout. M. Sarcey le dit, et nous en demeurons d'accord. Ce vil argent est pourtant, avouons-le, quelque peu nécessaire dans un théâtre....

Pour bien des raisons différentes, l'héritage de M. Perrin sera lourd à porter : à cause des qualités rares et de l'expérience que possède l'administrateur actuel de la Comédie-Française; à cause du nouvel esprit dont il a animé les comédiens; à cause de son bonheur, qu'il emportera avec lui.

Car on peut trouver un administrateur général d'assez grand goût pour comprendre la nécessité de la contre-révolution dont M. Sarcey a esquissé maintes fois le sage programme, d'une volonté assez énergique pour l'opérer malgré les grincements de dents des comédiens et les pleurs des comédiennes, qui verront d'abord leurs profits baisser. On peut trouver un administrateur général qui, sans être doué des qualités propres à

M. Perrin, en aura d'équivalentes, avec le même dévouement de toutes les minutes à son œuvre, avec la même absorption complète dans les devoirs de sa fonction.

Mais, comme le disait alors si joliment Pierre et Jean (M. J.-J. Weiss) de la *Revue politique et littéraire*, le bonheur de M. Perrin, ce bonheur qui ne s'est jamais démenti et qui fait tout réussir : voilà ce qui est introuvable!

En quoi consiste donc et d'où vient donc ce bonheur proverbial de M. Perrin? Est-ce que cela peut se savoir et se définir! Mais ce bonheur est certain; on le touche du doigt à chaque instant, dans la longue carrière du célèbre directeur. Exemples : M. Alphonse Royer reçoit, avant de quitter l'Opéra, le *Roland* de M. Mermet; M. Émile Perrin le joue : succès foudroyant. Beaucoup de gens proclament que nous avons un nouveau Meyerbeer. — M. Émile Perrin reçoit, avant de quitter l'Opéra, la *Jeanne d'Arc* du même M. Mermet; M. Halanzier la joue : patatras! — M. Carvalho, au Théâtre-Lyrique, met en scène le *Faust* de M. Gounod, et il appelle à Paris Mlle Nilsson. M. Bagier, au Théâtre-Italien, devine et met en lumière des artistes tels que Naudin et Mlle Krauss, sans compter la Patti. Le premier se ruine. Le second est mort, il n'y a pas longtemps, dans la détresse. Agissant à coup sûr, M. Émile Perrin, tout bonnement, recueille à l'Opéra le *Faust* révélé par M. Carvalho, et tout tranquillement il engage, l'un après l'autre, Naudin, Nilsson, etc., les grands artistes devinés ou produits par M. Carvalho et M. Bagier. Tout Paris court à

l'Opéra applaudir ces artistes et il semble que ce soit à l'Opéra qu'on ait représenté *Faust* pour la première fois.

Exemple encore : M. Édouard Thierry reprend *Hernani* à la Comédie, vers la fin de l'Empire. Succès sans doute; mais succès seulement convenable, malgré tout ce que l'esprit d'opposition pouvait alors ajouter à l'admiration pour le génie de Victor Hugo. M. Perrin monte de nouveau *Hernani* en des circonstances bien moins favorables : c'est une série de triomphes et d'apothéoses. Les petits amis de Mlle Bernhardt nous disaient : « Hein? ce que c'est pourtant que la différence de Sarah d'avec Favart! » Et le raisonnement paraissait plus plausible! Mlle Sarah est aux montagnes Rocheuses : les recettes d'*Hernani* n'ont pas baissé de vingt-cinq francs. Tout ce qui perdrait un autre que M. Perrin glisse impuissant sur M. Perrin insensible. Le désir du repos le prive de Regnier; des infirmités précoces lui enlèvent Bressant; il congédie Arnould-Plessy; Sarah s'envole; Favart, le cœur brisé sous d'incessantes humiliations, se sépare du théâtre qui fut sa gloire : qu'importe? Chaque soir on fait salle comble et recettte *maximum*.

Croit-on, d'ailleurs, que la prospérité exceptionnelle de la Comédie-Française soit due simplement au bonheur particulier de M. Perrin?

Pour arriver à des résultats comme ceux que nous venons de citer, il faut à un théâtre deux choses principales, qui, à l'heure actuelie, font généralement défaut à la plupart de nos scènes : des *pièces* et des *comédiens*.

Or, en examinant la liste des ouvrages représentés depuis dix ans, on trouve le chiffre de *cent* œuvres, tant reprises que nouveautés, soit une moyenne de *dix* pièces par année. Parmi les nouveautés qui ont vu le jour sous la direction Perrin, il suffira de nommer *Christiane*, *les Enfants*, *Marcel*, *l'Été de la Saint-Martin*, *Jean de Thommeray*, *le Sphinx*, *l'Étrangère*, *la Fille de Roland*, *Rome vaincue*, *l'Ami Fritz*, *l'Étincelle*, *les Fourchambault*, et deux œuvres discutées que M. Perrin ne pouvait refuser de leurs auteurs, deux académiciens : *la Princesse de Bagdad* et *Daniel Rochat*.

Parmi les reprises considérables, à part les tragédies et le répertoire ordinaire, il faut citer *Adrienne Lecouvreur*, *Marion Delorme*, le *Demi-Monde*, *Gabrielle*, *le Mariage de Victorine*, *le Marquis de Villemer*, *l'Aventurière*, *Hernani*, *Ruy Blas*, *le Fils naturel*, chefs-d'œuvre appartenant pour la plupart à d'autres scènes, dont l'initiative de l'administration a enrichi le répertoire de la Comédie-Française.

En même temps qu'on renouvelait ainsi le répertoire, il devint surtout nécessaire de renouveler la Compagnie et de remplacer les anciens qui s'en allaient par des recrues dignes de leur succéder.

Mlle Sarah Bernhardt, attirée à la Comédie-Française par l'initiative de M. Perrin, y obtint bientôt le succès et la vogue que l'on sait. Si celle-ci y a renoncé dans un regrettable accès de mauvaise humeur, c'est un caprice que l'administration de

la Comédie a dû subir, après en avoir subi bien d'autres, sans l'avoir le moins du monde provoqué. Avec elle, la charmante Mlle Bartet, prise au Vaudeville; Mlles Barretta et Broizat, prises à l'Odéon; Mlle Samary; M. Worms, enlevé au Gymnase, M. Mounet-Sully, à l'Odéon, devinrent comédiens de la Comédie-Française, et, devant le succès qu'ils obtinrent, furent bientôt créés sociétaires. Dans la jeune garde, les engagements de Baillet, de Volny (le Gennaro de la Gaîté), de Sylvain, de Féraudy, de Leloir, de Mmes Tholer, Rosamond, montrent à quel point la maison est ouverte aux jeunes talents et désireuse de se les attirer.

5 MARS. — Reprise des **FAUSSES CONFIDENCES**, comédie en trois actes, de MARIVAUX, et première représentation de **PENDANT LE BAL**, comédie en un acte, en vers, de M. ÉDOUARD PAILLERON. — Les *Fausses Confidences* n'avaient pas été jouées depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis le départ de Mme Plessy.

Cette reprise a fait le plus vif plaisir et a valu de chaleureux applaudissements à Mlle Gabrielle Tholer, qui, après avoir passé plusieurs années en Russie, rentre aujourd'hui au bercail, c'est-à-dire au Théâtre-Français, pour y jouer les jeunes premières et les grandes coquettes. On parle, pour son second début, de la marquise de Prie de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Fort jolie sous la poudre, Mlle Tholer n'a pas seulement joué Araminte en bonne élève de Mme Plessy, dont elle rappelle parfois les intonations de la façon la plus exacte et la

plus complète. Elle s'y est montrée vraiment personnelle et délicieuse de tendresse et de naïveté.

Elle a ravi le public du Théâtre-Français, qui l'a applaudie, acclamée, rappelée et immédiatement adoptée. La revoilà de la maison : il ne tient plus qu'à elle de savoir profiter de ce succès, en se maintenant à la hauteur de l'excellente situation qu'elle s'est faite en cette première soirée.

Got est parfait dans Dubois, et Laroche est fort bien placé dans Dorante. C'est, en somme, une très bonne représentation de répertoire. La soirée se terminait par une agréable piécette de M. Édouard Pailleron, dont la première était donnée huit jours auparavant dans une soirée du ministère de l'instruction publique.

Pendant le bal, tel est le titre de cette petite, toute petite comédie en vers, qu'on répétait depuis quelque temps au Théâtre-Français, sous le nom d'*Angélique*. Angélique est l'un des deux personnages féminins, Angélique et Lucie, de cette piécette, jouée par Mmes Reichemberg et Jeanne Samary. Deux jeunes filles qui, sortant du bal, et avant d'aller dormir dans leur joli dodo, font ensemble un brin de conversation sur.... sur le mariage, parbleu! et sur le mari qu'elles préféreraient. Puis, une fois sur ce chapitre, nos deux babillardes jouent ensemble la comédie du mariage à la mairie : « Consentez-vous à prendre pour mari... — Oui ! » et la cérémonie de l'église, jusques et y compris le bal de noce, où, se prenant par la taille, Angélique et Lucie terminent

leur petite parodie en faisant un tour de valse. Et puis!... Et puis, c'est tout; cela dure vingt minutes : c'est assez vous dire qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer une seconde.

Une spirituelle et aimable bluette de paravent qui pourra terminer agréablement le spectacle : elle était jouée sur la scène du Théâtre-Français avec beaucoup de grâce et de gaieté par Mmes Reichemberg et Jeanne Samary. Comme les invités de M. Jules Ferry, les spectateurs de la Comédie-Française faisaient le meilleur accueil à la petite pièce de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, une grande pièce, celle-là, qui ne comprendra pas moins d'une vingtaine de personnages, sans compter les accessoires et la figuration, et dont les répétitions prendront encore près de deux mois. Ah! le temps n'est plus, où l'on montait une pièce en quinze jours, et l'on a fait quelque chemin depuis *Gabrielle!* C'est qu'aussi les tirades ne sont plus rien, et l'accessoire est aujourd'hui devenu le principal...

11 MARS. — M. Henri Becque donne lecture devant le Comité d'une comédie en cinq actes intitulée *les Corbeaux*, qui est reçue à correction.

Le 2 avril, la Comédie était forcée de changer le spectacle annoncé par l'affiche. Au lieu d'*On ne badine pas avec l'amour*, on a dû jouer, *Il ne faut jurer de rien*. Mlle Croizette était souffrante : or il n'y a, par malheur, que Mlle Croizette qui sache le rôle. La Comédie, si riche en actrices qui jouent

rarement, ne devrait-elle pas — comme on le fait ustement remarquer — avoir au moins deux Camille?

3 AVRIL. — Début, dans le rôle de Mme Pernelle, de *Tartuffe*, de Mlle Amel, élève de Régnier; c'est à cette nouvelle recrue qu'a été confié, dans le *Monde où l'on s'ennuie*, un rôle distribué d'abord à Mme Pauline Granger et refusé par elle. C'est même parce qu'on lui imposait là un service pénible, que Mlle Amel a demandé à débuter auparavant dans un rôle où elle pût montrer ce qu'elle sait faire, — ce qui lui a été accordé.

Le 18 avril, lundi de Pâques, a eu lieu avec le *Bourgeois gentilhomme* et la *Cérémonie turque* la dernière matinée de la saison. Le 22 avril, les *Femmes savantes* et le *Gendre de M. Poirier* se jouent devant cinq cents instituteurs, invités par le ministre de l'instruction publique.

25 AVRIL. — Première représentation du **MONDE OU L'ON S'ENNUIE**, comédie en trois actes, de M. ÉDOUARD PAILLERON[1]. — Que nous disait donc,

1. DISTRIBUTION. — Bellac, *M. Got.* — Roger de Céran, *M. Delaunay.* — Paul Raymond, *M. Coquelin.* — Toulonnier, *M. Garraud.* — Général de Briais, *M. Martel.* — Virot, *M. Joliet.* — François, *M. Roger.* — Saint-Réault, *M. Richard.* — Gaïac, *M. Davrigny.* — Melchior de Boines, *M. Paul Reney.* — Desmillet, *M. Leloir.* — Duchesse de Réville, *Mme M. Brohan.* — Mme de Loudan, *Mlle E. Riquier.* — Jeanne Raymond, *Mlle Reichemberg.* — Lucy Watson, *Mlle E. Broizat.* — Suzanne de Villiers, *Mme J. Samary.* — Comtesse de Céran, *Mlle Lloyd.* — Mme Ariégo, *Mlle Martin.* — Mme de Boines, *Mlle Fayolle.* — Mme de Saint-Réault, *Mlle Amel.*

la veille, dans un journal du matin, M. Zola, que l'esprit était inutile au théâtre? Cette soirée donnait à l'auteur de *Nana* le démenti le plus formel : l'esprit, l'esprit seul n'a-t-il pas suffi à faire passer deux heures des plus agréables aux quinze cents personnes qui remplissaient la salle du Théâtre-Français?

De pièce, il n'y en a guère, et l'intrigue inventée par M. Pailleron n'est certes point nouvelle : une lettre adressée à une personne et qu'on croit destinée à celle qui l'a trouvée, la jalousie qui force deux cœurs à se déclarer : celui d'un jeune savant en *us*, qui n'aimait sa pupille qu'en tuteur, et celui de sa gentille élève, une gamine, subitement transfigurée par l'amour. Toute la pièce est là : vous voyez qu'elle tient en quatre lignes. Mais il me faudrait bien des pages de ce livre pour vous dire tous les traits d'observation, tous les mots d'esprit qui ont justement charmé ce soir le brillant auditoire de M. Pailleron et amuseront pendant longtemps le public de la Comédie-Française, qui ne demande qu'à être amusé. On désirait une pièce gaie : grâces soient rendues au spirituel auteur de l'*Age ingrat*, cette pièce est enfin trouvée, tout à fait digne du théâtre littéraire où elle a été reçue avec enthousiasme, jouée dans la perfection et accueillie par les rires les plus francs et les applaudissements les plus sincères.

Raillant les Français, ce peuple gai par excellence, qui affecte parfois d'avoir l'ennui en vénération, M. Édouard Pailleron nous a voulu dépeindre le « monde où l'on s'ennuie » ou les *Femmes*

savantes en 1881, ce monde où l'on cause et où l'on pose, où on avale sa canne dans l'antichambre et sa langue dans le salon. Il nous introduit chez Mme de Céran-Philaminte, tenant bureau d'esprit — l'hôtel de Rambouillet de nos jours. — C'est dans ce salon politico-littéraire qu'on distribue les préfectures et les places à l'Académie; c'est là que défilent ceux qui savent s'ennuyer et ceux qui savent ennuyer les autres. C'est là que viennent l'orientaliste Saint-Réault, « ce savant dont le père a eu tant de talent », et Trissotin-Bellac, le professeur de philosophie et de littérature comparée, la coqueluche de toutes les femmes et l'ami particulier d'Armande, je veux dire de Mlle Lucy Watson, cette jeune Anglaise à pince-nez, qui correspond avec toutes les sociétés savantes de l'Europe. C'est chez la comtesse de Céran que nous voyons entrer un jeune ménage, M. et Mme Paul Raymond, qui ne demande qu'à rire et à s'aimer en pleine lune de miel, mais qui saura se contraindre à l'occasion. Paul Raymond n'est que sous-préfet et veut être nommé préfet, — « ministre peut-être, pour ne pas me faire remarquer », ajoute Raymond, qui sait que, lorsqu'on dit d'une femme qu'elle pourrait faire la femme d'un ministre, son mari est bien près de l'être. Et Jeanne a de l'étoffe : elle citera le philosophe Joubert et Saint-Évremond, et vous aura un Tocqueville de son cru, le plus divertissant du monde. Au milieu des « précieuses ridicules » qui peuplent le salon de Mme de Céran se trouve, fort heureusement, une spirituelle et charmante vieille, la duchesse de Réville, qu'as-

somme tout ce monde de faux savants et qui trouve son plaisir à protéger une enfant naturelle (est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels?), la petite Suzanne de Villiers, gamine de dix-huit ans, pas sérieuse du tout, « emballée » comme on dit, qui a su se faire renvoyer de plusieurs couvents en employant un innocent petit « truc » de son invention : « Ah! ce Voltaire, quel génie! » s'écriait-elle de façon à être entendue de la supérieure, et qui, pour le moment, étonne tout le monde par son ardeur subite à piocher « la tenue » et à suivre le cours de M. Bellac.

Suzanne aime tant le cours qu'elle passe déjà pour aimer le professeur. C'est ce qu'affirme Mme de Céran, outrée des « inconséquences » de la petite; c'est ce que nie la bonne et indulgente duchesse de Réville. « Nous autres femmes, dit la spirituelle douairière, il n'y a qu'une seule chose qui ne nous ennuie jamais, c'est d'aimer et d'être aimée, et quand on est vieux, on a de faux bonheurs comme on a de fausses dents. Les femmes aiment deux fois : à seize ans, pour elles; à soixante ans, pour les autres.... »

Une lettre rose, sans signature, et dont l'écriture semble déguisée, a été trouvée entre les mains de Suzanne. « Je viendrai jeudi.... Prétextez une migraine.... Rendez-vous dans la serre.... » Tels sont les mots que contient le billet doux, qui ne peut être écrit que par le professeur Bellac, ou par le fils de la comtesse de Céran, Roger, qui revient d'Orient, où il n'a pas vu les femmes, mais d'où il rapporte un travail très complet sur les *tumuli*

Or, comme ce n'est pas Roger qui a écrit la lettre, ce ne peut être que Bellac, s'adressant à Suzanne, et voilà la pauvrette horriblement compromise !...

Le second acte s'ouvre sur la scène des *Femmes savantes*. Saint-Réault-Vadius parle de son illustre père et sait jouer du cadavre, en posant sa candidature à la place de l'académicien qui est en train de mourir. Trissotin-Bellac y conférencie à son tour sur... l'amour. On lui demande le titre de son nouvel ouvrage, qu'il veut bien avouer après quelques instants de réflexion : *Mélanges!...* « Oh ! que c'est joli ! » s'écrient en chœur toutes les précieuses, refaisant la scène du *Quoi qu'on die;* il a plus que de l'esprit, il a des ailes!... » Place au poète Desmillets, un « jeune » à barbe grise, lauréat de l'Académie (l'*aurea mediocritas*, dit Paul Raymond, faisant *à parte* un calembour douteux), poète incompris qui a su garder la virginité de l'insuccès et qui vient lire une tragédie écrite depuis quinze ans. « Il faut une tragédie pour le peuple, dit le vieux général; *Philippe-Auguste*, un sujet militaire... en vers sans doute? — Une tragédie est toujours en vers. — En plusieurs actes? — Cinq. — Ah!... fait le vieux général, en se résignant. Allons, tant mieux! Les tragédies: il faut encourager ça!... » Et le poète s'en va lire *Philippe-Auguste* dans le salon voisin, d'où s'échappent, toutes les fois que s'ouvre la porte, quelques bribes de cette œuvre incomparable qui contient au moins un joli vers.... Mais, à mesure que lit le vieux Tyrtée, nous voyons successivement défiler plusieurs évadées de la tragédie : Jeanne Raymond,

Lucie Watson, Suzanne de Villiers, qui toutes « ont la migraine » et gagnent le jardin. Comment reconnaître celle des trois qui va réellement au rendez-vous de Bellac? La duchesse de Réville et la comtesse de Céran n'ont qu'un moyen de le savoir, c'est d'aller elles-mêmes dans la serre, où elles se cachent en baissant le gaz, et où elles assistent tout d'abord au duo du jeune ménage Raymond, venant s'embrasser loin des importuns, et ne se gênant pas pour parler de leurs hôtes : « Hein! quelle maison! faut-il avoir envie d'être préfet, pour venir dans des *bâilloirs* pareils!... » Mais la porte s'ouvre, — une porte à sonnerie, comme celle de *Divorçons*, — et donne passage au professeur Bellac et à l'Anglaise, devisant, selon la science, sur l'identité et la non-identité de l'amour platonique et de l'amitié, sur le *summum* et le *terminus*, tandis que, pendant cette déclaration à deux fins et à échappements, Jeanne et Raymond s'amusent à dire : « L'embrassera!... L'embrassera pas!... » C'est dans cette serre à rendez-vous — les Marronniers de Figaro — que vient enfin Suzanne jalouse, cherchant à surprendre le tête-à-tête de Roger et de Lucie, et se rencontrant avec Roger, venu, dans le même but, pour surprendre Suzanne et Bellac. C'est alors qu'après avoir franchement ri pendant deux actes et demi, le public a très chaleureusement applaudi la scène — un peu bien connue pourtant — de la jeune fille subitement émue par les paroles de l'homme qui lui dit : « Je t'ai appris à lire; tu m'as appris à aimer. — Allons-nous-en, je vous en prie,... » répète Suzanne en s'arrachant

à l'étreinte de Roger. Et Jeanne Samary a pleuré et fait pleurer son auditoire charmé.

« C'est de l'amour, ou je ne m'y connais pas... et je m'y connais... avait dit la bonne duchesse. Embrasse ta femme ! »

Et la pièce finit, comme bien d'autres, par un mariage, que dis-je ! par deux mariages, car le professeur Bellac épousera, lui aussi, la philosophique Anglaise qu'il a légèrement compromise.

Tel est, simplement, le scénario de l'amusante et spirituelle comédie — toute en détails et en délicieux hors-d'œuvre — qui remportait le plus franc de tous les succès L'esprit incontestable de M. Pailleron et la perfection de l'interprétation y ont une part égale. Le *Monde où l'on s'ennuie* ne comporte pas moins de vingt rôles, petits et grands, tous admirablement tenus. Citons en première ligne cette excellente Madeleine Brohan, dont la voix d'or et le sourire spirituel font du rôle sympathique de la duchesse de Réville l'un des charmes de la pièce, puis le couple Reichemberg et Coquelin, éclatant de verve et de gaieté, puis Got et Delaunay, qui se tirent en véritables comédiens des rôles fort difficiles, ma foi ! du professeur Bellac et de l'austère Roger de Céran. Et Jeanne Samary, qui a retrouvé, dans celui de Suzanne de Villiers, écrit pour elle et *d'après elle*, son vif succès de l'*Étincelle*. Et Mlle Lloyd, qui rend avec tant de tact et de mesure, en bonne sociétaire qu'elle est, le caractère peu aimable de la comtesse de Céran-Philaminte ; et Mlle Édile Riquer, interprétant d'une façon parfaite le bout de rôle de Mme de Loudan,

Bellac. On l'avait choisi sans doute parce que c'est lui qui, dans les *Femmes savantes*, fait, et d'une

l'année y sont évaluées à 944 000 francs; la subvention figure pour 240 000 francs dans les recettes.

Quant aux 1 400 000 francs de dépenses, voici comment ils se répartissent :

Appointements des 22 sociétaires.	204 167	fr.
Pensions des sociétaires ou artistes retraités	82 008	»
Pensions aux anciens artistes et employés.	29 675	»
Secours annuels	20 000	»
Appointements des 31 pensionnaires. . .	161 000	»
Costumes, décors et accessoires	153 000	»
Droits proportionnels des auteurs et des pauvres	166 000	»
Frais généraux	585 150	»
Total	1 400 000	»

Le rapport conclut ainsi :

« Un fait remarquable se dégage de ces tableaux; c'est la prospérité toujours croissante de la Comédie-Française. Cette prospérité est due non seulement à la façon dont sont interprétées les œuvres qui forment le répertoire du théâtre, mais aussi à la grande expérience et à l'habileté de la direction actuelle. »

Le même rapport donne le tableau de la troupe du Théâtre-Français en 1871 et en 1881, avec le tableau des débuts.

Ces documents nous paraissent curieux à reproduire ici.

Voici d'abord le tableau de la troupe en 1871 :

SOCIÉTAIRES

MM.	Leroux	Retraité le 1er septembre 1873, décédé.
	Got.	
	Delaunay	
	Maubant.	
	Bressant.	Retraité le 1er février 1877.
	Talbot	Retraité le 1er janvier 1879.
	Lafontaine.	Retraité le 1er septembre 1871.
	Coquelin.	
	Febvre.	
Mmes	Bonval.	Retraitée le 1er janvier 1872, décédée.

façon supérieure, le bel esprit Trissotin. Mais Trissotin, qui date de deux siècles, n'a plus d'âge

Mmes Nathalie......	Retraitée le 1er avril 1876.
Madeleine Brohan.	
Favart.......	Retraitée le 1er janvier 1880 (voir le tableau de 1881).
Émilie Dubois...	Décédée le 23 octobre 1871.
Émilie Guyon...	Décédée le 20 février 1878.
Jouassain.....	
V. Lafontaine...	Retraitée le 1er septembre 1871.
Ed. Régnier....	
Provost-Ponsin..	Retraitée le 1er janvier 1881.
Dinah Félix....	

PENSIONNAIRES.

MM. Chéry......	Retraité le 1er juin 1878.
Barré......	Nommé sociétaire en 1876.
Garraud.....	
Gibeau.....	Parti le 30 septembre 1872.
Prudhon....	
Boucher.....	
Kime......	Décédé le 30 novembre 1876.
Coquelin Cadet.	Parti en 1875, rentré en 1876. Nommé sociétaire en 1879.
Thiron......	Nommé sociétaire en 1872.
Mazoudier....	Parti en 1873.
Charpentier...	Parti le 1er octobre 1877.
Laroche.....	Nommé sociétaire en avril 1875.
Joumard....	Parti le 1er août 1876.
Montet.....	Retraité le 1er janvier 1872, décédé.
Tronchet....	
Mmes A. Plessy....	Retraitée le 8 mai 1876.
Emma Fleury..	Retraitée le 1er avril 1878.
Marie Royer..	Décédée le 22 juin 1873.
Devoyod....	Retraitée le 1er août 1872.
P. Granger...	
Lloyd......	Nommée sociétaire le 1er janvier 1881.
Dewintre....	Partie le 1er août 1872.
Reichemberg..	Nommée sociétaire le 1er janvier 1872.

pour nous. C'est l'idéal du bel esprit, pédant et précieux, comme Vadius est celui de la grosse

Mmes	Tholer.	Partie le 1er janvier 1877 (voir le tableau de 1881).
	Agar.	Partie en mai 1872.
	Croizette	Nommée sociétaire le 1er janvier 1872.
	Abline	Décédée.
	Martin	

Débuts et départs.

Mmes	Sarah Bernhardt.	Début en 1872, nommée sociétaire et partie le 18 avril 1880.
	Anna Blanc . . .	Entrée le 20 septembre 1872, partie le 1er mars 1875.
M.	Pierre Berton . .	Début le 1er juillet 1873, parti le 1er juillet 1875.

Voici le tableau de la troupe en 1881 :

SOCIÉTAIRES

MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin, Febvre, Thiron, Mounet-Sully, Laroche, Barré, Worms, E. Coquelin.

Mmes Mad. Brohan, Jouassain, Riquer, Dinah Félix, Reichemberg, Croizette, B. Barretta, E. Broisat, J. Samary, Lloyd, Bartet (pensionnaire le 1er septembre 1879, nommée sociétaire le 1er janvier 1881).

PENSIONNAIRES.

MM.	Tronchet.	Mai 1850.
	Garraud	1er septembre 1858.
	Prudhon	1er août 1865.
	Boucher.	1er août 1866.
	Martel	1er septembre 1872.
	Joliet	1er décembre 1872.
	Dupont-Vernon .	1er février 1873.
	Villain.	1er octobre 1873.
	Roger	1er novembre 1873.
	Richard	1er juillet 1874.
	Truffier	1er juin 1875.
	Baillet.	1er juin 1875.
	Volny	1er juin 1876.
	Davrigny	1er septembre 1876.
	Sylvain	1er février 1878.

cuistrerie. L'idéal est toujours l'idéal, quelque forme qu'il lui plaise de revêtir. Nous sommes plus difficiles dans une comédie contemporaine. Nous nous formons une certaine image du professeur Bellac, que l'acteur doit nous rendre. Bellac doit avoir trente-cinq ans, le visage plein, l'œil souriant ou extatique, les dents blanches, qu'il aime à montrer, le geste onctueux, le parler doux et presque séraphique. Dame! ce n'est pas le por-

MM. P. Reney	1er avril 1878.
Le Bargy	1er septembre 1879.
De Féraudy . . .	1er septembre 1880.
Leloir	1er septembre 1880.
Mmes Favart.	1er janvier 1860. — A donné sa démission le 15 janvier 1881 et a été retraitée à dater du 16.
P. Granger . . .	1er août 1861.
Martin.	1er juillet 1871.
Bianca.	1er octobre 1872.
J. Thénard . . .	1er juin 1876.
Fayolle	1er septembre 1876.
A. Dudlay. . . .	1er octobre 1876.
Frémaux	1er juin 1878.
Lerou	1er septembre 1879.
Rosamond. . . .	1er septembre 1880.
Amel	1er septembre 1880.
Tholer.	1er janvier 1881.

Voici maintenant quelques autres renseignements intéressants sur les sommes reçues et versées par le Théâtre-Français :

De 1871 à 1880, la recette des bureaux s'est élevée à 15 496 861 fr. 38 c., soit en moyenne 1 million et demi par an. Dans la même période de dix ans, de 1861 à 1870, elle ne s'était élevée qu'à 9 788 398 francs.

De 1871 à 1880, on a payé en droits d'auteurs 1 829 857 fr. 28 c. et en droits des pauvres 1 374 715 fr. 91 c., soit ensemble 204 573 fr. 06 c.

L'année 1880, si l'on excepte 1878, qui a été exceptionnelle, à

trait de Got que je fais là. Tenez! Prudhon, — ce n'est pourtant pas un acteur de premier ordre que Prudhon, — avec son œil vague, sa bouche ouverte, sa voix languissante, *son air prétentieux et niais*, aurait bien mieux fait l'affaire. Il eût joué moins savamment; il nous eût donné la sensation du personnage. Mais que vais-je dire là! Prudhon n'est qu'un pensionnaire. Et ce serait le renversement de toutes les hiérarchies, ce serait la fin du monde,

raison de l'Exposition, a été la plus prospère. Elle a donné 1 898 349 francs de recette brute; il a été payé comme droits d'auteur 210 191 et comme droits des pauvres 170 836 francs.

Depuis le 21 juillet 1871, le répertoire de la Comédie-Francaise a été composé de 160 pièces, dont 50 de l'ancien répertoire et 110 du répertoire moderne; sur ces 160 pièces, 50 ont été représentées pour la première fois et 61 ont été l'objet d'études, de répetitions et de soins de mise en scène qu'on n'accorde ordinairement qu'aux ouvrages nouveaux.

Voici d'ailleurs des chiffres détaillés pour la période 1870 à 1880 inclusivement :

RÉPERTOIRE ANCIEN

Molière a été joué.	1008	fois
Corneille.	122	»
Racine.	234	»
Voltaire.	33	»
Beaumarchais.	76	»
Marivaux.	148	»
Sedaine.	55	»
Regnard.	10	»
Le Sage.	12	»
La Fontaine.	4	»
Total	1702	fois

Dans la même période, le répertoire moderne a été joué 5 258 fois. Les auteurs contemporains les plus joués ont été Victor Hugo, 295 fois; Emile Augier seul, 485 fois; Alexandre Dumas fils, 304 fois; E. Augier et J. Sandeau, 195 fois; A. de Musset, 384 fois; Pailleron, 207 fois; Eugène Manuel, 132 fois, etc.

si l'on donnait à un simple pensionnaire un rôle important.... » Ainsi s'exprimait M. Francisque Sarcey dans le feuilleton du *Temps*, où il rendait compte du *Monde où l'on s'ennuie*, et qui a provoqué de la part de M. Prudhon une demande d'explications dont on a beaucoup parlé. Les vœux de M. F. Sarcey viennent d'être exaucés en ce qui concerne l'interprétation du rôle de Bellac. M. Prudhon a repris ce soir le rôle de M. Got, qu'il avait, d'ailleurs, appris en double depuis les premières répétitions de la comédie de M. Pailleron. Il s'est tiré tout à son honneur de la tâche qui lui était dévolue. Grand, élégant, il réalise le type du beau professeur, du « Bellac des dames », comme on dit dans la pièce. Amusant dans la conférence du second acte et dans sa lutte oratoire avec l'orientaliste Saint-Réault, « le savant dont le père avait tant de talent, » il s'est montré passionné dans la scène de la serre avec l'Anglaise. La figure que s'est faite M. Prudhon est excellente. Certains spectateurs ont trouvé qu'il rappelait quelqu'un dont on a cité le nom (M. Caro) à propos de la pièce de M. Pailleron; mais c'est malice pure.

En somme, la soirée a été très bonne pour Bellac II.

25 Mai. — La reprise d'*Œdipe roi* est décidée. La tragédie de Sophocle, traduite en vers français par M. Jules Lacroix, fut jouée pour la première fois en septembre 1858 sous la direction de M. Empis. Le rôle d'Œdipe, rempli alors par M. Geffroy, sera repris par M. Mounet-Sully. Afin de donner à la

reprise annoncée tout l'éclat possible, M. Perrin conservera la partie orchestrale que M. Edmond Membrée a composée pour la circonstance et qui obtint un vif succès, lors de la première représentation. Les musiciens ne seront pas placés à l'orchestre, mais bien, afin que l'illusion soit complète, dans l'intérieur même du temple d'Apollon-Lycien, qui fait partie du décor. L'orchestre sera composé de trente à trente-cinq musiciens, nombre suffisant pour que tout l'effet désirable soit produit.

2 Juin. — M. Volny, qui succédait à M. Febvre dans le rôle du chevalier d'Aubigny de *Mademoiselle de Belle-Isle*, manque d'emportement et de flamme juvénile. Mlle Bartet est *vraie*, elle dit juste avec un accent qui va droit à l'âme. Elle a joué les premières scènes avec beaucoup de grâce et de dignité. Elle a eu, dans les dernières, d'adorables mouvements de passion et des explosions de douleur qui ont ému toute la salle. A défaut des grandes manières d'un seigneur de l'ancien régime, Delaunay, costumé d'une façon ravissante, prête au duc de Richelieu un joli entrain, une belle humeur élégante, une désinvolture tout à fait spirituelle. Mlle Edile Riquer s'est tirée avec bonne volonté et talent du rôle de la marquise de Prie, qu'elle reprenait au pied levé pour remplacer sa camarade Croizette, obligée de rester au chevet de son fils malade. Mais comment le duc de Richelieu peut-il, même dans l'obscurité, prendre la taille de Mlle Edile Riquer pour celle de Mlle Bar-

tet? N'est-ce pas là, pour parler le langage à l
mode, le comble de l'invraisemblance?

6 Juin. — La Comédie célébrait le deux cent soixante-quinzième anniversaire de la naissance de Corneille par la représentation d'un à-propos en vers de M. Paul Delair, intitulé : *le Fils de Corneille*. Le fils cadet de Corneille vient d'être tué au siège de Grave. Un jeune soldat vient en apporter la nouvelle; mais, hésitant à porter un si rude coup à l'illustre père, il cherche, par un pieux stratagème, à l'instruire d'une façon détournée. Il imagine alors de raconter à Corneille qu'il vient de faire une tragédie sur l'un des principaux motifs du *Cid*, sur Zamora. Le poète s'enthousiasme au récit détaillé du jeune homme. Lui-même poursuit et développe l'idée du vieillard zamoran, Arias, sacrifiant ses fils au salut de la patrie.

C'est alors que le jeune homme, s'agenouillant, lui dit :

Ce n'est plus Arias que j'entends, c'est Corneille,
Léguant son fils lui-même à l'immortalité!

Le poète comprend alors la doulouréuse vérité :

... Mon fils! mon fils est mort!

Et le jeune homme répond :

Corneille,
Il t'en reste encore un!

Corneille tressaille, puis se ranime et lui serre la main :

Merci! — Je me réveille...
Un père est deux fois homme, il est deux fois de chair,

Et je devais des pleurs au fils qui me fut cher...
Mais puisqu'il est tombé faisant bien son service,
Je consens que la tombe à mes bras le ravisse !
Et frappé, mais soumis, je porterai son deuil
Avec grande douleur, avec plus grand orgueil !
L'âme de nos héros doit être aussi la nôtre ;
Dieu m'a pris celui-ci, qu'il dispose de l'autre !
Et l'avenir saura, chose douce à mes os,
Que le sang de Corneille enfanta des héros.

LE JEUNE HOMME.

Oui, grand homme, ton sang... comme aussi ta pensée !
Oh ! si jamais la France, amoindrie ou blessée,
Doutait de son génie, espoir de l'univers,
Elle en ressentirait conscience en tes vers !
Alors, contre les coups du destin misérable,
Pour la réconforter, cette mère adorable,
C'est à toi qu'on irait demander des leçons,
C'est en toi qu'on irait chercher des guérisons !
Apprends-nous les vertus de tes lares stoïques,
Dis-nous les probités des vieilles républiques,
Le mâle amour des lois, l'âpre sobriété,
La gêne de l'honneur réglant la liberté !
Simple en ta vie et grand dans tes œuvres, ô maître,
Par tes héros, par toi, montre ce qu'il faut être ;
Façonne à ton dessein la génération !
Alors, dans la pensée ou bien dans l'action,
Unis d'un même vœu, forts d'une âme pareille,
Nous nous sentirons, tous, les fils du grand Corneille,
Et comme Polyeucte, après Dieu n'aimant rien,
Nous, nous serons Français, — comme il était chrétien.

CORNEILLE, *ému.*

J'en accepte l'augure... Oui, ce fut ma pensée
Que l'exemple est la tâche au poète fixée,
Et que, pareil au feu qu'on allume à l'autel,
Son âme doit brûler en montant vers le ciel !
Poursuivez mon ouvrage. Avant peu, de la terre
J'irai près de mes fils goûter la paix austère.

Chantez à votre tour, dans l'éternel combat,
Ce chant viril et fier qui grandit le soldat!
Dites ce que vaut l'homme épris d'un but sublime!
Mettez la conscience en face de l'abîme!
Et montrez qu'un pays peut sortir de l'affront,
Cette étoile, l'honneur, toute blanche à son front!
Puisque vous promettez à mes vers une race,
Venez, je vous bénis pour elle et vous embrasse!...
(*Il embrasse le jeune homme; puis, se relevant:*)
Et maintenant, séchez, séchez vos yeux mouillés...
C'est aux vieux de pleurer; jeune homme, travaillez.

On a vivement applaudi cette conclusion toute patriotique de l'à-propos de M. Paul Delair, fort bien dit par MM. Worms et Maubant. Une revanche de *Garin!*

Le *Fils de Corneille* était précédé d'*Horace*. M. Silvain abordait pour la première fois l'important rôle du vieil Horace. Il l'a tenu avec une noblesse, une chaleur, un talent et une autorité qui lui ont valu, après le long plaidoyer du cinquième acte, une double salve de bravos, suivie d'un rappel.

Donné avec *Mademoiselle de Belle-Isle*, le *Fils de Corneille* alternera sur l'affiche pendant le reste du mois de juin, soit avec le *Monde où l'on s'ennuie*, soit avec le répertoire courant : les *Fausses Confidences* et le *Mariage de Figaro*.

M. Perrin profite de la saison d'été pour essayer les jeunes pensionnaires de la Comédie-Française dans le répertoire. C'est ainsi qu'il donne le *Mariage de Figaro* avec Mlle Frémaux dans Chérubin, Mlle Amel dans Marceline et Mlle Rosamond dans Fanchette. Les rôles d'ingénue comique, comme celui de Fanchette, vont fort bien, physiquement,

à Mlle Rosamond, qui est petite, et dont la physionomie ne manque pas de finesse. Si la jeune artiste avait la voix placée sur un registre plus élevé, si, avant tout, elle n'articulait pas les mots avec une vigueur et une précision peu communes, c'est incontestablement vers ce répertoire qu'elle devrait diriger ses efforts. Mais, d'autre part, Mlle Rosamond manque de taille pour la tragédie et pour les rôles essentiellement dramatiques. Mlle Amel est bien jeune pour jouer les vieilles. Elle n'a pas l'air d'être une duègne, ni même de croire qu'elle en joue l'emploi. Mlle Frémaux est gentille sous le maillot du beau Chérubin. Elle manque d'aplomb et d'expérience, c'est trop certain. Elle joue encore en écolière.

30 Juin. — Reprise de la **VRAIE FARCE DE MAITRE PATHELIN**[1], mise en trois actes et en vers modernes par Édouard Fournier, et du **FEU AU COUVENT**, comédie en un acte, en prose, par Théodore Barrière. — Les lettrés prendront un plaisir extrême à la reprise de la *Farce de Pathelin*, si habilement restituée, il y a quelques années, par ce regrettable érudit qui avait nom Édouard Fournier. Il était vraiment impossible de mettre plus de science, plus de tact et plus de goût que n'en a

1. Distribution. PROLOGUE.
La Farce, *Mlle Dinah Félix*. — La Comédie, *Mlle Lloyd*.

PIÈCE.

Maître Pathelin, *M. Got*. — Guillaume, *M. Barré*. — Aignelet, *M. Coquelin cadet*. — Le juge, *M. Leloir*. — Guillaumette, *Mlle Jouassain*.

mis à ce travail le traducteur de la vieille pièce du quinzième siècle, si remarquablement interprétée par Got et par Mlle Jouassain. Il faut étudier la pièce sur le texte, pour se rendre compte de l'horrible difficulté de leurs rôles, et l'on est stupéfait du parti qu'ils en ont su tirer. Il était impossible de jouer Pathelin avec plus de gaieté de visage et de voix que ne le fait Got; il y déploie une verve fantasque et spirituelle qui est bien étonnante. Il y a dans son jeu, qui est pourtant concerté, des imprévus de geste et d'intonation qui font invinciblement partir de rire. Cela est fin, retors, madré et néanmoins éclatant. Après le second acte, celui de la folie, qu'il a enlevé d'une façon absolument merveilleuse, il a eu l'honneur d'être rappelé deux fois par la salle entière. Pour Mlle Jouassain, elle fait toujours Guillemette avec une ampleur et une bonne humeur au-dessus de tout éloge. Barré et Coquelin cadet sont très amusants dans le drapier Josseaume et le berger Aignelet; Mlles Lloyd et Bianca sont fort bien dans le prologue.

Avec la *Vraie Farce de maître Pathelin*, le Théâtre-Français reprenait le *Feu au Couvent*, comédie en un acte, de Théodore Barrière. C'est, en somme, un joli vaudeville sans couplets, qui ne rappelle en rien la forte création des *Faux Bonshommes*, et dont la donnée est aussi morale que gracieuse. Une petite pièce de genre, mais de genre charmant, qui fit dire du Théâtre-Français qu'on pouvait l'appeler « le Gymnase de la rue Richelieu », comme on avait appelé le Gymnase-Dra-

matique, après un de ses meilleurs succès d'autrefois, « le Théâtre-Français du boulevard. » Théodore Barrière déploya dans ce petit drame de famille toutes les qualités qu'il réclamait, et le jeu parfait des premiers interprètes : Bressant, Leroux et Delaunay, y aidant, le *Feu au Couvent* obtint dès l'origine un succès des plus légitimes. M. Laroche est froid et compassé dans le rôle du père que créa Bressant; MM. Prudhon et Baillet sont fort bien placés dans ceux de Fortunien et de Mériel. Mlle Reichemberg nous montre, dans le gracieux personnage d'Adrienne, qu'elle a joué en remarquable comédienne, une jeunesse toute charmante et une sensibilité réellement exquise. L'excellente sociétaire est, pour cette fois seulement, une ravissante *pensionnaire*.

MM. Erckmann-Chatrian viennent de lire au Comité une pièce en quatre actes intitulée les *Rantzau*, qui a été reçue à l'unanimité et qui doit être jouée l'hiver prochain. Cette pièce entre immédiatement en répétition avec la distribution suivante: Rantzau père, M. Got. — Jacques Rantzau, M. Maubant. — Florence, maître d'école, M. Coquelin. — Rantzau fils, M. Worms. — Louise, Mlle Bartet. — Mme Florence, Mme Pauline Granger, — plus deux petits rôles pour Mlles Amel et Frémaux. On prépare en même temps d'ores et déjà une reprise de *Barberine*, d'Alfred de Musset, où le rôle de Barberine sera tenu par Mlle Barretta, — et l'on songe à une reprise d'*Angelo*, de Victor Hugo, avec Mmes Croizette et Bartet, dont on ne doit d'ailleurs s'occuper qu'après les *Rantzau*. On parle aussi

d'une comédie intitulée la *Fin du Bonheur*, signée du nom d'un pair d'Angleterre, lord Beaumont, et dont les principaux rôles féminins seraient distribués à Mmes Croizette (lady Gray) et Samary (Julie, femme de chambre française)...

14 JUILLET. — M. Emile Perrin, administrateur général de la Comédie-Française, est promu au grade de commandenr dans l'ordre de la Légion d'honneur. M. Perrin était officier depuis 1863.

Le *Monde où l'on s'ennuie*, toujours précédé du *Dernier quartier*, pendant le mois de juillet, partage l'affiche avec le *Mariage de Figaro*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, précédée du *Village*, et un spectacle coupé, composé de *Chez l'avocat*, de *la Vraie Farce de Maître Pathelin* et du *Feu au couvent*.

Dans les premiers jours du mois d'août, le comité s'est réuni pour entendre la lecture d'une pièce nouvelle en cinq actes de M. Grangeneuve, qui a été reçue à corrections.

4 AOUT. — La Comédie a donné ce soir *Cinna*, suivi des *Femmes savantes*, et dans la journée, M. Got avait été solennellement proclamé chevalier de la Légion d'honneur à la distribution des prix du Conservatoire, aux applaudissements de tous, est-il besoin de le dire[1]?... L'ovation qui a ac-

1. M. Edmond Turquet, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, s'était exprimé en ces termes :

« Une haute récompense a été réservée à M. Got, professeur de déclamation; il est fait chevalier de la Légion d'honneur. C'est

cueilli, dans la petite salle de la rue Bergère, la nomination de M. Got, n'est rien auprès de celle que lui a faite, ce soir-là même, le public qui assistait à la représentation des *Femmes savantes*[1].

Dès son entrée en scène (au commencement du troisième acte), le doyen de la Comédie-Française a été accueilli par une triple salve d'applaudissements, et pendant près de dix minutes il n'a pu parler.

Un peu avant son entrée, les sociétaires et pensionnaires de la Comédie, réunis dans le foyer des artistes, ont présenté à M. Got une immense couronne en fleurs naturelles, au milieu de laquelle pendait une croix de la Légion d'honneur en bril-

comme professeur au Conservatoire que M. Got obtient cette haute récompense de ses services.

« Cependant le gouvernement n'a pu oublier, en le décorant, qu'il honorait en lui le doyen de la Comédie-Française, un des artistes les plus éminents de cette grande maison, un de ceux qui, en conservant avec esprit les traditions, y apportent un talent original et un art consommé.

« Lorsque des hommes comme M. Got, qui se sont rendus illustres par l'interprétation des chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, joignent au talent le caractère, ils ont droit aux distinctions qui sont accordées chez nous à tous les hommes de talent et d'illustration. »

Un tonnerre d'applaudissements a accueilli la nomination de M. Got. Le doyen de la Comédie-Française, qui ne cherchait pas à cacher sa profonde émotion, est venu remercier avec effusion M. Turquet.

1. Deux jours auparavant, M. Got, en entrant en scène dans l'*Ami Fritz*, avait déjà été salué par le public d'une sextuple salve d'applaudissements, précurseurs de ceux qui accueillaient ce soir sa nomination officielle au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

lants, et dont le ruban portait ces mots en lettres d'or :

AU CHEVALIER GOT, LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

En quelques paroles émues, M. Delaunay a rappelé à son camarade qu'il y avait trente ans qu'ils s'étaient embrassés pour la première fois lors de leur réception au sociétariat, et qu'il ne pourrait dire toute la joie qu'il avait de l'embrasser encore aujourd'hui, et comme camarade, et comme le porte-drapeau *décoré* de leur maison.

Après ce petit speech tout d'émotion, les sociétaires et pensionnaires ont vivement félicité leur camarade, et c'est les larmes aux yeux que Got a répondu à Delaunay qu'il le remerciait du fond du cœur de ses bonnes paroles, et qu'il regrettait qu'il n'y eût, au foyer, un buste assez grand de la Comédie-Française, car il y aurait déposé la couronne qu'on venait de lui offrir : « C'est elle bien plus que moi, ajouta le grand artiste, qui est couronnée aujourd'hui. »

Puis il a serré la main à ses camarades et a eu le plaisir d'être embrassé par toutes les dames. Le triomphateur du jour a décidément toutes les chances...

9 AOUT. — Reprise d'ŒDIPE ROI, tragédie de SOPHOCLE, en cinq actes, traduite par M. JULES LACROIX, musique de M. EDMOND MEMBRÉE[1]. — La

1. DISTRIBUTION. — Tirésias, *M. Maubant.* — Œdipe, *M. Mounet-Sully.* — Un esclave de Laïus, *M. Laroche.* — Le Choryphée, *M. Martel.* — Créon, *M. Dupont-Vernon.* — Un messager de

pièce a été jouée pour la première fois, il y a vingt-trois siècles, — avec quel succès, je n'ai pas besoin de le rappeler; elle valut des triomphes à son auteur, qui a pour nom Sophocle. Le traducteur du poète, M. Jules Lacroix, a mis une conscience de lettré et d'admirateur fervent des « classiques » dans l'œuvre un peu ardue qu'il a entreprise. M. Jules Lacroix en voulait à Voltaire d'avoir adouci les angles un peu durs de la *mésaventure* du fils de Laïus, et, en homme qui ne projetait rien moins que de mettre Shakespeare entier en vers français, il nous a rendu le drame vers pour vers et les chœurs antistrophes pour antistrophes, ce dont je le loue. *Œdipe Roi* est le plus beau drame de Sophocle, et la tentative était intéressante, M. Jules Lacroix ne poussant pas le scrupule jusqu'à laisser du grec dans ses rimes et jusqu'à « imposer silence » à ses héros en recommandant à chacun de « mettre un bœuf sur sa langue ». Par malheur, M. Perrin n'a pas craint d'agir dans un sens diamétralement opposé à celui que visait M. Lacroix. Il a mis Œdipe à la sauce moderne, et le décor superbe qu'il a fait brosser spécialement, la musique pleine de caractère de M. Membrée qu'il a fait exécuter, la figuration qu'il a mêlée très habilement à l'action, tout cela a paru d'un goût si exquis aux spectateurs, que la pièce en a été reléguée au second plan, et que les horreurs qui y sont accumulées ont semblé

Corinthe, *M. Richard.* — Un prêtre de Jupiter, *M. Silvain.* — Jocaste, *M*[lle] *Lerou.* — 1[re] jeune fille thébaine, *M*[lle] *Martin.* — 2[e] jeune fille thébaine, *M*[lle] *Rosamond.*

longues un tantinet. Pour être d'accord avec M. Lacroix, j'aurais donné pour cadre à l'histoire des Cadmus le décor architectural des théâtres grecs et la mise en scène du temps, que le ministère des beaux-arts a reconstitués pour la dernière Exposition. L'interprétation se résume dans M. Mounet-Sully. Les rôles de Jocaste, de Tirésias, du prêtre de Jupiter et les autres donnent simplement la réplique au personnage d'Œdipe, et je n'ai pas besoin de dire qu'ils ont été remplis avec talent : il suffit de nommer des artistes de la valeur de Maubant, de Laroche, de Silvain, et j'ajouterai de Mlle Lerou, dont le geste et le débit ont fait de sensibles progrès depuis son dernier début. M. Mounet-Sully n'est pas encore d'un âge où la fougue soit un défaut, et les élans de passion, qu'il compose admirablement, sont chez lui servis par une voix et une « plastique » superbes; il a rendu les effets de terreur avec un rictus effrayant, et le récit qu'il scande et dont il fait des images d'une façon tout à fait personnelle, lui ont valu plusieurs ovations. M. Jules Lacroix s'est-il souvenu, ce soir, qu'il a écrit quelque part : « L'ombre se fait chaque jour davantage sur les choses purement littéraires »? Belle reprise et bonne soirée, faisant honneur à la Comédie-Française et au public.

Œdipe Roi, précédé de l'*Epreuve*, alternera sur l'affiche avec le *Monde où l'on s'ennuie* et son lever de rideau habituel, le *Dernier quartier*.

6 SEPTEMBRE. — Mlle Croizette, qu'une indisposi-

tion a tenue éloignée du théâtre depuis trois mois, fait aujourd'hui sa rentrée dans l'*Aventurière.*

Œdipe Roi et le *Feu au couvent*, l'*Aventurière* et le *Post-Scriptum*, formeront, avec les pièces du répertoire courant, la généralité des spectacles du mois de septembre.

3 Octobre. — La Comédie reprend ce soir le *Monde où l'on s'ennuie*, dont les représentations ont été interrompues pendant le mois de septembre, c'est-à-dire pendant le temps qu'a duré le congé de Mme Madeleine Brohan. Cette seconde série de la pièce de M. Pailleron, que commence la 73e représentation, sera tout aussi fructueuse que la première. Le *Monde où l'on s'ennuie* n'est-il pas le plus grand succès d'argent du Théâtre-Français, qui en compte pourtant quelques-uns. Comme à la création, cette comédie est interprétée par MM. Delaunay, Coquelin, Mmes Brohan, Riquer, Reichemberg, Broizat, Samary et Lloyd. La seule modification apportée à la distribution primitive est le remplacement de M. Got par M. Prudhon.

Le *Monde où l'on s'ennuie*, de nouveau précédé du *Dernier quartier* de M. Pailleron, a repris sa place au répertoire et se partagera l'affiche du mois d'octobre avec l'*Aventurière* et le *Gendre de M. Poirier*, *Œdipe Roi*, précédé du *Feu au Couvent*, ou la *Princesse de Bagdad*, précédée du *Village.*

Le 30 octobre, la Comédie donne sa première matinée; le spectacle est composé de *Britannicus* et du *Médecin malgré lui.*

12 Novembre. — On se pressait beaucoup trop alors d'annoncer la première représentation des *Rantzau*. La pièce de MM. Erckmann-Chatrian ne sera pas jouée avant l'année suivante. Ce n'est pas sur des recettes de 8,000 francs que l'on peut quitter le *Monde où l'on s'ennuie*, et tant que la pièce de M. Pailleron se maintiendra de la sorte, on comprend qu'il sera difficile de la retirer de l'affiche. Avant les *Rantzau*, qui sont entièrement sus, et dont les répétitions ne seront reprises que quelques jours avant la première, M. Perrin compte nous offrir la reprise de *Barberine*, d'Alfred de Musset, où doit débuter une jeune Russe, élève de Worms, Mlle Feyghinn, que l'on dit fort intelligente... Mais la grosse nouvelle du Théâtre-Français est, en ce moment, la retraite probable de Mlle Croizette, actuellement indisposée. Mlle Croizette quitterait définitivement le théâtre et rentrerait dans la vie privée. Ses rôles sont tous distribués. Mlle Tholer jouera Jacqueline du *Chandelier* et la baronne d'Ange du *Demi-Monde*. Mlle Bartet a déjà étudié, avec M. Delaunay, Camille, de *On ne badine pas avec l'amour*.

22 Novembre[1] — La Comédie conviait aujourd'hui la presse et le public à la reprise du délicieux proverbe d'Alfred de Musset : *On ne badine pas avec l'amour*, où Mlle Bartet jouait le rôle de Camille, que tenait en dernier lieu Mlle Croizette. Nous n'avons certes pas à revenir ici sur l'œuvre de Musset, œuvre charmante et incomplète, toute pleine d'ombres et de trous, mais où se détachent

un certain nombre de points lumineux d'un éclat incomparable. Quel dommage, a-t-on dit avec raison, que Musset, qui avait commencé d'écrire sa comédie en vers, s'en soit dégoûté et l'ait expédiée plus vite en prose! C'est une prose admirable, sans doute, d'une grâce et d'une harmonie merveilleuses; mais comme le vers prête à la fantaisie une aile plus rapide! Telle qu'elle est pourtant, cette comédie est un drame poignant et profond, très peu scénique, mais d'une haute poésie. Dans son penchant pour la forme paradoxale et dans son peu d'aptitude pour la scène, Théophile Gauthier disait : « Le grand succès qu'ont obtenu les comédies d'Alfred de Musset vient de ce qu'elles n'ont pas été faites pour le théâtre Ecrites avec un caprice qui n'a de compte à rendre à personne, elles contiennent la pensée vraie et la sincère originalité du poète. » Il y a là, à la fois, un paradoxe et un argument vrai.

Toutes les comédies d'Alfred de Musset n'ont pas eu un succès égal au théâtre: quelques-unes en ont obtenu un très grand et très mérité, d'autres n'en ont eu qu'un médiocre, quelques-unes n'en ont pas eu du tout. Celles qui ont le mieux réussi, — *On ne badine pas avec l'amour* est du nombre, — n'ont pas eu cette fortune tout justement parce qu'elles n'avaient pas été écrites pour le théâtre, et parce qu'avec « la pensée vraie et la sincère originalité du poète », elles se sont trouvées posséder, en outre, les qualités scéniques qui sont les indispensables éléments d'un succès sur les planches. Mais tout a été dit sur Musset, auteur

dramatique, et sur *On ne badine pas avec l'amour*. Il ne s'agit aujourd'hui que des interprètes. Personne n'aurait jamais joué et personne ne jouera jamais comme Delaunay le Perdican de *On ne badine pas avec l'amour*, qu'il a créé — s'en douterait-on? — il y a *vingt* ans. La vérité est qu'il y porte des qualités particulières de *jeunesse*, de poésie et de passion qui ne se sont peut-être jamais rencontrées réunies en un degré aussi éminent chez aucun autre artiste. Voyez-le dans cette scène du second acte où il dit à Camille : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout sans fond, mais il y a sur terre une chose sainte et sublime : c'est l'union de ces deux êtres si imparfaits. On est souvent trompé en amour, souvent blessé, souvent malheureux; mais on aime... Et quand on est sur le bord de la tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et l'on se dit : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois; mais j'ai aimé, c'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice, créé par mon orgueil et mon ennui. » A cet endroit, il a passé sur toute la salle un frémissement d'admiration. Cela était dit par Delaunay avec une chaleur si pénétrante, d'une voix si harmonieuse et si passionnée en même temps; il y avait tant de poésie dans tout cet emportement qu'il ne semblait pas, a-t-on dit, que ce fût un homme qui parlât ainsi, mais le génie de l'amour lui-même, quelque Ariel emprisonné dans une

forme terrestre, exhalant sa tristesse et sa fureur en plaintes mélodieuses. Après Delaunay, qui a été longuement applaudi, Thiron a fait beaucoup rire dans le rôle du baron, qu'il joue avec infiniment de gaieté. Il y est fin et tout frétillant. Il a du vif-argent dans les jambes, bête avec cela à faire plaisir, et le contraste de cette niaiserie prudhommesque avec ces gestes courts et rapides est d'un comique irrésistible. Mlle Jouassain est toujours d'une fantaisie fort plaisante sous la robe sévère de dame Pluche, dont elle a fait une caricature excellente. Elle y arrive au comique par sa réjouissante exagération de sérieux, par de prodigieux ahurissements de dévote scandalisée, où sa personne effilée et mince, surmontée d'une tête qui se penche en avant, ressemble à un long point d'interrogation. De quel air bizarrement effaré elle écoute son élève, qui lui crie : « Allez au diable, vous et votre âne ! » et de quel ton de pudeur comique ne souligne-t-elle pas la phrase par où elle justifie Camille, à qui le baron reproche d'avoir refusé une partie de bateau avec son cousin : « Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme, seule avec un jeune homme.» Et elle ajoute avec une gravité de conviction bien amusante : « *C'est mon opinion.* » N'oublions ni Mlle Reichemberg, une délicieuse Rosette, ni Barré et Garraud, qui sont aussi amusants que possible dans les deux personnages d'abbés ivrognes et ventrus, qui s'appellent maître Blazius et maître Bridaine. La curiosité de la soirée était Mlle Bartet,

abordant pour la première fois le rôle de Camille, créé par Mlle Favart et repris par Mlle Croizette. Celle-là y fut supérieure; celle-ci n'y a jamais bien réussi. On comprend que Mlle Bartet n'ait pas pris possession du premier coup d'un personnage aussi difficile. Glacée par la peur au premier acte, elle y a paru guindée et mal attifée. Mais elle a trouvé moyen de se faire vivement applaudir au second acte. Sans doute, elle manquera toujours de passion et d'ampleur dans le jeu, comme dans la voix et dans la personne. Mais elle est pleine d'intelligence et de volonté, et le rôle de Camille me paraît être un de ceux qui conviendront le mieux à sa nature un peu sèche et à sa diction nette et positive.

C'est à cette date du mois de novembre que M. Émile Bergerat lit devant le Comité une pièce en cinq actes ayant pour titre *le Nom?* qui est recue à correction. M. Bergerat n'est pas content...

Bataille de dames et *Jean Baudry*, *Œdipe roi*, précédé du *Feu au couvent*, auront, avec *Mademoiselle de la Seiglière* et le *Gendre de M. Poirier*, partagé l'affiche du mois de novembre, renouvelée par la reprise de *On ne badine pas avec l'amour*.

La Comédie prépare, sous la direction de M. Alexandre Dumas, une reprise solennelle du *Demi-Monde*. MM. Delaunay, Febvre et Thiron conserveront leurs rôles; mais d'importantes modifications ont été faites dans la distribution. Mlle Gabrielle Tholer jouera le rôle de la baronne d'Ange. Mlle Kalb (du Vaudeville) débutera dans celui de Valentine de Santis, comme Mlle Durand

du Conservatoire dans celui de Marcelle. M. Laroche jouera pour la première fois le rôle d'Hippolyte Richond.

1er Décembre. — C'est ce soir le premier jeudi de l'abonnement. Afin de laisser un peu reposer M. Delaunay, constamment sur la brèche dans le *Monde où l'on s'ennuie* et dans *On ne badine pas avec l'amour*, on donne *Philiberte*, d'Émile Augier. Le 6 décembre, viendra le tour des abonnés du mardi, qui, cela va sans dire, ont tous conservé leurs coupons : l'institution de M. Perrin est en pleine prospérité.

On ne badine pas avec l'amour et *Philiberte* forment le spectacle des premiers jours de l'abonnement.

1. Lors des présentations et visites officielles qui avaient lieu alors au ministère des Beaux-Arts, M. Antonin Proust, le nouveau ministre des arts, adressait les paroles suivantes aux sociétaires du Théâtre-Français :

« Messieurs les Sociétaires,

« Je dois vous dire que je tiens en la plus haute estime le talent du comédien, ce talent qui garde et qui fait les grandes traditions dans l'art de bien dire. Aussi j'ai toujours eu peine à comprendre, je n'ai même jamais compris comment on avait pu vous laisser si longtemps à l'écart des distinctions auxquelles vous avez pleinement droit. Et c'est avec une véritable satisfaction que j'ai applaudi au bon sens du public qui a souligné et complété le décret qui a placé sur la poitrine de votre doyen la croix si méritée de la Légion d'honneur.

« Vous pouvez compter sur moi pour réagir contre l'injustice dont vous êtes victimes; en revanche, je compte sur le concours de la Comédie. »

On annonçait alors que M. Coquelin devait être nommé chevalier de la Légion d'honneur le 31 décembre. Il n'en fut rien.

Le 21, pour le 242e anniversaire de la naissance de Racine, on joue *Phèdre*. Si, comme le colonel de la chanson, *du haut du ciel, sa demeure dernière*, Racine assistait à cette représentation, il n'a pas dû être content. Pour ma part, foi d'annaliste! j'ai rarement entendu une interprétation plus médiocre, en ce qui concerne les femmes. J'avoue que les louables efforts de Mlle Dudlay sont perdus pour moi : elle ne parvient pas à me faire accepter une Phèdre parlant auvergnat. Et quel auvergnat, mâtiné de prononciations belges et faubouriennes qui altèrent le son *au* et le transforment en *on* bien désagréable! Je passerais encore sur ces défauts, si Mlle Dudlay faisait preuve d'un vrai talent; mais je le cherche en vain : du zèle, rien que du zèle, c'est trop peu pour la Comédie-Française, tout au moins pour jouer *Phèdre*. Disons, pour être juste, qu'elle a bien interprété la scène du second acte entre Phèdre et Hippolyte. Mais avant et après, que de faiblesses! Mlle Rosamond jouait Aricie. C'est encore une débutante pour laquelle il convient d'avoir des ménagements. Il faut lui dire cependant qu'elle s'est montrée bien froide ce soir. Comme Mlle Frémaux, — Ismène,— elle a joué en élève du Conservatoire, ou plutôt en écolière, ce qui n'est pas la même chose. Il faut mentionner d'une façon toute spéciale Mlle Lerou, — Œnone, — qui s'est montrée bien supérieure à ses camarades. Elle a surtout à un haut degré un talent bien rare : elle sait écouter. Ajoutons à cela qu'elle a composé tout son rôle avec une conscience et une intelligence

indiscutables. Nous la verrons un jour au premier rang.

Les hommes ont été de beaucoup meilleurs. Mounet-Sully, l'air froid et ennuyé au premier acte, s'est échauffé peu à peu et nous a donné un Hippolyte moins excentriquement farouche que d'habitude : on ne peut que l'en féliciter. Martel a dit dans la perfection le fameux récit. C'est un des morceaux qu'il possède le mieux. Voilà plusieurs fois que je l'entends, et j'avoue que chaque fois il m'a profondément ému. J'ai gardé pour la fin Sylvain, qui a joué Thésée avec talent. Il avait été déjà question de lui, l'an dernier, pour le sociétariat; on l'avait trouvé un peu jeune et on avait annoncé que M. Perrin lui ferait gagner ses éperons cette année-ci. Il y a maintenant plusieurs places vacantes et l'on parle de ne nommer personne. Il me semble que le choix de Sylvain est tout indiqué. Une question avant de quitter *Phèdre*. Pourquoi le personnage de Panope, qui est une femme, suivante de Phèdre, est-il joué à la Comédie par M. Davrigny?

La soirée se terminait par les *Plaideurs*, où Got, (l'Intimé), Coquelin cadet (Perrin-Dandin), Barré, Truffier, Mmes Jouassain et Reichemberg se sont montrés amusants tout en s'amusant eux-mêmes.

Ce que nous venons de dire se confirme, il ne sera point fait avant la fin de l'année de nouveaux sociétaires. Le comité remet ces nominations au mois de juin ou juillet de l'année suivante, et se bornera à augmenter quelques appointements. Une nouvelle vacance s'était pourtant produite.

Mlle Dinah-Félix, qu'on avait trop rarement l'occasion de voir et d'applaudir dans la maison de Molière, et que le succès de Mlle Samary était venu reléguer au second plan, jugeait que sa carrière était finie, et se retirait d'une lutte où elle s'aigrissait en pure perte. Le comité acceptait sa démission de sociétaire, — en manifestant ses regrets. Mlle Dinah-Félix était sociétaire depuis 1868. C'est le 31 mai 1882 qu'elle cessera de faire partie de la maison de Molière.

TABLEAU DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

RÉPERTOIRE MODERNE. —	Nombre d'actes.	date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de représ. pend. l'année.
Jean Baudry, comédie.	4		41
Gringoire, comédie en vers. . .	1		18
Le Gendre de M. Poirier, comédie.	4		13
Mademoiselle de la Seiglière, comédie.	4		11
Les Ouvriers, drame en vers. .	1		2
Le Mariage de Victorine, comédie	3		11
L'Etincelle, comédie.	1		9
L'Eté de la Saint-Martin, comédie.	1		8
Chez l'Avocat, comédie en vers.	1		16
Les Deux ménages, comédie. . .	3		4
L'Ami Fritz, comédie.	3		10
Le Luthier de Crémone, comédie en vers.	1		7
Il ne faut jurer de rien, comédie.	3		6
L'Autre motif, comédie. . . .	1		1
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, comédie.	1		4
La Cigale chez les fourmis, comédie.	1		7
* *La Princesse de Bagdad*, pièce.	3	31 janvier	45

RÉPERTOIRE MODERNE.	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Le Village, comédie.	1		51
Bataille de dames, comédie. . .	3	15 février	19
Hernani, drame en vers. . . .	5		5
Pendant le bal, comédie.	1		7
Les Projets de ma tante, comédie.	1		3
Oscar ou le Mari qui trompe sa femme, comédie.	3		2
On ne badine pas avec l'amour, drame	3	22 mars	12
Le Marquis de Villemer, comédie	4	29 mars	3
Le Testament de César Girodot, comédie	3		8
* *Le Monde où l'on s'ennuie*, comédie.	3	25 avril	122
Mademoiselle de Belle Isle, comédie.	5	17 mai	10
Le Dernier Quartier, comédie en vers.	2	24 mai	112
Le Chandelier, comédie.	3	»	2
* *Le Fils de Corneille*, à propos.	1	6 juin	5
La vraie farce de maître Pathelin. comédie.	3	30 juin	7
Le feu au couvent, comédie. . .	1	»	21
* *Œdipe Roi*.	5	9 août	23
L'Aventurière, comédie en vers.	4		13
Le Post-Scriptum. comédie. . .	1		17
Philiberte, comédie en vers . .	3		2

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

L'Avare, comédie.	5		10
Le Bourgeois gentilhomme, comédie	5		3
L'Épreuve, comédie.	1		11
Le Misanthrope, com. en vers.	5		3
Le Malade imaginaire, com. .	3		3
Amphitryon, comédie en vers.	3		6
Tartuffe, comédie en vers . . .	5		8
Britannicus, tragédie.	5		9
Les Fourberies de Scapin, com.	3		8

RÉPERTOIRE CLASSIQUE. —	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Andromaque, tragédie . , . . .	5		2
L'École des Femmes, comédie en vers.	5		2
Les Fausses Confidences, com.	3	5 mars	11
Le Barbier de Séville, comédie.	4	5 avril	2
Les Femmes savantes, comédie en vers	5		5
Le édecin malgré lui, com. .	3		3
Le Mariage de Figaro, com. .	5	10 mai	13
Horace, tragédie.	5		2
Le Menteur, comédie en vers. .	5		2
Le Dépit amoureux, comédie en vers.	2		16
Les Précieuses Ridicules, com.	1		2
L'École des Maris, com. en vers.	3	20 octobre	2
Phèdre, tragédie.	5		3
Les Plaideurs, com. en vers. .			2
Le Cid, tragédie.	5		1
Cinna, tragédie.	5		2

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Heureux théâtre que celui de l'Opéra-Comique! Sa prospérité va grandissant, et nous le retrouvons au commencement de cette année dans la même situation brillante où nous le laissions à la fin de la campagne précédente sur l'ouvrage nouveau de M. Poise. L'*Amour Médecin*, toujours accompagné de *Richard Cœur-de-Lion*[1], semble s'être définitivement fixé et pour longtemps au répertoire courant. Il sera joué pendant presque toute cette année 1881, entrant pour une part importante dans la combinaison des programmes quotidiens de la salle Favart : *Jean de Nivelle*, dont la cent deuxième représentation, donnée le 20 janvier, marquera le terme d'une carrière exceptionnellement heureuse, se dispose à abandonner la scène,

1. Nicot chantera le rôle de Richard pendant un congé de Furst et Mme Molé ne tardera pas à remplacer Mlle Chevalier dans le rôle de Laurette.

non peut-être sans esprit de retour. La plupart des ouvrages connus reparaissent à tour de rôle sur l'affiche. C'est le *Domino noir*, dont la distribution féminine a subi quelques modifications[1]; *Mignon*[2], à qui la prise de possession, par Mlle Van-Zandt, du rôle principal, a ouvert de nouveaux horizons; les *Dragons de Villars*[3], où M[me] Dalbert réussit à se faire applaudir dans un rôle qu'avait laissé sans titulaire le départ de M[me] Galli-Marié; puis indistinctement : *Les Amoureux de Catherine*, *le Chalet*[4], *la Dame Blanche*[5], *les Diamants de la Couronne*[6], que se partagent M[mes] Bilbault-Vauchelet et Cécile Mezeray, *M. de Floridor*, *Fra-Diavolo*[7],

1. M[lles] Cécile Mezeray et Legault reprennent les rôles d'Angèle et de Brigitte, abandonnés par M[mes] Isaac et Molé. Le 1[er] mars, en matinée, M[lle] Chevalier jouera à l'improviste Angèle pour remplacer M[lle] Mezeray malade.

2. Dans *Mignon*, M[lles] Adèle Isaac et Mezeray se partagent le rôle de Philine, et celui de Wilhelm-Meister est indifféremment chanté par MM. Furst, Herbert et Bertin. Collin reprend pour quelques représentations le rôle de M. Laërte, abandonné par Barré.

3. Furst est chargé du personnage de Sylvain, que chantera aussi accidentellement Nicot. Barré et Fugère chantent à tour de rôle la partie de Belamy, et M[lles] Chevalier et Ducasse alternent dans celui de Georgette.

4. 16 mars, début dans cet ouvrage d'un jeune ténor, M. Delaquerrière, qui ne fera que passer à l'Opéra-Comique.

5. Le 28 février, M[lle] Dupuis chantait pour la première fois le rôle d'Anna, sans le moindre raccord, donnant ainsi une preuve nouvelle et de son intelligence artistique et de son dévouement au théâtre.

6. Herbert et Bertin se doublent réciproquement dans le rôle de don Henrique de Sandoval; de même Fugère et Gourdon dans celui de Campo-Mayor; de même encore M[lle] Chevalier et Dupuis dans le rôle de la Diana.

7. Dans cet ouvrage, c'est tantôt à Herbert, tantôt à Bertin qu'échoit le rôle de Fra-Diavolo, et semblable répartition a lieu pour le personnage de Milady entre M[mes] Vidal et Ducasse.

les Noces de Jeannette[1], *le Pré-aux-Clercs, le Postillon de Lonjumeau, le Pain bis, les Rendez-vous bourgeois;* longue énumération et qui satisfait à peine aux nécessités nouvelles créées par l'inscription aux programmes des matinées des dimanches et des jours de fête. Ces matinées marquent pour l'Opéra-Comique une source nouvelle de prospérité et de succès. Tout aussi suivies et plus peut-être même que les spectacles du soir, elles répondent aux besoins d'un public spécial, où les enfants dominent.

Somme toute, le répertoire que des interprétations insuffisantes avait un moment autrefois fait négliger du public, et que des esprits malavisés chercheraient vainement à discréditer au profit d'aspirations qui ne sont pas encore assez justifiées, le répertoire si riche de l'Opéra-Comique est toujours le grand attrait des spectacles de ce théâtre, et combien d'ouvrages qui ont dépassé mille représentations qui n'en font que meilleure figure aux programmes de chaque jour.

Pendant ce temps, les *Contes d'Hoffmann* se répètent sans interruption. La mort récente d'Offenbach attache une curiosité nouvelle à l'avènement prochain de cet ouvrage. Les quelques indiscrétions qui se font jour au dehors entretiennent cette curiosité du public de façon à ne pas le désintéresser un seul instant de l'œuvre posthume du compositeur. Déjà on parle de la première

1. Le baryton Troy double quelquefois Fugère dans le rôle de Jean ainsi que dans celui de Biju du *Postillon de Longjumeau.*

représentation. Le 1er février, l'affiche annonçait pour le soir le *Chalet* et *Fra-Diavolo*, lorsqu'au dernier moment on se décida à faire relâche pour répéter généralement les *Contes d'Hoffmann* en présence de la famille du maître et de quelques intimes de la presse, conviés sans ostentation à cette première épreuve, tentée presque à l'improviste.

L'ouvrage comportait alors cinq actes et l'on espérait, à l'issue de cette répétition improvisée, pouvoir en annoncer l'apparition pour le surlendemain. Monté dans les meilleures conditions pour se présenter au public, M. Carvalho n'avait pas craint de l'encadrer dans une mise en scène somptueusement artistique. Cependant, la répétition n'était pas plus tôt terminée que, réunis dans le cabinet directorial, les principaux intéressés s'avouaient tout bas que la pièce était bien longue. Il n'y avait pas à hésiter quand il s'agissait d'assurer devant le public le succès d'une œuvre de cette importance. La question des dépenses était bien secondaire aux yeux de M. Carvalho à côté de l'espoir qu'il avait de livrer sur le nom d'Offenbach une bataille qu'il espérait transformer en une victoire éclatante pour le théâtre, pour les artistes et surtout pour les auteurs. Le quatrième acte avait paru le plus long, le plus inutile à l'intérêt général. C'était pourtant celui pour lequel on s'était mis en frais de décors et de costumes. La question fut bientôt résolue, et le quatrième acte coupé d'un commun sentiment. Les quelques jours qui suivirent furent employés à raccorder la pièce dans

les conditions nouvelles où elle devait se présenter au public. Comme pour le *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, *les Contes d'Hoffmann* pouvaient dire maintenant au public, avec espoir sérieux d'être pris au mot : « Mesdames, messieurs, nous nous sommes mis en quatre pour vous plaire. » Le sort en était jeté, la presse et le public ne devaient plus tarder à porter un jugement sur cette œuvre curieuse où le compositeur avouait à son lit de mort qu'il avait mis tout ce qu'il avait au cœur d'inspiration et de génie.

10 FÉVRIER. — Première représentation des **CONTES DHOFFMAN**[1], opéra fantastique en quatre actes, paroles de MM. J. BARBIER et M. CARRÉ, musique de JACQUES OFFENBACH. — La pièce qui a servi de livret n'est pas nouvelle[2]. Elle date des débuts,

1. DISTRIBUTION. — Hoffmann, *M. Talazac.* — Lindorf, Coppélius, le docteur Miracle, *M. Taskin.* — Crespel, *M. Belhomme.* — Andrès, Cochenille, Frantz, *M. Grivot.* — Spallanzani, *M. Gourdon.* — Wilhelm, *M. Collin.* — Nathaniel, *M. Chènevière.* — Wolfram, *M. Piccaluga.* — Hermann, *M. Teste.* — Maître Luther, *M. Troy.* — Stella, Olympia, Antonia, *Mlle Adèle Isaac.* — Nicklause, *Mlle Marguerite Ugalde.* — Une voix, *Mlle Dupuis.* — La Muse, *Mme Molé.* Par suite de la suppression du 4e acte était supprimé du même coup le rôle de Schlémi, qui devait être tenu par Bernard. Mlle Pérouze, une jeune élève du Conservatoire, remplace la plupart du temps Mlle Dupuis dans la scène du portrait que chantera également plus tard Mlle Vidal.

2. Dix-huit mois environ avant cette première représentation, une foule d'amis emplissaient les salons d'Offenbach dans le petit appartement du coin du boulevard des Capucines et de la place de l'Opéra. Ce n'était point une réunion banalement mondaine, mais une véritable fête artistique. Il ne s'agissait rien moins que de l'audition d'une partition inédite du maëstro, que celui-ci, rebuté par plusieurs directeurs parisiens, avait accepté

dans la carrière dramatique, de MM. Barbier et Carré, qui depuis en ont écrit bien d'autres, mais ne se sont jamais peut-être montrés mieux inspirés. Les *Contes d'Hoffmann*, drame fantastique en cinq actes, furent en effet représentés à l'Odéon le 31 mars 1851, et la brochure en fut dédiée par les auteurs, comme « un témoignage d'amitié et de reconnaissance », à M. Altaroche, un des prédécesseurs médiats de M. de la Rounat. Ces cinq actes, qui mettent en scène trois des contes les plus connus et les plus justement appréciés d'Hoffmann, forment une sorte de trilogie, semi-sentimentale, semi-fantastique, encadrée dans un rêve du conteur allemand. Il y a dans cet agencement ingénieux, sinon une pièce suivie, du moins une œuvre fortement et sincèrement conçue, et surtout très bien faite pour donner une idée exacte de ces récits bizarres, où le monde réel s'entremêle au monde

de transporter sur le théâtre royal de Vienne. Les *Contes d'Hoffmann* ne devaient pas à ce moment être représentés à Paris. Cette œuvre, à laquelle le compositeur travaillait depuis de longues années, qu'il considérait comme l'œuvre maîtresse de sa laborieuse carrière, il consentait, non sans regret, à l'exporter en quelque sorte. Cependant, avant de laisser passer la frontière à ses mélodies, il avait voulu les présenter à ses amis. Secondé par Albert Vizentini, il avait organisé une audition toute privée. Tel fut l'effet produit à cette soirée par la lecture improvisée des *Contes d'Hoffmann*, que M. Carvalho proposa séance tenante de les monter, à cette seule condition que le maître lui donnerait la préférence sur Vienne. Il y a loin de la coupe aux lèvres : Offenbach est mort sans avoir eu la satisfaction d'assister à la représentation de cette œuvre préférée. C'est cet ouvrage qui, donné ce soir pour la première fois, à l'Opéra-Comique, dans des conditions d'interprétation et de mise en scène exceptionnellement brillantes, a semblé réunir les suffrages des plus difficiles en matière de dilettantisme et valu un triomphe posthume au regretté compositeur.

fantastique par une puissance merveilleuse d'imagination. Cette variété se manifeste, non seulement dans la contexture générale du drame, mais même dans la manière dont il est écrit. C'est ainsi que les auteurs, dans les passages pathétiques, ne craignent pas d'abandonner la simple prose pour le vers tragique. C'est ainsi encore que dans la pièce primitive, existait déjà une partie musicale assez développée, telle que des chœurs d'étudiants, des chansons à boire; elle a servi de point de départ à l'œuvre actuellement transformée. Ce défaut d'unité ne nous semble, en tout cas, nuire en rien à la marche du drame et surtout à son intérêt. Bien au contraire, étant donné le côté fantastique du sujet, cette variété de forme plaît et contribue à la marche d'une action divisée et qui ne présente pas, d'un bout à l'autre, une suite préméditée.

Il eût été bien étonnant d'ailleurs, que, dans ces contes écrits par un homme que ses biographes nous représentent comme merveilleusement doué au point de vue musical, il ne se fût pas trouvé un côté lyrique à exploiter. Plusieurs des récits d'Hoffmann ont servi chez nous de sujets à une foule d'opéras, d'opéras-comiques et de ballets. Je n'en veux pour preuve que le délicieux ballet de *Coppélia*, dont l'épisode trouve sa place dans l'arrangement de MM. Barbier et Carré. A plus forte raison, cet arrangement, qui ne représente que la quintescence du génie de ces contes, devait-il offrir les éléments d'un véritable drame musical. Ainsi en avait jugé Offenbach qui, très sincère-

ment épris de l'œuvre représentée jadis à l'Odéon, avait demandé aux survivants des deux auteurs de lui donner la forme lyrique définitive. On comprend ainsi l'idée générale dans laquelle fut conçue et écrite l'œuvre de MM. Barbier et Carré. Ce poème présente l'histoire imaginaire des trois amours malheureux d'Hoffmann, synthétisés en la personne de la cantatrice Stella. Ces amours sont personnifiés dans les trois figures que les conteurs nous décrivent dans les vers suivants :

Giuletta, c'est la courtisane
Dont l'amour flétrit nos vingt ans!
Comme au premier froid des autans,
La fleur languissante se fane.
Antonia, c'est l'art égoïste,
L'art qui se cherche dans les fleurs!
Artiste jusqu'en ses douleurs!...
Jusque dans ses amours artiste!...
Olympia, c'est la fille vaine,
En qui le monde a tout glacé,
Qui déchire ton cœur blessé
Sans que le sien s'en mette en peine!

Et comme conclusion, qui fut aussi celle de l'existence d'Hoffmann, les auteurs ajoutent :

L'une a failli perdre mon âme!
L'autre ma vie et l'autre ma raison!...

1. Le livret des *Contes d'Hoffmann* avait primitivement été confié par les auteurs à M. Hector Salomon, qui en avait presque achevé la partition lorsque Jacques Offenbach manifesta le désir de le mettre en musique. Avec un désintéressement rare et que nous sommes heureux de mettre en lumière, le jeune compositeur renonça à tout ce qu'il avait écrit pour abandonner au maître le sujet par lui entrepris.

Et maintenant l'amour est de saison!
Buvons à lui! Que l'amour nous enflamme!

Telle est l'idée musicale développée par Offenbach dans cette partition, qu'il avait à peine achevé d'écrire lorsque la mort est venue glacer sa main sur le manuscrit incomplet. C'est M. Ernest Guiraud qui a été chargé, par la famille du compositeur, de revoir l'œuvre dans son ensemble, de lui donner la forme définitive sous laquelle elle était appelée à se présenter au public. L'auteur de *Piccolini* a respecté scrupuleusement le génie du maître, ajoutant le moins possible et ne faisant que compléter les lacunes. L'épisode de la courtisane Giuletta a toutefois été supprimé après la répétition générale, comme faisant longueur. Il n'en est plus parlé que pour mémoire au dernier acte. Il ne reste donc plus, après l'exposition dans la cave de maître Luther, que les deux tableaux de l'Automate et de la mort d'Antonia. Celui-là a particulièrement plu. C'est un spectacle vraiment agréable, mis en scène avec infiniment de goût et d'[illegible].

La partition se [illegible] par les [illegible] [illegible] mesures d'introduction [illegible] [illegible] [illegible] spectateur le [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] conseiller [illegible] [illegible] [illegible]

rythme bien franc. C'est dans ce morceau que se trouve encadrée la chanson si gaie et si spirituelle de l'avorton Kleinzach. Tout l'ensemble final, où l'imagination d'Hoffmann s'éveille à travers les fumées de l'ivresse, est traité avec une légèreté de main remarquable. Rien de plus piquant, au point de vue musical, que la scène entre le conseiller Lindorf et Hoffmann, toute pleine d'intentions ironiques.

Le second acte est, musicalement parlant, bien venu d'un bout à l'autre. Toute la scène de l'Automate est fort réussie et le morceau d'Olympia, avec accompagnement de harpes, est une véritable curiosité. La romance d'Hoffmann est grise de ton et sans caractère bien déterminé. En revanche, une très jolie valse, à laquelle nous ne reprocherons qu'une brusque et inattendue terminaison, sert de thème à toute la scène finale du bal. Cet acte a été, en somme, le point culminant du succès de la soirée.

Le troisième, d'un caractère dramatique très soutenu, débute par une romance d'une simplicité délicieuse : « Elle a fui, la tourterelle. » Vient immédiatement après une barcarolle à deux voix non moins réussie, et que le publie a fait bisser, en quoi les spectateurs des représentations suivantes font preuve de bon goût en manifestant semblable exigence. Nous n'aimons pas beaucoup les couplets bouffes de Frantz, que la drôlerie seule avec laquelle les chante Grivot a pu faire accepter. Le duo d'Hoffmann et d'Antonia ne me paraît pas non plus heureusement inspiré. Le style en est quelque

peu banal. Nous touchons par exemple à la page vraiment magistrale de l'œuvre : l'agonie d'Antonia est traduite avec une puissance extraordinaire, une force d'oppositions harmoniques remarquable. C'est une page de la plus haute, de la plus savante inspiration. Rien de saisissant comme les sarcasmes du docteur Miracle en opposition avec l'agonie de la jeune fille. L'instrumentation en relève encore la beauté par des effets de sonorité absolument originaux.

Peu de chose à dire du quatrième acte, à travers lequel passent des réminiscences voulues du premier. En résumé, si la partition comporte certaines vulgarités de style, si toutes les pages n'en sont pas traitées avec la même autorité, elle n'en renferme pas moins des beautés de premier ordre. Elle se distingue principalement par un caractère de bizarrerie étrange qui cadre merveilleusement avec le sujet.

L'ouvrage est monté avec beaucoup de soin et de goût par M. Carvalho. Les costumes des étudiants sont tout à fait pittoresques, et l'acte du bal chez Spalanzani sert de cadre à une multiplicité de toilettes de l'effet le mieux réussi. L'interprétation ne le cède en rien à la mise en scène.

Taskin s'est incarné avec une puissance de transformation extraordinaire dans le triple rôle du conseiller Lindorf, de l'opticien Coppelius et du docteur Miracle. On ne sait dans lequel de ces trois personnages il est préférable. Taskin n'est point seulement un chanteur doué d'une jolie voix de baryton, qu'il conduit avec une rare habileté, c'est

encore un comédien de la bonne école, qui sait s'identifier avec un personnage et ne se contente pas d'en réciter le rôle. Il était effrayant à voir dans les diverses apparitions, au troisième acte, du docteur Miracle. Le ténor Talazac joue le rôle d'Hoffmann. Jamais il ne nous avait fait tant plaisir. Il joue et chante avec un très grand et très légitime succès tout le personnage d'Hoffmann, sur les épaules duquel reposent ces quatre actes.

Mlle Adèle Isaac réussit surtout au second acte, celui de l'Automate, dont elle a merveilleusement rendu le côté plastique. Au troisième, dans la scène de la mort d'Antonia, elle a trouvé des accents dramatiques qui pénètrent toute la salle. C'est sa première création à l'Opéra-Comique, où elle n'avait encore abordé que des rôles du répertoire. Elle suffira à lui conquérir une notoriété artistique indiscutable.

Nous n'aurions jamais cru à tant de crânerie de la part de la jeune Marguerite Ugalde, qui, sous le travesti de Nicklause, est doublement fêtée, et comme comédienne, et comme chanteuse. C'est une jolie étoile qui se lève assurément à l'horizon artistique de l'Opéra-Comique. Grivot, sous ses trois aspects d'Andrès, de Cochenille et de Frantz, est bien amusant. A lui tout entière la succession du pauvre Sainte-Foy. Les autres rôles sont moins importants. Ils n'en sont pas moins bien tenus par Mmes Dupuis et Molé, MM. Gourdon, Belhomme, Troy, Chenevière, Teste, Collin et Picaluga, qui contribuent à un excellent ensemble d'interprétation.

Certes, il y avait dans les *Contes d'Hoffmann* les éléments d'un grand succès. La pièce, dans ses transformations successives, est intéressante, tour à tour gaie, sentimentale et dramatique. La musique, à côté des meilleures inspirations d'Offenbach, révèle un effort suprême et tout personnel.

Tous les critiques musicaux étaient d'accord dès le lendemain pour constater le grand succès que l'Opéra-Comique venait de remporter avec les *Contes d'Hoffmann*, succès qui ne devait pas parvenir à épuiser l'année courante et dont 1882 devait encore avoir sa part[1]. L'activité[2] ne s'est pas éteinte sur l'effort réalisé par l'apparition de cet important ouvrage. Les études se portent sur diffé-

1. Pendant toute cette longue carrière triomphale parcourue par les *Contes d'Hoffmann*, MM. Talazac, Taskin et Mlle Isaac n'ont pas une seule fois abandonné leurs rôles respectifs, bien que tous les personnages de la pièce aient été distribués et répétés en double. Cependant, Grivot est à différentes reprises remplacé par Barnolt, et Gourdon par Davoust. Plus tard, après la réouverture de septembre, et quand Mlle Ugalde abandonnera l'Opéra-Comique pour courir les hasards de l'opérette, elle trouvera en Mlle Chevalier, fort gracieuse et fort spirituelle dans le travesti de Nicklaux, une digne héritière de ses qualités et de son talent. Mlle Vidal chantera aussi la partie de « La voix » dans la scène du portrait au troisième acte.

Le 27 février, Mlle Mézeray, malade, n'acheva pas le rôle de Philine dans *Mignon*. Épuisée et à bout de force, elle est obligeamment remplacée au second acte de cet ouvrage par Mlle Chevalier, dont la bonne volonté est mise à contribution au moment où elle montait dans sa loge s'habiller pour les *Rendez-vous bourgeois*.

2. Vers cette époque mourait à Paris le secrétaire du théâtre M. Auguste Post. Il était presque immédiatement remplacé par M. Édouard Noël, l'un des auteurs de ce livre, pour qui furent rétablies par M. Carvalho les fonctions et le titre de Secrétaire général.

rentes reprises projetées, principalement sur celle de la *Flûte enchantée*, où Bertin et Furst répètent le rôle de Tamino sans qu'aucun choix ait encore été fait entre les deux artistes pour l'interprétation du chef-d'œuvre de Mozart et aussi sur le *Pardon de Ploërmel*, où Mlle Van Zandt doit aborder le rôle de Dinorah. Dans l'œuvre de Meyerbeer, à défaut d'un baryton réalisant toutes les qualités nécessaires pour le rôle d'Hoel, c'est pour le moment Mme Engally qui répète la partie du fiancé de Dinorah, ne reculant pas, après Mlle Vertheimber, devant une tentative déclarée anormale et sans intérêt. Cependant, les répétitions du *Pardon de Ploërmel*, entravées par une maladie de M. Carvalho, voient disparaître Mme Engally, qui est remplacée d'abord par un baryton connu, M. Lauwers, qui, bientôt, paraissant insuffisant, se voit lui-même effacer et remplacer par M. Dufriche, ancien pensionnaire de la salle Favart et à qui le rôle servira de rentrée. Parmi les autres ouvrages en répétition, citons notamment l'*Aumônier du Régiment*, de M. Hector Salomon, épave du Théâtre-Lyrique de la Gaîté, et dont on projetait la reprise pour donner à son auteur la compensation qu'on lui devait à propos des *Contes d'Hoffmann*.

Le mercredi 27 avril, l'Opéra-Comique reprenait officiellement la *Flûte enchantée*[1], et avec le chef-

1. La *Flûte enchantée* avait alors pour interprètes : Mmes Miolan-Carvalho, Bilbault-Vauchelet, Ducasse, Chevalier, Dupuis, Numa Dalbret, Thuillier, A. Legault et Roux ; MM. Furst, Fugère, Devriès, Luckx, Barnolt, Grivot, Chenevière, Collin, Troy et Piccaluga.

d'œuvre de Mozart nous rendait dans Pamina, la grande artiste dont la présence à la tête de la troupe de la salle Favart est à la fois un exemple et un honneur : « Quand on entend cette voix d'un charme si particulier, écrivait à ce sujet M. Léon Kerst, on se prend à songer que plus jamais personne après elle ne traduira avec autant de perfection la musique du maître. Mme Carvalho possède je ne sais quoi, fait moitié de talent, moitié de dons naturels, qui séduit et captive. Elle ne chante pas Mozart, elle est la muse même de Mozart. Nous ne craignons pas de dire ici qu'à Paris, à l'heure qu'il est, personne ne pourrait rivaliser avec elle dans l'interprétation du rôle de Pamina. » Éloge que personne ne s'avisera de démentir. « Mme Bilbault-Vauchelet, continuait M. Kerst, avec un dévouement d'autant plus appréciable qu'il deviendra chaque jour plus dangereux, a accepté, en le transposant, le rôle de la Reine de la Nuit, écrit pour le soprano sfogato et tout spécial de la belle-sœur de Mozart. Ce n'est pas un reproche que je lui fais, et l'intérêt que je porte au talent réel de la jeune chanteuse me fait souhaiter qu'elle renonce au plus tôt à des exercices de cordes vocales raides, au bout desquels est infailliblement la culbute de la voix[1]. » La voix de M. Furst, étendue et vibrante, plane aisément sur les hauteurs du registre aigu, tout en se contenant dans

1. Mme Bilbaut-Vauchelet étant tombée malade, fut remplacée dans le rôle de la Reine de la Nuit, par Mlle Céline Mezeray qui, bien que prise au dépourvu, se tira tout à son honneur d'une épreuve accidentée de casse-cou vocaux.

les limites strictes imposées par le style classique. L'interprétation, excellente dans son ensemble, n'était gâtée que par le mauvais début de l'acteur chargé du rôle de Sarastro; mais l'impossibilité de trouver immédiatement une basse profonde obligera momentanément l'administration à le maintenir dans un emploi pour lequel il était jugé insuffisant.

M. Carvalho n'avait pas plutôt donné l'œuvre de Mozart, que déjà il s'apprêtait à lancer la reprise du *Pardon de Ploërmel.* La répétition de l'ouvrage de Meyerbeer avait eu lieu le 6 mai et l'administration annonçait la première pour le 9 suivant, quand une indisposition de Mlle Van-Zandt, qui fut diversement commentée, et de laquelle faillit sortir une rupture entre l'artiste et son directeur, obligea l'Opéra-Comique à surseoir. Heureusement les choses s'arrangèrent, et s'il fut un moment question au dehors des caprices d'une jeune cantatrice que grisait un succès sans précédent peut-être, tout fut bien vite oublié devant l'accueil qu'un public enthousiaste s'apprêtait à faire à la nouvelle interprète du rôle de Dinorah. Ce retard avait permis à M. Carvalho d'apporter un attrait de plus à la reprise de cet ouvrage, par l'introduction sous le travesti du pâtre Breton Janic, de Mme Engally, qui de passage à Paris, après une longue excursion en Russie, était venue s'offrir pour prendre sa part du succès du *Pardon de Ploërmel.* On avait recruté dans l'intervalle une vedette de plus; il n'y avait plus de raison pour que la partition de Meyerbeer ne trouvât pas l'oc-

casion prochaine de faire devant le public parisien une nouvelle apparition.

23 Mai. — L'Opéra-Comique nous rend ce soir le **PARDON DE PLOERMEL**[1], œuvre étrange dans sa conception première, comme dans son développement dramatique. Ce n'en est pas moins, quoique liée au sort d'un poème boiteux et mal équilibré, une des partitions qui laisseront le plus de trace dans l'histoire musicale de notre pays.

Mlle Marie Van-Zandt abordait pour la première fois le rôle long et difficile de Dinorah. Après le grand succès de la jeune cantatrice américaine dans *Mignon*, il était impossible que cette nouvelle épreuve n'excitât pas au plus haut point la curiosité publique. Cette soirée a été un véritable triomphe pour Mlle Van-Zandt, qui prête à la touchante figure de la gardeuse de chèvres le charme de ses précieuses qualités en tant que femme et qu'artiste. Meyerbeer n'a assurément pas rêvé une Dinorah plus virtuose et plus poétique. C'est une révélation que l'apparition de cette toute jeune artiste, qui en quelques mois a su conquérir tant de sympathies et trouver le public unanime pour l'applaudir. Déjà on la compare à la Patti, à la Nilsson surtout, qu'elle nous rappelle par plus d'un côté. Il est impossible de détailler une phrase

1. Distribution. — Hoël, *M. Dufriche.* — Corentin, *M. Bertin.* — Un chasseur, *M. Belhomme.* — Un faucheur, *M. Chenevière.* — Deux paysans, *MM. Davoust et Teste.* — *Dinorah, Mlle Van-Zandt.* — Janic, *Mme Engally.* — Un pâtre, *Mlle Dupuis, Mmes Petit et Duquenne.*

musicale avec plus de sentiment et de netteté, impossible de vocaliser avec plus de hardiesse. La voix est claire, limpide, facile, et la chanteuse s'en sert avec une dextérité toute juvénile. Une nouvelle étoile s'est levée dans le firmament artistique de l'Opéra-Comique. Puisse-t-elle y briller longtemps !...

Mme Engally a sa part du succès de cette soirée dans le rôle du petit pâtre, et la jolie voix de basse-taille de Belhomme sonne avec éclat sous la veste bretonne d'un personnage épisodique. Bertin est très applaudi, et avec justice, en traduisant d'une façon très comique toute la partie de ce poltron de Corentin. Dufriche n'est pas en possession de tous ses moyens, et le rôle d'Hoël lui doit une revanche qu'il ne manquera pas de prendre à la seconde représentation de l'œuvre de Meyerbeer.

En résumé, grand succès d'interprétation auquel contribue puissamment l'orchestre de l'Opéra-Comique, sous l'habile direction de M. Danbé.

Dès lors[1] en possession de ces trois ouvrages entre lesquels viennent s'intercaler les autres pièces du répertoire, et à cette époque avancée de la saison, l'Opéra-Comique continue à voir le public s'intéresser à ses efforts tout artistiques.

1. Une indisposition de Mlle Van-Zandt devait arrêter le *Pardon de Ploërmel* dans son nouvel essor. Le lundi 30 mai, l'ouvrage de Meyerbeer était annoncé sur l'affiche, pour les représentations de la jeune artiste américaine, lorsque le spectacle dut être changé presqu'au dernier moment et sans qu'il faille songer à rattacher cet incident aux évènements survenus avant la réapparition du chef-d'œuvre de Meyerbeer et dont nous avons parlé plus haut. Ce ne fut qu'une représentation perdue.

Deux grands ouvrages nouveaux, la *Taverne des Trabans* et *Galante Aventure*, sont lus, distribués et mis à l'étude. Diverses reprises sont projetées, entr'autres celles de la *Sirène* et du *Cheval de Bronze*. Mais le 30 juin approchait. Mlle Van-Zandt, devançant la fermeture fixée pour cette époque, avait déjà passé le détroit, pressée d'aller conquérir au delà de la Manche un autre public et d'autres bravos. Le 30 juin enfin, en vertu de l'autorisation ministérielle, le théâtre fermait ses portes pour deux mois, et, immédiatement livré aux entrepreneurs de toute sorte, subissait dans certaines de ses parties des transformations nécessitées par les besoins du service.

Le 1er septembre, l'Opéra-Comique, qui avait clos la saison précédente sur la 58e représentation des *Contes d'Hoffman* en plein succès, les rouvrait avec le même ouvrage, dont cent représentations acquises le 15 décembre n'auront pas encore eu raison.

La rentrée d'artistes s'effectuait au fur et à mesure que les nécessités du répertoire amenaient sur l'affiche les différents ouvrages connus. M. Nicot et Mme Bilbault-Vauchelet[1] reparaissaient le 5 septembre dans le *Pré-aux-Clercs* qui, doublé de *Richard-Cœur-de-Lion* devait composer un spectacle de résistance aux programmes de l'Opéra-Comique. Le 18, le jeune ténor Mouliérat reparaissait dans le rôle de Léon de Mérinville du *Maçon*, sur cette scène où il n'avait fait que passer

1. Le 4 juillet précédent, Mlle Bilbaut-Vauchelet était devenue Mme Nicot par son mariage avec son camarade de l'Opéra-Comique.

Le 28 décembre, entre la reprise de l'*Aumônier du Régiment* et l'apparition des *Pantins*, opéra-comique en deux actes, issue du concours Crescent, Mlle Merguillier, premier prix de chant au Conservatoire, faisait un premier début à l'Opéra-Comique dans le rôle de Coraline du *Toréador*. L'ouvrage d'Adam trouve, avec MM. Taskin et Bertin et Mlle Merguillier des interprètes qui approchent tout

ne l'empêcha pas d'être chaleureusement et justement applaudie. Chacun des assistants croyait alors que c'était elle qui devait créer le rôle. Les auteurs s'efforcèrent en vain de désabuser leurs compatriotes présents à cette fête de famille. Et cependant, il était de toute évidence qu'en passant de la période des études à celle plus avancée de la mise en scène, le rôle de Fridoline ne se trouvait décidément pas avoir la physionomie qu'on lui avait supposée tout d'abord. On parla au dehors de cette audition improvisée. L'écho en arriva aux oreilles de Mlle Thuillier, pour qui ce fut un trait de lumière. Des pourparlers furent entamés, qui amenèrent les auteurs et M. Carvalho au changement dont nous parlons plus haut dans la distribution des rôles. Il va sans dire que cette modification ne saurait porter atteinte à la réputation et au talent de la jeune artiste, qui demeure la soubrette piquante que la création du rôle de Lisette a mis du premier coup en évidence, et qu'il ne peut s'agir là que d'une question de tempérament et de nature. Une autre difficulté se présenta alors, celle de concilier les études et les représentations de la *Taverne des Trabans* avec l'ouvrage de M. Ernest Guiraud qui, par suite de cette circonstance, se trouvait avoir la même interprète. Guiraud et ses collaborateurs ne demandaient pas mieux que de faciliter à un jeune musicien de talent l'accès de la scène de l'Opéra-Comique. Heureusement, point ne fut besoin d'un pareil sacrifice de leur part. Les études des deux ouvrages marcheront de compagnie, et la création du rôle de Fridoline, par Mme Bilbaut-Vauchelet, n'empêchera pas cette sympathique artiste d'être prête en temps voulu, pour que l'ouvrage de l'auteur de Piccolino puisse passer à l'époque qui avait été primitivement fixée pour sa représentation.

Pour des raisons de santé et presque à la veille de la première représentation, Mlle Vidal reprendra des mains de Mlle Ducasse malade le rôle de Marthe dans ce même ouvrage.

près de la perfection. Taskin n'est pas seulement dans don Belflor un excellent comédien, c'est un chanteur de style qui semble formé à l'école de Faure. M. Bertin est un charmant Tracolin, auquel il ne manque guère qu'une petite pointe de comique.... M[lle] Merguillier est l'élève de l'un de nos meilleurs professeurs, M. Archainbaud. Elle vocalise avec une pureté, un goût et une finesse adorables qui lui valent un des plus grands succès de débutante auxquels nous ayons jamais assisté. Nous ne dirons rien de l'*Aumônier du Régiment*, qui, jugé à l'époque de son apparition à l'ancien Théâtre-Lyrique de Vizentini, rencontre ici un excellent ensemble d'interprétation[1]. Quant aux *Pantins*, œuvre de concours, le public fit un accueil assez froid à ce badinage enfantin, sur lequel s'essayait pour la première fois un compositeur d'avenir. Triste fable, d'ailleurs, que celle du livret des *Pantins* et bien peu faite pour surexciter l'imagination d'un musicien. Heilman, fabricant de jouets de Nuremberg, veut marier à maître Coster, le brasseur, qui est vieux et laid, sa fille Marie, qui aime le jeune étudiant Ulric. « C'est ainsi, dit Marie, eh bien! je vais invoquer Trilby, l'esprit du foyer. » Et Trilby, répondant à son appel, envoie à tous un songe, où les spectateurs voient les quatre personnages de la pièce transformés en pantins de la Comédie Italienne : Coster en Polichinelle, Ulric en Léandre, Marie

1. En voici la distribution : l'Abbé Pascal, *M. Barré.* — Carlò, *M. Grivot.* — Robert, *M. Maris.* — Louise, *M[lle] Thuillier.*

en Colombine et Heilman en Cassandre. Polichinelle est, naturellement, trompé par Léandre, et Cassandre battu partout. Cela fait réfléchir le bonhomme Heilman, qui, finalement, donne sa fille au jeune homme qu'elle aime. Et voilà!... voilà le poème enfantin qu'un jury composé d'hommes de valeur a jugé digne d'être mis en musique. M. Montagne a signé le livret et tout le monde a dit que là, Montagne avait accouché d'une souris....

M. Hue, prix de Rome de 1879, a composé la partition; une partition bien écrite, dont le premier acte surtout, qui rappelle la manière de Poise, nous a beaucoup plu. Nous citerons entre autres morceaux l'air de Mlle Dupuis et la romance de M. Mouliérat. Quant à l'invocation à Trilby, c'est là du pur Gounod. Peut-être a-t-on eu tort de couper l'ouvrage en deux actes et trois tableaux, rien ne pouvait en faire mieux ressortir la nullité.... Toujours est-il qu'en dépit d'un divertissement de polichinelles, dont le costume est tout à fait joli et distingué et malgré le quartetto : « C'était un rêve », le second acte a paru plus que faible.

Mlle Dupuis a une jolie voix : c'est grand dommage qu'elle ne prononce pas plus distinctement. M. Mouliérat s'est fait justement applaudir. M. Piccaluga, chargé de nous montrer pendant tout un acte l'ivresse de Polichinelle, n'a pas plus réussi à nous dérider que M. Vernouillet, qui aurait dû, tout au moins, commencer par faire sa figure. Ce sont, à ce qu'il nous semble, les éléments du métier.

31 DÉCEMBRE. — Première représentation de la **TAVERNE DES TRABANS**[1], opéra-comique en trois actes, paroles de MM. ERCKMANN-CHATRIAN et JULES BARBIER, musique de M. MARÉCHAL. — Vous avez peut-être lu dans les *Contes d'un joueur de clarinette*, d'Erckmann-Chatrian, une jolie nouvelle intitulée la *Taverne du jambon de Mayence?* C'est de cette nouvelle qu'a été tiré, par M. Jules Barbier, le livret de l'opéra-comique, représenté, ce soir, sous le titre : la *Taverne des Trabans.*

Et d'abord pourquoi ce changement d'étiquette? la *Taverne des Trabans!* Cela vous a je ne sais quel air gothique, qui fait rêver de damoiselles, de varlets, d'hommes d'armes et de truands; or, il n'en est point question dans la pièce. Au contraire, la *Taverne du jambon de Mayence* évoque à l'esprit l'idée de repas pantagruéliques, arrosés de Johannisberg écumant dans des vidrecomes ; et justement la grande préoccupation des personnages pendant ces trois actes, c'est le festin que doit donner maître Sébaldus, le digne hôtelier de la taverne, à l'occasion de son retour à la santé; il n'est question que de ce repas, dont on nous donne même une description détaillée et appétissante au second acte. Peste! quels estomacs que ceux des bords du Rhin! Nous avions presque une gastrite, rien qu'à ouïr ce menu rabelaisien!

Mais la question du titre n'a pour certaines gens

1. DISTRIBUTION. — Sébaldus Dick, *M. Fugère.* — Aloys, *M. Nicot.* — Johannès, *M. Belhomme.* — Nickel, *M. Grivot.* — Rudolphi, *M Davoust.* — Fridoline, *Mme Bilbaut-Vauchelet.* — Martha Rasimus, *Mlle Vidal.*

qu'une importance secondaire, je n'y insiste donc pas. La grosse querelle que je ferais aux auteurs, c'est que leur intrigue est bien menue, même pour comporter un développement de trois actes.

Un certain jour, après boire, l'ermite Johannès — qui tient pour le Dieu de Jacob — a roué de coups son vieil ami, maître Sébaldus, qui ne reconnaît que le Dieu Soleil, à qui on doit la vigne et le vin. Les deux compagnons se réconcilieront-ils? L'ermite viendra-t-il au repas organisé par Sébaldus après son rétablissement, et auquel on lui garde sa place sans rancune? Subsidiairement, Aloys, le neveu de l'ermite, épousera-t-il la jolie Fridoline, fille de Sébaldus? Voilà la grave affaire qui s'agite pendant trois actes : c'est un peu mince, et ce tableau de mœurs alsaciennes eût certainement gagné en intérêt, s'il n'eût été présenté qu'en un ou deux actes; c'est le seul reproche que j'adresserai aux auteurs.

Sur ce simple canevas, M. Maréchal a écrit une partition qui se recommande par une grande clarté et une bonne humeur incontestables. Au premier acte, il faut remarquer le duo d'introduction qui a paru plein de grâce et de fraîcheur; puis, le trio entre Aloys, Fridoline et Rasimus. Le chœur des buveurs : *Noble taverne des Trabans*, sonore et bien rythmé, a été bissé. A la dernière reprise du morceau, les choristes, deux à deux, traversent la scène en chantant et en marquant le rythme. Citons encore le récitatif de l'entrée de Sébaldus, et le finale qui contient des couplets au soleil, qui méritent d'attirer l'attention. Le second acte est

moins fourni. Mentionnons, pour mémoire, l'air de facture chanté par Mme Bilbaut-Vauchelet, avec le talent qu'on lui connaît, l'air suivant dans lequel Nicot s'est montré chanteur habile et agréable, et un assez joli chœur de femmes. Au troisième acte, on a surtout remarqué le motif de valse joué sur le théâtre par un orchestre composé de deux petites flûtes, d'un trombone et d'un cornet à piston, cela est plein de couleur locale. Enfin, l'air du Hanap, qui se termine par une reprise du chœur du premier acte.

La pièce est encadrée dans de jolis décors; elle est jouée avec un ensemble excellent. Nous avons déjà loué Mme Bilbaut-Vauchelet, MM. Nicot et Belhomme, il faut également féliciter Fugère, qui a bien joué et fort bien chanté son rôle, notamment le premier acte, et Mlle Vidal, qui a très heureusement remplacé Mlle Ducasse, malade presque au dernier moment. Nous nous en voudrions d'oublier Grivot, qui a composé en excellent comique son rôle de tambour de village. M. Belhomme, qui était déjà une excellente basse chantante, est en train de devenir meilleur comédien. Quand j'aurai félicité le chœur et l'orchestre, toujours bien conduits par M. Danbé, il ne me restera qu'à souhaiter à M. Maréchal un poème plus important.

La *Taverne des Trabans* appartient plus à 1882 qu'à l'année sur laquelle nous terminons cette courte notice sur l'Opéra-Comique. Très discutée et très contredite, la partition de M. Henri Maréchal fut l'objet de critiques très sévères et de jugements bien divers. Eclose à la veille même de l'année

nouvelle, c'est à celle-ci qu'il appartiendra de s prononcer sur un ouvrage dont l'avènement avai été préparé par de longues et patientes études e que des remaniements incessants avaient mis plu sieurs fois en question. Somme toute, et sans pré juger du sort réservé à l'œuvre de M. H. Marécha ce qu'il importe de constater en finissant, c'est l florissante carrière parcourue par l'Opéra-Comiqu pendant cette année 1881, c'est l'excellente compo sition d'une troupe lyrique de premier ordre l'homogénéité de laquelle ont moins contribué de hasards de rencontre que le sens artistique et l persévérance d'un habile directeur, ce sont encor les merveilleuses exécutions musicales aussi bie des chefs-d'œuvre du répertoire que des ouvrage nouveaux, montés pour satisfaire aux légitime aspirations des compositeurs.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise	Nombre de re prés. pendan l'année.
Richard Cœur-de-Lion	3	»	46
Les Diamants de la Couronne.	3	»	29
Monsieur Floridor	1	»	6
Mignon	3	»	25
Le Pré aux Clers.	3	»	37
L'Amour Médecin.	3	»	62
Le Châlet.	1	»	15
Le Domino noir.	3	«	2
Jean de Nivelle.	3	«	4
La Dame Blanche.	3	»	17
Fra Diavolo.	3	»	16
Le Postillon de Lonjumeau . .	3	»	9
Le Pain bis	1	»	1
Les Dragons de Villars	3	»	12
Les Amoureux de Catherine. .	1	»	1
Les Contes d'Hoffmann.	3	»	101

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Les Noces de Jeannette.	1	»	16
Les Rendez-vous bourgeois. . .	1	»	8
Le Maçon	3	»	7
La Flute enchantée, 11 tabl. . .	4	»	21
Le Pardon de Ploermel.	3	»	32
Le Déserteur	3	»	2
La Fille du Régiment.	2	»	3
L'Aumônier du Régiment . . .	1	28 décembre	1
* *Les Pantins*, 2 tableaux . . .	1	28 décembre	1
Le Toréador.	2	28 décembre	1
* *La Taverne des Trabans.* . .	3	31 décembre	1

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE-FRANÇAIS)

Au 1er janvier 1881, M. de la Rounat continue la première année de sa nouvelle direction[1]. A la *Charlotte Corday* de Ponsard, dont les représentations se terminent le 3 janvier, succède, pen-

1. A propos de ce théâtre, voici un intéressant petit travail statistique sur les trois premiers mois de la direction de M. de la Rounat :

Depuis sa réouverture, c'est-à-dire du 15 septembre au 31 décembre, l'Odéon a monté 21 pièces représentant 75 actes, en y comprenant le répertoire classique qu'il a fallu reconstituer.

Dix-sept artistes ont débuté.

La troupe permanente de l'Odéon se compose de 47 artistes, 23 artistes hommes et 24 artistes femmes; leurs appointements s'élèvent à la somme fixe de 132 645 francs, sans compter les feux.

Il a été donné douze matinées et une soirée populaire.

dant quelques jours, un spectacle composé des *Inutiles* et du *Voyage à Dieppe*.

11 JANVIER. — Première représentation de **JACK**, pièce en cinq actes, de MM. ALPHONSE DAUDET et HENRI LAFONTAINE[1]. — Après *Fromont jeune et Risler aîné* et *le Nabab*, voilà *Jack* à l'Odéon ; viendront sans doute ensuite, au Vaudeville, les *Rois en exil* : toute la série doit y passer. Il est cependant toujours dangereux de tirer une pièce d'un roman. Les personnes qui ont lu le livre regrettent souvent leur première impression, et demandent volontiers compte à l'auteur des sacrifices qu'il a dû faire. Celles auxquelles le roman est inconnu se trouvent déroutées à l'audition de la pièce, qui, parfois, ne va pas sans quelques obscurités. Ce qui est vrai pour tous les romans l'est encore bien davantage quand il s'agit de ceux d'Alphonse Daudet, qui, comme *Jack*, sont tout en descriptions d'un style charmant et en études de caractères finement observées. Tout cela disparaît à la scène, où il ne reste qu'une pièce sans action, partant sans grand intérêt. Car, de même qu'il est impossible de faire un civet sans lièvre, de même, au théâtre, les détails n'ont jamais pu remplacer le principal.

1. DISTRIBUTION. — Amaury Dargenton, *M. Lafontaine*. — Le docteur Rivals, *M. Porel*. — Jack, *M. Chelles*. — Docteur Hirr, *M. François*. — Labassindre, *M. Odezenne*. — Landouzie, *M. Cornaglia*. — Moronval, *M. Sicard*. — Daspre, *M. Rebel*. — Schubart, *M. Laferté*. — Caldelard, *M. Fréville*. — Casimir, *M. Boudier*. — Un domestique, *M. Farré*. — Ida de Barancy, *M[lle] C Montaland*. — La mère Archambaut, *M[me] Crosnier*. — Cécile, *M[lle] R. Sisos*. — Delphine du Gard, *M[lle] Marcelle Jullien*. — M[me] Caldelar, *M[lle] Davyle*. — Une fleuriste, *M[lle] Noémie*.

Jack est un pauvre être qui n'a jamais connu son père. Quant à sa jeune mère, qu'il adore, c'est pour lui comme si elle n'existait pas. Car, quel fond peut-il faire sur cette tête sans cervelle, sur le caractère faible et inconscient de cette femme qui n'a d'autre volonté que celle de son triste amant, le vicomte Amaury d'Argenton, un poète sans talent, pourri d'égoïsme et bouffi de vanité? D'Argenton a voulu se débarrasser de Jack et l'a envoyé à l'usine d'Indret. D'Indret, le malheureux jeune homme est passé à bord du *Cydnus* en qualité de chauffeur. Le *Cydnus* fait naufrage, Jack s'échappe comme par miracle et vient embrasser sa mère, dominée plus que jamais par son seigneur et maître d'Argenton. Jack se meurt, mais sa prétendue mère a bien autre chose à faire que de s'occuper de lui. On va représenter à Lyon la *Fille de Faust*, que d'Argenton s'est vu refuser par tous les théâtres de Paris. Ida (c'est le nom de la belle courtisane) est donc partie pour Lyon. Elle en revient battue par le d'Argenton, mais aimant toujours son infidèle plus que son fils, qu'elle délaisse encore une fois, et croyant plus aux fausses protestations de ce beau parleur qu'à la sincère affection de son Jack, qui meurt de cet abandon. Ainsi finit, bien tristement, cette pièce où, sauf Jack et la jeune fille, bâtarde comme lui, qui s'est éprise de pitié et d'amour pour cet être souffreteux et opprimé, où les principaux personnages, dis-je, sont antipathiques ou repoussants. Antipathique, la mauvaise mère, et repoussant, d'Argenton, cet être vil, sans cœur et sans courage.

Le rôle de Jack est fort bien tenu par un jeune comédien, M. Chelles, que nous avions déjà beaucoup remarqué dans le Barbaroux de *Charlotte Corday*. Lafontaine, qui a travaillé à la pièce, a payé de sa personne en composant et en rendant avec talent l'agaçant personnage de d'Argenton. Bien charmante et presque aimable encore en ses folies si féminines et si peu maternelles, la belle Céline Montaland, à qui le rôle d'Ida de Barancy comptera comme une création de véritable comédienne. N'oublions ni Porel, dans le vieux docteur Rivals, ni Mlle Sizos, dans Cécile, ni Mme Crosnier, dans la mère Archambault, si profondément dévouée à Jack. Pièce admirablement interprétée, qui fait le plus grand honneur à la direction de M. de la Rounat. Mais pièce triste, s'il en fût jamais. « Quelle oie! dit en parlant d'Ida l'un des *ratés*, le docteur Hirr. A elle seule, elle aurait sauvé le Capitole! » Oui, sans doute, Ida est une oie de la plus belle espèce; mais le malheur est qu'on peut en dire autant de la plupart des personnages de la pièce, tous plus bêtes les uns que les autres. L'esprit et la gaîté, voilà surtout ce qui manque à *Jack*. Faite par un véritable homme de théâtre (M. Lafontaine est avant tout un artiste) qui se serait bien gardé de passer sous silence les émouvantes péripéties de la vie de Jack à Indret, la pièce eût fait un excellent drame d'Ambigu. A l'Odéon, elle dépasse parfois la note et sort du cadre, trop vaste pour les fins détails de Daudet. Je ne voudrais pas finir par « un mot cruel », et cependant je veux vous rapporter la conversation de deux

Jack est un pauvre être qui n'a jamais connu son père. Quant à sa jeune mère, qu'il adore, c'est pour lui comme si elle n'existait pas. Car, quel fond peut-il faire sur cette tête sans cervelle, sur le caractère faible et inconscient de cette femme qui n'a d'autre volonté que celle de son triste amant, le vicomte Amaury d'Argenton, un poète sans talent, pourri d'égoïsme et bouffi de vanité? D'Argenton a voulu se débarrasser de Jack et l'a envoyé à l'usine d'Indret. D'Indret, le malheureux jeune homme est passé à bord du *Cydnus* en qualité de chauffeur. Le *Cydnus* fait naufrage, Jack s'échappe comme par miracle et vient embrasser sa mère, dominée plus que jamais par son seigneur et maître d'Argenton. Jack se meurt, mais sa prétendue mère a bien autre chose à faire que de s'occuper de lui. On va représenter à Lyon la *Fille de Faust*, que d'Argenton s'est vu refuser par tous les théâtres de Paris. Ida (c'est le nom de la belle courtisane) est donc partie pour Lyon. Elle en revient battue par le d'Argenton, mais aimant toujours son infidèle plus que son fils, qu'elle délaisse encore une fois, et croyant plus aux fausses protestations de ce beau parleur qu'à la sincère affection de son Jack, qui meurt de cet abandon. Ainsi finit, bien tristement, cette pièce où, sauf Jack et la jeune fille, bâtarde comme lui, qui s'est éprise de pitié et d'amour pour cet être souffreteux et opprimé, où les principaux personnages, dis-je, sont antipathiques ou repoussants. Antipathique, la mauvaise mère, et repoussant, d'Argenton, cet être vil, sans cœur et sans courage.

Le rôle de Jack est fort bien tenu par un jeune comédien, M. Chelles, que nous avions déjà beaucoup remarqué dans le Barbaroux de *Charlotte Corday*. Lafontaine, qui a travaillé à la pièce, a payé de sa personne en composant et en rendant avec talent l'agaçant personnage de d'Argenton. Bien charmante et presque aimable encore en ses folies si féminines et si peu maternelles, la belle Céline Montaland, à qui le rôle d'Ida de Barancy comptera comme une création de véritable comédienne. N'oublions ni Porel, dans le vieux docteur Rivals, ni Mlle Sizos, dans Cécile, ni Mme Crosnier, dans la mère Archambault, si profondément dévouée à Jack. Pièce admirablement interprétée, qui fait le plus grand honneur à la direction de M. de la Rounat. Mais pièce triste, s'il en fût jamais. « Quelle oie ! dit en parlant d'Ida l'un des *ratés*, le docteur Hirr. A elle seule, elle aurait sauvé le Capitole ! » Oui, sans doute, Ida est une oie de la plus belle espèce ; mais le malheur est qu'on peut en dire autant de la plupart des personnages de la pièce, tous plus bêtes les uns que les autres. L'esprit et la gaîté, voilà surtout ce qui manque à *Jack*. Faite par un véritable homme de théâtre (M. Lafontaine est avant tout un artiste) qui se serait bien gardé de passer sous silence les émouvantes péripéties de la vie de Jack à Indret, la pièce eût fait un excellent drame d'Ambigu. A l'Odéon, elle dépasse parfois la note et sort du cadre, trop vaste pour les fins détails de Daudet. Je ne voudrais pas finir par « un mot cruel », et cependant je veux vous rapporter la conversation de deux

spectateurs descendant de la troisième galerie après le quatrième acte : « Eh bien! qu'est-ce que tu dis de ça? — Je dis que ce déjeuner entre la cocotte et son fils est plus ignoble que *Nana.* » Qu'auraient donc pensé les deux interlocuteurs s'ils avaient, comme nous, assisté à la répétition générale de *Jack*, où le déjeuner en question avait bien d'autres développements? Ida y insistait sur *Ay Chiquita* et offrait une cigarette à son fils en lui parlant de ses amants. Pour le coup, c'était inadmissible, et en abrégeant cette scène vraiment pénible, M. Alphonse Daudet a fait beaucoup plus qu'il ne pense pour le succès de son œuvre. — *Jack* pourtant n'aura pas plus de cinquante-sept représentations.

15 Janvier. — A propos du 259e anniversaire de la naissance de Molière, en même temps que les *Précieuses ridicules* et le *Malade imaginaire*, on a joué un acte en vers de M. Ernest d'Hervilly, l'auteur du *Bonhomme Misère* et de *la Belle Saïnard*, qui n'est pas un simple à-propos, mais bien une véritable pièce de théâtre. Ajoutons que c'est sur un fait réel, très longtemps resté inconnu, qu'est basée cette petite comédie fantaisiste, intitulée *Poquelin père et fils*. Dans les papiers de la succession de Molière, dont M. E. Soulié a retrouvé l'inventaire il y a peu d'années, il a découvert la preuve (une *décharge* signée du nom du mathématicien Rohaut, ami intime du grand comique) que celui-ci, instruit des embarras pécuniaires de son père, et n'osant venir directement à son aide,

avait usé d'un stratagème filial pour lui faire accepter son argent. Rohaut, dûment stylé, alla trouver le vieux tapissier et lui demanda à placer dans son commerce la somme de 10 000 livres, ce qui, aujourd'hui, équivaudrait à près de 50 000 francs. Le marchand accepta, et les prétendues économies de son feint prêteur le sau vèrent de la ruine. Molière, délicat, garda dans ses papiers la décharge que Rohaut lui fit pour l'acquit de sa conscience, en cette occasion. Il l'aurait probablement détruite et l'on n'aurait jamais rien su de ce beau trait du glorieux poète si la mort n'avait surpris le noble artiste avant qu'il eût pu mettre ordre à ses affaires. Comédie lestement troussée (c'est assurément la première fois qu'on met en vers les mathématiques), mais jouée un peu lentement, le premier soir, par Porel (Molière), préoccupé et surmené, en ces derniers temps, par toutes les répétitions et tous les raccords de *Jack;* par Rebel, Kéraval et Mlle Madeleine Plouvier. Dernier détail : la commande des meubles *verts*, faite au tapissier Jean Poquelin par son fils Molière, sous le nom de Jacques Rohaut, est absolument historique. Le public de cette représentation populaire a fait fête à la jolie petite pièce de M. Ernest d'Hervilly, qui tiendra certainement sa place au répertoire de l'Odéon. *Poquelin père et fils* était suivi, selon l'usage, du *Malade imaginaire*, et précédé des *Précieuses Ridicules*. On sait comment, jouées en 1659, les *Précieuses* attaquèrent les mœurs du temps. Molière y laissait les canevas italiens et

les traditions de théâtre pour y voir les choses avec ses yeux, pour y parler haut et ferme, selon sa nature, contre le plus irritant ennemi de tout grand poète dramatique au début, le bégueulisme bel esprit, et ce petit goût d'alcôve, qui n'est que dégoût. Lui, l'homme au masque ouvert et à l'allure naturelle, il avait à déblayer avant tout la scène de ces mesquins embarras pour s'y déployer à l'aise et y établir son droit de franc-parler. On a souvent raconté qu'à la première représentation des *Précieuses*, un vieillard du parterre, transporté par cette franchise nouvelle, un vieillard qui sans doute avait applaudi, dix-sept ans auparavant, au *Menteur* de Corneille, ne put s'empêcher de s'écrier, en apostrophant Molière, qui jouait Mascarille : « Courage, courage, Molière! voilà la bonne comédie! » A ce cri, qu'il devinait bien être celui du vrai public et de la gloire, à cet universel et sonore applaudissement, Molière sentit, comme le dit Segrais, s'enfler son courage, et il laissa échapper ce mot de noble orgueil, qui marque chez lui l'entrée de la grande carrière : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence, et d'éplucher les fragments de Ménandre; je n'ai qu'à étudier le monde. » Oui, Molière, le monde s'ouvrait à vous; vous l'aviez découvert et il était vôtre ; vous n'aviez désormais qu'à choisir vos peintures. Si vous imitez encore, ce sera que vous le voudrez bien, ce sera que vous prélèverez votre part là où vous la trouverez bonne à prendre; ce sera en rival qui ne craint pas les rencontres, en roi puissant, pour agrandir votre empire. Tout ce

qui sera emprunté par vous restera embelli et honoré. Et surtout, quand il s'agit de poésie dramatique, on peut appliquer sans ironie à de certains plagiats, faits de main souveraine, le mot de la fable :

Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

L'Odéon inaugurait alors une modification dans l'ordre de ses spectacles. Le « vendredi » cessait d'être consacré au répertoire classique. Ces représentations désormais reportées au « lundi » en soirées populaires à prix réduits étaient inaugurées le 24 janvier par un spectacle composé de *Crispin rival de son maître*, de la jolie comédie de M. Ernest d'Hervilly, *Poquelin père et fils*, et du *Malade imaginaire*, avec la cérémonie. La seconde soirée populaire de répertoire classique à prix réduits avait lieu le 31 janvier, et se composait des *Fourberies de Scapin*, et du *Barbier de Séville*. Le 7 février, M. Paul Mounet faisait son troisième début en abordant le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*, à côté de Mmes Defresne, Malvau, de MM. Sicard, Brémont, Cornaglia, etc., et l'on reprenait, pour la première fois, depuis plus de quatorze ans, le *Comte de Boursoufle*. C'était décidément une excellente idée qu'avait eue M. de la Rounat de transformer les vendredis classiques en soirées populaires à prix réduits : le soir où l'on jouait du répertoire à l'Odéon était maintenant le plus couru. La salle est alors littéralement bondé de spectateurs avides d'applaudir

les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière, et je vous assure que ce public est curieux, non seulement par sa connaissance des beaux endroits tragiques, mais aussi par sa bonne foi et son grand désir de s'amuser, d'en avoir « pour ses quarante sous ». La modicité du tarif est évidemment pour beaucoup dans l'influence que les lundis amènent à l'Odéon ; il ne faudrait pas croire, toutefois, que la recette n'arrive pas, ces jours-là, à un chiffre respectable. On fait 2500 francs, et comme Racine et Corneille ne touchent plus de « droits », c'est un fort joli total dont quelques théâtres du boulevard, que nous pourrions nommer ici, se contenteraient à l'heure présente. M. Paul Mounet, qui interprétait pour la première fois Achille d'*Iphigénie en Aulide*, ne nous semble pas en progrès sensible : il a toujours l'accent pittoresque qu'on lui a conseillé de corriger lorsqu'il a paru dans *Horace;* mais sa belle prestance et ses bras magnifiques lui assurent les suffrages d'une grande partie de l'auditoire : c'est un fait acquis. Le rôle d'Iphigénie a été gracieusement tenu par Mlle Malvau, déjà remarquée dans les *Parents d'Alice*. Le rôle de Clytemnestre fait le plus grand honneur à Mlle Defresne.

Après les malheurs de la triste *Iphigénie*, le public s'est franchement amusé des facéties du *Comte de Boursoufle*[1]. Le comte de Boursoufle est

1. La comédie de Voltaire était jouée avec cette distribution : Le comte, *M. Porel*. — Le chevalier, *M. Amaury*. — Le baron de la Cochonnière, *M. Sicard*. — Mirandin, *M. François*. — Pas-

une fantaisie de Voltaire, — un gros éclat de rire de l'homme qui souriait à peine. C'est l'histoire de deux frères, l'un riche, fat et ladre; l'autre pauvre et entreprenant. Le pauvre sollicite du riche une dizaine de mille louis qui lui sont durement refusés; alors, il lui passe par la tête de se substituer au ladre et de lui souffler sa fiancée, une demoiselle de la Cochonnière, qui vaut 500 000 francs nets. Quand le riche reparaît, il est bafoué et berné d'importance. Le sujet, comme l'on voit, n'est pas compliqué. Voltaire l'a traité à la bonne franquette, et il a su dérider son public, — ce soir, comme il y a quatorze ans, à la dernière reprise qu'en fit M. de la Rounat, — et il y a quatorze ans, comme en l'an de grâce 1754.

Car *M. de Boursoufle* (ou plutôt l'*Echange*, ou plutôt *Quand est-ce qu'on qu'on me marie?* premiers titres de la farce de Voltaire), date de 1754; ces trois petits actes furent joués chez Mme du Châtelet, et l'auteur avait assez peur d'être sifflé pour les avoir fait précéder d'un prologue. Le prologue avertit que la chose est sans conséquence, et que la pièce sera « reconduite », comme on dit à présent. M. de la Rounat a bien fait de supprimer ledit prologue, rimé en méchants vers. Et quand nous disons *rimé*..., c'est une façon de parler. Voltaire y accouple *farce* et *parce*... que!!! tout comme un confectionneur de complaintes. Le *Comte*

quin, *M. Kéraval.* — Le bailli, *M. Fréville.* — Colin, *M. Boudier.* — Mme Barbe, *Mlle Raucourt.* — Mlle Thérèse de la Cochonnière, *Mlle Chartier.* — Un page, *Mlle Noémie.*

de Boursoufle a été rondement joué par MM. Porel, Kéraval et François, et par Mlle Chartier, fort gentille dans Mlle Gothon de la Cochonnière.

15 Mars. — Premières réprésentations de **LE KLEPHTE**, comédie en un acte, en prose, de M. Abraham Dreyfus[1], et de **MON DÉPUTÉ**, comédie en trois actes, en prose, de MM. Jules Guillemot et Albert Fontaine[2]. — Un aimable succès

1. Distribution. — Praberneau, *M. Porel.* — Philippe, *M. Amaury.* — Antoine, *M. Boudier.* — Amélie, *Mme Grivot.* — Claire, *Mlle Raphaèle Sisos.*

2. Distribution. — Taverny, *M. A. Lambert.* — Mauléon, *M, Clerh.* — Gruchard, *M. François.* — Le colonel Valmorin, *M. Sicard.* — Gaëtan de Kerlac, *M. Amaury.* — Maître Béquillard, *M. Boudier.* — Daigrefeuille, *M. Foucault.* — Beurrichon, *M. Fréville.* — Dominique, *M. Favre.* — Un brigadier de gendarmerie, *M. Laferté.* — Mme Mauléon, *Mlle Raucourt.* — Blanche Valmorin, *Mlle Waldteufel.* — La baronne de Kerlac, *Mlle Alice Chêne.*

M. Sarcey annonçait, dans sa Chronique théâtrale du *Temps*, que plusieurs auteurs, dont la Comédie-Française ne joue pas les œuvres, étaient sur le point de retirer leurs pièces et d'en faire profiter d'autres scènes. De même que M. Octave Feuillet a transporté la plus grande partie de son répertoire au Gymnase, ces auteurs, fatigués d'un situation si fâcheuse pour leurs intérêts d'argent et de gloire, donneraient leurs principaux ouvrages à l'Odéon, au Gymnase et au Vaudeville.

Il paraît que M. de La Rounat a demandé à M. Perrin de lui prêter celles des pièces dont le Théâtre-Français ne fait rien. Le directeur de l'Odéon tenait au directeur de la Comédie-Française ce raisonnement d'une logique irréfutable :

« Ne mettez pas l'auteur dans la nécessité de vous retirer son œuvre pour me la donner et de s'enlever ainsi complètement l'espérance de la revoir un jour sur votre théâtre. Autorisez-le, tout en la gardant chez vous, à m'en laisser la jouissance. Quel tort cela vous fait-il? Ou vous ne la jouerez pas, et alors le préjudice est évidemment nul. Ou, s'il vous plaisait de la reprendre un

pour le *Klephte;* un insuccès complet pour *Mon député!* Tel est le bilan de la soirée de l'Odéon. Un peu puérile peut-être et pas très nounouvelle, la petite pièce de M. Abraham Dreyfus ne vaut ni la *Gifle* ni la *Victime*. Elle est pourtant amusante et gaie; elle a fait grand plaisir au public, très sympathique au jeune et spirituel

jour, vous la remonteriez avec un éclat où l'Odéon ne saurait atteindre, et votre supériorité n'en serait que mieux établie. »

— « Pour moi, ajoutait M. de la Rounat, je ne puis vivre sans cette concession. L'Odéon n'a pas de répertoire. Si la pièce nouvelle que j'essaie ne réussit point, je suis obligé de la jouer quand même. Car je n'ai d'autre ressource que Corneille, Racine et Molière, qui ne peuvent me sauver qu'un jour par semaine. Pourquoi la Comédie-Française ne viendrait-elle pas à mon secours? L'Odéon est subventionné par l'État pour lui découvrir des auteurs et lui former des artistes. C'est bien le moins qu'ayant le bénéfice de la chose, elle y contribue pour sa part, non pas de son argent, grand Dieu! mais de sa bonne grâce. Le service qu'on lui demande est de ceux qu'elle est capable de rendre, car il ne coûtera rien. »

Des négociations s'engagèrent sur ce pied entre M. de la Rounat et M. Perrin, avec l'approbation du ministère des Beaux-Arts, qui avait senti la force des arguments présentés par le directeur de l'Odéon. M. Perrin en parut moins touché.

Les pourparlers et les échanges de lettres n'ont pas abouti, et M. Sarcey ajoute :

« Si M. de la Rounat pouvait attendre, je lui conseillerais de prendre patience. Ce système de stérilisation ne saurait durer fort longtemps; il s'épuise par son excès même, et il tombera bientôt.... Mais les heures pressent. M. de la Rounat va se concerter avec les auteurs. Ils ont le droit de retirer d'un théâtre une pièce qui n'a pas été jouée depuis un an et un jour. Peut-être quelques-uns préfèreront-ils, à l'honneur platonique de figurer sur la liste de la Comédie-Française, le profit positif qu'ils tireront de leurs œuvres jouées à l'Odéon, devant un public qui les avait oubliées et qui sera charmé de les revoir. Je livrerai les noms des pièces quand le moment sera venu. Peut-être, en parlant trop tôt, dérangerais-je des combinaisons en cours d'exécution... » M. Sarcey n'a pas encore parlé....

auteur. Elle tient tout entière dans la querelle de deux jeunes mariés sur laquelle se greffe la brouille d'un ménage un peu plus mûr. On connaît la célèbre Orientale de Victor Hugo, intitulée *Lazzara* :

Ce n'est point un pacha, c'est un Klephte à l'œil noir
Qui l'a prise, et qui n'a rien donné pour l'avoir,
Car la pauvreté l'accompagne :
Un Klephte a pour tout bien l'air du ciel, l'eau du puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

Claire n'a pas compris la beauté de la poésie d'Hugo : le Klephte n'est pas son homme; de là vient tout le mal. Philipe se fâche et Claire boude, jusqu'à ce que la fâcherie des époux Praberneau leur fasse voir jusqu'à quel point ils sont ridicules. Amélie et son mari jouent sans le savoir auprès des deux jeunes gens le rôle des ilotes de Sparte. Ce n'est pas grand'chose, comme vous voyez, mais cela est charmant tout de même, et rondement enlevé par MM. Porel et Amaury, par Mmes Grivot et Raphaële Sisos. Une jolie comédie de paravent qui se recommande d'elle-même aux théâtres de société. — Que dire maintenant de *Mon député?* Les trois actes de la pièce de MM. Jules Guillemot et Albert Fontaine, tournant toujours dans le même cercle, ont fort ennuyé leurs auditeurs, qui auraient voulu une action plus attachante et plus corsée. — Voici en quelques mots le sujet de cette comédie plus qu'anodine : Mauléon est le « joueur de flûte » du député Taverny. C'est Mauléon qui l'a fait nommer, alors que son élection était encore douteuse. C'est à Mauléon qu'il

doit son siège à la Chambre et l'influence qu'il exerce dans l'arrondissement : on n'en est pas encore au scrutin de liste! Taverny ne peut faire un pas sans Mauléon et ne saurait tenter aucune démarche sans l'assentiment dudit Mauléon. C'est ainsi que celui-ci l'oblige à rompre un mariage qui lui plaisait, pour conclure une union plus en rapport avec sa nouvelle position politique. C'est ainsi que Mauléon a rêvé de rallier Gronchard, son plus terrible adversaire. Cette dernière victoire portera à son comble le triomphe de Taverny. Elle fera, en même temps, le malheur de Mauléon. Gronchard, rallié, devient le plus intime ami de Taverny, réduisant à néant l'importance de Mauléon. Faut du zèle, pas trop n'en faut! Mauléon s'est rendu tellement insupportable par le sien, que Taverny ne peut qu'être ravi d'être débarrassé de cette mouche du coche. C'est à Gronchard de dire : « Mon député! » On avait patiemment écouté le premier acte; mais à partir du second, les quolibets des spectateurs n'ont cessé de pleuvoir sur les pauvres interprètes, qui n'en pouvaient mais. Triste soirée, en somme, pour les auteurs et pour le public, dont la tenue, en cette circonstance, a laissé fortement à désirer. Mais allez donc arrêter une salle prise d'un fou rire!

12 Avril. — Première représentation de **MADAME DE MAINTENON**[1], drame en cinq actes et en vers, précédé d'un prologue, par M. François

1. Distribution. — *Personnages du Prologue.* — Antoine de Méran, *M. Chelles.* — M. de Lude, *M. Amaury.* — M. de Lavardin

Coppée. — C'est vers l'année 1676 que l'histoire intérieure de la cour de Louis XIV prend une importance toute nouvelle. Pendant la première partie du règne, la vie intime, les affections personnelles de Louis XIV avaient appartenu à l'histoire anecdotique plus qu'à l'histoire générale. Louis avait fidèlement pratiqué les préceptes qu'il donne à son fils dans ses *Mémoires*, c'est-à-dire qu'un roi, « s'il ne peut se garantir des faiblesses communes au reste des hommes, doit, du moins, en abandonnant son cœur, rester maître de son esprit » et séparer absolument ses affaires de ses plaisirs. La modeste La Vallière n'avait pas désiré, l'altière Montespan n'avait pas su influer sur les affaires publiques. Pour la première fois, sous ce règne, une femme apparaît, qui va devenir insensiblement un personnage politique appelé à agir sur les destinées de la France, et la nature de ses relations avec le roi sera telle que Louis ne croira pas déroger à ses principes en acceptant son influence, influence qui sera, plus tard, exa-

M. Esquier. — François Colletet, *M. Clerh.* — Françoise d'Aubigné, femme de Scarron, *Mlle Fargueil.*

Personnages de la Pièce. — Louis XIV, *M. Lacressonnière.* — Samuel de Méran, *M. Chelles.* — Louvois, *M. A. Lambert.* — Le baron de Croix Saint-Paul, *M. Paul Mounet.* — L'envoyé de Guillaume d'Orange, *M. Sicard.* — Grisard, *M. François.* — Le maréchal, *M. Rebel.* — Le duc, *M. Kéraval.* — Le chevalier, *M. Foucault.* — M. de Pons, *M. Lambert.* — M. de Tracy, *M. Laferté.* — Un ministre protestant, *M. Cornaglia.* — Le marquis de Seignelay, *M. Courdier.* — Pierre Puget, *M. Dancourt.* — Un greffier, *M. Farré.* — Mme de Maintenon, *Mlle Fargueil.* — Nanon, *Mlle Crosnier.* — Henriette d'Aubusson, *Mlle Malvau.* — La comtesse des Grignons, *Mlle Alice Chêne.*

gérée et transformée par le préjugé populaire en domination absolue. En 1666, Mme de Montespan, déjà fort accréditée auprès du roi, sans être encore sa maîtresse, avait recommandé à sa bienveillance une jeune femme d'une famille distinguée, mais pauvre, que le poète burlesque Scarron avait épousée par charité et qu'il avait laissée veuve dans l'indigence. C'était une protestante convertie, petite-fille de l'éloquent et brave d'Aubigné, l'ami d'Henri IV. Quelques années après, Mme de Montespan introduisit sa protégée dans l'intimité du roi, en la chargeant d'élever secrètement les enfants qu'elle avait donnés à Louis. Mme Scarron trouva moyen de se faire prier par le roi lui-même d'accepter ce délicat emploi qu'elle voulait tenir directement « du père et non de la mère ». Le roi, qui venait voir ses enfants, connut donc bientôt leur gouvernante, Mme Scarron ; mais le premier effet qu'elle produisit sur lui ne fut point favorable : « Je déplaisais fort au roi dans les commencements. Il me regardait comme un bel-esprit à qui il fallait des choses sublimes, et qui était très difficile à tous égards. » Il y eut même un temps où Mme de Montespan dut faire quelque chose pour rompre la glace et pour initier cette personne de son choix auprès du roi ; on put juger plus tard des fureurs et des amertumes !... Ici, comme dit Sainte-Beuve, on aura beau épuiser toutes les explications et tous les artifices de l'apologie, on ne fera jamais que Mme de Maintenon (car elle eut, vers ce temps, son titre de marquise), installée par Mme de Montespan, prenant intérêt en appa-

rence à sa passion et à toutes les vicissitudes qui y survenaient, lui écrivant encore le 13 mars 1678 : « Le roi va revenir à vous, comblé de gloire, et je prends une part infinie à votre joie », n'ait pas joué à un certain moment un jeu double et n'ait pas conçu une idée personnellement ambitieuse. Elle ne conçut pas tout d'abord sans doute l'idée de ce que rien ne pouvait présager; elle ne se dit certes point qu'elle deviendrait l'épouse secrète, mais avérée, du monarque; elle sentit seulement la possibilité d'une grande influence, et elle y visa. Ce roman extraordinaire se conduisit et se construisit fil à fil, par un jeu serré, patient et des plus adroits. Mme de Maintenon, une fois qu'elle a un pied à la cour, fait semblant de n'être pas faite pour y vivre et de n'y rester qu'à son corps défendant. C'est là une de ses ruses, et dont peut-être elle est à demi dupe elle-même. « Je retournerais en Amérique, disait Mme de Maintenon, si l'on ne me disait sans cesse que Dieu me veut où je suis. » Elle avait un confesseur, l'abbé Gobelin, qui sut lui dire de très bonne heure, en lui montrant la place (place encore sans nom et nullement vacante, car la reine vivait), qu'il y avait à occuper auprès de Louis XIV : *Dieu vous veut là!* Mme de Maintenon se laissait persuader et restait, et rien n'est curieux comme de la voir entre les deux maîtresses du roi (Mme de Montespan et Mme de Fontanges), allant de l'une à l'autre, recommandant, conseillant, conciliant, décousant sous main, se faisant de fête sans en avoir l'air, et par-dessus tout (c'est son faible et sa méthode) voulant être

plainte de sa situation et voulant se retirer sans cesse. Il n'y eut jamais de glorieuse et d'habile plus confite en modestie et plus raffinée. « Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable, » disait Mme de Maintenon en appliquant ce mot à sa conduite d'alors. Permis à elle de s'applaudir et de s'absoudre ; nous n'appellerons jamais cela de la vertu. Elle négociait, à travers tout, sa véritable et intéressante affaire, son influence propre. Une femme de cœur et franche du collier n'aurait accepté ni supporté un tel rôle un seul instant. Mme de Maintenon fila cette liaison ambiguë durant des années. « Le roi a trois maîtresses, lui disait Mme de Montespan avec fureur : — moi de nom, cette fille (Fontanges) de fait, et vous de cœur. » — « Ce maître vient quelquefois chez moi malgré moi et s'en retourne *désespéré sans être rebuté,* » disait Mme de Maintenon dans une humilité triomphante. Ou encore : « Je le renvoie *toujours affligé, jamais désespéré.* » Cette toile de Pénélope à faire et à recommencer sans cesse dura environ onze années. Qu'on essaie d'imaginer ce que suppose d'habileté de détail cette réserve savante qui entretient si longuement et sait contenir sans étouffer le désir ! La reine étant venue à mourir subitement, en 1683, Mme de Maintenon se trouva devant une perspective d'ambition inespérée, et elle en sut tirer parti comme de tout, avec solidité, considération et un couvert de modestie suprême. Elle en vint à être épousée secrètement du roi, à une date qu'on croit être 1685. Il y eut trois ou quatre personnes, y compris son confesseur,

qui l'appelèrent *Votre Majesté*, à huis clos : c'était assez pour son orgueil. Il lui suffit, pour tous les autres, d'être un personnage à part, non défini et d'autant plus respecté, jouissant de sa grandeur voilée sous le nuage et du sens merveilleux d'une destinée qui perçait assez, comme dit Saint-Simon, sous sa *transparente énigme*. Quelle est maintenant la part qu'a prise Mme de Maintenon à la persécution contre les protestants et à la révocation de l'édit de Nantes ? On a pu exagérer cette part, mais il ne faudrait pas non plus tomber dans un excès contraire : à l'époque où se passe le drame de l'Odéon, l'influence de Mme de *Maintenant*, comme l'appelaient spirituellement les courtisans, était fort grande. Elle l'exerçait pour la *conversion* du roi, et la conversion du roi et la conversion des hérétiques étaient, comme vous le pensez bien, deux idées connexes. « Le roi, — écrivait Mme de Maintenon, le 28 octobre 1679, — le roi avoue ses faiblesses, il reconnaît ses fautes, il pense sérieusement à la conversion des hérétiques, et dans peu, *on y travaillera tout de bon...* » On sait que cette promesse ne fut pas un vain mot. — Mais venons à l'Odéon. Mme de Maintenon, Louis XIV et Louvois forment-ils « un groupe sympathique » de nature à plaire à M. Turquet ? Ce sera au public des représentations suivantes de répondre. Celui du premier soir a favorablement accueilli le petit roman sur lequel sont construits les cinq actes, on pourrait dire les *six* actes de M. Coppée. Au prologue, Françoise d'Aubigné, femme du cul-de-jatte Scarron : « J'ai mieux aimé l'épouser qu'un cou-

vent », a-t-elle dit — laisse partir pour l'Amérique un gentilhomme huguenot qu'elle aime. Mais

> C'est une loi commune
> Aux vieillards que la mort; elle plane autour d'eux.

Et Mme Scarron se fiance à Antoine pour le moment où elle sera veuve. Le gage de ses fiançailles est un psautier où elle écrit les mots : *Au revoir.* Françoise a dit vrai : Scarron ne tarde pas à mourir ; mais le pauvre gentilhomme n'a pas un sort plus heureux, et c'est son frère Samuel qui revient à Versailles, où il retrouve à la cour Mme de Maintenon, sur le point de devenir la princesse Dolgorouki du grand roi. Il lui apprend la mort d'Antoine et lui remet le psautier où le moribond avait écrit le mot *Adieu.* La protection que dès lors Mme de Maintenon accorde à Samuel, en mémoire de son malheureux frère, n'échappe pas aux yeux de Louvois qui, tout en paraissant d'accord avec la marquise, ne cherche qu'une occasion de lui nuire. Le puissant ministre croit voir dans ce jeune homme le fruit d'une ancienne liaison, et songe à se servir de cette découverte contre la future souveraine. Les événements lui en fournissent l'occasion. Une conjuration s'est formée pour enlever le duc de Bourgogne ; les protestants se sont réunis dans les Catacombes qui, pourtant, n'existaient pas du temps de Louis XIV. Passons.... Cette conjuration — qui nous a rappelé malgré nous celle d'*Hernani*, — a eu le succès de la pièce, succès absolument justifié par les vers patriotiques que M. Coppée a mis dans la bouche de Samuel

de Méran, empêchant les Calvinistes d'accepter les propositions de Guillàume d'Orange, qui leur offre des secours pécuniaires en échange des provinces du Nord.

Vendrez-vous votre mère?
Ah! vraiment, cela trouble et passe la raison;
Pour sa croyance avoir supporté la prison,
L'amende, les excès brutaux des garnisaires,
Par avance accepter l'exil et ses misères,
Et coupé son bâton, déjà, pour le chemin,
Puis, au dernier moment, et touchant de la main
La palme du martyre aux champs du ciel fleurie,
Se laisser proposer de livrer sa patrie!
C'est impossible! non, la rage des partis
Ne peut pas vous avoir à ce point pervertis.
Je ne crois pas qu'aucun d'entre vous se décide
A commettre ce lâche et cruel parricide!
Vous êtes des Français, vous vous en souviendrez!
Si vous accomplissez ce crime, ô conjurés!
Si vous abandonnez ce sacré territoire
Dont la moindre cité porte un nom de victoire,
Oui, si vous oubliez, pour vous venger du roi,
Le grand Condé jetant son bâton à Rocroy,
Jean-Bart, liant son fils à son mât de misaine,
Luxembourg, conquérant des villes par douzaine,
Et tant de glorieux et terribles combats,
Et Duquesne impassible au fort du branle-bas,
Et Vauban sous Maestricht et la mort de Turenne;
Si, par mauvais esprit de colère et de haine,
Vous osez à ce point renier le passé,
Toute la gloire acquise et tout le sang versé
Par les vieilles maisons dont après tout nous sommes;
Si vous faites cela, Français et gentilshommes,
Si vous trempez les mains dans cette trahison,
L'édit qui vous poursuit, alors, aura raison;
Le roi ne sera plus un tyran, mais un juge;

Et si, contre ses coups vous trouvez un refuge,
Si même à triompher vous pouvez parvenir,
Que la foudre du ciel tombe pour nous punir!

Louvois, qui a surpris le complot, fait arrêter les conjurés, parmi lesquels se trouve Samuel de Méran, et offre au roi de lui prouver que le jeune homme est le fils de Mme de Maintenon.

C'est en vain que la marquise proteste. — Vous ne voyez donc pas, lui répond le roi,

Vous ne voyez donc pas que je voudrais vous croire,
Et qu'il reste toujours gravé dans ma mémoire,
Le serment qui devait cette nuit nous unir!
Vous ne voyez donc pas que c'est pour le tenir
Que je fais de vos cris retentir ces murailles,
Et que je veux tirer du fond de vos entrailles
La preuve qu'il n'est pas un coupable insensé,
Ce roi qui jusqu'à vous enfin s'est abaissé!
Oui! quand la jalousie atroce me dévore,
Vous ne voyez donc pas que je vous aime encore!

Et comme elle le supplie à genoux de lui accorder la grâce du jeune huguenot :

— Voici la grâce, lui dit le roi ; allez sauver ce Samuel!

Je pénètre ainsi le secret de votre âme.
Si vous rendez la vie à cet homme, madame,
C'est qu'il est votre fils, et, sans mots superflus,
Jamais devant mes yeux ne reparaissez plus;
Moi, j'oublîrai combien vous me parûtes belle.

MADAME DE MAINTENON.

Grand Dieu!...

LE ROI.

Mais si demain, dès l'aube, à la chapelle,

Où je vous attendrai d'un cœur tranquille et fort,
Vous venez m'apporter la preuve de sa mort,
C'est qu'il ne vous est rien, et vous serez ma femme....

Cette scène n'est pas, comme dirait notre confrère Sarcey, la « scène à faire », car elle n'est nullement amenée et vient comme un hors-d'œuvre dans la pièce. Elle n'en est pas moins dramatique et c'est, avec le *synode* du second acte, — depuis la *Conjuration d'Amboise* les « conjurations » portent décidément bonheur à l'Odéon, — c'est, dis-je, le passage qui a produit le plus grand effet. Le cinquième acte est court et émouvant. Il représente une salle basse de la prison de la Bastille, où Mme de Maintenon, accompagnée d'Henriette d'Aubusson, la fiancée de Samuel, apporte la lettre de grâce qu'elle a obtenue du roi. C'est là que défilent les condamnés marchant à la mort. « Vois ton œuvre, Judas! » s'écrie d'une voix terrible le vieux baron de Croix Saint-Paul.

MADAME DE MAINTENON, *à Samuel.*

Mais donne donc l'ordre de grâce! Donne.
Sais-tu que j'ai perdu l'espoir d'une couronne
Pour avoir ce papier, et qu'un trône, là-bas,
Est préparé pour moi si tu n'acceptes pas?
Pourtant, vois, je t'en prie.... à tes pieds je me traîne....
Oui, ta vie avant tout!...

SAMUEL, *déchirant brusquement le papier.*

Eh bien, non! soyez reine!

MADAME DE MAINTENON, *tombant sur un siège.*

Ah!

SAMUEL, *courant se ranger auprès des condamnés.*

Je meurs avec vous. Suis-je un traître, à présent?

CROIX SAINT-PAUL, *l'embrassant.*

Donne-moi ton pardon, mon frère, en m'embrassant.
Toi dont injustement j'ai nié le courage,
Mon baiser sur ta joue effacera l'outrage.
Oui, pardonne au vieillard; Dieu voit mon repentir. ..
Et maintenant reprends ton rang, soldat martyr,
Parmi la légion des chrétiens décimée.

(*Et s'adressant à la marquise*) :

Et vous, vous si fatale à la loi réformée,
Fille des d'Aubigné, marquise, écoutez-moi.
Vous allez devenir la femme du grand roi,
Au but longtemps rêvé votre ambition touche;
Mais c'est le soir du règne, et son soleil se couche.
Redoutez l'avenir prédit par un mourant.
Malheur sur le grand roi! malheur!...

MADAME DE MAINTENON

Dieu seul est grand!

Telle est la conclusion de l'ouvrage, qui ne peut passer pour une pièce intéressante et vraiment théâtrale (Mme de Maintenon ne sera jamais ni sympathique ni intéressante), mais qui contient pourtant d'assez beaux passages pour constituer une œuvre littéraire, assurément digne de la scène de notre second Théâtre-Français. Mlle Fargueil brûle le vers, qu'elle dit comme de la prose, infiniment trop bas et trop vite. M. Lacressonnière rend avec dignité le Louis XIV quinquagénaire de M. Coppée. M. Paul Mounet prête une bien belle voix au vieux baron de Croix-Saint-Paul, et M. Chelles (Samuel de Méran) qui, avec un physique vulgaire, a de la chaleur et une flamme véritable, a été le héros principal de la soirée consacrée à *Madame de Maintenon*. Le drame de M. Coppée se jouera jusqu'au 31 mai, c'est-à-

dire jusqu'à la clôture annuelle de la saison, le théâtre restant fermé pendant trois mois : juin, juillet et août. *Madame de Maintenon* aura obtenu quarante-cinq représentations.

Le 25 mai, une représentation était donnée à l'Odéon par l'Association littéraire internationale, en l'honneur du deuxième centenaire de Calderon; elle a fort bien réussi. Mmes Jeanne Granier, Caron, Lola Gomez, MM. Bonnehée, Pagans et Alphonse Pagès (un spirituel conférencier) ont été vivement applaudis. Un guitariste vraiment espagnol (car il y a des gens qui se disent Espagnols, et...) a mis en joie toute l'assistance. Le morceau de résistance de la soirée était la comédie de Calderon : *De mal en pis*, traduite par notre confrère Armand Silvestre et jouée par Mlle Marie Dumas. La cérémonie s'est terminée par le couronnement du buste de Calderon, avec vers composés pour la circonstance par M. Louis Ratisbonne et déclamés par M. Paul Mounet.

12 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre avec la première représentation de **RIVAL POUR RIRE**, comédie en un acte, en prose, de M. GRENET-DANCOURT[1], et la première représentation de **UN VOYAGE DE NOCES**, drame en quatre actes, en vers, de M. LOUIS TIERCELIN[2]. — On ne pourra pas

1. DISTRIBUTION. — Gaston, *M. Amaury.* — Albert, *M. Brémont.* — Marie, *Mlle Raph. Sisos.*

2. DISTRIBUTION. — Jean Desnoyers, *M. Chelles.* — Giuseppe, *M. François.* — Stefana, *Mlle Tessandier.* — Hélène, *Mlle Suzanne Pic.* — Carlino, *Mlle B. Verney.* — Domenica, *la petite Lamart.*

reprocher à M. de la Rounat de ne pas faire convenablement les choses : il nous offrait deux nouveautés pour la réouverture de son théâtre. Ajoutez à cela que les deux pièces qu'il vient de monter sont les premières œuvres de deux jeunes gens, et vous féliciterez comme nous le directeur de l'Odéon de commencer aussi vaillamment sa saison. Voilà donc enfin l'Odéon rendu à sa véritable destination et redevenu, pour longtemps nous l'espérons, le théâtre des jeunes. Examinons maintenant les deux œuvres qu'on nous présentait ce soir. *Un Rival pour rire* est une agréable berquinade de M. Grenet-Dancourt, qui s'est fait connaître jusqu'ici par un certain nombre de monologues — la maladie du moment — débités avec succès, d'ailleurs, par les Coquelin et par Galipaux. De l'esprit — qui n'est pas toujours d'assez bon aloi, malheureusement — de la gaîté, du sentiment, de la fraîcheur, telles sont les qualités de cette comédie un peu superficielle, et qui a été joliment interprétée par MM. Amaury, Brémont et Mlle Sisos. Il faut bien le dire à l'auteur : sans eux, sa pièce n'eût peut-être pas été aussi favorablement accueillie ; elle eût paru sans doute un peu vide. Telle qu'elle est cependant, c'est une œuvre aimable, mais qui ne nous permet pas encore de préjuger de l'avenir dramatique de M. Grenet-Dancourt. On a goûté surtout la jolie scène des aveux entre Albert et Marie. On a ri de l'employé qui arrive à son bureau à neuf heures, et qui attend le moment de le quitter en confectionnant pour les journaux des charades et

des mots carrés que son chef veut bien signer. En somme, un succès qui doit encourager l'auteur. J'ai hâte d'arriver à la pièce de résistance de la soirée : *Un Voyage de Noces*, un titre plein de gaîté, sous lequel on est un peu surpris de lire le mot terrible de *drame*. Mais je n'ai pas l'intention de chicaner là-dessus M. Louis Tiercelin, dont l'œuvre honorable mérite l'attention. Un jeune peintre a eu jadis pour maîtresse un de ses modèles. De cette liaison, qui a duré six ans, est née une enfant. Mais un jour Jean Desnoyers — le peintre — est parti, rappelé subitement par sa mère mourante. Il n'est pas revenu près de sa maîtresse. Au chevet de sa mère, il a trouvé une jeune fille qu'on lui destinait; pour ne pas contrarier la mourante, il s'est laissé fiancer, et la mère une fois rétablie, il n'a pas osé dire qu'il était lié à une autre femme. Le voilà marié. Supposez maintenant que le hasard du voyage de noces (le hasard est si grand !) le ramène avec sa femme en Italie, dans le petit pays où Stefana — sa maîtresse — est venue se retirer après son abandon, et vous devinez la pièce. L'idée n'en est pas absolument neuve, on le voit. Mais cela nous importe moins, nous avons déjà eu l'occasion de le dire : le mérite consiste justement à présenter sous une forme nouvelle des idées anciennes. Ce serait, à notre avis, se tromper étrangement, que de prendre pour règle de critique le vers du poète :

Sur des esprits nouveaux faisons des vers antiques.

Il y a peu ou point de sujets nouveaux. La

société se transforme, et non pas l'homme, qui reste éternellement le même. Chose singulière, tandis que dans l'homme physique, le fond se renouvelle incessamment et que la forme s'altère à peine, dans l'homme moral, au contraire, c'est le fond qui reste immuable; ce qui varie en lui, ce sont les manifestations de ce fond éternel. Ce sont ces manifestations, variables suivant les milieux, les époques, les climats, qui fourniront à l'artiste des études toujours nouvelles. Nous n'aurions donc garde de reprocher à M. Tiercelin de mettre une fois de plus en scène l'éternelle histoire de la maîtresse délaissée en face de l'épouse légitime. L'action s'engage difficilement. Ce n'est qu'au second acte que la pièce quitte le ton de la comédie pour entrer brusquement dans le drame. C'est là un défaut. On est surpris de ce revirement inattendu, qui trahit l'inexpérience d'un débutant; mais il n'y a là qu'une question de procédé dramatique, que l'auteur acquerra sans peine par l'habitude. A partir de ce moment, la pièce va marcher d'un pas ferme jusqu'au dénouement. La scène capitale se trouve au troisième acte, naturellement. Jean, Hélène — sa femme — et Stefana sont en présence. Hélène, en trouvant ensemble son mari et Stefana, a pressenti la vérité. La maîtresse se dévoue et nie; mais voici que l'enfant se réveille et s'écrie : « Papa ! » en reconnaissant Jean Desnoyers. Une seconde fois Stefana pare le coup en disant à sa fille : « Tu comprends, c'est l'*ami* de ton père. » Et l'enfant, *qui a compris*, tend les bras vers lui en

disant : « Embrassez-moi, *monsieur.* » — *Appelle-moi ton père !* » s'écrie enfin le malheureux.

> Son père !... Son amant !... voilà la vérité.
> J'étouffais à la fin sous tant de lâcheté !

Et c'est sur ces mots que l'acte finit. La scène, admirablement jouée, a produit grand effet. C'est beau, avons-nous entendu dire par quelques personnes, mais ce n'est pas vrai. D'abord, c'est ce qu'il faudrait démontrer. Ensuite, que vient-on nous parler de vérité au théâtre? Ne sait-on pas que cette vérité est toute de convention? Que la vérité d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier et ne sera pas celle de demain? Et c'est au nom de cette prétendue vérité, si mobile, qu'on voudrait condamner une scène parfaitement conforme aux lois essentielles du théâtre ! Que vient-on chercher au théâtre? Des émotions et des sensations que nous ne trouvons pas dans la vie réelle, autrement ce ne serait pas la peine d'y venir. Eh bien ! voilà un auteur qui, par suite de combinaisons ingénieuses, nous procure ces émotions et ces sensations, qui produit, en un mot, quelque chose de *scénique* et de *théâtral*, et nous n'applaudirions pas ! Ce serait se mettre en opposition flagrante avec l'esprit même de l'art dramatique. L'espace, malheureusement, nous fait défaut. Il faut que nous nous hâtions d'arriver au dénoûment. Nous n'y insisterons pas longuement, et nous nous contenterons de citer, en l'appropriant au théâtre, un mot très juste de M. Albert Delpit dans le *Fils de Coralie* : « Dans la vie, la mort

n'est pas une solution, c'est un incident! » M. Tiercelin comprendra par là que la mort de Stefana ne dénoue pas la situation : elle termine — banalement, d'ailleurs — la pièce, et voilà tout. Nous avons défendu M. Tiercelin, chez lequel nous paraissent exister des qualités dramatiques; il nous permettra sans doute de lui adresser rapidement quelques reproches. A part Stefana, le caractère des autres personnages n'est pas assez indiqué. En outre, et ceci est plus grave, les vers de M. Tiercelin sont souvent bien médiocres. La pièce est admirablement jouée par Mlle Tessandier, qui *vit* le rôle de Stefana, si elle ne le *dit* pas : prose ou vers, c'est pour elle une seule et même chose. M. Chelles a si bien lancé le cri : « Appelle-moi ton père ! » que les applaudissements, éclatant de toutes parts, ont empêché d'entendre les deux vers qui suivent et qui terminent le troisième acte. Mlle Suzanne Pic, qui débutait dans le rôle d'Hélène, a fait de notables progrès depuis l'Ambigu, où elle a joué avec succès le *Grand-Père*, de Georges Petit. La voix est toujours charmante et la diction généralement juste. Nul doute qu'elle ne rende de réels services à l'Odéon dans l'emploi de jeune première. En somme, voilà une bonne soirée. Nous en félicitons sincèrement les jeunes auteurs et le directeur du second Théâtre-Français.

Le 19 septembre, reprise de la série des soirées hebdomadaires à prix réduits, inaugurées par M. de la Rounat. La première soirée populaire était composée du *Médecin malgré lui*, joué par MM. Porel, Clerh, Amaury, Boudier, Kéraval,

Mmes Chéron, Chartier et Verney, et d'une très intéressante reprise du *Menteur*, de Corneille, joué par MM. François, Amaury, Rebel, Sicard, Cornaglia, Mmes Chéron, Regnard, Malvau et Verney.

23 Septembre. — Reprise de **LA BELLE AFFAIRE**, comédie en trois actes, en prose, de M. Édouard Cadol[1], et de **LA SUITE D'UN BAL MASQUÉ**, comédie en un acte, en prose, de Mme de Bawr[2]. — L'affiche nouvelle que vient de composer M. de la Rounat, le directeur de l'Odéon, comprend un spectacle de tous points charmant : une petite pièce qui porte allègrement ses soixante-dix hivers, et trois actes de franche comédie signés Édouard Cadol. M. de la Rounat a eu la main heureuse : le tout a été reçu chaudement par le public. La *Suite d'un Bal masqué* est de Mme de Bawr. Ce nom-là nous ramène tout simplement en 1813, et nous prouve que les soucis de la politique et les mœurs guerroyantes n'empêchent point les marivaudages amoureux. Le style de Mme de Bawr est plein d'afféterie, encore qu'il ne soit pas dépourvu de grâce ; et ses personnages sont tous animés du dépit dont Molière a fait une peinture exquise. Il y a dans la *Suite d'un bal masqué* un quatuor dont les affaires

1. Distribution. — De Saint-Albe, *M. Brémont*. — De Versac, *M. Rebel*. — Un domestique, *M. Ernest*. — Mme de Belmont, *Mlle Dyone*. — Mme de Mareuil, *Mme Régis*. — Rosette, *Mlle Chéron*.
2. Distribution. — Georges de Bliac, *M. Porel*. — Langelois, *M. Cornaglia*. — Laherse, *M. Sicard*. — Philippe Labalme, *M. Rebel*. — Ugolet, *M. Verlé* (début). — Anatole, *M. Kéraval*. — Schwartspeiter, *M. Boudier*. — Marthe, *Mlle R. Sisos*. — Mme Langelois, *Mlle Raucourt*. — Pauline de Bliac, *Mlle Malvau*. — Mariette, *Mlle Chéron*. — Un enfant, *la petite Lamart*.

de cœur s'embrouillent à plaisir pendant vingt minutes pour se dénouer ensuite le plus heureusement du monde, et ce quatuor est fort bien représenté par MM. Rebel et Brémont, par Mlle Dyone et Mme Régis. La pièce était jouée, à l'origine (saluez !), par Mlle Mars et par Mlle Levert (les deux ennemies mortelles paraissant dans la même pièce, cela ne laissait pas d'être piquant !), par Mlle Contat, dans le rôle de la soubrette ; par MM. Armand et Michelot. Excusez du peu !

La *Belle Affaire*, de M. Cadol, est une comédie de mœurs, au contraire. Le théâtre du Château-d'Eau en a eu la primeur, mais pour beaucoup de Parisiens, ç'a été une nouveauté. Le couple Langelois s'est installé dans le département d'Indre-et-Loire, à Saint-Amand. Mme Langelois est tourmentée par la passion des honneurs, tandis que son mari, plus simple, ne rougissant pas de sa roture et doué d'une douce philosophie, abdique et laisse Mme Langelois revêtir les fameuses culottes qui sont le signe de l'autorité. M. et Mme Langelois ont une fille, Marthe, et, dans ces dispositions, c'est naturellement à un baron de Bliac qu'ils la marient. Aussitôt le mariage conclu, le baron est forcé de s'absenter pour s'occuper du bonheur de sa petite sœur Pauline, qu'il adore. Alors, Mme Langelois quitte Saint-Amand et accourt chez la baronne, sa fille, pour lui inculquer les bons principes : — les hommes sont d'une essence inférieure ; les femmes doivent avoir le gouvernement du ménage, etc. Il ne s'agit plus de se faire primer aux concours régionaux ou d'écrire des

mémoires sur la canalisation de l'Indre, qui doit relier le Berry au Nouveau-Monde; il s'agit de mettre M. le baron à sa place, comme un mari sans fortune qu'il est, comme un homme qui, en épousant une Langelois, a fait une.... *belle affaire.* Voilà le grand mot lâché! et les deux femmes, la mère et la fille, achètent des chevaux de 5,000 francs, se font faire des toilettes qui rivalisent d'élégance extravagante avec celles de M[lle] Bébé la Frileuse, et, quand le baron rentre chez lui, Marthe lui déclare qu'elle n'entend plus être traitée en petite fille qui ne sait rien. Le baron essaie de mettre le holà! M. Langelois, qui est un brave homme, quoique d'une pâte fort molle, accourt à la rescousse, et Marthe est prise de remords : « Mais, maman, dit-elle à M[me] Langelois, qu'est-ce donc que le mariage? Une lutte.... acharnée, oui; un duel à huis clos, sans paix ni trêve... — Et un mari? — Une nécessité sociale dont on se débarrasse au moyen d'une pension alimentaire. Il y en a qu'on tolère; vois ton père! »

Le baron fait entendre de tout autres paroles à sa femme. Ce qu'il rêve, lui, dans le mariage, c'est une communauté de pensées, de tendances, d'efforts, et, comme Marthe aime son mari, il n'a pas de peine à la persuader. C'est en vain que la farouche belle-mère crie que le baron a juré de noyer sa fille dans les larmes, de lui broyer le front sous son joug d'airain : « Vous avez battu ma fille! Je vais vous traîner devant les tribunaux : que leur direz-vous? — Que j'ai eu tort, s'écrie à la fin le mari, que j'aurais dû commencer par

vous! » A ce moment, M. Langelois s'aperçoit que le bonheur de sa fille est sérieusement menacé. Il se réveille, il se redresse; il impose silence à sa moitié, et la belle-mère fait ses malles. Tout cela marqué d'un trait un peu gros, avec des touches violentes qui sont la caractéristique du talent de M. Cadol, et une certaine tendance à la charge, mais, au fond, très sain, très honnête, et amusant d'un bout à l'autre. Les bonnes pièces font les bons artistes; je dois nommer tout le monde : Mme Raucourt, la terrible belle-mère; M. Cornaglia, un excellent Langelois, et Rebel et Mlle Malvau. Le baron, c'est Porel, que nous avons revu avec infiniment de plaisir, et la petite baronne, c'est Mlle Sisos, qui a composé avec un charme pénétrant ce personnage de Froufrou, où la tête à l'évent doit avoir de jolis yeux pour pleurer et une voix tendre pour persuader, en fin de compte, au mari qu'il a fait une *belle affaire*.

Dans la soirée populaire du 24 octobre, le *Cid*, joué pour la première fois depuis plusieurs années, obtenait un tel succès que plus de deux cents personnes étaient refusées au contrôle. Fort brillamment interprété du reste par la jeune et vaillante troupe du second Théâtre-Français, Mlle Defresne, MM. Albert Lambert, Sicard, etc., le chef-d'œuvre de Corneille était de nouveau donné à prix réduits, le dimanche suivant en matinée[1], et le lendemain lundi en soirée, à prix réduits.

1. Le répertoire faisait naturellement les frais de la plus grande partie des matinées dominicales : on trouvera les titres de ces pièces au tableau récapitulatif qui suit le chapitre de l'Odéon.

26 Octobre. — Première représentation de **MARIE TOUCHET**, drame en un acte, en vers, de M. Gustave Rivet[1], et de **LE DINER DE PIERROT**, comédie en un acte, en vers, de M. Bertrand Millanvoye[2]. — Fille d'un apothicaire d'Orléans, Marie Touchet fut la maîtresse de Charles IX, dont elle eut deux fils. L'un mourut enfant, et l'autre, Charles, bâtard de Valois, reçut le titre de duc d'Angoulême et fut père du dernier duc de ce nom. Après la mort du roi, qui lui conserva jusqu'à la fin le plus tendre attachement, elle épousa François de Balzac d'Entraigues, gouverneur d'Orléans et chevalier des ordres du roi, et se montra digne d'une aussi brillante union par une conduite sage et même sévère. Elle termina sa vie dans la retraite, s'y livrant à des lectures solides et dignes de son esprit, qui, selon Le Laboureur, était *incomparable*. L'exemple de ses désordres fut plus puissant que son active vigilance sur ses deux filles : l'aînée, la célèbre marquise de Verneuil, fut maîtresse d'Henri IV; l'autre vécut dix ans avec le maréchal de Bassompierre. C'est ce qu'on appelle « chasser de race. » Maintenant que je vous ai rappelé en quelques lignes la Marie Touchet authentique, permettez que je vous dise, en aussi peu de mots (n'ayez peur !), la Marie Touchet romanesque de l'Odéon. L'histoire de Marie

1. Distribution. — Charles IX, *M. Rebel.* — Saint-Bris, *M. A. Lambert.* — Un officier, *M. Foucault.* — 1er soldat ivre, *M. Boéjat.* — 2e soldat ivre, *M. Boudier.* — 3e soldat ivre, *M. Laferté.* — Marie Touchet, *Mlle Defresne.*

2. Distribution. — Pierrot, *M. Porel.* — Colombine, *Mlle Chartier.*

Touchet est réduite à de simples proportions, dans la pièce de M. Gustave Rivet. Il ne s'agit pas de la maîtresse de Charles IX, dégoûtée des plaisirs mondains, entrant dans un couvent et terminant dans l'austérité du cloître des jours que le roi — et quelques autres — s'étaient efforcés de rendre brillants. Il s'agit d'un épisode — absolument imaginaire — des massacres de la Saint-Barthélemy, où la fille de l'apothicaire d'Orléans se trouve, on ne sait trop pourquoi, mêlée avec Saint-Bris. Saint-Bris, que nous avons connu, pendant si longtemps, fervent catholique à l'Opéra, est ici un jeune huguenot disant son fait à Charles IX et se faisant le juge du roi :

Je me souviens, roi,
Que tu fais massacrer mes amis et mes frères,
Tu viens t'offrir en proie à mes justes colères?...
Cette main va venger mes compagnons trahis,
Et d'un monstre odieux délivrer mon pays !
(*Il tire son épée.*)
Maintenant, si tu crois en Dieu, fais ta prière.
Implore ton pardon, c'est ton heure dernière....
Je suis ici ton juge et te condamne à mort.
Tu vas mourir !

MARIE TOUCHET.

Saint-Bris, grâce ! je l'aime encor !
Le tuer ! désarmé !...

SAINT-BRIS.

Là, devant cette femme
Devenir assassin, non ! — ce serait infâme !
Car je suis un soldat et non pas un bourreau !
Je ne puis !
(*Au roi.*)
Je remets cette épée au fourreau,

Pour te frapper ainsi ma main est trop loyale,
Et les assassinats sont une œuvre royale.

La preuve en est que, quelques minutes après, le roi ne fait pas grâce au huguenot qui vient de lui laisser la vie sauve.

MARIE TOUCHET.

Pouvez-vous oublier si promptement qu'ici,
Alors que vous étiez sans arme à sa merci,
Il pouvait vous frapper, si son cœur magnanime
N'eût pas avec horreur répudié ce crime?

CHARLES.

Ce que vous demandez, je n'y puis consentir.
J'ai promis, j'ai juré de les anéantir
Tous! Jusqu'au dernier, tous! Non, certes! pas de grâce
Pour ces traîtres, vautours acharnés sur ma race.

Saint-Bris n'est pourtant pas entraîné par les soldats sans lancer son anathème à la tête de Charles IX, qui prend une pose de circonstance pour l'entendre dire :

Entends mon anathème!
Tu portes à jamais, roi, sur ton diadème,
Comme un signe fatal, une tache de sang,
Qui toujours sur ton front ira s'élargissant.
Tu traîneras tes jours, en horreur à toi-même,
Et sans trouver un cœur qui te console et t'aime,
Maudit comme un parjure et seul, comme un banni,
Bientôt tu tomberas, tremblant, lâche et puni.

M. Gustave Rivet a cru devoir nous prévenir que sa pièce était écrite depuis huit ans... Nous croyions, nous, à la composition tout enfantine d'un élève de quatrième. Il n'y avait, en effet, qu'un écolier qui fût capable de nous donner

un Charles IX semblable à celui-ci, et qui pût, avec la naïveté du jeune âge, nous offrir, en un acte insignifiant et quelque peu ridicule, la réduction des *Huguenots* et de la *Reine Margot*, le cinquième acte d'un drame sur la Saint-Barthélemy dont les quatre premiers sont restés dans l'encrier. La pièce de M. Gustave Rivet a du moins mis en relief le talent de Mlle Defresne, la bonne diction de M. Albert Lambert et la bonne.... volonté de M. Rebel. *Marie Touchet* a été suivie d'une bluette un peu longuette, le *Dîner de Pierrot*, dont le sujet, légèrement égrillard, et dont les vers, lestement troussés, ont fait d'autant plus plaisir au public littéraire de l'Odéon, que le drame précédent l'avait littéralement consterné. Lisez ce petit dialogue entre Pierrot et Colombine :

PIERROT.

Quand finirez-vous de me traiter de pître!
Avec vos airs de chatte et votre voix d'oiseau,
Croyez-vous me mener par le bout du museau?
Croit-il me désarmer, votre œil noir qui rayonne?
Je suis un homme fort, entendez-vous, mignonne?
Vous avez le nez fin, friand, fripon, futé,
Mais pour l'instant, c'est un argument réfuté.

COLOMBINE.

J'aime tes grands yeux noirs et ton visage blême,
Et ta bouche écarlate, ô mon Pierrot, je l'aime!
Elle agace ma lèvre et lui donne appétit.

PIERROT, *à part*.

La femme est sans pudeur.

COLOMBINE.

Que dis-tu, mon petit?

PIERROT.

Je dis que le désir vous rend trop provocante.

COLOMBINE.

Embrasse-moi, mauvais!

PIERROT, *se reculant.*

Ne touchez pas, bacchante!

COLOMBINE *le suit en remontant.*

Hélas! je t'aime tant!

PIERROT.

Oui, c'est bon, je le sais....

COLOMBINE.

Que je t'aimerais trop si tu m'aimais assez.

PIERROT.

Par grâce, modérez vos amoureuses fièvres,
Je vois qu'il y a loin *de la soupe à mes lèvres;*
Et je suis las d'attendre; ainsi plus de discours.
Je vous dis que mon ventre appelle à son secours;
Mignonne, prenez garde, en ce moment je bêle,
Je vais rugir bientôt....

COLOMBINE, *redescendant.*

Tu te moques, rebelle;
Mes plaintes, mes soupirs te rendent fier, joyeux;
Tu suis avec plaisir les larmes dans mes yeux.
Monstre qui m'as volé ma première innocence,
Tu ris de ma douleur, fort de mon impuissance!
La femme a tort d'aimer! Les hommes sont ingrats!...
Je dessèche pour toi!...

PIERROT.

Moi, je veux être gras!
L'eau fraîche et ton amour me font maigrir, ma chère:
Toute la nuit dormir, me griser tout le jour,
Travailler, s'il me plaît, par hasard.

COLOMBINE.

Et l'amour?

PIERROT.

Je n'en ai plus besoin; l'âme s'est envolée,
Et mon corps est de marbre.

COLOMBINE.

Alors, tu m'as volée:

Je voulais un amant, et je n'ai qu'un époux.

PIERROT, *à part.*

Si c'était à refaire !

COLOMBINE, *caressante.*

Oh ! remarions-nous.

PIERROT.

Moi ! me remarier ! Oh ! jamais ! c'est trop grave !
Et j'ai suffisamment prouvé que j'étais brave,
En vous prenant pour femme une fois. C'est assez !
L'honneur est satisfait.

On devine que, faisant fi de l'amour quand il est à jeun, Pierrot revient, après dîner, à de meilleurs sentiments. La fantaisie de M. Millanvoye est très joliment jouée par M. Porel — un Gille qu'eût signé Watteau — et par Mlle Suzanne Chartier. On a vivement applaudi le débutant et ses joyeux interprètes.

M. de la Rounat ne néglige rien pour rendre attrayantes les représentations populaires qu'il donne une fois par semaine au public. C'est ainsi que le 14 novembre il faisait débuter Mlle Tessandier dans le rôle de Camille, d'*Horace*[1]. L'actrice a déployé, à cette occasion, la meilleure volonté du monde. Mais, hélas ! cela ne suffit pas pour porter le poids très lourd d'une figure tragique. Il faut encore, pour animer ces personnages surhumains, avoir presque du génie. Voilà pourquoi Mlle Tessandier, tout en étant une artiste de talent, n'a que médiocrement réussi ce soir. J'en arrive

1. Distribution. — Horace, *M. Chelles.* — Le vieil Horace, *M. Paul Mounet.* — Curiace, *M. Rebel.* — Tulle, *M. Sicard.* — Valère, *M. Brémont.* — Flavian, *M. Boéjat.* — Camille, *Mlle Tessandier.* — Sabine, *Mlle Samary.* — Julie, *Mlle Chéron.*

même à croire que l'actrice n'était pas en pleine possession de ses moyens, car je n'ai retrouvé chez elle aucun de ces éclats qui, généralement, font pardonner ses inégalités. Après avoir fait preuve d'une certaine énergie dans le monologue qui précède la grande scène entre Horace et sa sœur, Mlle Tessandier a complètement manqué de force dans cette scène. Dans la fameuse tirade : *Rome, l'unique objet de mon ressentiment*, elle n'a guère bien dit qu'un vers :

Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore.

Puis, ce fut tout. Ce n'est pas assez. Je ne désespère pas cependant de voir Mlle Tessandier mieux réussir à un second essai. Il faut bien dire aussi que le reste de l'interprétation n'a pas été très bon. M. Chelles exagère, dès les premières scènes, le caractère farouche d'Horace. M. Rebel débite le vers d'une façon qui a paru plus que monotone. Mme Samary n'est pas faite pour jouer les tragédies. Paul Mounet faisait le vieil Horace : il y a été convenable, et rien de plus.

Le 27 novembre, on jouait pour la première fois à l'Odéon les *Enfants d'Édouard*. Le beau et touchant drame de Casimir Delavigne était monté au second Théâtre-Français avec un soin tout particulier. M. Charles Masset y faisait sa première réapparition par le rôle de Tyrrel; les autres rôles principaux étaient tenus par M. A. Lambert, Mmes Samary, R. Sisos, Lauriane, etc. Les décors avaient été exécutés d'après le tableau de Paul Delaroche, qui se trouve au musée du Louvre.

M. Porel, l'artiste de goût à qui l'Odéon doit un bon nombre de ses succès, et sans lequel le second Théâtre-Français paraîtrait ainsi qu'un corps sans âme, est nommé directeur de la scène à ce théâtre. C'est le 5 décembre que cet événement a été annoncé au foyer des artistes. M. Porel remplira ces fonctions délicates conjointement avec M. Valnay. Le nouveau directeur de la scène n'abandonnera point pour cela les rôles de son emploi; nous l'applaudirons l'an prochain dans l'*Honneur et l'Argent*, que l'Odéon reprendra au mois de janvier 1882.

22 Décembre. — Première représentation de l'**INSTITUTION SAINTE-CATHERINE**, comédie en quatre actes, en prose, par M. Abraham Dreyfus[1]. — Le sympathique M. Petitbourg, membre de l'Institut, conservateur du musée *préhistorique* (Pradeau), et madame son épouse (Mme Crosnier), ont deux filles, Mlles Laure et Cécile, que, par suite d'un absurde système d'éducation, ils ont l'habitude de promener de bals en soirées, de bains de mer en villes d'eau, à tel point qu'on ne connaît

1. Distribution. — Petitbourg, *M. Pradeau*. — Thimonier, *M. Cornaglia*. — Lucien Thimonier, *M. Amaury*. — Henri Briel, *M. A. Lambert*. — Le docteur Sautriot, *M. Brémont*. — Vicomte de Pont-de-Braye, *M. Rebel*. — Marquis de La Roche-Langlevif, *M. Sicard*. — Gaston de Rivesaltes, *M. Verlé*. — Boulinois, *M. Peutat*. — Fléchinot, *M. Kéraval*. — Marcheprime, *M. Fréville*. — Casimir, *M. Boudier*. — Mme Petitbourg, *Mlle Crosnier*. — Mme Ardouin, *Mlle L. Grivot*. — Laure, *Mlle R. Sisos*. — Cécile, *Mlle J. Malvau*. — Dorothée, *Mlle Raucourt*. — Marquise de La Roche-Langlevif, *Mlle Marni*. — Mariette, *Mlle Demorcy*.

qu'elles et qu'on commence à avoir assez de les voir partout et toujours. Comme des actrices qui sont trop tôt montées sur les planches, elles s'usent vite à un pareil métier; toutes jeunes, elles passent déjà pour vieilles; demi-riches et faisant elles-mêmes, comme d'honnêtes petites bourgeoises, leurs robes et leurs chapeaux, elles affectent tant d'élégance qu'elles effrayent les prétendants au lieu de les attirer. Une certaine Mme Ardouin a pourtant promis de les *caser;* mais la jeune veuve est une fine mouche qui cherche pour elle-même, et qui sera le mauvais génie de la famille qu'elle paraît protéger. C'est ainsi qu'elle fait manquer le mariage d'une de ces demoiselles, et compromet l'aînée sans la moindre vergogne. Il va sans dire pourtant que les écailles finiront, fort heureusement, par tomber des yeux de M. et de Mme Petitbourg, qui comprendront un peu tard (mieux vaut tard que jamais) que le plus mauvais service qu'ils puissent rendre à leurs filles est de les faire passer pour ce qu'elles ne sont pas. Comédie très morale, comme vous voyez, bourrée de mots de situation, qui sont la marque de l'esprit de M. Abraham Dreyfus, l'auteur du *Monsieur en habit noir* (qu'il me pardonne de lui rappeler, à cette occasion, son premier grand succès!), de la *Victime*, de la *Gifle* et du *Klephte*, qu'on a joué, cette année, nous l'avons vu, sur cette même scène de l'Odéon. D'où vient que ces mots ont fait long feu, et que cette pièce, qui devait être très gaie, a paru longue, très longue et plus que froide ?... Faut-il employer le cliché célèbre, et

dire que c'est là « l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche » ? Doit-on déduire du résultat de cette soirée que M. Abraham Dreyfus ne peut écrire que de petits actes pleins d'observation et ne saurait composer un ouvrage de plus d'importance? Non, certes..., mais il a eu le tort de s'embrouiller, et de nous embrouiller nous-mêmes dans une intrigue qui n'existait pas, de nous donner ainsi une pièce sans action et de prendre pour neufs des caractères amusants, qui sont déjà connus et ont été souvent exploités au théâtre. On attendait beaucoup de M. Abraham Dreyfus. De là, sans doute, une partie de son insuccès. Il y a pourtant, dans l'*Institution Sainte-Catherine*, deux fort jolies scènes, celle du troisième acte, entre M. Petitbourg et le père Thimonier : « Ah çà ! faites-vous la demande ou ne la faites-vous pas? » et celle du quatrième acte, où, loin de remercier le jeune homme qui a cru bien faire en se battant pour elle, Laure finit par lui dire : « Je vous déteste! — Et moi, je vous aime ! » répond-il. MM. Pradeau et Cornaglia sont fort bien placés dans Petitbourg et Thimonier. Mlle Sisos joue très agréablement le rôle de la jeune fille un instant compromise. Mais nous devons une mention toute spéciale à Mme Grivot, qui s'est tirée à son honneur avec bien du talent du rôle ingrat et peu sympathique de Mme Ardouin. Chose étonnante : ses intonations nous ont rappelé par moments celles de Mlle Fargueil. Citons encore Mlle Raucourt, rendant en toute perfection un rôle de vieille fille, naïve et bonne, qui nous

a paru fort bien tracé; M. Brémont, sautillant ga lamment le rôle du docteur Sautriot; M. Amaury très gai dans le rôle du jeune Lucien Thimonier le fils de l'homme en bois; MM. Albert Lambert Rebel, M[lles] Malvau et Demorcy, tous complèten un bon ensemble dans une pièce qui ne comport pas moins de dix-neuf personnages. M. Abrahar Dreyfus a été aussi bien défendu que possible espérons que le spirituel écrivain se défendra lui même une autre fois.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre d représ. pen l'année.
Charlotte Corday, drame. . . .	5		7
Les Inutiles, comédie.	4	4 janvier	8
Le Voyage à Dieppe, comédie. .	3		22
Andromaque, tragédie.	5		1
Tartuffe, comédie en vers. . . .	5		8
* *Jack*, pièce.	5	11 janvier	57
Les Précieuses ridicules, comédie en vers.	1		10
Poquelin père et fils, à propos.	1		4
Le Malade imaginaire, com. .	3		7
Crispin, rival de son maître, comédie	3		1
Le Barbier de Séville, comédie.	4		5
Les Fourberies de Scapin, comédie	3		7
Iphigénie en Aulide, tragédie. .	5		2
Le comte de Boursoufle, pièce.	1		2
Les Fausses confidences, comédie.	3		2
L'Avare, comédie.	5		4
Les Femmes savantes, comédie en vers.	5		4
Le Légataire universel, comédie en vers.	5		5
Le Mariage de Figaro, com. .	5		5
Phèdre, tragédie.	5		3
Les Ricochets, comédie. . . .	1	15 mars	24

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de représ. pend. l'année.
* *Le Klephte*, comédie en vers	1	15 mars	27
* *Mon député*, comédie	3	15 mars	27
Georges Dandin, comédie	3		3
L'École des maris, comédie en vers	3		5
Le Médecin malgré lui, com.	3		6
* *Madame de Maintenon*, comédie en vers	5	12 avril	45
Le Misanthrope, com. en vers.	5		6
L'École des femmes, comédie en vers	5		3
Les Plaideurs, com. en vers.	3		5
Polyeucte, tragédie	5		1
La fausse Agnès, comédie	1		8
* *Rival pour rire*, comédie	1	12 septembre	46
* *Un voyage de noces*, drame en vers	4	12 septembre	29
Le Menteur, comédie en vers.	5		3
Le Cid, tragédie	5		7
La suite d'un bal masqué, comédie	1	23 septembre	11
La Belle affaire, comédie	3	23 septembre	58
La Gageure imprévue, comédie.	1		7
* *Marie Touchet*, drame	1	26 octobre	37
* *Le Dîner de Pierrot*, comédie en vers	1	26 octobre	39
Horace, tragédie	5		3
Les Enfants d'Édouard, drame.	3	27 novembre	9
Les Muses de Racine, à propos.	1		1
* *L'Institution Sainte-Catherine*, comédie	4	22 décembre	11
Les Folies amoureuses, com.	3		3

GYMNASE-DRAMATIQUE[1]

La reprise du *Mariage d'Olympe*, de M. Émile Augier, n'avait pu donner plus de cinquante et une représentations, en comptant celles des matinées[2]. Le 14 février, l'affiche était renouvelée, et composée de **L'ALOUETTE**, comédie en un acte, de

1. DIRECTEUR : M. Victor Koning. SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : M. Émile Abraham. ADMINISTRATEUR : M. Derval. DIRECTEUR DE LA SCÈNE : M. Landrol.

2. Dans sa matinée du 23 janvier, M. Koning glissait une pièce en un acte, en vers, *Monsieur et Madame Polichinelle*, de M. Léon Supersac.

M. et Mme Polichinelle ont une querelle de ménage fort simple, mais amusante, — et le public de la matinée faisait le meilleur accueil aux vers pimpants de M. Supersac.

Saint-Germain mettait sa finesse exquise au service du principal personnage, et Mlle Léonide Leblanc, costumée à ravir, lui donnait la réplique avec un souci très grand des moindres nuances.

MM. EDMOND GONDINET et ALBERT WOLFF[1], et de **PHRYNÉ**, comédie en trois actes, de M. HENRI MEILHAC[2]. — Le public a fort applaudi l'*Alouette* et s'est montré de glace pour *Phryné;* c'est en quoi le public a eu doublement raison. L'*Alouette* est une jolie comédie fine, distinguée, tout à fait « Gymnase ». *Phryné* est une bouffonnerie absolument indigne d'une scène qu'on appela, jadis, la troisième scène littéraire de Paris. — MM. Gondinet et Albert Wolff ont entrepris une tâche bien difficile : la réhabilitation de la belle-mère. Il est vrai qu'il y a belle-mère et belle-mère. Certes, il ne viendra à nul auteur l'idée d'essayer de démontrer que la mère de votre femme est un être utile et agréable. Mais la chose devient plus aisée lorsqu'il s'agit de la mère du mari. Eh bien! les auteurs de l'*Alouette* ont voulu nous prouver que, loin d'être un élément de désaccord dans un ménage, cette femme est un trait d'union indispensable. L'*Alouette*, c'est la belle-mère, interrompant le duo d'amour de Roméo et de Juliette, et le rendant, pour les deux amants, d'autant plus charmant qu'il est plus souvent interrompu. On s'embrasse en cachette, on se chuchote des mots

1. DISTRIBUTION. — M. de Saint-Icare, *M. Saint-Germain.* — André de Lormel, *M. Candé.* — Mme de Lormel, *Mme Pasca.* — Jeanne, *Mlle J. Brindeau.* — Fanny, *Mlle Henriot.*

2. DISTRIBUTION. — Lamachos, *M. Saint-Germain.* — Praxitèle, *M. Candé.* — Enthidème, *M. Francès.* — Euthias, *M. Corbin.* — Pytholas, *M. Malard.* — Phormion, *M. Ch. Pascal.* — Le Marchand de galettes, *M. Pascal père.* — Phryné, *Mlle Magnier.* — Une suppliante, *Mlle Volsy.* — Néère, *Mlle G. Gauthier.* — Pyrrha, *Mlle Gallayx.* — Bacchis, *Mlle Lepage.* — Lamia, *Mlle Lander.* — Thyrrine, *Mlle Henriot.*

adorables, l'alouette chante, la belle-mère arrive; c'est désagréable sur le moment, mais on recommence avec plus de plaisir. Enfin, — et c'est là le fond de la jolie comédie que vient de donner le Gymnase, — la belle-mère peut éviter de grands désastres et ramener celui des deux pigeons qui aurait des velléités de... voyage. Après avoir marié son fils André, Mme de Lormel a prévenu les jeunes époux qu'elle les laisserait tout entiers à leur lune de miel pendant *cinq mois*, — la lune de miel ne s'accordant aucunement avec l'Annuaire du bureau des longitudes, — mais qu'elle reparaîtrait le sixième mois. La pièce commence à ce moment. On attend la belle-mère, qui arrive en effet et trouve Saint-Icare, un vieil ami de la maison, aux pieds de sa bru. Saint-Icare n'était, d'ailleurs, dans cette position que pour un motif futile, absolument éloigné de celui que soupçonne immédiatement la belle-mère. Elle reproche à Saint-Icare de compromettre sa bru. Celle-ci se défend énergiquement, et, dans la chaleur de son explication, laisse tomber une lettre dont Mme de Lormel s'empare aussitôt, s'imaginant qu'elle est adressée par Saint-Icare à la femme de son fils.

Saint-Icare, s'embrouillant dans ses explications, aime mieux avouer simplement ce qui se passe. La lettre est du fils de Mme de Lormel. Celui-ci a rencontré une jolie Américaine; il lui a fait la cour, a été surpris par le mari au moment où il lui baisait les mains et doit se battre avec lui. André a écrit à sa femme une lettre où il lui apprend qu'elle ne le reverra plus; car son parti est pris : s'il n'est

pas tué, il s'enfuit avec la femme qu'il croit aimer. Un joli mari ! comme vous voyez. Mme de Lormel, apprenant la vérité, veut sauver son fils, et ne voit pas de moyen plus efficace que de lui raconter l'histoire de sa vie. Elle aussi, elle a été abandonnée. Cette révélation ouvre les yeux d'André, qui revient à sa femme plus aimant que jamais. Sa tâche terminée, Mme de Lormel veut se retirer. Mais on la retient. Saint-Icare en conclut qu'une belle-mère est indispensable dans un ménage, mais que les choses iraient mieux encore s'il y avait un beau-père. Il y en aura un, car Mme de Lormel est veuve, et Saint-Icare est là, tout prêt à l'épouser. Mme Pasca avait parfois joué les « mères »; l'*Alouette* nous la montre dans un rôle de belle-mère, une belle-mère fort sympathique et si jeune que ses amis mêmes avaient peine à la reconnaître. Saint-Germain est charmant dans Saint-Icare, autrefois renommé comme danseur très ferré sur la mesure. « On me prenait, disait-il, comme *métronome.* » Et depuis douze ans, il est notaire, le confident obligé des femmes et des maris. « Tandis que je voyais mes confrères se marier pour inspirer confiance, je n'avais pas besoin de cela. Quant à demander la main d'une jeune fille, je n'eusse jamais osé le faire et j'aurais regardé cet acte comme le comble de l'outrecuidance.... Je suis donc resté le confident des maris et le consolateur des femmes abandonnées.... Tu es, dit-il à André, le cinquième mari auquel j'ai rendu le même service. Quant aux femmes, je dois reconnaître que je n'ai pas eu trop de peine : elles se sont vite con-

solées.... avec d'autres. » Et, rendant compte de sa mission avec le mari de l'Américaine : « Le mari, dit-il, est un homme pratique et refuse le duel. C'est parce que vous lui enlevez sa femme, qu'il ne veut pas risquer de vous tuer. »

Phryné est une pièce grecque, signée de Henri Meilhac, qui signa jadis, avec M. Ludovic Halévy, la *Belle Hélène*, où il y avait de l'esprit et des situations musicales. Dans *Phryné*, hélas ! il n'y a ni situations (la pièce avait pourtant été écrite pour le Palais-Royal, et devait être mise en musique par Offenbach), ni sel attique... Elle est, de plus, précédée d'un prologue en *vers* (ça, des des vers !) qu'a dits la belle Mlle Volsy (Deïdamia avait sans doute conscience de ce qu'elle faisait, car elle était fort émue), et qu'un journal *ami* de M. Meilhac a eu le courage de publier le lendemain de la première. Il n'y a que les amis pour vous rendre de pareils services. Passons.... Lamachos et Euthidème, deux vieux gâteux de la magistrature assise de l'époque, veulent se venger des procédés humiliants de Phryné, qui les fait régulièrement flanquer à la porte lorsqu'ils se présentent chez elle. Ils la mettent en accusation : on prétend qu'elle a insulté aux dieux et abusé de l'imbécillité d'un jeune Grec, Euthias, pour lui extorquer un effet à recevoir de vingt mille drachmes. Ces juges intègres recommandent à Euthias de faire l'idiot : il n'aura, paraît-il, qu'à se montrer naturel. C'est alors qu'affublé du costume d'une de ses servantes, — vieille octogénaire, — pour laquelle elle se fait passer, Phryné pénètre chez

les juges, surprend leurs intrigues, et, voulant leur faire voir qu'elle s'est franchement moquée d'eux, se dépouille de ses habits de vieille (nous avons vu ça dans *quelques* féeries) et apparaît dans toute sa beauté. Furieux d'être ainsi joués, les aimables Lamachos et Euthidème poussent activement le procès. Phryné paraît devant l'aréopage, et, plaidant sa cause, ravit les Athéniens par les éloges qu'elle leur prodigue, tourne la tête et gagne le cœur des juges par les œillades qu'elle leur lance, et gagne haut la main son procès en terminant sa plaidoirie par une péroraison inattendue : « Athéniens, leur dit-elle, vous qui savez si bien rendre hommage à la vérité, regardez-moi et... regardez-le! » Et, d'un geste rapide, elle enlève la tunique du jeune crétin Euthias, qui apparaît dans un déshabillé d'un comique achevé, maigre et si mal bâti, qu'on se demande même comment il se fait que son père ne l'a pas noyé à sa naissance.

L'intrigue, on le voit, est si simple, si simple que c'est à peine si elle existe. De plus, nous l'avons dit, l'esprit fait défaut, et si Mlle Magnier est fort jolie en tunique grecque, enrichie des plus beaux diamants du monde, il est triste de voir un comédien comme Saint-Germain condamné à un rôle aussi grotesque que celui du vieux Lamachos. Holà! monsieur Koning! voilà qui n'est plus du tout « Gymnase »!... *Phryné* aura juste dix représentations : c'est beaucoup!

25 Février. — Première représentation de la

NOCE D'AMBROISE[1], pièce populaire en un acte, de MM. ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ[2]. — Vous connaissez l'*Assommoir?* — Oui. — Vous connaissez la *Partie de piquet?* — Oui. — Alors, je ne sais pas s'il est bien nécessaire de vous raconter la *Noce d'Ambroise*. Voici pourtant le scénario de la pièce populaire de MM. Ernest Blum et Raoul Toché. Le père Lampadou, qui tient un débit à la barrière Montparnasse, a une nièce charmante. Les beaux yeux de la cabaretière et sa dot — qui sera le cabaret lui-même — attirent nombre de galants. Tous sont congédiés, à l'exception de deux, entre lesquels balance le cœur de Mlle Louise. L'un, Ambroise, est le premier garçon du père Lampadou; l'autre, Fauvette, est un mitron. Le feu.... et l'eau. Tous deux bons amis, cependant : en amitié, les lois de la nature sont renversées. Après avoir remis les pauvres soupirants de samedis en samedis, Louise leur annonce enfin que son choix est fait, et leur fait jurer préalablement que le perdant se montrera beau joueur : il ne gardera pas rancune au gagnant et viendra même à sa noce. L'engagement est pris par serment. Ambroise est

1. DISTRIBUTION. — Ambroise, *M. Saint-Germain.* — Cléopâtre, *M. Francès.* — Flingot, *M. Blaisot.* — Fauvette, *M. Corbin.* — Lampadoux, *M. Malard.* — César, *M. Bahier.* — Caboche, *M. Belliard.* — Auguste, *M. Revel.* — Louis, *M. Pascal.* — Ugène, *le petit Charles.* — Louise, *Mlle Berger.* — Mme Vitelotte, *Mme Prioleau.* — Victoire, *Mlle Lander.*

2. A la *Nocc d'Ambroise*, on ajoutera, le 14 mars, la reprise d'une jolie comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Arthur Delavigne, joué par MM. *Frédéric Achard, Malard, Bahier, petit Charles, L. Monnet,* Mmes *Marie Magnier, Jeanne Brindeau, Gallayx.*

proclamé l'heureux vainqueur. C'est le garçon cabaretier qui a eu le bonheur de toucher le cœur de la belle Louise. Il n'est pas parfait pourtant, cet Ambroise. S'il adore la nièce du père Lampadou, il a un faible.... trop fort pour la dive bouteille. Aussi l'oncle lui fait-il promettre par serment de se corriger de ce défaut, peu compatible avec le bonheur de sa nièce. Ambroise promet, tient même sa promesse, et, lorsque le rideau se lève, la noce revient de l'église. Ambroise et Louise sont mari et femme. Ici la crise. Il faut rafraîchir tous ces gosiers qui crient : « Vivent les mariés! » On boit, on porte des toasts, — et la tête d'Ambroise n'est plus faite à ces libations.... La noce se disperse dans le jardin : qui à la balançoire, qui aux boules, qui au tonneau. Louise, restée seule un moment, voit apparaître un coiffeur pour dames, le beau César, dont elle avait autrefois repoussé les galanteries. Lantier, — pardon! — César fait à Gervaise — non, à Louise — des propositions naturellement peu honnêtes. Celle-ci, révoltée, appelle Coupeau — non, Ambroise — qui arrive en trébuchant, ne comprenant rien à ce qui se passe, et qui tombe ivre-mort sur un banc. Nous sommes, comme vous voyez, en plein *Assommoir*. La noce délivre Louise de son cynique galant, et la pauvre jeune mariée reste toute en larmes devant son homme endormi par l'ivresse. Il faut une leçon et une leçon sévère. C'est alors que Louise (ou l'auteur), se souvenant de la *Partie de piquet*, a l'idée d'employer le même stratagème. Les invités s'éloignent, et le père Lampadou, sa nièce et le mitron reprennent

leurs vêtements de la semaine. On enlève à Ambroise son habit de noce, on lui met son bourgeron, puis on le réveille en lui faisant respirer un flacon d'ammoniaque. Ambroise regarde lentement autour de lui. Louise est au comptoir avec son oncle, et près de lui, Fauvette, le mitron. La jeune cabaretière annonce alors qu'elle va faire son choix, et exigeant du rival malheureux la promesse qu'il n'en voudra pas à son ami, elle déclare.... qu'elle sera Mme Fauvette. Ambroise croit d'abord à une plaisanterie, il en rit, puis se fâche. Enfin, persuadé qu'il a fait un rêve, il laisse éclater son désespoir. C'est le vin qui l'a perdu, c'est l'eau qui le punira, et il va droit se jeter à la rivière, quand Louise, émue, juge la leçon assez forte. On rappelle la noce, qui barre le chemin à Ambroise aux cris de : « Vivent les mariés ! » On nous assure qu'Ambroise est radicalement guéri, qu'il ne boira plus et qu'il rendra sa femme heureuse. Nous voulons bien le croire. Si la *Noce d'Ambroise* n'est pas absolument originale dans ses procédés, ainsi que nous l'avons fait remarquer, elle est cependant intéressante et dramatique. Mais nous disions tout à l'heure en parlant de *Phryné* : « Voilà qui n'est plus du tout Gymnase ! » — La *Noce d'Ambroise* l'est de moins en moins. M. Koning nous avait menés à la Renaissance avec la grecquerie si peu grecque et la bouffonnerie si peu bouffonne de M. Meilhac ; cette fois, nous voici à l'Ambigu, avec la pièce populaire de MM. Blum et Toché. Espérons que, lorsque M. Koning aura ainsi essayé au Gymnase le genre de tous les théâtres voisins, il finira

par revenir au genre du Gymnase — tout essayé, celui-là. Le plat qu'il nous a servi ce soir n'est pas mauvais par lui-même, mais quelle sauce! Nous vous faisons grâce des plaisanteries d'un goût.... pas assez douteux qui en font l'assaisonnement. Quant à l'interprétation, elle est excellente, mais ces malheureux artistes ont l'air honteux de ce qu'ils disent. Et puis on les.... déshabille en grec dans *Phryné*, on leur met des bourgerons de marchand de vin un autre jour; quand donc les verrons-nous en redingote? Saint-Germain joue le rôle d'Ambroise — naturellement; depuis trois mois on ne nous le montre plus que titubant! Allons! allons! le naturalisme gagne du terrain. Voilez-vous la face, ami Lapommeraye, vous qui, sur cette même scène, proclamiez si haut, l'autre dimanche, la supériorité de l'idéal! En v'là de l'idéal! Un verre ed'vin à l'as! — Boum!!

C'est avec *Bébé* que le Gymnase retrouvait, il y a quatre ans, le succès qui l'avait abandonné depuis longtemps. La reprise de la charmante pièce de MM. de Najac et Hennequin ramènera-t-elle la veine au néo-Gymnase? Nous l'espérons, et nous le souhaitons sincèrement à son jeune directeur, M. Koning. Cette comédie, très gaie, où quelques scènes sont fort jolies et d'un comique très fin, est on ne peut mieux jouée, par la troupe actuelle. Saint-Germain est toujours étourdissant dans le personnage de Pétillon, le répétiteur de droit. Il a dû copier ce type tout entier sur nature, et il est grotesque sans être de mauvais goût. Il faut le voir avec sa perruque noire sous laquelle dépassent les

cheveux gris, avec son visage enluminé, encadré d'un collier de barbe inculte, une paire de lunettes flanquée sur un nez de fantaisie. Et tout le reste de sa personne à l'avenant : la redingote pelucheuse, et jusqu'au parapluie, qui est une trouvaille. Saint-Germain est, avant tout, un comédien d'une grande originalité. Il est, à l'heure actuelle, à Paris, un des artistes qui ont sur le public le plus d'effet et qui parviennent à ce résultat sans aucun moyen de mauvais ton. Frédéric Achard est vif, spirituel, amusant. Il brûle littéralement les planches ; il a joué le rôle de *Bébé* avec des moues délicieuses et une grâce bon enfant admirable. Il faut le voir se laissant cajoler par maman et faisant la grimace quand on l'appelle Bébé devant le monde. Une bonne, une très bonne reprise.

25 Mars. — Première représentation de **MISS FANFARE**, pièce en trois actes, de MM. Louis Ganderax et Émile Krantz[1]. — Les bonnes pièces se font, paraît-il, de plus en plus rares. M. Koning en cherche et n'en trouve point. C'est ainsi qu'après avoir ouvert son théâtre par une heureuse reprise de la *Papillonne*, le jeune directeur a joué les *Braves Gens* de Gondinet, qui ont eu la fortune que vous savez, et qu'après le *Mariage d'Olympe*, qui n'a guère plus réussi cette fois qu'à

1. Distribution. — Gaston Morère, *M. Saint-Germain*. — R. de Champdieu, *M. F. Achard*. — Georges de Trye, *M. Candé*. — Villier, *M. Ch. Pascal*. — Charles, *M. Revel*. — Jean, *M. Paul*. — Odette de Trye, *Mlle Mary Jullien*. — Berthe Montenote, *Mlle Tessandier*. — Anna, *Mlle Gennetier*.

[illegible]

…rigine, [illegible]
…morceaux [illegible]
…nt été diversement [illegible]
M. Montigny [illegible]
des derniers [illegible]
tenait, hier encore, l'affiche [illegible]
tiendra demain [illegible]
ne pouvons [illegible]
Miss Fanfare [illegible]
blée d'auditeurs [illegible]
butants : MM [illegible]
Débutants [illegible]
plus d'inexpérience [illegible]
beaucoup [illegible]
sième nous a [illegible]
mais à recommencer [illegible]
messe de talent. MM [illegible]
écrivains : [illegible]
dramatiques. Je [illegible]
leur pièce, qui n'est pas [illegible] encore des gens de théâtre. Sur la scène, une conférence perpétuelle, et une action qui se passe continuellement à la cantonade : voilà, en réalité, *Miss Fanfare*. Faut-il faire de sa femme sa maîtresse? Telle est la question posée par les deux jeunes auteurs, — question qui fait l'objet de conférences plus ou moins longues, bien ou mal dites par MM. Saint-Germain qui ne savait pas le premier soir, un traître mot de son rôle, Frédéric Achard qui semblait bien agacé par le sien Candé, dont l'inexpérience ne peut se comparer qu'à celle de ses au

1. *Miss Fanfare* aura seize représentations.

teurs), et par Mlle Mary Jullien, dont le réel talent a fort à faire pour devenir sympathique au public. Sœur cadette de Froufrou, Odette de Trye, — que son père a jadis surnommée Miss Fanfare pour sa crânerie, sa vaillance et sa gaîté, — croit avoir trouvé le bon moyen de retenir son mari. Elle fume des cigarettes, se grise de champagne, s'habille et se conduit comme une cocotte. Or, voyez la chance! Georges, qui est depuis trois ans l'amant de sa femme, aime mieux prendre ou plutôt reprendre une vraie maîtresse. Il ira donc chez son ami Gaston Morère, où il doit rencontrer une « ancienne », Berthe Montenote. Mais Odette s'y rendra avant lui, et voilà les deux femmes en présence, se lançant à la tête de fort désagréables paquets : « Ah! c'est donc toi, Madame Barras, toi qui fais tant tes embarras.... » La scène n'est pas neuve, et n'a pas été inventée pour la *Fille de Mme Angot*. J'avoue que dans une comédie qui a la prétention d'être une comédie contemporaine, elle m'a révolté. « Ça! une femme du monde! s'écrie la cocotte; mais alors, j'en suis! » La critique de la pièce est dans ce mot : *Miss Fanfare* n'est pas du monde.... De celui de la *Princesse de Bagdad*, tout au plus.... Après avoir dit son fait à Berthe Montenote (bien trouvé, ce nom de bataille!) Odette prend le bras d'un cocodès qui se trouve là fort à point pour exciter la jalousie du mari. Mais la jeune femme n'est décidément pas heureuse dans le choix des moyens qu'elle emploie pour ramener son infidèle. Georges provoque le cocodès et.... se fait tuer par lui. Miss Fanfare est veuve :

la leçon est si forte qu'elle dépasse le but. Vous avez pu juger, par ce simple aperçu, du peu de consistance du scénario imaginé par MM. Ganderax et Krantz. Que serait-ce donc si vous aviez vu la pièce ! On a fait grâce aux deux jeunes auteurs sur leur esprit. Le fait est qu'ils en ont mis beaucoup, surtout dans le premier acte. De l'esprit dépensé en pure perte ! Ce n'est pas là du théâtre.

16 Avril. — Première représentation de **MONTE-CARLO**, comédie en trois actes, par MM. Eugène Nus et Adolphe Belot[1]. — Depuis l'aimable *Joueur* de Regnard jusqu'à *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*, si puissant au temps où l'on croyait à Victor Ducange, interprété par un Frédérick Lemaître, et jusqu'au drame de Théodore Barrière et Crisafulli, intitulé le *Démon du Jeu*, et représenté jadis sur cette même scène du Gymnase, pour les adieux de M. et Mme Lafontaine, ce n'est certes pas la première fois que le jeu, qui tient une si terrible place dans la vie contemporaine, a été mis au théâtre avec un véritable succès. Il ne faut donc pas s'étonner que M. Adolphe Belot, qui connaît

1. Distribution. — Saint-Servans, *M. Landrol.* — De Géry, *M. F. Achard.* — Lucien, *M. Jourdan.* — Baptiste, *M. Francès.* — Van Gudule, *M. Malard.* — Georges, *M. Candé.* — Le petit duc *M. Corbin.* — Poinsinet, *M. Blaisot.* — Guittard, *M. Bahier.* — Crépin, *M. Barral.* — César, *M. Revel.* — Paula de Rives, *Mlle Magnier.* — Louise, *Mlle Mary Jullien.* — Alice, *Mlle Bergé.* — Mme de Saint-Fétiche, *Mme Prioleau.* — Le vicomte, *Mlle Ch. Raynard.* — Jeanne d'Aragon, *Mlle Vrignault.* — Baronne de Nanterre, *Mlle Lepage.* — Rincette, *Mlle Gallayx.* — Miss Sandwich, *Mlle Réal.* — Lili Pompon, *Mlle Henriot.* — Blanche de Chatou, *Mlle Borel.*

le baccarat pour l'avoir, hélas! longuement pratiqué et pour y avoir, dit-on, perdu de fortes sommes, ait songé à écrire le *Roi des Grecs* et la *Joueuse*, et à transporter un jour à la scène, en société avec M. Eugène Nus, son collaborateur de *Miss Multon* et des *Petits Coucous*, le dernier des deux romans que nous venons de citer : la *Joueuse*. M. de Servans est un vieux fou — il croit avoir trouvé un système pour gagner toujours! — dont la folie est naïvement et même criminellement entretenue par son gendre et ses deux filles, se cotisant ensemble pour lui faire cinq mille francs qu'il ira risquer à Monaco. Mais, dans son empressement à aller expérimenter son invincible martingale, le bonhomme se trompe d'enveloppe, et prend la première venue sur le coin de la table de son gendre. Or, cette « première venue » contient, sans adresse et sans fermeture d'aucune sorte, un titre de rente de cent mille francs, au porteur, destiné au jeune Lucien Vernier, le « futur » de sa seconde fille. Avez-vous jamais laissé traîner sur une table des titres de cent mille francs? — Non, n'est-ce pas? Ni moi non plus.... C'est sans doute que nous ne faisons point partie de cette famille d'étourdis de la plus belle espèce que nous ont représentée MM. Nus et Belot. Étourdis et même huluberlus, qui s'apercevant de la méprise du papa, ne songent même pas, ni les uns ni les autres, à expédier un télégramme qui empêchera M. de Servans de risquer sur le tapis de Mme Blanc un argent qui ne lui appartient pas. « Je prendrai le train suivant! » se contente de dire Louise, la

fille aînée de M. de Servans; et le second acte nous mène à Monte-Carlo, où le malheureux déveinard a déjà joué et perdu les cent mille francs de Lucien. « Et pourtant mon système était infaillible!... » s'écrie le vieux fou (continuons à lui donner l'épithète qu'il mérite si bien), et sa fille lui apprend la fatale nouvelle au moment où il vient d'engloutir, en quelques tours de roulette, toute la fortune de son futur gendre! Que faire pour réparer un tel malheur?... Louise (quand je vous dis qu'ils sont tous toqués dans cette famille!) détache ses boucles d'oreille et fait prêter à son père par un vieil usurier qui passe par là, une nouvelle somme de trois mille francs. « Aux innocents les mains pleines! s'écrie M. de Servans. Joue, toi!... » Et voilà le père installant sa fille à la table de jeu.... Louise se laisse faire, la roue tourne et lui amène quatre-vingt-quatre mille francs. Le plus simple serait de profiter de cette veine inespérée et de rendre toujours à Lucien ces premiers quatre-vingt-quatre mille francs. Mais M. de Servans est là, *sûr* de gagner les seize autres mille. « Faites vos jeux, messieurs! » Et la toile tombe.... La suite au prochain numéro. Comme vous le pensez, la série n'a pas continué : Louise et son père ont tout perdu, tout jusqu'au dernier sou.... Et les voilà rentrés à Paris, fort décontenancés, quand Lucien, dont le père s'est précisément ruiné dans de mauvaises spéculations, vient réclamer ses cent mille francs. « Ah! jeune homme! le jeu est une bien funeste passion; vos cent mille francs n'existent plus.... Il ne faut,

d'ailleurs, pas m'en vouloir, je ne suis pas un voleur, je ne suis qu'un imbécile.... Et puis, soyez tranquille : j'ai recommandé à mon domestique de brûler toutes les cartes.... Il n'y a donc plus de crainte que je joue jamais à la *roulette*.... Et pourtant, je n'y comprends rien : mon système était infaillible.... » Lucien comprend, lui, qu'il la trouve mauvaise, et l'on ne sait trop comment cela finirait, quand — *dea ex machinâ* — une filleule de M. de Servans, dont les toilettes originales n'ont fait que traverser l'action, a eu l'idée de jouer au rebours de son parrain, et a regagné, à cet invraisemblable système des intermittences, les cent mille francs que M. de Servans avait perdus. Tout est bien qui finit bien. On a franchement ri d'un dénoûment aussi enfantin. Mais qu'importe! toute folle et toute puérile qu'elle est, la pièce n'a pas ennuyé, et le second acte, qui représente la salle de jeu de Monte-Carlo, avec ses types de vieilles joueuses et de croupiers, de cocottes et de jeunes décavés, a vivement diverti les spectateurs de la première représentation. En sera-t-il ainsi des autres? Nous le croyons volontiers. Pour moi, l'avouerai-je, je n'ai pu voir se lever la toile sur la table de roulette, où... sans ressentir une véritable émotion. Eh quoi! je ne m'en cache pas, et je défie ceux qui ont gagné et perdu quelques milliers de francs à Monaco de ne pas être étreints par le même souvenir. La pièce de MM. Nus et Belot résistera-t-elle aux invraisemblances de la donnée? Elle le devra, en tout cas, à son second acte, qui pourrait être plus brillant, plus spirituel

et plus gai, mais qui, tel qu'il est, est encore amusant. Rappelez-vous le charmant roman d'Edmond About, *Trente et Quarante*, et le capitaine Bitterlin, amené à jouer pour Méo, qui a oublié un louis sur le tapis vert : il se pique au jeu, il s'anime, il se passionne, il gagne, gagne encore, non pour lui-même, mais comme mandataire officieux. La pièce oubliée, et dont il a pris en main les destinées, est décuplée, centuplée, et notre joueur involontaire a devant lui des piles d'or et des billets de mille francs ; il fait sauter la banque, tout confus de son triomphe ! Vous souvenez-vous de l'acte étincelant du *Club*, au Vaudeville, et du second acte de l'*Age ingrat*, au même Gymnase, si rapide et si joliment mis en scène? Il y a des vides, des « trous », comme on dit en argot de théâtre, dans le second acte de *Monte-Carlo;* il y a pourtant de quoi divertir le public, beaucoup plus facile à divertir que ne le pensent les « éreinteurs » de parti-pris et les incorrigibles « blagueurs » de la première. La pièce de MM. Nus et Belot est fort bien jouée par le précieux Landrol, chargé du rôle peu sympathique de M. de Servans, par la piquante Magnier, qui n'a guère autre chose à faire qu'à exhiber trois superbes robes, et par Mlle Marie Jullien, qui est vraiment pleine de talent, et nous le fera bien voir dès qu'on lui aura trouvé et distribué un véritable rôle de drame. Je ne parle point des autres, dont les rôles ne sont que des rôlets sans importance, fort intelligemment tenus d'ailleurs, et des types aussi finement rendus par les artistes qu'heureusement esquissés par les auteurs.

A *Monte-Carlo*, on ajoutera le 28 avril, avec la jolie comédie de l'*Alouette*, la reprise du **MONDE OU L'ON S'AMUSE**, comédie en un acte, de M. ÉDOUARD PAILLERON[1]. — Au moment où le *Monde où l'on s'ennuie* obtient au Théâtre-Français le succès que vous savez, le directeur du Gymnase a eu l'idée de remettre sur son affiche le *Monde où l'on s'amuse*, du même M. Pailleron, dont la première représentation remonte à une douzaine d'années. Douze ans pour une comédie légère, c'est beaucoup!

Ce fut, je crois, le premier essai dramatique en prose de l'auteur du *Mur mitoyen* et du *Dernier quartier*. M. Pailleron semblait y avoir voulu faire le pendant du *Demi-Monde*, et remplissait presque une scène, l'une des plus saillantes, de la définition à effet de son monde, qu'il distingue difficilement de la société interlope de M. Dumas : « Ce n'est pas le demi-monde, nous dit-on, car il y a les maris; ce n'est pas le monde, car il y a les femmes. »

Voici, en peu de mots, le petit miroir que présentait M. Pailleron à la société gâtée de 1868 : — M. de Bussac a un neveu et ce neveu veut épouser sa cousine, la fille de M. de Bussac. Chose toute naturelle : Paul de Bussac est un charmant garçon et un honnête homme, très capable de

1. DISTRIBUTION. — De Bussac, *M. Landrol.* — Gaston, *M. Achard.* — Paul, *M. Jourdan.* — Le baron, *M. Blaisot.* — De Casteljac, *M. Bernès.* — Edmond, *M. Corbin.* — La Baronne, *Mlle Tessandier.* — Mme de Brias, *Mlle Lepage.* — Mme Nunès, *Mlle Vrignault.* — Mariette, *Mlle Henriot.*

rendre une femme heureuse. Le seul échec est que M. de Bussac, fin comme un diplomate qu'il est (on sait qu'il n'y a rien de plus fin qu'un diplomate!) et comme un viveur qu'il a été, flaire une liaison dans la vie de son neveu, une passion d'habitude, une de ces plantes tenaces qui fleurissent dans la vie des gens, et qui repoussent parfois après qu'on les a arrachées, bref ce que M. Scribe appelait une chaîne. M. de Bussac vient donc tout exprès à Paris pour s'assurer que la chaîne une fois brisée, on n'y pourra plus faire de soudures. Mais dans le bal où tombe M. de Bussac, quelle est la femme qui tient Paul de Bussac en laisse? Comment la reconnaître? A quels indices? C'est là que se place l'ingénieuse et fameuse scène des éventails, qui parut, en son temps, pleine de grâce et de mordant. M. de Bussac sait bien que l'éventail est l'âme d'une jolie femme. Les yeux peuvent mentir, la bouche peut tromper, l'éventail impatient et indiscret dit la vérité toujours. Elles sont là trois justement qui causent, toutes trois charmantes, ou devant l'être. Le diplomate s'approche, conte l'histoire d'un jeune homme qui va bientôt se marier, qui est dans ce bal, qui va rompre, qui, du moins, cherche à rompre avec le passé. La baronne Brunner aussitôt agite terriblement son éventail. Plus de doute, c'est elle! Mais Mme de Bryas s'évente avec des mouvements fébriles! Deux à la fois. Non, trois, car Mme Numez, toute frémissante, joue de l'éventail avec fureur. M. de Bussac décidément ne saura rien. En revanche, la baronne Brunner a tout

deviné. Elle porte à son poignet un bracelet dont Paul de Bussac a la clef, une double clef. Il a été convenu entre eux que, sans mot dire, lorsque la passion aurait jeté ses derniers feux, et quand la lampe menacerait de s'éteindre, celui qui apercevrait les premières palpitations de la flamme qui s'en va ouvrirait le bracelet, et qu'on n'en parlerait plus : c'est le sequin de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Avec quelles précautions, quelles craintes, quels pas et quelle voix étouffés Paul de Bussac s'approche de Mme Brunner, étendue sur une causeuse et enveloppée de sa sortie de bal! Ses bras sont cachés. A quel bras porte-t-elle le bracelet? Le bras droit sort de l'étoffe, blanc et ondulant comme un cou de cygne. Ce n'est pas de ce côté. Il tourne autour d'elle.... Il voudrait bien, Paul de Bussac, atteindre le bras gauche. Il se penche, il tient à la main la petite clef d'or qui va le faire libre. « C'est cela que vous cherchez? » dit tout à coup la baronne Brunner en riant et en élevant en l'air le bracelet d'or qu'elle-même, lassée aussi, vient d'ouvrir. Ces deux scènes ont fait, jadis, le succès du *Monde où l'on s'amuse*, qui, pour ainsi dire, n'avait presque jamais quitté le répertoire du Gymnase, où il fut déjà repris il y a deux ans. Ravel, le pauvre Ravel, qui n'avait guère en sa vie joué que les *Étourneaux*, y débutait à l'origine, dans les rôles des barbons, hommes rangés et graves. Le « monsieur qui suit les femmes » se présentait, cette fois-là, au public avec les cheveux blancs d'un viveur retraité. Il était excellent et d'une finesse très comique : c'était le furet éveillé

qui faisait encore merveille au terrier. Il est aujourd'hui remplacé par l'utile Landrol, remplacé lui-même dans le rôle de Gaston de Veret par Frédéric Achard, succédant à Porel. « Je ne vous savais pas poète, monsieur de Veret? dit Mme la baronne Brunner, qui l'écoute. — Oh! madame, fait M. de Veret, qui n'est pas poète aujourd'hui? » Mlle Pierson donnait à la baronne Brunner un accent tout parisien. Sa robe — une robe de bal en faille bleue recouverte de grands volants de dentelle blanche de Chantilly — et son éventail firent sensation et fureur. C'est alors que, pour la première fois, on commença à s'occuper tant des toilettes au théâtre. On sait que depuis.... Les deux autres rôles de femmes étaient tenus par la belle Mlle Angélo (aujourd'hui retirée de la scène) et par Mlle Magnier, qui était, *alors*, aussi peu comédienne qu'elle était déjà jolie. Mlle Tessandier est faite pour jouer les rôles dramatiques et non pour les coquettes. Elle est pourtant aussi bonne que possible dans la baronne Brunner. En somme, sans causer le moindre préjudice à sa sœur cadette du Théâtre-Français, la comédie de M. Pailleron corsera aimablement l'affiche du Gymnase, où *Monte-Carlo* fait, en ce moment, de fort honorables recettes.

Le 21 mai a eu lieu la dernière représentation de *Monte-Carlo*. C'est alors *Bébé* qui reprend l'affiche, accompagné du *Monde où l'on s'amuse* et de *Monsieur et Madame Polichinelle*. Ce spectacle se maintiendra jusqu'à la fin du mois de mai.

1er JUIN. — Première représentation de **MADAME DE CHAMBLAY**[1], drame en quatre actes, de M. ALEXANDRE DUMAS PÈRE, et reprise du **CHAPEAU D'UN HORLOGER**[2], comédie en cinq actes, de Mme ÉMILE DE GIRARDIN. — *Madame de Chamblay* a une histoire. C'était en 1868. Les artistes de la Porte-Saint-Martin, jetés littéralement sur le pavé, s'étaient associés pour donner à la salle Ventadour le drame nouveau d'Alexandre Dumas père. C'était ce qu'on pouvait appeler « un drame de bienfaisance ». Alexandre Dumas avait, en effet, absolument *donné* son œuvre. Dans ce grand talent, il y eut toujours un grand cœur. Dumas crut faire une bonne œuvre en écrivant la pièce pour de malheureux comédiens que la faillite de leur théâtre laissait dans une situation fort pénible. Après que l'ouvrage eut épuisé son succès à Paris ils devaient aller le promener en province. On avait tout simplement annoncé un chef-d'œuvre. Les spectateurs de la première, qui se donnèrent la joie de faire une ovation à Dumas, radieux dans son avant-scène, trouvèrent pourtant qu'il y avait loin d'*Antony* à *Madame de Chamblay*. La pièce, en somme, ne réussit pas aussi nettement qu'on l'eût souhaité, et pour

1. DISTRIBUTION. — De Chamblay, *M. Landrol*. — De Senonches, *M. F. Achard*. — Max de Villiers, *M. Jourdan*. — Bertrand, *M. Blaisot*. — Gratien, *M. Revel*. — Frédéric, *M. Larcher*. — Mme de Chamblay, *Mlle Mary Jullien*. — Zoé, *Mlle Ch. Raynard*.

2. DISTRIBUTION. — Amédée, *M. Saint-Germain*. — Rodrigue, *M. Dufernex*. — Gonzalès, *M. Larcher*. — Dollar, *M. Revel*. — Robineau, *M. Blondel*. — Stéphanie, *Mlle Lepage*. — Henriette, *Mlle Ch. Raynard*.

l'auteur, et pour les artistes, dont les efforts étaient si dignes d'intérêt. Peut-être la chaleur, qui était alors énervante, peut-être le dépaysement des acteurs qui ne se sentaient point chez eux, influèrent-ils sur le résultat. Toujours est-il que *Madame de Chamblay* ne fut à l'origine qu'un demi-succès. Mais le théâtre a, comme le jeu, ses retours et ses changements de veine. *Madame de Chamblay*, morte cet été-là aux Italiens après quelques représentations, se relevait, quelques mois après, à la Porte-Saint-Martin, avec une sorte d'éclat. La foule s'y pressait; on riait et on pleurait; le cinquième acte (c'est le quatrième d'aujourd'hui) avait l'entrain d'un chapitre des *Mousquetaires*, transporté dans la vie moderne. Il était très vivement applaudi. Brindeau était alors charmant d'amabilité mondaine et de bonne grâce sympathique dans le personnage du préfet; il était très bien secondé par Mlle Rousseil — succédant à Mlle Dica Petit, créatrice du rôle — et par Charly. Bref, la pièce eut un regain de succès.

Elle est tirée d'un roman, l'un des plus jolis, paraît-il, de l'immense collection.... Je n'ai pas besoin de dire que je ne l'ai pas lu, et que, bien certainement, je ne le lirai jamais; la vie est courte, et au delà de trente ans (c'est mon cas, hélas!) il faut posséder un loisir que j'envie et une frivolité que je n'envie pas pour lire encore de l'Alexandre Dumas père. Quoi qu'il en soit, cet inépuisable amuseur ne trouva rien de plus ingénieux que de refaire *Antony*. *Madame de Chamblay*, première édition, n'était autre que l'*Antony* des

familles. Au lieu du ténébreux bâtard, amer et blasphémateur, qui portait un poignard et des bottes molles, on nous présentait un bon jeune homme, honnêtement et discrètement amoureux, qui parlait de sa mère, du bon Dieu et de la nature dans les termes les plus sucrés. Au lieu d'Adèle effarée, pantelante, subjuguée par un fatal amour, on nous offrait une gracieuse petite femme animée des plus honnêtes instincts, et qui ne glissait dans les bras de son amant que poussée par les mauvais traitements d'un mari abominable, joueur, débauché, qui la ruinait et la maltraitait. On raconte que Dumas fils ne s'est pas contenté de diriger au Gymnase les répétitions de l'œuvre de son père. Il a refait la pièce et l'a mise à la mode du jour et a cru devoir l'amputer d'un acte : il a failli la faire chavirer !... Procédant par coups de poing, suivant le système de la *Princesse de Bagdad*, il a voulu aller trop vite. Et quand le public a entendu M[lle] de Chamblay qui, une heure auparavant, ne connaissait pas Max de Villiers, et n'avait jamais entendu parler de lui, l'appeler Max tout court et lui permettre de la tutoyer, le public a murmuré. Nous avons vu le moment où il se cabrait tout à fait. ο μυτοσ δῆλοι οτι.... Cela nous montre tout simplement que si Dumas père, qui connaissait le théâtre au moins aussi bien que Dumas fils (on peut le dire, sans blesser personne, n'est-ce pas?) que si Dumas père avait mis trois actes où son fils a cru pouvoir n'en mettre que deux, c'est qu'il avait ses raisons pour cela.... Ajoutons qu'en changeant la

mise en scène et qu'en plaçant Mme de Chamblay dans un pavillon donnant sur un jardin où Max fait le planton, — au lieu de mettre celui-ci dans une chambre contiguë à celle de la comtesse, d'où il entend la scène de violence entre les époux, — on rend les choses infiniment moins naturelles, et on donne beaucoup plus de raison au comte de Chamblay de tirer son pistolet pour tuer chez lui l'amant de sa femme. Les corrections de M. Alexandre Dumas, deuxième du nom, ne sont décidément pas heureuses. Mais qu'importe! Ce qui a fait, il y a treize ans, le succès de la pièce, et ce qui le fera encore aujourd'hui, c'est le rôle du préfet jovial et bon enfant, M. de Senonche, préfet de l'Eure, écrit pour Brindeau, qui le jouait à merveille, et repris par Frédéric Achard, qui le rend avec non moins d'esprit. A-t-on jamais vu briller, même dans le département de l'Eure, où a régné M. Janvier de la Motte, un préfet aussi gai, aussi naturel, aussi peu gourmé que celui-là? Le chef-d'œuvre administratif de ce préfet de l'Eure, c'est de dénouer par un bon coup d'épée la situation trop complexe de ce ménage à trois. Il transperce l'odieux mari après lui avoir dit vertement son fait, et j'espère qu'il achève cette œuvre pie en conduisant les amants par devant M. le maire. J'espère même qu'en récompense de cette belle action, on l'aura fait monter d'une classe, on lui aura donné de l'avancement sur place, car la ville d'Évreux, qui s'est consolée du départ de M. Janvier de la Motte, ne se consolerait pas du départ de M. de Senonches. Vous vous souvenez du mot qui

dérivait de la pièce. Il n'en est pas de plus spirituel et de plus scénique. Max va fuir avec sa maîtresse; le charmant préfet se fait sans scrupule le complice de son enlèvement. Il lui prête sa voiture; il lui délivre un passe-port, et pour dernier service, après une provocation d'une spirituelle insolence, il tue dans son jardin, au clair de lune, d'un beau coup d'épée le comte de Chamblay. « Faites dételer », dit-il, en rentrant, au domestique qui venait prévenir les deux amants que leur chaise de poste était prête. Ce mot de la fin a fait ce soir éclater les applaudissements, tout comme au premier jour. La pièce est fort bien jouée. Frédéric Achard est charmant. Landrol a su faire un homme du monde, et non un traître de mélodrame, du misérable viveur qui s'appelle le comte de Chamblay. Le jeune Jourdan fait Max de Villiers avec chaleur et simplicité. Mlle Mary Jullien dit d'une façon très juste le rôle de la comtesse, et Mlle Charlotte Raynard est une agréable paysanne d'opéra-comique. La soirée avait commencé par la reprise du *Chapeau d'un horloger*, où, sans avoir les ahurissements de Lesueur, Saint-Germain est un Jocrisse bien amusant. C'est avec *Madame de Chamblay*, accompagnée du *Chapeau d'un horloger* et du *Monsieur en habit noir*, de M. Abraham Dreyfus, débité par l'excellent Saint-Germain, que M. Koning fermera, le 30 juin, les portes du Gymnase.

Mme Gustave Fould a loué la salle pendant l'été, et rouvre le théâtre, le 22 juillet, avec le **DUEL DE PIERROT**[1], pièce en cinq actes, de

1. Distribution. — Rodolphe Darthez, *M. Charpentier*. — Sa-

M. GUSTAVE HALLER (lisez Mme GUSTAVE FOULD.) — Tout le monde connaît le célèbre tableau de Gérôme intitulé : *Après le bal.* La scène se passe dans une clairière du bois de Boulogne, par une triste matinée d'hiver, froide et brumeuse : la neige couvre le sol et les arbres. Au premier plan, un groupe d'hommes, vêtus encore de leurs costumes de bal masqué, un Scapin, un Vénitien, un Domino, soutiennent un Pierrot, dont la main pendante laisse échapper une épée. Au fond, un Arlequin et un Sauvage regagnent une voiture de place, entrevue dans le lointain. Le constraste entre ces habits de fête et la scène de mort à laquelle on assiste est des plus saisissants. On devine qu'un drame s'est passé dans ce bal masqué que termine un duel, et sans savoir le motif de la rencontre, on est ému profondément. Comme tout le monde, M. Gustave Haller — ou Mme Gustave Fould — a éprouvé une impression poignante devant ce tableau, et c'est le drame qui a précédé le duel qu'elle a voulu mettre au théâtre. Voyons si elle a réussi.

Il fallait, en effet, avoir de la patience pour supporter sans mot dire ces cinq actes interminables. On ne s'est un peu rebellé qu'au second acte, lorsque, dans une scène odieusement fausse, Darthez arrache à Andrée une léttre dans laquelle celle-ci lui promet d'être sa femme en termes non équivoques.

muel, *M. Blaisot.* — Pérolles, *M. Belliard.* — Ouillis, *M. Talien.* — Georges, *M. Roche.* — Maurice, *M. Tersan.* — Le journaliste, *M. Gœury.* — Le médecin, *M. Blondel.* — Andrée, *Mlle Charlotte Raynard.* — Mme Perolles, *Mlle Heymann.*

Réellement, j'abuserais du temps de mes lecteurs en discutant cette comédie. Comédie! C'est bien plutôt un drame et un mauvais drame de l'Ambigu. Certes! nous voyons l'idée très morale de l'auteur; elle est exprimée au premier acte par Pérolles.

Un honnête homme doit épouser la jeune fille qu'il a séduite et reconnaître son enfant.... sous peine de s'exposer au malheur d'être un jour le rival de son fils. Mme Pérolles le dit positivement à Darthez au cinquième acte. C'est la fatalité du châtiment qui ramème Darthez en présence de son fils.

Exposition longue et embarrassée; situations fausses et maladroitement amenées; l'action toujours sur le point de s'engager et s'arrêtant, se noyant dans des déclamations banales : telle est cette pièce incohérente assez bien défendue par les artistes. Mentionnons tout spécialement un nouveau jeune premier, M. Tersan, qui a bien tenu le rôle de Maurice, et Mlle Charlotte Raynard, qui a joué d'une façon charmante le personnage d'Andrée. MM. Belliard et Talien sont convenables.

Quant à M. Charpentier, je doute que ses tournées de province lui aient été favorables. Tant pis! il est toujours triste de voir s'égarer un artiste qui aurait pu avoir du talent.

Nous sommes, au premier acte, dans l'atelier du peintre Pérolles. Celui-ci est en train de conseiller à un de ses élèves d'épouser une jeune fille dont il a un enfant. « C'est le devoir d'un honnête homme, » lui dit-il. « Oui, je le sais bien, » reprend le rapin, et il ajoute innocemment : « Il y

même des gens qui poussent l'abnégation jusqu'à épouser les filles séduites par d'autres, et qui reconnaissent leurs enfants. » Un mouvement du peintre vers sa femme, présente à cet entretien — assez étrange — et qui a tressailli à ces paroles, nous fait entrevoir aussitôt que telle doit être la situation des deux époux. Mais ceci n'est qu'un épisode préparatoire, et l'on apprend aussitôt après que c'est le jour même où Maurice, le fils du peintre, doit être reçu agrégé. De ce succès dépend son mariage, car on demandera alors pour lui la main d'Andrée Willis, la fille du banquier, et la soirée se terminera par un bal costumé. Justement Andrée, dont Perolles achève le portrait, entre par une porte tandis que Maurice entre par l'autre, et presque au même instant on annonce au peintre M. Darthez, qu'il n'a pas vu depuis vingt ans. Perolles va le recevoir sans aucun enthousiasme et sa sortie permet à l'auteur de placer là la scène inévitable entre les deux amoureux.

Elle est jolie, cette scène, mais invraisemblable : on trouve que les jeunes gens vont un peu trop vite en besogne, puisqu'ils n'ont pas l'autorisation paternelle. Vous me direz qu'on voit tous les jours des comédies où les amoureux se passent parfaitement de cette formalité respectueuse. Mais ici, étant donnée l'atmosphère de mo[illegible] convenances dans laquelle l'auteur n[illegible] cette scène fait déchoir un peu les pers[illegible] l'estime que nous leur avions accordée [illegible] Rentrée de Perolles et de Darthez. [illegible] fuite les jeunes gens. Darthez [illegible]

ancien camarade qu'il compte sur lui pour décider un jeune homme à lui céder sa fiancée. Sans savoir de quoi il s'agit, Pérolles refuse de lui rendre ce singulier service. Darthez va sortir, quand le peintre, intrigué par ses réticences, découvre le portrait d'Andrée. Exclamation de Darthez, qui se trahit alors et s'en va en jurant qu'Andrée sera à lui.

Cette scène, d'une longueur interminable, a donné le temps à Maurice de se faire recevoir agrégé. Il revient triomphant, et Andrée amène aussitôt la mère du jeune homme chez son père. Pérolles va les rejoindre pour faire la demande et apprendre au père d'Andrée un secret que sa délicatesse ne lui permet pas de tenir caché au chef de la famille dans laquelle son fils va entrer. L'émotion de la mère, qui préfère parler elle-même à M. Willis, nous confirme dans l'idée que Maurice n'est pas le fils de Pérolles.

C'est, en effet, ce qu'elle apprend à M. Willis, au second acte, dans une scène qui eût pu être intéressante, mais que l'auteur a trouvé moyen d'allonger par des développements insipides. Cette révélation ne changera rien aux bonnes dispositions du banquier, qui ne veut même pas connaître le nom de l'homme qui a séduit la mère et qui lui demande seulement, si le hasard le remet en présence du véritable père de son enfant, de ne pas lui dire que Maurice est son fils.

Dès lors, on voit la pièce. La mère de Maurice apprend de la bouche de son ancien amant qu'il est le rival de son fils; elle ne peut parler si Willis

ne la relève de son serment, et elle va passer les trois derniers actes à courir inutilement après lui. Une discussion aura lieu, au bal, entre Maurice et Darthez, qui a extorqué à Andrée une lettre compromettante, et le père et le fils iront se battre séance tenante.

Je me hâte d'arriver à la fin de cette pièce, où la naïveté le dispute à l'invraisemblance.

Le quatrième acte n'est qu'un tableau vivant : c'est la scène du duel peinte par Gérôme. Darthez blesse grièvement son fils, et il retourne chez Pérolles, où la mère et la jeune fille attendent l'issue du duel; il rencontre Mme Pérolles qui se décide enfin à lui dire que Maurice est son fils, et le cache derrière les rideaux d'une fenêtre pour le forcer à assister à l'agonie du blessé, que l'on ramène. Heureusement, Maurice ne mourra pas, et l'on met à la porte Darthez.

Telle est cette pièce, qui a été accueillie par les applaudissements de la salle remplie par les amis et les employés de la maison Fould. En présence d'une salle aussi bien *faite*, le vrai public s'est abstenu; mais vraiment la froideur ou l'indifférence qu'il a montrée témoigne de sa parfaite éducation. Il appartenait aux *Annales* de remettre les choses en leur véritable place.

17 Aout. — Première représentation de les **ÉLECTIONS**[1], comédie anglaise en cinq actes, de

1. Distribution. — Sidney Daryl, *M. Charpentier*. — Patot fils, *M. Touzé*. — Patot père, *M. Vavasseur*. — Stylus, *M. Gœury*. — Lord Furibond, *M. Belliard*. — Bradley, *M. Roche*. — Moyse,

ROBERTSON, traduite par M. GUSTAVE HALLER. — Prenez des scènes du *Fils de Giboyer*, des *Effrontés* et de *Rabagas*, mêlez, laissez éventer, et vous avez l'œuvre parfaitement ennuyeuse à laquelle nous avons assisté ce soir. Elle a eu, dit-on, quatorze cents représentations en Angleterre; nous nous attendions donc à entendre quelque chose de remarquable; aussi, vous ne pouvez vous figurer notre étonnement à tous, en présence de cette comédie, *burlesque*, dit l'affiche; il faut croire qu'en Angleterre cela est drôle; nous avouons humblement n'en avoir pas goûté le sel. Raconter cette pièce à nos lecteurs est au-dessus de nos forces : nous n'avons pas le courage d'abuser de leur patience et de leur temps. Plaignons les artistes chargés d'interpréter cette platitude, et mentionnons particulièrement MM. Vavasseur et Touzé, Mlles Genat et Raynard; cette dernière est toujours charmante de grâce naïve et de simplicité. Les *Élections* se joueront, avec le *Duel de Pierrot*, jusqu'au 31 août, c'est-à-dire jusqu'à la réouverture officielle du théâtre sous la direction de M. Koning.

1er SEPTEMBRE. — Reprise de la **JOIE DE LA MAISON**, comédie en trois actes d'ANICET BOURGEOIS et de M. ADRIEN DECOURCELLE [1], et première

M. Boscher. — Bonatout, *M. Georges*. — Mac Husqueba, *M. Blondel*. — L'Agneau souriant, *M. Lanevrie*. — Joseph Adrien, *M. Adrien*. — Hurietta, *Mlle Raynard*. — Lady Furibond, *Mlle Génat*. — Rietta, *la petite Genty*.

1. DISTRIBUTION. — Hector Durosnel, *M. Lagrange*. — Georges de Sully, *M. Landrol*. — Oscar de Beaulieu, *M. Bernès*. — André, *M. Pascal père*. — Cécile, *Mme Lagrange-Bellecour*. —

représentation de la **PREMIÈRE QUERELLE**, monologue de M. PAUL BILHAUD. — M. Victor Koning recommençait la campagne avec la reprise de la *Joie de la Maison*, qui fut représentée pour la première fois, le 6 mars 1855, au Vaudeville, où elle était interprétée par MM. Félix, Volnys, Lagrange, Mmes Guillemin, Armand, Amédine Luther et Bertin. La *Joie de la Maison* porte assez gaillardement ses vingt-six ans; c'est une des plus aimables comédies de ce temps. Vous connaissez le sujet, qui est aussi simple que touchant. Un mari vit depuis seize ans loin de sa femme, qu'il a abandonnée sans qu'elle le méritât, uniquement par ennui de frayer avec une terrible belle-mère. Oh! ces belles-mères! Une jeune fille est née des premiers beaux jours de cette union, elle a grandi près de sa mère et de sa grand-mère; on lui a persuadé que son père est parti pour un long, long voyage en Amérique, et n'est pas revenu. L'heure de se marier a sonné pour elle; il faut le consentement de ce père. La jeune fille, à qui l'on est obligé de révéler la triste vérité, prend le parti d'aller le lui demander à lui-même. La pièce est toute faite. Au premier acte, la jeune fille est entre ses deux mères; au second, elle arrive à l'improviste chez son père et tombe au milieu des détails d'une vie un peu dissipée de mari-garçon; le troisième est consacré à l'entrevue du père et de la mère, que la jeune fille, à force de cajoleries et

Mme de Silly, *Mlle Verteuil*. — Mme de Barmont, *Mlle Duchêne*. — Caroline, *Mlle Lepage*.

de caresses, force à se donner la main et réunit pour toujours. Ce petit drame, souvent imité, est écrit par deux hommes de talent : Anicet Bourgeois et M. Adrien Decourcelle. Le premier acte est joli d'un bout à l'autre; le second est tout plein d'effets un peu gros. Barrière, dans le *Feu au couvent* a, ce nous semble, touché la même situation avec bien plus de délicatesse. Le troisième acte n'est que la mise en œuvre un peu banale du sujet; les auteurs n'y ont presque rien ajouté, et c'est grand dommage. Telle qu'elle est néanmoins, cette pièce est gracieuse et touchante. Elle a fait verser bien des larmes autrefois et elle nous a encore fait plaisir aujourd'hui. Il n'y en a guère de plus aisée à jouer. Sans parler du Gymnase, où elle n'a, pour ainsi dire, point quitté le répertoire, et où on la donnait encore il y a cinq ans, sous la direction de M. Montigny — qui l'avait refusée à l'origine! — nous l'avons vue un peu partout. Il ne se passait guère de semaine, à la Tour d'Auvergne, où l'on n'affichât pas la *Joie de la Maison*. Le rôle est si joli, si aimable! Il ne faut, pour le bien rendre, qu'une certaine grâce naturelle, de la jeunesse, des yeux tendres et une voix caressante. Comme Mlle Barretta jouerait ce rôle! Il servait, ce soir, de rentrée à Paris et de début au Gymnase à Mme Lagrange-Bellecour, qui revient de Saint-Pétersbourg, où elle était adorée et où elle jouait avec un réel talent les jeunes premières et les ingénues. La Cécile de la *Joie de la Maison* fut un de ses triomphes. Mais Mme Lagrange est restée vingt et un ans en Russie : cela fait supposer qu'elle a passé

la quarantaine.... Elle a la diction juste et la voix jeune, mais non le visage. Elle rendra de réels services au Gymnase quand elle voudra bien y jouer d'autres rôles que celui d'une jeune fille de seize ans. Son mari, M. Lagrange, qui jouait autrefois les amoureux, et qui jadis créa, dans la pièce, le rôle d'Oscar de Beaulieu, reparaissait en même temps devant le public parisien dans celui d'Hector Durosnel, créé par Félix. C'est, en effet, l'emploi de Félix que prend aujourd'hui M. Lagrange, et qu'il tiendra, croyons-nous, avec de la verve et une grande habitude de la scène. Avant la *Joie de la Maison*, M. Saint-Germain était venu nous dire un monologue, intitulé : la *Première Querelle*, où il est encore question de belles-mères : pauvres belles-mères!... La saynète est un peu longue, mais les vers en sont fort joliment tournés et font honneur à M. Paul Bilhaud, dont c'est le premier ouvrage dramatique. On a fort applaudi le monologue et le monologuiste.

Dès le lendemain 2 septembre, par suite d'un traité conclu par M. Koning avec Mme Gustave Fould, le *Duel de Pierrot* reparaissait officiellement cette fois, sur l'affiche du Gymnase, qu'il ne quittait que le 12 octobre.

16 SEPTEMBRE. — Reprises de **BRUTUS, LACHE CÉSAR** ! comédie en un acte, de ROZIER[1], et de **ON DEMANDE UN GOUVERNEUR**, comédie en deux

[1] DISTRIBUTION. — Mornand, *M. Landrol*. — Henri, *M. Jourdan*. — Pauline, *Mme Lagrange-Bellecour* (début).

actes, de MM. ADRIEN DECOURCELLE et JAIME FILS[1], — *Brutus, lâche César!* fut donnée, le 2 juin 1849, au milieu des graves préoccupations qui assiégeaient alors Paris de toutes parts. Mais ce n'était point, comme on aurait pu le croire à son titre, une pièce à fines allusions républicaines, encore moins une de ces plates bouffonneries qui s'efforçaient, à cette époque, de faire rire les niais aux dépens d'institutions sérieuses et salutaires auxquelles on ne voulait pas encore laisser le temps de s'établir et de fonctionner. Non, *Brutus, lâche César!* était une charmante petite comédie marivaudée, qui, Dieu merci! n'avait rien à voir avec la politique. Le citoyen Mornand (l'action se passe sous la République du Directoire) est un profond observateur. Il a remarqué que son chien n'était jamais plus méchant, plus indomptable que lorsqu'on le tenait à la chaîne. Lui laisse-t-on la liberté d'agir, de courir, ce tigre devient un agneau! Mornand veut-il arrêter les indiscrets sur le seuil de son domicile, le chien reste à la chaîne. Mais le citoyen Mornand veut-il accueillir cordialement un visiteur, de sa fenêtre, il crie à son portier: « Brutus, lâche César! Brutus, lâche César! » Or, du chien venant à la femme, transition un peu brusque, mais assez logique, le citoyen Mornand a conclu que tenir la femme enchaînée par le mariage serait la rendre indocile, intraitable; que

1. DISTRIBUTION. — Durosnel, *M. Landrol.* — Frédéric, *M. F. Achard.* — Édouard, *M. Corbin.* — Benjamain, *M. Blaisot.* — Timoléon, *M. Gœury.* — Joseph. *M. Martin.* — Estelle, *Mlle Mary-Jullien.* — Valentine, *Mlle Camille Linville.*

lui donner la liberté par le divorce en ferait un ange de douceur, et il agit en conséquence de ses observations. « Divorçons! » va-t-il s'écrier comme M. Henri des Prunelles de Sardou. Une première passion bien enfantine, bien innocente, a légèrement ému le cœur de cette jeune personne. L'*objet* de ce tendre sentiment est mort, dit-on; mais au moment psychologique d'une querelle de ménage, le voilà qui reparaît : les anciens sentiments se réveillent. « *Brutus, lâche César!* » se dit à lui-même le citoyen Mornand. Il offre à sa femme un divorce (le divorce existait alors) qui lui permettra de se donner à son premier adorateur.... On accepte. Tout se prépare en conséquence, puis on réfléchit, on compare. Le numéro 1 est un petit niais sans valeur, sans caractère. Le numéro 2 est un homme d'esprit et de cœur; si bien, en fin de compte ou de conte, que les choses restent en l'état où elles se trouvaient au commencement de la pièce, sauf le regret du premier amour qui a disparu.

On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

Ce vieux refrain d'opéra-comique aurait pu fournir le couplet final de cette comédie, qui, à propos d'opéra-comique, rappelait beaucoup *Adolphe et Clara*, moins la teinte de sensibilité fort touchante qui se trouve dans la vieille pièce de Marsolier. Il est bien certain que l'auteur de *Divorçons!* a lu et vu jouer *Brutus, lâche César!* dont les situations sont identiquement les mêmes.

Il en a fait, avec son art consommé, le chef-d'œuvre que vous savez. Ressemblance à part, cette comédie, dialoguée avec tout l'esprit qu'on était habitué à rencontrer dans les ouvrages de Rozier, conduite avec plus de fermeté que la plupart de ses autres productions dramatiques, reste encore aujourd'hui, et cela fait honneur aux auteurs d'autrefois, un des actes les plus distingués, les plus amusants qui aient été représentés depuis longtemps sur le théâtre du Gymnase. Il est grand dommage que la pièce ait été jouée, comme en province, par Landrol, qui savait mal son rôle et prenait « des temps » interminables; par Mme Lagrange-Bellecour, qui a besoin de se mettre au ton parisien, et par le jeune Jourdan, qui est l'inexpérience même. La pièce sera donnée le dimanche en matinée: les vieux amateurs ne manqueront pas d'y faire, entre le trio Bressant, Lafontaine et Rose-Chéri et les interprètes actuels, une comparaison qui ne sera certainement pas à l'avantage de ces derniers. — Autre pièce, non moins gaie et non moins charmante, donnée pour la première fois au Vaudeville, le 12 avril 1853, reprise au Gymnase avec un réel succès. Il s'agit d'*On demande un gouverneur*, comédie en deux actes, de MM. Adrien Decourcelle et Jaime fils. M. Frédéric de Marsan a une tête légère, mais un excellent cœur. Vous voyez qu'il est nanti de deux choses exigées de tout temps pour faire un héros de vaudeville accompli. A force de voltiger au caprice de sa cervelle, le cœur s'est lassé. M. Frédéric s'ennuie, quoiqu'il soit dans la pleine floraison de sa

jeunesse. Mais il a trop appris en peu de temps, et, sous prétexte qu'il connaît tout, tout ce qui n'est pas bon à connaître, il court après l'inconnu pour tâcher de renouveler ses sensations et de se divertir. Les *Petites Affiches* viennent tout à coup lui ouvrir un horizon inattendu, l'espérance d'une distraction qui ne ressemblera pas à tant d'autres. Ce plaisir inouï et ignoré, quatre mots insérés à l'article des annonces le lui promettent. Ces quatre mots, les voici en toutes lettres : « On demande un gouverneur.... » Puis l'adresse du demandeur, qui se nomme M. Durosnel. Il est évident qu'un homme qui demande un gouverneur pour son fils en l'an de grâce 1853, doit être un objet de curiosité, une momie exhumée et dont M. Frédéric s'apprête à rire tout son saoûl. Il se présente donc au personnage dans le but de passer agréablement une heure ou deux, et la scène de présentation est, en effet, extrêmement gaie. Mais, par une suite d'incidents singuliers, le railleur, venu pour se moquer des gens, devient tout à coup une âme dévouée et excellente, qui sauve la maison Durosnel des situations les plus périlleuses; le fils, de mauvais amis et de mauvais penchants; le père, d'une angoisse cruelle qui menace d'aboutir au déshonneur de son nom; la jeune fille, d'un mari qui lui déplaît; la mère, d'une intrigue qui compromet sa vertu. Et notez bien que toute cette aventure le prend sur le ton de la riante comédie et ne tombe jamais dans les noirceurs. Frédéric Achard enlève avec beaucoup de verve le rôle de Frédéric de Marsan, créé par Fechter. Blaisot et

Corbin ont fait rire dans l'usurier Benjamin, autrefois joué par Delannoy, et dans le jeune Édouard, créé il y a vingt-huit ans par M. Lagrange. Mlle Camille Linville, si durement traitée aux derniers concours du Conservatoire, a beaucoup plu, et Mlle Mary Jullien méritait mieux que le bout de rôle insignifiant que lui a distribué son directeur un peu rancunier. *On demande un gouverneur* et *Brutus, lâche César!* forment ensemble un agréable spectacle, qui sert à prouver que les auteurs d'autrefois étaient de véritables hommes de théâtre, se donnant la peine de construire une pièce et ne manquant certainement point d'esprit.

Le 7 octobre, entre le *Duel de Pierrot* et *On demande un gouverneur*, on glissait un acte nouveau intitulé **LA SOUCOUPE**[1], un charmant bibelot à mettre sur une étagère, — avec des précautions : un rien la briserait. La faïence est si fine, si fine... mais la forme est élégante, le dessin joli et les couleurs vives. Le potier, c'est Busnach; les aides du potier, ses collaborateurs, sont M. Lagrange et Mmes Jullien et Sigall; l'heureux collectionneur, M. Koning. Pourquoi ce dernier ne nous a-t-il pas invités à venir regarder et juger sa nouvelle acquisition, nous ne saurions le dire et nous le regrettons. M. Koning jugeait-il l'objet trop peu important? Nous pourrions lui répondre qu'il a souvent convoqué la presse pour

1. DISTRIBUTION — De Bonnières, *M. Lagrange*. — Bertin, *M. Dufernex*. — Baptiste, *M. Ismaël*. — Cyprienne, *Mlle Mary-Jullien*. — Valentine, *Mlle Sigall* (début). — Fanny, *Mlle Gennetier*.

des œuvres de dimension aussi modeste et de valeur beaucoup plus minime, — nous ne citons pas naturellement. Il est d'ailleurs plus agréable de ne passer qu'une heure au théâtre en y regardant cette charmante petite *Soucoupe* ou en écoutant le joli chant de l'*Alouette*, que de s'y ennuyer à poings fermés pendant trois heures en écoutant telle ou telle pièce en trois ou quatre actes... nous ne citons pas davantage. Enfin M. Koning avait une débutante à nous présenter, Mlle Renée Sigall. Une pièce nouvelle, un début : l'un ne va pas sans l'autre au Gymnase. Il y a environ une vingtaine de débuts depuis le changement de direction; et il y a bien encore une dizaine d'artistes qui attendent les leurs. Je crois, ma parole, que tous les artistes en disponibilité de France et de Navarre sont engagés par M. Koning. C'est un père pour les comédiens! Heureusement, pour sa caisse, il ne les paie que le jour où ils débutent. Ce système, excellent pour les finances du théâtre, ne l'est pas absolument pour celles des artistes. Il y en a un, paraît-il, qui est resté ainsi un an sans jouer, et par conséquent sans toucher un sou d'appointements. Il avait le droit de mettre sur ses cartes de visite : *X..., du Gymnase-Dramatique*, d'entrer dans les coulisses, de fumer des cigarettes sur les marches du péristyle... et de crever de faim. La nouvelle pensionnaire de M. Koning, dont nous serions curieux de connaître le numéro d'inscription, — car ils sont si nombreux au Gymnase que les régisseurs ne savent pas les noms de la plupart des artistes et qu'il est question de leur don-

ner un numéro matricule, comme aux militaires... ou aux forçats, la nouvelle pensionnaire, dis-je, n'en sera pas réduite à cette cruelle extrémité. La bise est venue, mais la *cigale* ne se trouvera pas dépourvue, puisqu'elle a chanté ce soir. Et très agréablement chanté. Mlle Renée Sigall — un surnom qui lui a été donné par un de nos confrères à l'époque des représentations de la *Cigale*, aux Variétés — a commencé il y a deux ans ses études dramatiques chez Talbot, l'infatigable façonnier d'artistes. Protégée par Gondinet, elle fut engagée l'année dernière au théâtre du Parc, où elle joua entre autres pièces le *Nabab* avec Dupuis, et les *Grands Enfants*. Enfin la voici au Gymnase, où Sardou l'a fait entrer et où elle apporte le charme de sa jeunesse, la poésie de ses cheveux blonds..., blonds comme les blés, et l'originalité de sa personne, dans laquelle est répandu un je ne sais quoi britannique. Complétons le portrait : de grands yeux et une taille invisible : cette cigale est une libellule. Elle se nomme Valentine, dans la *Soucoupe*, et vient se réfugier à la campagne auprès d'une amie, Cyprienne de Bonnières, pour ramener dans son cœur le calme perdu. Valentine est mariée, mais un ami commun, *le trait de désunion*, comme lui fait dire spirituellement l'auteur, lui a présenté un homme charmant et elle a eu la faiblesse de lui dire qu'il ne lui déplaisait pas. Mme de Bonnières est absolument dans le même cas; elle a donné son cœur... et son portrait à un homme aimable et malheureusement aimé. Or, cet homme charmant, qui a pris le

cœur et la tranquillité des deux jeunes femmes, est un même M. de Marcy. Cyprienne reconnaît son écriture sur l'enveloppe d'une lettre adressée par lui à Valentine. La leçon est forte et la morale est satisfaite. Cyprienne et Valentine sautent au cou de leurs maris avec une effusion qui doit quelque peu les surprendre, mais ils sont trop absorbés par leurs manies respectives : le mari de Valentine est botaniste, celui de Cyprienne recherche le vieux Rouen, le Marseille et le Delft. Tel est le tout petit plat que M. Busnach a servi dans sa *Soucoupe*. Mais c'est accommodé d'une manière excellente; un assaisonnement exquis. Une poignée de grains de sel pris au hasard : Cyprienne et son mari causent auprès du feu. Ils sont seuls. Madame s'ennuie et veut retourner à Paris. Sans doute, elle est très heureuse près de son mari — elle le lui laisse croire, du moins — mais... elle a assez de la campagne. — Oui, réplique M. de Bonnières, le bonheur conjugal ressemble au duel. Sans témoins, c'est un assassinat. M. de Bonnières fait le portrait d'une paysanne qu'il vient de rencontrer dans une ferme voisine. — « Des mains! des yeux! Un Greuze... retouché par Manet. » M. de Bonnières, c'est Lagrange. C'est lui qui recherche la soucoupe... car, au fait, je ne vous ai pas parlé de la soucoupe. Mon Dieu! la soucoupe aurait pu être la tasse ou un autre objet quelconque. M. de Bonnières a dans ses collections une tasse offerte à Marie Leczinska, à l'occasion de son mariage avec Louis XV. Cette tasse est malheureusement veuve de sa soucoupe, et

c'est pendant que M. de Bonnières court de ferme en ferme, de village en village pour découvrir la précieuse compagne de sa tasse que ces dames se racontent leurs petites histoires et qu'il se passe chez lui le tout petit drame que nous avons raconté plus haut. M. de Bonnières retrouve, d'un côté, la soucoupe qui servait d'écuelle à un chat, et de l'autre l'amour de sa femme : son bonheur est complet. Il est vrai qu'il eût été complet de toutes façons, puisqu'il ne se doutait nullement de ce qui se passait chez lui. Il se croyait absolument heureux en ménage, — donc il l'était. M. Lagrange joue ce rôle avec beaucoup d'entrain et de légèreté. Il abuse cependant de la voix de tête pour obtenir des effets comiques ou détacher un mot spirituel. Mlle Mary Jullien tient le rôle de Cyprienne avec son talent et sa conscience habituels. Quant au mari de Valentine, un rôle muet... plaignons M. Dufernex.

Ici une grosse révolution. Profitant de ce qu'il est en même temps directeur de la Renaissance, M. Koning essaie du vaudeville au Gymnase et appelle au boulevard Bonne-Nouvelle son étoile du boulevard Saint Martin : Mlle Jeanne Granier. La tentative est au moins curieuse.

17 Octobre. — Reprise des **PREMIÈRES ARMES DE RICHELIEU**, comédie-vaudeville en deux actes, de Bayard et Dumanoir[1]. — On a souri quand on

1. Distribution.	1839	1881
Duc de Richelieu,	*Mlle Déjazet,*	*Mlle Granier.*
Baron de Bellechasse,	*M. Levassor,*	*M. Saint-Germain.*

a vu s'avancer Frédéric Achard, coiffé de la perruque Louis XIV et revêtu d'un magnifique costume du temps, pour *chanter* son couplet sur l'air de : *Vous sommeillez encor, ma chère.* Mais on a ri aux éclats à l'arrivée de Mlle Marie Magnier, si amusante dans son rôle de Mme Patin, devenue baronne de Bellechasse. Quelle toilette! Quels diamants! Et quelle verve originale! Il fallait l'entendre dire, sur l'air du vaudeville de la *Famille de l'Apothicaire* :

Grâce à mon baron que voici,
(*Elle se tourne vers Saint-Germain.*)
J'ai mon rang, mes titres, mes armes,
Et le droit de venir ici
Avec mes écus et mes charmes.

Je ne vois pas, mauvais plaisants,
De quoi la cour rit et s'étonne....
Car, ma foi! ce que je lui prends
Ne vaut pas ce que je lui donne!
(*Elle se prend le menton à elle-même.*)

Toute la salle était de l'avis de la belle Mlle Magnier, qui, faut-il le dire, a obtenu le plus grand succès du premier soir. Les jolies femmes comiques sont rares au théâtre; Mlle Marie Magnier est aussi comique qu'elle est jolie. Mlle Granier jouait une bien grosse partie en reprenant, à si peu de dis-

Comte de Montignon,	*M. Derval,*	*M. Achard.*
Dubois,	*M. Barthélemy,*	*M. Malard.*
Merlac,	*M. Octave,*	*M. Martin.*
Baronne de Bellechasse,	*Mme Lemesnil,*	*Mlle Magnier.*
Diane de Noailles,	*Mlle Pernon,*	*Mlle Ch. Raynard.*
Mlle de Nocé,	*Mlle Grassot,*	*Mlle C. Linville.*
Duchesse de Noailles,	*Mlle Moutin,*	*Mme Dharville.*

tance, un rôle dans lequel beaucoup d'entre nous ont vu Déjazet, l'esprit et la finesse mêmes. La comparaison était injuste, mais inévitable. D'un mot, d'un seul clignement d'yeux, Déjazet enlevait la salle. Moins svelte de sa personne et plus prodigue de gestes, sans avoir, en ce soir de première, où elle était paralysée par la peur, l'entrain qu'on lui connaît, Mlle Granier s'agite et se démène parfois pour ne pas produire le quart de l'effet que produisait, avec des moyens plus simples, son illustre devancière. Mais, peu importe! il reste une nature de comédienne très franche et très sympathique et une voix de chanteuse absolument charmante.

Il fallait la voir répondre à la duchesse, sa belle-mère, qui lui dit : « Vous n'avez que quinze ans!... » — « Sur votre contrat, sur mon extrait de baptême..... c'est possible.... Mais là et là (se touchant le cœur et la tête), *vingt ans*, madame! »

Il fallait l'entendre au trio de sortie : « Comme elle est en colère, ma chère belle-mère! » ; dans l'air de Loïsa Puget :

Maîtresse ou femme,
En ce moment,
Pitié, madame,
Pour un amant!

dans le terzetto sur l'air d'une valse de Strauss : « Je me soumets », et dans l'air de *Simple soldat* :

On m'a prédit que je vivrais cent ans!...
J'y parviendrai.... pourvu que je vieillisse....
Que je serais grand homme!... Avec le temps,
J'y parviendrai.... pourvu que je grandisse!

> [illegible] je serais le plus fameux vaurien,
> [illegible]u'à la fin !... Et j'ai bonne espérance :
> [illegible]viendrai, morbleu ! j'y compte bien....
> Si Dieu me donne le moyen
> [illegible]e finir comme je commence !

Ne vous ét[illegible] point que ce compte-rendu d'un ancien vaude[illegible]soit ici émaillé de couplets. La romance de Ga[illegible]

> Gardez[illegible]de me guérir ;
> J'ai[illegible]eux mon mal : j'en veux mourir !

déli[illegible]nt soupirée par Mlle Granier, et les [illegible]ard ont obtenu en 1881 un succès [illegible]estab[illegible] citerai, pour finir, celui-ci qui [illegible]ine la pi[illegible]ue chante le « Petit Duc », l'air d'*Yelva*[illegible]

> J'ai pris ce so[illegible]nom chéri des dames,
> Doux souvenir[illegible] et d'amour :
> De Richeli[illegible]os des femmes,
> Je puis tenir [illegible]uccès en un jour.
> Faites pour n[illegible]n généreux partage :
> Mesdames, vo[illegible]dont les arrêts font loi,
> A Richelieu,[illegible]ez votre suffrage,
> Et ces mes[illegible]se chargeront de moi.

Nous nous [illegible]ommes tous chargés, et nous avons chale[illegible]ement applaudi, au Gymnase, la petite d[illegible]ranier.

22 No[illegible]bre. — Au bénéfice de M. Landrol, le théâtre [illegible]onne une représentation extraordinaire, composée de l'*Alouette*, de la première représentation de la **CHAMBRE NUPTIALE**[1], comédie en un

1. Distribution. — Gaston Chantrel, *M. Saint-Germain.* —

...de MM. A. Jaime et W. Busnach, de *Gringoire*, de M. Théodore de Banville[1], et de la première représentation, à ce théâtre, d'**INDIANA ET CHARLEMAGNE**[2], de Bayard et Dumanoir. — Je ne me chargerai pas de vous dire à quelle époque Landrol est entré au Gymnase; il n'en sait plus rien luimême. Cela remonte à la fondation de l'immeuble: il a été acheté avec le monument, dont il est la clef de voûte. On ne connaît pas le Gymnase sans Landrol. Le Gymnase sans Landrol! Mais c'est un corps sans âme, un vaisseau sans pilote! L'excellent comédien est la bouée de sauvetage de son théâtre. On ne compte plus les services qu'il lui a rendus. Pendant les dernières années du règne de M. Montigny, Landrol fut le bras droit du maître, aussi M. Koning crut-il devoir donner un caractère officiel aux fonctions que Landrol exerçait de

Alfred Vaucouleurs, *M. Corbin.* — Valentine, *Mlle Ch. Raynard.* — Mariette, *Mlle Lander.* — Mme Frémichon, *Mlle Duchêne.*

1. *MM. Maubant, Coquelin, Joliet, Silvain. Mmes Barretta et Bianca.*

2. Indiana, *Mlle J. Granier.* — Charlemagne, *M. Frédéric Achard.*

Intermèdes : Concerto de piano, par M. Théodore Ritter; **fragments** du Concerto caractéristique, de M. B. Godard, par Mlle Mayau; duos espagnols, par Mlle J. Granier et M. Pagans;

Si j'étais femme (Jacques Normand) et *l'Invitation méridionale* (Gustave Nadaud), par M. Saint-Germain;

La Leçon de solfège, par Mlles J. Granier et Desclauzas, MM. Marais, Saint-Germain, Frédéric Achard, Guitry, Lagrange, Malard, Corbin, Ch. Pascal, Blaisot, Bernès, Dufernex, Belliard, Tersant, Geury, Beauchamp, Revel, Pascal, Blondel, Landrol, Mmes Pasca, Magnier, Léonide Leblanc, Lagrange, Brindeau, Volsy, Lemercier, Raynard, Dharville, Linville, Lepage, Gallayx, Duchesne, Vrignault, Noirly, Lander, Gennetier.

fait au Gymnase : il le nomma administrateur de la scène. Et je vous assure que ce n'est pas une sinécure! Les répétitions commencent de bonne heure au Gymnase. A onze heures, Landrol arrive; il s'installe à l'avant-scène, il ne la quitte guère que vers quatre ou cinq heures — plus tard, quelquefois. Il fait répéter toutes les pièces, les met en scène, s'occupe des décors, de l'ameublement, des accessoires, répète lui-même, joue le soir et sort du théâtre à minuit pour retourner chez lui — au diable vauvert — et recommencer le lendemain. Surveillant ainsi les répétitions, et doué d'une excellente mémoire, il arrive à savoir tous les rôles, ce qui lui permet de remplacer au pied levé n'importe quel artiste. Il a fait ainsi des tours de force incroyables et a sauvé des situations impossibles. Il est d'autant plus précieux qu'il n'a pas d'emploi. Je voudrais bien savoir quel rôle Landrol n'a pas tenu? Il joue les amoureux, les jeunes premiers, les pères, les maris trompés, les amants, les comiques, les traîtres, les simples soldats et les colonels! Et pas plus gêné dans un habit que dans un autre. Il y a des gens qui trouvent que c'est une *utilité*, moi, je trouve que c'est un homme utile, il y a une nuance. Landrol a du talent, une très grande science du théâtre; il sauve toujours un rôle, — c'est un comédien. Pour reconnaître les services de son pensionnaire, M. Montigny lui accordait un bénéfice annuel. M. Koning, qui n'est pas grand amateur de bénéfices, — pour les autres, n'a pas osé cependant retirer à Landrol la faveur que lui faisait son prédécesseur. Ce bénéfice a eu

lieu devant une salle comble et des plus sympathiques.

A la fin du mois d'octobre, les *Premières Armes de Richelieu* s'annoncent décidément comme un très réel succès d'argent et d'artistes. Mlle Granier, tout à fait remise de l'émotion qui, le soir de la première, l'étreignait visiblement, apporte maintenant, dans son rôle, le brio, la finesse, *l'humour* qui ont fait d'elle l'étoile d'opérette la plus populaire de Paris, et qui pourraient bien la classer plus rapidement qu'on ne pense au premier rang de nos meilleures comédiennes. En quelques jours, elle a pris complète possession de son personnage, de son public, de son théâtre même; car ce n'est pas impunément que l'on change de scène et de genre, surtout quand il s'agit de recueillir l'héritage d'une Déjazet. On dit que Déjazet — nous avouons ne pas l'avoir vue dans ce rôle — était un Richelieu parfait, idéal.... Mais, à parler franc, nous nous défions un peu des enthousiasmes par comparaison de nos *anciens*. *Laudator temporis acti*.... Personne n'échappe à ce travers; on a toujours un faible marqué pour les succès, les aventures, les illustrations dont on a été le contemporain. Ceux qui ont connu la Malibran sourient de la gloire de la Patti, et il ne faut pas parler de Sarah Bernhardt devant les vieux admirateurs de Rachel. Quant à nous, critiques et annalistes, qui avons subi le soir de la première, comme beaucoup de spectateurs de notre génération, l'influence des souvenirs et des regrets de la génération précédente, nous ne voulons plus, après être retourné

au Gymnase, évoquer la mémoire d'un talent que nous n'avons pu contrôler nous-même, pour disputer au talent jeune et plein de vitalité de Mlle Granier, à son entrain endiablé, à son jeu *bon garçon*, à sa voix chaude, émue et sympathique, le tribut d'applaudissements qui lui est dû. Les deux *attractions* de la soirée étaient la première représentation de la *Chambre nuptiale*, pièce en un acte, de W. Busnach (naturellement!) et la reprise d'*Indiana et Charlemagne*, par Granier et Achard. Il serait parfaitement ridicule de dire que la pièce de Busnach est déplacée sur une scène où l'on a joué la *Navette* et *Bébé*. Pas Gymnase non plus, ces pièces-là! Maintenant, entre nous, je crois que si l'on revenait aux pièces « Gymnase », ce ne serait pas bien amusant. — La chambre nuptiale, tendue de satin bleu, appartient, appartenait plutôt à une demi-mondaine, Mlle Coralie, qui est partie pour Monaco, afin de tenter la fortune. Il lui sort *un numéro plein*, un richissime baron qui la retient sur les bords de la Méditerranée. Elle écrit donc à sa caméristе, restée à Paris, de *bazarder* les meubles et de louer sa chambre. La petite bobonne ne bazarde rien du tout et laisse la chambre meublée à un jeune employé d'un magasin de nouveautés qui va se marier. C'est là qu'il passera la première nuit de ses noces. Pendant que le mari est allé remiser sa belle-mère à Passy, que la jeune femme restée seule est dans un boudoir attenant à la chambre à coucher, un *ami* de Coralie se glisse dans la chambre par une porte secrète dont il a la clef, et croyant en faire *une bien bonne* à Coralie,

il se couche en l'attendant. La jeune femme revient, et se met à examiner avec étonnement les petits pots à maquillage de la belle petite, qui sont demeurés sur une toilette. Chanterelle, l'*ami*, s'aperçoit alors de sa méprise, éteint les bougies et essaie de rallier ses vêtements pour s'enfuir. Valentine le prend pour son mari et devient toute tendre, ce qui laisse d'ailleurs parfaitement *froid* notre Chanterelle, qui est en bras de chemise, qui n'a qu'une bottine et qui, pour comble de désastres, a perdu son toupet dans le lit. Il finit par s'habiller. Mais le mari arrive au moment où il va s'esquiver. Complications.... et explications. Les deux jeunes gens se connaissent heureusement; et comme Chanterelle s'est contenté de lire le *premier chapitre*, le mari pourra continuer l'intrigue et arriver au *dénouement*. Ceci est dit sous forme de couplet final, chanté (1) par Saint-Germain au baisser du rideau.

Frédéric Achard et Mlle Jeanne Granier jouent gaîment *Indiana et Charlemagne*, le vieux vaudeville de Bayard et Dumanoir, créé jadis au Palais-Royal par Achard (père) et Mlle Déjazet. En présence du succès obtenu le soir du bénéfice de M. Landrol, la direction décidait que cet amusant vaudeville serait joué tous les soirs avec *la Chambre nuptiale* et les *Premières Armes de Richelieu*. Tel était le spectacle attrayant qui se jouait encore le 31 décembre 1881.

Le mouvement dramatique se résumait pour ce théâtre dans le tableau chronologique suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re rep. ou de la reprise.	Nombres de rep. pend. l'année.
La Cravate blanche	1		29
Le Mariage d'Olympe	3		60
Les Braves gens	4		2
La Sarabande.	1		31
* *M. et Mme Polichinelle*	1	16 janvier	56
La Papillonne.	3		7
* *L'Alouette*	1	15 février	73
* *Phryné*.	3	15 février	9
* *La Noce d'Ambroise*.	1	25 février	45
Bébé	3		34
Les Curieuses	1	14 mars	19
* *Miss Fanfare*.	3	25 mars	17
* *Monte-Carlo*.	3	16 avril	38
Le Monde où l'on s'amuse. . . .	1	28 avril	30
Le Voyage à 3 étoiles	1		1
Mme de Chamblay.	4	1er juin	10
Le Chapeau d'un horloger. . .	1	1er juin	30
Un Monsieur en habit noir . .	1		30
* *Le Duel de Pierrot*	5	22 juillet	17
* *Les Élections*	5	17 août	59
La Première querelle.	1	1er sep.	15
La Joie de la maison	3	1er sep.	20
Brutus, lâche César	1	16 sept.	19
On demande un gouverneur. .	2	16 sept.	42
* *La Soucoupe*	1	7 octobre	35
Les premières armes de Richelieu	2	17 octobre	91 85
* *La Chambre nuptiale*	1	22 novembre	44
Indiana et Charlemagne. . . .	1	22 novembre	44

VAUDEVILLE[1]

Le succès du *Père Prodigue*, adorablement joué par Adolphe Dupuis et par Mlle Blanche Pierson, se prolonge jusqu'au 9 février, où a lieu la première représentation de **MADAME DE NAVARET**, pièce en trois actes, de MM. EUGÈNE NUS et CHARLES DE COURCY[2], accompagnée de la reprise de **PERMETTEZ, MADAME**.... comédie en un acte, de M. EUGÈNE LABICHE[3]. — Mme de Navaret (Mlle Fargueil) adore son fils unique Jean (P. Berton), pour qui elle ne s'est pas remariée. Or, Jean s'est battu en duel, chez

1. DIRECTEURS : MM. Raimond Deslandes et Ernest Bertrand.

2. DISTRIBUTION. — Jean de Navaret, *M. P. Berton*. — De Risieux, *M. Dieudonné*. — Robert de Chanteclose, *M. E. Vois*. — Gaspard, *M. Castel*. — Mme de Navaret, *Mme Fargueil*. — Denise de Risieux, *Mlle B. Pierson*. — Bérengère, *Mlle Alice Lody*. — Reine, *Mlle Wégler*. — Mme de Chalin, *Mme Bathilde*.

3. DISTRIBUTION. — L'oncle Léon, *M. Dupuis*. — Bonacieux, *M. Boisselot*. — Henri, *M. G. Roger*. — Baptiste, *M. Moisson*. — Mme Bonacieux, *Mme Alexis*. — Blanche, *Mlle J. Goby*. — Julie, *Mlle Wégler*.

une cocotte, pour une cause des plus futiles. Duel sans importance, auquel les témoins se sont empressés de mettre fin dès que le jeune homme a été désarmé par son adversaire. Et comme Jean raconte le duel à sa mère, sans avouer qu'il y était pour son propre compte : « Quand l'épée tombe, on la ramasse! » fait M[me] de Navaret. Jean se le tient pour dit, et se met à la recherche de son adversaire — un capitaine, s'il vous plaît — pour le provoquer de nouveau et recommencer le duel, sérieusement, cette fois. Vous voyez d'ici les angoisses de la pauvre mère — admirablement rendues par M[lle] Fargueil — qui, sans le savoir, vient d'envoyer son fils à une mort probable. C'est alors qu'une charmante femme, la belle M[me] de Risieux, se dévoue, et que, pour empêcher Jean d'aller se battre, elle le retient en écoutant une déclaration d'amour. Scène de coquetterie très finement jouée par M[lle] Pierson, fort avenante, je vous assure, en sa toilette de bal, et très capable de tourner la tête à un jeune étourdi comme Jean de Navaret. Jean se croit aimé, le malheureux! jusqu'au moment où il apprend que le bouquet qui devait l'empêcher de partir lui a été lancé, non par M[me] de Risieux, mais par sa mère : « J'ai fait cela, s'écrie M[me] de Navaret, et que celles qui ont des enfants me condamnent! » Une jolie comédie spirituelle, émue et sentimentale, le type de la pièce distinguée et « comme il faut » : le pendant des *Grands Enfants*, joués précédemment au même théâtre.

Madame de Navaret est suivie de la reprise de

Permettez, Madame! Sous la perruque noire collée aux tempes, les lunettes d'or et le nez rouge de l'oncle Léon, se plaignant de la grippe et toussayant comme un vieux catharreux, on aurait peine à reconnaître Adolphe Dupuis, l'élégant comte de la Rivonnière de la veille.

Adolphe Dupuis avait obtenu un énorme succès à Saint-Pétersbourg avec ce « Permettez, Madame! » auquel il donnait l'accent d'un vieux général russe fidèle à cette formule. Aussi, dès qu'il ouvrait la bouche pour dire le fameux : « Permettez, madame!... » était-ce au Théâtre-Michel un éclat de rire *général*. Il n'y avait pas, ce soir, les mêmes raisons de s'amuser de l'imitation d'un personnage inconnu aux Parisiens. Et pourtant la représentation de la jolie comédie de Labiche nous a tous mis en joie. Il faut entendre Dupuis débiter, au beau milieu d'une demande en mariage, son histoire d'espagnolettes, qui ne coûtent que 12 francs, et chanter d' « une voix de 1826 » le duo des *Souvenirs* avec Mme Alexis, sa Caroline d'autrefois.

Ce spectacle, qui commence par un petit acte de Francis Ollivier : *Le Tattersall brûle!* précédemment joué au Gymnase[1], est joué jusqu'au 24 février. Le 25 on reprend le *Nabab*, avec son inimitable créateur, M. Adolphe Dupuis.

15 MARS. — Reprises de la **PRINCESSE GEORGES**, comédie en trois actes, de M. ALEXANDRE DUMAS

1. DISTRIBUTION. — Philippe, *M. Colombey*. — Gaston, *M. G. Roger*. — Joseph, *M. Moisson*. — Christine, *Mlle Kalb*.

FILS[1], et de la **VISITE DE NOCES**, comédie en un acte, de M. ALEXANDRE DUMAS FILS[2]. — C'est pour les débuts de Mlle Maria Legault qu'avait lieu, ce soir, la reprise de la *Princesse Georges*. Au moment où le rideau s'est levé, nous avons aperçu, au fond du théâtre, la blonde enfant, accoudée à une fenêtre, dans la pose où nous nous souvenions d'avoir vu jadis Aimée Desclée. Pauvre Desclée! c'était son meilleur rôle, ce fut son dernier triomphe! Comme elle était femme et princesse dans tout ce drame! Quelle loyauté d'accent et quelle tendresse passionnée! Mais écartons ces souvenirs. Il était bien évident que Mlle Legault ne nous rendrait pas tout cela. Mme Desclée était arrivée, quand elle joua la *Princesse Georges*, au plus haut point de son talent. Elle était sûre de son public et d'elle-même. Elle n'avait pas seulement le génie du théâtre (ce mot n'est pas trop fort quand il s'agit d'elle), elle possédait cette autorité que donne l'habitude du succès. Elle savait, pour l'avoir appris par une longue étude, l'art de mettre en œuvre ses qualités naturelles et d'en tirer le meilleur parti. C'était une artiste de tempérament devenue comédienne.

1. DISTRIBUTION. — Le prince de Birac, *M. Berton.* — Comte de Terremonde, *M. A. Michel.* — Galanson, *M. Delannoy.* — Cervières, *M. Faure.* — Le baron, *M. Georges.* — De Fondette, *M. G. Roger.* — Victor, *M. Dieudonné.* — Séverine, *Mlle Legault.* — Sylvanie, *Mlle Pierson.* — Mme de Périgny, *Mme Saint-Marc.* — La baronne, *Mlle Kalb.* — Valentine, *Mlle H. Monnier.* — Berthe, *Mme B. Miry.* — Rosalie, *Mlle de Cléry.*

2. DISTRIBUTION. — Lebonnard, *M. Dupuis.* — M. de Cygneroi, *M. Vois.* — Mme de Morancé, *Mlle Pierson.* — Mme de Cygneroi, *Mlle Lody.*

Quelle comparaison pourrait-on faire de Mlle Legault à cette actrice consommée!

La *Princesse Georges* a retrouvé au Vaudeville une de ses meilleures interprètes d'autrefois, Mlle Pierson, qui, dans le rôle de la princesse de Terremonde, a fait l'admiration de tout Paris; elle y est toujours aussi bonne. Pierre Berton tient, avec son élégance un peu raide et voilée, le personnage du prince Georges. Dieudonné joue le rôle de Victor, le domestique, qui fut créé au Gymnase par Raynard, et qu'il a certainement joué en Russie; il y a obtenu un véritable succès. Delannoy nous a semblé avoir fait de Galanson un tabellion de théâtre, tandis que l'auteur avait cru mettre en scène un vrai notaire. Il joue avec les ficelles du temps passé. Nous n'avons rien à dire de la pièce, qui a retrouvé son succès d'il y a dix ans. Le dénouement, qui avait jadis soulevé de si vives controverses, a, cette fois, été accepté sans aucun murmure. On l'attendait. Personne n'a eu l'air d'y prendre garde. Cette reprise attirera du monde au Vaudeville.... pendant une vingtaine de représentations. Elle est accompagnée de la *Visite de Noces*, où Mlle Pierson a repris, non sans succès, le rôle qu'avait créé Desclée, et où Adolphe Dupuis joue avec beaucoup de bonhomie et de finesse celui de Lebonnard, établi au Gymnase par Raynard.

4 Mai. — Première représentation du **DRAME DE LA GARE DE L'OUEST**[1], comédie en trois actes,

1. Distribution. — Barillon, *M. Delannoy.* — Poulard, *M. Parade.* — Blangy, *M. Colombey.* — Frédéric, *M. Faure.* —

par M. ARMAND DURANTIN, et de la **PETITE SŒUR**, comédie en un acte, par Mme MARIE BARBIER[2]. — *Le Drame de la gare de l'Ouest*, dont le titre n'est, d'ailleurs, aucunement justifié, est une erreur complète, absolue.... erreur de la part de l'auteur d'*Héloïse Paranquet*, qui obtint jadis, au Gymnase, un succès retentissant et justifié; erreur de la part de la direction, qui a reçu et joué ces trois actes, écrits dans un style vieux de quarante ans et remplis d'un insupportable bavardage, dénué de tout esprit et de tout intérêt. Nous ne savons trop jusqu'à quel point il plaira aux lecteurs des *Annales* de savoir que Barillon a trois filles, qu'il va les marier et que beau-père, filles et futurs gendres sont réunis à la gare de l'Ouest, prenant leurs billets pour Dieppe. C'est à Puys, en effet, dans la propriété du bonhomme Barillon, que seront célébrées les trois noces. Les jeunes gens ont naturellement des maîtresses qui, ayant appris le départ de leurs amants, tombent comme des bombes à la gare pour partir avec eux. L'une d'elles, Mme *la*

Maxime, *M. G. Roger.* — Un jeune homme, *M. Meillet.* — Briquet, *M. Roche.* — Desjardins, *M. Albin.* — 1er voyageur, *M. Bource.* — 2e voyageur, *M. Vaillant.* — 3e voyageur, *M. Aimé.* — 1er Employé, *M. Karl.* — 1er Agent, *M. Cottet.* — 2e Agent, *M. Petit.* — La chanoinesse, *Mlle Kalb.* — Honorine, *Mlle J. de Cléry.* — Gabrielle, *Mlle J. Goby.* — Suzanne, *Mlle Lincelle.* — Juanita, *Mlle Monget.* — Clarisse, *Mlle Martel.* — Blanche, *Mlle Chassang.* — Marchande de coco, *Mme Charmeux.* — La Sorcière, *Mme Maury.* — 1re dame, *Mme Moisson.* — 2e dame, *Mme Moutier.* — Marchande de plaisirs, *Mme Léa.* — Bouquetière, *Mme Éléonore.*

1. DISTRIBUTION. — Bernard, *M. Carré.* — Maurice, *M. G. Roger.* — Jeanne, *Mlle Réjane.* — Louise, *Mlle Lesage*

baronne Honorine de Lignières, est une ancienne cascadeuse qui a réussi à se faire épouser par un imbécile; il en est mort, du reste, en lui laissant un enfant, dont la tutelle a été réclamée par la famille. Procès. La cause de la mère a été défendue et perdue par l'un des futurs gendres de Barillon, Blangy, que sa clientèle spéciale a fait surnommer l' « avocat des belles petites ». Pour échapper à l'arrêt du tribunal, Honorine se sauve avec son bébé, qu'elle flanque dans les bras du papa Barillon, en apercevant à la gare un commissaire de police et ses agents. Poursuite générale. On se retrouve à Dieppe. Les jeunes gens, se voyant dans l'impossibilité de se débarrasser de ces femmes, décidées à les cramponner jusqu'au bout, les font passer pour des parentes. Toutes ces péripéties, on le voit, sont on ne peut plus neuves. Pour continuer cette veine d'originalité, M. Durantin a imaginé de faire s'éprendre Barillon de la belle Honorine, représentée par Mlle de Cléry. Séduit par sa grâce, surtout par ses vertus, que Blangy n'a cessé d'exalter dans sa plaidoirie au tribunal, la vieille ganache de beau-père veut épouser l'ex-cocotte. Son gendre bondit en apprenant cette intention baroque, et essaie vainement de persuader à Barillon que la dame en question est une vertu plus que douteuse. Enfin, les trois cocottes se trahissent, on les met à la porte, et la triple noce a lieu sans encombre. La représentation aurait bien pu ne pas marcher de même, mais l'indifférence a pris le dessus....

La vaillante troupe du Vaudeville, le brave De-

lannoy en tête, a conduit le deuil.... avec autant d'entrain que possible. Le *Drame de la gare de l'Ouest* se jouera sept fois.

On avait donné en même temps une agréable pièce de Mme Jules Barbier, la femme de l'auteur de ce nom, intitulée *La Petite Sœur*. Il n'est pas bien neuf non plus, le dévouement de cette sœur aînée qui se sacrifie à sa *petite sœur* pour lui laisser épouser l'homme dont elle est aimée; mais la forme est excellente, et nous aimons encore mieux la note émue de cette petite comédie que la note peu spirituelle et peu gaie du *drame* précédent.

Cette piécette est excellemment jouée; Mlle Réjane y est charmante, et Mlle Lesage, cette délicieuse blonde, a obtenu un foudroyant succès de beauté quand, lui enlevant sa pélerine et découvrant ses épaules, son aimable sœur nous l'a montrée, ainsi qu'à Maurice, admirablement décolletée.

Du 12 au 29 mai, on reprend les **TROIS CHAPEAUX**, l'amusante comédie en trois actes de M. Hennequin[1], accompagnée d'abord de **OH! MONSIEUR!** saynète de M. Gondinet, puis de l'**IRRÉSISTIBLE**, comédie en un acte, d'Octave Gastineau[2].

3 Juin. — Première représentation d'**UN VOYAGE**

1. Distribution. — Dupraillon, *M. Delannoy*. — Sylvestre, *M. Parade*. — Baptiste, *M. Carré*. — Témidard, *M. Faure*. — Paul d'Hervey, *M. G. Roger*. — Isabelle, *Mme Saint-Marc*. — Lucie, *Mlle Lincelle*. — Annette, *Mlle Wégler*.

2. Distribution. — Roger, *M. Vois*. — Pepita, *Mlle de Cléry*. — Clémentine, *Mlle Lesage*.

D'AGRÉMENT, comédie en trois actes, de **MM. EDMOND GONDINET** et **ALEXANDRE BISSON**[1]. — Le *Monde où l'on s'ennuie* a son pendant. N'étaient les chaleurs qui commencent à devenir terriblement lourdes à supporter dans une salle de spectacle, le succès de la pièce que nous avons applaudie ce soir au Vaudeville pourrait marcher de pair avec celui de la comédie qu'on applaudira longtemps encore au Théâtre-Français. Quelle chose bizarre que le théâtre! Voici une pièce reçue et essayée dans plusieurs endroits, sérieusement mise à l'étude au Palais-Royal, et retirée un beau jour du tableau des répétitions comme décidément « impossible ». Ce n'était point une partie remise, c'était une partie perdue, et jamais, au grand jamais, elle n'eût été jouée chez MM. Briet et Delcroix. Elle n'est arrivée au Vaudeville que par raccroc : il fallait que MM. Deslandes et Bertrand fussent pris au dépourvu après le départ de plusieurs de leurs artistes (Dieudonné et Berton sont en Norwège) demandant à tous les échos une pièce qui leur permît de terminer la saison. Ils acceptèrent celle-ci, à la condition que M. Gondinet se chargeait de la revoir.... M. Gondinet ne s'est pas contenté de la revoir.... il l'a refaite complètement; à tel point que ce n'est plus une pièce d'été, mais une comédie absolument digne d'être

1. DISTRIBUTION. — Fernand de Suzor, *M. Dupuis*. — Brocard, *M. Boisselot*. — Hercule de Lahaudussette, *M. Colombey*. — Bristol, *M. Carré*. — L'inspecteur, *M. Georges*. — De Langlade, *M. Roche*. — Bombé, *M. Castel*. — Angélique, *Mlle Lesage*. — Lucile, *Mlle J. Goby*. — Claudine, *Mme Meillet*.

jouée en plein hiver, l'une des plus charmantes que nous ayons jamais applaudies au théâtre. Oh! la délicieuse soirée que nous avons passée le 3 juin au Vaudeville!

Et, bien que nous rapportions à M. Gondinet tout l'honneur de la victoire, il n'en est pas moins vrai que les jeunes doivent être encouragés par le succès du *Voyage d'agrément*. Après le *Grand Casimir*, après *Jonathan*, M. Gondinet a victorieusement répondu à ceux qui l'accusent de ne plus travailler que sur des canevas d'autrui, de refaire les pièces plutôt que de les faire. Qu'importe au public, qui ne juge que du résultat! On lui fournit la situation, il y sème tout son esprit, et cela se résume par un véritable triomphe : que pouvons-nous demander de mieux? — M. de Suzor est un mari fidèle qui, comme tous les maris fidèles, a profité d'une absence de sa femme pour se permettre une petite escapade. De concert avec des amis, il est allé souper avec des cocottes, et, légèrement gris, s'est pris de querelle, au sortir du restaurant, avec un cocher de fiacre qui le trouvait sans doute trop gai pour le « charger ». Les agents sont intervenus : M. de Suzor les a battus. « Violenter les sergents de ville, dit-il fort spirituellement, ça ne réussit pas aux hommes d'ordre ». Il en a pour ses quinze jours de prison, et, comme le moment est venu de « faire sa peine », le voilà fort embarrassé. Il ne veut à aucun prix dire à sa femme qu'il est condamné, car ce serait lui avouer son incartade.... Il sera donc censé partir en voyage : mais quel motif donner à ce

départ subit? C'est le soir même où il est appelé à se constituer prisonnier que doit se signer le contrat de sa nièce et d'Alfred de Langlade, un jeune architecte agréé par la famille. Décemment, il ne peut se lever après le potage, et dire à ses invités : « Maintenant, mes amis, il faut que je vous quitte. Je vais faire un voyage d'agrément. » Il rompra donc brusquement le mariage projeté, sous prétexte que le fiancé est l'architecte des belles petites. — « Avec une pareille spécialité, dit-il au jeune homme, je ne vous conseille pas de vous marier.... » — Mais, monsieur, j'ai le plus profond mépris pour ces demoiselles. — « Le mépris n'est pas un obstacle.... Tenez, Joseph n'était-il pas une espèce d'architecte, et pourtant il lui a fallu laisser son manteau entre les mains de Mme Putiphar. Pourriez-vous faire toujours de même? Architecte des cocottes, il vous faut traiter avec elles, discuter avec elles, monter des escaliers avec elles, des escaliers.... sans rampe, les soutenir.... Non, dites-vous.... les laisser tomber alors! » La conclusion est celle-ci : « Touchez là, mon ami, je le regrette vivement : ma nièce n'est pas pour vous.... » Et, fort de l'appui de sa femme, qui approuve ses scrupules, Suzor renvoie le fiancé et décommande la noce. Puis, pour se soustraire aux questions indiscrètes et aux sollicitations de la famille, il prendra dans vingt minutes le train pour l'Italie. Vingt minutes : c'est un peu bien précipité; mais Mme de Suzor sait se mettre à la hauteur des circonstances, et la voilà qui reparaît au bout d'un instant en toilette de

voyage : « Partons, je suis prête. Voir l'Italie, ç'a toujours été aussi mon rêve! Nous pouvons même emmener Lucile.... » On comprend que cela ne fait point l'affaire de Suzor.... « Tu n'y songes pas, ma chère amie, ce départ tous ensemble, cela aurait l'air d'une fuite. Il faut que vous restiez toutes deux et que je parte seul.... » Et Mme de Suzor se résigne tant bien que mal, ne croyant qu'à moitié au voyage d'Italie, que son mari va faire à l'aide du guide Joanne, à la prison de Sainte-Pélagie. Était-il assez adorable, ce second acte d'*Un Voyage d'agrément*, qui n'a pas cessé un seul instant de provoquer les rires d'une salle ravie, charmée, enthousiasmée de tant d'esprit et de gaîté! Rappelez-vous ce directeur de prison absolument fantaisiste, faisant en veston de velours bleu de ciel les honneurs de son cabinet.... je veux dire de son atelier, où il s'occupe de peinture et d'aquarelle, où il joue de la flûte et du piano, et où il finit par installer les prisonniers qui, comme M. de Suzor, lui sont spécialement recommandés. N'a-t-il pas reconnu en lui le mari d'une délicieuse femme, dont il a trouvé la photographie chez Paquita? Mme de Suzor ne peut être qu'une amie de Paquita.... Et voilà le directeur gommeux, partageant les confidences et entrant dans les plans de M. de Suzor, à la femme duquel il s'offre de porter une missive « italienne ». C'est M. de Suzor lui-même qui l'envoie à sa femme, comme un de ses meilleurs amis qu'il a rencontré à Venise, sur la place Saint-Marc. On devine le reste, ou

plutôt, non, on ne le devine pas, car on ne peut s'imaginer tout l'esprit qu'a dépensé Gondinet en ce second acte qui commence comme le troisième du *Réveillon*, et qui se termine par l'arrivée inattendue d'un nouveau directeur, remplaçant M. Hercule de la Haudussette « appelé à d'autres fonctions », et ne badinant pas, celui-là, avec la discipline. Suzor et Bristol, — qui, pour être avec lui et gagner la main de sa nièce, avait obtenu un « emprisonnement de faveur » — sont immédiatement renvoyés à leurs cellules respectives : il n'y a plus, pour le nouveau fonctionnaire, que le 90 et le 97. Et comme le 90 résiste aux gardiens (vous avez reconnu l'incorrigible Suzor), il y gagne quelques jours de plus : ce qui lui permettra de voir l'Italie un peu plus complètement.... dans son guide, et ce qui avancera les affaires de M. de la Haudussette auprès de la jolie Mme de Suzor. Très amusant encore, le troisième acte, où nous assistons, comme vous pensez, au retour du voyageur, bien obligé, pour dénouer l'imbroglio, d'avouer à sa femme qu'il sort de prison et qu'il a été condamné pour avoir rossé le guet, comme sous la Régence. La charmante Angélique peut pardonner à son mari : le voilà guéri pour longtemps des escapades extra-conjugales. — Écrit d'abord pour Geoffroy, le principal rôle a été récrit pour Adolphe Dupuis, qui l'a délicieusement joué. Quel naturel! Quelle finesse! Oh! le merveilleux comédien! Dupuis, à lui tout seul, serait capable de faire courir tout Paris, cet été, au Vaudeville. Après Dupuis, il

serait injuste de ne pas citer : M. Carré, qui a su faire un type de l'avocat Bristol, « le cousin d'un conseiller municipal » et le compagnon de captivité de M. de Suzor; M. Vois, un directeur de prison tout à fait aimable et « un peu artiste en tout »; Boisselot, qui remplit d'une façon si amusante le rôle de l'ami Brocard, qui embrouille tout en voulant tout arranger. Le rôle de Mme de Suzor devait être tenu par une jolie femme et une charmante comédienne : il revenait de droit à l'élégante Mlle Lesage. Plaignons M. de Suzor, qui ne peut faire avec elle son *Voyage d'agrément.*

En somme c'est là une des comédies les plus amusantes et les mieux jouées que nous connaissions : le Vaudeville a trouvé, au mois de juin, dans un genre plus spirituel et plus relevé, le pendant de son grand succès du *Procès Vauradieux*, également représenté pour la première fois dans la chaude saison.

Le théâtre a fermé le 30 juin et rouvert le 1er septembre avec le *Voyage d'agrément*, qui se joue jusqu'au 16 novembre.

17 Novembre. — Première représentation d'**ODETTE**, comédie en quatre actes, de M. Victorien Sardou[1]. — *Comédie*, dit l'affiche, en dépit

1. Distribution. — Le comte de Clermont-Latour, *M. Dupuis.* — Le général de Clermont-Latour, *M. Parade.* — La Hoche, *M. Berton.* — Béchamel, *M. Dieudonné.* — Le docteur Oliva, *M. André Michel.* — Valençon, *M. Carré.* — Narcisse, *M. Colombey.* — Frontenac, *M. Vois.* — Morizot, *M. Francès.* — Don Ignacio. *M. Faure.* — De Méryan, *M. Meillet.* — Cardhaillac,

du vieil usage suivant lequel on appelait « pièce ou drame » tout ouvrage théâtral où il y avait mort d'homme. Et *Odette* contient un cadavre, celui de la comtesse Clermont-Latour, femme coupable et malheureuse mère. Le comte de Clermont-Latour a épousé par amour, malgré les conseils de quelques personnes sensées — entre autres de son frère le général, qui tient le mariage pour ce qu'il vaut, — une femme beaucoup plus jeune que lui, dont la mère s'est fait connaître pour sa galanterie. Bon chien chasse de race, et pendant que le mari est en voyage et s'occupe peu de sa femme, la comtesse se distrait, suivant l'exemple que lui a donné sa mère. Quand la toile se lève, la comtesse revient de l'Opéra, accompagnée de trois amis de son mari. « Je ne connais que deux catégories de femmes, dit l'un d'eux, Béchamel, qui paraît bien connaître l'espèce : celles qui naissent honnêtes, et avec elles on ne risque rien d'essayer de leur faire la cour ; celles qui ne naissent pas honnêtes, et avec elles on est sûr de réussir.... » D'Odette on ne dit rien encore de précis ; elle est mère, et la maternité isole la place. Mais la place est peut-être déjà investie. On soupçonne un certain Cardailhan de n'être parti avant les autres que pour revenir après eux.... Soupçon on ne peut mieux justifié ; au moment où elle fait

M. Georges. — Sir Henri Pocock, *M. Castel.* — Eustache, *M. Moisson.* — Odette, *Mlle Pierson.* — Bérangère, *Mlle Legault.* — La baronne Cornara Doria, *Mlle Réjane.* — Juliette, *Mlle Alice Lody.* — Sarah, *Mme Saint-Marc.* — Mme Morizot, *Mlle Monget.* — Olga, *Mme Meillet.* — Mlle Bertin, *Mlle Farna.* — Mme Angelin, *Mme Martel.*

éteindre les lumières et va passer dans sa chambre à coucher, Odette a tiré un verrou, le verrou d'une porte qui donne accès dans le salon. Attention à ce verrou; prenons garde à cette porte! Le comte est rentré inopinément, au moment où sa femme lui télégraphiait : « Tout va bien. Bérengère a seulement été un peu malade; elle est mieux aujourd'hui; mais je trouve le temps long, abrège ton absence; reviens le plus tôt possible.... » Il est revenu trop tôt!... Quand s'ouvre la petite porte que je viens de vous signaler, M. Cardailhan se trouve en présence du mari, qui le saisit à la gorge : « Misérable! » — « Je suis à vos ordres et j'attends vos témoins. » Ces témoins sont présents : ils ont tout vu et assistent le mari : « Du courage! » — « J'en aurai.... » répond le comte. Et, pour commencer, il donne l'ordre d'emporter l'enfant — une petite fille de trois ans — qui dort dans la chambre à côté, et qu'il fait porter chez son frère le général. Et Odette sort de sa chambre en disant : « Doucement : tu vas réveiller la gouvernante.... » Elle croit parler à son *amant :* c'est son *mari* qui lui répond! — « Oh! que j'ai peur!... Tu vas me tuer.... Au secours! » — Votre amant ne viendra pas : c'est moi qui l'ai reçu. — Je n'ai pas d'amant. Qui l'a vu? — Ces messieurs qui sont là.... — Des témoins! Eh bien! oui! (*changeant de ton.*) J'en ai un.... Et vous, n'avez-vous pas des maîtresses?... — Ignoble hypocrite!... C'est la même femme qui me quittait il y a quinze jours, en me disant qu'elle m'aimait et qui, tout à l'heure encore, m'envoyait cette dépêche.... — Assez de

phrases! dit Odette. Je vous autorise à me tuer.... Vous ne me tuez pas.... Alors, qu'est-ce que nous faisons? — Je vous chasse! — Et ma fille!... Bérengère!... — Elle est partie : vous ne la trouverez plus ici.... Je la garde. — Mais vous n'en avez pas le droit. — La justice en décidera.... Sortez! — C'est une infamie! On ne vole pas un enfant à sa mère.... On ne jette pas sa femme dans la rue à cette heure de la nuit.... Que vais-je devenir? Où irai-je? — Chez votre sœur ou chez votre amant, cela ne me regarde pas. Sortez! — Lâche! » Ainsi finit le premier acte, réaliste, brutal, mais très crânement posé et très dramatique, — admirablement joué par Adolphe Dupuis, si naturel et si émouvant dans son désespoir, et par Mlle Pierson, une Odette profondément vraie. Grand, très grand effet : ai-je besoin d'ajouter? Mais après ce coup de poing en pleine poitrine du spectateur, que sera la suite? Et gare au second acte, un acte d'exposition, répétant le prologue et paraissant naturellement un peu froid après les scènes de tout-à-l'heure. A partir du second acte, nous sommes à Nice quinze ans après. Au contraire de ce qui se passe au théâtre, où le traître est toujours puni, l'innocent a payé pour le coupable : l'amant a administré au mari un coup d'épée *à fond* dont il a failli ne pas revenir. Il en est revenu pourtant et a consacré toute sa vie à l'amour de sa fille, remplaçant ainsi pour elle, à force de tendresse, la mère dont il l'avait volontairement privée. Le tribunal a donné au comte de Clermont la garde de sa

fille, en autorisant la mère à la voir une ois par semaine, en présence de témoins. Ces visi es sont devenues de plus en plus rares, et, après une tentative inutilement faite par Odette pour enlever son enfant, elles ont cessé tout à fait. La petite n'a jamais revu sa mère : on lui a dit que le bon Dieu l'avait reprise. Et lorsqu'elle a demandé un jour à son père pourquoi il ne la menait jamais prier sur sa tombe, on lui a répondu qu'elle était morte en mer, le bateau où elle se trouvait ayant été emporté par une tempête. M. Sardou, qui habite Nice pendant l'hiver, et qui connaît bien cette ville cosmopolite, où tous les *mondes* se donnent rendez-vous, en a fait une étude toute particulière, écrite avec bien de l'esprit et de la verve; la boutade est dite avec beaucoup d'entrain par l'excellent Dieudonné. C'est à Nice que, la veille au soir, Béchamel a rencontré Odette, — Odette, qui n'en est plus à compter ses amants. Avec Cardailhan, son premier, elle a vécu plusieurs années en Angleterre. Puis, on l'a vue à Vienne, où elle a triomphé, traînant les archiducs à ses pieds, et ensuite à Naples, où elle est devenue la maîtresse d'un prince de bas étage, nommé Rispoli, pour tomber encore plus bas, entre les mains d'un escroc de la pire espèce, d'un certain Frontenac, qui est en train de la ruiner jusqu'au dernier sou. « Il y a quinze ans, dit le comte de Clermont, qu'une lacune absurde de la loi m'enchaîne à toutes les hontes de cette femme en nous imposant à tous deux l'accouplement du même nom, ou plutôt ne l'imposant qu'à moi. Car enfin

que je l'avilisse, ce nom, libre à elle d'en prendre un autre. Mais quand c'est elle qui le déshonore, puis-je en changer, moi? C'est le mien. — Rendez tout, dit le code, rendez la fortune, rendez l'enfant que vous n'êtes pas digne d'élever, rendez tout — sauf le nom — et pour vous punir de l'avoir déjà sali, nous allons vous permettre de le salir encore. » Odette s'appelle toujours comtesse de Clermont-Latour, — au grand désespoir du comte, qui ne mariera sa fille au jeune homme qu'elle aime que si la mère renonce à son nom et s'engage à ne plus rentrer en France. Comment obtenir d'elle qu'elle souscrive à ces conditions? C'est maintenant une question d'argent! « J'y mettrai le prix », a dit le comte, chargeant Philippe d'aller négocier l'affaire, pendant qu'on s'apprête à fêter le carnaval.... On apporte des dominos et des masques : Odette a retenu une fenêtre dans l'une des rues les plus fréquentées, et Bérengère monte en voiture. La fille va jeter des *confetti* à sa mère, et la mère en jeter à sa fille, et depuis quinze ans, c'est leur première rencontre. Quelle fantaisie que la vie!... Le troisième acte, si mouvementé et si habilement charpenté, si curieux et si bien fait, s'ouvre par une scène des plus amusantes, délicieusement jouée par Dieudonné et Colombey, — le premier garçon du tripot distingué, installé chez la comtesse de Clermont par les soins du docteur Oliva « un vieux blagueur » comme dit le beau Narcisse en son langage d'argot imagé. Cette scène ne pouvait manquer d'obtenir un vif succès devant un auditoire de première. « Nar-

cisse, tu peux te vanter de m'avoir fait passer un moment agréable! dit Dieudonné à Colombey. — Et à nous donc! pouvaient dire les spectateurs du Vaudeville à Sardou, qui a écrit de verve cette scène de mœurs.... niçoises ou parisiennes, si spirituellement observée. Mais le temps nous presse, et, sous peine de remplir plusieurs pages de ce livre, il nous faut glisser, à notre vif regret, sur le joli rôle de Clarisse, devenue baronne de Cornaro-Doria, si bien joué par Mlle Réjane; sur l'expulsion de Don Ignacio, le monsieur *si décoré*, et sur la scène finale, où le Frontenac est surpris, volant au jeu.... Citons, entre autres passages intéressants, le dialogue d'Odette et de Philippe, — celui-ci rappelant le passé à la malheureuse, qui rêve qu'elle a toujours été honnête femme, — et mentionnons tout particulièrement la dramatique entrevue du comte et de la comtesse : — Que me fait ce mariage, au nom duquel vous me proposez un marché, dit Odette.— Mauvaise mère! — Je ne suis pas une mère: vous avez tué la maternité en moi. J'avais une enfant, vous me l'avez enlevée.... — Ah! comme j'aurais dû vous tuer! — L'aimes-tu assez!... Voleur d'enfant.... Eh bien! je veux la voir, je l'exige.... — Vous espérez reconquérir l'amour de votre fille? c'est impossible. — Vous me défendez d'essayer? — Je ne vous le défends pas, je vous en défie. — A demain!... — A demain!... Tel est le troisième acte, — un acte de triomphe pour Mlle Pierson et pour Adolphe Dupuis. Nous arrivons au dernier acte et à l'entrevue de la mère et de la fille, à la-

quelle assiste, sans parler — implacable justicier — le comte de Clermont-Latour. La fille ne sait point qu'elle est devant sa mère, qui lui est présentée comme une amie de la défunte. — Vous avez connu ma mère, parlez-moi d'elle!... Et la jeune fille (Mlle Legault) se penche sur l'épaule d'Odette, qui n'ose l'embrasser. Puis, comme la comtesse fait intervenir dans la conversation la pénible situation d'une mère coupable, à laquelle on interdit de voir son enfant, Bérengère s'apitoie un instant pour dire ensuite : « Ne parlons plus de cette vilaine femme.... » — « De sa bouche, quel châtiment!... » dit en pleurant la malheureuse Odette, reconnaissant que la tâche est au-dessus de ses forces : « Je pars, je ne la reverrai plus!... » s'écrie-t-elle. A peine est-elle sortie, qu'un grand bruit se fait sur la plage : une femme est tombée à la mer; on rapporte le cadavre que les vagues ont jeté contre les rochers: c'est la visiteuse de tout à l'heure.... — Pauvre dame! s'écrie Bérengère. Permets-moi, dit-elle à son père, d'aller prier près d'elle. — Allons-y tous les deux! répond le comte. Et la toile baisse sur une impression des plus pénibles, laissant deviner la suite. Rien ne s'oppose plus désormais au mariage de Bérengère : sa mère est bien morte en mer!... Succès d'esprit et succès d'émotion! Mlle Pierson a fait verser bien des larmes. Admirable, Mlle Pierson; excellent, M. Dupuis. Quel dommage que le rôle de Bérengère ait été mal rendu! Mlle Lody y eût été charmante; Mlle Legault n'en a fait qu'une poupée.

Le Vaudeville termine heureusement l'année sur le succès d'*Odette*, qui se prolongera tout naturellement par delà l'année 1881.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Un Père prodigue	5		39
Le Tattersall brûlé	1	9 février	19
* *Madame de Navaret*	3	9 février	19
Permettez, Madame	1	9 février	20
Le Nabab	3		19
Le Baromètre	1	15 mars	19
La Princesse Georges	3	15 mars	50
Une Visite de Noces	1	15 mars	50
Les Rêves de Marguerite	1	4 mai	29
* *La Petite Sœur*	1	4 mai	27
* *Le Drame de la gare de l'Ouest*	3	4 mai	8
Les Trois Chapeaux	3	12 mai	20
Oh! Monsieur	1	18 mai	1
* *L'Irrésistible*	1	18 mai	13
* *Un Voyage d'Agrément*	3	3 juin	105
* *Le Chevalier Baptiste*	1	5 juin	106
* *Odette*	4	17 novembre	50
Les Faux Bonshommes	5		1
Les Rieuses	1		1

PALAIS-ROYAL[1]

L'histoire du Palais-Royal en 1881 est facile à faire. L'année est remplie par le grand succès de *Divorçons!* La 100e représentation de la spirituelle et amusante comédie de MM. Victorien Sardou et de Najac a eu lieu le 15 mars. Il n'était pas d'habitude de fêter les centièmes au Palais-Royal. Les directeurs du théâtre convient pourtant ce soir-là tous les artistes du théâtre à un souper intime, servi après le spectacle, dans le foyer du public.—La clôture annuelle se fera le 24 juin par la 200e représentation de ce charmant ouvrage. La 201e sera donnée pour la réouverture, le 25 août suivant, précédée ce jour-là d'une petite pièce, **LA PAROLE DE BIRBENSAC**, de M. DE BEAUVALLON (M. Janvier de la Motte fils), qui a suffisamment réussi.

1. DIRECTEURS : MM. Briet et Delcroix.

Joyeusement interprétée par MM. Pellerin, Hyacinthe, Numès, et par Mmes G. Dupuis (aujourd'hui Mme Jourdan) et Linville, la piécette a fait rire et a mis en bonne disposition le public venu, il faut bien le dire, pour la comédie de MM. Sardou et de Najac, qui a si heureusement désensorcelé le théâtre du Palais-Royal au commencement du mois de décembre de l'année précédente.

La pièce méritait certainement le complet et éblouissant succès qu'elle a obtenu dès le premier soir. Depuis longtemps on n'avait joué sur aucun théâtre de Paris un ouvrage aussi original, aussi habilement fait, aussi pétillant d'esprit et de saillies que cette pièce sans prétention, et qui appartient cependant, ne fût-ce que par son étourdissant second acte, à la meilleure comédie moderne. La nombreuse assistance que réunissait encore ce jour-là le Palais-Royal a fait l'accueil le plus chaleureux à la reprise d'une pièce si réussie et si charmante.

Cette comédie, qui n'est en réalité qu'une scène unique à deux personnages, est, comme le premier soir, crânement interprétée par ses deux principaux acteurs. Daubray rend toujours le rôle si doucement railleur et si spirituellement raisonnable du mari — devenu l'amant — en comédien plein de finesse, de mesure et d'autorité. Cette création de M. Henri des Prunelles est évidemment le plus grand et le meilleur succès qu'il ait rencontré, jusqu'ici, dans sa carrière d'artiste. Quant à Mme Chaumont, elle apporte dans le rôle

de Cyprienne la plus amusante fantaisie guidée par un art incontestable. Mais est-ce dans sa tournée de province ou dans l'habitude de jouer la pièce à Paris deux cents fois de suite, devant un public toujours prêt à l'approuver et à l'applaudir, que l'excellente comédienne a pris cette fâcheuse tendance à trop souligner, ces éclats de rire aigus et agaçants, et cette tenue absolument indécente pour une femme du monde? La Cyprienne du premier soir était beaucoup moins exagérée et beaucoup mieux dans le ton d'une distinction relative. Rien à dire des autres artistes. M. Raymond en tête, dans celui d'Adhémar, et M. Numès, dans le garçon de restaurant du troisième acte. Ils sont tous fort bien placés dans leurs bouts de rôle. L'ensemble est parfait et la soirée charmante. Voilà *Divorçons!* gaiement reparti pour une nouvelle série de 100 représentations !

Aux *Deux Chambres*, l'amusante comédie en un acte de M. Maurice Ordonneau, qui avait toujours précédé jusque-là *Divorçons*, avait succédé la *Parole de Birbensac*. Cette dernière pièce cédait bientôt la place à *l'Auteur de la pièce*, une vieille comédie de MM. Varin et Delaporte, fort bien jouée par MM. Luguet, Pellerin, Guillemot, Mlles Linville et Emma Bonnet, — remplacée elle-même, quelque temps après, par *Madame Pôt-au-feu*, interprétée par Mmes Vigouroux (débuts) et Bonnet, MM. Luguet et Numès.

Fête charmante et touchante dans la nuit du 15 au 16 octobre. Sur l'invitation des directeurs, les artistes et quelques amis de la maison célébraient

le *cinquantenaire* de l'entrée à ce théâtre de leur doyen Lhéritier.

Toasts des directeurs, MM. Briet et Delcroix; cadeau des artistes à leur camarade : un très beau bronze de P.-J. Mêne; vers de Luguet, dits par l'auteur; autres vers du même Luguet, chantés par Mme Chaumont, sur l'air de la *Lisette de Béranger;* sans compter le toast de Pellerin, sur l'air : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent*, tiré de la *Clef du Caveau*.

On a joyeusement fêté la cinquantaine de ce brave comédien. Joyeusement n'est pas le mot propre : l'excellent Lhéritier était si ému qu'il pleurait à chaudes larmes, et qu'en le voyant faire, tout le monde a fait comme lui. Ce n'est certes pas la coutume de pleurer au théâtre du Palais-Royal; mais je puis vous assurer qu'on s'en est amplement donné la nuit du 15 octobre. La tradition des soupers du Palais-Royal est, d'ailleurs, désormais instituée. On y célébrait au mois de mars la 100e de *Divorçons!* Nous venons de parler de la charmante fête du cinquantenaire de Lhéritier. C'était le 4 décembre le souper de 300e (*trois centième!*) offert par MM. Victorien Sardou et Émile de Najac aux interprètes de leur délicieuse pièce, à la direction du Palais-Royal et à quelques-uns de leurs amis. C'est, suivant la coutume, dans le foyer du public que Brébant avait dressé ses batteries. Grâce à l'ingénieuse combinaison d'une table en fer à cheval, cent personnes ont pu souper commodément dans cet étroit espace. Victorien Sardou présidait. Il avait

à sa droite Mme Céline Chaumont. Puis venaient MM. de Najac, Briet et Delcroix, directeurs du Palais-Royal ; Raimond Deslandes et Ernest Bertrand, directeurs du Vaudeville; Berton et Parade, représentant un autre grand succès du maître, celui d'*Odette;* MM. Halanzier, Mayer (de Londres); Jules Prével, Georges Boyer, Raoul Toché, Maurice Ordonneau, Philbert Bréban, Maxime Boucheron, Louis Besson, Edmond Stoullig, représentants de la presse théâtrale quotidienne; Mmes Marie Bergé — la future « Babette », — Lamart, Lavigne, Mathilde, Julia de Cléry, Marie Leroux, Davray, Ghinassi, Dezoder, Miette, Béranger, Bonnet, Berthou, Denise Linville, Frédérikx, Mercédès; MM Daubray, Montbars, Raymond, Luguet, Pellerin, Hyacinthe, Calvin, Numès, Guillemot, Plet, Galipaux, etc., etc. Souper au champagne des plus joyeux, est-il besoin de le dire, et peut-il en être autrement à une 300e? Le dessert était servi, et Victorien Sardou allait se lever pour porter le toast traditionnel à ses excellents interprètes, quand on frappa les trois coups... Un guignol avait été dressé au bout de la salle, à l'endroit où se trouve le buffet, et, après un prologue de Polichinelle, sur l'*Influence du trac sur le talent naissant*, nous avons assisté à une amusante parodie de *Divorçons!* jouée par Daubray (des Prunelles) et Luguet (Cyprienne), intitulée le *Ménage de la Méduse*, grand drame en trois petites scènes : les *Grelots de Monsieur*, les *Revirements de Madame*, les *Poivres de Brébant*. Le tout suivi de la *Ronde des Actionnaires*, par toute la troupe. Parodie salée

et poivrée, amusante et spirituelle, signée Réné Luguet. Après la représentation, on est descendu sous le vestibule, extraordinairement chauffé pour la circonstance. C'est là qu'on a pris le café, pour permettre de défaire la table et de transformer le foyer en salle de danse. Puis, à la danse ont triomphé, suivant leur habitude, Mmes Lavigne et Dezoder : le jour seul a terminé la fête.

Et l'on pouvait croire le succès de *Divorçons* reparti pour un ou deux mois encore, quand il se trouva bientôt arrêté par deux causes d'un genre divers : d'abord, les craintes inspirées au public par le récent incendie du Ring-Theater de Vienne, le détournant, en ce moment, d'aller passer sa soirée dans une salle de théâtre dont la sortie, en cas d'incendie, a toujours paru si difficile; puis, le départ subit de Mme Chaumont.

Mlle Jane May — aujourd'hui Mme Didier — débutait le 8 décembre dans le rôle de Cyprienne, créé par Mme Céline Chaumont. Ce brusque changement mérite une explication. — Jusqu'ici *Divorçons* n'avait jamais été joué en matinée[1]. En directeurs prudents, MM. Briet et Del-

1. Dans ses matinées du dimanche, le théâtre du Palais-Royal a fait défiler les diverses pièces de son riche répertoire : *Gavaut, Minard et Cie*, *le Panache*, avec M. Geoffroy, son inimitable interprète, *le Plus heureux des trois*, *Doit-on le dire? la Cagnotte*, dont la 501e représentation a lieu le 2 mars, *les Jocrisses de l'amour*, *la Gifle* et *la Victime*, de M. Abraham Dreyfus, *le Supplice d'un homme*, de MM. Grangé et Lambert Thiboust, *la Sensitive*, *la Grammaire*, *le Homard*, *le Roi Candaule*, *le Bourreau des crânes*, *les 37 sous de M. Montaudoin*, *la Consigne est de ronfler*, *le Misanthrope et l'Auvergnat*, *Un tigre du Bengale*, *la Perle de la Cannebière*, *l'Omelette fantastique*, etc., etc.

croix ne voulaient pas user le magnifique succès qu'ils tenaient, et préféraient donner dans la journée des actes du répertoire. Après trois cents représentations consécutives, le succès de la pièce de Sardou ne pouvait plus être compromis, et les directeurs du Palais-Royal annoncèrent la première matinée. Mme Chaumont refusa net de jouer deux fois dans la même journée. On lui proposa alors de faire jouer le rôle en matinée par une autre artiste. Elle refusa de nouveau cette combinaison. MM. Briet et Delcroix s'entêtèrent dans leur projet, Mme Chaumont ne voulut pas céder, et, libre avec ces messieurs depuis la trois-centième représentation, elle préféra se retirer. On commit la faute — car c'en fut une — de la laisser partir. Mlle Jane May, qui a joué le rôle de Cyprienne une centaine de fois en province, lui succédait ce soir. Nous n'aurions pas voulu comparer les deux Cyprienne. C'est une mauvaise manière de juger un artiste que de lui opposer son devancier. S'il n'y a pas deux façons de comprendre un rôle, il peut être interprété différemment. Chaque artiste a son tempérament spécial, ses qualités personnelles, ses moyens, sa nature enfin, et tout en respectant les lignes générales du rôle et le caractère du personnage, il peut employer des procédés particuliers. Malheureusement, Mlle Jane May appelle elle-même la comparaison, par les imitations qu'elle a cru devoir faire de la première interprète. Là était l'écueil et nous avouons qu'il était bien difficile dè ne pas s'y heurter. Mme Chaumont a fait du rôle de Cyprienne une création tellement parfaite, que

Mlle May ne pouvait espérer le jouer mieux. Comment ne pas être tentée de prendre ces intonations si fines et si comiques, qui sont devenues pour les artistes des traditions dont ils n'osent pas s'écarter? Rendons cependant cette justice à Mlle May, qu'elle n'a pris à Mme Chaumont que ce qu'il lui a été impossible de ne pas prendre. Physiquement, Mlle May donne l'impression plus vraie du personnage. Cyprienne est une jeune femme du monde. Mme Chaumont en faisait presque une cocotte, et sa voix enrouée n'était pas faite pour détruire cette impression. Mais, d'un autre côté, cette voix même faisait passer bon nombre d'exclamations communes, d'expressions triviales dont le rôle est émaillé et qui sonnent mal à présent dans la bouche de la nouvelle interprète. Nous ne saurions dire quel est celui des trois actes où Mlle May nous a paru la meilleure. Elle est froide, très froide, et ce défaut jette une teinte uniforme sur l'ensemble du rôle. Dans la longue tirade du premier acte, où Cyprienne s'emporte contre la société, comme dans la délicieuse querelle de jalousie du second acte, ou dans l'amusante scène du cabinet particulier, Mlle May manque totalement de conviction. C'est lent, c'est raisonné, discuté, ce n'est pas « senti ». Il n'y a plus que Sardou qui fait rire aujourd'hui. Autrefois, l'auteur et l'interprète se partageaient la besogne. On s'amuse une fois moins. On a néanmoins applaudi Mlle May. Mais il est impossible qu'on l'applaudisse bien longtemps.

Avec Mme Chaumont, malgré les trois cents représentations de *Divorçons*, il était difficile de pré-

voir la fin de ce succès. Maintenant, ses jours sont comptés. MM. Briet et Delcroix se repentiront d'avoir laissé partir l'excellente comédienne.

31 DÉCEMBRE. — Première représentation du **MARI A BABETTE**[1], comédie en trois actes, de MM. HENRI MEILHAC et PHILIPPE GILLE. — « Veux-tu une jolie femme, tes dettes payées et vivre en repos? » demande Van Buck à son neveu Valentin au premier acte d'*Il ne faut jurer de rien*. Et Valentin accepte le repos, le paiement de ses créanciers... mais il refuse la jolie femme. Il n'a qu'une confiance très minime dans la fidélité de ce sexe charmant, et il ne tient nullement à augmenter le nombre des Ménélas. Cependant, pour faire plaisir à son bon oncle Van Buck (un oncle à succession, ça se ménage toujours), il accepte d'aller passer quelques jours au château de Mlle Cécile de Mantes. Le premier acte du *Mari à Babette* nous offre une situation analogue. M. de Petit-Preux offre à son neveu Gaston le paiement des ses huit cent mille francs de dettes et la moitié de sa fortune à sa mort, à la condition que celui-ci consen-

1. DISTRIBUTION. — Gévaudan, *M. Geoffroy.* — Petit-Preux, *M. Montbars.* — Lapercherie, *M. Lhéritier.* — Gaston, *M. Raimond.* — Brindille, *M. Numès.* — Brûlot, *M. Hyacinthe.* — Nitouche, *M. Galipaux.* — Gombard, *M. Luguet.* — Tuvache, *M. Monval.* — Parahumada, *M. Plet.* — Joseph, *M. Barlet.* — Pierre, *M. Brunel.* — Un gendarme, *M. Ferdinand.* — M. Potet, *M. Leriche.* — Un employé, *M. Pfeiffer.* — Babette, *Mlle Marie Bergé.* — Marcelle, *Mlle Raymonde.* — Joséphine, *Mlle Lavigne.* — Andrée, *Mlle Berthou.* — Virginie, *Mme Vigouroux.* — Mme Potet, *Mlle Bonnet.*

tira à venir passer six mois au château de Petit-Preux et essaiera loyalement de devenir amoureux de sa cousine Andrée. Gaston a pour maîtresse une charmante petite femme, qu'une marraine peu scrupuleuse a poussée dans ses bras, et qui n'a qu'un désir, celui de se faire épouser. L'idée d'un départ de son amant ne lui sourit donc guère, et de son côté, Gaston témoigne aussi peu d'enthousiasme. Il est prudent, néanmoins, de ménager l'oncle Petit-Preux; Gaston ira au château et, comme il ne lui serait pas possible de rester six mois sans voir Babette, — c'est le nom de la jeune femme, — celle-ci ira s'installer dans le pays en se faisant passer pour une femme mariée. Il ne s'agit que de trouver le mari.

Gaston a eu l'occasion d'obliger un certain Gévaudan, sorte de Gaudissart, inventeur, commissionnaire en vins, vendeur de livres à 5 francs par mois, etc., etc. Avec ses cheveux grisonnants rejetés en arrière, il a assez bonne mine pour faire un gentilhomme. Gaston le crée baron de Corsembleu et le fait mari de la reine. Le plan du complot est promptement arrêté. M. le baron et Mme la baronne de Corsembleu iront habiter un château voisin de celui de Petit-Preux; ils y vivront aussi discrètement que possible; Gaston trouvera facilement un prétexte pour nouer des relations avec les nouveaux châtelains et pourra voir ainsi Babette sans exciter aucun soupçon. Mais la grâce et la beauté de la jeune femme attirent bientôt toute la partie masculine de la petite ville, à commencer par l'oncle de Petit-Preux lui-même. Gévaudan oublie

son rôle. Dans l'espoir de placer des vins de Bordeaux, des livres et même une statue funéraire dont il ne sait que faire, il donne des fêtes et invite les notabilités du pays. Il finit par se trahir, dévoilant du même coup l'incognito de Babette. Petit-Preux prend tout d'abord fort mal la chose, mais, comme l'oncle de l'*Été de la Saint-Martin*, cette fois, il se rappelle que lui-même s'est laissé prendre aux charmes de l'aimable jeune femme, et il pardonne. Mme la fausse baronne de Corsembleu deviendra la vicomtesse de Petit-Preux. Cette amusante comédie est l'œuvre de deux hommes d'esprit, MM. Meilhac et Philippe Gille. C'est vous dire qu'elle est bourrée de mots plus jolis les uns que les autres. De pièce, il n'y en a point, à vrai dire. Un premier acte très bien fait, une exposition claire, intéressante — et puis c'est tout. Les deux autres actes ne sont guère remplis que par des scènes épisodiques, parfois un peu longues, mais le plus souvent amusantes et toujours spirituelles.

Le Mari à Babette servait de rentrée à la vieille troupe. Le succès de *Divorçons* avait créé des loisirs de plus d'une année à Geoffroy, à Lhéritier et à Hyacinthe, et leur impatience était grande de revoir le feu de la rampe. Geoffroy a été parfait dans le rôle remarquablement écrit de Gévaudan. C'est vrai, simple et d'un comique irrésistible. Lhéritier joue un chef de gare, ancien viveur, qui s'est ruiné pour les femmes et que Petit-Preux a placé dans l'administration. Le rôle de ce galant fonctionnaire, qui joue attendre les trains pour causer plus longtemps avec une jolie femme, est

rendu avec beaucoup de finesse et de gaieté par l'excellent artiste. Citons encore parmi les hommes : MM. Montbars, Raimond et Numès, très amusants tous les trois. Quant au rôle de M. Galipaux, qui débutait dans cette pièce, il a pris, à la suite de nombreuses coupures, des proportions si microscopiques, qu'il échappe à la critique. Ce sera pour une autre fois. Mlle Bergé, l'ancienne pensionnaire du Gymnase, débutait également ce soir-là. Est-elle bien la Babette rêvée des auteurs? Il fallait une femme qui ne fût ni trop cocotte, ni trop ingénue. La mignonne Mlle Bergé a un air si candide, si chaste, qu'on ne peut pas se figurer qu'elle soit la maîtresse de Gaston de Petit-Preux : c'est sa femme, ou plutôt sa sœur. Elle a d'ailleurs beaucoup plu. Le succès de la soirée a été pour Mlle Alice Lavigne, la plus fantaisiste et la plus désopilante des soubrettes. N'oublions pas Mlles Raymonde et Vigouroux, fort agréables dans deux rôles de peu d'importance. En somme, un très honorable succès, dont il faut savoir se contenter : on ne met pas la main deux fois de suite sur un *Divorçons!*

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Les Deux Chambres	1		146
Divorçons!	3		269
* *La Parole de Birbansac* . . .	1	25 avril	23
L'Auteur de la Pièce.	1		49
Madame Pot-au-Feu.	1	21 septembre	60
Une Femme qui bat son Gendre.	1		16
Faut du prestige.	1	28 décembre	4
Le Passé de Nichette.	1		1
Salmigondis.			1

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
La Sensitive.	3		1
La Grammaire.	1		1
Le Homard	1		1
Les 37 sous de Montaudoin . .	1		3
Le Bourreau des Crânes. . . .			4
Le Roi Candaule.	1		3
Gavaut, Minard et Cie.	3		3
La Consigne est de ronfler. . .	1		4
Le Panache.	3		3
Le Misanthrope et l'Auvergnat.	1		5
La Cagnotte.	3		7
L'Éducation d'un Serin	1		3
Les Jocrisses de l'Amour . . .	3		3
La Dame aux Giroflées	1		1
Un Tigre du Bengale	1		1
La Victime	1		3
Le plus heureux des trois . . .	3		3
La Perle de la Cannebière. . .	1		2
Doit-on le dire?	3		3
Le Supplice d'un Homme . . .	3		2
L'Omelette fantastique	1		2
* *Le mari à Babette*.	3		1

VARIÉTÉS[1]

Les Variétés commencent l'année avec la revue de MM. Mortier, Leterrier et Vanloo : *Rataplan*, où Mlle Alice Lavigne vient d'intercaler l'amusante chanson de Nana, de M. Émile Blavet, pour les paroles, et Gaston Serpette, pour la musique, qui lui avait précédemment valu un vif succès dans la revue du Cercle de la Presse.

26 JANVIER. — Première représentation de **LA ROUSSOTTE**, pièce en trois actes et un prologue, de MM. HENRI MEILHAC, LUDOVIC HALÉVY, ALBERT MILLAUD, musique de MM. HERVÉ et MARIUS BOULLARD[2]. — Le vaudeville que les Variétés ont joué

1. DIRECTEUR : M. Eugène Bertrand; ADMINISTRATEUR : M. Chavannes.

2. DISTRIBUTION. — Médard, *M. Dupuis*. — Savarin, *M. Léonce*. — Dubois Toupet, *M. Baron*. — Gigonnet, *M. Lassouche*. — Montflambert, *M. Bac*. — Edouard, *M. E. Didier*. — Un domestique, *M. Angely*. — Un consommateur, *M. Thiéry*. — 2e consommateur, *M. Videix*. — Un valet, *M. Ambroise*. — Un mar-

ce soir sous ce bienheureux nom de *Roussotte* a été accueilli si gaîment, et il est si parfaitement joué par Mme Judic, que nous avons pour de longs mois à entendre la chanson du « *Pilouitttt!* ». Ç'a été un événement, la chanson du « *Pilouitttt!* », et la salle l'a redemandée six ou sept fois, sans se lasser du petit claquement de langue dont la Roussotte en rehausse le refrain. Chose rare même, et que nous ne nous souvenons pas d'avoir vue encore : comme ce refrain sert de couplet final à la pièce, le public, avant d'écouter le nom des auteurs, a exigé que Mme Judic rentrât en scène pour le lui répéter, et chacun est parti en essayant d'imiter le fameux « *Pilouitttt!* » des peintres en bâtiment. Mais qu'est-ce que la Roussotte? quelle est son histoire? La Roussotte est une enfant irrégulière, fille d'un baron qui ne demande qu'à la reconnaître, mais qui a quelque peine à la retrouver dans les nombreux emplois qu'elle remplit. Tour à tour servante d'auberge, dame de compagnie d'une façon de Tricoche, fille de crèmerie, la Roussotte n'arrive qu'au troisième acte à être une grande dame. Un brave garçon la suit à travers toutes ses épreuves, et partage si bien ses tribulations, qu'il mérite de l'épouser sur le coup de minuit trente : le brave garçon en question fait du contentieux en ouvrant les portes et en frot-

miton, *M. Drouin*. — Le Roussot, *le petit Charles*. — Une dame voilée, *Mme Judic*. — Anna Marie, *Mme Judic*. — Mme St-Exédent, *Mme Maurel*. — Adèle, *Mlle Chalont*. — Héloïse, *Mlle Marguerite*. — Maria, *Mlle Thérèse*. — Mme Victor, *Mlle Farna*. — Cécile, *Mlle Fillion*. — La Roussotte, *la petite Lamare*.

tant le bureau de son patron, et devient homme-sandwich, c'est-à-dire homme-affiche avant de gagner la main de la Roussotte, sa bien-aimée. Tout cela pourrait être une lamentable histoire, bien triste autant que notoire, et nous ne sommes pas bien sûrs même que cela ne l'ait pas été avant de passer sous la plume alerte et parisienne de Meilhac. Mais les aventures de l'enfant perdue et retrouvée, au lieu d'être saupoudrées d'un sentimentalisme démodé, sont pimentées d'un certain esprit parisien qui n'est point fait pour déplaire. La *Roussotte* est montée superbement : Baron, Dupuis, Lassouche, Léonce forment l'ensemble que vous savez, et égaient la thèse de la *voix du sang*, que MM. Meilhac et Halévy nous ont si joliment assaisonnée.

La *Roussotte* se joue jusqu'au 2 mai. Le 29 avril avait eu lieu une représentation extraordinaire au bénéfice de Mme Judic, comprenant une saynète inédite de M. Jacques Normand, *Mon bénéfice*, jouée par M. Coquelin aîné et la bénéficiaire; *A quoi rêvent les jeunes filles*, d'Alfred de Musset, par Mlles Bartet et Reichemberg, avec la jolie sérénade de Léo Delibes, chantée dans la coulisse par Mme Judic; les *Farces de Pierrot*, pantomime exécutée de la façon la plus divertissante du monde par Mmes Judic, Théo, Silly, Sanlaville et Sayenay, sans compter un intermède où triomphe, comme toujours, Coquelin cadet, le maître du monologue.

3 Mai. — Reprise du **TOUR DU CADRAN**, folie-vaudeville en cinq actes et six tableaux, de

MM. HECTOR CRÉMIEUX ET HENRI BOCAGE, musique de MM. BOULLARD et CŒDÈS[1]. — C'est au genre qui nous a donné le *Chapeau de paille d'Italie*, et tant d'autres pièces que j'appellerai « circulaires, » qu'appartient le *Tour du Cadran*. « Ceci est mon testament. Ayant notablement ébréché ma fortune avec le beau sexe, et voulant du moins donner le bon exemple après ma mort, j'institue mon légataire universel celui de mes parents qui pourra prouver qu'il n'a eu avec ce sexe trompeur aucune attache illégitime. A défaut de candidat mâle à ladite succession, pourront concourir mes parentes, à quelque degré que ce soit, en fournissant la même preuve à l'égard du sexe fort. Telle est mon avant-dernière volonté, — ma dernière étant de vivre encore quatre-vingts ans, si faire se peut. — DUFRISARD. » Jugez de l'embarras des héritiers Dufrisard, à la lecture de ce singulier testament, dont le notaire lui-même ne peut s'empêcher de dire : « C'est raide! » En vain quelques-uns essayent-ils de poser leur candidature. Les réfutations de leurs rivaux ne se font pas attendre. Une seule personne remplit au premier abord les con-

1. DISTRIBUTION. — Gazinard, *M. Christian*. — Séraphin, *M. Léonce*. — Gaëtan, *M. Baron*. — Piédalouette, *M. Lassouche*. — Loyal, *M. Blondelet*. — Beaucoq, *M. Roux*. — Dupontois, *M. Thiéry*. — Filigrane, *M. Daniel Bac*. — Pignolet, *M. Angely*. — Panatella, *Mme Théo*. — Mme Beaucoq, *Mme Delessart*. — Ernesta, *Mlle Baumaine*. — Eglantine, *Mlle Chalont*. — Crême de Chic, *Mlle H. Baretti*. — Tata, *Mlle E. Lavigne*. — Mme Valbreuse, *Mlle A. Farna*. — Nana, *Mlle Holdun*. — Madeleine, *Mlle Darty*. — Cazadorès, *Mlle Perine*. — Fleur de Braise, *Mlle Savenay*. — Pepita, *Mlle Savenay*. — De Richenature, *Mlle L. Mignon*. — Regalia, *Mlle L. Mignon*.

ditions voulues, Mlle Ernesta Gazinard, fille de M. Gazinard, fabricant de traversins sudorifuges. Seule, la blonde et naïve Ernesta Gazinard, âgée de seize ans, peut se présenter sans crainte, et les 3,670,822 francs 65 centimes vont lui être adjugés, lorsqu'arrive de Limoges son cousin Gaëtan, un joli crétin, élevé en province sous les jupons d'une tante bigote, et plus naïf encore qu'Ernesta, malgré ses vingt-trois ans et demi. C'est maintenant le notaire qui est embarrassé. « Il est midi! s'écrie Me Piédalouette en tirant sa montre, je vous donne rendez-vous à minuit — le *Tour du Cadran* — et si aucun de vous ne peut me prouver, alors, que M. Gaëtan de Limoges n'est qu'un vil imposteur, c'est à M. Gaëtan, de Limoges, que j'adjugerai les 3,670,322 francs 65 centimes. » Gazinard, le père d'Ernesta, écume de rage. M. Séraphin, huissier, qui avait compté mordre au gâteau, et qui était furieux de le voir servir tout entier à la famille Gazinard, passe, au contraire, du désappointement à la joie. « Je m'attacherai jusqu'à minuit, s'écrie le premier, aux pas de ce jeune provincial, et je le jetterai dans de telles aventures, qu'il faudra bien que sa malencontreuse vertu finisse par y sauter. — Et moi, riposte le second, je serai son ange gardien. — Moi, ajoute le notaire, je le suivrai impartial et impassible, comme la loi que je représente, pour noter au fur et à mesure sur mon calepin ses moindres actions ! » Tel est le premier tableau, fort amusant, ma foi ! tel est le cadre du *Tour du Cadran*. Il vous donne toute la pièce. Gazinard (Christian),

Piédalouette (Lassouche) et Séraphin (Léonce) vont être jetés, à la suite de Gaëtan (Baron), dans les aventures les plus invraisemblables, mais aussi les plus divertissantes du monde. Ces aventures font penser à la *Cagnotte*, à la *Mariée du Mardi-Gras*, et à bien d'autres pièces du même genre; elles ne sont pas précisément neuves, mais elles se déroulent parfois au milieu des éclats de rire de toute la salle, et que saurait-on demander de plus à un vaudeville de fin de saison! Le second tableau se passe chez Mlle Panatella, marchande de tabac par occasion et coquette par métier. Gaëtan lui rapporte trente centimes qu'elle lui a prêtés le matin dans l'omnibus où un pick-pocket l'avait allégé de son porte-monnaie. Rien de plus comique que les manœuvres de Gazinard et de Séraphin autour de Panatella et de Gaëtan, que les grimaces de Piédalouette caché, pour instrumenter, dans une immense potiche, d'où il se dresse de temps à autre avec un couvercle de porcelaine japonaise en guise de chapeau. C'est Gazinard qui triomphe momentanément. Gaëtan part avec Panatella pour le bal Mabille, qu'on lui présente comme un bal particulier auquel il est invité et qu'il ne peut se dispenser d'honorer de sa présence. C'est chez Mabille — pardon! chez don Mabillo della puerta del Veuvas — que nous entendons, dit par Mme Théo et par les chœurs, le chant de l'Ibérie du *Tribut de Zamora!* Le quatrième tableau nous transporte dans les coulisses du Cirque. Christian, Lassouche et Baron, pris pour des pick-pocket, se cachent dans les loges des artistes, et,

à l'appel du commissaire, en ressortent sous le costume de clowns anglais. Mais la *great attraction* — le *clou* — de la soirée, comme on dit aujourd'hui, est le tableau suivant, qui représente, dans un charmant décor, le Cirque d'été, avec ses clowns, ses écuyers, son public. On y voit Christian soutenant la perche en haut de laquelle un adroit gymnaste fait ses rétablissements. Un moment, Christian distrait abandonne la perche pour aller serrer la main d'un ami.... et le gymnaste continue à travailler dans le vide, retenant lui-même sa perche : preuve qu'il est solidement attaché aux frises! On y voit Mme Théo portant le costume du clown Billy Hayden : habit bleu, large pantalon rayé jaune et chapeau de feutre pointu; elle y danse la gigue et nous présente un cheval en liberté : un charmant poney qui exécute des changements de pied, valse, se dresse debout, se couche par terre le plus docilement du monde au commandement de sa jolie maîtresse. On y voit enfin l'amusante parodie de l'*Ours et la Sentinelle*, exécutée par Christian, Lassouche et Baron succédant à Grenier, Lesueur et Hittemans, qui ont créé, il y a neuf ans, ces rôles en dehors. Équitation et clownerie : n'est-ce pas là qu'est, aujourd'hui, l'avenir du théâtre? Quant au dénouement de cette course ou folie-vaudeville, il est prévu d'avance. Au lieu de se faire concurrence, les deux cousins s'épousent : Gaëtan demande la main d'Ernesta, et tout le monde est satisfait, même l'huissier Séraphin, qui recouvrera sur la succession une créance d'une cinquantaine de mille francs. Le

théâtre des Variétés tenait, avec la reprise du *Tour du Cadran*, une bonne fin de saison. Cette charge-parade était surtout un succès d'acteurs. Christian était toujours plein de verve. Il fallait entendre Lassouche répéter au milieu des situations les plus insensées : « Ah ! si la Chambre des notaires me voyait ! »

30 AOUT. — Réouverture, après la clôture annuelle, par la reprise de **NINICHE, vaudeville** en trois actes, de MM. ALFRED HENNEQUIN et ALBERT MILLAUD[1]. — Les Variétés ont rouvert ce soir avec une pièce qui date de 1878 seulement et paraît déjà vieille de dix ans. C'est du théâtre qu'on peut dire que tout passe, tout lasse, tout casse.... Vous connaissez l'histoire de cette jolie fille qui a épousé un grand seigneur polonais. Le *Mariage de Niniche*, après le *Mariage d'Olympe*. Un jour, à Trouville, tout en faisant la planche avec le beau baigneur Grégoire, — un professeur fashionnable de natation, le Brummel du plongeon, — Niniche apprend qu'on va, à Paris, vendre ses meubles.

1. DISTRIBUTION. — Grégoire, *M. Dupuis*. — Le comte Corniski, *M. Baron*. — Anatole, *M. Lassouche*. — Baptiste, *M. Blondelet*. — Désablettes, *M. Daniel Bac*. — Narcisse, *M. Lanjallay*. — Dupiton, *M. Didier*. — Coquet, *M. Coste*. — Un monsieur, *M. Thiéry*. — Un sommelier, *M. P. Legrand*. — Un Greffier, *M. Marius*. — Un garçon, *M. Millaux*. — La comtesse Corniski, *Mme Judic*. — La veuve Sillery, *Mme Rosine Maurel*. — Georgina, *Mlle Marguerite*. — Annette, *Mlle Maria*. — Un chasseur, *Mlle Maria*. — Une pêcheuse, *Mlle Thérèse*. — Cora, *Mlle Doley*. — Castagnette, *Mlle Véran*. — Amanda, *Mlle Froment*. — Caro, *Mlle Bourguignon*.

Vendre Niniche! Mais, dans un de ses tiroirs, il y a toute la correspondance du prince polonais Ladislas! Il faut rattraper la correspondance de Niniche. Le mari s'en charge, et il va se trouver devant sa femme, revenue, elle aussi, pour sauver ses lettres, — lorsque le baigneur sauve la situation : inutile de raconter, n'est-ce pas? ce qui a été joué près de trois cents fois.

Le dernier acte de *Niniche*, avec ses allées et venues, ses portes fermées et refermées, ce portefeuille plein de billets doux qui passe tour à tour entre toutes les mains — et entre les doigts du mari, ce qui est plus grave, — cette course au clocher, ce steeple-chase dont le prix est un paquet de lettres, ressemble aux *Pattes de Mouche* de Sardou tournées à la charge, — comme le comte Corniski rappelle le baron Gondremark de la *Vie Parisienne* et le chambellan de la *Grande Duchesse*. Du Meilhac et Halévy au gros sel. Ce sel a parfois de la saveur, et le ragoût a plu, — un peu moins pourtant qu'au public de l'Exposition. Le comique est singulièrement gros dans *Niniche*, mais il est très franc et très vif, et l'on s'est encore une fois diverti à des mots salés et à des *pantalonnades* — le mot est juste, puisque le pantalon *galbeux* à larges carreaux bleus de M. Lassouche est toujours une des sources de gaieté de la pièce. Il y a là de la verve, de la vie, quelques railleries de comédie et lebrio d'une pantomime anglaise. *Niniche* était digne de précéder les Hanlon sur la scène des Variétés. Au milieu de ce tohu-bohu, Mme Judic montre ses jolis yeux, son charmant sourire et sa bonne

grâce câline. Elle chante, sur de vieux airs, des refrains pleins de jeunesse. Sous la perruque blonde de Niniche ou sous les cheveux noirs de la comtesse et de Mme Judic, elle est charmante. Dupuis est drôle en baigneur homme du monde, et surtout en garçon de bain. Mais pourquoi semblait-il, le premier soir, ne plus savoir un traître mot de son rôle? Baron, en diplomate fantastique, et Lassouche en gommeux, ont eu un égal succès. Ces deux comiques ont fait réellement merveille. La dernière représentation de *Niniche* a eu lieu le 6 novembre.

9 Novembre. — Première représentation de **UNE SOIRÉE PARISIENNE**, pièce en trois actes et cinq tableaux, de MM. Edmond Gondinet et Ernest Blum[1]. — Le premier acte avait favorablement disposé les spectateurs des Variétés, reconnaissant à plus d'un mot la marque de l'esprit de Gondinet, et s'amusant fort avec Baron, le propriétaire gom-

1. Distribution. — Fernand de Saint-Ecran, *M. Dupuis.* — Castambide, *M. Léonce.* — Raoul de Bobinard, *M. Baron.* — Baboche, *M. Lassouche.* — Le Prince, *M. Blondelet.* — Vauvert, *M. Daniel Bac.* — Félicien, *M. Coste.* — Chamardé, *M. P. Legrand.* — Ribérac, *M. Videix.* — Un cocher, *M. Thiéry.* — Un domestique, *M. Millaux.* — Louison, *Mme Théo.* — La vicomtesse, *Mlle Julia de Cléry.* — Mœlina, *Mme Delessart.* — Eurydice, *Mme Maurel.* — Clémence la Fugue, *Mme H. Baretti.* — Noémie, *Mme Chalont.* — Zizi, *Mlle Elliane.* — Lœda, *Mme Fillion.* — Théodosie, *Mme Mathilde.*

Au 4e acte : *La Comète à Paris.* — Le marié, *M. Warde.* — Le sosie, *M. A. Berger.* — Le père, *M. Angely.* — Le photographe, *M. Drouin.* — La mariée, *Mme Enéa.* — 1re coureuse, *Mme Devoyod.* — 2e coureuse, *Mlle Maria.* — 3e coureuse, *Mme Gaudet.* — 4e coureuse, *Mme Landau.*

meux, logeant ses maîtresses au-dessus de la tête de ses locataires. Plus froid, infiniment plus froid a été l'effet du second, du troisième et même du quatrième acte. Le second consiste en une interminable scène d'épingles attachées à la robe de Mme Théo, qui est censée avoir craqué dans le dos. Cela est long et n'est pas gai. Le troisième — qui se passe chez les Castambide — consiste en des allées et venues d'invités sur lesquels on comptait beaucoup, mais qui n'ont pas donné, hélas! tout ce qu'on attendait. C'est au quatrième tableau, représentant l'Exposition d'électricité, que paraît miss Ænéa, la danseuse aérienne qui n'a guère paru que quatre cents fois au Châtelet. Ce qu'elle fait, vous le savez, est excessivement gracieux; mais quoi! cela est connu déjà, et l'on a quelque peine à voir MM. Gondinet et Blum employer l'un son esprit et l'autre son entente du théâtre à encadrer dans une pièce — où il n'y a pas de pièce! — l'épisode d'une danseuse dont le succès a eu le temps de s'épuiser sur une scène de féerie.

Mais, me direz-vous, y a-t-il beaucoup plus de *pièce* dans les vaudevilles que MM. Albert Millaud et Hennequin ont coutume de fabriquer pour Mme Judic? — Possible que non! Mais il y a Mme Judic, et celui-ci n'a pu être défendu que par Baron — vraiment très amusant — Dupuis, Lassouche, Léonce, et Mme Théo, bien jolie dans son costume de bretonne. Rien à dire de Mlle de Cléry qui a quitté le Vaudeville, sous la promesse d'avoir un rôle « bien en vue ». Or, Mlle de Cléry s'endort au premier acte, et se réveille au dernier. Il est vrai que

le public a le plaisir de la voir dormir pendant quelques secondes, et qu'elle a l'avantage de pouvoir bavarder au foyer des artistes pendant les trois actes de la pièce.... dont elle n'est pas et qu'elle ne voit point. Heureuse Mlle de Cléry! — Dix-huit représentations, pas une de plus, c'est tout ce que peut obtenir *Une soirée parisienne*.... remplacée le 26 novembre, et pour treize fois seulement, par une seconde reprise, absolument provisoire, du *Tour du Cadran*.

7 DÉCEMBRE. — Première représentation de la **GRANDE REVUE**, en un acte et trois tableaux, de MM. RAOUL TOCHÉ et ERNEST BLUM[1]. — Après *Niniche*, qui a paru légèrement démodée en 1881, mais qui avait au moins Mme Judic, et surtout après *Une*

1. DISTRIBUTION. — Un journaliste, *M. Léonce*. — Le juge d'instruction, *M. Léonce*. — Un Monsieur, *M. Baron*. — Loriot, *M. Lassouche*. — Le commissaire, *M. Blondelet*. — Le Mari, *M. Blondelet*. — M. Brébant, *M. Daniel Bac*. — Le chef d'orchestre, *M. Fusier*. — Geoffroy, *M. Fusier*. — Lhéritier, *M. Fusier*. — Hyacinthe, *M. Fusier*. — Coquelin Cadet, *M. Fusier*. — Daubray, *M. Fusier*. — Dantès, *M. Roux*. — Un gardien de la Paix, *M. Gaussins*. — Le Marchand de Journaux, *M. Coste*. — Faria, *M. Coste*. — Un Bourgeois, *M. Angely*. — Un Passant, *M. Dumesnil*. — Le petit jeune homme, *M. Dumesnil*. — Un employé, *M. Trillet*. — Le geôlier, *M. Trillet*. — Les clowns, *M. Bardoux*, etc. — La Timbale, *Mlle Beaumaine*. — Le Lapin, *Mlle Beaumaine*. — Le Jour et la Nuit, *Mlle Beaumaine*. — La Commère, *Mlle Angèlé*. — Les Contes d'Hoffmann, *Mlle E. Lavigne*. — Divorçons, *Mlle E. Lavigne*. — Le Téléphone, *Mlle Chalont*. — Odette, *Mlle C. Bernier*. — Bérangère, *Mlle Elliane*. — La Mascotte, *Mlle Marguerite*. — La Biche au bois, *Mlle Thérèse*. — Une Dame, *Mlle Maria*. — Les Premières Armes de Richelieu, *Mlle L. Mignon*. — L'Œil crevé, *Mlle Muller*.

Soirée parisienne, qui n'a pas donné tout ce que pouvaient promettre le faire de M. Blum et l'esprit de M. Gondinet, les Variétés ont eu quelque mal à retrouver leur équilibre. C'est ainsi que, pour succéder à une reprise perdue du *Tour du Cadran*, la direction a dû former à la hâte un spectacle coupé, dont la composition n'a pas été sans difficulté. Le métier d'un directeur de théâtre, obligé de compter avec les susceptibilités des artistes, hommes et femmes, n'est pas toujours des plus drôles. Il est vrai qu'il y a parfois de sérieuses compensations. Brossés en quelques jours, les trois — on pourrait plutôt dire les *deux* tableaux de la revue des Variétés contiennent assez de choses plaisantes pour divertir pendant plus d'une heure le public parisien, qui adore un genre de spectacle où il revoit, sous forme d'aimables plaisanteries, les derniers événements de l'année. Nous avouons donc, sans plus d'ambages, nous être très franchement amusés à cette petite *Grande Revue*, et nous remercions sincèrement ici MM. Blum et Toché, ainsi que le veut la hiérarchie, ou Toché et Blum, comme l'a dit Lassouche, du moment agréable qu'ils nous ont fait passer.

Faisons maintenant en quelques mots la part des artistes : Baron, auquel on a redemandé d'amusants couplets écrits sur la scie *Tant pis pour elle!* Blondelet, fort amusant dans le commissionnaire auvergnat, qui représente le malheureux Amagat, l'invalidé de Saint-Flour; Fusier, qui a renouvelé ses imitations un peu connues de Geoffroy, Lhéritier (Lhéritier était à l'orchestre), Hyacinthe et

Lassouche (devant Lassouche lui-même); Roux, qui nous a donné le portrait frappant de Dumaine dans *Monte-Cristo;* Lassouche, qui est toujours Lassouche, et Léonce, qui est toujours Léonce : rien de moins, rien de plus; Daniel Bac, qui tient admirablement son Brébant, etc. Mmes Estelle Lavigne et Bernier méritent d'être citées d'une façon toute spéciale. L'une est charmante dans son imitation de Mlle Isaac, disant l'air de la Poupée des *Contes d'Hoffmann*, et dans sa scène de *Divorçons!* où elle nous représente au naturel Mme Céline Chaumont. L'autre, Mlle Bernier, attrape d'une façon surprenante les intonations de Mlle Pierson dans *Odette*, l'une des scènes les plus bouffonnes de cette amusante revue des théâtres. « Mesdames et messieurs — dit, en terminant la parodie en question, l'excellent Blondelet, — les meubles que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous sont aussi de l'Académie ! » N'oublions pas Mlle Beaumaine, dont les couplets croustillants, *Ça monte et ça descend*, ont été gentiment dits et bissés à l'unanimité. Mlle Beaumaine joue le rôle de la Timbale, — le sobriquet d'une valeur bien connue des boursiers : l'*Union Générale* (Président, M. Bontoux), qui fera hélas! parler d'elle avant qu'il soit peu....

C'est sur la *Grande Revue* que se terminera pour les Variétés l'année 1881 : la rentrée de Mme Judic dans *Lili*, de MM. Alfred Hennequin et Albert Millaud, ne viendra que le 10 janvier 1882.

Outre les pièces du soir, comme *Rataplan*, la *Roussotte*, le *Tour du Cadran*, *Niniche*, la *Grande*

e, *Une Soirée Parisienne*, le théâtre des Va-
; aura, dans ses matinées diminicales de
ée qui nous occupe, passé en revue les pièces
ıntes de son répertoire : les *Charbonniers*,
M[me] Judic et M. Dupuis, les inépuisables
:s du *Chapeau de paille d'Italie* et des *Saltim-*
ues, *Un troupier qui suit les bonnes*, les *Deux*
!s, etc. qui, avec les levers de rideau habituels,
ɔrmé de fort agréables spectacles de matinée

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de représ. pend. l'année.
iboulées	1		32
lan.	3		30
›our les dames	1		104
!oussotte	3	28 janvier	107
: et Liline	1		62
:r du cadran	5	2 mai	43
ıard bleu	1		70
e	3	30 août	70
Soirée parisienne	3	9 novembre	18
er du ministre	1		29
'e bleu	1		28
ırande revue	1	7 décembre	28
ux sourds	1		28
ıarbonniers	1		4
ıpeau de paille d'Italie .	5		2
ıltimbanques	3		1
upier qui suit les bonnes .	3		1

THÉATRE DE LA GAITÉ

Le théâtre de la Gaîté est désormais pourvu d'un directeur, que dis-je! de deux directeurs, puisque M. Debruyère a pour associé M. Larochelle, qui, avant de se mettre en nom à la Gaîté, a d'abord désiré se porter candidat à la direction du Châtelet[1].

1. L'adjudication du théâtre de la Gaîté a eu lieu le 18 janvier, à la Chambre des Notaires, sur une mise à prix de 80 000 francs. M. Debruyère, par l'entremise de Me Robineau, notaire, a poussé l'enchère jusqu'à 101 000 francs, prix auquel le droit au bail lui a été accordé.

Par son cahier des charges, l'adjudicataire doit fournir un cautionnement de 50 000 francs, en argent ou en titres, cautionnement produisant d'ailleurs intérêt.

Il n'aura pas le droit de sous-louer son théâtre, dont il est locataire pour quinze ans, à partir du 15 janvier 1881.

Les frais d'adjudication, montant à 1 694 francs, sont à la charge de M. Debruyère.

M. Debruyère montera le drame et, le cas échéant, la grande opérette.

Le nouveau directeur de la Gaîté a mené, non sans éclat, deux campagnes d'hiver au boulevard Beaumarchais.

a monté fort artistiquement le *Droit du seigneur* et le *Bil[...]*

Tandis que les architectes s'occupent des ravaux nécessaires pour mettre en état de propreté, de confortable et de luxe la salle et les couloirs du théâtre, les nouveaux directeurs organisent leur exploitation dramatique.

La pièce d'ouverture sera *Lucrèce Borgia*, de Victor Hugo, dont la reprise aura lieu le 26 février, date choisie parce qu'elle est celle de l'anniversaire de Victor Hugo, qui aura, ce jour-là, soixante-dix-neuf ans. Le premier engagement signé est, pour une durée de plusieurs années, celui de M. Dumaine, qui fera les beaux jours de la Gaîté, comme il a fait autrefois ceux de la Porte Saint-Martin; et pour commencer, Dumaine jouera, dans *Lucrèce Borgia*, le rôle d'Alphonse d'Este. M. Clément Just, qui a également signé pour

e *logement*, et, si son exploitation n'a pas été fructueuse, c'est ue la clientèle du quartier ne pouvait évidemment suffire à l'enretien d'un théâtre d'ordre.

M. Larochelle n'est autre que l'ancien directeur du Théâtre Cluny t de la Porte Saint-Martin, dont la réputation n'est plus à faire.

Voici, dit-on, pourquoi M. Debruyère, qui a seul signé le bail e la Gaîté avec la Ville de Paris, est seulement directeur adjoint e ce théâtre, tandis que le directeur effectif est M. Larochelle.

Il ne s'agit point, comme on l'a cru, d'une clause de traité anérieur par laquelle M. Larochelle s'interdisait de prendre un héâtre, puisque la position de M. Larochelle est pour ainsi dire fficielle à la Gaîté.

Seulement la Ville de Paris, en cédant pour quinze années le bail de son théâtre, a décidé que le titulaire de ce bail ne pourait, sous aucun prétexte, se retirer ni céder ses droits à un tiers.

Or, M. Larochelle ne se soucie point d'être obligé de rester pendant un aussi long temps directeur d'une scène. Il a donc pris un ieutenant, et il lui a donné le titre de directeur, en se réservant de se retirer quand bon lui semblerait.

M. Debruyère fait, pour ainsi dire, son apprentissage sous les ordres de M. Larochelle.

trois ans, fera Gubetta. Le rôle de Lucrèce est donné à Mlle Favart, l'ex-sociétaire de la Comédie-Française, qui s'est engagée pour toute la durée des représentations du drame de Victor Hugo[1]. Dès le commencement du mois de février, la plus grande activité règne au théâtre. La salle est

1. Restait à trouver un Gennaro.
M. Debruyère le trouva à la Comédie-Française, en M. Volny, gracieusement prêté par M. Émile Perrin.
Voici la lettre assez caractéristique que l'administrateur de la Comédie-Française adressa alors à M. Paul Meurice :

2 février 1881.

« Cher monsieur Meurice,

« Vous voulez bien me demander, de la part de M. Victor Hugo, de prêter au théâtre de la Gaîté, pour la reprise de *Lucrèce Borgia*, un de nos jeunes pensionnaires, M. Volny, dont le concours vous paraît nécessaire pour compléter la bonne distribution des rôles.
« L'ouverture d'un nouveau théâtre littéraire par une œuvre de Victor Hugo est un fait qui intéresse trop l'art dramatique pour que la Comédie-Française hésite à venir en aide, puisqu'elle le peut, au succès de cette entreprise. Si Mlle Favart faisait encore partie du Théâtre-Français, je vous l'eusse prêtée pour jouer Lucrèce Borgia; je vous prête très volontiers M. Volny pour jouer Gennaro.
« Le jeune artiste n'aura rien de changé à sa situation à la Comédie-Française, il y touchera l'intégralité de ses appointements. L'administration du théâtre de la Gaîté appréciera l'indemnité supplémentaire qu'elle jugera convenable de lui accorder.
« M. Volny sera à votre disposition pour les répétitions dès que vous le voudrez.
« Veuillez, cher monsieur Meurice, recevoir l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« ÉMILE PERRIN. »

Le directeur de la Gaîté répondit par la lettre suivante :

« Cher monsieur Meurice,

« Voudriez-vous me faire l'amitié d'être mon intermédiaire

remise à neuf; quelques modifications sont apportées à son aménagement : il n'y aura plus de loges sur la scène; de plus, l'orchestre sera réduit à vingt-quatre musiciens, ce qui permettra d'installer cinquante fauteuils d'orchestre de plus[1].

auprès de M. Émile Perrin pour lui dire à quel point je suis touché de ce qu'il vient de faire pour le nouveau théâtre de la Gaîté en nous prêtant M. Volny pour jouer Gennaro, dans *Lucrèce Borgia*.

« Grâce à la bienveillante obligeance de M. Perrin, nous pouvons monter l'œuvre du grand poète d'une façon digne de lui. Il fait ainsi beaucoup pour nous; que ne pouvons-nous lui dire : « A charge de revanche? »

« Il a tout, en effet, et ne peut que donner sans jamais rien recevoir, sinon nos remerciements et les remerciements de tous ceux qui désirent voir revivre un beau théâtre de drame.

« Veuillez, etc.

« LAROCHELLE. »

1. MM. Debruyère et Larochelle ont adressé le 25 février à M. le préfet de la Seine la lettre suivante :

« Monsieur le Préfet,

« Nous venons demander à votre haute justice de vouloir bien reculer de deux mois la prise de possession par nous du théâtre de la Gaîté.

« Vous n'ignorez pas dans quel état nous l'avons pris, et nous vous assurons que, si nous pouvons faire notre ouverture avant le délai que nous vous demandons, on pourra considérer cela comme un véritable tour de force. Nous ferons tous nos efforts pour rendre à ce théâtre toute sa prospérité; mais nous avons besoin de trouver aide et sympathie de tout le monde en général et de la Ville de Paris en particulier qui, comme propriétaire, doit désirer vivement la réussite de ses locataires.

« Recevez, etc.

« Signé : DEBRUYÈRE, LAROCHELLE. »

Il est bien entendu que la lettre de MM. Debruyère et Larochelle

26 Février. — Réouverture par la reprise de **LUCRÈCE BORGIA**, drame en cinq actes, de M. Victor Hugo[1]. — Le théâtre de la Gaîté, rendu au drame et au mélodrame, a voulu rouvrir les portes brillamment. Il a choisi le jour anniversaire de la naissance de Victor Hugo pour faire son inauguration avec *Lucrèce Borgia.* Le grand poète était là, et c'était à lui autant qu'à l'œuvre qu'allaient les applaudissements de la salle. De tous les drames de Victor Hugo, *Lucrèce Borgia*

était une simple demande de réduction de loyer et qu'il ne s'agissait pas de reculer de deux mois l'ouverture effective de la Gaîté.

Cette ouverture aura lieu le lendemain par la reprise de *Lucrèce Borgia.*

Avant de rouvrir définitivement ses portes, avec la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, la Gaîté a fait salle comble dans l'après-midi du 17 février. La représentation, organisée par Faure et Coquelin, au bénéfice de Darcier, a produit une recette de 22 000 fr. Joli chiffre, comme vous voyez.

C'est qu'aussi cette matinée était réellement extraordinaire et réunissait, sur le programme, les noms de : MM. Faure et Capoul, de Rosine Bloch, de Judic, de Thérésa, de Céline Montaland, de Mlle Rousseil et de Coquelin.

De Coquelin, qui a délicieusement joué avec ses camarades du Théâtre-Français la charmante comédie de Théodore de Banville, *Gringoire*, et dit aux applaudissements de toute la salle l'Ode à la Chanson, du même maître.

On a applaudi le poète, on a applaudi le diseur; on a applaudi Darcier qui, amené par Coquelin, est venu lui-même remercier le public.

Une bonne action et une belle matinée : tel était le bilan de la journée théâtrale.

1. Distribution. — Alphonse d'Este, *M. Dumaine.* — Gubetta, *M. Clément Just.* — Gennaro, *M. Volny.* — Maffio, *M. Rosambeau.* — Jeppo, *M. Fournier.* — Don Apostolo, *M. Rob. Marcel.* — Ascanio, *M. Vernon.* — Oloferus, *M. Trousseau.* — Rustighello, *M. Guimier.* — Astolfo, *M. Jourdain.* — Beautista, *M. Paulin.* — Lucrèce Borgia, *Mme Favart.* — Princesse Négroni, *Mlle N. Martel.* — Un page, *Mlle Englebert.*

est le plus violent, le plus terrible et, en même temps, le moins attendrissant. Il vous étreint, il vous secoue, il vous serre à la gorge; mais vos yeux demeurent secs. On a le cœur comme dans un étau, on sent une sorte de frisson; on ne pleure pas. Plus d'émotion physique que d'émotion morale; la sensation plutôt que le sentiment, les nerfs continuellement tendus; malaise du corps plutôt que trouble de l'âme; la pitié et la terreur devenant une souffrance.

Cependant, ces sensations violentes et douloureuses, nous les avons éprouvées à la Gaîté moins intenses qu'il y a six ans, à la Porte Saint-Martin, quand Mme Marie Laurent jouait Lucrèce et Mélingue le duc d'Este. L'interprétation actuelle est plus délicate peut-être, mais à coup sûr moins puissante. Mme Favart n'est pas tout à fait débarrassée de ses habitudes de jeu fin et distingué. Elle a encore des gestes et des intonations de comédie. Puis, brusquement, comme quelqu'un qui se rappellerait soudain, — mais, au fait, n'oublions pas que nous sommes dans le mélodrame! — elle enfle la voix et agite les bras. De là je ne sais quoi de heurté et des contrastes trop accusés. Elle a réussi surtout dans les parties caressantes et, en quelque sorte, câlines de son rôle. Aux endroits où il faut vibrer et tonner, par exemple, quand elle arrive, impétueuse et tempétueuse demander à son mari vengeance de l'outrage fait à l'écusson des Borgia, pas assez de vibration ni de tonnerre. Dumaine a été fort applaudi dans le tôle du duc Alphonse. Il est tour à tour railleur et

menaçant, mais je l'aime mieux quand il résiste que quand il menace. Sa voix me paraît alors un peu molle et le geste un peu court. Peut-être faudrait-il moins d'embonpoint pour représenter un duc aussi terrible, bien que parfois naïf. Volny est un Gennaro un peu étriqué, au contraire. Il a eu cependant quelques mouvements heureux dans la grande scène finale. Clément-Just est bien le traître du vieux mélodrame. Il représente la tradition. Les autres rôles, tous secondaires, sont tenus suffisamment.

16 Août. — Première représentation de **UN PATRIOTE**, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Armand Dartois et Maurice Gérard[1]. — Bon début. A côté d'imperfections flagrantes, la pièce contient de belles qualités qui en atténuent les défauts : par là ma tâche devient facile.

Voici le scénario de ce drame. La scène se passe en Amérique, pendant la guerre de l'Indépendance. Douze ans auparavant, un fermier, John Palmers, dans un moment d'ivresse, a maltraité et blessé sa femme, et s'est enfui, croyant l'avoir

1. Distribution. — Dickson, *M. Dumaine.* — Washington, *M. Clément Just.* — Lord Trevellyan, *M. Romain.* — Duncan, *M. Rhodé.* — Gilbert de Puyvallon, *M. Donval.* — M. Hopwood, *M. Tissier.* — Scipion, *M. L. Noël.* — Barclay, *M. Nolot.* — Major Wapping, *M. Trousseau.* — Le capitaine Hollidez, *M. Fénelon.* — Le commissaire des vivres, *M. Cazambon.* — Gardney, *M. E. Portail.* — Le lieutenant Burdon, *M. B. Portail.* — Caporal Trimm, *M. Jourdain.* — Un bourgeois, *M. Paulin.* — Schwooplis, *M. Guimier.* — Jane Palmers, *Mlle Largillière.* — Édith, *Mlle Marcelle Julien.* — Rebecca, *Mme E. Petit.* — Mistress Holbridge, *Mme Baudu.* — Une cantinière, *Mlle Englebert.*

tuée. Nous le retrouvons à Philadelphie, où il exerce, sous le nom de Dickson, le métier de colporteur. Il a su que sa femme n'a pas succombé à ses blessures et qu'elle a été recueillie avec sa fille par un ami qui a élevé l'enfant après la mort de la mère. Mais il n'a pas osé reparaître et réclamer sa fille tant qu'il n'aura pas expié à ses propres yeux ses fautes passées.

Le moment est venu où il va réclamer son enfant. Pendant ces douze années, Dickson a travaillé courageusement, et il s'est amassé une petite fortune, 8 000 dollars, avec lesquels il a acheté une propriété dans les environs de Philadelphie. C'est là qu'il compte désormais vivre avec sa fille. Mais au même instant on vient lui apprendre que sa maison a été détruite pour les besoins de la défense du pays. A ses plaintes, Washington répond que la République ne lui doit rien et que le devoir de chacun est de se sacrifier à la patrie.

Dickson se résigne courageusement; il attendra de plus heureux jours pour reprendre son enfant, et, autant pour être utile à la cause de l'Indépendance que pour expier davantage ses fautes, il se fait l'espion de Washington et laisse croire à tout le monde qu'il est, au contraire, l'agent des Anglais.

Tel est le fond de ce drame, dont je ne crois pas nécessaire de retracer ici toutes les péripéties.

L'idée n'en est pas absolument nouvelle. Nous avons déjà assisté à une tentative de réhabilitation de l'espion; c'était à la Porte Saint Martin et la

pièce avait pour titre : l'*Espion du roi*. Je ne fais pas ce rapprochement pour être rétrospectivement désagréable à MM. Dartois et Gérard : il y a bien peu d'idées qui n'aient été traitées par différents auteurs, et d'ailleurs la forme qu'ils lui ont donnée leur appartient essentiellement et diffère de façon sensible du drame de la Porte Saint-Martin. Je dirai tout à l'heure pourquoi j'ai rappelé l'*Espion du roi*.

Dans cette dernière pièce, le rôle de l'espion avait quelque chose d'odieux. Était-ce la faute de l'artiste, qui avait poussé le rôle au noir? Mais je me souviens que le personnage avait paru peu sympathique. On avait même été très choqué d'entendre pousser par lui le cri de : Vive la liberté! Au contraire, les auteurs du *Patriote* se sont efforcés de rendre intéressant leur espion, et ils y ont réussi. La situation de ce père, forcé par les circonstances de livrer aux Anglais le fiancé de sa fille pour sauver Washington, est vraiment trouvée. Il devient encore plus sympathique au dernier acte, quand il se révolte contre l'injustice des hommes, qui lui font une honte du rôle qu'il a joué au lieu de le glorifier. Ici, les auteurs ont été emportés par leur zèle et ont exagéré le rôle de l'espion. Il est bien peu vraisemblable d'entendre Washington dire à Dickson que, sans lui, il n'aurait pas accompli son œuvre, et qu'un mot de lui pourrait la détruire. Cela ne peut se comprendre.

Le plus gros reproche que j'adresserais aux auteurs, c'est de n'avoir pas accepté jusqu'au bout la logique de la situation. Dickson est un es-

pion, et rien ne pourra lui rendre l'honneur, lui dit Washington; or cinq minutes après, le même Washington, devant son état-major, déclare que cet homme est plus grand qu'eux tous et ordonne à ses officiers de le saluer quand il passera. Il y a là quelque chose de faux. MM. Dartois et Gérard n'ont pas osé nous laisser sous une impression de tristesse, mais leur plaidoyer en faveur de l'espion eût été bien plus éloquent, s'ils nous avaient montré l'homme victime jusqu'au bout des préjugés.

Ceci me ramène à l'*Espion du roi*. C'est la seconde fois, depuis la guerre, que ce thème est porté au théâtre. Le poète est souvent l'interprète des sentiments obscurs de la foule. Faut-il voir dans ce double essai une preuve que les idées tendent à se modifier au sujet de l'espionnage? On l'a dit, mais je ne le crois guère; ils sont peu nombreux, les hommes que leur patriotisme seul pousserait à accepter ce rôle antipathique; l'intérêt est plus souvent le mobile de l'espion. C'est pour ce motif qu'il sera toujours méprisé. Quant à moi je me défie de ces tentatives de réhabilitation par le théâtre; le plus souvent les auteurs n'ont cherché qu'une donnée neuve et hardie capable de leur attirer la foule.

En résumé, il y a de très bonnes choses dans ce drame; plusieurs scènes sont bien amenées, mais il y a beaucoup de longueurs.

L'interprétation est bonne. M[lle] Largillière a fait un excellent début. Dumaine est parfait. Il convient de citer, à côté de ces deux artistes : MM. Clément

Just, très digne dans le rôle de Washington, Tissier, Romain, Rhodé et Léon Noël. M. Donval a beaucoup à faire pour être le Français de nos rêves. Mmes Chambly et Jullien complètent un ensemble très satisfaisant.

12 Octobre. — Reprise de **MONTE-CRISTO**, drame en cinq actes et douze tableaux, d'Alexandre Dumas et de M. Auguste Maquet[1]. — *Monte-Cristo* fut primitivement représenté au Théâtre-Historique, *en deux soirées*, le 3 et le 4 février 1848. Mélingue (Edmond Dantès), Boutin (Caderousse), Saint-Léon (Morel), Lacressonnière (Villefort). Mmes Lacressonnière, première du nom (Mercédès), Person (la Carconte), étaient alors les principaux interprètes du célèbre drame. On l'a, depuis lors, plusieurs fois repris en une seule soirée : à l'Ambigu, où Paulin Ménier jouait Caderousse, et à la Gaîté, en 1862, l'année même de l'inauguration de la salle du square des Arts-et-Métiers : Perrin faisait Caderousse, et Dumaine, succédant à Mélingue, prenait déjà possession du rôle de Dantès, qu'il jouait encore ce soir aux applaudissements du

1. Distribution. — Edmond Dantès, *M. Dumaine*. — Morel, *M. Clément Just*. — L'abbé Faria, *M. Talien*. — Caderousse, *M. Léon Noël*. — Fénelon, *M. Tissier*. — Danglars, *M. Lacroix*. — De Villefort, *M. Romain*. — Fernand, *M. Donval*. — Jouannès, *M. Jourdain*. — Maximilien, *M. Rohdé*. — Dantès père, *M. Gibeau*. — De Barville, *M. Naulot*. — Noirtier, *M. Cazauban*. — Le gouverneur, *M. Delisle*. — Emmanuel, *M. Portail*. — Bertuccio, *M. Trousseau*. — La Carconte, *Mme Honorine*. — Julie Morel, *Mlle Marcelle Julien*. — Mercédès, *Mme Chambly*. — Mme Morel, *Mme Eugénie Petit*.

public. Un bon public qui s'intéresse comme au premier jour aux aventures invraisemblables d'Edmond Dantès, et qui est bravement resté aujourd'hui à la Gaîté jusqu'à minuit et demi, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée dans le port de Marseille du nouveau *Pharaon*, que Dantès a frété avec l'or de Monte-Cristo pour sauver de la ruine son ex-bienfaiteur, l'excellent M. Morel. *Monte-Cristo* est connu de tous. Nous n'avons donc point à parler du drame fabriqué avec les morceaux du célèbre roman; nous nous occuperons seulement du jeu des acteurs, qui fait un spectacle nouveau d'une pièce dont tout le monde sait d'avance les moindres incidents.

Et sans nous occuper des vedettes de l'affiche et de l'ordre des personnages, classés au programme suivant leur importance, nous demandons à citer ici tout d'abord l'interprète du rôle de Caderousse : M. Léon Noël, qui a dit son grand récit de l'auberge avec un sentiment, une *vérité* à la fois terrible et comique qui sont d'un artiste de premier ordre.

Le public — nous venons de le dire — a fort applaudi Dumaine — jouant du mieux qu'il peut, en dépit de son âge et de son embonpoint, le rôle à transformations de Dantès-Cacolet. Après Dumaine, dont la diction emphatique n'est pas toujours absolument juste et nous paraît de nature à plaire plutôt à la masse qu'aux véritables connaisseurs, MM. Clément Just et Talien, Donval et Romain sont fort bien placés dans les rôles de Morel et de Faria, de Fernand et de Villefort. Mme Honorine

Just, très digne dans le rôle de Washington, Tissier, Romain, Rhodé et Léon Noël. M. Donval a beaucoup à faire pour être le Français de nos rêves. Mmes Chambly et Jullien complètent un ensemble très satisfaisant.

12 Octobre. — Reprise de **MONTE-CRISTO**, drame en cinq actes et douze tableaux, d'Alexandre Dumas et de M. Auguste Maquet[1]. — *Monte-Cristo* fut primitivement représenté au Théâtre-Historique, *en deux soirées*, le 3 et le 4 février 1848. Mélingue (Edmond Dantès), Boutin (Caderousse), Saint-Léon (Morel), Lacressonnière (Villefort). Mmes Lacressonnière, première du nom (Mercédès), Person (la Carconte), étaient alors les principaux interprètes du célèbre drame. On l'a, depuis lors, plusieurs fois repris en une seule soirée : à l'Ambigu, où Paulin Ménier jouait Caderousse, et à la Gaîté, en 1862, l'année même de l'inauguration de la salle du square des Arts-et-Métiers : Perrin faisait Caderousse, et Dumaine, succédant à Mélingue, prenait déjà possession du rôle de Dantès, qu'il jouait encore ce soir aux applaudissements du

1. Distribution. — Edmond Dantès, *M. Dumaine*. — Morel, *M. Clément Just*. — L'abbé Faria, *M. Talien*. — Caderousse, *M. Léon Noël*. — Fénelon, *M. Tissier*. — Danglars, *M. Lacroix*. — De Villefort, *M. Romain*. — Fernand, *M. Donval*. — Jouannès, *M. Jourdain*. — Maximilien, *M. Rohdé*. — Dantès père, *M. Gibeau*. — De Barville, *M. Naulot*. — Noirtier, *M. Cazauban*. — Le gouverneur, *M. Delisle*. — Emmanuel, *M. Portail*. — Bertuccio, *M. Trousseau*. — La Carconte, *Mme Honorine*. — Julie Morel, *Mlle Marcelle Julien*. — Mercédès, *Mme Chambly*. — Mme Morel, *Mme Eugénie Petit*.

public. Un bon public qui s'intéresse comme au premier jour aux aventures invraisemblables d'Edmond Dantès, et qui est bravement resté aujourd'hui à la Gaîté jusqu'à minuit et demi, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée dans le port de Marseille du nouveau *Pharaon*, que Dantès a frété avec l'or de Monte-Cristo pour sauver de la ruine son ex-bienfaiteur, l'excellent M. Morel. *Monte-Cristo* est connu de tous. Nous n'avons donc point à parler du drame fabriqué avec les morceaux du célèbre roman; nous nous occuperons seulement du jeu des acteurs, qui fait un spectacle nouveau d'une pièce dont tout le monde sait d'avance les moindres incidents.

Et sans nous occuper des vedettes de l'affiche et de l'ordre des personnages, classés au programme suivant leur importance, nous demandons à citer ici tout d'abord l'interprète du rôle de Caderousse : M. Léon Noël, qui a dit son grand récit de l'auberge avec un sentiment, une *vérité* à la fois terrible et comique qui sont d'un artiste de premier ordre.

Le public — nous venons de le dire — a fort applaudi Dumaine — jouant du mieux qu'il peut, en dépit de son âge et de son embonpoint, le rôle à transformations de Dantès-Cacolet. Après Dumaine, dont la diction emphatique n'est pas toujours absolument juste et nous paraît de nature à plaire plutôt à la masse qu'aux véritables connaisseurs, MM. Clément Just et Talien, Donval et Romain sont fort bien placés dans les rôles de Morel et de Faria, de Fernand et de Villefort. Mme Honorine

rend admirablement l'odieux rôle de la Carconte. Elle a eu — c'est d'ailleurs une tradition qui date de l'origine de la pièce — un très beau mouvement lorsque, au sortir de la chambre du meurtre, elle se renverse sur l'escalier, une balle dans la poitrine et la tête échevelée pendant à travers la rampe. Mercédès est représentée avec beaucoup de noblesse et de passion par Mlle Largillière, qui s'était fait fort remarquer dans le *Patriote :* c'est là, personne n'en doute, une jeune femme de beaucoup de talent. Notons aussi le succès très réel de la jolie Mlle Marcelle Jullien, dans le bout de rôle de Julie.

Nous écrivions tout à l'heure le mot de tradition. Le décor de la pleine mer et l'orage, au moment du meurtre du joaillier Joannès, ont aussi une célébrité qui date d'il y a trente-trois ans. On a donc revu avec plaisir le château d'If, sur lequel Lefranc de Pompignan a accumulé tant de rimes en *if*. Éclairé par une lune bleue, argentée et vaporeuse, le décor est d'une vérité étonnante; les eaux tremblent sous la traînée lumineuse que l'astre projette sur la mer avec la mobilité et l'éclat du vif-argent. Enfin on a vivement applaudi l'orage réaliste de *Monte-Cristo*.

24 DÉCEMBRE. — Première représentation de **QUATRE-VINGT-TREIZE**, drame en douze tableaux, tiré du roman de M. Victor Hugo, par **M. PAUL MEURICE**[1]. — Quand parut pour la première fois —

[1] DISTRIBUTION. — Cimourdain, *M. Dumaine.* — Radoub, *M. Paulin Ménier.* — L'Imanus, *M. Taillade.* — Lantenac, *M. Clé-*

il y a déjà sept ans de cela — le *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, tout le monde y vit un sujet de pièce, M. Paul Meurice le premier, qui l'écrivit avec un grand respect pour l'œuvre du maître.

Il n'était point facile de transformer en drame le récit de guerre civile tracé par le poète. M. Paul Meurice a réussi là où un autre eût peut-être échoué. Suivant le système employé déjà pour les *Misérables*, joués par M. Larochelle au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le roman a été divisé en douze tableaux, qui se succèdent avec assez de rapidité pour que l'intérêt ne soit pas un instant émoussé, et qui constituent un spectacle intéressant et émouvant, — même pour ceux qui n'auraient point lu *Quatre-vingt-treize*.

Les soldats de la République sont en Vendée. Un détachement, commandé par le sergent Radoub, explore le bois de la Saudraie et découvre, dans un taillis, une pauvre femme et ses trois enfants. La Flécharde a perdu son père, son frère et son mari, tués dans cette guerre maudite; et, sans ressources, elle erre maintenant, comme une louve dans un bois, cherchant à sauver ses petits. Le bataillon du Bonnet rouge les adopte et poursuit

ment Just. — Le Caïman, *M. Talien.* — Gauvain, *M. Romain.* — Danton, *M. Laray.* — Robespierre, *M. Villeray.* — Marat, *M. Lacroix.* — Le Parisien, *M. Léon Noël.* — Guéchamp, *M. Rhodé.* — Bapaume, *M. Tissier.* — Halmalo, *M. Guimier.* — Chante-en-hiver, *M. Gibeau.* — Jean Mathieu, *M. Deroy.* — Grand Francœur, *M. Trousseau.* — Lamanèche, *M. Jourdain.* — Chirurgien major, *M. Delisle.* — La Flécharde, *Mme Marie Laurent.* — La Houzarde, *Mme Gabrielle Gauthier.* — Dorothée, *Mme Eugénie Petit.* — René Jean, *la petite Lamart.* — Gros-Alain, *la petite Leroy.* — Georgette, *la petite Desmet.*

sa marche. Une compagnie va occuper une ferme voisine.

Dans le bois de la Saudraie, s'est également réfugié le marquis de Lantenac, dont la tête est mise à prix. Il est découvert et reconnu par un vieux mendiant, qui lui offre un asile dans une cachette souterraine qu'il s'est pratiquée sous les racines d'un chêne. Il est rejoint par une bande de blancs qui a cerné le détachement de bleus qui occupait la ferme, et l'a fait tout entier prisonnier. Lantenac ordonne que tous soient passés par les armes. « Il y a trois enfants, lui dit-on. — Emmenez les enfants à la Tourgue, commande le marquis, et fusillez les autres! » Il est fait selon son commandement.

Cependant, les soldats républicains arrivent plus nombreux. Les blancs reculent peu à peu. Ils se réfugient à Dol, Dol est pris; ils s'enferment dans le vieux château de la Tourgue, leur dernier retranchement, et la Tourgue est éventrée à coups de canon par les troupes républicaines. Avant de tenter un suprême effort, les survivants du parti blanc demandent à faire une offre aux chefs républicains : « Promettez-nous la vie sauve, et nous vous rendrons les trois enfants que nous retenons. Si vous n'acceptez pas notre proposition, les enfants seront enfermés dans la bibliothèque du château et brûlés vifs... » — « J'ai autre chose à vous proposer, dit alors le commissaire général : donnez-nous le marquis de Lantenac, et je me livre à vous. Lantenac sera guillotiné, et vous ferez de moi ce que vous voudrez.... »

Les blancs refusent et l'assaut recommence. La Tourgue est prise; mais Lantenac a pu fuir par un souterrain. Un farouche Vendéen, blessé à mort, demeure dans le château et met le feu à la bibliothèque. Devant le supplice horrible que vont endurer les malheureux enfants, Lantenac revient, les sauve et est arrêté par les républicains.

Enfermé dans un cachot, son petit neveu, le commandant Gauvain, le fait évader et prend sa place. La cour martiale présidée par Cimourdain, ami et ancien précepteur du commandant, le condamne à mort. La sentence est exécutée, et Cimourdain, ne se pardonnant pas d'avoir obéi à son devoir cruel, se fait sauter la cervelle. — C'est affreux! s'écrie l'un des assistants. — Oui, dit le sergent Radoub, c'est affreux, — mais c'est grand! Telle est aussi, en un seul mot, notre impression sur le spectacle auquel nous a conviés, ce soir, la direction du théâtre de la Gaîté. Cela est beau et cela est bon : on ne nous montrera jamais assez les horreurs de la guerre civile.... Voyez seulement l'admirable tableau du champ de bataille intitulé : *Après le massacre*, où l'on aperçoit au premier rang les cadavres de deux femmes : la pauvre Houzarde et la malheureuse mère. Je ne saurais faire à chacun des douze tableaux du drame de M. Paul Meurice la part qu'il mérite, mais l'ensemble compose une interprétation singulièrement énergique et juste de cette terrible épopée. Toutes ses grandes figures y prennent le visage et le geste, la physionomie et l'allure que l'imagination leur rêvait : le marquis de Lantenac,

droit et hautain, superbe et inexorable comme la statue du Commandeur de l'ancien régime; Gauvain, pareil dans son candide héroïsme à un jeune frère de Marceau; Cimourdain, taillé dans le granit, plus terrible encore en quasi-habit de prêtre, au cabaret de la rue du Paon, qu'en uniforme de délégué civil à l'armée de Vendée; l'*Imanus*, le fanatique monstrueux du servage; La Flécharde, fuyant à travers champs, hagarde et farouche comme une bête poursuivie. Les grandes scènes ne sont pas moins poétiquement reproduites. Le chef vendéen commandant le « Pas de grâce! », la prise de Dol, l'assaut et la lutte furieuse de la Tourgue, le trio Danton, Marat et Robespierre; un contraste, la couvée de trois enfants s'ébattant au milieu des flammes du donjon qui brûle; autant de reproductions scéniques pénétrées de la grandeur pathétique des puissants tableaux qu'elles traduisent devant la rampe.

La marque insigne de cette transformation du livre, c'est la griffe léonine du maître passant sur l'œuvre et y creusant son empreinte, — aussi bien dans les décors, qui sont de véritables toiles de maîtres, signées Chéret, Robecchi, Rubé et Chaperou, que dans le récit lui-même, si dramatiquement écrit par M. Paul Meurice. *Quatre-vingt-treize* est monté d'une façon absolument remarquable. M. Larochelle a su réunir sur l'affiche où s'étale le grand nom de Victor Hugo les premiers artistes du drame: Dumaine, sublime dans Cimourdain; Taillade, admirablement sauvage dans l'*Imanus*; Clément Just, implacable et féroce dans Lantenac.

Donnons une mention toute spéciale à Paulin Ménier, qui a composé d'une façon si charmante le rôle du sergent Radoub, et à Mme Marie Laurent, la reine des mères, qui ne nous avait peut-être jamais autant ému que dans la Fléchardé.

Nous avons nommé les grands artistes. Il serait injuste de glisser trop rapidement sur les interprètes de talent, qui ont si brillamment concouru à la perfection de l'ensemble : M. Romain, un Gauvain plein d'attrait; M. Laray, qui a si bien rugi les tirades de Danton; M. Villeray, qui a saisi sur le vif la froideur correcte de Robespierre; M. Lacroix, suffisamment hideux dans Marat; M. Talien (le Caiman); Mlle Gabrielle Gauthier, qui a réclamé et mérité l'honneur de créer un bout de rôle : la cantinière du bataillon du Bonnet rouge, une silhouette qui ne se fait pas oublier.

Que dire du trio d'enfants, interprété par Mlle Louise Lamart — trop prétentieuse, celle-là — la petite Leroy et la petite Desmet : René-Jean, Gros-Alain et Georgette? Oh! l'amour de petite Georgette!

Quatre-vingt-treize termine l'année par un grand succès. Ce spectacle, qui fait penser, nous dédommage de bien des drames naturalistes, de bien des mièvreries absurdes et de quelques féeries ineptes : c'est toujours ça de gagné!

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Lucrèce Borgia	5	26 février	83
* *Un patriote*	5 et 7 tab.	16 août	55
Monte-Christo	5 et 12 tab.	12 octobre	75
* *Quatre-Vingt-Treize* . . .	12 tab.	24 décembre	8

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN[1]

C'est avec *l'Arbre de Noël* que commence l'année 1881. La dernière représentation de la féerie de MM. Arnold Mortier, Vanloo et Leterrier a eu lieu le 6 février.

11 Février. — Reprise des **CHEVALIERS DU BROUILLARD**, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. A. d'Ennery et E. Bourget[2]. —

1. Directeur : M. Paul Clèves.

2. Distribution. — Jack Sheppard, *M. Taillade.* — Lord Rowland, *M. Montal.* — Wood, *M. Alexandre.* — Bluskine, *M. Vannoy.* — Jonathan Wild, *M. Laray.* — Darrel, *M. Fabrègues.* — Tamise, *M. Fabrègues.* — Georges Ier, *M. Faille.* — Édouard Morton, *M. Gillio.* — Figg, *M. Gobin.* — Bob, *M. Mallet.* — Quatre-Jambes, *M. Herbert.* — Quatre-Mains, *M. Dubreuil.* — Williams, *M. Delille.* — Un geôlier, *M. Jegu.* — Un matelot, *M. Abel.* — Un héraut, *M. Henri Roze.* — Un officier de justice, *M. Gaspard.* — Un homme de peine, *M. Machanette.* — Un portefaix, *M. Besson.* — Mistress Sheppard, *Mme Fromentin.* — Cécily, *Mlle A. Moreau.* — Mme Wood, *Mme Daubrun.*

rentrant chez lui, le joueur décavé cherchant pendant cinq bonnes minutes.... une boîte d'allumettes et sa femme étendue à ses pieds, et trouvant l'épée de l'infâme Warner, venu pour séduire Amélie, la montre à la malheureuse (il l'a enfin découverte par terre) en lui disant : « Vois cette épée, elle est suspendue sur ta tête.... », tue l'infortuné Rodolphe qui « écoppe » pour le coupable, et emporte sa femme dans ses bras : « Toi, perfide, tu dois partager mon sort! » Pauvre Amélie! voilà qui lui promet de l'agrément. La gaîté des spectateurs n'a plus connu de bornes quand Taillade, qui avait joué la scène d'une façon hâtive et nerveusement ridicule, a littéralement « enlevé le ballon » de Mme Fromentin, qui ne s'attendait certainement pas à être prise de la sorte. — Quel besoin M. Paul Clèves avait-il donc de remonter, à la Porte-Saint-Martin, le vieux mélo qu'il avait déjà repris à Cluny, il y a trois ou quatre ans, avec « mossieur » Jenneval? Il nous semble qu'il use et abuse un peu de sa seule étoile, M. Taillade, qui jouait naguère dans les *Chevaliers du brouillard*, le rôle créé par Mme Marie Laurent, puis dans *Trente ans ou la vie d'un joueur*, celui de Frédérick-Lemaître. Frédérick était, dit-on, superbe, en son beau temps, dans le personnage du joueur. Mais Frédérick est mort, et le drame de Victor Ducange aussi. Dans la création de Mme Allan-Dorval, Mme Fromentin n'a pas fait pleurer; nous avons dit que Taillade avait fait rire : c'est à tous les points de vue une mauvaise soirée. Le dernier acte, où le père tue son fils sans le re-

connaître — la *Nuit du 24 février* de Zacharias Warner — est pourtant le plus émouvant de l'ouvrage. Il est fâcheux que ce drame mal écrit et mal bâti porte, d'autre part, aussi cruellement les rides de l'âge et que le sujet ne soit pas soutenu par la faiblesse de sa constitution. C'est une passion si terrible que le jeu et elle prête si bien aux effets tragiques! Comment ne pas intéresser le public en lui mettant sous les yeux un homme dévoré par le vice, en contraste avec une femme qui est un ange de vertu? On s'éprend forcément de la femme, et on espère que l'homme se corrigera. Bref, on veut aller jusqu'à la fin, pour connaître le dénouement de cette horrible aventure. Sans être des gens d'un mérite transcendant, Victor Ducange et Dinaux avaient du moins su ménager, dans leur pièce, un *crescendo* d'épouvante qui se terminait par un formidable coup de tonnerre. La dernière scène du drame est bien faite pour glacer d'horreur les âmes sensibles. Mettez-y le langage de Shakespeare, au lieu de l'argot du boulevard du Crime, et vous aurez un chef-d'œuvre, à peu de chose près. Le style de Shakespeare! Voilà précisément ce qui manque au drame de Victor Ducange et Dinaux : on s'en est bien aperçu, ce soir où, après tant d'exagérations et d'invraisemblances, le dernier acte lui-même, mieux joué par Taillade, n'a produit que peu d'effet. C'est une pièce à mettre au rancart.

A la reprise de *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, succède, le 1er mai, la reprise des **MYSTÈRES DE**

PARIS, drame en cinq actes et dix tableaux, d'EUGÈNE SUE et DINAUX[1], qui dure jusqu'au 22 mai.

28 MAI. — Première représentation du **PRÊTRE**, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. CHARLES BUET[2]. — Le début au théâtre de M. Charles Buet est presque un coup de maître; M. Paul Clèves a bien mérité de l'art dramatique en nous faisant connaître ce jeune auteur, dont le premier ouvrage a obtenu et mérité les applaudissements d'une

1. DISTRIBUTION. — Jacques Ferrand, *M. Taillade.* — Le maître d'école, *M. Vannoy.* — Le Chourineur, *M. Laray.* — Rodolphe, *M. Montal.* — Morel, *M. Faille.* — Pipelet, *M. Alexandre.* — Pique-Vinaigre, *M. Gobin.* — Benoit, *M. Mallet.* — Germain, *M. Fabrègues.* — Tom Seyton, *M. Perrier.* — Le Commissaire, *M. H. Roze.* — Le docteur David, *M. Gaspard.* — François, *M. Gillio.* — Cabrion, *M. Herbert.* — Bourdin, *M. Machanette.* — Clermont, *M. Dherbilly.* — Rousselle, *M. Delille.* — Dubreuil, *M. Jégu.* — Barbillon, *M. Roqueblave.* — Le facteur, *M. Abel.* — 1er Passant, *M. Duflost.* — 2e Passant, *M. Ursin.* — Sarah Mac-Gregor, *Mlle Verdier.* — Fleur-de-Marie, *Mlle A. Moreau.* — Tortillard, *Mme Ch. Hubert.* — Rigolette, *Mlle Cassan.* — Mme Pipelet, *Mme Masson.* — Mme Morel, *Mme Daubrun.* — La Laitière, *Mlle Durand.* — Mme Varner, *Mme Richer.* — 1er enfant, *petit Louis.* — 2e enfant, *petit Berthier.*

2. DISTRIBUTION. — L'abbé Patrice, *M. Taillade.* — Olivier Robert, *M. Laray.* — Le major Morton, *M. Alexandre.* — Yvon Pornic, *M. Gobin.* — Le marquis de Champlaurent, *M. Faille.* — Georges de Champlaurent, *M. Fabrègues.* — Le Rajah Rue-Sangor-Sing, *M. Montal.* — Crackett, *M. Herbert.* — Pady O'Neil, *M. Dubreuil.* — Wilkins, *M. Mallet.* — Capitaine Tomlinson, *M. Gillio.* — Algee Mahal, *M. Perrier.* — Le brahman, *M. Machanette.* — Petit Patrice, *petite Lamart.* — Petit Georges, *petite Blancheteau.* — La marquise, *Mme Fromentin.* — Gilberte Robert, *Mlle Angèle Moreau.* — Djémila, *Mlle Pauline Patry.* — Lady Rachel Morton, *Mlle Hélène Verdier.* — Tiennette, *Mme Daubrun.*

salle justement enthousiaste. Voici, en quelques mots, le sujet de la pièce. Le marquis de Champlaurent a été assassiné — non point, comme on le croit, par un paysan qui est mort sur l'échafaud, en protestant de son innocence, — mais par son meilleur ami, Olivier Robert, qui s'est retiré aux Indes avec les deux cent mille francs volés à sa victime. Vingt ans se passent et nous transportent aux Indes, où, dans un épisode de la guerre anglaise, Olivier Robert, fait prisonnier par le rajah Rao Sangor, est sur le point d'être fusillé. Quelques instants avant de marcher au supplice, il reçoit la visite d'un prêtre. C'est l'abbé Patrice, le fils de celui qu'il a assassiné.... « Fais-moi ta confession.... » dit le prêtre. — « A quoi bon? répond l'athée, il est des crimes qu'on ne pardonne pas.... » — « Dieu pardonne toujours. » — « Si on te disait que l'assassin de ton père n'a pas expié son crime.... » — « Puisqu'il a été guillotiné!... » — « Oui, par la justice des hommes! répond Robert en haussant les épaules, le meurtrier n'est pas le paysan Bornu, il vit.... » — « Son nom? » — « Dis-moi d'abord si tu pardonnes. » — Le prêtre hésite : « Tu vois bien que tu n'es pas plus fort que nous! » Et comme l'abbé insiste pour connaître le nom de l'assassin de son père : « Il est devant tes yeux! » dit Olivier Robert. « Misérable! » s'écrie le prêtre, qui, saisissant un couteau, va se jeter sur le meurtrier découvrant sa poitrine et le défiant. L'arme tombe des mains du justicier : le fils est vaincu par le prêtre! Eh bien! non, car le rajah a promis d'accorder sa grâce au

prisonnier si le prêtre la lui demande, et le prêtre est, au contraire, définitivement vaincu par les passions humaines, car le mot de grâce ne peut sortir de sa poitrine, et il laisse fusiller sous ses yeux le meurtrier de son père. Telle est la scène, un peu théologique en son développement, mais d'un effet vraiment dramatique, qui a tenu la salle en haleine pendant près d'un quart d'heure, et qui, *admirablement* rendue par MM. Taillade (le prêtre) et Laray (Olivier Robert), a assuré le succès de la pièce. Une pièce lente à se mettre en train, et dans laquelle on devait pratiquer de larges coupures. Deux tableaux, absolument inutiles, suivent la scène capitale de l'ouvrage. Après de nouvelles hésitations, l'abbé Patrice garde le secret de la confession et signe au contrat de son frère et de la fille d'Olivier Robert! Le prêtre pardonne à la fille innocente : c'est au père coupable qu'il fallait pardonner! Après Taillade et Laray, que nous venons de nommer en première ligne, il faut citer Montal (le rajah); Mme Fromentin sous les traits de la marquise; Gobin, dans un rôle comique, et Alexandre, dans un rôle connu, contribuant, avec une mise en scène d'un goût parfait, à un ensemble dont nous félicitons hautement M. Paul Clèves. Un auteur nouveau et une pièce intéressante : la soirée a été bonne. La pièce se donne jusqu'au 15 juillet.

10 Septembre. — Reprise de la **BICHE AU BOIS**, féerie en trente tableaux et soixante transformations, des Frères Cogniard, rajeunie par **MM. Er-**

NEST BLUM et RAOUL TOCHÉ[1]. — Quand nous disons rajeunie, nous sommes indulgent; ces deux messieurs se sont contentés de substituer aux vieux ponts-neufs de l'ancienne féerie des airs empruntés aux opérettes en vogue. Il y a bien par-ci par-là quelques allusions, — dans le royaume des poissons, — à une grande tragédienne, appelée la Perche et au petit *Bocal*, — dans le royaume des légumes; — mais, en somme, on semble avoir trop compté sur les tableaux et la mise en scène pour faire passer la pièce telle quelle. On a eu tort, en vérité. Nous sommes habitués, depuis le *Tour du Monde* et *Michel Strogoff*, à voir des pièces à *spectacle* ayant un fond intéressant ou tout au moins amusant. Il en résulte que la *Biche* paraît aujourd'hui terriblement plate. Enfin, si la sauce fait passer le poisson!...

On a fait grand bruit, depuis un mois, autour des huit lions, — *en liberté*, dit l'affiche — que la direction du théâtre comptait présenter au public. Pour ma part, j'avoue que j'ai été déçu : Ces lions-là n'ont pas l'air sérieux; on dirait un troupeau

1. DISTRIBUTION. — Pélican, *M. Alexandre.* — Fantreluche, *M. Gobin.* — Le Prince Souci, *M. Dumoulin.* — Le roi Drelindindin, *M. Courcelles.* — Le roi Cantaloup, *M. Herbert.* — Saumon Ier, *M. Mallet.* — Le Homard, *M. Machanette.* — Mesrour, *M. Gaspard.* — Capitaine Brochet, *M. Duflost.* — Artichaut, *M. Abel.* — Aïka, *Mlle Alice Reine.* — Giroflée, *Mme Van Ghell.* — Princesse Désirée, *Mlle Gélabert.* — Fée d'Azur, *Mme Darras.* — Fée Topaze, *Mme Delval.* — Fée Printanière, *Mlle Achard.* — Fée des Eaux, *Mme Antoinette.* — Raimbaut, *Mlle Durier.* — Toinette, *Mlle Henriette.* — La Carpe, *Mlle Nelly.*

DANSE : Deux grands ballets dansés par mesdames : *Maria Valain, Brambilla, Gaugain, Élodie, Allias, Passani, Martha-Villa, Aida, Villa, Eparvier, Angèle Villa, Fouchard, etc.*

de bons chiens des Pyrénées; encore y en a-t-il qui ont l'aspect plus féroce que les fauves de M. Clèves. Je dois cependant rendre justice aux efforts de l'intelligent directeur, pour monter luxueusement la pièce. Il y a plusieurs tableaux qui sont vraiment beaux. Citons : le Royaume des Sonnettes; celui des Poissons, dans lequel se trouve un fort joli ballet; la Montagne noire; le Pays des Sirènes et l'apothéose. Je n'aurai garde d'oublier le tableau à trucs : la Chambre de la Marquise; c'est celui de tous qui nous a le plus amusé, grâce à ses transformations vraiment comiques. Alexandre, Gobin, Dumoulin, Courcelles jouent la pièce avec entrain. Ils sont bien secondés par Mlles Gélabert, Van Ghell, Alice Reine, Donvé. Si les deux ballets ne sont pas absolument originaux, les danseuses sont agréables à voir. L'étoile de la Porte-Saint-Martin, en ce sens, est Mlle Maria Valain, qui sort de l'Opéra : on s'en aperçoit facilement à sa danse correcte et distinguée. A Mlle Gaugain, première danseuse, que nous avons déjà vue ici et au Châtelet, on a adjoint comme danseuse *de genre* Mlle Brambilla, naguère aux Folies-Bergère, et plus récemment à l'Hippodrome, où elle mimait un rôle dans les *Radjahs*. M. Paul Clèves n'a pas eu la main heureuse s'il pensait remplacer avec cette ballerine Mlle Mariquita, qui tenait ici autrefois le même emploi. En somme, et malgré nos critiques, un peu sévères peut-être, la pièce est bonne à voir, et tout Paris ira encore une fois applaudir la vieille mais immortelle *Biche au bois*.

C'est sur cette reprise que se terminera l'année 1881. Pour succéder à la *Biche au Bois*, la Porte-Saint-Martin prépare une reprise du *Petit Faust*, entièrement remanié et considérablement augmenté. Cette reprise n'aura pas lieu avant le mois de février de l'année suivante.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
L'Arbre de Noël	3		45
Les Chevaliers du Brouillard.	5	11 février	59
Trente ans, ou la Vie d'un Joueur.	6	6 avril	25
Les Mystères de Paris.	5	1er mai	22
* *Le Prêtre*	5	28 mai	50
La Biche au Bois.	30 tabl.	10 septembre	129

THÉATRE DE LA RENAISSANCE[1]

Belle Lurette expire le 11 janvier, au bout de quatre-vingt deux représentations : c'est tout ce qu'aura pu fournir l'opérette de MM. Blum, Gustave Blau, Toché et Offenbach, donnée pour la première fois le 30 octobre de l'année précédente.

En attendant une pièce nouvelle, on reprend la *Petite Mariée*[2], dont la 300e représentation a lieu le 20 janvier.

22 Janvier. — Première représentation de **JANOT**, opéra-comique en trois actes, de MM. Henry Meil-

1. Directeur : M. Victor Koning.

2. Distribution. — Le Podestat, *M. Vauthier*. — Raphaële de Montefiasco, *M. Belliard*. — San Carlo, *M. Cooper*. — Castel Démoli, *M. Deberg*. — Un Muet, *M. Libert*. — Beppo, *M. Perrenot*. — Un inconnu, *M. Robillot*. — Lucrézia, *Mme Desclauzas*. — Graziella, *Mlle Gélabert*. — Théobaldo, *Mlle Rouvroy*. — Béatrix, *Mlle Roger*. — Luidgi, *Mlle Lydie Borel*. — Mathéo, *Mlle Davenay*. — Lorenzo, *Mlle Doriani*. — La Cantinière, *Mlle Ducouret*. — Une Inconnue, *Mlle Claire*.

HAC et LUDOVIC HALÉVY, musique de M. CHARLES LECOCQ[1]. — *Janot* était annoncé depuis une dizaine de jours, et sans cesse retardé par la maladie de Mlle Granier. La toile s'est enfin levée, ce soir, sur le décor de l'Éléphant de la Bastille, et nous avons vu apparaître, sous le costume de Janot ou de Jocrisse, le petit pître du saltimbanque Latignasse, — représenté par Mlle Granier, dégoisant, en compagnie de son camarade Vauthier, avec autant d'entrain que si elle n'avait jamais été malade de sa vie, la chanson des Rats — les rats qui peuplaient l'ancien éléphant de plâtre, représentant la Force du peuple, élevé aux lieu et place de l'ancienne citadelle, et dont le piédestal est celui de la colonne de Juillet. Si vous n'avez pas vu l'Éléphant en question, vous le connaissez du moins par le chapitre des *Misérables* « où le petit Gavroche tire parti de Napoléon le Grand ». Le premier consul, en effet, voulut faire élever, sur cette place, un éléphant de bronze, dont le monument, représenté sur le décor de la Renaissance, n'était que la maquette.

Janot est donc un petit paysan de la Ferté-

1. DISTRIBUTION. — Chateauminet, *M. Jolly*. — Latignasse, *M. Vauthier*. — Florval, *M. Lary*. — Montcarville, *M. Jeannin* — Belphegor, *M. Libert*. — Brindavoine, *M. Deberg*. — Lantimèche. *M. Perrenot*. — Père Grégoire, *M. Williams*. — Un dompteur, *M. Crambade*. — Un géant, *M. Schamyl*. — Janot, *Mlle Jeanne Granier*. — Alexina, *Mlle Desclauzas*. — Suzon, *Mlle Mily Meyer*. — Palmyre, *Mme Belliard*. — Héloïse, *Mlle Rouvroy*. — Laure, *Mlle Lydie Borel*. — Clara, *Mlle Ducourel*. — Rose, *Mlle Panseron*. — Juliette, *Mlle Doriani*. — Alphonsine, *Mlle Davenay*. — Madiette, *Mlle Roger*. — Albertine, *Mlle Boulard*.

sous-Jouarre, venu à Paris pour retrouver sa bonne amie, la petite Suzon. C'est par occasion qu'il s'est fait saltimbanque, mais le métier lui plaît à un tel point qu'il le regrette, lorsque Suzon a fait de lui un petit trottin de modiste, et même lorsqu'après avoir gagné le gros lot à la loterie (trois millions, s'il vous plaît!), il peut se faire appeler marquis de la Jeanottière et dédaigner Suzon. Et pour épouser Janot, avec qui elle retourne vivre tout simplement à la Ferté-sous-Jouarre (ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux), Suzon n'a pas de peine à prouver qu'elle n'a jamais été la maîtresse de Châteauminet, — que, par dépit, elle avait un instant ravi à Mlle Alexina, danseuse de l'Opéra. — Telle est la pièce, assez peu compliquée et proche parente de la *Princesse de Trébizonde*, que MM. Meilhac et Halévy, évidemment fatigués, ont bâclée sans se donner la moindre peine pour remplir le traité qui les liait au théâtre de la Renaissance. Pauvre, très pauvre pièce, avouons-le. Où diable ces deux auteurs ont-ils donc mis leur esprit d'autrefois? — Passons à la musique. « Beaucoup de bruit pour peu de chose », tel est le jugement qu'on peut porter sur la musique de *Janot*, où la partie de la grosse caisse est vraiment trop importante. Citons pourtant le duo des Souvenirs et le duo : « Aimons-nous donc pour de rire! », le pot pourri de *Michel et Christine*, le chœur des modistes : « Nous sommes là huit demoiselles », le rondeau-valse : « C'est si gentil, les p'tit's femmes », et la romance de Châteauminet : « Rien n'est si beau que ma

Sophie ! » si drôlement accompagnée sur la harpe par Mlle Desclauzas. La pièce est montée avec beaucoup de goût, les trois décors de Robecchi sont vraiment jolis, les petits tambours de la garde nationale sont galamment travestis, et si nous n'avons pas trouvé très gai le défilé des monstres de la foire (entre autres, un géant qui n'a que deux centimètres de moins que celui des Folies-Bergère), les costumes de la Restauration sont charmants et amusants. Amusant le défilé des chapeaux : le cabriolet, la capote à ressorts, très commode les jours de pluie, le jardin suspendu, et jusqu'à la casquette à plusieurs ponts !

Il serait superflu de louer ici le talent de la diva de la Renaissance, qui n'a jamais eu plus de verve spirituelle que dans son nouveau rôle. MM. Jolly (Châteauminet), aux entrechats étonnants, et Vauthier sont également très bien placés dans le leur. Mlle Mily-Meyer (Suzon) a des trouvailles d'une incontestable drôlerie, et Mlle Desclauzas est une Alexina fort amusante. Mais, quoi ! c'est toujours le même rôle, et les artistes de la Renaissance sont toujours les mêmes; or, il n'y a pas à dire : le public aime le changement. Voilà sans doute d'où vient la froideur, trop bien d'accord avec la température du dehors, avec laquelle il a reçu *Janot*. Est-ce qu'après plusieurs années de veine toujours constante, la guigne se mettrait, avec M. Lecocq, au théâtre de la Renaissance? — La dernière représentation de *Janot* aura lieu le 6 mars.

9 Mars. — Reprise des **VOLTIGEURS DE LA 32e**, opéra-comique en trois actes, de MM. Edmond Gondinet et Georges Duval, musique de M. Robert Planquette[1]. — Il n'y a pas bien longtemps que les *Voltigeurs de la* 32e brillaient sur l'affiche de la Renaissance.... Ils se sont éclipsés comme les *Cloches de Corneville* — du même auteur — ont un jour cessé de tinter aux Folies-Dramatiques. Nous espérons, pour la gentille opérette de M. Planquette, que la similitude ne s'arrêtera pas là. Et avouez qu'il est impossible d'être plus aimables que nous le sommes, car les *Cloches* sonnent, à l'heure qu'il est, pour la 700e fois au moins! Les *Voltigeurs de la* 32e se sont repliés en mauvais ordre devant l'indifférence du public pour des raisons dont nous ne chercherons pas à leur faire une chicane; les voici de retour, gais et fringants, — c'est parfait. On a salué avec plaisir la rosière *honoraire* Desclauzas, et Mlle Gélabert, et surtout Jeanne Granier, une gardeuse de chèvres accorte et fine! En réalité, la fable des *Voltigeurs* est fort amusante; l'intrigue repose sur une idée ingénieuse. Le marquis de Flavignol, afin de se venger de M. de Buonaparte, qui lui a demandé sa fille pour un de ses officiers,

1. Distribution. — Le marquis, *M. Jolly.* — Jacquot, *M. Cooper.* — Richard, *M. Alexandre.* — Le duc, *M. Libert.* — Le vidame, *M. William.* — Simon, *M. Duchosal.* — Le maire, *M. Deberg.* — Le vicomte, *M. Perrenot.* — Marcel, *M. Laroche.* — Nicolette, *Mlle J. Granier.* — Dorothée, *Mlle Desclauzas.* — Flambart, *Mlle Mily Meyer.* — Béatrix, *Mlle Gélabert.* — Théodine, *Mlle Rouvroy.* — Angèle, *Mlle Lydie Borel.* — Colombe, *Mlle Ducouret.* — La duchesse, *Mlle Panseron.* — La baronne, *Mlle Davenay.*

substitue une paysanne à sa propre enfant. Une paysanne! c'est encore trop bon pour un officier de M. de Buonaparte.

Au deuxième acte, la noce est près de se consommer; mais vous comprenez bien que l'atroce vengeance de Florimon, marquis de Flavignol, ne fait pas le dénouement. Un seul nuage dans cette petite fête, en somme : les rôles étaient à peine sus, et l'orchestre lui-même, dirigé maintenant par M. Victor Chéri, succédant à M. Maton, a commis plusieurs rentrées imprévues, dont on a pris le parti de rire. Vous voyez : il était écrit que tout serait pour le mieux dans le plus coquet des théâtres de Paris.

Les *Voltigeurs de la* 32e sont relevés, le 6 avril, par le *Petit Duc*, plus pimpant que jamais en la personne de Mlle Jeanne Granier[1]. Cette reprise nous mène jusqu'au 8 mai.

10 Mai. — Première représentation de **MADEMOISELLE MOUCHERON**, bouffonnerie en un acte, paroles de MM. Leterrier et Vanloo, musique de

1. Distribution. — Montlandry, *M. Vauthier*. — Frimousse, *M. Jolly*. — De Navailles, *M. Duchosal*. — Bernard, *M. Libert*. — De Tanneville, *M. Deberg*. — De Champvallon, *M. Perrenot*. — De Mérignac, *M. Laroche*. — De Montchevrier, *M. Robillot*. — De Nançois, *M. Bouit*. — Le duc de Parthenay, *Mlle J. Granier*. — Mlle de Château-Lansac, *Mlle Desclauzas*. — La duchesse de Parthenay, *Mlle Mily-Meyer*. — Mlle de la Roche-Tonnerre, *Mlle Lydie Borel*. — Roger, *Mlle Rouvroy*. — Gérard, *Mlle Norette*. — Julien, *Mlle Panseron*. — Gaston, *Mlle Davenay*. — Henri, *Mlle Ducouret*. — Gontran, *Mlle Claire Léo*. — Hélène, *Mlle H. Lambert*.

JACQUES OFFENBACH[1], et reprise à ce théâtre du **CANARD A TROIS BECS**, opéra-bouffe en trois actes, de M. JULES MOINAUX, musique de M. ÉMILE JONAS[2]. — Quand nous sommes entrés à la Renaissance, nous avons pu croire un instant qu'en dépit de l'affiche, on y jouait encore le *Petit Duc*.... *Mademoiselle Moucheron* n'est, en effet, pas autre chose que le second acte du *Petit Duc*. N'y trouvons-nous pas, sous les traits de Mme Boulinard, la maîtresse de pension, Mlle de Château-Lansac au milieu de ses élèves? C'est la même scène — une leçon de gymnastique au lieu d'une leçon de chant; c'est aussi la même fantaisie, vraiment divertissante, de la part de l'excellente Desclauzas. Il n'y a en plus que Mlle Moucheron, le démon de la classe, l'élève indisciplinée, coiffée du bonnet d'âne et faisant la nique à la maîtresse, qui renonce à courir après elle en grimpant aux balcons et ne peut l'empêcher de mettre sens dessus dessous son honnête pension.

C'est une bien spirituelle comédienne que cette Mlle Mily Meyer, à laquelle le rôle de Mlle Moucheron

1. DISTRIBUTION. — Belphegor, *M. Belliard*. — Lucien Bavolet, *M. Jolly*. — Anatole, *M. Deberg*. — Mme Boulinard, *Mlle Desclauzas*. — Berthe, *Mlle Mily Meyer*. — Gabrielle, *Mlle Norette*. — Loulou, *Mlle Panseron*. — Gertrude, *Mlle Davenay*. — Jenny, *Mlle Rouvroy*. — Lisbeth, *Mlle Ducouret*. — Rosa, *Mlle Ismérie*. — Elève, *Mlle Henriette Lambert*. — Un père, *Mlle M. Mercier*.

2. DISTRIBUTION. — Van Ostebal, *M. Vauthier*. — Van Bonntronch, *M. Jolly*. — Spaniello, *M. Lary*. — Pasmotto, *M. Alexandre*. — Chutentos, *M. Delocle*. — Moulagauffre, *M. Deberg*. — Tromp-Tonpif, *M. Jeannin*. — Pitot, *Mlle Norette*. — Marguerite, *Mlle Gélabert* — Sophronie Ostebal, *Mlle Desclauzas*. — Barbe, *Mme Belliard*. — Madeleine, *Mlle Rouvroy*.

convient à ravir. C'est un fier et amusant comique que Jolly, on ne peut plus drôle en employé du télégraphe qui bégaye et qu'on prend pour le professeur de gymnastique. Jolly, Mmes Desclauzas et Mily Meyer ont fait rire. Mais les plaisanteries les plus courtes ne sont-elles pas les meilleures? L'acte de MM. Leterrier et Vanloo est trop long de moitié. Et puis quel besoin d'aller chercher le nom de Jacques Offenbach pour l'accoler à une pièce où la musique n'existe pas.

La musique, au contraire, l'élégante et charmante musique de M. Émile Jonas, a fait le succès de la reprise du *Canard à trois becs*, une bouffonnerie un peu grosse qui date de douze ans, de l'année qui suivit l'*Œil crevé*.

Il y a là des coureurs d'aventures, des femmes assez faciles, des matelots, de gais paysans, des rencontres nocturnes, une arrestation pour terminer le second acte par une finale à effet; le capitaine de vaisseau qui n'a jamais navigué est même proche parent de certain brasseur, proclamé un foudre de guerre, on ne sait comment. — Il y a dans la partition de M. Jonas plus d'un morceau dont le public — qui a tant applaudi M. Lecocq — a été cette fois agréablement surpris. Citons, entre autres, le duo du premier acte entre Marguerite et Spaniello, avec un charmant accompagnement de violon ; le quintette du second acte : « Allons, plus de bavardage.... » la sérénade bouffe des trois Espagnols; les couplets de *Cot, Cot dète*, etc. Tout cela est fin et distingué, et l'on se demande comment il se fait que l'auteur des *Deux Arlequins*,

d'*Avant la noce* et du *Canard à trois becs* ait disparu de l'horizon depuis douze ans.

Vauthier est, après Milher, un amusant Van Ostebal. Mlle Desclauzas et M. Jolly ont des trouvailles bien amusantes; la première dans les couplets de la Vertu, qu'on lui a fait bisser à l'unanimité; le second, dans le duo avec Ostebal, qu'on a également redemandé.

C'est, en somme, une très heureuse idée que cette reprise du *Canard à trois becs*, à laquelle personne ne croyait, et qui a été très chaleureusement accueillie par le public. La jolie partition de M. Jonas demande un pendant.

31 Aout. — Réouverture, après la clôture annuelle, avec le *Canard à trois becs*, où Mlle Sichel chante le rôle de Marguerite, qu'elle chantait jadis aux Folies-Dramatiques, et où Mlle Bennati joue le rôle de Spaniello. Mmes Desclauzas, Jolly et Vauthier ont repris leurs rôles et leur succès.

24 Septembre. — Reprise à ce théâtre de l'**ŒIL CREVÉ**, folie musicale en trois actes, paroles de MM. Hector Crémieux, musique de M. Hervé[1],

1. Distribution. — Le Bailli, *M. Jolly.* — Géromé, *M. Vauthier.* — Alexandrivore, *M. Alexandre.* — Le Marquis, *M. Gilbert (début).* — Le Duc d'En-Face, *M. Jeannin.* — Chevassus, *M. Duchosal.* — Fleur-de-Noblesse, *Mlle Jane Hading.* — La Marquise, *Mlle Desclauzas.* — Petit Léon, *Mlle Mily Meyer.* — Dindonnette, *Mlle Andrée Dalti (début).* — Eclosine, *Mme Belliard.* — Françoise, *Mlle Boulanger.* — Mariette, *Mlle Roux.* — Pitou, *Mlle Ducouret.* — Edouard, *Mlle Davenay.* — Jacques, *Mlle Panseron.* — Théodore, *Mlle Debany.*

précédée de la **BONNE AUX CAMÉLIAS**, comédie-vaudeville en un acte, de MM. HECTOR CRÉMIEUX et JAIME FILS[1]. — Hervé eut un jour de la jalousie et de l'ambition. Il prétendait, ce qui était vrai, avoir inventé ou tout au moins cultivé le premier, en France, le genre de l'opérette; et cependant un rival plus heureux que lui, Jacques Offenbach, avait accaparé, à l'aide de l'opérette, dont il avait agrandi les proportions, la faveur du public. Servi par d'adroits collaborateurs et par son rare instinct du théâtre, Offenbach remportait d'énormes succès avec *Orphée aux Enfers*, *Barbe-Bleue*, la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, la *Belle Hélène*, la *Vie parisienne*, etc. Hervé se dit que, lui aussi, il pourrait aspirer à des succès semblables, et se faisant de nouveau son propre librettiste, il écrivit les paroles et la musique d'une véritable folie en trois actes, l'*Œil crevé*, qu'il donna aux Folies-Dramatiques au mois d'octobre 1867, et qui fit courir tout Paris, autant par son étrangeté inouïe que par les qualités vraiment aimables et l'entrain endiablé de plus d'un morceau de la partition.

M. Hector Crémieux a voulu, cette fois, attacher son nom à la nouvelle édition de l'*Œil crevé;* grand bien lui fasse! La pièce originelle et originale d'Hervé tout seul était, ce nous semble, plus amusante en son texte charentonnesque que ne le sont les mots, politiques ou naturalistes, ajoutés par le librettiste du *Petit Faust*. Ne nous occupons point, du reste, plus longtemps des paroles, mais

1. Jouée par *MM. Gilbert, Duchesne, Jannin, Laroche; Mmes Berthier* (début), *Belliard, Largy*.

de la musique, qui a paru aussi charmante, cette fois, qu'il y a quatorze ans, et de l'interprétation, qui était le côté vraiment piquant de cette reprise au théâtre de la Renaissance, une reprise faite par M. Koning avec un soin, un luxe et un goût au-dessus de tout éloge. C'est une bien jolie Fleur-de-Noblesse que Mlle Jane Hading, dont la voix nous a semblé, même en parlant, plus enrouée que de coutume. Elle a pourtant dit avec beaucoup de charme la valse du second acte : « Menuiserie, charpenterie ». Mlle Mily Meyer fait un amusant petit voyou d'un rôle qui n'est point bon, celui du Petit-Léon, le jeune ébéniste qui a « tapé dans l'œil » de Fleur-de-Noblesse. Vauthier, qui doit quitter la Renaissance au mois de décembre, n'a pas donné à Géromé le relief que lui donnait Milher. On sait que Milher avait composé avec une science de composition vraiment remarquable le personnage de ce gendarme ridicule, qui, sous le nom de Parmesan, existait déjà dans le *Hussard persécuté :* « C'est encore du fromage, disait Hervé, mais c'est toujours Louis XV ». A force de soin et d'étude, Milher arrivait à l'originalité. Toujours comique, même quand il ne sait point son rôle, ou qu'il paraît ne point le savoir, Jolly est un Bailli fort amusant, et, pour imiter Vauthier tant qu'il peut, le jeune Alexandre n'a point déplu dans Alexandrivore, dont il a chanté la Tyrolienne du 3e acte de façon à ne point faire trop regretter Marcel, le créateur du rôle, un maître ès-tyroliennes. N'oublions ni Jannin, l'amusant duc d'En-Face, qui ne peut parler sans avaler son râtelier

ni l'ancien Vavasseur de Cluny, qui, sous le nom de Gilbert, débutait à la Renaissance dans le rôle du marquis, ni Mlle Andrée Dalti, qui sort de l'Eldorado, et dont le rôle de Dindonnette a été réduit à un peu moins que rien.

J'ai gardé pour la fin, non sans raison, je vous prie de le croire, en ce compte-rendu rétrospectif, la charmante, la délirante, l'exhilarante, la désopilante, l'excellentissime Desclauzas, qui a fait du bout de rôle de la marquise une création absolument ravissante. Oh! l'originale et délicieuse comédienne, l'une des plus amusantes et des meilleures de Paris! Rien que pour lui entendre chanter la *Langouste atmosphérique*, bissée par la salle entière; rien que pour lui voir dire les nouveaux couplets du troisième acte : « Pourquoi me regardez-vous comme ça? » *trissés* d'enthousiasme, ce soir, nous retournerions dix ou vingt fois, si nous en avions le temps, au nouvel et brillant *Œil crevé* de la Renaissance. — Comme lever de rideau de l'*Œil crevé*, la Renaissance reprenait un amusant vaudeville joué jadis aux Bouffes-Parisiens, la *Bonne aux camélias*, où débutait avec succès, dans l'emploi des soubrettes, Mlle Berthier, ancienne pensionnaire de M. Brasseur, aux Nouveautés. Le rôle est joli, et Mlle Berthier l'a rendu avec beaucoup d'entrain, d'intelligence et de gaîté.

A partir du 4 novembre, l'*Œil crevé* est accompagné de la joyeuse bouffonnerie des *Rendez-vous bourgeois*, d'Hoffmann et Nicolo[1].

1. DISTRIBUTION. — César, *M. Vauthier*. — Bertrand, *M. Jolly*. — Dugravier, *M. Gilbert*. — Jasmin, *M. Charvet*. — Charles,

deux voix : *Ils sont trente ou quarante*, et le madrigal de Mandrin-Vauthier : *Soyez distingués, pommadés et musqués.* Tout le reste a marché à souhait : on a fort applaudi les couplets de la Camargo : *Laissez-moi, monsieur le voleur!* le joli duo si bien chanté par Mlle Chevrier et par Vauthier, ainsi que les divers épisodes du finale, très développé et d'une coupe excellente, se terminant par la strette connue : *D'étape en étape.* Mais le morceau le plus fin de toute la partition, c'est la démonstration de la théorie du ballet-pastorale, dansée, chantée et mimée par Mlle Chevrier. C'est à la fois un petit tableau très frais de tons et une idée vraiment originale. Ne dédaignons point le troisième acte dans lequel le décor de Cornil évoque, poétique, à force d'exactitude, le cabaret de Ramponneau, à la Courtille. Ce dernier acte tient tout entier dans les couplets de la Camargo : *Il s'est pâmé, Louis le Bien-Aimé*, où Jolly fait si drôlement sa partie le nez dans son assiette de soupe aux choux, et dans la jolie chanson savoyarde de la *Marmotte en vie*, dont le refrain est repris d'une façon si grotesquement amusante par Mlle Desclauzas. L'attrait de la représentation était le début, à la Renaissance, d'une charmante comédienne et vraie chanteuse, Mlle Hélène Chevrier, dont personne n'avait oublié le succès, à l'Opéra-Comique, dans l'*Éclair* et dans la *Statue*. Après une saison triomphale au Grand-Théâtre de Nantes, dans l'emploi de première chanteuse Falcon, et plutôt que d'aller à Lyon, où l'attendaient les mêmes rôles et les mêmes succès, Mlle Chevrier

éprouve le besoin de se reposer dans l'opérette. Ce n'est, certes, pas nous qui nous plaindrons de cette fantaisie de jolie femme qui nous a permis d'applaudir une voix ravissante et de revoir sous la poudre les beaux yeux et le frais visage d'une cantatrice fort applaudie à l'Opéra-Comique et à Nantes. Pièce et interprétation, cette reprise a obtenu un succès à la *Camargo*.

18 DÉCEMBRE. — Première représentation du **SAIS**, conte arabe en quatre actes, paroles et musique de Mme MARGUERITE OLLAGNIER[1]. — On avait eu le soin d'annoncer, dès le mois de juillet, que Capoul, pris d'enthousiasme pour un opéra-comique intitulé *le Saïs*, et désireux d'y créer le principal rôle, s'était chargé de le faire lire et accepter par un directeur parisien. M. Carvalho, auquel un ami avait présenté l'ouvrage, n'ayant même pas voulu le lire, Capoul s'adressa à M. Koning, qui, plus confiant et plus audacieux, accepta tout de suite, persuadé qu'une œuvre patronée par le chanteur qui avait déjà contribué à faire connaître les *Amants de Vérone*, du mar-

1. DISTRIBUTION. — Naghib, *M. Capoul.* — Sérour, *M. Jolly.* — Le Khalife, *M. Vauthier.* — Aboubakre, *M. Alexandre.* — Reschid-Pacha, *M. Duchosal.* — Sélim, *M. Laroche.* — Tefida, *Mlle R. Landau.* — Nesly, *Mlle Desclauzas.* — Fatime, *Mlle C. Linville.* — 1re Almée, *Mlle Laurençon.* — 2e Almée, *Mlle P. Odin.* Aïcha, *Mlle Berthier.* — Congegull, *Mlle Ducouret.* — Hendgé, *Mlle Boulanger.* — Hamida, *Mlle Davenay.* — Leilah, *Mlle Panseron.* — Fatma, *Mlle Jouvenceau.* — Nachat, *Mlle Ismérie.* — Mabrouka, *Mlle Dubois.* — Lilia, *Mlle Debany.* — Vanine, *Mlle Raphaële.* — Fatmé, *Mlle Yolin.* — Gulnare, *Mlle Saah.*

quis d'Ivry, ne pouvait être mauvaise. D'ailleurs, comment ne pas tenter la fortune avec un artiste pareil pour partenaire?

Une nuit, la belle Tefida, nièce du khalife, est venue se promener au désert jusqu'aux Pyramides. Là, elle rencontre Naghib, le saïs, ou coureur, chef d'une tribu arabe. Subitement amoureux, Naghib se précipite sur elle et l'embrasse violemment en la trouvant seule; loin de se repentir, quand la belle lui apprend son rang, il recommence, devant toute la suite de Tefida. Celle-ci est outrée, indignée, mais.... l'audace du beau saïs peu à peu le lui rend intéressant, et elle finit par l'aimer. Elle promet à Naghib, qui s'est introduit dans le harem, de fuir avec lui le jour même, plutôt que d'épouser Reschid, que son oncle lui donne pour mari. Tefida, tardant à paraître, Naghib se croit trahi et assassine Reschid au moment où le cortège nuptial se rend à la mosquée. Puis il vient se livrer au khalife. Tefida, cachée dans la foule, se précipite dans ses bras. Plutôt que de la voir à un autre, Naghib lève son poignard sur elle, lorsque le khalife, touché en apparence par cet amour, consent à leur union. Mais il ne peut supporter la honte de voir sa nièce — une fille de race pure — unie à un simple chef arabe; d'ailleurs, il faut que le crime de Naghib soit puni. Il a donc fait construire une dalsbich ou gondole, qui doit s'enfoncer sous les eaux du Nil, avec tout l'équipage endormi par l'opium, et noyer le jeune couple. Heureusement, N[illegible] fidèle suivante de la sultane, s'ap[illegible]

que la gondole s'enfonce, et elle sauve Naghib et Tefida, qui s'enfuient au désert, où la solitude n'existera pas pour eux, grâce à l'amour.... et à la tribu du jeune chef. Sur ce drame simple, mais assez bien construit, Mme Olagnier a écrit une partition pleine de mélodies souvent distinguées et orchestrée avec un soin et une conscience dignes d'éloge. Le seul reproche qu'on peut lui adresser, c'est de manquer un peu d'originalité; mais vraiment, on ne saurait lui en vouloir, tant tout cela est bien fait. Il est impossible, en effet, de ne pas être séduit par le premier acte, bien qu'il soit entièrement écrit avec les procédés chers à Félicien David. Mais Mme Olagnier a pensé, avec juste raison, que la scène se passant aux pieds des Pyramides, elle ne pouvait mieux faire que d'imiter l'auteur du *Désert*. Chose curieuse, ce premier acte, qui avait paru languissant à la répétition générale, a produit le soir de la première une excellente impression, et le troisième acte, qui avait particulièrement plu la veille, a laissé le public plus froid, bien qu'il ait eu sa part dans le succès général.

A l'exception de la romance chantée par M. Alexandre, presque tout est à citer dans ce premier acte : le chœur d'introduction, *Café, bienfaisant nectar*, est d'une jolie couleur; le petit chœur : *Allah! la voilà!* a l'allure gaie et pimpante; quant aux couplets chantés par Capoul, ils sont absolument réussis. La passion y respire avec une intensité que l'artiste fait encore ressortir davantage. Dans le second acte, on a remarqué le petit chœur

de femmes *C'est la fête du Hennah!* Nous aimons peu les couplets qui suivent : *Du sérail chaque gardien,* chantés par Mme Declauzas. Mentionnons tout spécialement la romanesca chantée par Mlle Landau : c'est un bijou, un peu trop curieusement ciselé peut-être, mais dont l'orchestration est d'une richesse remarquable. Jolly, amusant dans le rôle d'un eunuque, a su faire bisser la complainte du pacha de Damanhour, dont l'accompagnement bizarre nous a médiocrement plu ici, parce que nous ne le trouvons pas à sa place. Berlioz a intercalé un accompagnement de ce genre dans le final de sa *Symphonie fantastique* : l'effet qu'il obtient en faisant danser les bois des archets sur les cordes est saisissant parce qu'il imite le cliquetis des ossements dans une danse macabre; mais nous avouons que ce souvenir nous a empêché de trouver heureuse l'imitation de Mme Olagnier. Arrivons enfin à la sérénade chantée par Capoul, qui s'accompagne lui-même sur une guzla : c'est un morceau très original qu'on a fait bisser avec raison. Mais le succès de l'acte et même de la pièce a été pour le duo final : *Qu'importe ta grandeur!* Il y a là, entre autres, une phrase, « Naghib, je serai près de toi », écrite sur une succession de septièmes qui a enlevé la salle. Tout ce duo a été du reste admirablement chanté par Capoul et Mlle Landau. Il règne dans cette page un déploiement de passion qui a saisi tout le monde, et surtout les spectatrices. Il est vrai de dire que Capoul s'y donne tout entier. Quand Mlle Landau se laissera aller davantage à cette passion, ce sera complet.

THÉATRE DES NATIONS[1]

Le *Garibaldi* de M. Bordone expire le 2 février, et la première représentation de **ZOÉ CHIEN-CHIEN**, drame en huit tableaux, dont un prologue, de MM. WILLIAM BUSNACH et ARTHUR ARNOULD[2], a lieu le 5 février. D'un roman de M. Arthur Arnould, paru chez Charpentier, et qui, dans son genre, n'est point mauvais du tout, M. William Busnach a tiré un drame en huit tableaux qui, malgré le

1. DIRECTEUR : M. H. Ballande.

2. DISTRIBUTION. — Le comte d'Orsan, *M. Simon.* — Chamouillé, *M. Mondel.* — René Morisset, *M. Desclée.* — Le duc de Villepreux, *M. J. Renot.* — Dartois, *M. Dalbert.* — Frédéric, *M. Thomas.* — Goguet, *M. Emile Petit.* — Kervan, *M. Riva.* — Un brigadier, *M. Crevel.* — Le sous-directeur, *M. Henri Urseau.* — Cabillaud, *M. Léon.* — Jean, *M. Monza.* — J. Désirée, *Mme Schmidt.* — Caroline Dartois, *Mlle Bernage.* — Irma, *Mlle d'Escorval.* — Reine, *Mme M. Carrière.* — Mme Dumont, *Mme Eugénie Petit.* — Armandine, *Mlle Froment.* — Sœur Hélène, *Mlle Legay.* — Thérèse, *Mlle Ch. Nésit.* — Coralie, *Mlle de Thiéry.*

qu'on a été jadis plus indulgent. Le *Saïs* était une œuvre intéressante et soignée qui méritait d'être écoutée, et qu'on ira entendre.... quand ce ne serait que pour avoir le plaisir d'applaudir Capoul. C'est avec le *Saïs* que finira, à la Renaissance, l'année 1881, et bientôt après, la direction de M. Koning.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Le Dîner du Ministre.	1		11
Belle Lurette	3		13
La Chouette.	1		38
La Petite Mariée.	3	15 janvier	6
* *Janot*.	3	22 janvier	49
* *Je ne sais quoi*.	1	«	43
Le Tunnel.	1		28
Les Voltigeurs de la 32e	3	9 mars	29
* *Le Menuet de Danaé*.	1	6 avril	32
Le Petit Duc	3	6 avril	33
Le Canard à trois becs.	3	10 mai	54
* *Mademoiselle Moucheron*. . .	1	10 mai	54
La Bonne aux Camélias. . . .	1	24 septembre	41
L'Œil crevé	3	24 septembre	59
Les Rendez-vous bourgeois. . .	1	4 novembre	15
On demande un mari	1		31
La Camargo.	3	14 novembre	34
* *Le Saïs*.	4	18 décembre	14

THÉATRE DES NATIONS[1]

Le *Garibaldi* de M. Bordone expire le 2 février, et la première représentation de **ZOÉ CHIEN-CHIEN**, drame en huit tableaux, dont un prologue, de MM. William Busnach et Arthur Arnould[2], a lieu le 5 février. D'un roman de M. Arthur Arnould, paru chez Charpentier, et qui, dans son genre, n'est point mauvais du tout, M. William Busnach a tiré un drame en huit tableaux qui, malgré le

1. Directeur : M. H. Ballande.

2. Distribution. — Le comte d'Orsan, *M. Simon*. — Chamouillé, *M. Mondet*. — René Morisset, *M. Desclée*. — Le duc de Villepreux, *M. J. Renot*. — Dartois, *M. Dalbert*. — Frédéric, *M. Thomas*. — Goguet, *M. Emile Petit*. — Kervan, *M. Riva*. — Un brigadier, *M. Crevel*. — Le sous-directeur, *M. Henri Urseau*. — Cabillaud, *M. Léon*. — Jean, *M. Monza*. — J. Désirée, *Mme Schmidt*. — Caroline Dartois, *Mlle Bernage*. — Irma, *Mlle d'E-corval*. — Reine, *Mme M. Carrière*. — Mme Dumont, *Mme Eugénie Petit*. — Armandine, *Mlle Froment*. — Sœur Hélène, *Mlle Lega-*. — Thérèse, *Mlle Ch. Nésil*. — Coralie, *Mlle de Thiéry*.

froid intense qui régnait dans la salle, a retenu le public et l'a tenu attentif jusqu'à la fin de la soirée. Bien étrange avait paru le prologue, d'où découle toute la pièce.

Un noble breton, le duc de Villepreux, y marie sa fille à un jeune capitaine de chasseurs de Vincennes, et le couple va partir pour l'église : — « Vous ne venez pas, mon père? » dit la mariée. — « Non, répond-il, ma goutte me retient; allez sans moi, et, à votre retour je vous donnerai ma bénédiction. Les époux reviennent, et comme ils s'agenouillent devant l'homme aux cheveux blancs : — « Attendez ! dit-il, j'ai autre chose à vous dire.... » Et voilà le faux goutteux qui se relève droit comme un I et qui se met à débiter un chapelet d'insanités et d'insultes à faire dresser les cheveux sur la tête du nouveau couple. « Il faut que vous soyez bien simple, dit-il au marié, pour croire que j'allais donner ma fille à un Penhoël, le descendant d'une famille qui est la mortelle ennemie de la mienne.... Juliette à Roméo. Mais ma fille n'est pas ma fille, car j'ai été trompé par un Penhoël, et quant à la dot que je vous ai promise, un million, dont vous venez de vérifier les titres avec amour, vlan! dans le feu! » Et le vieux fou le fait tel qu'il vient de le dire et jette les billets au bûcher qui flambe dans la haute cheminée seigneuriale. La dot se montait primitivement à deux millions cinq cent mille francs. Mais, pour ne pas froisser les principes d'économie chers à M. Ballande, les auteurs ont consenti à la réduire à un simple milion, — un million en

papier, quelle imprudence! Ah! si seulement il était, comme celui de la *Princesse de Bagdad*, en or vierge, le baron de Penhoël n'eût pas vu s'envoler en quelques secondes la fortune sur laquelle il comptait!... Vingt ans séparent le prologue du premier acte. Nous nous retrouvons dans la famille Dartois, alliée des d'Orsan, où le jeune René Morisset est aimé de la demoiselle de la maison, Caroline Dartois. Nous passons, au tableau suivant, dans la mansarde de la veuve Morisset, la mère de René et de Claire, deux enfants adorés de leur mère, — M[me] Penhoël du prologue, — qui leur promet un avenir un peu plus doré que le présent. Elle doit à ses enfants une confidence des plus importantes, qu'elle a l'imprudence de retarder encore, et leur parle de certain coffret, soigneusement enfermé dans une armoire et devant contenir le journal de sa vie, joint à de précieux papiers de famille : la révélation de leur véritable nom, Penhoël.

Mais la nuit venant (la nuit, l'heure des crimes!), elle souhaite le bonsoir à ses enfants et les renvoie l'un et l'autre dans leur chambre. C'est alors qu'apparaît un monsieur très bien, qu'au tableau précédent nous avons pris pour le comte d'Orsan, et qu'à ses premiers mots nous reconnaissons pour Penhoël, le mari de la veuve Morisset. Car, vous l'avez deviné, M[me] Morisset n'est pas veuve, et Morisset n'est pas son nom. Pourquoi son mari se fait-il appeler d'Orsan et ne rentre-t-il chez lui qu'incognito, pendant que son fils et sa fille dorment du sommeil du juste? Parce qu'éloigné de sa femme par la guerre

de Crimée, Penhoël, qui s'est fait passer pour mort sur le champ de bataille, a fui la misère et s'est richement remarié à l'étranger sous un autre nom, sans plus songer à sa première femme et à ses deux enfants que s'ils n'avaient jamais existé. Penhoël est bigame!

Vous comprenez que la nouvelle de son remariage n'est pas faite pour plaire à l'abandonnée, et comme celle-ci se récrie au nom de ses enfants : — Je vais tout leur dire! s'écrie d'Orsan; mais auparavant, laisse-moi te serrer la main et puiser dans cette étreinte la force dont j'ai besoin pour faire à mes enfants un aveu aussi cruel! » Et comme il lui presse la main, la pauvre femme pousse un cri d'angoisse et tombe morte froudroyée. Il a suffi à l'assassin de lui appuyer le doigt sur sa bague (triste cadeau du duc de Villepreux), une bague dont le chaton se soulève et laisse sortir une pointe infiltrant de l'acide prussique, sans laisser d'autre trace qu'une simple piqûre d'aiguille. Une poignée de main à l'acide prussique, brrr! Claire et René ont perdu leur pauvre mère, et qui plus est, sont accusés de l'avoir empoisonnée. Mais il n'y a pas de preuves suffisantes de leur crime, et, relâchés au bout de quelques mois de prison préventive, ils sont obligés, vu leur dénuement, de se loger dans un infect garni mal famé. C'est là qu'un soir la police vient faire une razzia et met la main sur Claire, qu'on envoie tout droit à Saint-Lazare. Le rôle d'une vieille procureuse, maîtresse d'hôtel garni, faisant prendre Claire Morisset par les agents en disant : « Trois mois de Saint-Lazare, ça la rendra plus

douce! » a été vertement sifflé. Mais on a fort applaudi le voyou réaliste Goguet, à qui la propriétaire demande de l'argent : « Vous ne savez donc pas que je cherche de l'ouvrage?... Vous ne pouvez pas vous figurer ce que je cours pour en trouver!... » Et comme la vieille veut le mettre à la porte la nuit même : « Sur le pavé, au mois de novembre! Vous êtes donc associée avec un *phormacien!* » Grand succès naturaliste également pour la « fille » qui rentre à son garni : « *Flûte!* il pleut : je rentre me coucher! » et disant aux agents des mœurs qui viennent la ramasser : « Encore!... Ah! c'est de l'acharnement! » et à celui qui lui met la main dessus en lui demandant son nom : « Avec ça que vous ne me connaissez pas, Ernest! » Les deux rôles, celui de la fille et du voyou, ont été fort bien rendus par Mlle d'Escorval et par M. Petit. Très réussi et très exact le cinquième tableau (décor de M. Jasseret), qui représente la cour intérieure de la prison de Saint-Lazare avec ses arbres rabougris et sa fontaine où la grande Virginie (le costume de Mlle d'Escorval est un chef-d'œuvre) veut précipiter la pauvre Claire. La censure a exigé que le directeur de la prison des femmes devînt un *sous-directeur*. « Il veut la Légion d'honneur, c'est sa toquade, dit un geôlier.... Depuis dix ans qu'il est ici, il n'a jamais pu obtenir que la croix de *Saint-Maurice* et *Lazare!* » Claire est entrée à Saint-Lazare innocente et pure. Elle en sort sous le nom de « Zoé Chien-Chien », résolue, coûte que coûte, fût-ce même au prix de la honte, à découvrir l'assassin de sa mère. Nous la revoyons, en effet, subite-

ment lancée sur le turf de la galanterie parisienne, habiter un ravissant hôtel, contigu à celui du comte d'Orsan, dans le jardin duquel erre Nino, son petit singe favori. Pauvre sapajou, qu'à la suite d'une de ses promenades vagabondes on lui rapporte mort, et tenant dans ses pattes une bague étrange. La bague à l'acide prussique, qui va permettre à Claire de mettre la main sur le coffret de sa mère et de démasquer l'assassin dans la personne du comte d'Orsan : son propre père!

Au moment d'être empoigné par les agents, apostés par Zoé Chien-Chien, le meurtrier se fait justice en se tirant un coup de pistolet tandis que, pour ne pas être un obstacle honteux au bonheur de son frère, en l'empêchant d'épouser Caroline Dartois, l'infortunée Zoé Chien-Chien fait servir contre elle-même la terrible bague à l'acide prussique du duc de Villepreux. Notons, dans l'interprétation, Mlle Antonine (Claire et Zoé Chien-Chien), jolie femme et excellente comédienne, ainsi que Mlle Lucie Bernage (Caroline Dartois); puis MM. Mondet (Chat-Mouillé), Maurice Simon (dans le rôle si antipathique d'Orsan-Penhoël), Renot (dans l'enragé duc de Villepreux), Thomas, qui joue gentiment et avec beaucoup d'aplomb le rôle d'un jeune gommeux, escorté d'un petit groom imitant son maître et disant : « C'est infect! » de manière à faire rire toute la salle. Les représentations de *Zoé Chien-Chien* finissent le 26 mai.

27 Mai. — Première représentation de la **CELLULE N° 7**, drame en huit tableaux, de MM. Pierre

Zaccone et Théodore Henry. — Une jeune femme, ou pour mieux dire une jeune fille du meilleur monde, M[lle] Clotilde de Lucenay, est assassinée au moment où, pour échapper à un mariage qu'elle déteste, elle vient de se faire enlever par « celui qu'elle aime », M. Jules Gardener. Gardener a été trouvé seul dans la chambre de la victime : il est arrêté, enfermé à Mazas dans la « cellule n° 7 », et comme toutes les apparences sont contre lui, il sera inévitablement condamné, à moins que des événements inattendus ne viennent attester son innocence et démasquer le vrai coupable. Ces événements se produisent, fort heureusement pour lui. La victime n'est pas morte, et six ans après le crime qui a troublé un instant sa raison, Clotilde de Lucenay est revenue s'établir à Paris sous un nom d'emprunt. Claire Morisset, se faisant cocotte et devenue Zoé Chien-Chien, cherche le meurtrier de sa mère ; Clotilde de Lucenay se fait passer pour veuve et se cache sous le pseudonyme de M[me] Murder, dans le but de découvrir son propre

1. Distribution. — Léo Liprani, *M. Pouctal.* — Rigolo, avocat, *M. Simon.* — Tibart, *M. Mondet.* — Gardener, *M. Desclés.* — La Châtaigneraie, *M. Dalbert.* — Mauguin, *M. Riva.* — Fil-de-Fer, *M. Ch. Monza.* — Senneterre, *M. Thomas.* — Le Surveillant, *M. Lekean.* — Le gardien chef, *M. Merville.* — Le charbonnier, *M. Jarlet.* — Durand, *M. Crevel.* — Le Docteur, *M. H. Urseau.* — Gérôme, *M. Jahan.* — Garçon, *M. Stephen.* — Joseph, *M. Dupont.* — Le Geôlier, *M. Morin.* — L'Agent, *M. Aimar.* — Lambert, *M. Dalche.* — Athanase, *M. André.* — Un Domestique, *M. François.* — Héloïse la Balafrée, *M[lle] Lina Munte.* — Clotilde, *M[lle] Jeanne Pazza.* — Valentine, *M[lle] Bernage.* — Mironton, *M[lle] D'Escorval.* — M[lle] de Mirbel, *M[me] D'Alfort.* — Lucette, *M[lle] Froment.* — M[me] de Saint-Firmin, *M[me] Ch. Nésit.* — Léona, *M[me] Jorry.*

assassin. De la ressemblance des situations naît une certaine monotonie pour celle des deux pièces qui succède à l'autre sur l'affiche du Théâtre des Nations. Parmi les habitués du salon de Mme Murder, se trouve un noble étranger, le prince Liprani, qui fait à la dame du lieu une cour assidue. Comme Samuel Brohl, entrant dans la peau du comte Abel Larenski, Liprani est un faux prince. Léo est le vrai nom de l'assassin de Mlle Clotilde de Lucenay, qui, pour mieux détourner les soupçons, a juré d'épouser sa victime.

Un hardi bandit, comme vous voyez, que ce Léo, bien déterminé à se débarrasser de ses deux complices Tibart et Mauguin, et à éloigner sa maîtresse Héloïse (l'ancienne femme de chambre de Mlle Clotilde de Lucenay), qui, pour empêcher qu'on ne découvre son amant, n'a pas hésité à se rendre méconnaissable en se faisant elle-même à la joue une horrible cicatrice, d'où son surnom de la Balafrée. La Balafrée est, à notre avis, le personnage le plus vrai et le mieux venu de la pièce. Il y a quelque chose de touchant dans l'amour de cette fille pour son bandit et dans la façon dont elle s'est dévouée, corps et âme, au misérable qui, pour parvenir à ses fins, poignardera ses complices et fera disparaître son propre enfant, « une extrémité pénible », comme il dit dans son langage, que le public a trouvé un peu bien cynique. Ce rapt ne lui réussit guère et tourne contre lui. L'enfant tombe entre les mains de Clotilde de Lucenay et de l'avocat dévoué à la cause de Gardener. Il sert à faire parler la mère et à faire pincer le Liprani, déclaré,

vers minuit et demi, bon pour l'échafaud. Mais il va sans dire qu'avant d'arriver à ce dénouement, l'action passe par bien des péripéties plus ou moins intéressantes. Citons l'acte du Caboulot, d'un bon réalisme; celui de la Souricière, où, dans l'espoir d'un coup à faire chez le prince Liprani, Tibart et Mauguin viennent tomber sous le poignard de Léo, leur propre chef de bande; celui de l'Asile de nuit, où commande en maître, comme chez lui, l'avocat Rigolo. Drôle de nom pour un avocat à la Cour! Le rôle est d'ailleurs fort agréablement joué par M. Maurice Simon, qui ne manque ni de gaieté, ni d'esprit. Mlle Lina Munte a costumé d'une façon très pittoresque et rendu avec un véritable talent le personnage de la Balafrée. M. Mondet, qui était, dans la pièce précédente, un bon agent de police, est, cette fois, un excellent bandit, et Mlle d'Escorval décidément vouée « aux filles » les rend *au naturel*. Nous n'en dirons pas autant de M. Pouctal, qui donne au principal rôle de la pièce, celui de Léo Liprani, une emphase absolument hors de propos.

Faites jouer le rôle par un artiste capable de composer son personnage, et la pièce y gagnera cent pour cent. N'oublions pas que les drames de ce genre (et surtout ceux du Théâtre des Nations) ont deux sortes de public : celui de la première qui, n'écoutant pas un traître mot de la pièce, se plaint de ne pas la comprendre, et ne se gêne pas pour « blaguer » à tout instant les phrases qu'il trouve plaisantes, et pour « empoigner » les artistes qui n'en peuvent mais; puis le public des jours sui-

ment désordonnée. Il fait la connaissance d'une bohémienne (la Mariquita); il l'épouse et il en a une fille.

La bohémienne, qui voulait être duchesse pour exercer d'une manière étourdissante la profession de courtisane, lâche son mari et son enfant, et se met à courir les colonies, comme d'autres courent les rues. Vous pensez bien que le jeune Kandos n'entend pas de cette oreille : il ne fait ni une ni deux, comme l'on dit vulgairement, il envoie sa fille (la petite Annette) à son vieux duc de père, et il se met aux trousses de la Mariquita, qu'il retrouve à Buenos-Ayres. Est-ce affaire de tempérament? Le climat du Rio de la Plata en est-il cause? Je l'ignore; mais le sang de Kandos bouillonne, son cœur bat, sa tête est en feu, il veut posséder une fois encore la Mariquita, et comme celle-ci le repousse, il livre aux flammes l'habitation et sa propriétaire. Mais au moment où il va se sauver dans les pampas, il rencontre deux hommes : l'un est Clermont — oui, Clermont, l'ancien précepteur; — l'autre est Cuchillo. Tous deux sont des *gauchos*. Cuchillo ressemble étonnamment à Kandos; Clermont a vu dans cette ressemblance une possibilité de faire fortune; il avive la jalousie de Cuchillo en lui révélant la passion de Kandos pour la Mariquita, dont Cuchillo aussi est fou, et Kandos est frappé d'un coup de navaja!... Suivez-moi bien, je vous en prie; nous ne sommes pas au bout! Revenons en France. Au château du vieux duc, il s'est passé bien des événements importants. Nous y trouvons installés

d'abord Annette, la fille de la Mariquita et de Kandos, — deuxième du nom, — puis une Mlle Jeanne de Léon, belle et touchante personne, qui élève Annette, et enfin Gaston Lapierre, un jeune homme charmant, fils d'une lingère pauvre comme Job, mais honnête comme la vertu. Clermont et Cuchillo arrivent. On les reçoit. Cuchillo passe pour le fils prodigue rentrant au bercail, car la ressemblance avec les Kandos est de plus en plus frappante. Cuchillo feint d'être veuf; bientôt, il se fait aimer de Jeanne de Léon; bref, il l'épouse! Alors, le vieux duc croit le moment arrivé de rendre son âme à Dieu; il mande Cuchillo, qu'il prend toujours pour son fils, et il lui fait une confession bizarre.

Le duc de Kandos a eu un enfant illégitime... Ici, vous m'arrêtez... Oui! c'est bien cela! vous y êtes! Cuchillo est cet enfant. « Mais... dans ce cas, j'ai tué mon frère! » s'écrie-t-il. Il n'a pas énormément de temps pour mesurer les abîmes du crime commis, car la Mariquita n'a pas été brûlée à Buénos-Ayres. Elle a échappé aux flammes, et elle revient en France avec son nègre Mono, pour venger sur un Kandos quelconque le trépas de son bien-aimé, de ce Cuchillo qui a été son amant sur les rives du Rio de la Plata, de Cuchillo, qu'elle croit mort. Cette Mariquita va donc trouver l'ex-Mlle Jeanne de Léon, devenue duchesse de Kandos, qu'elle traite du haut en bas; mais Cuchillo la chasse en lui criant : « Je ne suis pas le duc de Kandos, vous ne m'êtes rien! J'adore ma femme et je vous méprise! » La Mariquita, qui ne veut

pas avoir complètement perdu son temps, emmène sa fille Annette; le ménage Cuchillo-Kandos est dans la désolation; de nouvelles vicissitudes attendent tous ces gens-là. Et cette fois, j'ai pitié de vous, chers lecteurs. J'en passe, et des plus tristes!... Consolez-vous pourtant! Tout s'arrange. Cuchillo-Kandos et Jeanne, sa femme, vont cacher leurs amours dans une autre patrie. La petite Annette ne reste pas avec la Mariquita : elle aime l'honnête jeune homme dont je n'ai pu vous parler aussi longuement que je l'aurais voulu; elle aime Gaston Lapierre et elle l'épousera, bien que, — ô fatalité!... — ce Gaston, cet honnête Gaston, soit le fils de Louis Clermont!... Et voilà l'histoire passablement ténébreuse que M. Arthur Arnould a accommodée au goût de la clientèle de M. Ballande. Une course à l'homme sur les toits a produit une vive impression sur le public de l'endroit, mais, en général, on a trouvé ces huit tableaux souvent inintelligibles. On comprenait bien, en voyant un empoisonnement, et en entendant des coups de revolver, qu'il s'agissait de crimes; mais on ne pouvait rattacher ces crimes les uns aux autres que par une tension d'esprit qui a lassé plus d'un spectateur. C'est le défaut ordinaire des romans découpés en drame. Le principal rôle de la pièce a été tenu avec beaucoup d'autorité par M. Maurice Simon, qui joue un peu « gros, » mais qui est fort habile.

M. Renot, M. Mondet, Mmes Schmidt, d'Escorval, Lucie Bernage, ont bien soutenu leurs personnages. Seule, Mlle Antonine a lâché la scène. Il est

impossible de se montrer plus veule, plus molle; c'était navrant. La Mariquita n'est pourtant pas un rôle bien fatigant.

29 Novembre. — Première représentation de la **FILLE DU DÉPORTÉ**, drame en cinq actes, de M. Ernest Morel[1]. — M. Ernest Morel a fait jouer, à Cluny, vers la fin de 1879, un drame qui obtint un certain succès, *Bancale et Cie*, et qui était, sans contredit, bien supérieur à celui-ci. M. Morel peut donc mieux faire. Ce sujet à moitié politique ne l'a pas inspiré : nous comprenons cela. Pierre Lorrains est descendu dans la rue au moment du coup d'État, il a été vu au milieu des combattants. Il est arrêté et déporté en Afrique. Sa mère et ses deux filles restent seules. Les ressources s'épuisent rapidement. La jeune Antoinette est très malade, et sa sœur ne peut lui donner les soins qui pourraient la sauver. Une ignoble entremetteuse a saisi cette occasion de lui proposer un amant. Après avoir longtemps repoussé cette offre honteuse, Jeanne finit par sacrifier son honneur pour sauver la vie de sa sœur. Sacrifice inutile : la petite se noie! Le père est évadé et revient en France. Il apprend que sa fille aînée s'est vendue, et il veut la tuer. Sa vieille mère folle arrête son

1. Distribution. — Pierre Lorrains, *M. Maurice Simon*. — André Duchemin, *M. J. Renot*. — Isidore Lorrains, *M. E. Petit*. — Diétrie, *M. Pouctal*. — Corneval, *M. Lekean*. — Un médecin, *M. Urseau*. — Un agent de police, *M. Jahan*. — Jeanne Lorrains, *Mme Jeanne Andrée*. — Antoinette Lorrains, *Mlle Lucie Bernage*. — Mme Arthur, *Mme Daudoird*. — Thérèse Lorrains, *Mme Fanny Génat*. — Mme de Cabriès, *Mlle C. Delisle*. — Mère Bontemps, *Mme Marie Boutin*. — Mimi, *Mme de Thierry*.

bras. Cette scène n'est pas neuve, mais elle est émouvante. Le père et la fille se séparent. Le hasard les réunit. Jeanne quitte son amant et vient se loger dans une chambre contiguë à celle de son père. Elle est dépositaire d'une somme de 10 000 francs que lui a confiée son fiancé, qui est soldat. Un neveu de Lorrains, de concert avec l'entremetteuse, s'empare de cette somme et tue sa complice. Joli monde que tout cela ! Lorrains dénonce le meurtrier, qui le dénonce à son tour comme évadé du bagne.

Tous deux sont envoyés à la Guyane. Une dame à laquelle Pierre a sauvé la vie autrefois cherche à le faire évader. Un signal est convenu. Le neveu de Pierre le connaît et en profite. Il est vu d'une sentinelle, qui tire sur lui un coup de fusil. La balle va frapper Jeanne, qui expire entre les bras de son père. Le malheureux reste seul au monde.

Ce drame, en somme, peu intéressant et dans lequel la note comique fait absolument défaut, est bien joué par MM. Maurice Simon, Renot et Petit, Mlle Bernage, très touchante dans le rôle de la jeune sœur, Mmes Daudoird et Génat ; Mme Jeanne Andrée, qui fait Jeanne, manque de force, mais non certes de talent. A l'exception d'un bon nombre de naïvetés, qui ont fort égayé le public de première, et sauf les injures qu'a values à Mlle Daudoird son ignoble rôle d'entremetteuse, la soirée n'a donné lieu à aucun incident. Ceci est à remarquer, puisqu'il s'agit du théâtre des Nations.

C'est avec la *Filledu déporté* que le théâtre des Nations terminera l'année 1881.

Mais il faut noter les représentations italiennes or-

ganisées par M. Polini au nom de Mme Adelina Patti[1]. Elles ont commencé le 5 mars, par la *Somnanbula*, qui a été donnée deux fois, et ont continué par la *Traviata* (trois fois), *Linda di Chamounix* (deux fois); *Lucia di Lammermoor* (deux fois); *Il Barbiere di Siviglia* (trois fois); *Semiramide* (quatre fois); *Il Trovatore* (une seule représentation); *Rigoletto* (une seule représentation également.)

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Garibaldi	5		33
* *Zoé Chien-Chien*	8 t.	3 février	103
* *La Cellule N° 7*	8 t.	27 mai	36
La Somnanbula	4	5 mars	2
La Traviata	3	12 mars	3
Linda di Chamounix	4	19 mars	2
Lucia di Lamermoor	3	26 mars	2
Il Barbiere di Siviglia	2	5 avril	2
Sémiramide	4	9 avril	4
Il Trovatore	4	30 avril	1
Rigoletto	4	3 mai	1
Latude, ou 35 ans de captivité.	5 t.	16 juillet	61
* *Le Duc de Kandos*	8	17 septembre	73
* *La Fille du Déporté*	5	29 novembre	36

1. Voici la troupe qui était chargée de donner la réplique à la diva:
Mlle Guglielmina Tremelli, prima dona contralto;
Mlles Nina Pedemonti et Élisa Pozzi, soprani;
MM. Ernesto Nicolini, Pasquale Panzetta et Frappoli, primi tenori;
MM. Antonio Cotogni et Luigi Vaselli, primi baritoni;
M. Giuseppe Ciampi, primo basso buffo;
M. Augusto Pinto, primo basso;
M. Angelo Fiorentini, tenore comprimario;
M. Mazzareno Manni, basso comprimario;
M. Marino Mancinelli, direttore d'orchestra;
M. Ferdinando Fotana, directore dei cori.

THÉATRE DU CHATELET[1]

Michel Strogoff continue sa marche triomphale à travers ses douze mille francs de rentes quotidiennes et régulières. L'amusant comique Dailly, rentrant à l'Ambigu pour jouer *Nana*, est remplacé non sans succès par Montbars, du Palais-Royal, dans le rôle de sir Harry Blount, le reporter anglais, que jouera plus tard M. Vivier, comme M. Rosny[2] a repris des mains de Joumard celui de Jolivet, le reporter français.

Le 19 février est donnée la 100e représentation du drame de MM. Ad. Dennery et Jules Verne. On exécute pour la première fois à l'orchestre la *Marche tartare* de M. Ad. Sellenick, sous la direction de l'auteur.

Le 21 juin a eu lieu, en la Chambre des no-

1. Directeur : M. Émile Rochard.
2. A la fin du mois de mai, M. Rosny a également remplacé pendant quelques jours M. Marais, en deuil de sa femme.

taires, l'adjudication du droit au bail du théâtre municipal du Châtelet. Le bail a été adjugé, au chiffre de 173 000 francs, à M. Fleury, peintre décorateur, ancien associé de M. Castellano[1], qui prendra le théâtre au mois d'août 1882.

Et cependant l'on joue toujours *Michel Strogoff*, dont la 300e a lieu le 23 août. La 386e et dernière représentation se donnera le 13 novembre; puis commencent les relâches nécessitées par la nouvelle féerie de MM. Dennery et Paul Ferrier.

14 Décembre. — Première représentation des **MILLE ET UNE NUITS**, féerie en trois actes et trente et un tableaux, de MM. Dennery et Paul Ferrier[2]. — Les *Mille et une Nuits*, nous disaient

1. Voici, à peu près, dans quelle mesure ont été portées les enchères :

M. Édouard Cadol, qui était absent, mais représenté par son notaire, s'est arrêté à 145 500 ;
M. Larochelle, à 171 000 ;
M. Rochard, à 172 200 ;
M. Duquesnel, à 172 500 ;
M. Castellano, à 172 700.

2. Distribution. — Abou-Hassan — Simbad le marin — Prince Pharnace — Princesse des monts Himalaya — Aladin — Cassim junior, *Mlle Zulma Bouffar*. — Schariar, *M. Christian*. — Ali-Baba, *M. Germain*. — Noureddin, *M. Allart*. — Salem, *M. Bourgeotte*. — Bacchouc, *M. Vivier*. — Nardoun-Arsaf, *M. Romani*. — Phare-Hamon, *M. Donato*. — Cassim, *M. Valery*. — Le chef de police, *M. Colleuille*. — 1er notable, *M. Samson*. — L'ambassadeur de Chine, *M. Villars*. — L'ambassadeur des Indes, *M. Branche*. — Dinarzade, *Mlle Bennati*. — Scheherazade, *Mlle O. Farna*. — Cléopâtre, *Mme P. Deshayes*. — Le génie des Contes, *Mme Markel*. — Néréa, *Mlle Lætitia*. — 1re ondine — 1re marchande, *Mme Flour*. — 2e ondine — 2e marchande, *Mme Jager*. — 3e ondine — 3e marchande, *Mme Koller*. — 4e ondine — 4e marchande,

depuis plus d'un mois les journaux bien informés, dépasseront tout ce que les Parisiens ont vu jusqu'à présent. Nous reconnaissons aujourd'hui que la longue, la très longue pièce représentée ce soir au Châtelet dépasse, en effet, les bornes de la nullité connue en fait de féerie.

Du délicieux recueil des contes arabes, traduits par Antoine Galland, que nous connaissons tous sous le titre des *Mille et une Nuits*, avoir fait une féerie-revue, plus plate et plus inepte que toutes les féeries passées, voilà donc à quoi se réduit l'invention d'un habile dramaturge comme Adolphe Dennery et d'un spirituel écrivain comme Paul Ferrier. Triste! triste!

Allons! Il faut croire qu'il n'est plus possible d'écrire une féerie amusante. Les auteurs se plaignent qu'on leur jette toujours le nom des frères Cogniard à la tête; c'est qu'en vérité on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce sont leurs maîtres. Ils faisaient gai; aujourd'hui, c'est presque lugubre.

Je soupçonne les auteurs de compter sur la mise en scène et de ne pas se donner la peine de faire une pièce intéressante. C'est très beau, le cadre, mais quand il y a une toile de valeur au milieu, cela vaut encore mieux. Abou-Hassan, sujet du sultan Schariar, demande à son maître la main de la sultane Scheerazade. « Sais-tu bien ce qu'elle vaut? lui dit Schariar. — Elle vaut le

Mme Debray. — 5e ondine — 5e marchande, *Mme Pauline.* — 6e ondine — 6e marchande, *Mme Dubois.* — 7e ondine — 7e marchande, *Mme Dupont.*

trésor le plus riche, la perle la plus pure et le palais le plus magnifique. — Eh bien! donne-moi tout cela, et la sultane est à toi. » Abou-Hassan, voyant qu'il lui faut renoncer à celle qu'il aime, se jette dans la mer. Il est reconnu par les Ondines, qui l'amènent devant leur reine, Néréa. Abou-Hassan lui raconte son infortune. « Comment trouverai-je, dit-il, les richesses qu'on me demande? — Le trésor le plus riche, répond Néréa, est celui de Simbad le Marin, la perle la plus pure est celle qui fermait le collier de Cléopâtre, et le palais le plus magnifique est celui d'Aladin. » Et Abou-Hassan quitte le séjour des Ondines pour se mettre à la recherche de ces trésors et s'en rendre possesseur. C'est ainsi que nous allons du bazar où les richesses de Simbad sont réunies à la cour de Cléopâtre, qu'un génie fait revivre dans toute sa splendeur, puis au palais d'Aladin, où des piliers portés par des éléphants de bronze soutiennent des voûtes colossales. Aidé par les fées et les génies, Abou-Hassan triomphe de tous les obstacles semés sur sa route, et s'empare des trésors qui sont le prix de la main de Scheerazade. L'action pouvait être intéressante; elle est malheureusement ralentie par des scènes interminables et d'une gaieté douteuse. On sent que les artistes bavardent pour laisser le temps aux machinistes de poser les décors et de préparer les transformations. La pièce a été entièrement sacrifiée au « spectacle », qui est fort beau. Mais les calembours et les plaisanteries de Christian ne suffisent pas toujours à égayer la situation, bien que, dans la quantité, il

y en ait quelques-uns qui soient moins mauvais que les autres, ou quelques-unes qui ont paru assez heureuses. « Qu'on fasse venir tous mes ministres, dit le sultan Schariar, et il y en a beaucoup : c'est le grand ministère!... » On a ri.... trop rarement, hélas! et on a beaucoup bâillé.

Je n'aime point, pour ma part, le genre horriblement commun et la verve populacière de Christian. Mais je conviens que cet *esprit* faubourien porte sur les masses, et je ne doute pas qu'avant un mois ledit Christian ne mette en joie, d'un bout à l'autre de la soirée, la vaste salle du Châtelet. Mlle Zulma Bouffar, qui se prodigue dans le rôle d'Abou-Hassan, sous des costumes persans plus féminins que masculins, a été, jadis, une aimable chanteuse. Elle déchante aujourd'hui, et sa voix, dans le haut, n'est pas toujours agréable à entendre. Elle a pourtant bien dit le trio : « Nous venons du fin fond de la Perse », que nous connaissions déjà du *Voyage dans la lune*, et le rondeau des Lampes, qu'on a eu le courage de lui faire recommencer après minuit : excès de zèle d'une claque trop bien dressée! Une vraie chanteuse, c'est Mlle Bennati, que nous avons vue aux Bouffes, il y a quelques années, et qui est, en ce moment, prêtée au Châtelet par le théâtre de la Renaissance. Une jolie voix, bien vibrante, dont elle se sert en artiste. Citons encore Allart (de l'Athénée), qui ne manque pas de drôlerie, et surtout Germain (des Variétés), qui s'est fait des têtes inénarrables. Ses costumes sont d'un effet hilarant, irrésistible :

notons particulièrement son travesti en comtesse Bonne-à-Truffer, costume espagnol hérissé de plumes de dindes, qui est bien amusant. N'oublions pas une ancienne basse du théâtre Italien, M. Romani, qui tient bien sa place dans le rôle du magicien Arsaf. Venons aux costumes de Thomas et de Grévin, qui sont fort jolis. Citons, entre autres, les danseuses grises — renouvelées des hirondelles bleues — du ballet des *Perles*, ainsi que les crevettes mauves, si gentiment coiffées. Quel dommage que ces ballerines de l'éternel ballet (aussi peu d'invention dans la danse que dans la pièce !) se trémoussent sur une aussi piètre musique que celle qu'a arrangée ou *dérangée* M. Artus, sur des motifs plus ou moins connus !...

Notons, à ce même ballet, les nageuses dans les airs — cinq ou six *Mouches d'or!* — dont une ou deux se tueront, bien sûr, à la prochaine occasion. Cela est très gracieux sans doute, mais si dangereux, que je frémis d'avance pour la vie de ces malheureuses, si l'on ne prend pas pour elles le même soin que prenait pour sa femme le mari de miss Ænéa.... Citons, parmi les meilleurs tableaux, celui du Laboratoire, dont les trucs amuseront les enfants. Le magicien recommande à Schariar et à ses compagnons de faire attention à toutes les paroles qu'ils prononceront, car chaque mot qui va tomber de leurs lèvres et chaque désir qu'ils vont exprimer amèneraient immédiatement sur la scène l'objet indiqué et la réalisation de leurs souhaits. Ainsi prévenus, ils demandent une table. La table

sor du plancher. Une chaise. Même jeu. « Ma foi ! c est commode !... » dit Abou-Hassan. Des commodes apparaissent. Un autre ajoute : « C'est très commode, très commode !... » Les commodes se multiplient. Un des personnages crie : « Silence !... » Six lances surgissent. Le mot est répété par les trois personnages, et, six fois trois égalant dix-huit, dix-huit lances paraissent. Puis, sans le vouloir, Schariar donne un soufflet à Nourredin : « Vous m'avez fait beaucoup de mal ! » dit le jocrisse. Et l'on voit apparaître une quantité de malles. « Mais vous êtes donc bêtes comme des oies ! » s'écrie le sultan impatienté. Et l'on voit apparaître des oies vivantes... « Oh ! mince, alors ! » fait Christian dans son style habituel. Le décor de la *Cour de Cléopâtre* (Cléopâtre sur ses deux éléphants, c'est Mme Paul Deshayes) est sans doute fort beau, et le cortège qui défile est très curieux et très riche ; mais pourquoi avoir rétréci la scène par un escalier qui en prend la meilleure partie, nécessaire au développement du ballet ? Il y a dans la décoration des *Mille et une Nuits* trois escaliers, dont deux au moins nous semblent inutiles. Peu importe, d'ailleurs ; le ballet, où je citerai encore les amazones au casque d'or et de soie bleu ciel, les groupes du tableau final et les éléphants qui dansent si gentiment pendant que chante Zulma Bouffar ou que Christian, le *beau diseur*, déguisé en Marc-Antoine, débite sa tirade, — tout cela, dis-je, est assez amusant pour animer la *Cour de Cléopâtre*.

Mentionnons, parmi les succès de la soirée, le

trio-bouffe du *Canard à trois becs*, drôlement enlevé par Christian, Allart et Germain; la scène du Barbier, qui serait infiniment plus amusante si les artistes ne la prolongeaient pas outre mesure (après tout, ils y sont peut-être forcés par les machinistes!); le défilé comique du *Royaume des lampes*, ouvert par les anciens réverbères de la ville de Paris, et comprenant les lampes Carcel, veilleuses, lampes à tringle, quinquets, chandeliers, lampes à essence, lanternes de commissaire de police, lanternes de marchands de tabac, lampes à pétrole, lanternes de bord, lampes modérateurs, et enfin lampes électriques...; puis le régiment d'enfants, costumés en gardes françaises, que Christian appelle familièrement la « Division mouche ton gosse », soldats incorruptibles, dont les rangs ne se débandent qu'au moment où on leur jette des brioches; le décor des Éléphants, dont la perspective est de toute beauté, et, avant tout, le final du second acte, sur la *Chasse infernale*, avec sa *Curée*, renouvelée de la *Jeunesse de Louis XIV*, dont l'effet est réellement magique, vraiment grandiose.

C'est là, pour parler le langage à la mode, le *clou* incontestable de la féerie des *Mille et une Nuits*, qui se jouera peut-être aussi longtemps que le drame de *Michel Strogoff*, mais qui lui est bien inférieur. Dans la pièce précédente, il y avait au moins une idée; il n'y aura, dans celle-ci, que les pîtreries de Christian : voilà, certes, qui donne une haute idée de l'esprit français!...

Une *Nana* considérablement expurgée qui n'a que fort peu de rapports avec celle du roman d'où elle est tirée. La Nana de l'Ambigu est une Nana essentiellement morale, une pauvre fille inconsciente du mal qu'elle fait, et qui n'est pour rien, je vous assure, dans la bêtise des hommes qui se ruinent pour elle.

Nana n'a, dans la pièce, ni rivale (Rose Mignon), ni *amie* (Satin). Ses amants, le marquis de Chouard et le comte Muffat, le prince de Septhenberg et Dagenet, Georges et Philippe Hugon lui suffisent... Seul, ce gros jocrisse de Steiner a l'avantage de toujours payer sans recevoir. Si, pourtant, il paie cent dix mille francs (c'est un peu cher) les faveurs de Mme Maloir, l'honorable dame qui sert de mère à Nana. Le « montant » du roman ayant dû tout naturellement disparaître au théâtre, il reste non point une pièce intéressante (l'intérêt est banni de ces séries de tableaux plus ou moins naturalistes, découpés par petites tranches), mais une œuvre curieuse à plus d'un titre. Nous aimons beaucoup le premier tableau, qui est un Gavarni très réussi. C'est au lendemain de la première de la *Blonde Vénus*, Nana est sortie (ce qui l'embarrasse assez) pour aller chercher de l'argent, et reste dehors un peu longtemps. « Si vous croyez que c'est pour s'amuser, » fait observer Mme Lerat, et le public se met à rire, en croyant Nana chez la Tricon (la Tricon n'existe plus). Elle est tout simplement allée demander à son directeur Bordenave de lui avancer la somme. Puis les visites se succèdent chez l'artiste en vogue, et rien n'est plus amusant

que la façon dont, à l'arrivée du marquis de Chouard et du comte Muffat, on fait décamper Mme Maloir et Mme Lerat, en train de siroter leur café, tout en faisant une partie de bezigue. Très plaisante aussi la rédaction en conseil : la tante, le coiffeur, Mme Maloir et Nana, de la lettre de congé à Dagenet. « Mettez, dit Mme Lerat, qui a de l'expérience, mettez : « Mon petit homme chéri ». Quand on lâche un homme, il est toujours plus convenable de le lâcher gentiment. »

Le second tableau est la soirée de la comtesse Muffat, où Dailly (Steiner) fait son entrée, présentant son jeune neveu, La Faloise. « Quand j'ai vu qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, je me suis dit : « Je m'en vais en faire un journaliste.... » Et la Faloise observera et décrira le *high life*, que Dailly prononce fort drôlement. Fauchery pousse déjà sa pointe auprès de la comtesse, et nous notons ceci, que M. Abel n'a pu ouvrir la bouche une seule fois dans la soirée pour dire son amour à la comtesse Sabine, sans que le public ne montrât immédiatement son étonnement et ne fît entendre ses protestations. C'est qu'on ne dit pas plus faux et qu'on ne détonne point d'une plus désespérante façon que ce M. Abel, — aujourd'hui gâté par le boulevard, devenu franchement mauvais, lui que nous avions connu jadis charmant et plein de flamme lors de ses débuts au Vaudeville, dans une reprise des *Parisiens*, de Barrière. Le lieutenant Philippe s'emporte contre les filles comme Nana, la mouche couleur de soleil envolée du ruisseau, qui, nées de quatre ou

cinq générations d'ivrognes, détraquent la société contemporaine!... Et le militaire dégoise sa tirade de morale, mangeant de la courtisane, qui, plus tard, le mangera lui-même tout le premier.

Le tableau du foyer des Variétés, où s'habille et se déshabille M[lle] Massin pour jouer Vénus, a paru peu gai, et après avoir unanimement applaudi l'admirable paysage de Chéret qui représente les *Ruines de Chamont*, on s'est amusé de Dailly tombant dans le ruisseau (de la *vraie* eau s'il vous plaît!); mais on s'est franchement moqué du rossignol qui chante au moment où Nana file le parfait amour avec Zizi. L'exemple d'Irma d'Anglars, cette ancienne noceuse, comme il n'y en a plus, devenue marquise et donnant dans les curés, est de nature à tenter Nana. « Nous mourrons toutes à l'hôpital! » a dit Simonne. Ce mot d'hôpital (pur effet de mélodrame!) décide Nana: elle rentre à Paris et accepte les offres du comte Muffat. Elle a fini de croquer des pommes : aux millions, maintenant!

Très joli, le salon japonais de l'avenue de Villiers — un chef-d'œuvre de Zarra — où, dans une superbe toilette décolletée, Nana embrasse son petit Louiset, comme Ida de Barancy fait de son Jack à l'Odéon.

C'est là que, sans rime ni raison, disons-le, le public a commencé à se fâcher, « blaguant » injustement la scène vraiment naturaliste et profondément humaine, où, venu pour réclamer son jeune frère, le capitaine Philippe Hugon se laisse prendre, lui aussi, au charme enivrant de la

31.

blonde Nana. En trouvant son maître, Nana pense avoir trouvé en même temps l'amant de ses rêves. La salle était évidemment mal disposée à l'égard de M. Zola, car la scène était réellement intéressante et méritait tout au contraire d'être franchement applaudie. Mais on s'était ennuyé pendant les trois tableaux précédents, trouvant les actes courts (conséquence du système) et les entr'actes inutilement interminables; les auteurs payaient du même coup la longue attente du public. Un public bizarre, qui s'effarouche de ce qui est nouveau et adore le convenu et le connu. C'est ainsi que le premier succès de la soirée a été pour la vieille mendiante(l'ex-reine Pomaré), venant en haillons prédire l'avenir à Nana entourée de sa cour et de son luxe. Episode romantique, s'il en fut jamais!... Mme Honorine (l'ex-Métella de la *Vie Parisienne*, elle aussi) a été rappelée par la salle entière. Le tableau des Courses et de l'Enceinte du pesage sous l'Empire, avec ses cent-gardes et ses sergents de ville, ses jockeys et ses chevaux prêtés par M. Franconi, est un épisode rempli de vie et de mouvement. D'où vient qu'il n'a produit, le premier soir, aucun effet, à tel point que Dailly en jockey, monté sur *Nana*, sa pouliche pur sang, a seul pu vaincre un instant l'indifférence générale? Il a fallu le tableau suivant — le septième, hélas! — pour réveiller le public endormi ou volontairement engourdi. Un peu terne jusque là, Mlle Massin y a fort bien rendu l'agacement de Nana, cherchant à se débarrasser du comte Muffat, qui s'est ruiné pour elle; et M. Delessart, qui avait joué en Lan-

tier la scène de Philippe venant chercher son frère, y a trouvé des élans d'amour qui ont mérité d'être applaudis du public.

Puis, ç'a été Mme Hugon, implorànt Nana pour son fils Philippe, et rencontrant le quasi cadavre de son fils Georges. La situation était émouvante, l'enfant se traînant au cou de sa mère pour sortir du boudoir de Nana, forme un tableau vraiment touchant. La scène a été interprétée avec conviction par Mme Lacressonnière et par le jeune débutant Hébert, élève de Talbot, dont le jeu sobre et vrai a gagné tous les cœurs. Nana avait besoin de cinquante mille francs. Son premier amant, le marquis de Chouard (*le vieux à Nana*) les lui a apportés, et c'est lui qui trouve Muffat rentrant inopinément chez Nana : le gendre en face du beau-père! — « Catin ! » s'écrie Muffat, qui doit pourtant avoir perdu depuis longtemps ses illusions sur le compte de sa maîtresse. C'est là vraiment un acte *théâtral* et qui a été accueilli comme tel par un double rappel des interprètes. Glissons sur l'incendie, dont les flammes ont malheureusement raté, et qui n'a pas tenu, le soir de la première, tout ce qu'il promettait la veille, et arrivons au dixième et dernier tableau — celui de la chambre du Grand-Hôtel, où, abandonnée de tous et de toutes, Nana agonise et meurt, aux sons de la musique d'un bal de souscription dont l'orchestre joue la valse de la *Blonde Vénus*. Mlle Massin a étonné bien des gens qui ne la croyaient pas capable de jouer avec cette puissance une si terrible scène. Au moment où, en s'appuyant sur la che-

… et Chabrillat se sont
… primer l'acte de l'incen-
… ie n'ayant pas beaucoup
… « déshabillé » de Mlle Mas-
… autres coupures accessoi-
… la pièce en quatre heures.
… huit heures moins dix, est
… récis. M. Lacressonnière, remis
… n passagère, reprend son rôle,
… au lendemain de la première, à
… ur du théâtre.
… rmée, *Nana* obtient, à cette pre-
… ent trente-cinq représentations. Elle
… e, le 30 mai, par une reprise de *Robert-*
… ui terminera la saison, avant la clôture

… lic se souvient à peine du nom de celui
… a Bertrand. Le nom de Frédérick Lemaître,
… mmortalisa Robert Macaire, est seul dans
… s les mémoires. Aujourd'hui les rôles sont
… versés. En sortant du théâtre, c'est à peine
l'on parle de Gil-Naza et d'Auvray, le nom de

1. DISTRIBUTION. — Robert Macaire, *M. Auvray.* — Bertrand, *M. Dailly.* — Roger, *M. Courtès.* — Le baron, *M. Vollet.* — Rémy, *M. Mousseau.* — M. Gogo, *M. Ploton.* — Charles, *M. Acelly.* — M. Pot-de-Vin, *M. Leriche.* — Pierre, *M. Gatinais.* — Dumont, *M. Larmet.* — Germeuil, *M. C. Théry.* — Jacquot, *M. Lamarque.* — Alfred, *M. Lefèvre.* — Un agent, *M. Laurent.* — Un Brigadier, *M. Fernand.* — Un Gendarme, *M. Séguier.* — Un Actionnaire, *M. Gédéon.* — M. Collignon, *M. Durand.* — Un Electeur, *M. Vernier.* — Eloa, *Mme Vallatte.* — Clémentine, *Mlle Bévalet.* — Mme Pot-de-Vin, *Mme Dolly.* — Mme Rémy, *Mme Marty.* — Nanette, *Mme Baret.* — Titine, *Mme Louise.* — Toto, *Mme Pauline.*

Dailly est seul dans toutes les bouches. Ce n'est plus *Robert Macaire* que devrait s'appeler la pièce, c'est *Bertrand!* Nous avons revu Dailly avec autant de plaisir que lors de la première reprise. Sa bonne grosse face, si joyeusement éclairée par le rire, a toujours le don de communiquer la gaieté à toute la salle, et ses étonnants costumes continuent à exciter l'hilarité générale. Sans lui, on ne resterait pas deux minutes à regarder cette série de tableaux trop souvent ennuyeux.

La réouverture du théâtre a eu lieu le 3 septembre avec une reprise des **MOUCHARDS**, de MM. JULES MOINEAUX et PAUL PARFAIT[1]. — Les exploits de Capoulade-Dailly ont été applaudis sans réserve; on les a trouvés « de bon goût, » non moins que le bouquet légendaire. Mlle Hadamard, qui sort du théâtre des Nations, a pris droit de cité à l'Ambigu, par la façon toute charmante dont elle a rempli le rôle d'Andrée. Il n'est que juste de men-

1. DISTRIBUTION. — Dangely, *M. Lacressonnière.* — Capoulade, *M. Dailly.* — Georges Tellier, *M. Delessart.* — Grimblot, *M. Courtès.* — Minet, *M. Mousseau.* — Colmache, *M. Vollet.* — Robillard, *M. Acelly.* — Barrel, *M. Leriche.* — Prémaux, *M. C. Théry.* — Bouvreuil, *M. Gatinais.* — Geslin, *M. Larmet.* — Le Greffier, *M. Vernier.* — Premier garçon, *M. Fernand.* — Deuxième garçon, *M. Séguier.* — Le Facteur, *M. Gédéon.* — Le Bottier, *M. Durand.* — Le Conducteur, *M. Lefèvre.* — Un commissionnaire, *M. Joseph.* — Garçon de bureau, *M. Lamarque.* — Un Consommateur. *M. Philippe.* — Andrée, *Mlle Hadamard.* — Cécile Fauvel, *Mme J. Théry.* — Mme Grimblot, *Mme Derouet.* — Margaritou, *Mme Dolly.* — Eudoxie, *Mlle Céline Bévalet.* — Francine, *Mme Barel.* — Colette, *Mme Marty.* — La dame de comptoir, *Mme Bac.* — Un Gamin, *Mme Pauline.*

tionner à côté d'elle MM. Lacressonnière, Delessart, Courtès et Mme Jeanne Théry, qui complètent un ensemble de tous points excellent.

Le 20 septembre les *Mouchards* cèdent la place à l'*Assommoir*[1]. Le grand attrait de la soirée était dans l'interprétation. Gervaise et Virginie ont été créées d'une façon remarquable par Mmes Hélène Petit et Lina Munte; n'ayons pas de vains regrets. Mlle Massin a été très convenable, et Mlle Gabrielle Gauthier ne le cède en rien à la créatrice de Virginie. C'est ce qui tend à nous confirmer dans cette opinion que ces rôles-là ne sont pas très difficiles à bien tenir. En effet, la distinction est native; on acquiert assez vite — trop vite souvent — la désinvolture et le débraillé du bas peuple. Pour monter, il faut un effort; pour descendre, on n'a qu'à se laisser aller.

M. Montigny est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas d'hommes indispensables : M. Gil-Naza était pâteux, lourd, abruti (*alcoolique*, tranchons le mot) dès le début du drame; de plus il manquait de jeunesse. M. Montigny n'a pas ces défauts, et

1. DISTRIBUTION. — Coupeau, *M. Montigny.* — Mes-Bottes, *M. Dailly.* — Lantier, *M. Delessart.* — Gouget, *M. Cosset.* — Bec-Salé, *M. Courtès.* — Bibi-la-Grillade, *M. Mousseau.* — Poisson, *M. Mortimer.* — Bazouge, *M. Vollet.* — Lorilleux, *M. Leriche.* — Le Père Colomb, *M. Ploton.* — Madinier, *M. Théry.* — Charles, *M. Séguier.* — Adolphe, *M. Fernand.* — Ugène, *M Vernier.* — Gervaise, *Mlle L. Massin.* — Virginie, *Mme G. Gauthier,* — Mme Boche, *Mme C. Villa.* — Mme Lorilleux, *Mlle Derouet.* — Mme Gouget, *Mme Marty.* — Nana, *Mme C. Bévalet.* — Clémence, *Mme Baret.* — Mme Putois, *Mme Dolly.* — Catherine, *Mme Poissenot.* — Augustine, *Mme Bac.* — La petite Nana, *Mme Bellisson.* — Mlle Remanjou, *Mme Tellier.*

[illegible] primitif : le [illegible] le premier [illegible] sans doute, mais [illegible]

[illegible] du gros Meisner était faite pour dérider le public. Bailly est toujours amusant, ajoutant au texte tant qu'il peut (ce n'est plus du Busnach qu'il débite, c'est du pur Bailly !) et beaucoup plus Bailly que Meisner. Sa chute dans le ruisseau (où nous avons revu l'eau naturelle et entendu de nouveau le chant du rossignol) a provoqué, comme autrefois, de francs éclats de rire. Pour nous, ce n'était pas sans une certaine tristesse que nous admirions le décor des *Bains de Chaumont*, brossé par Chéret, dangereusement malade[1].

[illegible]

Le *Salon japonais* de Zarra a été unanimement applaudi. Mais, dans la scène de la reine Pomaré, on a regretté l'absence de Mme Honorine, maintenant à la Gaîté, où elle joue la Carconte de *Monte Cristo*. M. Montigny, le Coupeau d'hier, semblait beaucoup mieux placé dans le rôle du zingueur que dans celui de Philippe Hugon, le capitaine de chasseurs à pied. Un « sous-off » tout au plus! Mais nous ne saurions accorder de trop grands éloges à Courtès, qui a fait du marquis de Chouard un type de gâteux vraiment réussi, et à Mlle Leriche, absolument *remarquable* dans Zoé, la femme de chambre de Nana. Que dire de Mlle Massin, paraissant si fortement ennuyée de son rôle, qu'elle n'a pas été sans communiquer son ennui à bon nombre de spectateurs!... D'où vient ce laisser-aller? D'où vient cet ennui de la part de l'étoile de l'Ambigu? Mlle Massin n'était, cette fois, pas gênée par le succès (?) de Mlle Lina Munte, puisque l'auteur a trouvé un moyen fort simple de supprimer Lina Munte en supprimant son rôle. La comtesse Sabine n'existe plus dans la nouvelle *Nana!*

Le quatrième acte est resté le plus dramatique de l'ouvrage. Fort bien joué par Mme Lacressonnière et son nouveau Zizi : le jeune Garraud, par M. Lacressonnière et Mlle Massin, il a été suivi d'un double rappel de tous les artistes. Double rappel que Mlle Massin a mérité seule après sa scène d'agonie, qu'elle joue toujours avec une grande puissance de talent. Venir saluer le public alors que la rampe est relevée et que le gaz éclaire

ses horribles pustules, voilà, pour une jolie femme, le vrai courage! Disons, pour être complet, que le petit Louiset a grandi depuis le jour de la première (la petite Belisson a, en effet, huit mois de plus) et que les toilettes de Mlle Massin sont toujours superbes.

10 NOVEMBRE. — Première représentation du **PETIT JACQUES**, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. WILLIAM BUSNACH[1]. — C'est d'un roman de M. Jules Claretie, intitulé *Noël Rambert*, publié en un volume, aujourd'hui absolument introuvable, et d'un autre roman du même auteur, paru en feuilleton sous le titre d'*Un accusé*, qu'est tirée la pièce représentée le premier soir avec un vif succès sur le théâtre de l'Ambigu. Voici, en quelques lignes, le scénario du drame : M. de la Roseraie, magistrat, a fait fusiller jadis, à la Guadeloupe, au milieu des troubles, un M. Laverdac, auquel il devait une très forte somme perdue au jeu. Il apprend que le fils aîné de sa

1. DISTRIBUTION. — Pierre Girard, *M. Lacressonnière*. — Le petit Jacques, *la petite Daubray*. — De la Roseraie, *M. Cosset*. — Georges Laverdac, *M. Montigny*. — Polyte Louchon, *M. Courtès*. — Henri Laverdac, *M. E. Garraud*. — Le docteur Edwards, *M. Mortimer*. — Mathivet, *M. Vollet*. — Le procureur impérial, *M. Fleury*. — De Maximieux, *M. Leriche*. — Le directeur de la prison, *M. Acelly*. — Le brigadier, *M. C. Théry*. — Un agent, *M. Larmet*. — François, *M. Gédéon*. — Un officier de la paix, *M. Fernand*. — Justin, *M. Séguier*. — Un baryton, *M. Durand*. — L'aumônier, *M. Vernier*. — M. de Paris, *M. Félicien*. — Jeanne-Marie, *Mme Lacressonnière*. — Cécile de la Roseraie, *Mme Laurence Gérard*. — La mère Ropiquet, *Mme Derouet*. — Mme d'Avrigny, *Mme Jane Théry*. — Une chanteuse, *Mme Dolly*.

victime possède une lettre de lui qui peut compromettre sa carrière. Il a surpris ce secret pendant une soirée à laquelle les fils Laverdac avaient été amenés chez lui par une amie de sa femme. Il sait également que Georges Laverdac, possesseur de cette lettre, aime sa femme, qui a été son amie d'enfance, avant qu'elle fût Mme de la Roseraie. Il profite de cet incident pour donner un rendez-vous à Georges Laverdac. A la place de Mme de la Roseraie, qu'il attendait, Georges voit paraître son mari, qui le tue pour s'emparer de la fameuse lettre. Le meurtrier se sauve, et l'on arrête à sa place Pierre Girard, un pauvre ouvrier que Mme de la Roseraie a rencontré, et à qui elle avait donné la mission d'aller prévenir Georges que la lettre reçue par lui cachait un piége. L'or trouvé dans sa poche fait croire qu'il a assassiné pour voler. Girard ne connaît pas l'assassin. Mais il a entendu sa voix au moment où il arrivait au secours de Georges; il a saisi dans l'ombre le meurtrier qui l'a repoussé en criant : « Misérable! » La voix du juge d'instruction qui l'interroge éveille ses soupçons; il le menace, et M. de la Roseraie pousse la même exclamation. Girard a découvert le coupable! La Roseraie lui avoue le crime; mais il offre à Pierre une fortune pour son fils, le petit Jacques — un être souffreteux et malingre dont l'existence ne saurait être prolongée qu'à force de soins — s'il consent à se laisser croire coupable. Pierre accepte!... Mais Pierre sera sauvé tout de même; car le crime a été vu par un assez mauvais garnement, qui ne se décide à parler qu'au dernier

moment, et l'on vient délivrer le condamné à l'instant où il franchissait la porte de la prison pour monter à l'échafaud. Tel est, très succinctement, ce drame, qui perd beaucoup à être ainsi analysé. Sauf une scène absolument invraisemblable, le drame est bien charpenté, bien conduit, plein d'épisodes d'un réalisme parfois épouvantable, mais toujours saisissant. Il est, de plus, très bien monté et très bien joué. Citons, parmi les tableaux les plus intéressants : celui des Champs-Élysées, — où les chansons du concert des Ambassadeurs font un si curieux contraste avec le duo du malheureux père et de son pauvre enfant qui meurt de faim; — la scène du somnanbulisme, jouée d'une façon si touchante par la petite Daubray, — et enfin le tableau de la Roquette, avec la guillotine qu'on aperçoit au fond.... MM. Lacressonnière, Courtès — un comique des plus fins et des plus charmants, qui a enfin trouvé le grand succès qu'il mérite depuis si longtemps, — Cosset — un faux Pujol, qui a joué avec une tenue parfaite le rôle de ce coquin de première catégorie qui s'appelle M. de la Roseraie — et l'intelligente petite Daubray, la Cosette des *Misérables*, sont tout à fait remarquables.

L'ensemble est, d'ailleurs, excellent. Il serait injuste de ne pas mentionner MM. Montigny, Garraud; Mmes Lacressonnière et Derouet, qui ont contribué pour leur part au succès de première du *Petit Jacques*. C'est sur cette pièce, qui ne réalise pas les recettes qu'on attendait d'elle, que se terminera l'année 1881.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Michel.	5		19
ıa.	5	29 janvier	154
·t Macaire.	11 t.	30 mai	34
Mouchards.	5	3 septembre	16
ommoir	5	20 septembre	14
:tit Clerc.	1	22 octobre	16
Petit Jacques	5	10 novembre	59

Dailly est seul dans toutes les bouches. Ce n'est plus *Robert Macaire* que devrait s'appeler la pièce, c'est *Bertrand!* Nous avons revu Dailly avec autant de plaisir que lors de la première reprise. Sa bonne grosse face, si joyeusement éclairée par le rire, a toujours le don de communiquer la gaieté à toute la salle, et ses étonnants costumes continuent à exciter l'hilarité générale. Sans lui, on ne resterait pas deux minutes à regarder cette série de tableaux trop souvent ennuyeux.

La réouverture du théâtre a eu lieu le 3 septembre avec une reprise des **MOUCHARDS**, de MM. JULES MOINEAUX et PAUL PARFAIT[1]. — Les exploits de Capoulade-Dailly ont été applaudis sans réserve; on les a trouvés « de bon goût, » non moins que le bouquet légendaire. Mlle Hadamard, qui sort du théâtre des Nations, a pris droit de cité à l'Ambigu, par la façon toute charmante dont elle a rempli le rôle d'Andrée. Il n'est que juste de men-

1. DISTRIBUTION. — Dangely, *M. Lacressonnière.* — Capoulade, *M. Dailly.* — Georges Tellier, *M. Delessart.* — Grimblot, *M. Courtès.* — Minet, *M. Mousseau.* — Colmache, *M. Vollet.* — Robillard, *M. Acelly.* — Barrel, *M. Leriche.* — Prémaux, *M. C. Théry.* — Bouvreuil, *M. Gatinais.* — Geslin, *M. Larmet.* — Le Greffier, *M. Vernier.* — Premier garçon, *M. Fernand.* — Deuxième garçon, *M. Séguier.* — Le Facteur, *M. Gédéon.* — Le Bottier, *M. Durand.* — Le Conducteur, *M. Lefèvre.* — Un commissionnaire, *M. Joseph.* — Garçon de bureau, *M. Lamarque.* — Un Consommateur, *M. Philippe.* — Andrée, *Mlle Hadamard.* — Cécile Fauvel, *Mme J. Théry.* — Mme Grimblot, *Mme Derouet.* — Margaritou, *Mme Dolly.* — Eudoxie, *Mlle Céline Bévalet.* — Francine, *Mme Barel.* — Colette, *Mme Marty.* — La dame de comptoir, *Mme Bac.* — Un Gamin, *Mme Pauline.*

tionner à côté d'elle MM. Lacressonnière, Delessart, Courtès et Mme Jeanne Théry, qui complètent un ensemble de tous points excellent.

Le 20 septembre les *Mouchards* cèdent la place à l'*Assommoir*[1]. Le grand attrait de la soirée était dans l'interprétation. Gervaise et Virginie ont été créées d'une façon remarquable par Mmes Hélène Petit et Lina Munte; n'ayons pas de vains regrets. Mlle Massin a été très convenable, et Mlle Gabrielle Gauthier ne le cède en rien à la créatrice de Virginie. C'est ce qui tend à nous confirmer dans cette opinion que ces rôles-là ne sont pas très difficiles à bien tenir. En effet, la distinction est native; on acquiert assez vite — trop vite souvent — la désinvolture et le débraillé du bas peuple. Pour monter, il faut un effort; pour descendre, on n'a qu'à se laisser aller.

M. Montigny est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas d'hommes indispensables : M. Gil-Naza était pâteux, lourd, abruti (*alcoolique*, tranchons le mot) dès le début du drame; de plus il manquait de jeunesse. M. Montigny n'a pas ces défauts, et

1. Distribution. — Coupeau, *M. Montigny*. — Mes-Bottes, *M. Dailly*. — Lantier, *M. Delessart*. — Gouget, *M. Cosset*. — Bec-Salé, *M. Courtès*. — Bibi-la-Grillade, *M. Mousseau*. — Poisson, *M. Mortimer*. — Bazouge, *M. Vollet*. — Lorilleux, *M. Leriche*. — Le Père Colomb, *M. Ploton*. — Madinier, *M. Théry*. — Charles, *M. Séguier*. — Adolphe, *M. Fernand*. — Ugène, *M Vernier*. — Gervaise, *Mlle L. Massin*. — Virginie, *Mme G. Gauthier*, — Mme Boche, *Mme C. Villa*. — Mme Lorilleux, *Mlle Derouet*. — Mme Gouget, *Mme Marty*. — Nana, *Mme C. Bévalet*. — Clémence, *Mme Barel*. — Mme Putois, *Mme Dolly*. — Catherine, *Mme Poissenot*. — Augustine, *Mme Bac*. — La petite Nana, *Mme Bellisson*. — Mlle Remanjou, *Mme Tellier*.

ses horribles pustules, voilà, pour une jolie femme, le vrai courage! Disons, pour être complet, que le petit Louiset a grandi depuis le jour de la première (la petite Belisson a, en effet, huit mois de plus) et que les toilettes de M[lle] Massin sont toujours superbes.

10 NOVEMBRE. — Première représentation du **PETIT JACQUES**, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. WILLIAM BUSNACH[1]. — C'est d'un roman de M. Jules Claretie, intitulé *Noël Rambert*, publié en un volume, aujourd'hui absolument introuvable, et d'un autre roman du même auteur, paru en feuilleton sous le titre d'*Un accusé*, qu'est tirée la pièce représentée le premier soir avec un vif succès sur le théâtre de l'Ambigu. Voici, en quelques lignes, le scénario du drame : M. de la Roseraie, magistrat, a fait fusiller jadis, à la Guadeloupe, au milieu des troubles, un M. Laverdac, auquel il devait une très forte somme perdue au jeu. Il apprend que le fils aîné de sa

1. DISTRIBUTION. — Pierre Girard, *M. Lacressonnière.* — Le petit Jacques, *la petite Daubray.* — De la Roseraie, *M. Cosset.* — Georges Laverdac, *M. Montigny.* — Polyte Louchon, *M. Courtès.* — Henri Laverdac, *M. E. Garraud.* — Le docteur Edwards, *M. Mortimer.* — Mathivet, *M. Vollet.* — Le procureur impérial, *M. Fleury.* — De Maximieux, *M. Leriche.* — Le directeur de la prison, *M. Acelly.* — Le brigadier, *M. C. Théry.* — Un agent, *M. Larmet.* — François, *M. Gédéon.* — Un officier de la paix, *M. Fernand.* — Justin, *M. Séguier.* — Un baryton, *M. Durand.* — L'aumônier, *M. Vernier.* — M. de Paris, *M. Félicien.* — Jeanne-Marie, *M[me] Lacressonnière.* — Cécile de la Roseraie, *M[me] Laurence Gérard.* — La mère Ropiquet, *M[me] Derouet.* — M[me] d'Avrigny, *M[me] Jane Théry.* — Une chanteuse, *M[me] Dolly.*

victime possède une lettre de lui qui peut compromettre sa carrière. Il a surpris ce secret pendant une soirée à laquelle les fils Laverdac avaient été amenés chez lui par une amie de sa femme. Il sait également que Georges Laverdac, possesseur de cette lettre, aime sa femme, qui a été son amie d'enfance, avant qu'elle fût Mme de la Roseraie. Il profite de cet incident pour donner un rendez-vous à Georges Laverdac. A la place de Mme de la Roseraie, qu'il attendait, Georges voit paraître son mari, qui le tue pour s'emparer de la fameuse lettre. Le meurtrier se sauve, et l'on arrête à sa place Pierre Girard, un pauvre ouvrier que Mme de la Roseraie a rencontré, et à qui elle avait donné la mission d'aller prévenir Georges que la lettre reçue par lui cachait un piége. L'or trouvé dans sa poche fait croire qu'il a assassiné pour voler. Girard ne connaît pas l'assassin. Mais il a entendu sa voix au moment où il arrivait au secours de Georges; il a saisi dans l'ombre le meurtrier qui l'a repoussé en criant : « Misérable! » La voix du juge d'instruction qui l'interroge éveille ses soupçons; il le menace, et M. de la Roseraie pousse la même exclamation. Girard a découvert le coupable! La Roseraie lui avoue le crime; mais il offre à Pierre une fortune pour son fils, le petit Jacques — un être souffreteux et malingre dont l'existence ne saurait être prolongée qu'à force de soins — s'il consent à se laisser croire coupable. Pierre accepte!... Mais Pierre sera sauvé tout de même; car le crime a été vu par un assez mauvais garnement, qui ne se décide à parler qu'au dernier

moment, et l'on vient délivrer le condamné à l'instant où il franchissait la porte de la prison pour monter à l'échafaud. Tel est, très succinctement, ce drame, qui perd beaucoup à être ainsi analysé. Sauf une scène absolument invraisemblable, le drame est bien charpenté, bien conduit, plein d'épisodes d'un réalisme parfois épouvantable, mais toujours saisissant. Il est, de plus, très bien monté et très bien joué. Citons, parmi les tableaux les plus intéressants : celui des Champs-Élysées, — où les chansons du concert des Ambassadeurs font un si curieux contraste avec le duo du malheureux père et de son pauvre enfant qui meurt de faim; — la scène du somnanbulisme, jouée d'une façon si touchante par la petite Daubray, — et enfin le tableau de la Roquette, avec la guillotine qu'on aperçoit au fond.... MM. Lacressonnière, Courtès — un comique des plus fins et des plus charmants, qui a enfin trouvé le grand succès qu'il mérite depuis si longtemps, — Cosset — un faux Pujol, qui a joué avec une tenue parfaite le rôle de ce coquin de première catégorie qui s'appelle M. de la Roseraie — et l'intelligente petite Daubray, la Cosette des *Misérables*, sont tout à fait remarquables.

L'ensemble est, d'ailleurs, excellent. Il serait injuste de ne pas mentionner MM. Montigny, Garraud; Mmes Lacressonnière et Derouet, qui ont contribué pour leur part au succès de première du *Petit Jacques*. C'est sur cette pièce, qui ne réalise pas les recettes qu'on attendait d'elle, que se terminera l'année 1881.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Rose Michel.	5		19
* *Nana*.	5	29 janvier	154
Robert Macaire.	11 t.	30 mai	34
Les Mouchards.	5	3 septembre	16
L'Assommoir	5	20 septembre	14
Le Petit Clerc.	1	22 octobre	16
* *Le Petit Jacques*	5	10 novembre	59

FOLIES-DRAMATIQUES[1]

A la *Mère des Compagnons,* dont la première représentation avait eu lieu le 15 décembre de l'année précédente, et qui se joue jusqu'au 9 février 1881, succèdent les éternelles *Cloches de Corneville,* où l'excellent Milher, obligeamment prêté par le théâtre du Palais-Royal, reprend son rôle de Gaspard, tandis que Mme Simon-Girard joue Serpolette, et M. Simon-Max, Grenicheux.

9 Avril. — Première représentation des **POUPÉES DE L'INFANTE,** opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de MM. Henri Bocage et Armand Liorat, musique de M. Charles Grisart[2].

1. Directeur : M. Blandin ; secrétaire général : M. Alfred Delilia.

2. Distribution. — Marianna, *Mme Simon-Girard.* — Louis XV, *Mlle Noémie Vernon.* — Manoel, *Mlle Frandin.* — Mariquita, *Mlle Clary.* — Barbara de Rocca-Negra, *Mlle Adèle Cuinet.* —

— Vous avez toujours cru jusqu'à présent (et moi aussi, parbleu!) que le roi Louis XV n'eut jamais d'autre femme — officielle s'entend! — que Marie Leczinska, la fille de Stanislas, roi de Pologne. Telle est, en effet, l'histoire à laquelle les auteurs des Folies-Dramatiques, ont tenté de donner un léger coup de pied. Pour un peu nous verrions l'Infante d'Espagne, fille de Philippe V, représentée par la gentille Juliette Girard, épouser Louis le Bien-Aimé en la personne de la séduisante Noémie Vernon. Mais Louis XV n'a pas songé à certain petit étudiant portugais (Mlle Frandin, premier prix d'opéra, s'il vous plaît!) qui lui dame le pion d'importance. L'infante Marianna se fait enlever et repasse les Pyrénées avec son étudiant; c'est bien fait pour le roi de France! Ajoutons que l'étudiant en question est fils du roi de Portugal : l'infante ne s'est donc point mésalliée.

C'est d'une nouvelle de Roger de Beauvoir, qui date d'une vingtaine d'années, et qui est simplement intitulée l'*Infante*, que MM. Bocage et Liorat ont tiré le libretto de leur opéra-comique, où les poupées ne jouent qu'un rôle très secondaire. Ce sont de jolis pantins articulés, représentant la

Mme de Raincy, *Mlle Fassy*. — Mme de Grammont, *Mlle Fredea*. — Mme de Ventadour, *Mlle Mariquita*. — Josefa, *Mlle Ribelle*. — José, *Mlle Falsonn*. — Pedro, *Mlle Pervioni*. — Luis, *Mlle Boutellier*. — Antonio, *Mlle Henriot*. — Un page, *Mlle A. Godard*. — Don Inigo, *M. Luco*. — Comte de Viroflay, *M. Maugé*. — Alvarez, *M. Ambroise*. — Lord Seymour, *M. Bartel*. — Comte Perolski, *M. Gothi*. — Krackenberg, *M. Sujol*. — Saint-Amaranthe, *M. Speck*. — Comte de Médina, *M. Montaubry*. — Le surintendant des Menus-Plaisirs, *M. Jeault*. — Un capitaine des Gardes, *M. Barrielle*.

camarera-mayor, voire même le cardinal, et que fait manœuvrer la petite reine, comme elle pense bien faire manœuvrer plus tard les ministres de son royal époux. Pures marionnettes que tout cela! Les ministres, le Parlement, bagatelles! Le tout est une affaire de ficelles! Ainsi chante la jeune infante, qui a, comme vous voyez, une manière à elle de traiter la politique. « Je veux, dit-elle un beau jour, en envoyant ses marionnettes au nez d'Alvarez, son *poupetier*, je veux jouer à quelque chose de plus amusant que ça. Parlez-moi de Manoël, à la bonne heure! Je suis sûre que celui-là n'est pas de bois!... » Et Mme Simon-Girard foule aux pieds la raison d'État pour épouser celui qu'elle aime. Celui qu'elle aime est Mlle Frandin, à qui le jury du Conservatoire avait, l'an dernier, décerné le premier prix d'opéra, par la raison sans doute qu'elle n'avait pas même une voix d'opéra-comique. Mlle Frandin a donc bien fait d'accepter un engagement aux Folies, où elle a rencontré pour son début un succès de bon aloi. A défaut d'expérience, l'ancienne élève d'Obin a du moins beaucoup d'intelligence, et si elle prononce mal (quelle différence avec Mme Simon-Girard!) et joue encore avec trop d'emphase et d'exagération, elle a certainement ce qu'on appelle du tempérament, et elle a réussi, à plusieurs reprises, à enlever son public, notamment avec la chanson brésilienne, qu'on lui a demandée trois fois (c'est une fois de trop!), et dans le duo du second acte, où certaine phrase, dite avec âme par la jeune artiste, a provoqué l'en-

thousiasme général.— Le premier acte avait paru long, sans gaîté. Le second est plus long encore, l'action y manque également d'intérêt; mais il contient du moins des hors-d'œuvre, tels qu'une partie de volant, jouée par l'infante et le jeune roi Louis XV (Mlle Vernon, qui porte de bien jolis costumes, et a, de plus, le profil bourbonien), un pas de menuet et de fandango, réglés par Mlle Marquet et dansés avec infiniment d'entrain par Mmes Simon-Girard et Frandin, — suivis de l'amusante charge de Luco et de Mlle Cuinet, la camarera-mayor. — Un final comique suffira-t-il à établir le succès de ce nouvel ouvrage — peu comique par lui-même — et absolument dépourvu d'originalité au point de vue musical? La pièce est montée avec un luxe de costumes et de décors auquel les Folies ne nous avaient pas habitués depuis longtemps. Nous avons parlé de la débutante. Il n'y a plus à faire l'éloge de Mme Simon-Girard; elle dit toujours le couplet avec bien de la finesse : il nous semble pourtant que ce soir-là elle exagérait un peu la volubilité de son débit.

Le 31 mai a eu lieu la dernière représentation des *Poupées de l'Infante*. Le 1er juin, la troupe des Bouffes-Parisiens — MM. Morlet, Hittemans, Marcelin, Dequercy, Paul-Jorge, Desmonts, Mmes Arnaud, Burton, Tusini, Chevallier, Nancy, Giraud, Clayre, Pauline, Marguerite — vient jouer sur la scène des Folies-Dramatiques les **MOUSQUETAIRES AU COUVENT**, de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney, dont le succès se prolonge tout l'été, jusqu'au 30 août.

camarera-mayor, voire même le cardinal, et que fait manœuvrer la petite reine, comme elle pense bien faire manœuvrer plus tard les ministres de son royal époux. Pures marionnettes que tout cela! Les ministres, le Parlement, bagatelles! Le tout est une affaire de ficelles! Ainsi chante la jeune infante, qui a, comme vous voyez, une manière à elle de traiter la politique. « Je veux, dit-elle un beau jour, en envoyant ses marionnettes au nez d'Alvarez, son *poupetier*, je veux jouer à quelque chose de plus amusant que ça. Parlez-moi de Manoël, à la bonne heure! Je suis sûre que celui-là n'est pas de bois!... » Et Mme Simon-Girard foule aux pieds la raison d'État pour épouser celui qu'elle aime. Celui qu'elle aime est Mlle Frandin, à qui le jury du Conservatoire avait, l'an dernier, décerné le premier prix d'opéra, par la raison sans doute qu'elle n'avait pas même une voix d'opéra-comique. Mlle Frandin a donc bien fait d'accepter un engagement aux Folies, où elle a rencontré pour son début un succès de bon aloi. A défaut d'expérience, l'ancienne élève d'Obin a du moins beaucoup d'intelligence, et si elle prononce mal (quelle différence avec Mme Simon-Girard!) et joue encore avec trop d'emphase et d'exagération, elle a certainement ce qu'on appelle du tempérament, et elle a réussi, à plusieurs reprises, à enlever son public, notamment avec la chanson brésilienne, qu'on lui a demandée trois fois (c'est une fois de trop!), et dans le duo du second acte, où certaine phrase, dite avec âme par la jeune artiste, a provoqué l'en-

thousiasme général. — Le premier acte avait paru long, sans gaîté. Le second est plus long encore, l'action y manque également d'intérêt; mais il contient du moins des hors-d'œuvre, tels qu'une partie de volant, jouée par l'infante et le jeune roi Louis XV (Mlle Vernon, qui porte de bien jolis costumes, et a, de plus, le profil bourbonien), un pas de menuet et de fandango, réglés par Mlle Marquet et dansés avec infiniment d'entrain par Mmes Simon-Girard et Frandin, — suivis de l'amusante charge de Luco et de Mlle Cuinet, la camarera-mayor. — Un final comique suffira-t-il à établir le succès de ce nouvel ouvrage — peu comique par lui-même — et absolument dépourvu d'originalité au point de vue musical? La pièce est montée avec un luxe de costumes et de décors auquel les Folies ne nous avaient pas habitués depuis longtemps. Nous avons parlé de la débutante. Il n'y a plus à faire l'éloge de Mme Simon-Girard; elle dit toujours le couplet avec bien de la finesse : il nous semble pourtant que ce soir-là elle exagérait un peu la volubilité de son débit.

Le 31 mai a eu lieu la dernière représentation des *Poupées de l'Infante*. Le 1er juin, la troupe des Bouffes-Parisiens — MM. Morlet, Hittemans, Marcelin, Dequercy, Paul-Jorge, Desmonts, Mmes Arnaud, Burton, Tusini, Chevallier, Nancy, Giraud, Clayre, Pauline, Marguerite — vient jouer sur la scène des Folies-Dramatiques les **MOUSQUETAIRES AU COUVENT**, de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney, dont le succès se prolonge tout l'été, jusqu'au 30 août.

Le 1er septembre, la troupe de M. Blandin reprendra possession de son théâtre.

La *Fille de Mme Angot*, qui devient la *Dame Blanche* de l'opérette, est alors reprise avec luxe sur cette scène des Folies-Dramatiques, où le succès l'a accueillie sans plus d'hésitation qu'à sa première « apparance », — comme on dit au delà de la Manche. Les auteurs de la *Fille de Mme Angot* n'ont pas insisté beaucoup sur la peinture des mœurs politiques — ni sur celle des autres mœurs, d'ailleurs. Les costumes, voilà ce qui les a attirés principalement; mais l'exécution n'a pas tenu ce que l'époque promettait. L'administration des Folies-Dramatiques ne s'est pas inspirée de ce passage des mémoires de Touchard-Lafosse : « L'élégante nudité que les merveilleuses étalaient cachait à peine ces charmes secrets que la pudeur dérobe, dans l'intérêt même de la beauté (!!!). Elles avaient adopté la toilette de Vénus et les mœurs de Phryné (!!!!!). » Ce n'est pas moi qui blâmerai l'administration de M. Blandin. Le costumier a eu de la pudeur et du goût. L'interprétation est excellente, et je citerai, en première ligne, M. et Mme Simon-Girard et Luco, qui sont les artistes gâtés de l'endroit et qui ont eu la plus grande part de bravos. Dans la troupe se trouve Mlle Fassy, que le Conservatoire couronna, que l'Odéon engagea, et que nous avons vue dans le rôle de Musette de la *Vie de Bohème* et dans celui de Chérubin. Chérubin est mort! Vive Javotte! La partition n'a pas vieilli, et ses chansons populaires, ses refrains sans-façon, ses rhythmes endiablés vont sonner

de nouveau à nos oreilles. Rengaines, si vous voulez : ces rengaines ne manquent pas de saveur.

20 Octobre. — Première représentation des **DEUX ROSES**, opéra-comique en trois actes, de MM. Clairville, Eugène Grangé et Victor Bernard, musique de M. Hervé[1]. — Il faut se défier, en général, des opérettes politico-historiques, et mince, très mince est le succès de la pièce bouffe que quatre auteurs se sont donné le mal de tirer de la Guerre des Deux Roses, avec le fallacieux espoir que leur œuvre fasse pendant aux *Cloches de Corneville*. Jamais peut-être époque ne fut plus anti-musicale et anti burlesque que le quinzième siècle en Angleterre; la querelle des prétendants qui ensanglanta le pays d'Albion prête aux excentricités lyriques comme un discours-ministre à une barcarolle.

Ajoutez à cela que la rivalité de la maison de Lancastre (rose rouge) et de la maison d'York (rose blanche), avec son cortège de prétendants issus les uns du deuxième fils, les autres du quatrième fils d'Édouard III, et avec ses partisans nombreux dont quelques-uns rêvent la royauté — comme Glocester (voir Casimir Delavigne : les *Enfants d'Édouard*); — ajoutez à cela, dis-je, que cette rivalité est bien le point d'histoire le plus

1. Distribution. — Lord Bilbrock, *M. Luco.* — Le Gouverneur, *M. Maugé.* — Georges Wild, *M. Lepers.* — Bob, *M. Simon Max.* — Lord Sandwich, *M. Ambroise.* — Un Huissier, *M. Jeault.* — Betzy, *Mme Simon-Girard.* — Jane, *Mlle N. Vernon.* — Ketty, *Mme Gara.* — Mary, *Mme Roger.* — Mina, *Mme Buisson.* — Jenny, *Mme Tisserand.*

embrouillé que je connaisse. C'était mon point noir, sur les bancs du lycée, — et voici qu'il me poursuit jusque dans mon fauteuil d'orchestre d'annaliste. « Providence, ce sont là de tes coups! » En allant aux Folies-Dramatiques, j'espérais vaguement que le titre était mensonger, et qu'il s'agirait de tout, excepté des Deux Roses. Erreur qui a été dissipée dès le lever du rideau. Le chœur chante : « Vive la reine Marguerite! » Et un instant après, pour montrer la louable docilité des foules, il reprend, sur l'injonction d'un officier de fortune : « Vive la reine Élisabeth! » Les noms de Lancastre, York, Edouard, Henri, se succèdent dès lors sans interruption, et les spectateurs, légèrement décontenancés, se rattachent à l'intrigue ourdie par feu Clairville : cette intrigue est moins compliquée que l'histoire. Deux filles veulent épouser un garçon nommé Bob. L'une d'elles, pour arriver à ses fins, se déguise en sorcière et lui prédit qu'il sera le favori d'une reine. Bob, dès lors, ne veut plus épouser ni l'une ni l'autre, et il part pour « la ville prochaine » avec l'intention de ravager le cœur de Sa Majesté la Souveraine. Or, Betzy, l'une des filles, ressemble à s'y méprendre à la reine Élisabeth, et un vieux courtisan, un vieux diplomate l'enlève et la conduit à la ville voisine pour persuader aux populations que la reine Élisabeth adore son peuple, et pour refaire ainsi une popularité à celle qu'il a juré de faire monter sur le trône. Un autre vieux courtisan rencontre à son tour Jane, l'autre fille et, dans la même intention que son rival en diplomatie, l'enlève, se propose

de la présenter comme la reine Marguerite, et court « à la ville prochaine ». Vous voyez d'ici que cette ville est la même pour Bob, pour Betzy et pour Jane. Les trois personnages se rencontrent sans se deviner; l'une joue à la reine, l'autre roule des yeux langoureux. Il y a une scène où les deux majestés se trouvent seules face à face, et conviennent, pour faire le bonheur de l'Angleterre, de déchirer en deux parties égales la carte géographique de ce pays et d'en mettre chacune la moitié dans leur poche. On avait compté sur cette scène pour décider la victoire : elle a décidé la retraite du public. Au troisième acte, la salle était à demi-vide. Le théâtre a des coups imprévus. C'est qu'en réalité, la pièce de Clairville ne contient pas un éclair de gaîté, pas une fusée de rire, rien, rien : c'est lugubrement triste. Et la musique du Compositeur toqué est sage à faire peur; elle suit la facture des couplets du café-concert, et avec cela elle emboîte le pas tantôt à la fameuse chanson : « *Je regardais en l'air...* » tantôt au trio babillard du *Pré aux Clercs*. C'est une revanche à prendre. L'interprétation n'est pas mauvaise; les artistes font ce qu'ils peuvent dans leurs rôles à peine tracés. Maugé est amusant dans le personnage d'un gouverneur qui entend rester neutre, et qui a une rose blanche dans la poche droite et une rose rouge dans la poche gauche. « Il faut être prêt à tout événement! » s'écrie-t-il avec des mines cocasses. Luco, Lepers et Simon-Max complètent le côté homme. Mmes Simon-Girard et Vernon jouent Betzy et Jane : l'une avec son joli

sourire, ses dents blanches et ses yeux pétillants de malice, l'autre un peu gauche et maniérée. Mais c'est le diable quand le public devient rétif! Rien n'est difficile, certainement, comme de trouver la mesure exacte du bouffe: c'est là une ligne dans l'art dramatique sur laquelle il n'est pas donné de sauter toujours à pieds joints, on va au delà ou on reste en deçà. M. Blandin a bien fait les choses, et il faut le louer; pour les décors et les costumes, de tous les éloges que l'on ne peut lui donner pour sa « nouveauté ».

Les *Deux Roses* ont, en tout, quatre représentations, et sont remplacées, le 24 octobre, par la *Fille de Mme Angot*, en attendant une reprise aussi brillante que possible de la **FILLE DU TAMBOUR MAJOR**, de MM. Chivot et Duru, musique d'Offenbach, interprétée par les artistes qui l'ont créée : Mmes Simon-Girard, Vernon, Claudia, MM. Maugé, Simon-Max, Luco, Lepers et Bartel.

29 Novembre. — Reprise de **JEANNE, JEANNETTE ET JEANNETON**, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de MM. Clairville et Delacour, musique de M. P. Lacome[1]. — La pièce a été jouée pour la première fois en 1876. Elle avait alors pour interprètes MM. Vois, Simon-Max, Milher et Maugé; Mmes Gélabert, Prelly et

1. Distribution. — De Nocé, *M. Lepers.* — Briolet, *M. Simon-Max.* — La Grenade, *M. Maugé.* — De Soubise, *M. Luco.* — L'Exempt, *M. Speck.* — Le Notaire, *M. Jeault.* — Jeannette, *Mme Simon-Girard.* — Jeanneton, *Mlle Julia Henry.* — Jeanne, *Mlle Sohlia.* — Clorinde, *Mme Boutellier.* — Florine, *Mme Tisserand.* — Jacquot, *Mme Buisson.*

Berthe Stuart. Parmi ces messieurs, Simon-Max et Maugé, seuls, ont conservé leurs rôles de Briolet et de La Grenade. Vois a été remplacé par Lepers, qui nous paraît un peu lourd dans le personnage de Nocé, mais qui chante agréablement. Il y a bien eu cependant quelques défaillances que l'artiste a su dissimuler habilement. Luco a succédé à Milher dans le rôle du prince de Soubise. Quant aux femmes, il est permis de regretter l'ancien trio. A part Mme Simon-Girard, charmante comme toujours, Mlles Solhia et Julia Henry sont loin de faire oublier leurs devancières. Mlle Solhia a une voix de gorge bien désagréable par moments; mais comme elle a de l'aplomb et qu'elle est jolie femme, on a passé là-dessus. Ajoutons qu'elle est loin d'avoir la distinction de Mme Prelly. Mlle Julia Henry, élève de Mme Laborde, n'avait encore, nous dit-on, joué nulle part. C'est un début; soyons donc indulgent et mettons sur le compte de l'inexpérience les nombreux *accidents* que Mlle Henry a intercalés, de son chef, dans la musique du compositeur. Jusqu'à présent, à part une ressemblance très curieuse avec Mme Simon-Girard — de profil surtout — la débutante ne nous a rien révélé de remarquable[1].

Maugé a su se tailler un grand succès dans le rôle épisodique de La Grenade : le fait est qu'il y est étonnant. Bien que malmenée par la presse, lors de la création, la pièce a cependant atteint,

1. Mlle Julia Henry était remplacée dans le rôle de Jeanneton, le 10 décembre, par Mlle Regodia, qui, elle-même, était obligée, dix jours après, de céder le rôle à Mlle Angèle Legault.

à cette époque, sa centième représentation. Sur le vaudeville de Clairville et Delacour, M. Lacome a écrit une partition qui cherche à s'éloigner du ton de l'opérette et à chasser sur les terres de l'opéra-comique. La musique de M. Lacome (partition éditée par M. Enoch) a de l'entrain, de la bonne humeur; elle est vivement rhythmée, suffisamment harmonisée, orchestrée avec soin, quoique sans grande nouveauté.

Citons, entre autres bonnes pages : l'ariette de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton ;* les couplets : « *On sait que j'ai deux amoureux* » très bien chantés par Mme Simon-Girard, qui a su les faire bisser, et le final en mouvement de valse du trio entre Nocé, Jeannette et Jeanneton, au second acte.

L'année se terminera avec *Jeanne, Jeannette et Janneton.* Le 1er décembre a eu lieu la lecture du *Petit Parisien*, de MM. Burani, Boucheron et Vasseur.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Les Forfaits de Pipermans.	1		6
La Mère des Compagnons. . .	3		38
Un Homme de Bronze.	1	7 janvier	57
Milord.	1	10 février	129
Les Cloches de Corneville. . . .	3	10 février	65
* *Les Poupées de l'Infante.* . .	3	10 avril	57
Le Valet de Chambre.	1	25 avril	67
Le Pari de Chalamel.	1	1er juin	91
Les Mousquetaires au Couvent.	3	1er juin	92
La Fille de Madame Angot. .	3	1er septembre	57
* *Les Deux Roses.*	3	20 octobre	4
La Fille du Tambour-Major. .	3	28 octobre	38
Jeanne, Jeannette et Jeanneton.	3	29 novembre	37

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

La revue de MM. Albert Wolff et Raoul Toché, les *Parfums de Paris*, s'est jouée jusqu'au 29 janvier. Elle est remplacée le lendemain par une reprise de la *Cantinière*, de MM. Burani et Ribeyre, musique de M. Planquette[2].

10 Février. — Première représentation du **MARIAGE DE GROSEILLON**, pièce de carnaval en trois actes, de MM. Eugène Grangé et Alfred Delacour[3]. — Qu'est-ce que Gro-

1. Directeur : M. Brasseur.
2. Distribution. — Babylas, *M. Brasseur.* — Rastagnac, *M. Berthelier.* — Boniface, *M. A. Guyon.* — Bernard, *M. Scipion.* — Pépinet, *M. Albert.* — Un bourgeois, *M. Blanche.* — Briscard, *M. Moncavrel.* — L'Apollon, *M. Dubar.* — Théophile, *M. Féronmond.* — Ludovic, *M. Berthet.* — Victoire, *Mlle Silly.* — Alcindora, *Mme Rivat.* — Nichette, *Mme Gilberte.* — Musaraín, *Mme Debreux.* — Métella, *Mme Berthier.* — Solange, *Mme Panot.* — Aïda, *Mme Hilaire.* — Grain-de-sel, *Mme Lucain.* — Mirzette, *Mme Viemot.* — Léona, *Mme Mercier.*
3. Distribution. — Groseillon, *M. Brasseur.* — Godivier, *M. Berthelier.* — Clovis Bidard, *M. Joumard.* — Victor, *M. Scipion.* — Gugusse, *M. Numa.* — Charlotte, *Mlle Silly.* — Joséphа, *Mlle Bode.* — Mlle Taupin, *Mme Aubrys.* — Emma, *Mlle Panot.*

seillon? — Vous savez bien, ce type de jeune idiot, de ce revenant de Pontoise, que Brasseur créa au théâtre du Palais-Royal dans la *Mariée du Mardi-Gras*, une folie carnavalesque de joyeuse mémoire.... — celui-là même qui répétait sans cesse : « Mon oncle, y n'dira rien, c'est certain, mais ma tante, c'est elle qui ne sera pas contente ! » et qui faisait rire aux larmes par ces simples mots?... — Parfaitement, vous y êtes. Eh bien ! ce Groseillon revit à l'heure qu'il est, au théâtre des Nouveautés, et c'est encore Brasseur qui le représente. L'histoire de son mariage n'est pas compliquée. M. Grangé, auteur de la *Mariée du Mardi-Gras*, a eu l'idée de donner une « suite » à cette farce carnavalesque, vingt ans (presque jour pour jour) après le grand succès qu'elle obtint, et il a fait de Groseillon une sorte de Pourceaugnac, qui vient à Paris chercher une épouse — tout juste à l'époque des jours gras. Au premier acte, nous sommes chez Godivier, un entrepreneur de bâtisses, très entreprenant avec les petites dames : c'est même pour cette raison que Godivier veut marier promptement sa fille. Une ingénue est encombrante chez un viveur de son espèce. Groseillon tombe juste à point chez lui : il a des fermes, du foin dans ses bottes, il est idiot, mais qu'est-ce que cela fait ! C'est un parti.

Godivier fera son gendre de Groseillon. Ce projet ne fait pas du tout l'affaire d'un jeune peintre, très épris de la fille de Godivier. Le peintre jure d'empêcher ce mariage, et il se jette sur Groseillon comme sur une proie ; il l'emmène chez des cocottes, et dans un bal masqué, lui fait croire qu'il épouse Mlle Godivier, tandis qu'il simule tout bonnement un mariage de haute fantaisie entre ledit Groseillon et une blanchisseuse qui est une vraie Groseillon femelle. Tout finit par des chansons, comme bien vous pensez, et, au troisième acte, c'est le rapin qui épouse l'héritière de Godivier. Groseillon retourne dans son village avec la reine du battoir, — et il sera accompagné d'un troisième personnage, un jeune dadais qui lui en fera voir de toutes les couleurs. Cette folie n'a point paru d'une drôlerie excessive ; le début en est lestement troussé, mais les auteurs se sont battus les flancs pour lui faire faire ses trois étapes. Le *Mariage de*

Groseillon n'obtint que vingt-neuf représentations. Brasseur y était « impayable » de bêtise, et il était fort bien secondé par Joumard, Berthelier et Numa.

19 Février. — Un prestidigitateur, M. Verbeck, se faisait applaudir, ce soir-là, sur la scène des Nouveautés, qui avait déjà vu le professeur Hermann.

OH! NANA! terminait le spectacle[1]. Folie sans prétention, qu'ont brossée à la hâte MM. Depré et Charles Clairville, les auteurs d'une amusante *Revue trop tard*, représentée, l'an dernier, au cercle Saint-Arnaud. MM. Depré et Charles Clairville donnaient, quinze jours auparavant, sur la scène.... de la Tour-d'Auvergne, un amusant petit acte intitulé : *la Crémaillère*, joué par M. Galipaux et Mlle Amel, que nous retrouverons un jour ou l'autre dans le *Théâtre de campagne* de M. Ollendorff. Et il y a tout juste huit jours (pas un de plus !) que Brasseur commandait cette parodie de *Nana* aux deux jeunes gens qui n'avaient pas seulement encore vu la pièce de MM. Busnach et Zola. Ces messieurs se rendaient le soir même à l'Ambigu et commençaient dès le lendemain à lire aux Nouveautés les premières scènes de cet acte qui a été écrit, appris, répété et joué en moins d'une semaine.... Les auteurs de *Oh ! Nana !* comptaient évidemment sur leurs interprètes, qui ne se sont pas donné grand'peine. Alexandre Guyon a pourtant fait rire en imitant Lacressonnière : « Que de honte, que de honte ! » Mais on attendait mieux des jeunes parodistes, qui ont déjà prouvé leur esprit et le prouveront encore. Jusqu'au revoir, messieurs !

9 Mars. — Première représentation de : **LE PARISIEN**, pièce en trois actes, de MM. Paul Ferrier, Vast et Ri-

1. Distribution. — Frère Philipp, *M. Berthelier*. — Prince Moins-Un, *M. Joumard*. — Comte Muf, *M. A. Guyon*. — Bibi, *M. Scipion*. — Père Choir, *M. Blanche*. — La vieille, *M. Berthet*. — Un contrôleur, *M. Vaunel*. — Nana, *Mlle Piccolo*. — Mme Bougon, *Mme Riva*. — Chien-Chien, *Mlle Debreux*.

COUARD[1]. — Dans un ancien vaudeville de Scribe, joué au Gymnase il y a une trentaine d'années et intitulé *Héloïse et Abélard*, on voit un personnage qu'on prend pour ce qu'il n'est pas et auquel on permet toutes les galanteries auprès des femmes; on est sûr d'avance que ces galanteries n'iront jamais bien loin. Nons avons lu la pièce : elle est fort amusante, écrite avec cette habileté, cette finesse et cette dextérité qu'il est beaucoup plus facile à nos auteurs d'aujourd'hui de plaisanter que d'égaler. Scribe a pourtant du bon, paraît-il, puisqu'il a fourni à MM. Vast et Ricouard (rien de réaliste dans leur cas d'aujourd'hui) l'idée d'un scénario qu'ils portèrent aux Nouveautés. Le scénario plut à Brasseur, qui leur indiqua immédiatement et leur présenta Paul Ferrier, comme un collaborateur en qui il avait pleine confiance. « Ecrivez d'abord votre pièce, leur dit M. Ferrier, et nous verrons après. » MM. Vast et Ricouard ne perdirent point de temps, et, en moins de huit jours, ils écrivirent d'un bout à l'autre leurs trois actes, que M. Paul Ferrier se chargea, à son tour, en vingt-quatre heures, de mettre au point, avec une expérience du théâtre qui lui permet désormais de jouer en double le rôle de Gondinet.

Voilà l'origine du *Parisien*, qui a obtenu un vif succès au boulevard des Italiens. Succès justifié en une certaine mesure, car cette pièce, excessivement *leste*, est *lestement* traitée et jouée avec un rare entrain par Joumard (deux salves d'applaudissements, au troisième acte, tout comme à la Comédie-Française, dont il a d'ailleurs fait partie), par Brasseur et Berthelier, représentant avec beaucoup de verve les deux négociants marseillais qui se disputent Abélard, et par un quatuor de jolies femmes, Mmes Bode et Darcourt, Debreux et Panot, qui sont parfois de fort agréables comédiennes. Nous avons accusé le succès. Il s'agit maintenant de braver

1. DISTRIBUTION. — Cambusat, *M. Brasseur.* — Babolin, *M. Berthelier.* — Frédéric, *M. Joumard.* — Annibal, *M. Scipion.* — Grégoire, *M. Blanche.* — Théodule, *M. Matrat.* — Paul, *M. Dubois.* — Le voiturier, *M. Prosper.* — Amélie, *Mlle Bode.* — Anaïs, *Mlle Juliette Darcourt.* — Dorothée, *Mlle Debreux.* — Hermance, *Mme Panot.* — Varenne, *Mme Justine.*

l'honnêteté pour vous dire la donnée de la pièce absolument égrillarde qu'on a bruyamment applaudie ce soir.

Nous sommes à Marseille. Cambusat junior (spécialité de conserves, *Au cardinal des mers*) est, comme tous les maris de Marseille, un mari jaloux. Pour surveiller sa femme, il va jusqu'à désirer une belle-mère. C'est dur comme remède, il le sait bien, mais au besoin il en passerait par là, quand, ô bonheur! il a trouvé mieux encore, en la personne d'un voyageur de commerce qui lui est chaleureusement recommandé par son ami Bolivard, de Paris. « Charmant jeune homme, dit le post-scriptum de la lettre; mais je dois t'avertir, en te recommandant le secret le plus absolu.... » Pas possible! fait Cambusat. Eh bien! on ne le dirait pas.... Et de peur que le voyageur de commerce n'ait l'idée de voyager, il songe à l'attacher à sa maison, ou pour mieux dire, à la garde de sa femme, en lui proposant six mille *ferme*. — Vous valez mieux que ça! s'écrie Babolin, le négociant rival, qui est aussi un mari des plus jaloux. Je vous offre sept mille francs. — Sept mille cinq cents. — Huit mille! — Huit mille cinq cents! Et après une scène d'enchéres qui est la joie du premier acte, Frédéric est adjugé pour douze mille francs à Cambusat. — Toutes les veines! murmure Babolin, qui n'a pas osé surenchérir encore. Et tout bas, à l'oreille de Frédéric : — Si jamais vous rompez avec Cambusat, rappelez-vous que je vous offre onze mille cinq cents francs avec les mêmes avantages.

Les mêmes avantages! Frédéric se demande ce qu'il a pu bien faire pour inspirer ainsi la confiance. Il se demande surtout pourquoi Cambusat a voulu le déguiser en Turc. — Ce Turc a excité une longue hilarité dans la salle, qui était vraiment en humeur de rire. — Mais, satisfait de sa nouvelle position, il reçoit les confidences de M[mes] Cambusat et Babolin, qui, toutes deux, se déclarent prêtes à écouter celui qui leur parlerait d'amour.... Nous dirons même que ce sont les brûlantes propositions de ces deux dames qui, à partir de la seconde moitié du second acte, ont décidé du succès. Les deux scènes sont, en effet, très finement faites dans une pièce un peu bien *grasse*, d'un esprit un peu bien *gros*. Frédéric laisse poser ces dames et fait chaleureu-

sement la cour à Mlle Cambusat, dont il gifle proprement le prétendu. « Quelle poigne! s'écrie Babolin. Est-ce que?... — « J'y pensais! » fait Cambusat, qui commence à avoir des doutes. Les doutes sont éclaircis par la confidence d'une bonne qui, par expérience, affirme à Cambusat que Frédéric a tout ce qu'il faut pour rendre heureuse sa jeune maîtresse. Frédéric épousera donc Mlle Cambusat. La qualité que lui a prêtée Bolivard n'est que la revanche d'une « fumisterie » d'autrefois. Telle est la pièce carabinée de sel et de poivre et bondée de mots à double entente, qui ne doivent certainement pas être entendus des familles. Ce qui nous plaît en elle, ce n'est pas le sujet essentiellement grivois, c'est la forme de comédie, tranchant avec ces pièces — dites vaudevilles à musique nouvelle, ou opérettes manquées, chantées par des étoiles de moyenne grandeur, — parmi lesquelles M. Brasseur a jusqu'à présent cherché sa voie. Qu'il s'en tienne donc au genre qui lui a si longtemps réussi au Palais-Royal, qu'il ne cherche plus les grandes machines faites pour le précipiter à la ruine en cas d'insuccès, et qu'il monte beaucoup de ces comédies — si faciles à monter — dont le *Parisien* est un type fort bien venu. Cette soirée a dû lui prouver que la comédie avait encore ses amateurs. *Quorum pars....*

18 Mai. — Première représentation (à ce théâtre) de la **BOITE A BIBI**, vaudeville en trois actes, de MM. Alfred Duru et Saint-Agnan Choler[1]. — Il y a quatre ans déjà que le Palais-Royal a représenté l'amusante bouffonnerie de MM. Duru et Saint-Agnan Choler. Cette folie obtint, à l'origine, un franc succès de rire, surtout pendant les premiers actes; le dernier seul fit long feu. On prétendit que les auteurs l'avaient refait six ou sept fois; peut-être eussent-ils

1. Distribution. — Cassegoul, *M. Brasseur*. — Arthur, *M. Joumard*. — De Groslait, *M. Édouard-Georges*. — Roquillon, *M. Blanche*. — Joseph, *M. Berthet*. — Baptiste, *M. Vaunel*. — Henriette, *Mlle Bode*. — Verandah, *Mlle J. Darcourt*. — Florine, *Mlle Debreux*. — Madeleine, *Mlle Gilberte*. — Bamboula, *Mlle Panot*.

dû le remanier encore : « Polissez-le sans cesse et le repolissez.... » a dit Boileau. Il y avait pourtant là des types fort amusants, qui auraient mérité d'être développés. Ainsi, celui du beau-père enchanté que son gendre ait « fait la noce » avant, ce qui l'empêchera de la faire après, et pressé de marier sa fille, pour s'en donner à son tour et se dédommager de ne pas s'être amusé pendant sa jeunesse. Gil Pérès avait fait de ce beau-père une de ses caricatures les plus fantasques. Citons encore le mari aveugle, comme toujours, jadis représenté par Lhéritier (le rôle est aujourd'hui revenu à Edouard-Georges), et surtout le serrurier réaliste et fantaisiste, qui fut l'un des triomphes de Brasseur.

Dès le second acte, la comédie se change en farce, un peu forcée et un peu compliquée par endroits, souvent aussi d'une drôlerie irrésistible. C'est là qu'on voit la « boîte à Bibi », qui donne son nom à la pièce. Cette boîte est une armoire dans laquelle Mme la baronne de Groslait cache régulièrement, — toutes les fois que survient par hasard le mari gêneur, — son amant Arthur, que les domestiques ont surnommé Bibi. Mais l'armoire ne suffit plus pour dérober la présence du bel Arthur, et ce n'est pas seulement un homme, c'est trois hommes : le beau-père, le gendre et le serrurier goguenard qui se fourrent dans les armoires, dans les coffres, sous les meubles, etc. Une partie de cache-cache invraisemblable et inénarrable.... Sans chercher à comprendre, le public a ri aux Nouveautés, comme il avait ri, il y a quelques années, au Palais-Royal, et s'est laissé prendre par une grosse gaîté, que nous nous faisons un plaisir de constater ici. — La clôture annuelle du théâtre a lieu le 5 juin. M. Brasseur a terminé par un éclat de rire sa saison théâtrale avec la *Boîte à Bibi*.

15 SEPTEMBRE. — Première représentation de la **VENTE DE TATA**, comédie en trois actes, de MM. ALFRED HENNEQUIN et ALBERT WOLFF[1]. — La *Vente* de *Tata*, cela signifie

1. DISTRIBUTION. — Arthur de la Tour-Penchée, *M. Brasseur*. — Baron Van Zuyderzée, *M. Berthelier*. — Gustave Mordoré, *M. Joumard*. — Gaston, *M. Scipion*. — Cyprien, *M. Vertin*. —

la vente du mobilier de Tata : on est prié de ne pas confondre. La vente du mobilier d'une cocotte — ou d'une belle petite, comme on dit à présent — est toujours un événement dans le monde de la haute gomme, et il est facile de comprendre pourquoi. Les unes accourent pour se rendre un compte exact du luxe d'une rivale; les autres pour rentrer en possession de quelque souvenir. Ce dernier point fait le fond de la comédie que le théâtre des Nouveautés a jouée ce soir. MM. Gaston, Gustave et Arthur ont reçu de Tata (qui est partie à l'improviste pour l'Amérique et qui a livré son appartement aux commissaires-priseurs) une lettre confidentielle, par laquelle ils apprennent — ô stupeur! — que leurs souvenirs d'amour remplissent les meubles de leur ancienne maîtresse, que les clefs de ces meubles ont été égarées, et que, s'ils veulent arracher les dits souvenirs à la curiosité parisienne, une seule chose leur reste à faire : c'est de surenchérir et d'acheter les meubles, coûte que coûte. Cette donnée un peu folle, un peu invraisemblable, doit être admise, afin que les auteurs tirent cent bouffonneries de cette extravagance même. Qu'arrive-t-il en effet? La paix de leur ménage et la sécurité de Tata les pousse à mettre enchères sur enchères; et Tata fera de sa vente la plus belle affaire de sa vie : d'autant plus belle, qu'un Hollandais, le baron Van Zuiderzée a promis le mobilier de la cocotte à une Zoé quelconque, et que ce Hollandais, possédant 600,000 livres de rente, ne recule point devant les prix les plus fantastiques. C'est même ce qui plonge MM. Gaston, Arthur et Gustave dans un profond désespoir. Les meubles et les souvenirs leur passent sous le nez, et vont orner un petit hôtel du boulevard Malesherbes. Pourtant, ils ne se tiennent pas pour battus; ils courent boulevard Malesherbes, et une lutte homérique commence. Le trio déconfit use de subterfuges sans nombre pour ravoir les fameux souvenirs que Tata leur a signalés, et il se heurte sans cesse au Hollandais, qui finit

Cobus, *M. Berthet.* — Fritel, *M. Dacheux.* — Henriette, *Mlle Bode.* — Zoé, *Mme Raymonde.* — Lucie, *Mlle Darcourt.* — Margot, *Mlle Panot.* — Arthurine, *Mlle Lucy-Jane.*

par voir en eux un trio de maris qu'il a trompés. A cette complication, nous tirons l'échelle. Nous ne suivrons pas plus longtemps MM. Hennequin et Albert Wolff dans l'odyssée qu'ils nous ont contée non sans verve et sans esprit. Il n'y a point de pièce, au sens propre du mot, mais qu'importe! Le public des Nouveautés est un public spécial, qui vient, entre deux bals ou entre deux actes d'Opéra, pour rire aux facéties de Brasseur et lorgner un joli minois. La *Vente de Tata* est rondement menée par le trio composé de MM. Brasseur, Joumard et Scipion. A côté d'eux, je citerai particulièrement M. Berthelier, qui a composé le personnage du Hollandais d'une façon très drôle et Mlle Raymonde tout à fait gentille dans le rôle d'une petite grue qui est forcée de se faire passer pour une femme mariée....

5 Novembre. — Première représentation de **LE JOUR ET LA NUIT**, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Albert Vanloo et Eugène Leterrier, musique de M. Charles Lecocq[1]. — Succès de musique et succès de débutante, succès d'interprétation et succès de pièce : tel est en quatre mots, placés par ordre, le bilan de cette soirée. On prête cette réponse — est-ce une pure méchanceté? — à l'un des auteurs du *Jour et la Nuit*, auquel on demandait en dernier lieu des nouvelles de la pièce : « Notre premier acte, c'est *Giroflé-Girofla;* notre second, la *Petite Mariée*, et notre troisième, la *Marjolaine*. Si avec cela nous n'avons pas un succès.... » Non

1. Distribution. — Picratès de Calabazas, *M. Brasseur*. — Braseiros, *M. Berthelier*. — Miguel, *M. E. Montaubry*. — Don Dégomez, *M. Scipion*. — Cristoval, *M. Matrat*. — Un soldat, *M. Dacheux*. — Gonzalès, *M. Prosper*. — Fernando, *M. Desnoyer*. — Henriquez, *M. Marietti*. — 1er alguazil, *M. Perron*. — 2e alguazil, *M. Mangeon*. — 3e alguazil, *M. Gadot*. — Manola, *Mlle Marguerite Ugalde*. — Béatrix, *Mlle Juliette Darcourt*. — Sanchette, *Mlle Piccolo*. — Lizarda, *Mlle Mauriane*. — Speranza, *Mme Lucy-Jane*. — Inès, *Mlle Panot*. — Paolo, *Mme Varennes*. — Juan, *Mme Dalbe*. — Pedro, *Mme Gabrielle*. — Medina, *Mlle Charbonnel*. — Rita, *Mme Patrick*. — Pablo, *Mme Freedéa*.

pas *avec* cela, mais *malgré* cela, MM. Vanloo et Leterrier ont eu le succès que nous n'avons plus qu'à constater. L'action se passe en Portugal, à l'époque de Louis XIII. Don Braseiro, baron de Tras les Montes, gouverneur d'une province dont le nom m'échappe, a chargé son fidèle Don Degomez d'aller à Lisbonne lui choisir une femme, — ce sera sa troisième, car le baron n'a pas volé son nom : c'est un véritable *brasier*. Don Degomez a fait les choses comme pour lui-même : la baronne est charmante, à ce qu'il paraît, car le mari ne la connaît pas plus que nous. Elle est encore en chemin quand on vient annoncer au gouverneur que les Espagnols viennent de faire invasion. Il lui faudra partir pour la guerre avant d'avoir vu sa femme ! « Tu me remplaceras.... pas trop ! » dit-il au jeune Miguel. A peine a-t-il quitté le château qu'arrive, morte de peur « comme un oiseau qui fuit, effarouché » la plus ravissante créole que l'on puisse imaginer. Manola (c'est le nom de cette jolie blonde) est poursuivie par le prince Picratès de Calabazas, premier ministre du roi de Portugal. Un premier ministre qui veut tout prendre et auquel on ne saurait rien refuser. Or, Manola est la fiancée de Miguel, qu'elle aime. Comment faire pour échapper au premier ministre? « J'ai une idée! s'écrie-t-elle. Faites-moi passer pour la baronne... » C'est, en effet, le meilleur moyen d'opposer un obstacle aux désirs du ministre; mais que va devenir la pauvrette, si le baron reparaît au château? Et le voici justement qui revient inopinément : — « Faites-moi le plaisir de ne m'attaquer que dans quelques jours, et vous aurez une prime de 5000 piastres, a-t-il dit au général ennemi. Et le général a accepté. — C'est un homme d'esprit. — Non, c'est un imbécile : il aurait dû me demander le double ! » Le retour du baron ne serait encore rien; mais voici la baronne, la véritable baronne, aussi brune que Manola est blonde. Heureusement que Béatrix est une amie d'enfance de ladite Manola, et qu'elle veut bien se prêter à la supercherie, au moyen de laquelle elle passera, le soir et en pleine obscurité, pour la femme du baron, tandis que durant le jour elle fera place à la blonde Manola, soustraite de la sorte à la poursuite du puissant ministre. J'en ai dit assez, je pense, pour vous

faire entendre ce que c'est que le *Jour et la Nuit*. Vous vous imaginez bien que la position fort embarrassante de la jeune Manola ne se prolongera pas au delà du troisième acte, et vous êtes persuadés d'avance qu'elle épousera son fiancé, Miguel, au nez du premier ministre, heureusement dégommé (cela se voit quelquefois), au moment où il allait se venger des deux amoureux.

Qui disait donc que M. Lecocq était « vidé »? Sa nouvelle partition est remplie de jolies choses : couplets lestement tournés, mélodies trouvées et ensembles tout à fait soignés.

Le jeune baryton Édouard Montaubry (le fils du ténor), obtenait le premier succès de la soirée en disant, fort joliment ma foi, le *Passez ma belle!* de l'introduction. Succès ensuite pour les couplets de Don Braseiro (Berthelier), partant pour la guerre au moment de recevoir sa femme :

Mon ami, sache qu'ici bas
Le temps perdu ne se rattrape pas....

On était prêt....
Et puis, on ne sait
Comment ça ce fait....
On n'est plus prêt!

Succès pour la première romance de Mlle Marguerite Ugalde :

Même sur ton cœur,
Mon ami j'ai peur....

à laquelle on n'a pas pris garde, et qui est peut-être la perle de la partition. Pour les couplets de Calabazas (Brasseur) : « Les femmes, il n'en faudrait pas! » qui semblent être la contre-partie de « Les femmes, il n'y a que ça! » d'Offenbach. Succès pour les longues jambes de Scipion (Don Dégomez); puis pour les jolis couplets : « Certainement, c'est bien charmant » que la salle a redemandés d'enthousiasme à Mlle Juliette Darcourt; pour le duetto : Tuons-nous! »; pour la prière en trio monosyllabique : « O grand saint Michel, » et pour le final à la Lune, très spirituellement traité par le compositeur. Un premier acte, dont l'excellente impression n'est effacée ni par le second, ni

même par le troisième de cette opérette, taillée décidément pour tenir longtemps l'affiche au boulevard des Italiens. On a fait fête aux couplets de Manola : « Voyez! elle est charmante », qui rappellent bien un peu les couplets de Rodolfo de la *Petite Mariée*, et la fête a pris les allures d'un triomphe avec la chanson militaire, que Mlle Ugalde débite d'une façon si amusante. Que dire du duo de la *Fauvette*, qui est un véritable bijou, de l'ensemble si scénique : « Qu'on remporte mon parasol! » de la chanson de la Charmeuse de serpents, — toutes choses que nous préférons infiniment pour notre part aux couplets : « Les Portugais sont toujours gais, qu'il fasse beau, qu'il fasse laid! » qui ont plu par leur vulgarité même et par le souvenir d'un air de *Giroflé-Girofla*. Le troisième acte, qui se joue dans le joli décor illuminé de la *posada*, tenue par une cabaretière remplie de distinction qui s'appelle Mlle Piccolo, a valu de nouvelles ovations à Mlle Ugalde, un muletier plein de verve et d'entrain, — la verve de sa mère, c'est tout dire! On a applaudi son *entrée*, on a applaudi le duetto : « Nous sommes deux amoureux qui courons la prétentaine »; la chanson du Muletier, que dit si gentiment Mlle Marguerite Ugalde; les couplets en duo du *Jour et la Nuit*, sans oublier le *Répétez-le-donc*, qu'on a naturellement fait « répéter » à l'excellent Berthelier. Interprétée d'une façon fort amusante et luxueusement montée, la pièce a réussi sans conteste, et quand le prince Picratès de Calabazas est revenu, tenant par la main la gentille Manola, toute la salle a applaudi la débutante et le directeur, qui a su découvrir une étoile de dix-huit ans, et mettre la main sur une bonne opérette en un temps où les bonnes opérettes se font de plus en plus rares.

Point n'est besoin d'ajouter que le *Jour et la Nuit* fera les beaux jours de l'année suivante, où nous le retrouverons en plein succès.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Fin Courant.	1		29
Les Parfums de Paris.	3		31
Une Ruse.	1	30 janvier	10

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de représ. pend. l'année.
La Cantinière	3	30 janvier	12
* *Le Mariage de Groseillon*. . .	3	10 février	29
* *Le Cornet*	1	13 février	114
* *Oh! Nana*	1	19 février	20
* *Le Parisien*	3	9 mars	70
La Boîte à Bibi.	3	18 mai	18
* *Le Parfait chasseur*	1	15 septembre	64
* *La Vente de Tata*.	3	15 septembre	48
* *Le Jour et la Nuit*	3	5 novembre	64
* *Les Terreurs de Dominique*.	1	23 novembre	39
M. Verbeck (prestidigitateur).			16

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE-COMIQUE[1]

C'est avec l'*Article* 7, de MM. Louis Bataille et Henri Feugère, accompagné d'un amusant petit acte des mêmes auteurs, intitulé *Histoire de femmes*, que s'ouvre l'année 1881. La centième représentation de l'*Article* 7 aura lieu le 14 février[2].

25 Février. — Première représentation des **NOCES D'ARGENT**, vaudeville en trois actes, de MM. Henri Cri-

1. Directeur : M. Montrouge.
2. Les auteurs en profitent pour libeller leurs invitations en vers, *presque* en vieux français :

D'une façon gente et folâtre,
Jeudi, viens avec nous t'esbattre
Au cabaret du Lyon d'Or.
A minuit jouxtant la demie,
Tu trouveras table servie.
Alentour, moult bons amis,
Revestus de leurs noirs habits
Voire.... mainte dame jolie,
En robe de cérémonie,
Au Lyon d'Or.

Pour y fester la centième,
D'ung fol article septième;
L'hostelier nous a promis,

SAFULLI et VICTOR BERNARD[1]. — Il y a un proverbe du seizième siècle qui déclare que « le diable fait des noces quand on trompe un avocat »; MM. Crisafulli et Bernard nous démontrent que le diable défait les noces d'argent, quand un dentiste trompe sa femme.... — Ceci n'est pas clair? — L'imbroglio auquel nous avons assisté ce soir n'est pas non plus très clair; et il est assez difficile de le conter par-dessus le marché. Essayons, pourtant... Figurez-vous un dentiste et sa femme.... — M. et Mme Montrouge? — Naturellement. L'anniversaire de leur mariage arrive. Il y a vingt-cinq ans que M. et Mme Pavillon sont unis, et il se passe entre eux une scène analogue à celle qui est contenue dans un couplet de la chanson de *Monsieur et Madame Denis.* — Le couplet où Mme Denis veut, et où M. Denis ne...? — Vous y êtes. Seulement, Mme Pavillon s'y prend tout autrement que Mme Denis. Elle essaie de reconquérir son époux, à la suite d'un excellent repas où.... Vous suivez mon raisonnement? Or, M. Denis — je veux dire M. Pavillon — a une intrigue avec une certaine Léa, qui lui fait savoir, le soir même dudit anniversaire, qu'elle a terriblement mal

Mets délicats et vins choisis :
La gaîté coulant à plein verre.
Nous nous esclafferons, j'espère,
Au Lyon d'Or.

Il est convenu qu'après boire,
On doit dire une grosse histoire;
Ou chanter joyeux lai d'amour;
Et quand reparaistra le jour,
Reprenant le masque farouche
Ung, chacun gagnera sa couche,
Au Lyt on dort!

Illustré d'une adorable vignette représentant la taverne du *Lion d'Or*, le dit programme a été rempli de tout point. On a joyeusement fêté la centième de l'*Article 7*, en compagnie des auteurs, L. Bataille et H. Feugère, de M. et Mme Montrouge, et de leur gentille troupe de l'Athénée-Comique.

1. DISTRIBUTION. — Pavillon, *M. Montrouge.* — Lucioli, *M. Allart.* — De Pontvert, *M. Howey.* — Bavollié, *M. Roucoux.* — Joseph, *M. Stephen.* — Héloïse, *Mme Macé-Montrouge.* — Léa, *Mlle Liona-Cellié.* — Léonide, *Mlle Andrieu.* — Justine, *Mlle Delaunay.*

« à sa dent du fond ». Cette phrase est un signal. M. Pavillon s'esquive en dépit de toutes les chausses-trappes amoureuses que lui tend sa moitié. Au second acte, nous sommes chez Léa. Ce n'est plus de M. et Mme Denis qu'il s'agit, ni des noces d'argent d'ailleurs, mais bien du *Domino noir*.... — Du *Domino noir?* — Oui. Mme Pavillon soudoie Justine, la femme de chambre de Léa, et apparaît en bonne normande. Elle essaie d'empêcher son mari de *causer* avec la maîtresse de céans, et si elle n'arrive à son but qu'à la fin du troisième acte, c'est que les pièces en deux actes sont aujourd'hui plus démonétisées que la monnaie papale. La pièce de MM. Crisafulli et Bernard manque un peu d'originalité. On y trouve le faux prince russe, les portes chères à M. Hennequin, et bien d'autres choses connues; mais le tout est si gaillardement joué par M. et Mme Montrouge, que, ma foi! l'on n'a pas la moindre envie de chercher noise aux auteurs.

Le 11 mai, a eu lieu la dernière représentation des *Noces d'argent*. Le 13, on reprend **MONSIEUR**, comédie-bouffe en trois actes, de MM. ARMAND SILVESTRE et PAUL BURANI. — Jusqu'à présent, tout était remarquablement réglé au théâtre que dirige M. Montrouge. Tous les quatre mois, la critique était conviée à la représentation d'une œuvre que le directeur maintenait cent vingt fois sur l'affiche, sans le moindre souci des blâmes ou des éloges formulés à la « première », et le public, peu au courant des trafics dramatiques, pouvait se demander parfois comment l'Athénée-Comique avait le privilège de ces succès irrémédiablement centenaires. Aujourd'hui, les choses semblent devoir subir une légère modification. Après avoir joué pendant quatre ou cinq mois une pièce intitulée : *Monsieur*, ou *Madame*, ou *Chose*, le directeur organisera une seconde série de représentations, tout comme Carnot « organisait la victoire ». Il serait trop long d'entrer dans les nombreuses considérations, d'ordre inférieur d'ailleurs, qui permettent à un directeur d'agir de la sorte; et il nous suffira désormais de faire ici un bulletin sommaire des soirées de M. Montrouge. *Monsieur*, avec ses épices, ses mots risqués, ses situations drôles et ses interprètes comiques, a retrouvé le même accueil qu'au commencement

du précédent hiver. M. Armand Silvestre, tout en taillant ses trois actes sur le patron ordinaire du lieu, tout en faisant de la littérature légère, s'est souvenu qu'il était un artiste dans l'art d'écrire ; et çà et là on reconnaît la main d'un maître ouvrier, celle du charmant auteur des *Farces de mon ami Jacques*, un pur bijou ! Ce qu'il faut souligner surtout, c'est l'interprétation : M. et Mme Montrouge, avec leur verve endiablée et leur jeu fantasque, mêlant un certain ragoût aux élucubrations qu'ils produisent ; et, à côté d'eux, cette fois, on peut louer M. Allart, qui a composé avec beaucoup de soin le personnage d'un juif à la piste des séparations de corps. — Mais, enfin, monsieur, pourquoi ce dévouement, ce zèle, à séparer ainsi les gens qui se sont juré fidélité devant M. le maire ? lui dit Mme Montrouge. — J'ai été marié, madame !

L'Athénée ferme le 15 juin, après avoir donné, la veille, une représentation extraordinaire au bénéfice de M. Masson-Prétet, secrétaire du théâtre, avec le concours de Mmes Macé-Montrouge, Bade, Chantelle, Berthier, Liona-Cellié, Andrieux, Judith, Mercédès, et de MM. Caron et Ponsard (de l'Opéra), Montrouge, Paul Legrand, Montaubry fils, Galipaux, Howey, Allart, Duhamel, Roucoux, Bellucci, Stéphen, etc.

La réouverture aura lieu le 21 septembre avec la reprise du joyeux *Cabinet Piperlin*, cette pièce en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Paul Burani, qui fut, à l'origine, accueillie par un large éclat de rire. L'interprétation est restée la même qu'à la création. Montrouge est un Piperlin désopilant, et Mme Macé-Montrouge, une colombe fantasque, exubérante de gestes, d'intonations variées et de roulements d'yeux assassins. A côté du couple directorial, on peut citer MM. Allart, Lacombe et Duhamel, qui, d'ailleurs, sont de toutes ces fêtes. Sans oublier même — c'est pure galanterie de notre part — Mmes Chantelle, Judith et Mercédès. — Le 15 décembre autre souper, au cabaret du *Lyon d'Or*, offert cette fois aux artistes par MM. Montrouge, Hippolyte Raymond et Paul Burani, en l'honneur de la 300e représentation du *Cabinet Piperlin*, — cette charmante comédie étant le plus grand succès du théâtre de l'Athénée-Co-

mique, qui compte à son répertoire plus d'une réjouissante bouffonnerie. On a toasté et l'on a ri, on a sauté, et l'on s'est, en somme, beaucoup amusé à propos d'une pièce aussi amusante que celle dont on célébrait, ce soir-là, la 300e représentation.

29 Décembre. — Première représentation de **LE LAPIN**, comédie-bouffe, en trois actes, de MM. Bataille et Feugère[1]. — En bon français, le lapin est un animal dont la culture, intelligemment comprise, peut rapporter 3000 francs de rente — et même moins. En argot de cocher de bonne maison, c'est le voyageur qu'on prend en contrebande pendant que Monsieur ou Madame sont en visite : ce sont les petits bénéfices de Jean. Pourquoi ce nom de lapin est-il appliqué au susdit voyageur, c'est ce que nous ne savons pas, et les auteurs de la joyeuse comédie de l'Athénée auraient bien fait de nous l'apprendre. Passons, comme dit si drôlement dans la pièce Mme Macé-Montrouge, et va pour lapin. Mais comment raconter clairement à nos lecteurs cet imbroglio fantaisiste? Essayons.... Eh bien, non! Nous y renonçons. Nous venons de rêver un instant au moyen de débrouiller cet écheveau, et il nous semble impossible d'y arriver. Bien habiles seront ceux qui y parviendront. Il y a là dedans une histoire d'enfants naturels, de maris trompés, de général nicaraguais, proche parent de celui que nous avons déjà vu dans *Doit-on le dire?* et bien d'autres choses encore. Mais, au fait, il y a quelques points de ressemblance entre le *Lapin* et cette amusante comédie du Palais-Royal. Vous vous rappelez sans doute le drôle de tic que Brasseur avait inventé pour jouer ce rôle de général de fer-blanc? Duhamel en a trouvé un autre dont il a également gratifié son général. Au troisième acte de *Doit-on le dire?* l'amant — le général — poursuit le mari à coups de revolver. Ici

1. Distribution. — Champignol, *M. Montrouge.* — Jean, *M. Lacombe.* — Le général Grattemboul, *M. Duhamel.* — Ratabour, *M. Bellucci.* — Stéphen, *M. Mary.* — Max, *M. Roucoux.* — Cyprien, *M. Stephen.* — Olympe, *Mme Montrouge.* — Cécile, *Mlle Judith.* — Angèle, *Mlle D'Horline.*

la situation se retrouve identique. Mais à quoi bon chicaner les auteurs du *Lapin*, à propos de quelques ressemblances? Si embrouillée qu'elle soit, leur pièce est vraiment drôle, et elle aurait eu beaucoup plus de succès, si, le soir de la première, les rôles avaient été mieux sus.... Quand, dans ces sortes de pièces, les artistes ne mènent pas l'action au pas de charge, quand ils s'embrouillent, l'auditoire perd le fil, et alors c'est à ne plus s'y reconnaître. C'est ce qui s'est produit le premier soir au troisième acte du *Lapin*, et voilà pourquoi le succès, qui s'annonçait très vif, a été moins éclatant. Mais nous sommes persuadé qu'il sera complet aux représentations suivantes. Comment pourrait-il en être autrement, d'ailleurs, avec le couple Moutrouge, si amusant et si bien secondé par MM. Lacombe, Duhamel et Roucoux?

	Nombre d'actes	Date de la Ire représ. ou de la reprise	Nombre de représ. pend. l'année
Histoire de Femmes.	1		102
L'article 7.	3		49
* *Les Noces d'Argent*.	3	25 février	76
Gredin de Sapeur.	1		51
Monsieur.	3	13 mai	33
Le Cabinet Piperlin.	3	21 septembre	98
* *Le Lapin*.	3	29 décembre	3

THÉATRE DE CLUNY

Le théâtre Cluny commence l'année avec le drame, sous la direction de M. Talien, et la terminera, sous celle de M. Taillefer, par le vaudeville, après avoir passé par l'opérette.

A la reprise des *Orphelins du Pont Notre-Dame* succède, le 29 janvier, la première représentation de **PASCAL FARGEAU**, drame en un acte, de M. JULES DE MARTHOLD, et la reprise de **JARVIS L'HONNÊTE HOMME**, drame en trois actes, de M. CHARLES LAFONT.

10 FÉVRIER. — Première représentation de la **FILLE DE LOVELACE**, drame en cinq actes, de feu LAFERRIÈRE et de MM. LÉON et FRANTZ BEAUVALLET[1]. — La *Fille de Lovelace* est aussi celle de Clarisse Harlowe, qu'on est en train d'enterrer au début du drame. Le colonel Morden, vengeur de sa cousine Clarisse, provoque Lovelace, le laisse pour mort et élève comme sienne la fille du séducteur. A l'acte suivant, Morden revient d'Amérique avec sa fille Anna et la

1. DISTRIBUTION. — Le colonel Morden, *M. Talien*. — Lovelace, *M. Laclaindière*. — Stephen, *M. Osmont*. — La Broussaille, *M. Vavasseur*. — Tourville, *M. Nerssant*. — Stopnick, *M. Boscher*. — Blackbull, *M. Vorms*. — Mistress Burck, *Mme R. Lemonnier*. — Miss Hélène, *Mlle Rose Thé*. — Miss Anna, *Mlle Andrieu*. — Lady Mortimer, *Mlle C. Bernier*.

fille de Clarisse, miss Hélène. Ils rencontrent dans l'hôtel sir Stephen, qui aime Hélène, et aussi Lovelace, qui s'est amendé, va devenir *pair* et raconte dans un monologue qu'il est devenu athée. Le troisième acte l'amène à Harlowe, où il vient déposer des fleurs sur la tombe de Clarisse. Nous sommes dans le cottage de Morden. Ce dernier est fort contrarié de la demande de la main d'Hélène que lui fait Stephen. Il va falloir révéler sa naissance. Suit une scène entre Hélène et son père, qu'elle ne connait pas, et qui est ému à sa voix (celle du sang). Morden arrive, injurie celui qui l'a mal tué et le chasse, soupçonnant qu'il veut séduire Hélène. Lovelace part menaçant et redevient l'ancien viveur d'autrefois. Il corrompt Stephen et lui persuade qu'il faut non pas épouser, mais enlever celle qu'il aime. Ce qui a lieu, après une scène violente, dans laquelle, Hélène outrage son père, qu'elle ne connait toujours point. Morden apprend la chose à Lovelace, qui veut sauver sa fille.

Il arrive à temps, au cinquième acte, pour empêcher Stephen d'user de violence. Morden fait reconnaître son vrai père à Hélène, qui se jette dans ses bras et pardonne à Stephen. Mais comme le criminel séducteur de Clarisse doit être puni de son passé, un vaurien, qui croit à tort qu'il a séduit sa maîtresse, le tue d'un coup de pistolet. Et allez donc! Tel est, succinctement, ce drame, qui a suffisamment réussi, et qui a valu de chaleureux bravos à M. Talien, très digne et très convaincu en colonel Morden, à Mlle Rose Thé, gracieuse dans les scènes de comédie, tour à tour touchante et passionnée dans les scènes dramatiques du rôle d'Hélène, et à M. Laclaindière, un Lovelace un peu emphatique toutefois. La partie comique est rondement menée par Mme R. Lemonnier, dont on a bissé la ronde, et par M. Vavasseur, un domestique comme on n'en voit guère.

Après la *Fille de Lovelace* viendra, le 5 mars, la reprise de l'**AVEUGLE**; puis le 26 mars, celle de **IL Y A SEIZE ANS**, ou **LES INCENDIAIRES**; puis, le 17 avril, celle de la **PIE VOLEUSE**, ou **LA SERVANTE DE PALAISEAU**[1], drame en cinq actes, de MM. CAIGNEZ et DAUBIGNY.

1. DISTRIBUTION. — Gervais, *M. Boscher*. — Le Bailli, *M. Va-*

9 Mai. — Première représentation de la **BIGOTE**, pièce en quatre actes, de MM. Jules André et Davelines[1]. — Ursule a remplacé chez son frère, pour la direction des consciences.... et de la maison, la femme qu'il a perdue; elle taille, elle coupe, elle rogne.... le tout à sa fantaisie. Elle fait plier les genoux, courber les fronts. La « bigote » est la maîtresse de céans. Un baiser.... bien inoffensif donné près d'un bosquet par M. Pradelle sur la main de Mme Louise de Trézel, et surpris par un jeune néophyte en rupture de séminaire, a suffi pour mettre toute la sacristie en émoi. Grande est l'indignation d'Ursule, qui ne permettra pas que « des alliances monstrueuses se nouent dans sa maison »; elle avertira indirectement de Trézel de l'indigne conduite de Louise, dont la conscience immaculée est plus blanche que la blanche hermine. Menacée de perdre l'affection de son mari, Mme de Trézel croit avoir conjuré d'irréparables malheurs en obtenant devant tous, de la bouche même de M. Pradelle, une déclaration sincère de son amour pour Julie, sa sœur. Mais la « bigote » est là, plus enragée que jamais, et voulant à toute force sauver les âmes malgré elles. Julie donne rendez-vous au jeune homme, qu'Ursule a consigné à la porte de la maison. Trézel a connaissance de la lettre, surprend le jeune homme auprès de sa femme et le prend pour son amant. Sa colère ne connaît plus de bornes : il veut laver dans le sang de Pradelle la perte de son honneur. Julie et sa famille arrivent assez à temps pour l'empêcher de commettre un crime aussi injuste qu'épouvantable. L'erreur se découvre, chacun a pardonné et tout le monde vivra heureux, sauf la « bigote », qui ira exercer ailleurs sa funeste influence. Un sujet peu neuf, des moyens de comé-

vasseur. — Richard, *M. Prika*. — Evrard, *M. Hodin*. — Isaac, *M. Fabre*. — Blaisot, *M. Hérissier*. — Francœur, *M. Aubry*. — Bertrand, *M. Vorms*. — Georget, *M. Desmaret*. — Annette, *Mlle Rose Thé*. — Julienne, *Mme Lefrançais*.

1. Distribution. — De Trézel, *M. Mersant*. — Trémont, *M. Vavasseur*. — Pradelle, *M. Boscher*. — Gaston, *M. Prika*. — Un bedeau, *M. Meryssel*. — Ursule, *Mme Solesmes*. — Julie, *Mme Rose Thé*. — Louise, *Mme Harris*. — Un enfant, *la petite Ducastel*.

die connus et usés, un dialogue inutile, un style enfantin : tel est en peu de mots le jugement qu'on peut porter sur cette comédie mort-née, accueillie par les huées du public. Plaignons les artistes, auxquels il était bien permis de perdre la tête au milieu d'une semblable bagarre ; plaignons surtout Mlle Rose Thé et M. Vavasseur, qui méritaient certainement mieux que leurs rôles ; plaignons même les auteurs, dont la médiocre comédie méritait pourtant d'être écoutée.

Le 20 mai, la troupe des Bouffes du Nord vient jouer sur la scène du boulevard Saint-Germain les **DEUX MERLES BLANCS**, de MM. Labiche et Delacour, et le **BÉNÉFICIAIRE** (scènes de la vie de théâtre), vaudeville en cinq tableaux, du répertoire de l'ancien Gymnase. Le 1er juin, c'est la troupe des Folies-Dramatiques (MM. Maugé, Luco, Lepers, Urbain, Mmes Vernon, Solhia) qui viendra jouer les **CLOCHES DE CORNEVILLE.**

Le théâtre a changé de propriétaire le 1er juin : M. Talien a cédé son bail à M. Taillefer, un jeune artiste qui a chanté l'opérette en Amérique et dans les provinces françaises, et qui a épousé, il y a quelques années, Mlle Pauline Luigini, la créatrice de *Mme Angot* à Bruxelles. Le 6 juillet a lieu la clôture annuelle. La réouverture aura lieu le 30 août, avec les **BRACONNIERS**, opéra-bouffe en trois actes, de Jacques Offenbach, remis à la scène par les auteurs de la pièce : MM. Chivot et Duru. — L'opérette semblait installée au Théâtre-Cluny, et non sans succès, car cette première soirée était excellente. C'est avec un ouvrage qui ne réussit qu'à demi aux Variétés, huit ans auparavant, que le nouveau directeur a rouvert la salle du boulevard Saint-Germain, heureusement restaurée. Pourquoi ce demi-succès, alors, d'une aimable opérette, dont la reprise nous a fait plaisir à tous ce soir ? La partition des *Braconniers* n'avait-elle pas les qualités qui, sur la même scène, avaient fait la fortune de la *Grande-Duchesse*, de *Barbe-Bleue*, de la *Belle-Hélène*, etc. La nouvelle œuvre d'Offenbach n'avait-elle pas, comme ses aînées, cette même fécondité prodigieuse de motifs dansants, de rythmes entraînants, cette verve endiablée qui est comme la marque de fabrique du maëstro, et que les

imitateurs se sont, pendant longtemps, vainement efforcés de contrefaire? N'était-ce pas, chez Offenbach, un don naturel vraiment extraordinaire, — quand on songe au nombre incalculable d'ouvrages qui sont sortis de son cerveau sans l'avoir jamais épuisé? L'auteur des *Braconniers* n'a-t-il pas, pendant plus de vingt ans, écrit deux ou trois opéras, et même quatre opéras-bouffes par saison, sans que sa muse inspiratrice lui ait fait une seule fois défaut? Certes, les générations futures auront de quoi danser avec toutes les polkas, valses et quadrilles qu'Offenbach leur aura laissés. Le libretto des *Braconniers* est amusant. On sait que le moyen favori de MM. Chivot et Duru, c'est le quiproquo. A cet effet, ils partent d'une donnée impossible, comme nous sommes habitués d'en trouver, même dans les opéras-comiques, et ils en déduisent une série de situations qui ne cessent pas de tenir en éveil la gaieté du public. Ne cherchez pas, dans les *Braconniers*, des scènes de braconnage : on n'y tire pas un coup de fusil, on n'y tend ni lacet, ni filet, on n'exhibe pas même une pièce de gibier empaillée ou en carton. Après les premières scènes, qui servent de prologue, tout se réduit, d'une part, à mettre la main sur le fameux Rastamagnac, cousin du Falsacappa des *Brigands*, et d'autre part, à le sauver par toutes les ruses possibles, puis, quand il est justement reconnu pour le propriétaire des biens qu'il a si galamment ravagés, à lui en escamoter la moitié.

Rastamagnac, c'est une jeune fille, Mlle de Birague, dont le père a été dépossédé de ses domaines par son parent, le comte de Campistrous, gouverneur du pays de Bigorre. Pendant que le père plaide son procès à Paris, la fille vit aux dépens du gibier qui lui appartient : elle se fait seconder par ses nombreux amis : un aubergiste sert de recéleur; Ginetta, la sœur de lait de la noble demoiselle, l'aide à dépister les gardes-chasse. Une première fois, Bibletto sort d'une cave sous les habits de son vrai sexe, tandis que ses amis font semblant de continuer la sérénade donnée à Ginetta, qui vient d'épouser Marcassou, le marchand de mulets. Furieux (il n'y a pas de quoi!) de se voir troublé dans les prémices de sa félicité conjugale, Marcassou des-

cend dans la rue distribuer des coups de trique, et se fait enfermer dans la cave. Ginetta, délaissée, comme Madeleine dans le *Postillon de Lonjumeau*, retourne chez son oncle, le barbier Carmagnasse. Là, elle fait passer Bibletto, tantôt pour son mari Marcassou, tantôt pour la sœur de Bibletto, — dont Éléonor, le fils du gouverneur, est devenu amoureux. Elle se refuse de reconnaître le vrai Marcassou, quand celui-ci vient à son tour; il est pris pour Rastamagnac; il veut faire arrêter le braconnier, qu'il croit chasser sur ses terres matrimoniales; mais il finit par être arrêté lui-même et serait pendu, si au même instant le gouverneur ne recevait la nouvelle qu'il a perdu son procès et que le vrai possesseur des biens s'est fait braconnier. Dès lors, il installe Marcassou au château, l'entoure de soins, et les quiproquos continuent de toutes parts jusqu'à ce que Marcassou reprenne sa femme et que M[lle] de Birague épouse Éléonor de Campistrous. Y êtes-vous? Maintenant que je vous ai rappelé le livret, revenons à la musique. Jamais Offenbach n'avait montré plus de verve, d'adresse et de finesse. On s'en aperçoit dès les premiers morceaux. Je citerai seulement la jolie sérénade et le finale du premier acte, très scénique, comme tout ce qu'a fait Offenbach.

L'acte le plus gai, comme le meilleur pour la musique, c'est le second. Il y a d'abord les couplets de Ginetta : « Je rase, je rase », dont l'accompagnement imitatif des flûtes exécutant en tierce un trait chromatique frôle l'oreille avec la délicatesse de la gentille barbière maniant le rasoir; puis le duo dont le refrain : « Je ne me souviens pas » est d'un effet charmant; un quintette comique et d'une très bonne facture; un quatuor d'hommes, dont les effets bouffes sont du même genre que le célèbre *Tira, tira! Batti, batti!* du trio des apothicaires de *Crispino*; puis, après une fort jolie mélodie de Bibletto, le finale où le compositeur a non seulement chargé spirituellement, comme en d'autres occasions, les finales de facture conventionnelle, mais encore donné à l'action scénique tout l'entrain qu'elle demandait; un chœur de gardes-chasse, avec un refrain dit à bouche fermée par les femmes en costume masculin, — et encore un grand nombre de ces morceaux réussis, que le père d'*Orphée*

aux enfers et l'auteur des *Contes d'Hoffmann* a semés avec une prodigalité de millionnaire dans chacune de ses nombreuses partitions. Les interprètes de Cluny ont été à la hauteur de leur tâche. Citons en première ligne Mme Pauline Luigini, qui n'a fait que passer à la Renaissance, il y a quelques années, et eut l'honneur de créer à Bruxelles Clairette, de la *Fille de Mme Angot* et *Giroflé-Girofla*, -- et Mlle Mary-Albert, que nous avons déjà applaudie aux Bouffes et aux Variétés, où elle reprenait en dernier lieu Métella, de la *Vie parisienne*. Mlle Mary-Albert nous revient, d'une longue tournée d'Amérique, chargée des lauriers qu'elle a cueillis à New-York, à la Havane, à Mexico et à Rio-de-Janeiro, en jouant avec le plus grand succès la *Camargo*, *Madame Favart*, la *Fille du Tambour major* et toutes les opérettes nouvelles. Mme Pauline Luigini s'est tirée en chanteuse accomplie du rôle de Bibletto, par lequel débuta jadis Mlle Heilbron, et Mlle Mary-Albert, dont les progrès sont notables, a fait joliment valoir celui de Ginetta, que créa Mlle Zulma-Bouffar. Citons aussi M. Mesmacker, une amusante ganache; M. Guy un nigaudinos assez réussi, et un nouveau venu, M. de Kernel, qui succédait à Dupuis, dans le rôle de Marcassou, et ferait incontestablement plus d'effet s'il voulait en moins faire. N'oublions pas l'orchestre, plein de bonne volonté, que conduit avec amour un vieux routier du bâton, M. J. Luigini. Nous avons vu M. Luigini à l'œuvre, au Théâtre-Lyrique de la salle Ventadour, où il dirigeait l'orchestre, lors des représentations du *Capitaine Fracasse*, et des *Amants de Vérone*, et dernièrement encore, à l'Opéra-Populaire du Château-d'Eau, lors du *Trouvère* et de l'entreprise de M. Millet.

25 Octobre. — Première représentation de **FAUBLAS**, opéra-comique en trois actes, de MM. Edouard Cadol et Georges Duval, musique de M. François Luigini[1]. —

1. Distribution. — Le chevalier de Faublas, *Mme P. Luigini*. — Le marquis de Bressac, *M. Jaeger*. — Le comte de Lignolles, — *M. Guy*. — Rosemberg, *M. Noé*. — Le baron de Faublas, *M. Ducos*. — La Jeunesse, *M. Martin*. — L'exempt, *M. Lecœur*. — Un

Contrairement à l'annonce faite, à l'issue de la soirée, par l'un des artistes de Cluny, M. Mesmacker, je « déchire le voile de l'anonyme », et donne le nom des librettistes de *Faublas*, que ces messieurs ont jugé à propos de retirer de l'affiche au dernier moment.

S'effacer devant un insuccès presque certain, est-ce là de la bravoure? Adresser aux journaux une lettre « signée » pour dire qu' « on ne signera pas », La Palisse ni Gribouille, n'auraient assurément rien trouvé de mieux. Donc, nous refusons de nous associer à cette « la palissade » de deux hommes d'esprit, qui se sont trompés deux fois, la première en écrivant *Faublas*, et la seconde, en s'imaginant que, si leur pièce n'était pas bonne, c'était qu'elle n'était point sue

Pour sue, elle l'était, ce nous semble, aussi bien sous le rapport des paroles, que sous celui de la musique, et pour luxueusement montée par la direction, elle l'était assurément. Décors convenables et jolis costumes, rien n'y manque, et quoi qu'en pensent MM. Cadol et Georges Duval (jamais contents, ces auteurs!) M. Taillefer a fait les choses comme pour lui, puisqu'il travaillait pour son beau-père, M. François Luigini, l'auteur de la musique italienne et trop souvent banale de *Faublas*, et pour sa femme, Mme Pauline Luigini, qui joue avec entrain et chante d'une voix agréablement timbrée, encore que bien chevrotante le rôle du petit mauvais sujet. On n'entend pas un traître mot de ce que dit Mme Luigini. On comprend mieux ce que dit Mlle Clary : de là vient le succès qu'on a fait à ses couplets du troisième acte, succès qu'une salle gouailleuse s'est plu à exagérer par un *ter* purement ironique. Triste poème et pauvre musique. Les *Braconniers* nous avaient permis de mieux augurer de la nouvelle direction. Il est fâcheux de voir un théâtre tomber dans la pièce de famille : quand il en arrive là, c'est qu'il est bien malade....

Après trois représentations de cet infortuné *Faublas*, on revenait aux *Braconniers*[1], qu'on jouait encore jusqu'au 3 no-

officier, *M. Marcel*. — Mme de Bressac, *Mlle Clary*. — Mme de Lignolles, *Mlle Jeanne Achart*. — Justine, *Mlle Ghinassi.*

1. Mlle Mary-Albert et M. de Kernel ont été remplacés, dans les

vembre; après quoi, renonçant provisoirement à l'opérette et licenciant son orchestre, M. Taillefer reprenait simplement les **BOUSSIGNEUL**, vaudeville en trois actes, de MM. GASTON MAROT, POUILLON et ÉDOUARD PHILIPPE. — Les *Boussigneul* sont en train de devenir providentiels : ce sont eux qui sauvent les directeurs dans l'embarras. Il y a deux ans, des artistes se réunissent, pendant l'été, pour exploiter les Folies-Dramatiques. — Que pourrions-nous jouer, se demandent-ils? — Les *Boussigneul.* — Au mois de juin dernier, un audacieux ouvre les Fantaisies-Parisiennes — *aliàs* Beaumarchais — et remonte les *Boussigneul*.... Toujours les *Boussigneul!* Enfin *Faublas* n'ayant pas réussi et le succès des *Braconniers* étant épuisé, M. Taillefer fait appel aux mêmes *Boussigneul.* Encore les *Boussigneul!* La pièce a réussi d'ailleurs; elle a été montée un peu hâtivement, mais, dans quelques jours, il n'y paraîtra plus, grâce à Mmes Ghinassi et Luther; grâce surtout à M. Guy, à M. Galabert, et à M. Mesmacker. Les *Boussigneul* seront joués jusqu'au 5 décembre. Le 6, nouvel emprunt au répertoire des Folies-Dramatiques. C'était au tour de la *Fille du Tambour-Major* de passer l'eau et de venir solliciter les applaudissements des habitants de la rive gauche. La charmante Stella a trouvé boulevard Saint-Germain un accueil aussi sympathique que celui qu'elle avait trouvé boulevard Saint-Martin. La pièce est réellement amusante; il était évident qu'elle devait plaire. Le succès reposait seul sur l'interprétation nouvelle. Elle est aussi bien que possible, sans valoir naturellement celle de la création, aux Folies-Dramatiques, qui était excellente. Nous ne ferons d'ailleurs que cette comparaison de l'ensemble, sans l'étendre aux personnes. Mme Pauline Luigini est charmante dans ses costumes; elle a pourtant mieux joué son rôle qu'elle ne l'a chanté. Elle a montré beaucoup de gaieté et d'entrain : mais la voix nous a paru très fatiguée; l'effort était visible, et si Mme Luigini veut être sincère, elle conviendra que le succès de *commande* qui lui a été fait n'était pas entièrement mérité.

rôles de Ginetta et de Marcassou par Mlle Clary et par M. Alexandre Noé.

Gageons qu'elle ne conviendra de rien du tout! — Enfin, une revanche à prendre — et qui sera prise, nous en sommes certain. M[lle] Luther est une séduisante vivandière. Elle a très gentiment détaillé la chanson de l'Ane et crânement enlevé les couplets du second acte. M[lle] Claudia a remporté un succès très mérité dans le rôle de la duchesse della Volta. Une belle voix, que nous avions déjà entendue aux Bouffes et aux Variétés. Elle a chanté d'une manière très amusante le duo de la Confession, dans lequel M. Gobereau lui a comiquement donné la réplique. Le père Montbabor manque un peu de gaieté dans les autres parties du rôle ; il pousse trop à la larme, dans les scènes touchantes. La note émue d'une opérette demande plus de discrétion. M. Guy est réellement très amusant dans le rôle de Griolet. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs qu'il endossait l'uniforme du jeune tapin, il avait remplacé un moment Simon-Max, aux Folies-Dramatiques. M. Guy a de la jeunesse, de la gaieté, de l'entrain.... et du jarret. D'un bond, il sauterait, je crois, sur le plumet du tambour-major. Il s'est fait applaudir par toute la salle, en compagnie de M. Mesmaker, le vieux duc myope, aux *gaffes* inénarrables et de M. Alexandre Noé, un excellent lieutenant Robert. C'est un bon chanteur qui devrait être, il nous semble, sur une scène plus importante.

28 Décembre. — Première représentation d **UN LYCÉE DE JEUNES FILLES**[1], vaudeville en quatre actes, de

1. Distribution. — Cavénécadas, *M. Mesmaker.* — Simplice, *M. Guy.* — Bobignac, *M. Gobereau.* — Raoul de Vol-au-Vent, *M. H. Legrand.* — Flaupin, *M. Lecœur.* — Gâteclou, *M. Marcel.* — Victor, *M. Vernon.* — Le vieux garde de l'île, *M. Bonis.* — Un greffier, *M. Bonis.* — Un canotier, *M. Lacaze.* — Un commissionnaire, *M. Simon.* — Premier invité, *M. Doncar.* — Deuxième invité, *M. Mas.* — Polymnie, *M[me] Irma Aubrys.* — Suzette, *M[lle] Blanche Ghinassi.* — Tambourine, *M[lle] Marguerite Luther.* — Valentine, *M[me] Dalis.* — Hélène, *M[me] Gravier.* — Titine, *M[me] Dumaitz.* — Raquette, *M[me] Marthe.* — Une canotière, *M[me] Alice.* — Une sous-maîtresse, *M[me] Dorlling.*

M. ALEXANDRE BISSON, musique de M. LOUIS GREGH. — On pouvait croire à quelque satire amusante sur la loi Camille Sée : l'auteur avait eu peut-être l'heureuse idée de saisir cette actualité et de la transporter au théâtre. Eh bien! pas du tout, il s'agit simplement du mariage de M. Raoul Volauvent avec la fille de M. Cavenecadas, chef d'une institution où sont élevées spécialement les filles de cocottes. Vous n'attendez pas de moi que je vous conte de quelle façon ce mariage est rompu au dernier acte, ni les épisodes de cet imbroglio. Imaginez le *Chapeau de paille d'Italie*, la *Mariée du Mardi gras*, remises à la scène avec les procédés — contrefaits — de M. Hennequin, et vous aurez une idée de cette pièce, en somme fort amusante. Elle est signée de M. Bisson, l'un des auteurs du *Voyage d'agrément*, qui a obtenu tant de succès au Vaudeville. Il y avait infiniment d'esprit — et du meilleur — dans cette charmante comédie. Malheureusement l'esprit du *Lycée de jeunes filles* est bien tiré par les cheveux : on sent trop que M. Gondinet n'a pas passé par ici. Il y a cependant, par-ci par-là, quelques épisodes très plaisants. Le second acte, notamment, est de beaucoup le meilleur de cette pièce. On a ri de ce chef d'institution qui, de sept à huit heures du soir, se fait une tête d'Anglais pour enseigner l'anglais, et de huit à neuf heures, une tête d'Allemand pour faire son cours d'allemand! La classe de récapitulation, dans laquelle les élèves récitent en valsant, polkant ou quadrillant, les principes de la grammaire ont paru plaire, ainsi que la fable du « Renard et du Corbeau », débitée en anglais, puis en allemand, c'est-à-dire avec l'accent de ces deux pays adapté au français. Citons encore la parodie du « Songe d'Athalie », mis à la portée pratique des filles de cocottes, auxquelles on veut inspirer la crainte de la « dèche ». Parmi les artistes, nous ne voyons guère à citer que MM. Mesmaker et Guy : ils ont du reste, la bonne fortune d'avoir des rôles à peu près faits; les autres ne sont qu'indiqués. C'est ainsi que Mlles Ghinassi et Luther se promènent au milieu de l'action sans avoir grand'chose à dire, bien que les personnages qu'elles représentent aient une certaine importance. En revanche, on les fait chanter, et comme elles ne sont désagréables ni l'une ni l'autre, per-

sonne ne s'en est plaint. Le succès d'*Un lycée de jeunes filles* se prolongera par delà l'année 1881 : nous n'y voyons aucun mal, pour notre part.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Les deux Sifflets	1		2
Les Orphelins du Pont Notre-Dame	5		32
Mon Gendre.	1	3 janvier	44
Un Objet d'art	1	21 janvier	14
* *Pascal Fargeau*.	1	29 janvier	9
Jarvis, l'honnête homme. . . .	3	»	9
En Exil	1	30 janvier	7
* *La Fille de Lovelace*	5	10 février	23
L'Aveugle	5	5 mars	22
* *Par le trou de la serrure* . .	1	20 mars	17
Il y a 16 ans, ou les Incendiaires.	5	26 mars	22
La Pie voleuse	5	17 avril	22
* *La Bigote*.	4	9 mai	11
Deux Merles blancs.	1	20 mai	11
Le Bénéficiaire dans l'embarras.	5 t.	20 mai	11
Les Cloches de Corneville . . .	3	1er juin	30
Les Braconniers	3	30 août	72
* *A la baguette*	1	14 septembre	84
* *Faublas*	3	25 octobre	3
Les Boussigneul	3	4 novembre	36
La Fille du Tambour-Major. .	3	6 décembre	23
* *Un Lycée de jeunes filles*. . .	4	28 décembre	3

COMÉDIE-PARISIENNE

C'est le 4 avril 1881 que nous étions invités à assister à l'inauguration du théâtre fondé par M. Léon Dormeuil, l'ex-directeur du Palais-Royal, aidé d'un administrateur très habile et très actif, M. Mussay. La Comédie-Parisienne occupe, au boulevard de Strasbourg, l'emplacement des Menus-Plaisirs et de l'ancien théâtre des Arts, dont la salle a été refaite de fond en comble par les soins d'un jeune architecte, M. Delignière, dont le début est un coup de maître. La nouvelle salle, qui comprend trois étages extraordinairement élevés (on aurait pu facilement en faire quatre), contient environ 1,200 places (au vrai : 1,170). On y peut réaliser dans les grands jours 5,000 et même 6,000 francs de recette. Espérons que cela se verra quelquefois. L'entrée, qui se faisait de côté, se fait aujourd'hui par le milieu, coupant en deux le café d'autrefois ; il n'y manque plus que des doubles portes, supprimant heureusement les courants d'air meurtriers dont se plaignaient le premier soir les spectateurs qui traversaient les couloirs ou montaient au foyer : un foyer composé de trois pièces garnies de vitraux et orné d'une jolie cheminée en majolique, dont l'ensemble a paru très original et très gai. Nous avons lu sur les murs les noms de Gavarni, de Daumier, de Grévin et, avec un étonnement profond, celui de Lebrun.... Quel Lebrun?... Est-ce Charles Lebrun, le peintre du roi Louis XIV, le rival de

Lesueur et de Mignard? Serait-ce Ecouchard-Lebrun, le poète académicien pensionné par Napoléon Ier, que ses amis appelaient le Pindare français et que nous connaissons surtout comme épigrammatiste? Que vient faire ce Lebrun à la Comédie-Parisienne? Mystère! mystère! La salle est fort coquette. La coupe en est élégante, et sa décoration, or et beurre frais, très agréable à l'œil. Bref, on peut dire que la Comédie-Parisienne a conquis du premier coup tous les suffrages. Il ne nous reste plus qu'à parler du spectacle d'ouverture, se composant d'un prologue en vers (excusez du peu!) et d'une pièce populaire en trois actes et quatre tableaux, vaudeville mêlé, voire même inondé de musique nouvelle. Le prologue nous montre la Comédie-parisienne (La **COMÉDIE-PARISIENNE**, prologue en un acte, de MM. P. Tillier et E. Clerc[1]), de nos jours, personnifiée par Mlle Beaumaine, venant trouver sur le Pont-Neuf Mondor et Tabarin, et nous faisant son petit boniment. Un boniment connu d'avance : on jouera tous les genres et on tâchera d'être aussi amusant et spirituel que l'étaient jadis nos premiers comédiens en plein vent. Tabarin et Mondor sont encore les principaux personnages de la toile de M. Lix, qui est venu remplacer le rideau de Cornil, et qui est un tableau de réelle valeur, plein d'entrain et de mouvement, absolument digne des deux salves de bravos que lui a décernés la salle entière. Arrivons enfin à la **REINE DES HALLES**, pièce en trois actes et quatre tableaux, de MM. Alfred Delacour, Victor Bernard et Paul Burani, musique de M. Louis Varney[2], dont les trois derniers tableaux sont

1. Distribution. — Tabarin, *M. Montbars.* — Mondor, *M. Delorme.* — La Comédie parisienne, *Mlle J. Beaumaine.*

2. Distribution. — Dupontet, *M. Montbars.* — Gibraltar, *M. Riga.* — Pierre, *M. Guillemot.* — Michel, *M. Delorme.* — Barigoule, *M. Bourgeotte.* — Géromé, *M. Bellot.* — Le régisseur, *M. Chameroy.* — Montauban, *M. Regnard.* — Landrineau, *M. Didier.* — Madame Rose, *Mme Thérésa.* — Stella, *Mlle Bade.* — La Normande, *Mlle G. Dupont.* — Mme Pichard, *Mlle Claudia.* — Suzon, *Mme M. Leroux.* — Ninette, *Mme Lynnès.* — Juliette, *Mme Nancya.* — Clara, *Mme Gournay.* — Amédine, *Mme Luthès.*

loin de tenir ce que promettait le premier acte, admirablement mis en scène et rempli d'une franche gaîté, suivant le genre du théâtre de feu Mourier. Le sénario est simple. Il s'agit d'une riche marchande de la halle (Thérésa) qui a fait donner de l'éducation à son fils et l'a marié, à dix-huit ans, à la fille d'un vieux dur-à-cuire, nommé Gibraltar. C'est pour fuir la tyrannie de ce beau-père, aussi ennuyeux qu'une belle-mère, que Pierre court la prétentaine : il y a trois jours qu'il n'est pas rentré chez lui. Sa mère le retrouve chez Baratte en train de souper avec des cocottes.... Le tirer des jolies griffes d'une de ces demoiselles, la diva d'un petit théâtre d'opérette, le soustraire au courroux du beau-père et le raccommoder avec sa jeune femme, telle est la tâche de la reine des Halles, et telle est la conclusion de la pièce, toute en hors-d'œuvre plus ou moins frais et en tableaux populaires, qui deviennent bientôt singulièrement monotones. Le second acte, qui s'ouvre, musicalement parlant, sur un ensemble rappelant la kermesse du *Petit Faust*, a fourni au décorateur le prétexte d'un adorable décor à perspective bien joliment éclairé. Il est possible qu'on aille à la Comédie-Parisienne rien que pour voir la Halle de M. Cornil. On ira du moins pour Thérésa, qui n'a plus sa puissante voix d'autrefois, — nous l'avons bien vu à la « Marseillaise » du second acte. « Ohé! les autres! » — mais qui est toujours une véritable artiste et rend avec bien du talent le côté sentimental de son personnage maternel. M. Varney ne lui a ménagé ni les rondeaux, ni les couplets. Il en est de bons; il en est de médiocres. Le Ventre de Paris, ou les Cris des halles, est de ces derniers. Les couplets du premier acte : « On ne travaille plus comme ça » et ceux du troisième : « Les mères me comprendront » sont, au contraire, d'heureuses appropriations, qui ont valu à Thérésa un légitime triomphe. Après Thérésa, le succès a été pour l'acteur qui remplissait le rôle du vieux militaire « en disponibilité ». M. Riga vient de Russie, et appartient aux Bouffes. Il a débuté au boulevard de Strasbourg, de façon à se faire immédiatement adopter par le public parisien. Il n'est que juste de citer M[lle] Bade, qui a fait applaudir la valse du second acte, le jeune Guillemot (du Palais-Royal)

et Montbars, le Montbars du *Petit Ludovic*, qui méritent certainement mieux que les rôles qui leur ont été distribués. En somme, la *Reine des Halles* n'existe pas, au point de vue dramatique, mais, comme le dit Thérésa dans son couplet au public, la sauce fait parfois avaler le poisson, et l'on peut espérer que la nouvelle salle fera passer la pièce.

C'est le 31 mai qu'a eu lieu la fermeture annuelle du théâtre avec la *Reine des Halles*. La réouverture se fera le 9 septembre avec une pièce intitulée *Léa*, montée aux frais de l'auteur lui-même, M. Jean Malus[1]. M'est-il permis de dire que je me méfie toujours des soi-disant audaces annoncées à son de trompe? En matière d'évènement dramatique, les audaces ne se cherchent pas, elles se trouvent; et quand on déclare, par avance, que l'on va « épater les populations », il y a de grandes chances pour que l'on s'épate soi-même, — au vieux sens du mot. La pièce que la Comédie-Parisienne a représentée ce soir sous le nom de *Léa* est moins un drame qu'une suite de tableaux, dans lesquels l'auteur, M. Jean Malus, a dessiné quelques types d' « inutiles », et quelques personnages dont M. Zola peut hautement revendiquer la création. Nous avons salué au passage un Fontan mâtiné de Lantier, une Nana, une Mme Hugon. Cette dernière, avec ses deux fils, est frappante de ressemblance. Mais, tout d'abord, je vais essayer de donner une idée de la « fable » de M. Malus. Léa est une fille déchue. Après avoir été mariée à une excellente pâte d'homme, M. Brémont (l'illustre auteur du *Devoir*, une œuvre que le Théâtre-Français s'est fait gloire de représenter), Léa est devenue un peu la maîtresse de tout le monde, et en dernier lieu celle d'une façon de Philippe Hugon (lisez Georges Derblin), qu'elle « lâche » après l'avoir ruiné jusqu'au dernier

1. Distribution. — Ch. Brémond, *M. Paul Esquier*. — Bascow, *M. Villeray*. — Albert Derblin, *M. H. Richard*. — Sigismond, *M. Bertal*. — Georges Derblin, *M. Garnier*. — De Terville, *M. Delorme*. -- Baron Oscar, *M. Bellot*. — Saint-Léon, *M. Didier*. — Un domestique, *M. Gilly*. — Léa, *Mme Marie Colombier*. — Mme Derblin, *Mme Dorbach*. — Blanche, *Mlle Cassothy*. — Caroline, *Mlle Bade*: — Georgina, *Mme Luthès*. — Wanda, *Mme Verneuil*.

sou. Philippe Hugon veut se tuer et se manque.... Et nous voyons Léa apparaître dans la famille du jeune homme, où, — par un hasard que je ne me charge pas d'expliquer — se trouvent Brémont, — l'illustre auteur du *Devoir*, — et Bascow, un escroc de la plus belle eau, souteneur de ladite Léa. Il va sans dire que Léa est mise à la porte. Alors se noue une intrigue bizarre. Brémont — l'illustre auteur du *Devoir* — s'est épris d'amour pour une jeune enfant, dont les mœurs font le plus violent contraste avec celles de Léa, madame son épouse; et Bascow s'est créé un foyer avec Léa; ce qui nous met en face d'un quatuor où les *Affinités électives* de Goëthe jouent le rôle principal. Comment, en effet, désagréger l'union Brémont et Léa pour permettre à l'affinité élective Brémont et Blanche Derblin de se constituer? C'est le problème que M. Jean Malus s'est chargé de résoudre d'une façon plus originale que conforme à la vérité. Bascow, dans un accès de jalousie, tue Léa en s'écriant (ou à peu près) : J'aime mieux la voir morte qu'appartenant à un autre! Outre que ce sentiment se produit d'une façon tardive chez Bascow, puisque le premier métier de cet aimable filou est de fournir des amants sérieux à celle qu'il adore, M. Malus ne croit-il pas que les individus de ce genre se contentent généralement d'administrer des volées de bois vert à leur Dulcinée? Ce point d'interrogation est un simple point de doute; je ne certifie rien, n'ayant jamais pénétré les arcanes de la profession bascowite. Les amateurs de premières représentations et les critiques ont attendu avec curiosité une scène placée au troisième acte et dans laquelle Bascow approuve la conduite de Léa, et déclare que c'est œuvre puissante que de détruire la morale, de ruiner les fils de famille et de se faire des rentes avec beaucoup d'amants ramassés au carrefour ou dans les cercles. A ce panégyrique de l'être qui, en perdant la pudeur, perd le nom de femme, Léa s'écrie : « Canaille!... viens m'embrasser! » Il n'y a pas eu la moindre protestation à cette.... hardiesse de l'auteur; et il faut attribuer cette indifférence du public moins à son éducation naturaliste qu'à la façon dont M[lle] Colombier a escamoté l'apostrophe. Je suis loin de blâmer M[lle] Colombier.

Léa est d'ailleurs bien interprétée non seulement par Mlle Colombier, mais par MM. Esquier et Richard. M. Villeray a joué Bascow avec une grande vérité, tout en gardant une mesure dont le public et la critique l'applaudissaient sans réserve. *Léa* obtiendra quarante et une représentations.

21 OCTOBRE. — Première représentation de **LE TESTAMENT DE MAC-FARLANE**, vaudeville-pantomime en trois actes et cinq tableaux, de M. WILLIAM BUSNACH[1]. — Mac-Farlane a fait deux testaments. Le premier institue légataire universelle Mme Caroline Picoiseau, à la condition, — renouvelée du *Tour du cadran*, — qu'elle se mariera le 23 août 1880, avant minuit. Le second testament est introuvable. Il est indispensable cependant qu'il soit découvert, et parents et amis se mettent à sa recherche. Un domestique de Mme Picoiseau, Alphonse, a justement trouvé — par hasard — un papier, qu'il ne rendra que si la main de la suave Margot, une petite bonne de sa connaissance, lui est accordée. On s'élance à la poursuite du larbin amoureux, que l'on pourchasse jusque sur les toits. Enfin on s'empare du précieux document sur lequel on lit avec stupeur : « Ceci n'est pas mon testament. On le trouvera dans ma maison d'hiver. » Et l'on court à la maison d'hiver du défunt Mac-Farlane. Elle est présentement occupée par un pensionnat de demoiselles! A la fin d'une soirée burlesque où des musiciens étrangers exécutent une symphonie en *do-mi-sol-do*, et où auditeurs et exécutants se livrent à une série d'exercices acrobatiques non moins étranges que la symphonie, une armoire tombe et laisse voir le deuxième testament de Mac-Farlane. Dans ce nouveau factum, le nom du mari de Caroline est désigné. Ce sera M. Archibald : tout est pour

1. DISTRIBUTION. — Eugène Picoiseau, *M. Monthars.* — Du Bel-Air, *M. Fugère.* — Archibald, *M. Agoust.* — Gaëtan, *un Mime.* — Alphonse, *un Mime.* — Uniadijanos, *un Mime.* — Papier-Brouillard, *un Mime.* — Gertrude, *Mlle Bade.* — Caroline, *Mlle Cassothy.* — Florence, *Mlle G. Dupont.* — Estelle, *Mme Lutz.* — Mme Uniadijanos, *un Mime.* — Papier-Brouillard, *un Mime.*

le mieux dans.... la plus ennuyeuse et la plus assommante des pièces que nous ayons vues en ces derniers temps — même en comptant les *Deux Roses*, de récente et lugubre mémoire. Il fallait un prétexte aux culbutes des mimes anglais, et M. Busnach n'a pas cru devoir se mettre en frais d'imagination. Ce *Testament de Mac-Farlane* est au-dessus de tout ce qu'on peut rêver de plus insignifiant et de plus sot. Anglaise ou française, M. Busnach nous a fait là une mauvaise *charge*, qui a été appréciée comme elle le méritait par le public qui avait jadis applaudi, aux Variétés, le *Voyage en Suisse* et les Hanlon-Lees. On se souvient du renversement de la diligence, de l'explosion du sleeping-car, de la charmante scène de la bouteille volée et de la poursuite du gendarme, qui soulevèrent, il y a deux ans, d'interminables éclats de rire. Ces éclats de rire ont été remplacés par une insurmontable envie de dormir ou un violent désir de s'en aller, s'abattant sur les spectateurs de la Comédie-Parisienne, après le second acte du *Testament de Mac-Farlane*, — cet acte de la maison à trucs, dont on avait tant et trop parlé à l'avance. La symphonie *Do-mi-sol-do*, déjà bien usée aux Folies-Bergère, n'a pas réussi à dérider une salle assoupie et fatiguée d'attendre des culbutes qui ne se faisaient pas et des gifles qui rataient les unes après les autres. Le jongleur Agoust et la troupe Carruthers ont perdu, devant le public parisien, la partie gagnée jadis, haut la main et haut le pied, par les frères Hanlon. Nous nous contenterons de citer le mime chargé du rôle d'Alphonse, dont la physionomie plâtrée ne manque point de finesse, et de plaindre les artistes, Montbars en tête, mêlés à ces acrobates de bas-étage. Pour une triste soirée, voilà une triste soirée.

12 Novembre. — Reprise de **MADAME GRÉGOIRE**, pièce en trois actes de MM. Burani et Ordonneau, musique de M. Okolowicz[1]. — La pièce fut jouée sur cette même scène,

1. Distribution. — Mme Grégoire, *Mme Thérésa*. — La Clairon, *Mlle Bade*. — Lucette, *Mlle Thèves*. — Mlle Poupardin, *Mlle Georgina Dupont*. — Torinne, *Mlle C. de Gournay*. — Hercule (tra-

alors qu'elle s'appelait le Théâtre des Arts, le 20 mai 1880, et obtint une cinquantaine de représentations. Le vaudeville de MM. Burani et Ordonneau avait alors quatre actes. Il n'en a plus que trois aujourd'hui. Cette intelligente coupure a rendu la pièce infiniment plus claire et plus gaie qu'elle n'était sous sa forme primitive. Thérésa y a retrouvé son grand succès du premier jour. Remplie d'une verve toute juvénile, elle a été applaudie à l'unanimité par une salle justement enthousiaste de ce véritable et solide talent. On lui a fait répéter presque tous ses morceaux, parmi lesquels nous rappellerons la romance du premier acte : *J'ai passé par là;* la Marseillaise : *Faut des hommes;* la chanson auvergnate, qu'elle dit et chante avec tant d'entrain, et le rondeau : *Je suis un drôl' de commissaire.*

Réservons une mention spéciale pour une vieille chanson, très connue des amateurs, la chanson du soldat qui a tué son capitaine. C'est un petit poème populaire d'une naïveté exquise et d'un sentiment profond, que Thérésa dit avec une émotion sincère et un accent tragique, qui pour un peu ferait couler des larmes au milieu d'une bouffonnerie un peu grosse. La vieille chanson est un chef-d'œuvre, et Thérésa l'interprète en grande artiste. Parmi les acteurs qui secondent, tant bien que mal, Mme Thérésa, je ne puis vraiment nommer que M. Delorme, le maréchal des logis, qui a du comique et du naturel; Mlle Thève, qui s'est déjà fait remarquer aux Fantaisies-Parisiennes par un filet de voix dont elle se sert habilement, et Mlle Bade, dans le rôle absolument secondaire de la Clairon[1].

vesti), *Mlle Lutz.* — Mlle d'Anspach, *Mlle Berthelot.* — Dangeville, *Mlle Lynnès.* — Théodore, *Mlle Mancya.* — Armande, *Mlle Lunéville.* — Lancelot, *Mlle Stella.* — Marion, *Mlle Rotival.* — Madame de Beaugency, *Mme Viret.* — La Brisée, *M. Mousseau.* — Le Margrave, *M. Bellot.* — Brin-d'Amour, *M. Regnard.* — La Grenade, *M. Fugère.* — Du Bel-Air, *M. Didier.* — Poupardin, *M. Lebrun.* — Finorelle, *M. Aly.* — Le Vidame, *M. Pellerin.*

1. *Madame Grégoire* est précédée du *Serment d'Agathe*, vaudeville en un acte, de M. Morel, distribué à MM. Bellot (Malassis) Fugère (Faustin) et à Mlle Leroux (Agathe).

23 Décembre. — Première représentation de **TANT MIEUX POUR ELLE!** revue en trois actes et six tableaux, de MM. Paul Burani, Henri Buguet et Elie Brault[1]. — *Tant mieux pour elle!* ou le Triomphe du Café-Concert, tel pourrait être le sous-titre de cette amusante revue, qui eût pu se jouer à quelques centaines de pas sur le même boulevard, soit à l'Eldorado, soit en face, à la Scala. C'est, en effet, M. Paulus : ses imitations des chanteurs de cafés-concrts et le refrain cocasse d'une des chansons créées par

1. Distribution. — Le Million, l'Électricité, *Mme Thérésa.* — La Ville de Paris, Paméla, Avenue Victor-Hugo, le *Saïs*, *Mme Bade.* — La Parisienne, Crieur, Eden Parisien, le Théâtre, *Mme Gilberte.* — Le Pavé de bois, la Fuégienne, *Mme Delest.* — La Fontaine Wallace, Rue de la Monnaie, Une dame, *Mme Dumont.* — Harengère, la cabaretière, Avenue Hoche, *Mme Claudia.* — La Kermesse, Schéhérazade, *Mme G. Dupont.* — L'année 1881, la Coureuse de l'Hippodrome, *Mlle Bévalet.* — Céline Chaumont, Théo, *Mlle Ellen-Andrée.* — La Chaleur, Avenue du Trocadéro, Richelieu, *Mme Franck.* — Foire au plaisir, Cocodette, *Mme Van-Dyck.* — La Régie, la Canotière, la Comète, Eden-Théâtre, *Mme Lynnès.* — Blanchisseuse, Buveur, Eden-Concert, Casse-Museau, *Mme Lutz.* — Pâtissier, Silhouette, la Comète, Eden-Bal, *Mme Nancya.* — Bain Froid, Champagne, rue Vide-Gousset, Mme Berlingard, *Mme de Gournay.* — Charcutier, Buveur, Henri IV, Virginie, *Mme Stella.* — Cabaretière, Bordeaux, Jeannette, *Mme Rotival.* — Charbonnier *Clairon*, Fille Angot, Jeanne, Epicier indépendant, Valentino, *Mme Bretin.* — Marchande de beurre, Grévin, *Œil crevé*, Renaudin, Petit Bleu, Avenue Kléber, *Mme Yvonne.* — Radical, Bourgogne, Virginie, *Paris-Journal*, Servante, *Biche au Bois*, *Mme Molini.* — Servante, première Nana, Laratte, Servante, deuxième Nana, Quentin, servante, troisième Nana, *Mme Poitevin.* — Godichon Ier, Mascotin, Le Dompteur, *M. Dailly.* — Un Monsieur, Gavroche, le Perroquet, *M. Paulus.* — Un Négociant, *M. Montbars.* — Donato, *M. Mousseau.* — Un Anglais, Mascotin, le *Petit Jacques*, *M. Delorme.* — Un Invalide, *M. Garnier.* — Le Dégustateur, troisième Mascotin, un Monsieur, *M. Bellot.* — Conducteur d'omnibus, Augereau, *M. Regnard.* — Ira-Paine, Jean Gougon, Pirates *M. Fugère.* — Scènes d'imitations, *M. Dubar.* — La Comédie-Française, *M. Tervil.* — Le Pointeur, Molière, Bertall, Talma, un Gommeux, *M. Didier.* — Un cocher, Etienne Marcel, Aly, François Miron, Gilly, un Passant, *M. Lebrun.*

ui, la *Chaussée Clignancourt*, qui a obtenu le grand succès de la soirée. On lui a demandé ce couplet excentrique trois fois de suite. On le lui eût volontiers demandé quatre.... c'était du délire! Maintenant que nous avons donné la note caractéristique de la soirée, citons les nombreuses drôleries de *Tant mieux pour elle* : le couplet de Dailly (Oh! l'excellent compère!) sur les accidents de chemins de fer; le recenseur, venant à bout portant demander à Dailly : « Êtes-vous teint? Portez-vous de la flanelle? Où avez-vous passé la nuit du 18 décembre?.... »; le *Coup de balai* au faubourg Montmartre, demandé avec tant d'entrain par Thérésa; le chahut piqué par les statues du nouvel Hôtel-de-Ville : « Oh ! ces grands hommes, tous les mêmes ! » dit Dailly; la parodie du magnétiseur Donato; la parodie d'*Odette*, par Mlle Van Dyck, une comédienne de talent, égarée dans cette revue; celle du *Saïs*, si bien exécutée par Mlle Bade; celle du *Petit Jacques*, par le grand Delorme; le couplet sur l'avenue Victor Hugo; l'orchestre militaire de M. Fugère; les imitations de Mmes Chaumont et Théo, par Mlle Ellen-Andrée; celles de Montbars (du Palais-Royal), de Laray, de Dumaine, de Montal, par Dubar; de Maubant, de Delaunay et de Sarah Bernhardt, par Tervil, etc. Sans compter l'Eden parisien, représenté par la charmante Mlle Gilberte, l'Année 1882, par la mignonne Bévalet, la kermesse de Vincennes, par Mlle Georgina Dupont, et tant d'autres que j'oublie. Des couplets forbien tournés, une foule d'idées heureuses, de l'esprit et beaucoup de gaîté, il y a de tout cela dans la revue en question. Tant mieux pour elle !

THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

La quarantième et dernière représentation de l'*Ouvrier du faubourg Antoine*, de M. Henri Cural, s'est donnée le 23 janvier. Le 28 a eu lieu la première représentation de **JOSEPH BARA**, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. GEORGES SAUTON [1]. — Le commandant Masseras arrive dans un village de la Vendée à la tête d'un détachement républicain; il s'y trouve avec une jeune fille dont il est fiancé; il raconte au père le plan de la prochaine bataille; ensuite il a une entrevue avec la comtesse de la Courlaye, une Vendéenne qui lui a sauvé la vie et qui est éprise de lui; entendant venir du monde, ils se cachent, il voit le père de sa fiancée sur le

1. DISTRIBUTION. — Commandant Masseras, *M. Gravier.* — Pichenard, *M. Péricaud.* — Romulus, *M. U. Bessac.* — Comte de La Courlaye, *M. Dalmy.* — Biron, marquis de Lauzun, *M. Arondel.* — Cordival, *M. Livry.* — Vorlèze, *M. Raymond.* — L'abbé Daniel, *M. Laverne.* — Mucidan, *M. Hadin.* — Benoît, *M. Monplaisir.* — L'évêque d'Agra, *M. Miran.* — Stofflet, *M. Jahan.* — La Rochejacquelein, *M. Gremion.* — Joseph Bara, *Mme Guyon.* — Comtesse de La Courlaye, *Mlle E. Jaillet.* — Lucile Vorlèze, *Mme Beauregard.* — Fabienne, *Mme Brétigny.* — Rigoberte, *Mme Delaunay.* — Renote, *Mme Caroline.* — Une propriétaire, *Mme Palmyre.* — La marquise, *Mme Irma.* — Suzanne, *Mme Marthe Falès.*

point de dénoncer le plan de la bataille à un chef vendéen; pour l'en empêcher, il lui tire un coup de pistolet. A partir de ce moment, la parole est plutôt à la poudre, et la pièce se traîne péniblement jusqu'à la mort historique de Bara, qu'on aperçoit à peine et qui n'a qu'un rôle épisodique. La pièce est très convenablement jouée, surtout par Gravier, très bien dans le rôle de Masseras, et aussi par Péricaud, Mmes Jaillet et Guyon, très gentille dans son costume masculin. *Bara* aura quarante-cinq représentations, ce qui est un chiffre des plus honorables au théâtre du Château-d'Eau.

14 MARS. — Première représentation de l'**ESCLAVE DU DEVOIR**, drame en cinq actes, de M. VALNAY[1]. — Le directeur d'une usine importante, M. Delamare, fait une offre d'association à son premier ouvrier, André Hubert, dont le concours est des plus précieux. C'est un avenir superbe pour André. Il refuse pourtant, car, Ruy-Blas d'atelier, il aime la reine, c'est-à-dire la femme de son patron. Sa loyauté ne lui permet pas d'accepter une situation qui le mettrait si près de celle qu'il n'a pas le droit d'aimer. Ne pouvant parvenir à vaincre sa résistance, M. Delamare charge sa femme de joindre ses instances aux siennes. Mme Delamare presse André de questions : le pauvre garçon avoue son amour. La jeune femme n'est, d'ailleurs, pas insensible à cette passion, qu'elle avait pressentie. Mais elle est, comme lui, « esclave de son devoir » — le titre de la pièce devrait s'écrire au pluriel — il faut qu'il parte et qu'il ne revienne pas. Il part.... et revient, rappelé dans la maison par M. Delamare, dont l'affaire périclite en son absence. L'association est définitivement conclue; mais l'usine n'en va guère mieux : les bénéfices sont mangés par une certaine Mme d'Arcas, la

1. DISTRIBUTION. — Antoine Moulet, *M. Péricaud.* — Lardenois, *M. Meigneux.* — Octave Delamare, *M. U. Bessac.* — André Hubert, *M. H. Dalmy.* — Romuald Perinet, *M. Laverne.* — Pierre Bertaud, *M. Jahan.* — Un domestique, *M. Dumenil.* — S. Lardenois, *Mlle Aline Guyon.* — A. Lardenois, *Mme E. Wilson.* — Mme Lardenois, *Mme Bilbaut.* — Mathilde d'Arcas, *Mme G. Dorla.* — Mme Sacard, *Mme Palmyre.*

maîtresse de M. Delamare. André est là fort heureusement pour relever l'affaire par l'invention d'une machine dont l'expérience doit être concluante. Mais, prévenu par Mme d'Arcas, Delamare accuse André d'être l'amant de sa femme. Celui-ci proteste énergiquement et dit la vérité. Il aime, en effet, Mme Delamare, qui est la plus honnête femme qui soit au monde.

Les serments ne parviennent pas à convaincre le mari, qui exige un duel à mort. « Je veux, dit-il, un duel dont le motif soit ignoré : il faut que la mort de l'un de nous prenne l'apparence d'un accident. Le sort désignera celui qui devra mourir. Celui-là s'approchera de la machine, et par un faux mouvement, laissera sa main s'engager dans l'engrenage.... » Or, le sort désigne le mari, qui va courageusement mourir, quand André se précipite : saisissant une barre de fer, il met son œuvre en pièces! Adieu l'expérience, adieu l'association.... quand Delamare, comprenant enfin que sa femme était innocente, annonce que la non-réussite de l'expérience provient d'une cause purement accidentelle. Il garde André comme associé et.... comme beau-frère. Car le jeune homme est également aimé de la jeune sœur de Mme Delamare; il n'a rien de mieux à faire que de l'épouser. Il aurait dû commencer par là. La pièce est défendue aussi bravement que possible par la vaillante troupe du Château-d'Eau. Citons Péricaud, qui joue avec un vrai talent le rôle d'Antoine, le terre-neuve du drame, et le jeune Laverne, qui rend fort gentiment le rôle demi-épisodique du neveu du sous-préfet. Neveu du sous-préfet! Mlle Suzanne sait-elle bien quel parti elle a dédaigné? Nous n'aimons pas beaucoup la diction prétentieuse de M. Dalmy, qui fait André. L'artiste manque également de distinction. Hubert est un ouvrier, soit! mais le vrai absolu n'est pas toujours bon au théâtre. Cet ouvrier est aimé de ses deux « patronnes », encore faut-il que la chose paraisse vraisemblable. Marie de Neubourg aime Ruy-Blas, mais, outre qu'elle ignore sa profession, ce laquais a de vraies allures de grand d'Espagne. Mlle Guyon serait tout à fait charmante dans Suzanne si son jeu sentait un peu moins l'effort et la recherche de l'effet.

1er Avril. — Première représentation de la **DÉGRINGOLADE**, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Desnard[1] — Comme tant d'autres drames, la pièce est extraite d'un roman. Le roman, dont nous n'avons pas à nous préoccuper, d'ailleurs, était de feu Emile Gaboriau. Le drame est signé Henri Desnard, un nom nouveau. L'action embrasse uue période de dix-neuf années, partant du 2 décembre 1851, pour aboutir au 4 septembre 1870, de l'aurore de l'Empire à sa disparition. — Voici, brièvement, en quoi consiste cette action : le comte de Cambelaine, aventurier familier de l'Élysée, y assassine le général Delorge, qui, lui ayant refusé avec injures agravantes de participer au coup d'État, le menace d'aller prévenir ses amis. Le meurtre a pour témoin le palefrenier Cornevin, qu'on fait coffrer sous le faux nom d'un forçat évadé. L'avocat républicain Roberjot qui, lui aussi, vient de refuser de se vendre, arrive avec la générale et son jeune fils, et devine que Delorge a été assassiné. A ce moment retentissent des roulements de tambours, des vivats. — Entendez-vous la voix du peuple? s'écrie le comte. — A cent sous par tête, murmure un autre aventurier, architecte et gascon, du nom de Verdale. Le deuxième tableau nous fait assister au commencement de l'enquête faite par un commissaire de police juste, sévère et bien perplexe. Le troisième tableau nous transporte à Cayenne, dont le susdit commissaire est devenu gouverneur. Un rentier, ami dévoué de la générale Delorge, arrive parcourant les bagnes à la recherche de Cornevin. L'ayant découvert sous son faux nom, il le fait évader, et, resté à sa place, encourt pour ce fait sept années de bagne. Sept ans plus tard (qua-

1. Distribution. — D'Avranchel, *M. Meigneux.* — Roberjot, *M. U. Bessac.* — Verdale, *M. Georges.* — Comte de Cambelaine, *M. Rekers.* — Laurent Cornevin, *M. Dalmy.* — Ducoudray, *M. Livry.* — Général Delorge, *M. Arondel.* — Raymond Delorge *M. Lawrence.* — Grollet, *M. Raymond.* — Philippe de Maillefer, *M. Monplaisir.* — Un maire, *M. Jahan.* — Mlle Simonne de Maillefer, *Mlle A. Guyon.* — Mme Delorge, *Mme E. Jaillet.* — Mme de Maillefer, *Mme Regis.* — Maria et Juana Cornevin, *Mme Wilson.* — Lydia Dodge, *Mme Bilbaut.* — Thérèse, *Mme Palmyre.* — Le petit Raymond, *la petite Marie Magnier.*

tre
Rol
de
si é,
suff
ne p
et da
retour
associé
pour le
fille so
Grollet
conduit
déclare
l'épouse
Elle acc
sonnage
jets du c
où le mar
laine se p
comme il
néral mou
passe dans
cris poussés
est au 4 sept

Tout cela
public heureu
mots lancés
ceux de Cay
semble d'inter
tout pour MM
Mme Aline Guy
avec un réel tal
a sauvé du ridicul
Grollet. La dernière rep
lieu le 30 avril. Le 1 mai
à la troupe lyrique

7 Mai. — Pr

populaire dans la vaste salle du Château-d'Eau, M. Millet ne pouvait mieux faire que de reprendre le *Trouvère*, qu'on n'a pas entendu depuis six ans. Nous n'avons pas à juger la vigoureuse partition de Verdi, qui est suffisamment connue; occupons-nous seulement de ses interprètes au Château-d'Eau. M. Auguez, qui vient de l'Opéra, est un bon musicien, et a chanté le rôle du comte de Luna avec la belle voix de baryton que nous lui connaissons; il est seulement fâcheux que son jeu soit toujours un peu lourd et manque de chaleur. M. Paravey, qui sort de l'Opéra-Comique, où il a fort bien chanté, entre autres rôles, Capulet de *Roméo*, et Lothario de *Mignon*, s'est fait remarquer dans Fernand, le capitaine des gardes, dont la partie tient tout le premier tableau.

La voix de Mme Panchioni nous paraît déjà fatiguée, surtout dans le médium; nous devons pourtant reconnaître qu'elle s'est tirée tout à son honneur du rôle difficile de Léonore. On n'a pas été peu étonné de rencontrer en Mlle Rose Méryss (Azucéna) des qualités de chanteuse que la musiquette qu'elle a jusqu'à présent interprétée ne lui avait pas permis de nous révéler. Un jeune ténor, encore inconnu des Parisiens, a été la révélation de cette première soirée. M. H. Prévost donne avec une étonnante facilité les notes les plus élevées du registre. Il a la voix, il en abuse même, car il *crie;* mais l'art lui manque encore. Qu'il travaille donc un peu plus sérieusement qu'il n'a, paraît-il, l'habitude de le faire. Peut-être alors pourra-t-il songer à l'Opéra, auquel l'ont déjà prématurément signalé quelques journalistes enthousiasmés.

Il y a un mois, M. Millet ouvrait l'Opéra-populaire, au Château-d'Eau, avec le *Trouvère*, et nous révélait le ténor Prévost. Mais le *Trouvère* ne pouvait seul tenir l'affiche. M. Prévost se fatiguait d'ailleurs; l'insuffisance de ceux qui étaient appelés à le remplacer était notoire, il devenait urgent de monter un autre spectacle et, si possible, de découvrir une nouvelle étoile. C'est pourquoi nous étions convoqués le 11 juin à la première représentation de la *Traviata*, dans laquelle débutait Mlle Claire Cordier. On nous dit que Mlle Cordier a eu beaucoup de succès en province. Nous le

croyons, mais nous craignons qu'il n'en soit pas de même à Paris. Est-ce à dire que la cantatrice soit médiocre? Non; mais, à Paris, où se trouvent des talents très complets, elle ne pourra jamais tenir que la seconde place, — honorablement, je le veux bien. La voix de Mlle Cordier est peu étendue; elle est inégale : agréable dans le médium, elle devient dure dans les notes hautes, et enfin, défaut plus grave, elle est peu flexible. Ainsi, les vocalises du grand air du premier acte ont été absolument manquées. On mettra cela sans doute sur le compte d'une émotion qui paralysait les moyens de la chanteuse et qui était très visible : c'est tout au plus, en effet, si elle a pu achever les dernières scènes du premier acte. Ce soir, nous aurions eu de la peine à accepter cette excuse. Et pourtant, malgré ce manque de souplesse, la voix de Mlle Cordier n'est pas exempte de douceur. C'est ainsi qu'elle a su dire d'une façon réellement charmante et avec goût les phrases mélodiques dont la partition est remplie. Elle nous rappelait volontiers Mlle Ritter, qui, elle aussi, chantait avec sentiment, mais dont le soprano venait se briser sur les quelques rares vocalises de *Paul et Virginie*. Au second acte, notamment, dans le duo avec d'Orbel, la débutante a fort bien dit l'andante : « Ah! de mes larmes »; mais c'est surtout dans le quatrième acte qu'elle a le plus complètement réussi : partout, en un mot, où il n'est pas besoin de donner beaucoup de voix ni d'exécuter des vocalises. En somme, et malgré les critiques que nous venons de lui adresser, Mlle Cordier a fait plaisir. C'est déjà quelque chose que de n'être pas insupportable comme l'était son camarade, le ténor, M. Pelliu. La pièce ne comporte qu'un troisième rôle un peu important; celui de d'Arbel. Il a été convenablement tenu par M. Paravey, qui n'a pas complètement réussi autrefois à l'Opéra-Comique, mais qui nous a semblé réellement en progrès. Nous l'avons déjà remarqué à propos du *Trouvère*. Les chœurs et l'orchestre sont très suffisants, et il faut souhaiter à M. Millet de réussir dans son entreprise. Mais hélas! que d'essais de ce genre ont été déjà tentés qui n'ont abouti qu'à des revers! Ce n'est pas encore M. Millet qui fondera le Théâtre-Lyrique.

A la *Traviata* succède *Lucie*, interprétée par MM. Guille

(Edgard), Doyen (Asthons), Lebreton (sir Arthur), Vert (Raimond), Caralpt (Gilbert) et par Mlle Franchino (Lucie).

20 JUILLET. — Première représentation de **DJALMA**, opéra en un acte, de MM. AMÉDÉE BURION et LÉLIO, musique de M. GERMAIN LAURENS[1]. — La guerre est terminée. Mohamed revient vers sa bien-aimée Djalma et chante le bonheur de la revoir. Ali-Ben-Ali lui apprend alors qu'il faut reprendre les armes; l'ennemi de la patrie tente un nouvel effort. Quelque cruel que soit son devoir, Mohamed n'y faillira pas, et Djalma, qui l'a laissé partir courageusement une première fois, trouve dans son amour la force de faire un second sacrifice. Voilà le pauvre petit livret sur lequel M. Germain Laurens a écrit une pauvre petite musique.

J'avoue que ce sujet banal et commun devait inspirer médiocrement le musicien; il eût mieux fait alors de ne pas chercher l'inspiration où il ne pouvait la trouver. Nous croyons charitable de ne pas nous arrêter longtemps sur cette partition, dont les mélodies prétentieuses et les airs de *grande bravoure* rappellent les romances où triomphent à l'Eldorado et aux Ambassadeurs Mlles Amiati et Dufresny. Quant à l'orchestration, M. Laurens ne paraît pas se douter de ce que c'est; pour lui, c'est purement et simplement de l'accompagnement. On aurait pu prendre un piano alors. Il eût d'ailleurs remplacé avantageusement l'orchestre, qui, lui, ne se doute même pas de ce que c'est que l'accompagnement. L'interprétation est suffisante. M. Doyen, qui venait de chanter très brillamment *Lucie*, a de nouveau mérité de nombreux bravos dans *Ali-ben-Ali*. Nous n'aimons pas la voix serrée de M. Guille ni ses éclats de voix continuels. En somme, ni pièce, ni musique. J'aurais pu commencer mon compte rendu rétrospectif par cette appréciation, qui l'eût singulièrement abrégé.

30 AOUT. — Première représentation de **CATHERINE LA**

1. DISTRIBUTION. — Mohamed, *M. Guille.* — Ali-Ben-Ali, *M. Doyen.* — Djalma, *Mlle Pitteri.*

BATARDE, drame en cinq actes, de M. ALFRED BELLE[1]. — C'est avec un drame judiciaire, bourré de péripéties, que les artistes-sociétaires du Château-d'Eau rouvrent leur théâtre. Le succès n'a sans doute pas, aussi complètement qu'ils l'espéraient, répondu à leur attente; de son côté, l'auteur a le droit d'être quelque peu surpris de la façon dont le public a égayé, le premier soir, certains passages de sa pièce. Mais, en somme, les applaudissements qui ont salué l'annonce de son nom lui prouvent que son œuvre a été accueillie favorablement, comme elle mérite de l'être. Il y a, en effet, d'excellentes choses dans ce drame bien construit, et dont l'action — malgré quelques naïvetés — est bien conduite. L'auteur y témoigne d'un souci constant de la vraisemblance dramatique. Il prend soin d'expliquer lui-même, et non sans habileté, tous ses coups de théâtre ; les principales scènes sont heureusement préparées, et enfin la pièce est bien écrite, trop bien même, dirai-je : parfois, l'auteur fait parler à ses personnages un langage d'une correction surprenante dans leur bouche. Eh bien! malgré ces qualités réelles, le drame de M. Belle n'a pas paru intéressant. Cela est très simple à expliquer : la pièce repose sur des personnages absolument antipathiques. Les gens du métier et les critiques rendront justice à M. Belle, et applaudiront l'œuvre, d'art, mais le public, le gros public, qui vient au théâtre pour s'amuser, et non pour raisonner des choses, comment pourrait-il s'intéresser à ces gens-là? Une analyse rapide de la pièce permettra de le comprendre.

Catherine, fille naturelle d'un fermier de Marans, est revenue de Paris, où elle menait l'existence d'une fille perdue, pour venger sa mère abandonnée. Elle a su se faire aimer de Jacques Delorme, qui doit épouser Rose, la fille légitime

1. DISTRIBUTION. — Mathias Bigorneau, *M. Péricaud.* — Jacques Delorme, *M. Dalmy.* — Bruno Delorme, *M. Meigneux.* — Armand Duchemin, *M. Bessac.* — Sylvain, *M. Laverne.* — Eutrope, *M. Guyon fils.* — Carbonnel, subtitut, *M. Hodin.* — Letanneur, commissaire de police, *M. Marchal.* — Catherine, *Mlle Marie Laure.* — Rose Coutard, *Mme E. Wilson.* — Jeannine. *Mlle Rheal.* — Francoise, *Mme Palmyre.*

du fermier Coutard, père de Caherine. Mais Jacques n'a pas osé se refuser à ce mariage arrangé entre les deux familles, et Catherine empoisonne Rose le jour même de ses noces. Mariée à Jacques, Catherine retrouve un jour un de ses anciens amants, une espèce d'Alphonse qu'elle aime encore, et pour se débarrasser de son mari, elle ne trouve rien de mieux que de l'accuser de l'empoisonnement de Rose. Mais elle est enfin dénoncée par Mathias, qui est bien un peu son complice, et qui la perd pour se venger de ses dédains. Telle est la donnée de ce drame, que M. Belle a puisé dans la *Gazette des Tribunaux*. On le voit, il est impossible de s'intéresser aux crimes de la Bâtarde, et la pièce ne repose que là-dessus. A côté de l'empoisonneuse, de cet Alphonse de village, et de Mathias, espèce de philosophe rustique et cynique, dont le personnage est fort bien tracé, l'auteur a bien essayé de nous présenter des gens honnêtes; mais ces derniers sont moins bien mis en scène : le père Delorme paraît un peu ganache; Jacques, le mari de Catherine, est à peu près le seul qui intéresse un peu. Je ne parle pas de deux amoureux épisodiques dont l'auteur a paru vouloir se servir un instant et qui rentrent aussitôt au second plan : ces deux personnages sont absolument inutiles, et ne servent qu'à retarder l'action.

Le reproche le plus grave qui peut être adressé à l'auteur, c'est de paraître ignorer complètement les usages en matière d'instruction criminelle. Jamais substitut n'a procédé pareillement à une enquête, et il y a dans ces scènes-là une telle naïveté, que le public s'est empressé de s'en emparer pour se dérider un peu.

En somme, c'est là une œuvre très honorable et, pour ma part, j'en veux à M. Belle, qui sait si bien construire une pièce, de s'attarder dans le drame judiciaire : il me semble qu'il y a mieux à faire pour lui. Il faut louer sans réserve M. Péricaud, qui interprète avec un talent consommé le rôle du cynique Mathias : il finirait presque par rendre intéressant ce gredin qui pose pour la philosophie. A côté de M. Péricaud, il convient de citer M[lle] Marie-Laure, qui s'est tirée on ne peut mieux du rôle de Catherine, qui n'est cependant guère dans sa nature. Les autres rôles sont suffi-

samment tenus. M. Dalmy, toutefois, fera bien de soigner sa prononciation et de se modérer; son ardeur le rend quelquefois incompréhensible. Citons encore Mlle Rhéal, très touchante dans le petit personnage de Jeannine, et Mme Wilson, très dramatique dans celui de Rose Coutard. Sans oublier M. Guyon fils, très amusant dans un petit rôle de paysan.

28 SEPTEMBRE. — Première représentation de **MALHEUR AUX PAUVRES**, drame en cinq actes et sept tableaux de M. ALEXIS BOUVIER[1]. — Les braves artistes sociétaires du Château-d'Eau ont remporté ce soir un grand succès avec un drame philosophico-socialo-bavardo-naturaliste, intitulé : *Malheur aux pauvres!* de M. Alexis Bouvier, l'auteur de la *Grande Iza* et de la *Belle Grêlée*, que nous verrons également, un jour ou l'autre, sur la scène d'un de nos grands théâtres de drame. C'est d'un roman, publié dans la *Lanterne*, que M. Alexis Bouvier a tiré ce drame, d'un réalisme aussi corsé que celui qui fit jeter les hauts cris lors de la représentation d'*Auguste Manette*, au théâtre des Arts. C'est encore la langue chère aux personnages de *l'Assommoir*, que parlent les personnages similaires de *Malheur aux pauvres!* L'auteur a pensé que ce réalisme et cette crudité de langage seraient des éléments de succès au théâtre du Château-d'Eau. Les rapprochements entre *Malheur aux pauvres!* et l'*Assommoir* sont nombreux et faciles à faire. Alexis Bouvier ne saurait être accusé cependant d'avoir copié Zola. Une situation, au contraire — celle de la bouteille d'eau-de-vie apportée par Basilide à Denis — a été prise par M. Busnach dans le roman de M. Bouvier, pour être portée dans la pièce de l'Ambigu. Mais il est évident que Coupeau, Gervaise et Vir-

1. DISTRIBUTION. — Denis-Mérit, *M. Gravier*. — Flamet, *M. Péricaud*. — Aristide, *M. H. Bessac*. — Francis de l'Hautel, *M. Dalmy*. — Sifflard, *M. Livry*. — Mérandeau, *M. Laverne*. — Pavois, *M. Sureau*. — Lancard, *M. Demay*. — Flamet, *Mlle Marie Laure*. — Basilide, *Mlle Tassilly*. — Ambrette, *Mme Villetard*, — La Poulain, *Mme M. Boutin*. — Mme Lancard, *Mme Désirée*. — Une sœur, *Mme Sureau*. — Mme Lapchez, *Mme Palmyre*. — Jeanne, *Mme Marthe Salès*.

ginie sont proches parents de Denis, d'Yvette et de Basilide. Yvette Flamet est blanchisseuse, comme Gervaise. Elle a épousé un brave ouvrier, Denis Mérit, qui tombe malade. Une fièvre typhoïde le cloue sur son lit, et une rechute le force à aller à l'hôpital, où il demeure une dizaine de mois. Denis avait été remarqué avant son mariage par une camarade d'Yvette, Basilide, qui, n'ayant pu se faire aimer du jeune homme, ne cherche plus qu'un moyen de perdre la femme de Denis. Elle la livre au comte de l'Hautil, qui la déshonore de force. Une fille naît de ce crime. La vengeance de Basilide (vraiment bien terrible!) n'est pas complète. Elle veut que Denis chasse sa femme, afin de prendre sa place. Elle va donc á l'hôpital et raconte à Mérit qu'il n'est bruit, dans le quartier, que des débauches d'Yvette. Furieux, Denis arrive chez lui, et, ne pouvant obtenir aucun aveu de sa femme, il découvre une lettre qu'il arrache des mains d'Yvette. Cette lettre lui apprend que, pendant qu'il était à l'hospice, elle a mis au monde une fille qui n'est pas de lui. Devant la rage croissante de son mari, Yvette s'enfuit. Basilide entre derrière elle et s'installe en maîtresse dans le logis de l'ouvrier. Dès lors, Denis n'a plus qu'une pensée : tuer l'enfant adultérin, l'amant de sa femme, et Yvette elle-même. Il finit par découvrir l'endroit où est cachée la petite fille. Il arrive à moitié gris et la tue, ainsi que le comte, qui était venu voir son enfant. La malheureuse mère survient après ces deux meurtres, et, folle de douleur, donne à la justice le nom de son mari, qu'elle soupçonne être l'assassin. On arrête Denis aux *Vendanges d'or*, où il fêtait la Mi-Carême avec Basilide, et où il avait donné rendez-vous à sa femme pour terminer son œuvre de sinistre vengeance. C'est au moment où la justice s'empare de lui qu'il apprend (c'est un peu tard!) que sa femme est la victime de l'odieuse jalousie de Basilide. La toile tombe sur l'arrestation. « L'échafaud vous attend! » dit le brave commissaire, auquel Denis aurait pu répondre : « Ne le faisons pas attendre! »

Telle est cette pièce, dont l'intrigue (vous l'avez vu par l'analyse que nous venons d'en donner) n'est point nouvelle, et aurait pu se passer (vous l'avez également remarqué)

dans un tout autre monde que le monde des ouvriers, et dont le refrain : « Malheur aux pauvres! » revient d'une façon enfantine à la fin de chaque tableau.

M. Bouvier, qui ne recule pas devant le mot *propre*... même quand il ne l'est point, a accumulé dans son drame des crudités bien inutiles, à notre avis, qui n'ajoutent rien à une pièce remplie d'invraisemblance et d'inexpérience, dont toute la fin est monotone, absolument banale et même un peu bien ridicule, mais dont les trois premiers tableaux sont vraiment empoignants. *Malheur aux pauvres!* est remarquablement joué par la troupe du Château-d'Eau. Citons en première ligne Mlle Marie Laure, MM. Gravier et Péricaud.

Le rôle d'Yvette, difficile, écrasant et monocorde, a été, pour Mlle Marie Laure, l'occasion d'un véritable triomphe. Mlle Marie Laure a été rappelée par la salle entière au milieu du troisième acte. On se demande comment il se fait que cette artiste de talent n'ait pas encore trouvé sa place sur un théâtre d'ordre supérieur. Il y a là un réel déni de justice: Mlle Marie Laure ne doit pas rester au Château-d'Eau. Liés par une association, MM. Gravier et Péricaud sont, eux, les piliers du théâtre de la rue de Malte. L'un est tout simplement un des meilleurs jeunes premiers de Paris et le rôle de Denis Mérit lui a valu à plusieurs reprises de nouveaux applaudissements bien mérités. M. Péricaud donne une valeur à chacune de ses créations. Celle du « vieux poivreau même, dans le malheur toujours prêt pour la rigolade » comptera parmi ses meilleurs. N'oublions pas MM. Bessac (Aristide), Dalmy (le comte de Hautil) et Mlle Tassilly, une traîtresse blonde à face souriante qui nous change des airs fatals et noirs des traîtres ordinaires. Le succès de *Malheur aux pauvres!* donnera à la direction du Château-d'Eau le temps de monter convenablement la *San Félice* de M. Maurice Drack.

11 Novembre. — Première représentation de **la SAN FÉLICE**[1], drame en cinq actes et sept tableaux, tiré du roman

1. Distribution. — Salvato, M. *Gravier*. — Ferdinand IV, *M. Pé-*

d'Alexandre Dumas père, par M. Maurice Drack. — La scène se passe à Naples, à l'époque de la conquête de ce royaume par Championnet. Le chevalier San Felice est marié à une femme beaucoup plus jeune que lui. Luisa aime vertueusement un officier napolitain qui a été recueilli chez elle un soir qu'on l'avait attaqué et frappé d'un coup de couteau pour lui voler les dépêches qu'il portait en qualité d'attaché à l'état-major de Championnet. Le drame roule sur l'amour de ces deux jeunes gens, poursuivis par la haine de la fameuse lady Hamilton, confidente de la reine Marie-Caroline. Tout s'arrange: le mari a le bon goût de mourir au dernier tableau, après qu'on nous a montré un Conseil des ministres, un assassinat, un enlèvement, trois potences... Des coups de fusil et des coups de canon mêlent leurs détonations à l'action. On voit entrer les Français à Naples au son de la *Marseillaise*, tout comme, au dernier acte de l'opérette qui se joue dans un théâtre voisin, ils entrent à Milan sur l'air du *Chant du Départ*.

La pièce, extraordinairement bien montée pour le Château-d'Eau, est honnêtement jouée par MM. Gravier, Péricaud, Dalmy, Bessac, Meigneux, et par Mmes Marie-Laure, très touchante dans le rôle de Luisa San Felice, Chambly, Hems et Louise Magnier.

Le début de M. Maurice Drack était plein de promesses; la *Petiote* est une pièce très bien faite, qui montre que son auteur a réellement le sens du théâtre. Pourquoi ne nous a-t-il point donné cette fois un drame de son cru, au lieu d'aller chercher dans Dumas, et de découper dans un de ses romans cette ennuyeuse histoire de la San Felice ?

13 Décembre. — Première représentation de **CASSE-MUSEAU**, drame en cinq actes et sept tableaux, par

ricaud. — Nicolino, *M. Bessac.* — Le cardinal Ruffo, *M. Meigneux.* — Michel le fou, *M. Dalmy.* — Nelson, *M. Hodin.* — Fra Pacifico, *M. Livry.* — Carracciolo, *M. Durieux.* — Bambino, *M. Guyon fils.* —San Felice, *M. Falconnier.* — Luisa San Felice, *Mlle Marie Laure.* — Lady Hamilton, *Mme Chambly.* — Marie-Caroline, *Mme Hems.* — Fragola, *Mme Gravier-Magnier.*

MM. GASTON MAROT, ÉDOUARD, PHILIPPE et LÉON MARX[1]. — Les auteurs se sont emparés d'nn lugubre fait divers — l'assassinat de la fille Maria Fellerat, trouvée morte dans sa chambre à Paris, passage Saulnier — et en ont tiré l'idée de leur pièce : l'idée seulement, car ils n'ont suivi les péripéties de ce drame réel que de fort loin. On sait d'ailleurs que les détails de l'affaire sont fort incomplets, puisque l'assassin est encore à découvrir, — et c'est lui qui pourrait faire le récit le plus circonstancié. MM. Gaston Marot, Édouard Philippe et Léon Marx, les auteurs de *Casse-Museau*, ont mieux *informé* pour leur compte que la justice, et découvert l'assassin de Marie Sellnar, la victime de la cité Trévise. C'est un certain Roullier, dit Casse-Museau, chef d'une bande de jolis gredins. Ce nom de Roullier n'est qu'un nom d'emprunt, comme celui de Fadié, que l'assassin prend également pour diriger un bureau de placement. En réalité, Casse-Museau se nomme Robert de Vernière. D'excès en excès, de débauches en débauches, le vicomte a roulé dans les bas-fonds de la société, et ne vit plus que de vols et de meurtres. Les bijoux d'une cocotte l'ont tenté ; il s'introduit chez elle, grâce à la complicité de la femme de chambre, qui est sa maîtresse. Marie Sellnar entend du bruit dans son salon, elle entre, et Casse-Museau lui plonge son couteau dans la poitrine. Les soupçons se portent sur un jeune homme, Lucien Renaud, qui était venu, dans la soirée, rendre visite à Marie Sellnar. On l'arrête. Le lendemain du crime, Robert de Vernière vient trouver son frère, le comte de Vernière, qui est procureur de la République, et lui propose de lui vendre les diamants volés. Avec cet

1. DISTRIBUTION. — Roullier dit Casse-Museau, *M. Péricaud.* — Cocardier, *M. Bessac.* — Comte de Vernières, *M. Reykers.* — Gaëtan de la Martinière, *M. Munié.* — Lucien Renaud, *M. Mangin.* — Le Loup, *M. Livry.* — Toto la Brioche, *M. Guyon fils* — Le juge d'instruction, *M. Sureau.* — Loriol, *M. Demay.* — L'Omoplate, *M. Paul.* — La Grenouille, *M. Alary.* — Le commissaire de police, *M. Fiezeval.* — Le chef de la sûreté, *M. Adrien.* — Marie Sellnar, *Mlle Marie Laure.* — Paula de Vernières *Mlle Marie Laure.* — Geneviève, *Mme A. Guyon.* — Palmyre, *Mme Gravier-Magnier.* — Laide, *Mme Sureau.*

argent, il s'engage à quitter la France, et l'on n'entendra plus parler de lui. Le comte accepte. Il apprend à ce moment l'assassinat commis la veille cité Trévise. Le commissaire de police lui apporte une lettre trouvée chez la victime et signée du nom de Mme de Vernière. Cette lettre découvre au comte que sa femme est allée chez la courtisane, et y a vu Lucien Renaud. Marie Sellnar est la sœur de la comtesse, et Lucien Renaud a dû épouser autrefois la comtesse. M. de Vernière en conclut que sa femme et Lucien se voyaient chez la Sellnar et ne doute pas de la culpabilité de leurs entrevues. Rien ne peut le détourner de ce soupçon, faux, d'ailleurs, et qu'un mot d'explication ferait évanouir. Lucien est accusé d'assassinat. En construisant l'affaire lui-même, à l'instar du magistrat du *Petit Jacques*, le comte de Vernière, procureur de la République, servira ainsi sa vengeance. Cependant un agent de police, aidé d'un jeune gommeux, policier amateur, s'est lancé à la recherche du vrai coupable. Casse-Museau les dépiste en se métamorphosant successivement en fort de la halle, en joueur d'orgue et en directeur de bureau de placement; mais il est arrêté, sous cette dernière transformation, au moment où il allait faire violer et tuer une jeune fille qui savait son secret et pouvait le compromettre. Le comte de Vernière a sous les yeux la preuve irréfragable de la culpabilité de son propre frère, qui s'est affublé du gracieux nom de Casse-Museau. Le magistrat l'emporte alors sur le frère, avec d'autant moins de peine que Casse-Museau est une horrible canaille. Le procureur de la République était conspué : il est maintenant unanimement applaudi. Pourquoi donc, en accomplissant ce devoir d'homme d'honneur et de magistrat impartial, M. Reykers retire-t-il sa rosette d'officier de la Légion d'honneur? L'acte qu'il accomplit n'a rien de déshonorant que je sache, et l'infamie de son frère ne rejaillit pas sur le procureur de la République. Seulement voilà, c'est théâtre! Après une belle phrase, ce geste fait bien et assure l'*effet*. Les auteurs sont, sans doute, fort heureux de l'avoir trouvé. Le comte de Vernière livre donc à la justice le véritable meurtrier de Sellnar et reconnaît — il est temps! — l'innocence de Lucien Renaud — celui-là même qu'il accusait

injustement, parce qu'il le croyait l'amant de sa femme, — et qui n'est autre que son fils naturel! Quelle accumulation de parentés! Surcharges bien inutiles, on en conviendra. Jusqu'au dernier tableau pourtant, c'est-à-dire jusqu'au moment où le crime puni, l'innocence reconnue, il n'y a qu'à baisser la toile, ce nouveau drame du Château-d'Eau n'est, certes, pas plus ennuyeux qu'un autre. Et puis on y voit la Morgue — une morgue où les dalles sont vides, fort heureusement — et un cadavre, peu repoussant d'ailleurs, celui de Mlle Marie-Laure, très belle à voir sous son linceul blanc. Et puis... on y entend parler l'argot de Belleville le plus pur... que c'est comme un bouquet de fleurs... naturalistes.

Mlle Marie-Laure joue le double rôle de Marie Sellnar et de Paula de Vernière avec un incontestable talent, mêlé de quelques cris un peu exagérés et de quelques gestes un peu monotones. C'est quand même, et répétons-le, une excellente jeune première de drame, qui tiendrait fort bien sa place autre part qu'au Château-d'Eau. M. Péricaud est excellent dans Casse-Museau; M. Reykers a fort bien composé la figure trop longtemps ridicule et antipathique du procureur de la République; M. Munié, qui vient du Palais-Royal, est amusant dans le rôle du gommeux, policier-amateur, et Guyon fils a copié sur nature — hélas! — le type de Toto-la-Brioche. M. Ulysse Bessac, M. Mangin, Mmes Sureau et Gravier-Magnier méritent également d'être cités avec éloge. C'est vraiment une vaillante troupe que celle du Château-d'Eau. *Casse-Museau*, je ne crains pas de le dire, est « remarquablement » interprété par tous, sans un accroc, sans une faute à signaler dans les plus petits rôles, comme dans les plus importants.

Résumé : *Joseph Bara* a obtenu 32 représentations; *Esclave du Devoir*, 18; la *Dégringolade*, 30; *Catherine la Bâtarde*, 27; *Malheur aux pauvres*, 42; la *San-Félice*, 20.

THÉATRE DÉJAZET

Après avoir commencé 1881 avec le spectacle de la précédente année, composé du *Mannequin*, de MM. Pierre Giffard et Philbert Bréban, accompagné du *Morse* de M. Pierre Giffard et de *Quarante-cinq francs pour neuf jours*, de MM. Philbert Bréban et Pierre Thomy, le théâtre Déjazet (direction de M. Desmottes) reprend le 10 janvier le **BAPTÊME DU PETIT OSCAR**[1], comédie-vaudeville en cinq actes, de MM. EUGÈNE GRANGÉ et VICTOR BERNARD, ainsi que la **POUDRE AUX YEUX**[2], comédie en deux actes,

1. DISTRIBUTION. — Chachignon, *M. Béguy*. — Courtebotte de Roquencourt, *M. Gourdon*. — Bridoux, *M. Dumoulin*. — De Champignol, *M. Hurteaux*. — Bidard, *M. Maxnère*. — Landerneau, *M. Tony Seiglet*. — Galampois, *M. Octave*. — Pacheco, *M. Frémy*. — Jolivet, *M. Brunel*. — Paquitta, *Mlle Van Dyck*. — Pomponne, *Mlle Julia Hosdez*. — Catherine, *Mlle Marie Blanc*. — Honorine, *Mlle Jane Mario*. — Rose, *Mlle Rachel Cassothy*. — La mère Bouquin, *Mlle Chevalier*. — Clara, *Mlle Suzanne Ribes* — Aline, *Mlle Renée Dolci*. — Françoise, *Mlle Mathilde*.

2. DISTRIBUTION. — Ratinois, *M. P. Gourdon*. — Malingear, *M. Béjuy*. — Robert, *M. Tony Seiglet*. — Frédéric, *M. Frémy*. — Un maître d'hôtel, *M. Octave*. — Un tapissier, *M. Jarlet*. — Un chasseur, *M. Edgard*. — Blanche, *Mlle Marie Blanc*. — Emmeline, *Mlle Rachel Cassothy*. — Constance, *Mlle Chevalier*. — Sophie, *Mlle Monnier*. — Joséphine, *Mlle Amélie*. — Alexandrine, *Mlle Georgette*. — Un domestique, *Mlle Desallais*.

de MM. Eugène Labiche et Édouard-Martin. — Le *Baptême du petit Oscar* est un imbroglio dans le genre du *Chapeau de paille d'Italie*, dont le début est fort amusant. Un père va baptiser son fils. Il attend un parrain, tandis que sa femme et sa belle-mère en ont invité chacune un de leur côté. Ils débarquent tous les trois; mais au moment de partir pour l'église, la nourrice perd le bébé, qu'elle a confié à un militaire..., et voilà le papa et les trois parrains à la recherche du poupon, d'abord dans une caserne, puis chez une cocotte, puis au square du Temple.... Inutile d'ajouter que l'enfant finit par se retrouver et que la cérémonie peut se consommer au dénoûment. Dumoulin est très drôle en caporal, qui trouve que son sergent a un œil de *larynx*, et Mlle Van Dyck, dite « la plus belle femme de Paris », est une bonne et charmante comédienne. On commençait par la *Poudre aux yeux*, cette jolie comédie de Labiche, créée jadis au Gymnase et reprise ensuite au Palais-Royal par Geoffroy. Déjazet s'offrait le luxe de jouer un académicien : excusez du peu!

4 Mars. — Première représentation de la **COURONNE NUPTIALE**, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Victor Bernard et Gabriel Ferry[1].

On connaît le nom de M. Victor Bernard, qui est, avec M. Crisafulli, l'auteur du *Petit Ludovic* et des *Noces d'Argent*, que joue en ce moment M. Montrouge à l'Athénée. M. Gabriel Ferry est le fils de l'auteur du *Coureur des Bois* et de tant de romans mexicains dont le succès n'est pas encore épuisé.

1. Distribution. — Maricourt, *M. Bejuy*. — Blandinier, *M. P. Gourdon*. — Hector, *M. Dumoulin*. — Gédéon, *M. Hurteaux*. — Vanflutten, *M. Tony Seiglet*. — Gaudelin, *M. Maxnère*. — Béchut, *M. Octave*. — Baudruche, *M. Brunel*. — Tétard, *M. Jarlet*. — Cyprien, *M. Frémy*. — Léona, *Mlle Van Dyck*. — Fanchette, *Mlle Julia Hosdez*. — Juliette, *Mlle Rachel Cassothy*. — Ophelia, *Mlle Marie Blanc*. — Mme Lapirot. *Mlle Chevalier*. — Adrienne, *Mlle Jane Mario*. — Nana, *Mlle Renée Dolci*. — Lucienne, *Mlle Reinvall*. — Première invitée, *Mlle Georgette*. — Deuxième invitée, *Mlle de Baude*.

Acceptez ces fleurs d'oranger,
Qu'à votre voile on les attache!
Sous le joug fier de se ranger,
Que l'époux dise : « Elle est sans tache! »

(*Air connu.*)

Que le lecteur nous pardonne ce ressouvenir de Béranger — et M. Victor Bernard aussi.... mais il y a comme un parfum de ces fleurs emblématiques qui s'échappe des coulisses, et c'est involontairement que nous avons fredonné ce vieux refrain. Remarquez-vous qu'il y a une rage de noces en ce moment.... au théâtre, s'entend? Les directeurs de Paris se sont évidemment donné le mot pour rappeler l'existence du mariage à la population parisienne, qui, paraît-il, le néglige un peu. A la Comédie-Française, on joue d'une façon courante le *Mariage de Victorine;* l'Odéon vient de reprendre le *Mariage de Figaro;* le Gymnase donne la *Noce d'Ambroise*, et l'Athénée, les *Noces d'Argent ;* les Nouveautés ont encore sur leur affiche le *Mariage de Groseillon*.... Seul, le Palais-Royal détonne dans ce bel « Io!... hyménée! » en criant de toutes ses forces : « *Divorçons!* » Le théâtre Déjazet s'est dit qu'il était de son devoir de faire cause commune, et M. Desmottes est venu à la rescousse! — M. Desmottes, vous savez bien, ce directeur prodigue qui, après avoir cédé son théâtre à M. Henri Luguet, serait tout disposé à prendre les Nouveautés de M. Brasseur, ou la Renaissance de M. Koning, auquel il aurait déjà proposé 250,000 francs : M. Koning en demande 300,000. Voilà pourquoi nous avons eu, ce soir, la première représentation de la *Couronne nuptiale*, de MM. Victor Bernard et Gabriel Ferry — le *fils* de l'auteur du *Coureur des Bois*. — Que de noces, mes amis, que de noces! Par exemple, je ne garantis pas que l'agence Maricourt-Blandinier soit faite pour inspirer une énorme confiance à ceux qui sont sur la pente du matrimonium. Cette agence — en partie double — organise les mariages et les désorganise, tout de suite après le contrat, avec une dextérité qui rappelle celle de Tricoche et Cacolet. L'un des associés, Maricourt, — le nom est un poème de fin esprit, — fait la noce que l'autre — Blandi-

nier, change le plus tôt possible en séparation de corps. C'est le côté le plus original du vaudeville nouveau. Dès le premier acte, le public s'était montré en excellente disposition de rire. Une petite ouverture composée de ponts-neufs est couverte d'applaudissements. Le rideau se lève : deux femmes paraissent, l'une est la toute charmante Mlle Van Dyck, une artiste pour de vrai, qui a dirigé avec beaucoup d'habileté, ma foi, le théâtre du Casino de Dunkerque; — l'autre, une belle personne qui, n'ayant que ces mots pour tout rôle : « Un joli homme, le marieur! » a reçu instantanément un formidable bouquet, lancé d'une première loge, par une ouvreuse. La salle s'est pâmée d'aise à cet hommage, cela va sans dire. Il faut dire aussi que les occasions de se pâmer étaient fort rares dans le courant de ce premier acte, que les auteurs ont employé à nous présenter une multitude de types sans leur donner le moindre relief par un trait ou par une saillie. Au deuxième acte nous retrouvons tous ces types dans un bal quelconque : là, des traits et des saillies à foison! Un invité réclame des rafraîchissements. La maîtresse de céans : « J'ai donné l'ordre qu'on les passe tous les quarts d'heure. » L'invité : « Comme l'omnibus d'Auteuil, alors! » — Du même tonneau: « Monsieur, qu'entend-on par les acquêts dans un contrat de mariage? — C'est le protecteur du divorce! — Les acquêts.... M. Naquet.... vous comprenez? Et au milieu de ces reparties, les époux, unis à la fin de l'acte précédent, commencent à se désagréger. Mais ce n'est plus de la pièce qu'il s'agit : les incidents se multiplient. La belle personne du premier acte reparaît dans une toilette fulgurante, et elle obtient un succès à rendre jalouse Mlle Léona Cellié..., du théâtre national de l'Athénée! Elle a, de plus que Mlle Cellié, un paon superbe dont la crête est au corsage et les plumes éparses sur la queue de la robe.

L'ingénue fait une chute malheureuse. La duègue s'écrie : « Il faut frapper un grand coup! » Et la salle est prise d'indignation, on ne sait trop pourquoi.... Nous renonçons enfin à les constater tous! et nous nous sauvons, annalistes peu consciencieux, persuadés que les auteurs — gens d'esprit, s'il en fut — prendront bientôt une revanche, en nous

offrant un vaudeville où il y aura un peu de tout — même un sujet de pièce.

Le 24 mars, *la Couronne nuptiale* cédera la place à une reprise du *Baptême du petit Oscar*, accompagnée de deux vaudevilles en un acte le *Faussaire*, de M. Victor Bernard et les *Vitriers*, de MM. Eugène Grangé et Victor Bernard, empruntés au répertoire du Palais-Royal.

5 Avril. — Première représentation (à ce théâtre) du **LYS DE LA VALLÉE**, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Eugène Grangé et Victor Bernard. — M. Victor Bernard est décidément le fournisseur attitré du Théâtre-Déjazet. C'est par *la Tarentule* et les *Vitriers* que M. Desmottes inaugurait sa direction. C'est la *Couronne nuptiale*, du même auteur, qui succédait à une reprise du *Baptême du petit Oscar*. C'est une reprise du *Lys de la Vallée* qui succède aujourd'hui à la *Couronne nuptiale* de fugitive mémoire. Le *Lys de la Vallée* n'eut qu'un succès modéré au théâtre du Palais-Poyal, où il était joué, il y a une douzaine d'années, par Alphonsine et Priston, Hyacinthe et Lhéritier. Repris aujourd'hui par Mmes Gabrielle Rose et Van-Dyck, MM. Dumoulin, Maxnère et Tony-Seiglet, il n'a encore fait rire qu'à moitié. C'est qu'il n'y a rien de nouveau dans ce vaudeville, qui ressemble à tous les vaudevilles passés. Les auteurs ont peut-être cru, jadis, trouver une fortune en parodiant le titre d'un des plus célèbres romans de Balzac. Leur *Lys de la Vallée* est tout bonnement une marchande de volailles, qui vit, seule et immaculée, à la Vallée, sur le quai des Grands-Augustins (au temps où la Vallée existait encore), parmi les cadavres déplumés de dindons et de canards. Le *trait* est, comme on voit, facile à saisir et mis à la portée de toutes les intelligences. Cette marchande de volailles, qui — pour dire un mot de la pièce — est ou se croit veuve, donne un bal par souscription, et espère bien trouver dans la foule des danseurs un homme à qui elle offrira tout ce qu'elle a amassé de tendresse et d'économies derrière son comptoir. Justement un jeune homme du monde s'est glissé par désœuvrement et par fantaisie dans cette sauterie de harengères. Il aperçoit les épaules de la marchande, étincelantes

et découvertes pour la première fois. La griserie qui saisit Félix de Vandenesse en présence de Mme de Mortsauf lui monte à la tête, et, comme Félix, Ludovic Barillon dépose sur ces épaules inconnues un baiser qui fait scandale. Ainsi embrassée en plein bal, l'héroïne de MM. Grangé et Bernard veut contraindre l'écervelé à réparer sa flatteuse impertinence, elle le poursuit partout, se jette à travers ses projets de mariage, et l'épouserait à la barbe de son beau-père, si elle ne retrouvait elle-même, en la personne d'un certain Polydore (Hyacinthe ou Dumoulin), le mari qu'elle a cru perdu. Une course échevelée formant trois longs actes : telle est la pièce qui, à vrai dire, n'existe pas. Cette « poursuite » a été, pendant longtemps, la poétique du vaudeville contemporain. Le premier exemple en a été fourni par l'*Étourneau*, une pièce qui n'en restait pas moins bien faite : car elle sortait de la main d'un des meilleurs élèves de Scribe, de Bayard. Mais c'est surtout le *Chapeau de paille d'Italie* qui donna le branle. Depuis lors, tout le comique du théâtre se réduisit à jeter une noce ou une troupe de canotiers, une maisonnée quelconque, sur les traces d'un pauvre diable qu'elle attrape sans cesse et laisse échapper ensuite. Nous n'affirmons pas que cette forme dramatique soit mauvaise. Il n'y en a point qui ne puisse être bonne; mais elle a fait son temps, elle est usée; il serait urgent de passer à un autre exercice.

Le 4 mai, renouvellement de l'affiche : le spectacle se compose encore d'un lever de rideau de MM. Grangé et Bernard, d'une seconde pièce de MM. Grangé et Bernard et du **MEURTRIER DE THÉODORE**, de MM. CLAIRVILLE, BROT et.... BERNARD. Aimez-vous le Bernard?... On en a mis partout. Avant d'abandonner la partie, M. Desmottes a voulu corser son affiche en reprenant cette excellente comédie-charge, dont le principal rôle avait été créé autrefois par Alphonsine. — On connaît la pièce : Mariquita est la bouillante fille d'une Mexicaine et de Montravers, un tranquille parisien établi marchand de jarretières au Mexique. Est-ce bien sa fille? Il y a peut-être quelque chose à dire là-dessus : Mariquita est venue au monde très peu de temps après le mariage, mais là-bas, la végétation va si vite! Enfin, cette fille impétueuse — sa naissance préma-

turée le prouve — veut épouser un M. Théodore. Le père a consenti pour avoir la paix; mais le Théodore, peu tenté d'épouser une jeune personne de ce caractère, charge Chamillon, un de ses amis, d'annoncer à Mariquita qu'il a succombé dans un duel. Celle-ci croit que Chamillon est le meurtrier de son Théodore; elle se prête au mariage convenu entre son père et le prétendu meurtrier dans le but de venger son fiancé en faisant un enfer de la vie de son mari. Après une série de scènes vraiment drôles, tout s'explique, et Mariquita, domptée par l'énergie déployée par son mari au milieu de ses crises, se jette dans ses bras et oublie Théodore qui, du reste, la trompait : on lui en donne la preuve.

La pièce est bien jouée par Mme Tassilly, qui, sans faire oublier la créatrice du rôle, sait cependant se faire applaudir, et par M. Dumoulin, un comique très nature (il est déjà engagé aux Variétés), qui mélange agréablement la manière d'Hyacinthe et celle de Coquelin cadet. Les deux autres rôles sont très suffisamment tenus.

Le *Meurtrier de Théodore* est accompagné de deux amusants vaudevilles : *On demande des ingénues* et *Entre deux trains*.

A M. Desmottes, succédera le 1er septembre M. Luguet, qui sous-louera son bail pendant les trois mois d'été : juin, juillet et août, à un directeur intérimaire, M. Alphonse Lemonnier.

1er Juin. — Première représentation de la **BANDE DES BLOUSES BLANCHES**, vaudeville en un acte, de M. Iginio Manzoni, joué par MM. Prika, Carbonnelle, Mmes Dennery, Laisné, et première représentation de **NOS BELLES PETITES**[1], fantaisie en trois actes et quatre tableaux, de

1. Distribution. — Exupère, *M. Dumoulin*. — Beauventru, *M. Vavasseur*. — Trouillet, *M. Dorgat*. — Frantz, *M. Schopp*. — Cordonnet, *M. Oscar*. — Un clerc d'huissier, *M. Mérigot*. — Sandoval, *M. J. Vizentini*. — Anna, *Mlle R. Lemonnier*. — Ida de Moussy, *Mlle M. Luther*. — Ollivier, *Mlle G. Riotta*. — Perlefine, *Mlle Rodrigues*. — Mme Trouillet, *Mlle Chevalier*. — Henriette, *Mlle Dennery*. — Camille, *Mlle Fillion*.

MM. A. de Jallais et I. Manzoni, musique de MM. Marc Chautagne et Patussel. — C'est un vaudeville, puisqu'il y a des couplets; une revue, car les auteurs y ont accumulé les allusions aux faits de l'année; cela tourne quelquefois à la comédie pour retomber dans la charge. A la place des auteurs, je n'aurais su comment nommer ce salmigondis théâtral. Qui sait? c'est peut-être un genre nouveau qui vient de naître : le genre neutre, alors. En tous cas, ce qui n'est pas nouveau, c'est la musique de MM. XX.... — Je ne les nomme pas, pour cette fois. Et pourtant l'affiche porte en toutes lettres : musique nouvelle. Exemple : j'y ai reconnu l'air des *P'tites femmes* de *Janot;* le rondeau de la chanson de *Paris en actions;* le duo des moutons de la *Mascotte*, etc., etc. Après tout, c'est peut-être nouveau dans le quartier. Maintenant voici la pièce. Mme Anna Trois-Étoiles, abandonnée par un adorateur qui l'a lâchée pour courir Paris avec une belle-petite, se met en tête d'aller chercher son fiancé dans ce milieu avancé. Vous allez me dire que je vous raconte les *Boussigneul*, je vous jure que non : ce n'est pas ma faute si MM. de Jallais et Manzoni se sont rencontrés si bien avec M. Ed. Philippe. Vous voyez déjà que, comme donnée, ce n'est pas très original. Quant à vous dire comment Mlle, non, Mme Anna réussit, — c'est une veuve, — j'aime mieux ne pas le tenter, je me perdrais dans cet imbroglio. Les artistes jouent en conscience cette erreur d'un homme d'esprit; il le prouve de temps à autre dans la pièce. M. Dumoulin est décidément un bon comique. Mme Riquet-Lemonnier a une voix qui aurait bien du succès.... à la Halle. Quant à la troupe de figurantes qui personnifient nos belles petites.... aïe, aïe! *belles*, par antiphrase, sans doute. Et quelles toilettes! Après tout, au boulevard du Temple.... Il n'y a guère à mentionner que Mlle Riotta, et surtout Mlle Luther, dont je ne demande pas la *réforme*.

Le 15 juillet, le théâtre ferme ses portes sur *Nos Belles petites*, et les rouvre avec les **FEMMES DE PAUL DE KOCK**, de MM. Beauvallet père et fils.

6 Septembre. — Début directorial de M. Henri Luguet : première représentation de **NOS FILS**, comédie en quatre

actes de M. ÉDOUARD CADOL[1]. — Après la mort de sa femme, le comte de Valzey a trouvé dans un tiroir une correspondance qui ne lui a laissé aucun doute sur les relations de la comtesse avec un individu resté inconnu. Celui qu'il a pris jusqu'alors pour son fils est un enfant adultérin. Ne pouvant ou ne voulant le renier, le comte s'en éloigne, mène une vie dissipée et cherche par tous les moyens à dénaturer sa fortune, qu'il n'entend pas laisser au fils de sa femme. Celui-ci, qui adore son père, ne connaîtrait jamais le motif de sa répulsion subite, lorsqu'un jour le comte, par une circonstance que l'auteur n'a pas daigné nous expliquer, découvre le nom de celui qu'il *croit* l'avoir trompé ; car vous pensez bien que tout ceci n'est qu'un quiproquo. Il va provoquer ce personnage ; mais dans le cas où il serait tué en duel, il veut empêcher que le fils adultérin ne provoque à son tour son véritable père, pour venger le père putatif. Dans une scène, assez belle, ma foi, et pour laquelle toute la pièce paraît avoir été faite, le comte avoue à Robert qu'il n'est pas son fils : « Vous en avez menti ! » s'écrie Robert. — « Insolent ! sortez ! » — « Oui, je sors ; mais la preuve que vous êtes mon père, c'est que vous insultez ma mère et que je m'en vais ! » Il va sans dire que tout s'explique : le personnage mystérieux que le comte a pris pour l'amant de sa femme était.... son frère naturel ! Le comte rend son affection à son fils, et celui-ci épouse sa cousine Valentine, comme dans les *Rantzau* d'Erckmann-Chatrian, — ce qui met fin à la haine qui divisait les deux familles, — et termine heureusement une question de succession, de donation, d'aliénation de fortune, dans laquelle il nous a été bien difficile de nous reconnaître. Telle est cette pièce qui contient une belle scène, je l'ai dit, entre le comte et son fils,

1. DISTRIBUION. — Le comte de Valzey, *M. Henri Luguet*. — André Nicolle, *M. Laty*. — Robert de Valzey, *M. Maurice Luguet* — Victorin, *M. Noblet*. — Le docteur Barbellier, *M. P. Gourdon*. — Le marquis d'Ormiac, *M. Arondel*. — Buchoy, notaire, *M. Tony Seiglet*. — Benoist, *M. Jarlet*. — Un domestique, *M. Edgard*. — Valentine, *Mlle Aline Guyon*. — Mme Buchoy, *Mme Daguet-Grassot*. — Euphrosine, *Mlle Castelli*.

et une seconde bien conduite, dans laquelle le frère naturel de la comtesse explique à Robert comment il est son parent. Et après? Après, mon Dieu! c'est tout, et ce n'est pas assez.... Le premier acte, qui contient l'exposition du sujet, est absolument incompréhensible. On se perd au milieu de ces explications d'une longueur fatigante, fournies par un certain docteur Barbellier, savant distingué, dit la pièce, et dont l'artiste fait une ganache. On n'a guère commencé à se reconnaître, dans cette parenté nombreuse des Valzey et des d'Ormiac, qu'au milieu du second acte, et encore fallait-il une attention soutenue pour ne pas perdre le fil. En vérité, c'est trop nous demander; si nous devons nous livrer à un travail de patience pour nous retrouver dans une pièce de théâtre, nous préférons rester chez nous. Si encore il y avait quelque chose là dedans! Mais, en dehors de la scène du troisième acte, je ne vois rien qui puisse nous attacher. Où l'auteur veut-il en venir? Qu'a-t-il voulu prouver? Pourquoi ce titre de : *Nos fils?* C'était *Le Fils* qu'il fallait plutôt dire. Puis, voilà une comédie qui repose sur un quiproquo; moyen bien banal et bien usé. Ah! nous sommes loin des *Inutiles* et même de la *Grand'Maman!* La pièce est montée avec un soin et un luxe relatifs auxquels on n'est pas habitué dans ce théâtre. On reconnaît la main de l'ancien administrateur du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, M. Henri Luguet, de retour de Russie, après avoir passé par Bordeaux. C'est un artiste convaincu, soucieux de la dignité de son art, et qui veut jouer ici la bonne comédie et le vaudeville. C'est là une excellente intention; mais il faut de bonnes pièces en ce genre pour attirer le public, et je doute fort que *Nos fils* réussissent. Ce jugement ne surprendra sans doute pas M. Cadol, qui paraissait attacher lui-même assez peu d'importance son œuvre. M. Luguet n'est pas seulement un directeur soigneux, c'est un bon comédien, dont la voix et la tenue sont excellentes. Le succès de la soirée a été pour lui et son fils, Maurice Luguet (Robert de Valzey), qui a de la jeunesse, de la tenue, et qui sait se faire écouter, malgré une voix un peu blanche. Je lui conseille seulement de se défaire de certaine façon de lever les épaules qui est d'un effet désagréable. A côté de ces deux artistes, il convient de citer M. Noblet,

qui sort du Palais-Royal, et Mlle Aline Guyon, que nous avons vue au Conservatoire, et depuis au Château-d'Eau. M. Noblet a de la gaîté, et Mlle Guyon ne manque pas de distinction; elle sait en outre fort bien s'habiller. A part Mme Daguet-Grassot, qui, dans un rôle secondaire, est une dègne amusante, je ne vois plus personne à nommer.

1er Octobre. — Première représentation de la **BAMBOCHE**, vaudeville en quatre actes, de MM. Vast-Ricouard et de Trogoff[1]. « La pièce que nous venons de représenter devant vous est de MM. Vast-Ricouard et Christian de Trogoff. » Nous le savions, et l'artiste aurait pu se dispenser de faire l'annonce habituelle. Outre les indiscrétions ordinaires qui nous avaient révélé les noms des auteurs, nous avons reconnu, dès le premier acte, le vaudeville auquel nous avions *l'honneur....* et le plaisir — comme dans le *Pré-aux-Clercs* — d'assister. La *Bamboche* n'est autre, en effet, que les *Coups de canif*, représentés, le 6 juin 1876, au théâtre des Arts. La seule différence, c'est qu'à cette époque le vaudeville en question avait trois actes : aujourd'hui, il en a quatre. C'est décidément une habitude maintenant chez les auteurs; si ce procédé est commode pour eux, il est moins agréable pour les spectateurs. Mais, que voulez-vous, M. Emile Augier a donné l'exemple! Malgré cette critique, nous devons dire qu'aujourd'hui, comme en 1876, la *Bamboche* a paru amusante et gaie, mais d'une raideur, d'un réalisme et même d'un cynisme un peu bien outrés! On voit que MM. Vast-Ricouard et de Trogoff appartiennent à l'école naturaliste. Toutes leurs œuvres sont pleines de ces crudités voulues; les disciples de M. Zola oublient trop, ce nous semble, que si le maître a écrit l'*Assommoir*, il nous a

1. Distribution. — Balandard, *M. Noblet.* — Manicamp, *M. P. Véret.* — Verduret, *M. T. Seiglet.* — Théodore, *M. Avenière.* — Saragosse, *M. Maxnère.* — Adolphe, *M. A. Lévy.* — Anatole, *M. Lainé.* — Mme Manicamp, *Mme D. Grassot.* — Edmée, *Mlle Castelli.* — Bernardine, *Mlle Georgette Doria.* — Amanda, *Mlle J. Lévy.* — Valentine, *Mlle Riotta.* — Berthe, Mlle *Hertz.* — Lucie, *Mlle Georgette.*

également donné la *Faute de l'abbé Mouret*. Enfin, c'est affaire à ces messieurs de ne prendre du naturalisme que ces brutalités. — Maintenant, en deux mots, voici la pièce que je rappelle comme mémoire. Manicamp et son gendre Balandard, commerçants en troussseaux et layettes, à l'enseigne de *l'Époux fidèle*, ont, à l'insu l'un de l'autre, donné rendez-vous à des cocottes; ils se rencontrent nez à nez dans l'arbre de Robinson. De leur côté, Mme Manicamp s'en laisse conter par un commis de la maison, tandis que Mme Balandard aime Saragosse, l'ami de son mari. Après une suite de désagréments réciproques, qu'il serait un peu compliqué de vous narrer complètement, les maris et les femmes renoncent à l'adultère et à ses transes. La pièce est morale, au fond, on le voit, si les procédés des auteurs sont plus que lestes. *Le Mari à la Campagne*, *les Dominos roses*, *le Procès Vauradieux* ont évidemment inspiré les auteurs, mais on leur pardonne ces souvenirs ; la pièce est réellement amusante. Elle a gagné considérablement, au point de vue de l'interprétation, à passer du théâtre des Arts au théâtre Déjazet. Au théâtre des Arts, à part un artiste nommé Dubreuil, tous les autres étaient bien mauvais ; ici, l'ensemble est meilleur ; il sera tout à fait bon au bout de quelques représentations, quand les acteurs enlèveront plus rondement leur affaire. MM. Noblet, Véret, Maxnère, Seiglet et Avenière, Mmes D. Grassot et Castelli méritent des éloges. M. Noblet et Mme Grassot doivent être cités à part.

Le 16 décembre, un commisaire de police remettait à M. Luguet l'arrêté préfectoral dont le teneur est ici en note[1].

1. Nous, préfet de police,
Vu l'article 12 de l'arrêté des consuls du 12 messidor an VIII, aux termes duquel le préfet de police est chargé « de la police des « théâtres, en ce qui touche la sûreté des personnes et les précau- « tions pour prévenir les accidents » ;
Vu l'article 2 du décret du 6 janvier 1864, aux termes duquel « les entrepreneurs de théâtre devront se conformer aux ordonnances, décrets et règlements pour tout ce qui concerne l'ordre, la sécurité et la salubrité publics », ce décret prescrivant que : « continueront d'être exécutées les lois existantes sur la police et la fermeture des théâtres », etc. ;

Et la condamnation du théâtre Déjazet servait d'exemple. Il fallait à tout prix éviter une catastrophe semblable à l'incendie du Ring-Theater de Vienne. Brusque fin d'un théâtre qui semblait enfin sorti des nombreuses épreuves qu'il avait traversées jusque-là.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re rep. ou de la reprise.	Nombre de rep. pend. l'année.
Le Morse.	1		9
45 *francs pour* 9 *jours*	1		9
Le Mannequin	3		9
Le Baptême du petit Oscar . .	5	10 janvier	66
La Poudre aux yeux.	2	«	55
Le Faussaire	1	4 mars	33
* *La Couronne nuptiale*	3	«	22
Les Vitriers	1	24 mars	20
Le Lys de la vallée	3	5 avril	27
Le Gendre du Colonel.	1	«	27
Une Méprise.	1	«	27

Vu l'ordonnance du 16 mai 1881 édictant les dispositions et précautions obligatoires pour le théâtre, afin de prévenir les dangers d'incendie;

Considérant que, malgré les sommations qui lui ont été adressées, l'administration du théâtre Déjazet n'a exécuté aucune des mesures prescrites par l'ordonnance précitée;

Considérant, en outre, que l'aménagement dudit théâtre est tout entier en bois; que, par suite, il présente des conditions particulières de dangers pour la sécurité publique et qu'il doit être l'objet d'une réfection complète;

Vu l'avis de la commission supérieure,

Arrêtons :

Article 1er. — L'entrée du théâtre Déjazet est interdite au public jusqu'à complète exécution des mesures prescrites par l'ordonnance du 16 mai 1881.

Art. 2. — M. le commissaire de police du quartier des Enfants-Rouges est chargé de notifier le présent arrêté et d'en assurer l'exécution.

Fait à Paris, le 16 décembre 1881.

Le Préfet de police,
CAMESCASSE.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Le Meurtrier de Théodore . . .	3	4 mai	28
On demande des Ingénues . . .	1	«	28
Entre deux trains	1	«	28
La Bande des blouses blanches	1	1er juin	46
* *Nos belles petites*	3	«	47
Les Femmes de Paul de Kock .	5	7 août	29
Le Mystère.	1	6 septembre	23
* *Nos fils*	4	6 septembre	23
L'Orang-Outang	1	1er octobre	27
* *La Bamboche*	4	1er octobre	84
Les deux Coqs.	1	27 octobre	52

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES

Après 38 représentations de la revue de l'année précédente : *Bastille-Madeleine*, de M. Henri Buguet, M. Denant, encore directeur des Fantaisies-Parisiennes, donnera, le 8 février, la première représentation de **LA CALZA**, opérette en trois actes de M. TILLIER, musique de M. MANSOUR[1]. — La « Calza » est une société d'orphéonistes, ou, pour mieux dire, de guitaristes (nous sommes à Venise) dont le signe de ralliement est un laurier d'or sur la cuisse gauche, et le but (vous l'avez deviné, puisqu'il s'agit d'une opérette) est l'amour, l'amour, et encore l'amour. C'est afin d'arriver à obtenir les dernières faveurs de la belle comtesse Lorenza, que Mario Cornaro se fait recevoir dans la confrérie, tandis qu'au contraire son jeune ami Zanetti profite de cette admission pour échapper à la même signora Lorenza et demander à l'oncle la main de sa nièce Regina.

1. DISTRIBUTION. — Le seigneur Cornaro, *M. Denizot*. — Le seigneur Zanetti, *M. Puget*. — Le docteur Bonifacio, *M. Guyon fils*. — Sarcello, *M. Charvet*. — Dancidi, *M. Desnoyer*. — Lorenza, *Mlle Landau*. — Regina, *Mlle Delamar*. — Ottavio, membre de la Calza, *Mlle Ghinassi*. — Nino, membre de la Calza, *Mlle Gabrielle*. — Andréa, membre de la Calza, *Mlle Barty*. — Sylvio, membre de la Calza, *Mlle Boulanger*. — Beppo, *Mlle Sestier*.

Mais Regina n'aime que son petit amoureux Ottavio, et Lorenza n'a pas le moindre goût pour un vert-galant de l'âge et de la tournure de maître Cornaro. Vous pouvez donc croire que le dénoûment remettra toutes choses en leur véritable place, selon les désirs de Lorenza et de Regina. C'est sur ce libretto, plus qu'anodin, que M. Mansour a écrit une partition qui n'est pas toujours originale, mais qui contient pourtant d'agréables morceaux, comme l'air de la « Calza », qui pourrait servir de final au premier acte, comme le brindisi du second : « Buvons à Vénus, buvons à Venise », et le septuor syllabique du Baiser, — sans oublier une jolie pavane en sourdine, et un bon trio comique : « La brise de Venise. » Après Mlle Landau (Lorenza), une véritable chanteuse, à la voix chaude et joliment timbrée, il faut citer l'amusant comique Denizot (Cornaro), et louer les autres pour leur bonne volonté. La *Calza*, qui se joue jusqu'au 15 mars, terminera la direction de M. Denant, appelé aux fonctions d'administrateur général du Grand-Théâtre de Lille[1]. M. Cuet-Martin lui succède et rouvre le 5 mai, par *Les Boussigneul*, de MM. Édouard Philippe, G. Marot et Pouillon.

Avec les *Boussigneul* — trois actes précédemment joués aux Folies-Dramatiques, dont la 100e aura lieu le 13 mars — le spectacle se composait de *Risette et Durandeau* et d'*Un criminel malgré lui*, de MM. Marot et Philippe. Le « criminel malgré lui », c'est en cette circonstance l'auteur lui-même; j'en suis sûr, et j'espère qu'il ne recommencera pas. Quant aux *Boussigneul*, nous ne les raconterons pas, puisqu'on les connaît déjà. D'ailleurs, ces choses-là se racontent-elles? Non. C'est fou, soit, mais c'est drôle. Cela rappelle un peu — le dernier acte surtout — les procédés Hennequin; mais on ne peut vraiment en vouloir aux auteurs de copier les

1. Aux termes de son traité avec M. Bertaux, M. Denant avait, paraît-il, la faculté de se retirer dès que son rapport personnel, soit vingt mille francs, aurait été absorbé par l'exploitation. Pendant direction, M. Denant a monté le *Ménétrier de Meudon*, opérette en trois actes, *le Rat de ville et le Rat des champs*, opérette en un acte, *Bastille-Madeleine*, revue en quatre actes, et enfin la *Calza*, opéra-comique en trois actes.

maîtres. La pièce est bien menée par Denizot, un compère amusant qui a très drôlement détaillé les couplets de la Noce, par M. Guyon fils, qui fera sûrement quelque chose, et par M[lle] Alice Brunet.

Les Boussigneul sont remplacés, le 13 juin, par les *Vacances de Beautendon*, de MM. Eugène Grangé et Émile Abraham, précédemment jouées au Théâtre-Cluny et accompagnées de deux petits actes intitulés *C'est ma sœur* et *Plus de têtes chauves*.

M. Cuet-Martin abandonnera la partie avant la fin du mois de juin. Un théâtre a beau faire des fermetures malheureuses, il se trouve toujours des audacieux qui croient qu'ils réussiront où ont échoué leurs devanciers. Voilà pourquoi l'ex-théâtre Beaumarchais, aujourd'hui Fantaisies-Parisiennes, dont le loyer est de quarante mille francs, trouve encore des amateurs. La réouverture du théâtre, sous la direction de M. Dernesty, aura lieu, le 24 septembre, par un bon drame de cape et d'épée, *Mademoiselle de la Faille*, de MM. A. Bourgeois et Lemoine, interprété d'une façon très convenable par M. Malleville (début), Fernand (de l'Ambigu), Boscher (du théâtre Cluny), Huard, ainsi que par M[mes] Albiane (des Nations) et Solesmes (du théâtre Cluny). M. Dernesty se proposait de monter le *Bossu*, et il en avait obtenu l'autorisation de M. Péragallo, agissant au nom de M[me] veuve Anicet-Bourgeois. Malheureusement pour M. Dernesty, le *Bossu* est encore plus la pièce de M. Paul Féval que celle de M. Anicet-Bourgeois; et M. Paul Féval est toujours de ce monde. Aussi ce dernier a-t-il le droit de le signifier son refus de laisser jouer son drame sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, le *Bossu* étant considéré, à juste titre, comme un des modèles du genre et ne devant point quitter les scènes dramatiques de premier ordre. M. Dernesty abandonne alors la direction du théâtre, qui sera désormais exploité par une combinaison nouvelle, dont fera partie M. Gaspari, désirant adopter comme genre la pièce fantaisiste et la Revue, et faire refleurir à la Bastille les beaux jours de Bobino. M. Gaspari a rendu aux Fantaisies-Parisiennes leur ancien nom de théâtre Beaumarchais. Ainsi l'a-t-il voulu; moi, je n'y vois pas d'inconvénient, et pour-

tant le premier titre convenait évidemment mieux à la pièce qu'on y a jouée le premier soir. Le nom de théâtre Beaumarchais évoque des idées de drame plutôt que de vaudeville fantastique. Mes lecteurs n'attendent pas de moi une page de critique sérieuse, entremêlée d'aperçus esthétiques à l'occasion de la reprise, sous le titre des *Toquades de Fifrelin*, d'un vieux vaudeville représenté autrefois à Bobino et qui s'appelait alors *Bric-à-Brac*. Fifrelin est un jeune épicier, qui délaisse la boutique de son oncle pour les Muses, et qui revient aux denrées coloniales complètement désillusionné sur le compte de ces divinités antiques. Voilà le fond de la pièce, qui est entremêlée de couplets à foison. Ils sont fort bien tournés pour la plupart, il faut le dire, et l'esprit n'est pas ce qui manque dans la pièce. Mais quoi! C'est de l'esprit éventé. Tout cela est vieilli, usé, démodé, comme toutes les pièces qui s'inspirent uniquement du milieu *parisien* et qui n'ont que le mérite de l'actualité. Comment voulez-vous qu'on s'intéresse aujourd'hui à la parodie de la *Tour de Nesle*, des allopathes et des homéopathes, du roman-feuilleton représenté par une petite femme en *Mousquetaire*, et de Mélingue dans je ne sais quelle pièce? Les habitants du Marais s'amuseront-ils beaucoup à cette pseudo-revue, qui est, d'ailleurs, montée avec un certain soin?... Les femmes y sont au moins jolies pour la plupart; elles disent juste et chantent de même, et on a fait des frais de costumes.

Aux *Toquades de Fifrelin* succède la reprise d'*Un Affreux Criminel*, vaudeville en trois actes de MM. Chivot et Duru.

31 DÉCEMBRE. — Première représentation de **ALLONS VOIR ÇA!** grande revue en huit tableaux de MM. MONTRÉAL et GRISIER.—C'est la cinquième de l'année, et, sans contredit, c'est une des meilleures. Le décousu ordinaire des pièces de ce genre a été habilement évité par les auteurs, MM. Montréal et Grisier. Les scènes s'enchaînent au moyen de transitions très heureuses; il n'y a pas de ces entrées ni de ces sorties baroques qui caractérisent les revues et qui les rendent si fatigantes à voir. De la gaieté, de l'entrain, une mise en scène surprenante et une excellente interprétation — un succès, par conséquent. Nous n'avons pas l'intention de suivre pas

à pas les développements de la pièce ; notons simplement les scènes principales et celles qui ont obtenu le plus d'applaudissements. Au premier acte, la scène du maçon de l'Hôtel des Postes, de la buraliste des chalets de nécessité, puis les coureuses de l'Hippodrome, qui donnent une idée de leurs courses en se servant comme obstacles du dos des compères (il y en a deux au commencement de la revue) ; les aveux que se font mutuellement deux époux en apprenant que la fin du monde est proche, et le défilé des jolis pompiers de fantaisie chargés spécialement de l'extinction du feu du pavage en bois. Au second acte, nous sommes dans le laboratoire municipal, un décor bien mieux fait que celui de la Comédie-Parisienne. On analyse tout dans ce laboratoire, même la prose des nouveaux journaux, des nouveaux romans. Le quatrième tableau nous montre le musée Grévin. A noter la scène très amusante et très bien jouée des deux chasseurs à cheval, grande et petite tenue ; celle des deux Panoramas, la charge du grand.... Finistère. La revue se termine par l'acte des théâtres ; les pièces viennent se faire juger devant un tribunal composé du compère, de Gérômé, le gendarme de l'*Œil crevé*, et du garde champêtre de la *Bamboche*. La revue de MM. Montréal et Grisier est montée, avons-nous dit, avec un soin remarquable. Les décors de M. Cornil sont certainement plus beaux que ceux des autres revues ; les costumes sont charmants. Il n'y a malheureusement que quelques jolies femmes.... Les laides nous sauront gré de ne pas citer les premières. Envoyons, pour terminer, tous nos compliments à MM. Dorgat, Pauly, Charpentier, Avenière, Gayton, Liesse, Placières et Milleret, ainsi qu'à Mmes Paurelle, Dachet, Durocher, Castelli, Robert, Plung, Carmen et Savenay. Qu'ils se les partagent, et félicitons de nouveau la direction actuelle du théâtre Beaumarchais : *Allons voir ça* restera, sans contredit, l'une des meilleures revues de l'anée 1881.

Le succès de la pièce suffira-t-il à asseoir définitivement M. Gaspari sur son fauteuil directorial ?

THÉATRE DES FOLIES-MARIGNY

L'année 1881 aura vu la fin du théâtre des Folies-Marigny. La salle où Offenbach fit jouer ses premières opérettes a disparu sous la pioche des démolisseurs.

Un prestidigitateur occupa le premier cette petite salle. Il céda bientôt la place à Offenbach, qui y fonda les Bouffes-Parisiens. Le célèbre maestro trouva le moyen d'y faire de grosses recettes avec des pièces à deux et trois personnages, telles que les *Deux Aveugles*, le *Violoneux*, etc.

C'est sur cette mignonne scène que le public applaudit pour la première fois Pradeau, Berthelier, Bache, Léonce, Hortense Schneïder et Mlle Macé, qui devint plus tard Mme Montrouge.

A Offenbach succéda Mme de Chabrillan, qui y perdit une assez forte somme. Il est vrai qu'elle y jouait ses pièces.

En 1863, Montrouge en devint l'adjudicataire. Il y resta trois années et y obtint de grands succès avec des revues telles que : *Bu... qui s'avance*, *les Canards l'ont bien passé*, et des vaudevilles comme *les Virtuoses du Pavé*, *En classe, Mesdemoiselles*, etc.; ce fut le beau temps des Folies-Marigny.

A Montrouge, succéda une série de directeurs dont aucun ne réussit à faire des recettes : le ténor Montaubry, Mme Ugalde et MM. Garnier, Leduc, Gaspari, Vasse, Veck,

Decamp. Le dernier fut M. Lacombe, qui ne fit pas mieux que ses prédécesseurs.

L'illustre architecte Garnier est chargé d'élever à la place du théâtre des Folies-Marigny un splendide palais où les peintres Poilpot et Jacob, les heureux triomphateurs du panorama de Balaklava, qui travaillent en ce moment même au panorama de Reichshoffen, exécuteront, pour l'inauguration, des merveilles d'illusion et d'art panoramique.

Dans les rez-de-chaussée du panorama Marigny, on verra des dioramas d'un nouveau système où figureront des personnages en cire. Pauvres Folies-Marigny!

CONCERTS DE PARIS



CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Voici les programmes des concerts du Conservatoire (fin de la 54e, année et commencement de la 55e), dirigés généralement par M. Deldevez.

54e ANNÉE

5e ET 6e CONCERTS (9 et 16 janvier).

1° Symphonie en *ré*.	BEETHOVEN.
2° La Mer, *Ode-symphonie*.	M. V. JONCIÈRES.
Solo : Mme BRUNET-LAFLEUR.	
3° Ouverture de *Geneviève*.	SCHUMANN.
4° Hymne.	MENDELSSOHN.
Solo : Mme BRUNET-LAFLEUR.	
5° Ouverture du *Carnaval Romain*.	BERLIOZ.

7e ET 8e CONCERTS (23 et 30 janvier).

1° Symphonie en *la* majeur.	MENDELSSOHN.
2° Fragments de *Fernand Cortez*.	SPONTINI.
3° Concerto en *la* mineur pour piano. . . .	SCHUMANN.
Mme VIGUIER.	

4° Trio et chœur des *Parques* (Hippolyte et Aricie). RAMEAU.
5° Ouverture de *Léonore*. . . . . BEETHOVEN

9° ET 10° CONCERTS (13 et 20 février).

1° Symphonie en *si bémol*. . . . . BEETHOVEN.
2° Chœur de *Paulus*. . . . . MENDELSSOHN.
3° Fragment du ballet de *Prométhée*. . . . BEETHOVEN.
4° Fragments du troisième acte de *Sigurd*. . M. E. REYER.
Interprétés par Mmes Gabrielle KRAUSS, MONTALBA, CASTILLON. MM. LASSALLE, SELLIER.
5° Ouverture d'*Obéron*. . . . . WEBER.

11° ET 12° CONCERTS (27 février et 6 mars).

1° *Roméo et Juliette* Symphonie dramatique. BERLIOZ.
2° Concerto pour violon. . . . . MENDELSSOHN.
M. SARASATE.
3° Motet (double chœur sans accompagnement). J.-S. BACH.
4° Ouverture de *Fidelio*. . . . . BEETHOVEN.

13° ET 14° CONCERTS (20 et 27 mars).

1° Symphonie avec chœur. . . . . BEETHOVEN.
Soli : Mmes CASTILLON, PERRET. MM. VASSEUR et AUGUEZ.
2° Passacaille, air de danse d'*Armide* (1686). LULLI.
3° La prière du matin et du soir. . . . . . . E. DEL CAVALIERE.
Chœur sans accompagnement, traduction de M. Ch. Nuitter.
4° Ouverture de *Ruy Blas*. . . . . MENDELSSOHN.

15° ET 16° CONCERTS (3 et 10 avril).

1° Symphonie en *ut mineur*. . . . . BEETHOVEN
2° Aria (*mia speranza adorata*). . . . . . . MOZART.
Mlle EMMA THURSBY.
3° Allegro appassionato. . . . . M. LALO.

4° Finale d'*Euryanthe*. . . . . WEBER
Solo : M[lle] EMMA THURSBY.
5° Symphonie (*inédite*). . . . . HAYDN.
6° Alleluia, chœur du *Messie*. . . . . HÆNDEL.

17ᵉ ET 18ᵉ CONCERTS.

Concert spirituel.

(Vendredi saint 15 avril et samedi saint 16 avril).

1° Symphonie en *la*. . . . . BEETHOVEN.
2° Fragments du Credo de la *Messe* en *si mineur*. . . . . J. S. BACH.
3° Concerto pour le piano en *mi bémol*. . . BEETHOVEN.
M. FISSOT.
4° Stabat mater (1736) . . . . PERGOLÈSE.
5° Ouverture du *Freyschütz*. . . . . WEBER.
6° Chœur final du Christ au Mont des Oliviers. BEETHOVEN.

55ᵉ ANNÉE

1ᵉʳ ET 2ᵉ CONCERTS (27 novembre et 4 décembre).

1° Symphonie en *fa*. . . . . BEETHOVEN.
2° *Pater Noster* . . . . MEYERBEER.
Chœur sans accompagnement.
3° Concerto pour orchestre. . . . . HÆNDEL.
4° Sapho (fragments) . . . . M. Ch. GOUNOD
Soli par M. MOULIÉRAT ET M[lle] RICHARD
5° Ouverture de *Ruy-Blas*. . . . . MENDELSSOHN.

3ᵉ ET 4ᵉ CONCERTS (11 et 18 décembre).

1° Symphonie en *la* mineur. . . . . MENDELSSOHN.
2° Hymne du *Sacrifice* (Chœur). . . . . . . BEETHOVEN.
3° 4ᵉ Concerto pour piano . . . . M. C. St-SAËNS.
M. C. SAINT-SAENS.
4° Herculanum (fragments). . . . . FÉLICIEN DAVID.
Paroles de MM. Méry et Hadot.
5° Ouverture d'*Euryanthe*. . . . . WEBER.

CONCERTS POPULAIRES

L'année 1881 comprend la fin de la 20e année et le commencement de la 21e année des Concerts populaires fondés par M. Pasdeloup.

Voici la liste des premières auditions qui ont eu lieu au Cirque d'hiver dans le courant de 1881 : Airs de ballet égyptiens de M. Alexandre Luigini, professeur au Conservatoire de Lyon; *Barcarolle*, souvenir de Lisbonne, de M. Saint-Saëns; *Souvenez-vous, Vierge Marie*, prière pour soprano et chœurs, de M. Massenet; Septuor pour piano, trompette et instruments à cordes, de M. Saint-Saëns; Variations sur un air béarnais, de M. Octave Fouque; fragments symphoniques (sommeil d'Endymion et Danse des Sylvains), de M. André Wormser; Tarentelle, pour soprano, de G. Bizet; concerto pour violon de Joachim Raff; les *Argonautes*, drame lyrique en quatre parties, poème et musique de Mlle Augusta Holmès.

Cette dernière œuvre mérite bien une mention particulière. A l'âge de onze ans, Mlle Augusta Holmès dirigeait, à Versailles, la musique des artilleurs de la garde, qui jouait un pas redoublé de sa composition. « Allons, petite, monte là et conduis toi-même! » lui avait dit plaisamment Clozé. Et « la petite » fit comme on lui dit, et conduisit fort bien, ma foi! les braves militaires, exécutant la marche qu'elle avait trouvée à son piano. En effet, ce fut bientôt une pianiste de première force que cette jeune femme, qui est devenue aujourd'hui un compositeur avec lequel il faut compter, arrivant deux fois de suite « bonne seconde » au concours de la ville de Paris, dont le jury lui préférait tout d'abord (Mlle Holmès avait alors donné une *Lutèce*, publiée depuis par l'éditeur Choudens), *le Tasse* de M. Benjamin Godard et *le Paradis Perdu* de M. Théodore Dubois, *ex æquo*, puis, à la majorité de deux voix seulement, *la Tempête* de M. Alphonse Duvernoy. Disons tout de suite que, pour cette der-

nière fois du moins, la décision du jury hétéroclite qui préside au concours, et qui se compose de conseillers municipaux, panachés de musiciens, nous semble entachée d'erreur ou d'injustice insigne. Le drame lyrique intitulé *Les Argonautes*, qu'a fort obligeamment recueilli M. Pasdeloup et qu'il nous a fait entendre le 24 avril au Cirque, est vraiment remarquable et absolument supérieur à la *Tempête*, dont le succès au concert Colonne a été surtout et avant tout un succès d'interprétation. Comme Wagner et comme Berlioz, Mlle Holmès écrit ses poèmes elle-même. Le livret héroïque des *Argonautes* (partition éditée par M. Léon Grus) est aussi intéressant que hardiment versifié. Ce drame est divisé en quatre parties. La première, qui nous retrace le départ des Argonautes, est intitulée *Jason*. Elle débute par des appels de trompettes tout à fait grandioses et par un fort beau chœur : « Eïa-o! Rompez les cordages! » sur lequel vient se greffer la charmante phrase de la jeune fille sur le rivage : « Entendez-vous ces voix profondes? », fort bien dite par Mme Caron, la Marguerite de la *Damnation de Faust*. Puis le peuple annonce l'arrivée du héros : « C'est Jason, le plus fier de tous! » dont la très longue, très difficile et souvent trop haute partie de ténor, primitivement destinée à Sellier (retenu par le *Tribut de Zamora*), est confiée à M. Laurent. La seconde partie, le *Voyage*, nous décrit tout d'abord de façon très pittoresque et très sobre une tempête en pleine mer. Puis, dans une accalmie, s'élève le chant très doux d'une voix féminine. C'est la sirène, dont la jolie voix de Mlle Panchioni a fort bien fait valoir la voluptueuse mélodie : « Oubliez!... » applaudie par la salle entière. On aurait bien voulu demander *bis*; mais la symphonie de Mlle Holmès n'est pas traitée comme un cahier de romances, dont on peut facilement détacher un air ou deux; le drame se continue, sans qu'on puisse l'interrompre et sans qu'on puisse faire autre chose que d'en souligner le récit par des applaudissements. Ces bravos n'ont pas manqué à la seconde partie, qui se termine par le chœur : « Voilà la rive promise », revenant d'une façon charmante dans la troisième partie quand le navire Argo aborde en Colchide. C'est cette partie, *Médée*, qui a été le plus chaleureusement accueillie

de l'auditoire du Cirque. Ce sont des pages très originales et pleines de couleur que la danse magique et le chœur des compagnes de Médée ; « Mêlez l'ambre à l'eau »; quant au duo d'amour de Jason et de Médée, accompagné par le chœur des femmes : « Effeuillez des roses », où le ténor Laurent a réussi à se faire applaudir, et qu'a chanté de sa superbe voix de mezzo-soprano Mlle Renée Richard, il est de toute beauté. Que dire du grand récit du héros ayant conquis la Toison d'or et du dernier duo de Jason et de Médée? C'est là de la belle et grande musique dramatique, plaçant du premier coup Mlle Holmès à l'une des meilleures places parmi nos jeunes compositeurs. Mlle Holmès a remporté au Cirque d'hiver son premier succès : ce ne sera certes pas le dernier. La symphonie dramatique des *Argonautes* est une œuvre de grande valeur.

Voici maintenant, en dehors des interprètes des *Argonautes*, le nom des virtuoses qui se sont fait entendre aux Concerts populaires au cours de l'année 1881 : MM. Faure, Lauwers, Capoul, Léon Achard, Lhérie, Bolly, Labis, Escalaïs; Mmes Brunet-Lafleur, Emma Thursby, de Belocca, Montalba, Panchioni, Marie Schrœdez, Caron, Ploux, etc. (pour le chant); MM. C. Saint-Saëns, Théodore Ritter, Breitner, Trago; Mmes Montigny-Rémaury, Sophie Menter, Clotilde Kleeberg (pour le piano); MM. Waldemar Mayer et Marsick ; Mme Jeanne Mayer (pour le violon); M. Popper (violoncelle); MM. Grisez et Turban (clarinette), etc.

M. Pasdeloup avait eu l'heureuse idée de terminer la saison 1880-81 par un festival magnifique donné le 28 mai au Trocadéro. Faure, Mme Brunet-Lafleur et l'éminent pianiste Planté se sont surpassés; nous ne pourrions que répéter ici ce qui a été dit tant de fois déjà sur ces grands artistes. Plusieurs morceaux ont été bissés, entre autres le duo de *Mireille*, qui n'a jamais été mieux chanté. Faure a été parfait dans l'air de la *Fête d'Alexandre* et dans celui de la *Walkyrie*, de Wagner. Planté a obtenu un succès énorme dans le concerto de Mendelssohn, et surtout dans la mélodie hongroise de Listz. Tous nos compliments à M. Pasdeloup, qui a si bien su développer le goût de la belle musique en faisant entendre les chefs-d'œuvre des maîtres.

CONCERTS DU CHATELET

L'Association artistique des concerts du Châtelet avait commencé l'année par deux auditions de l'*Enfance du Christ* de Berlioz, chantée par MM. Lauwers, Vernouillet, Bolly, Crépaux, Dethurens, Devineau et M[lle] Vergin. La *Damnation de Faust* a été donnée trois fois, interprétée par M[lle] Vergin, MM. Lamarche et Claverie ; *Roméo et Juliette* (avec M. Auguez) a eu une audition.

Le 6 novembre, le Concert du Châtelet — où l'on adore Berlioz — offrait un attrait tout spécial aux admirateurs du grand musicien. On sait avec quelle faveur les habitués du Châtelet accueillent chaque audition de la *Symphonie fantastique*. Il ne leur avait pas été donné encore de goûter la suite naturelle et immédiate de cette œuvre puissante... Jamais, en effet, *Lélio* ou le *Retour à la Vie* n'avait été exécuté à Paris, ni même en France. M. Colonne, l'homme de toutes les initiatives, a comblé cette lacune. Nous avons donc entendu, la *Symphonie fantastique*, et, immédiatement après, *Lélio*, œuvre symphonique et lyrique en six parties, soli, chœurs et orchestre, pour l'exécution de laquelle M. Colonne s'était assuré le concours de MM. Bosquin, Auguez, Saint-Saëns et Diémer. La légende explicative de *Lélio* a été faite et très bien faite, d'après Berlioz, par notre confrère Léon Kerst, mais ce que M. Kerst n'a pu nous dire, en sa courte notice inscrite au programme, c'est l'origine de cette singulière composition, qui nous semble aujourd'hui une sorte de confession musicale. Lisez dans les *Mémoires* et dans les Lettres de Berlioz les passages où revit la tragédienne anglaise, Henriette Smithson, dont la vue l'avait ensorcelé une fois pour toutes. Dès le premier jour, elle absorbe la pensée de l'artiste. Elle devient l'*idée fixe* de la *Symphonie fantastique* et la radieuse inspiration de *Lélio*. Pour se rapprocher d'elle, il obtient qu'une ouverture de lui

sera exécutée dans une représentation à bénéfice où elle doit figurer. La répétition de l'orchestre doit avoir lieu à l'issue de celle des acteurs anglais. Berlioz entre dans la salle au moment où Roméo emporte, frémissant, le corps de Juliette morte. A cette vue, il pousse un cri déchirant et se tord les mains de désespoir. La tragédienne le regarde épouvantée : « Quel est cet homme dont le regard est si mauvais ? » demande-t-elle. Elle ne sut que plus tard ce qu'avait fait le jeune maître pour que leurs deux noms parussent sur la même affiche. Juliette avait bien autre chose à faire, hélas ! que de penser aux amoureux ! Le succès de la tragédienne était dès longtemps passé quand le lauréat du prix de Rome revint à Paris. Elle luttait obstinément contre le dédain qui, chez nous, succède si vite à l'engouement. Berlioz l'aimait toujours et ne pouvait arriver jusqu'à elle. miss Henriette Smithson était maintenant tout à fait pauvre. Voulant diriger un théâtre shakespearien, elle avait achevé sa ruine. A force de démarches, le musicien était parvenu à organiser un concert où l'on exécuterait sa symphonie de *Lelio*, *l'épisode de la vie d'un artiste*, poème tout plein d'elle. Des amis obtinrent qu'elle y assistât. Et, pour la première fois, elle comprit qu'elle était aimée, et, à son tour, elle se troubla. Rentrée dans sa maison, elle se cassa la jambe. Berlioz accourut, la soigna, prit pour lui ses dettes et l'épousa. Le jour de leur mariage, ils avaient 300 francs qu'un ami du compositeur avait prêtés. Noble conduite ! Dévouement admirable d'un roman vrai ! — La *Symphonie fantastique* a obtenu son succès habituel. Le public du Châtelet a voulu entendre deux fois la scène du *Bal*, qui est ravissante, et la *Marche au supplice*, qui est un morceau tout à fait supérieur, une page vraiment inspirée et magnifiquement instrumentée.

Même succès, dans *Lélio*, pour le *Chant de bonheur*, que M. Bosquin a dû redire aux applaudissements de toute la salle; pour la *Ballade du pêcheur*, pour la *Chanson des Brigands*, bien mise en relief par M. Auguez, pour l'étonnante Fantaisie sur *la Tempête* de Shakespeare, et ses excellents interprètes, vaillamment dirigés par M. Colonne.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Berlioz,

M. Colonne avait organisé le 11 décembre un concert où figurent uniquement des œuvres de sa composition. C'est ainsi que nous avons entendu l'ouverture du *Roi Lear*, dont l'introduction est surtout remarquable; la *Marche des Pelerins*, tirée de la symphonie *Harold en Italie*, qui a eu les honneurs du *bis* : on n'en est plus à faire l'éloge de cet admirable morceau. La *Sérénade* d'un montagnard des Abruzzes à sa maîtresse, empruntée à la même symphonie, est moins connue, et pourtant elle mérite de l'être : quelle originalité dans un genre bien rebattu, le genre champêtre! C'est un petit chef-d'œuvre. Il y a là surtout un effet d'alto — joué par M. Giannini — qui est des plus curieux. La ballade à trois chœurs et orchestre, composée sur l'ode célèbre de Victor Hugo, *Sarah la Baigneuse*, a été favorablement accueillie : c'était la première audition de cette œuvre, qui nous a médiocrement séduit, nous l'avouons. Ce n'est pas là une des bonnes œuvres du maître. D'ailleurs, quelle singulière idée de traiter, avec orchestre et chœurs, c'est-à-dire avec des masses, un sujet aussi léger et aussi gracieux! Venaient ensuite des fragments de *Roméo et Juliette*, qui ont tous été bissés. Il faut citer notamment l'admirable *Serment de réconciliation*, qui est digne de figurer à côté de la *Bénédiction des poignards* des *Huguenots*. Cette page a été bien enlevée par M. Auguez et les chœurs. Entre la première et la seconde partie, M. Mounet-Sully est venu réciter une poésie de M. Grandmougin : *A Berlioz*. Auteur et interprète ont obtenu un immense succès; mais il convient d'en attribuer la meilleure part à Mounet-Sully.

La seconde partie du concert se composait du deuxième acte des *Troyens*, qui est *beau* d'un bout à l'autre. Prélude, airs de ballet, quintette, septuor avec chœurs, duo final, tout est parfait. Mme Brunet-Lafleur a chanté avec charme le rôle de Didon. Bosquin a été moins bon dans celui d'Enée.

On a terminé par la *Marche Hongroise*, ce qui nous a permis de constater qu'on ne la joue vraiment bien que chez M. Colonne. Ni M. Broustet, ni même M. Pasdeloup ne comprennent comme il faut cette merveilleuse page. M. Pasdeloup, notamment, la mène d'un train d'enfer, si bien que le mouvement se précipitant à la fin, il arrive à un fouillis



bruyant et incompréhensible. Nous serions curieux de voir M. Lamoureux aux prises avec ce morceau célèbre.

Profitons de cet anniversaire pour féliciter une fois de plus M. Colonne d'avoir réussi à faire accepter et comprendre du public un maître trop longtemps méconnu — peut-être parce que ceux qui se chargeaient de l'interpréter ne le comprenaient pas suffisamment eux-mêmes.

Ajoutons aux grandes œuvres de Berlioz, exécutées au Châtelet en 1881 : trois auditions du *Désert*, de Félicien David, avec M. Bosquin pour la partie chantée, et avec Mlle Rousseil pour la déclamation du poème; une seule audition de *la Tempête*, de M. Alphonse Duvernoy, chantée par MM. Faure, Vergnet et, Dubulle, par Mmes Brunet-Lafleur et Franck-Duvernoy; une audition du *Tasse* de M. Benjamin Godard (avec M. Auguez), et enfin trois auditions d'importants fragments du *Tannhauser* (scène du Venusberg, septuor et finale du 1er acte), interprétés par MM. Bosquin, Duvast, Auguez, Bolly, Lafarge, Claverie, Dethurens, Montariol, Thual, Crépaux.

Citons maintenant parmi les premières auditions qui ont eu lieu au concert du Châtelet en 1881 : *la Chevauchée des Walkyries*, de Richard Wagner; le deuxième concerto, pour piano, de M. Diemer, exécuté par l'auteur : le concert-stuck, pour violon, de M. Sivori, également exécuté par l'auteur; l'ouverture pour la tragédie d'*Hamlet* de M. G. Mathias ; l'ouverture de *Frithiof*, de M. Théodore Dubois; *Tristia*, trois chœurs de Berlioz ; concerto pour piano de H. Herz, exécuté par M. Ritter ; *Tristan* et *Iseult* de Wagner (prélude et final); *le Jugement Dernier*, scène inédite pour chœurs et orchestre, de Félicien David.

Mentionnons enfin, en dehors des noms que nous venons de citer, les virtuoses qui se sont fait applaudir aux concerts du Châtelet pendant l'année 1881 : Mme Montigny-Rémaury (piano); MM. Camille Sivori et Sarasate ; Mlle Harkness (violon).

CONCERTS DU CHATEAU-D'EAU

Le dimanche 23 octobre a lieu, au théâtre du Château-d'Eau, le premier concert symphonique dirigé par M. Charles Lamoureux.

Ce n'est pas tout de faire coller sur les colonnes de nos boulevards d'immenses affiches portant ces mots en gros caractères : « Inauguration des NOUVEAUX-CONCERTS, sous la direction de M. Charles Lamoureux, ancien chef d'orchestre de l'Opéra. » Ce n'est pas tout de faire imprimer sur ses coupons, au-dessus de la lyre traditionnelle, un exergue ainsi conçu : *Ars et Patria*. Encore faut-il que l'on ne puisse pas dire qu'aux *Nouveaux-Concerts* on ne joue que de la vieille musique, et que sur six musiciens dont on exécute les morceaux, cinq sont étrangers : *Ars et Patria!* Peut-être, après tout, ce premier programme est-il l'expression d'un plan conçu par l'organisateur des concerts du Château-d'Eau, qui passerait, dans ses prochaines séances, des musiciens du dix-huitième siècle à ceux du dix-neuvième, et conserverait aux compositeurs français une place un peu trop largement donnée, cette fois, aux Allemands et aux Italiens. On est en droit d'attendre beaucoup d'un artiste fortuné comme M. Lamoureux; on attend surtout du directeur de l'*Harmonie sacrée* un choral qui nous rappelle les belles exécutions, au Cirque des Champs-Elysées, de *Judas Machabée* et du *Messie* d'Hændel. A notre grand étonnement cette séance d'inauguration ne contenait aucun morceau avec chœur, mais patience, M. Lamoureux, plein d'un légitime amour-propre et désireux de soutenir sa réputation d'homme de goût, ne manquera pas de former le choral qu'il n'a sans doute pu réunir aussi hâtivement, en un temps où les matinées et les concerts Colonne et Pasdeloup appellent à eux tous les choristes disponibles à Paris. Et si le premier programme de M. Lamoureux n'a pas complète-

ment répondu à notre attente, nous saluons avec une joie sincère la naissance de la nouvelle entreprise à l'égard de laquelle le public, gâté par cette multiplicité même de concerts hebdomadaires, saura se montrer justement exigeant, mais qui donnera à MM. Pasdeloup et Colonne une salutaire émulation. A l'instar de ce qui se fait à Leipsick (M. Lamoureux connaît admirablement toutes les sociétés de musique de l'Allemagne et de l'Angleterre), le concert du 23 octobre comprenait seulement deux morceaux d'orchestre : une symphonie et une ouverture. Le reste de la séance était rempli par les solistes : instrumentiste et chanteurs. La symphonie en *la majeur* de Beethoven, dont M. Lamoureux, ancien second chef d'orchestre à la Société des Concerts, a toutes les traditions du Conservatoire, a été exécutée et surtout dirigée avec un soin merveilleux. Applaudi après chaque morceau, M. Lamoureux a été accueilli, à la fin de la symphonie, par une véritable ovation. Voilà qui promet pour l'avenir. L'air d'*Œdipe à Colonne*, de Sacchini, a été fort bien dit par un baryton que nous ne connaissions pas : M. Heuschling, et le duo de *Béatrice et Bénédict* de Berlioz, suivi d'une charmante ritournelle admirablement rendue par l'orchestre, a valu un légitime succès à Mlles Coyon-Hervix et Armandi. Mlle C. Hervix a mérité les mêmes applaudissements après le duo-bouffe des *Traci Amanti* de Cimarosa, qu'elle a fort bien dit en compagnie de M. Heuschling. Plus froid a été l'accueil fait à l'air de *Temelaco* de Glück, paraissant un peu monotone après Sacchini, après Hændel, dont M. Bour a fort joliment exécuté le concerto en *si bémol* pour hautbois et instruments à cordes. La brillante ouverture du *Carnaval romain* terminait dignement cette première séance, après laquelle une salle éminemment sympathique a rappelé M. Charles Lamoureux pour l'applaudir encore une fois. La parfaite exécution de l'orchestre de M. Lamoureux au Château-d'Eau a, du premier coup, placé les Nouveaux-Concerts parmi les meilleures auditions du dimanche. La composition du programme du 6 novembre était des plus satisfaisantes. Après la *Symphonie pastorale* de Beethoven, admirablement interprétée, Mlle Coyon-Hervix a chanté dans un style large un air tiré de l'opéra

d'*Alcina*, de Hændel, qui a mérité de chaleureux applaudissements. Il fallait le merveilleux talent de Mme Montigny-Rémaury pour intéresser l'audition avec le concerto long et décousu de Schumann; quelques parties seulement sont chantantes. C'est M. Lalo qui a obtenu le plus grand succès du concert avec sa *rapsodie* pour orchestre : cette œuvre, tout à fait originale, est d'une orchestration savante; elle renferme de splendides accords; la première partie a mérité les honneurs du *bis*. Quelque fragments de l'opéra de la *Statue*, de Reyer, ont manqué tout leur effet par l'interprétation médiocre de Mlle Coyon-Hervix; l'air de la Fontaine est beaucoup trop bas pour la voix de cette artiste, à laquelle nous donnons le conseil de soigner sa diction : on n'entend pas un traître mot de ce qu'elle chante. L'auditoire a su cependant apprécier dans la partie d'orchestre le charme de cette mélodie tout orientale. Le concert s'est encore terminé par une ovation faite au chef d'orchestre, après l'ouverture un peu vulgaire de *Rienzi*, de Wagner. M. Lamoureux a dû venir *deux fois* recevoir les applaudissements enthousiastes de toute la salle.

Le 13 novembre, M. Lamoureux a donné au Château-d'Eau son quatrième concert, en partie composé des morceaux les plus applaudis à la séance précédente. La *Symphonie pastorale* est, suivant l'heureuse expression d'un de nos confrères, merveilleusement « naturalisée » par l'excellent orchestre de M. Lamoureux; la délicieuse rapsodie de M. Lalo a été redemandée à l'unanimtié par le public enthousiaste. « Justement » enthousiaste, ajoutons-nous, le morceau est charmant et les auditions que dirige M. Lamoureux sont tout simplement admirables. Voilà une société musicale désormais classée au premier rang de nos grands concerts hebdomadaires.

Le programme du 20 novembre se composait d'une symphonie en *fa* de Th. Gouvy, déjà connue, mais toujours très appréciée; de la *Madeleine au désert*, de Reyer, que M. Heuschling a fort bien chantée; cependant, sa voix, très sympathique, du reste, n'est pas suffisamment sonnante pour arriver à se faire entendre au-dessus de l'orchestre. Nous n'avons plus à faire l'éloge de M. Fischer, qui a mer-

veilleusement chanté, sur le violoncelle, un *adagio*, avec accompagnement de harpe et d'orchestre, de Max Bruch. L'ouverture du *Vaisseau fantôme*, de Wagner, est vraiment un chef-d'œuvre de musique imitative; chaque accord, chaque note, a une signification facile à saisir; c'est un véritable poème, qui a été très applaudi. Un vieil air de Lotti, interprété par Mlle Hervix, a généralement plu. Enfin le concert se terminait par la Danse grecque, les Regrets de la Troyenne et la finale des *Erinnyes*, de Massenet.

Les amateurs de bonne musique ont été, sans nul doute, entièrement satisfaits, le 27 novembre, du concert dont le programme ne différait de celui du dimanche précédent que par deux morceaux : un duo du *Carmen saeculare*, de Philidor (1788), très soigneusement chanté par Mlles Hervix et Armandi, et un *Aria* de Bach pour violoncelle que M. Delsart a exécuté d'une façon remarquable. L'orchestre a merveilleusement soutenu et encadré cette ravissante mélodie, qu'on a applaudie et redemandée avec instance : c'était justice. Combien d'œuvres gagneraient à être aussi bien interprétées! M. Lamoureux est un chef d'orchestre *hors ligne*; on s'en aperçoit à la perfection de l'exécution. Nous souhaitons aux jeunes auteurs de pouvoir se faire entendre au concert du Château-d'Eau. Comme le dimanche précédent, le *Vaisseau fantôme* et le divertissement des *Erinnyes* ont valu un véritable triomphe à M. Lamoureux. — Dans la foule qui sortait huit jours après du concert Lamoureux, on n'entendait que ceci : « Quelle pureté! quelle précision! » Ces mots et bien d'autres encore, d'un sens tout aussi flatteur, sont le plus sincère témoignage de la valeur des artistes que dirige en maître M. Lamoureux. Il est impossible de jouer avec plus de netteté et de fini l'admirable symphonie en *ut* de Beethoven, applaudie chaleureusement, du reste. Le menuet de Hændel pour instruments à corde a été bissé. Diemer nous a ravis avec son jeu merveilleux dans le concerto en *fa* de M. Widor. Est-ce le brio de l'exécution qui nous a empêchés de saisir le côté mélodique de cette œuvre? Peut-être. C'est très fort, très savant, mais on se demande si c'est bien de la musique. L'aria pour violoncelle de Bach, soupiré par M. Delsart, est une petite merveille. On

l'a bissé et l'on a bien fait. M. Lamoureux nous faisait entendre aussi la Suite Algérienne, de M. Saint-Saëns, œuvre d'une originalité incontestable et qui a rapporté un vif succès. Le prélude et la rapsodie ont été très goûtés du public; mais pour la rêverie (*A Blidah*) ont été tous les honneurs. C'est une mélodie pleine de charme qui revient après une rentrée très gracieuse et dont la fin est si jolie que les vrais amateurs n'ont pu se résoudre à ne l'entendre qu'une fois. On l'a redemandée à l'unanimité.

La salle du Château-d'Eau était comble pour le 9e concert de M. Charles Lamoureux, et le succès de la séance a été pour l'excellent violoniste Dancla, auquel une ovation a été faite après son *Andantino-Prière* et après le *Menuet*, également de sa composition, qui a été bissé. Mlle Marimon a été applaudie pour la virtuosité — qu'on lui reconnait depuis si longtemps — avec laquelle elle a vocalisé, en italien, un air de la *Flûte enchantée* et un air de *Samson*, de Hændel. Le trompette soliste ne l'a malheureusement point accompagnée dans ce dernier morceau avec une justesse irréprochable. Le fait est d'autant plus regrettable, que les instrumentistes de M. Lamoureux continuent à être généralement parfaits, et ils ont admirablement exécuté une ouverture de Niels W. Gade (*Michel-Ange*) et la *Symphonie italienne*, de Mendelssohn.

Quant aux fragments des *Maîtres Chanteurs*, de Richard Wagner, qui complétaient le concert, en dépit de leur brillante exécution, ils ont laissé la masse du public assez froide, et les enthousiastes qui criaient : *bis!* après l'ouverture, ont provoqué une manifestation contraire. Je dois constater qu'ils n'étaient pas en majorité. Les autres fragments ont passé sans encombre. Nous sommes loin de *Tannhauser* et de *Lohengrin*.

Les Nouveaux-Concerts se maintiennent toujours, au point de vue de l'exécution, au premier rang, qu'ils ont conquis sous l'habile direction de M. Lamoureux. Mais il faut avouer que les programmes présentent quelquefois moins d'intérêt que ceux des autres concerts de ce genre : c'est sur ce point que nous attirons l'attention de l'intelligent chef d'orchestre. Ce n'est pas ici une opinion per-

sonnelle que nous exprimons; c'est l'avis de gens appartenant au grand public, à ce public qui fait le succès pécuniaire, et avec lequel il faut nécessairement compter.

Ce n'est point, par exemple, la virtuosité bien connue de Mlle Marimon qui attirera le public aux Nouveaux-Concerts. Nous nous étonnons même que M. Lamoureux ait songé à nous faire entendre cette cantatrice, qui n'a jamais réussi à Paris. Mlle Marimon a beaucoup de succès chez nos voisins d'outre-Manche, où elle se fait entendre fréquemment : tant mieux pour nous! Mais s'ils se montrent satisfaits de la façon dont elle chante l'air du premier acte de la *Flûte enchantée*, c'est qu'ils ne sont pas difficiles. Elle n'a pas été meilleure dans l'air tiré de *Samson*, de Hændel. C'est un morceau très curieux au point de vue archaïque, mais qui a été gâté par une interprétation médiocre. Hændel a écrit sous cet air un accompagnement de trompette obligée, dont l'effet a été encore une fois malheureusement manqué.

Passons sur *Michel-Ange*, ouverture de concert, de Niels-Gade, et réservons tous nos compliments à M. Lamoureux pour l'exécution *absolument* admirable de la *Symphonie italienne* de Mendelssohn. Il n'y a pas longtemps encore, nous avons entendu ailleurs cette symphonie, et nous devons dire que l'orchestre des Nouveaux-Concerts s'y montre au-dessus de toute comparaison : c'est la perfection même, il faut le proclamer hautement.

Ne revenons plus sur les fragments des *Maîtres chanteurs*, de Wagner. L'ouverture a été violemment discutée, et il faut avouer que c'est une page qui a besoin d'être connue pour être appréciée à sa valeur.

Il n'en a pas été de même du prélude du troisième acte, de la *Danse des écoliers* et du choral en l'honneur de Hans-sachs, qui ont été applaudis comme ils le méritent. Ce dernier fragment, dont le motif principal se trouve d'ailleurs dans l'ouverture, a été très goûté.

Nous répétons encore à ce propos ce que nous avons dit déjà souvent : les œuvres de Wagner, comme celles de l'école moderne, se laissent difficilement fragmenter. L'expérience nous le prouve chaque jour. Les opéras du maître allemand exigent notamment une initiation préalable et une

connaissance du sujet traité. Or, il faut bien le reconnaître, cette initiation et cette connaissance font défaut à la majeure partie du public, qui dès lors, s'étonne de nous voir admirer des choses qu'il ne saisit pas encore. Mais c'est affaire de temps.

CONCERT DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Après les *Nouveaux-Concerts*, fondés par M. Lamoureux, voici venir les *Grands-Concerts*, fondés par M. Broustet. L'inauguration de ces dernières séances au Cirque des Champs-Elysées porte maintenant à quatre — sans compter le Conservatoire — le nombre de nos concerts hebdomadaires : qu'on dise après cela que les Parisiens n'aiment pas la musique! Un Toulousain, M. Edouard Broustet (ces Méridionaux ne doutent de rien!), a pensé que les séances de MM. Pasdeloup, Colonne et Lamoureux ne suffisaient pas plus à notre consommation qu'à la production, toujours constante, de nos compositeurs, et qu'à côté de ces trois entreprises, il y avait encore place pour une quatrième. Pourquoi pas?... Situé en plein quartier aristocratique, voisin des grands cercles de Paris et à portée de cette admirable promenade des Champs-Elysées, qui est, par les beaux temps de la saison d'hiver, le rendez-vous du *high-life*, le joli petit Cirque-d'Été, plus intime et plus luxueux que son aîné, nous paraît heureusement choisi pour obtenir les préférences d'un public élégant, tout juste musicien, mais ravi de protéger une nouvelle entreprise musicale. Patroné par M. Reyer, et fortement appuyé par un certain nombre de jeunes musiciens (son compatriote Salvayre en tête), tous très désireux de se créer un nouveau débouché, M. Broustet, qui a autant d'argent que d'ambition, arrive le dernier, — non sans chances de succès : c'est à lui de faire ce qu'il faut pour cela.... Le chef d'orchestre n'est

d'ailleurs pas le premier venu. Fils d'un notable et riche commerçant de Toulouse et pianiste par goût, M. Broustet fut élève de Camille Stamaty, de Ravina et de Henri Litolff. C'est avec son maître Litolff qu'il entreprit un long voyage à l'étranger, visitant ainsi Munich, Vienne, Pesth, Berlin, Varsovie, Saint-Pétersbourg, Dresde, etc. Les relations qu'il établit avec des artistes tels que Franz Lachner, Rubinstein, Seroff, Robert Wolkmann et autres, les grandes exécutions musicales auxquelles il assista, enfin les conseils de son illustre maître formèrent rapidement son génie artistique et l'affermirent dans sa vocation. De retour en France, il publia quelques compositions pour le piano, et donna plusieurs concerts. En 1869, notamment, il fit entendre à la salle Herz une symphonie concertante pour piano et orchestre qui fut fort bien accueillie. En 1871, il entreprit un voyage en Espagne et en Portugal, et se produisit avec succès dans ces deux pays comme virtuose et comme compositeur. Ses compositions dévoilent un artiste de talent et d'imagination, nourri à bonne école et imbu des saints principes de l'art. Maintenant que vous connaissez le passé de l'ancien directeur des Concerts populaires de Toulouse, dernièrement chef de l'orchestre du Casino de Luchon, permettez que, sans préjuger de l'avenir des Concerts des Champs-Elysées, nous disions ce qu'a été la première séance dirigée le 30 octobre par M. Broustet. La symphonie en *ut mineur* de Beethoven, qui ouvrait le programme, nous a paru un bien gros morceau pour un orchestre à peine formé, non habitué à jouer ensemble, et où le quatuor est évidemment de beaucoup inférieur à la bande des cuivres et des instruments à vent. L'allégro a été pris trop lentement, et le scherzo trop vite : on voit que M. Broustet n'a encore ni les mouvements, ni la tradition de ces grandes œuvres symphoniques.

C'est ainsi que l'andante et le menuet de la *Symphonie romaine*, de Mendelssohn, ont été médiocrement interprétés. Quant à la *Danse des Sylphes*, de Berlioz, elle a été absolument manquée. C'était pitié que d'entendre ainsi massacrer un des bijoux les plus curieusement ciselés de cette merveilleuse partition de la *Damnation de Faust*. Un des har-

pistes — et l'on sait combien cet instrument est important dans ce morceau — a dû abandonner complètement sa partie et l'autre n'a pu sauver la situation. Disons cependant, pour être juste, que la Polonaise de *Struensée*, la *Marche hongroise*, et l'Air varié pour instruments à cordes conduit par l'auteur, M. Salvayre, ont été mieux interprétés. Ces deux derniers morceaux ont même obtenu les honneurs du *bis*. A ce programme, intéressant comme on le voit, il faut ajouter le concerto caractéristique de M. Ten-Brink, qui a été exécuté par Mlle Tayau avec un talent au-dessus de tout éloge : ce cliché banal devient ici d'une rigoureuse exactitude. Mlle Tayau a dû bisser la Rêverie, qu'elle a phrasée avec un sentiment et un goût exquis. Quant au finale, la Danse tzigane, l'artiste l'a joué avec une maëstria qui vous donne le frisson. Quoi qu'il en soit des critiques que nous avons adressées à l'orchestre, nous sommes persuadé, que les Grands-Concerts du Cirque d'Eté peuvent réussir, à la condition toutefois que les artistes travailleront à obtenir un ensemble meilleur. C'est que ce n'est pas une petite affaire que de jouer la symphonie. Voyez le soin que met M. Lamoureux à préparer un concert du même genre. Mais aussi quelle différence ! Il faudra s'occuper de perfectionner et de renforcer le quatuor, lui donner la solidité qui lui manque — et qui seule fera de l'orchestre des Champs-Elysées un bon orchestre — en même temps qu'inculquer à chacun des musiciens le sérieux qui paraît leur faire encore défaut. C'est ainsi que nous voyions, le premier jour, le chef d'attaque des premiers violons regarder le public au lieu de regarder sa musique et interpréter sa partie avec un détachement frisant l'inconvenance. Ce n'est pas ainsi que cela doit se passer dans un orchestre soucieuxde son art et désireux de bien faire. Le bel air d'*Alceste* « Divinités du Styx » était admirablement chanté par Mme Brunet-Lafleur, cette femme d'un si grand talent, qui est douée d'une voix si chaudement timbrée et si charmante. On nous avait promis le finale du premier acte de *Sigurd*, chanté par Mme Montalba, de l'Opéra. Mais M. Vaucorbeil a refusé son autorisation, et M. Broustet n'a pas trouvé de chœurs. On s'est donc rabattu sur l'ouverture de *Sigurd*, le Pas guerrier

du *Sacountala* et la *Marche tzigane* de M. Ernest Reyer, trois morceaux délicieusement colorés, qui ont valu un succès personnel au compositeur qui dirigeait l'exécution de ses œuvres. M. Théodore Ritter s'est fait ensuite applaudir et rappeler plusieurs fois par toute la salle après la fantaisie de Liszt sur des airs hongrois qu'il rend merveilleusement. C'est évidemment dans les séances courtes, qui permettront au public, les jours d'une « belle gelée », de faire un tour aux Champs-Elysées, et dans le concours des solistes et la présence au pupitre des compositeurs dirigeant leur œuvre (ce sera le dimanche suivant le tour de M. Salvayre conduisant ses airs de ballet pour instruments à cordes et sa nouvelle *Suite espagnole*); c'est là, dis-je, et nulle autre part, que sera le succès des Nouveaux Concerts. Que M. Broustet laisse donc au Conservatoire et aux aînés de ses confrères les symphonies de Beethoven; qu'il s'occupe de produire des musiciens et des artistes : sa tâche sera suffisante. Mais qu'il soit très sévère sur le choix des morceaux et ne permettre pas plus à Mme Brunet-Lafleur de chanter des romances de salon, qu'à M. Ritter de jouer des rossignols d'éditeur semblables au menuet qu'il nous a dit ce premier jour. Passe encore pour les mélodies de M. Widor, dont la seconde nous a semblé un peu banale (c'est ainsi qu'en composera M. Gounod dans une dizaine d'années), mais dont la première, écrite dans le style de Schumann, est tout à fait charmante. Mais à quoi vous sert-il, mon cher Ritter, d'employer votre talent à nous faire connaitre les œuvres de M. Moszkowski, pianiste prussien, dont le nom mérite de rester inconnu? On n'est excusable de jouer de pareilles choses que lorsqu'elles sont de soi... Somme toute, à part ces critiques ce premier concert, donné devant une très jolie salle, a parfaitement réussi et nous paraît rempli de promesses pour l'avenir des concerts des Champs-Elysées. Le second concert donné au Cirque des Champs-Elysées le 6 novembre ne modifie en rien l'opinion que nous venons d'exprimer sur l'orchestre dirigé par M. Broustet. Les artistes qui le composent ont beaucoup à faire pour arriver à un ensemble parfait. On sent dans l'exécution une mollesse qui trahit une inexpérience fâcheuse. Il semble que cet

orchestre ne soit pas sûr de lui-même, et cette défiance, qui se dissimule encore dans les morceaux qui demandent à être joués à tour de bras, éclate dans les pièces fines qui exigent en général une grande sûreté dans l'exécution.

Au Cirque des Champs-Élysées, le 13 novembre, troisième concert de la saison. M. Broustet s'y est montré chef d'orchestre habile en même temps que compositeur distingué. Tous les morceaux, en effet, ont été infiniment mieux exécutés qu'aux séances précédentes : bon ensemble et soin tout particulier des nuances; on sent là le désir de bien faire, et si la salle n'était pas encore bien remplie, elle le sera certainement par la suite. Le *Concerto symphonique* pour piano et orchestre de M. Broustet mérite les bravos qui l'ont accueilli; l'*allégro maestoso* et l'*andante* sont d'une facture large et savante; Ritter les a rendus d'une façon remarquable; le *finale*, hérissé de difficultés, renferme une belle phrase que l'éminent pianiste a dû faire ressortir avec le talent qu'on lui connait. Outre ce morceau capital, la suite d'orchestre de Bizet : l'*Arlésienne*, a été écoutée avec un vif plaisir; le beau *Prélude*, avec sa phrase à l'unisson, le menuet (bissé) et l'adagietto ont été parfaitement exécutés. Un air des *Fêtes d'Alexandre* et un autre de la *Statue*, de Reyer, chantés par Mme Pachioni, ont laissé le public assez froid. Mme Panchioni a du goût et du sentiment, mais la voix manque d'aplomb et le *médium* est, surtout, faible. Bien ordinaire a paru la *Berceuse*, de Gounod. Avec une belle ouverture, *Lorelei*, de Wallace, la *Danse persane*, de Guiraud, et la marche du *Tannhauser*, se complétait ce concert, qui en fait présager d'autres plus intéressants.

Le 20 novembre, M. Broustet faisait entendre une *Symphonie gothique* dont il avait laissé la direction à l'auteur lui-même, M. Benjamin Godard. C'est une œuvre, sinon remarquable, au moins intéressante dans plusieurs de ses parties; on y sent le travail d'un musicien sérieux; le *Maëstoso*, le *Grave* et le *Finale* nous ont surtout paru empreints d'un cachet original et vraiment *gothique*. Le *presto* a été bissé et très applaudi; cependant nous en avons trouvé la forme un peu vulgaire. M. Remy a bien exécuté

le concerto de Max-Bruch, mais le jeune violoniste manque de chaleur, et le son est pur, mais faible. La fantaisie de Schubert, instrumentée par Liszt, a valu des applaudissements très mérités au pianiste M. Breitner, qui n'a pas toujours été bien secondé par l'orchestre. Le trio pour deux flûtes et harpe, tiré de *l'Enfance du Christ* de Berlioz, aurait demandé beaucoup plus de justesse pour être apprécié à sa juste valeur. De même pour Mlle Jenny Howe, qui devrait chanter avec plus de sureté et de goût l'air d'*Armide* et surtout l'air du *Freyschutz*, qu'elle a dit en cantatrice plus qu'ordinaire; aucun relief dans sa manière de détailler la phrase. L'ouverture de *Rienzi* et la marche du *Songe d'une nuit d'été* complétaient ce concert généralement médiocre. Nous avons suffisamment encouragé M. Broustet; dans son intérêt même, nous lui devons maintenant la vérité.

Le nom de Litolff, conduisant *lui-même* deux de ses œuvres, avait le 27 novembre, attiré la foule au Concert des Champs-Elysées. L'attrait était irrésistible; aussi avons-nous remarqué, dans la salle, beaucoup de nos meilleurs musiciens, venus pour applaudir le maître célèbre, qu'on n'avait pas vu diriger d'orchestre depuis plusieurs années. Son concerto symphonique, quoiqu'un peu trop savant pour être compris parfaitement dans une première audition, a reçu cependant un accueil des plus favorables. L'intermède, page très originale et d'une facture plus facile à saisir, a été surtout vivement applaudi. M. Breitner, jeune pianiste de talent, s'est fait apprécier dans la partie importante qui lui était dévolue. Le compositeur a dû être satisfait du grand succès qu'il a obtenu, car l'auditoire était littéralement transporté, après l'exécution de l'ouverture héroïque, intitulée : *Chant des Guelfes*, dont le finale est un morceau des plus remarquables. Le maestro a dû revenir par trois fois recueillir les applaudissements sans fin de la salle entière. N'oublions pas de signaler le succès remporté par une *gavotte* de M. Broustet, que le public a voulu entendre deux fois. La brillante ouverture de l'*Etoile du Nord*, les *Scènes pittoresques* de Massenet, rendues avec beaucoup de soin par l'orchestre, et les *Variations* de Proch, fort bien voca-

lisées par Mlle Scharwenka, complétaient l'intéressant programme du concert des Champs-Elysées. Ajoutons que la Société des Grands Concerts du Cirque des Champs-Elysées allait faire le jeudi 8 décembre, à huit heures et demie du soir, l'inauguration de ses festivals avec chœurs. On exécutera la messe de *Requiem* de Verdi. Cette page magistrale du grand maître sera interprétée par Mme Hélèna Sanz, venue tout exprès de Madrid, Mme Brunet-Lafleur, MM. Bosquin et Bataille. Les chœurs et l'orchestre, composés de 250 exécutants, seront dirigés par M. Edouard Broustet.

Le 4 décembre, les honneurs du *bis* ont été décernés à la *Danse bohémienne*, de Bizet, fort bien excutée par l'orchestre de M. Broustet. Le violoncelliste Brandoukoff a été fort applaudi dans un concerto de Popper. Mlle Elisabeth Scharwenka a chanté d'une voix flexible l'air des *Noces* et les *Echos*, d'Eckert, qui lui ont valu un succès mérité. Plusieurs passages de *Dalila*, de M. Charles Lefebvre, dirigés par l'auteur lui-même, ont fait plaisir aux auditeurs du Cirque d'été; M. Lefebvre a été rappelé à la fin de l'exécution de ses scènes d'orchestre composées d'après le drame d'Octave Feuillet. La séance, qui avait débuté par la belle symphonie en *ut*, de Beethoven, s'est harmonieusement terminée par l'ouverture de *Jubel*, de Weber, dans laquelle est, comme on sait, intercalé le *Good save the queen*. La principale attraction du concert Broustet, au Cirque d'été, consistait, le dimanche suivant dans la première audition d'une *Suite espagnole*, de M. Salvayre, dirigée par l'auteur. L'ensemble a été fort applaudi, et le compositeur chaleureusement rappelé; mais c'est la première partie, intitulée *Alla Zingara*, qui a eu le plus de succès. C'est un air de danse d'un entrain endiablé, avec castagnetttes, cymbales, triangles, tambours de basque, constituant des effets de sonorité très imprévus. Le no 2, *Aragonaise lente*, est d'un style plein de largeur et de mélancolie, que la variété de l'orchestration empêche d'être monotone. Le *Scherzando ballabile* (no 3) est vif, alerte, léger, très gai et très court, mais le thème manque un peu d'originalité. Enfin le motif dominant de la *Marche bohémienne* est magistral et charmant à la fois; il est repris par les solistes à tour de rôle, et coupé de petits motifs très

sautillants et très variés. Le tout a beaucoup de couleur, et le succès, nous le répétons, en a été très vif.

M. Dorel et Mlle J. Godin ont récolté de nombreux bravos en exécutant, le premier, deux airs sur le hautbois, de Mme de Grandval, la seconde, le concerto en *ut* majeur de Beethoven, sur le piano. L'ouverture du *Sigurd* et la *Marche funèbre d'une marionnette* ont été applaudies. Quant à M. Lauwers, il n'était pas en voix, ce jour-là, et dans les deux morceaux qu'il devait chanter, il a presque constamment détonné : cela lui arrive quelquefois. Tous nos compliments à l'orchestre de M. Broustet, en train de devenir excellent, et notons ce fait qu'il y avait foule le 11 décembre au Cirque des Champs-Elysées.

La tentative faite par M. Broustet, de donner, le soir, au Cirque des Champs-Elysées, des festivals avec chœurs, semble avoir réussi. C'était une heureuse inspiration, de commencer par faire entendre le magnifique *Requiem* de Verdi, déjà si apprécié des véritables amateurs. Les quatre solistes ont été à la hauteur de l'œuvre magistrale qu'ils interprétaient. Mme Elena Sanz, que nous n'avions pas entendue depuis la dernière année du Théâtre-Italien, s'est surpassée, et sa belle voix de *mezzo* nous a semblé plus ronde et plus sympathique encore qu'autrefois. Nulle voix mieux que le joli soprano de Mme Brunet-Lafleur ne sait donner à ce genre de musique un sentiment plus religieux et plus élevé. MM. Bosquin et Bataille, qui complétaient le quatuor, ont remporté une bonne part des applaudissements. Parmi les morceaux qui ont obtenu le plus de succès, citons : le *Recordare*, duo pour soprano et mezzo, qui a mérité les honneurs du *bis*; le trio *Quid sum miser*, page très large mais d'un accent un peu trop théâtral; le merveilleux quatuor *Lacrymosa*, dont la reprise du chœur est d'un si grand effet, et enfin l'*Agnus Dei*, que le soprano commence en solo pour être repris par le contralto, ensuite par les chœurs, et dans lequel Mmes Brunet-Lafleur et Sanz ont été acclamées par la salle entière, qui a voulu entendre deux fois le duo sans accompagnement. N'oublions pas de mentionner la phrase du *Domine Jesu*, si bien chantée par M. Bosquin, qu'elle a soulevé un murmure de satisfaction. Nous n'avons plus qu'à

féliciter M. Broustet de son entreprise, qui méritera tous les suffrages lorsque les chœurs auront gagné plus de sûreté et de hardiesse.

Programme très intéressant et très varié encore, le 18 décembre. La vieille et la jeune école y sont représentées. Mercadante et Scudéri trouvaient dans Mme Elena Sanz une interprète excellente. L'artiste s'est fait rappeler trois fois après le *Dormi pure* de ce dernier compositeur. Reconnaissante envers le public de l'ovation qui lui était faite, Mme Sanz a chanté la *sérénade* de Paladihe, qui ne figurait pas au programme. La *Musette guerrière* et la *Pavane* du ballet d'*Etienne Marcel* ont obtenu un grand et légitime succès. On a fait bisser la *Pavane*, que l'orchestre a du reste fort bien exécutée : les musiciens de M. Broustet sont évidemment en progrès. La suite à l'an prochain....

THÉATRES DE LA BANLIEUE ET DE QUARTIER.

THÉATRES NOUVEAUX. — CAFÉS-CONCERTS.

THÉATRE HORS DU THÉATRE. — SPECTACLES DIVERS.

Sous la direction fort artistique de M. Paul Renard, l'Eldorado a représenté, en 1881, onze pièces nouvelles. En voici l'énumération : *Ici, Bertrand*, revue de MM. Péricaud et Delormel; *Toc*, opérette de MM. Hermil (Milher) et Numès, musique de M. F. Chassaigne; *la Clarinette*, opérette de MM. Péricaud et Delormel, musique de M. Charles Hubans; *le Maître et le Valet*, opérette de M. Jouhaud, musique de M. A Queille; *Une Fille en loterie*, opérette de MM. Péricaud et Meyan, musique de M. F. Liouville; *Mon Petit Oncle*, opérette de MM. Hermil (Milher) et Numès, musique de M. Charles Thony; *la Fille du Charpentier*, opérette de MM. Péricaud et Delormel, musique de M. Paul Bertrie; *Quarante de Bézigue*, duo de MM. Hermil (uilher) et Numès, musique de M. Chassaigne et enfin les *Chevau-légers*, opérette inédite de MM. Péricaud et Delormel, musique de M. Robert Planquette. — Ajoutons à cette nomenclature environ 200 chansons nouvelles. — Ajoutons aussi, qu'un nouvel orchestre de trente-cinq musiciens, dirigés par M. Charles Malo, ne se contente pas de jouer des

valses de Strauss, et qu'en dehors du répertoire ordinaire de musique légère, il joue — chose assez rare dans un établissement de ce genre — des morceaux, comme la *Marche turque* de Mozart, les entr'actes de la *Colombe* et de *Philémon et Baucis*, de Gounod, *Mignon*, d'Ambroise Thomas; la *Marche funèbre d'une Marionnette*, de Gounod; la *Sérénade hongroise*, de Victorin Joncières; la marche de la *Reine de Saba*, de Gounod, et les ouvertures de la *Bohémienne* de Balfe, de *Poète et Paysan* et de la *Dame de Pique* de Suppé; de *Martha*, de Flotow, et la marche des *Deux Avares* de Grétry.

Folies-Bobino

Tiens, voilà Mathieu! revue en 1 acte de MM. Maurice Lomon, et L. de Baizieux (15 janvier).

Bouffes-du-Nord

Tiens! voilà Mathieu! Revue en 3 actes de MM. Hermil et Numès (15 janvier).

Palace-Théatre

La Fée Cocotte, féerie en 3 actes de MM. Marot et Philippe, musique de MM. Pugno et Bourgeois (26 janvier).

Folies-Rambuteau

Belle femme à vendre, 1 acte de M. Banay et Wacho (7 février). *Le Carnaval en chambre*, vaudeville en 1 acte de M. Hermil, (7 février).

Théatre Montparnasse

Les Empoisonneurs du carrefour de la Croix-Rouge, vaud. en 1 acte de MM. Calixte et Paul-Albert. (19 février).

Folies-Bobino

Course aux toqués, vaudeville en 1 acte de MM. Lomon et de Baizieux (22 février)

Théatre de Belleville

La Chasse au pierrot, opérette en 1 acte de MM. de Blercy et A. Léveillé (27 février).

Concerts de la Scala

C'est un Rubens!... opérette en 1 acte, de MM. Paul Max et G. Dorante. (5 mars).

Théatre des Gobelins

Les ruses de Lafleur, en 1 acte de MM. Calixte et Paul Albert (12 mars).

Gaieté-Montparnasse

Ali-Gru XXII ou Ben-Homard XXXIII, vaudeville en 1 acte, de M. Karl (2 avril). *Le moulin de Colombine*, vaudeville en 1 acte de MM. Karl et Gentis (23 avril).

Concert de la Scala

Le pari de Chalumeau, vaudeville en 1 acte de MM. Rouland et Sanyer (30 avril).

Concert de la Pépinière

La Contrainte, opérette en 1 acte de M. Poncin (1er mai).

CONCERT DE LA SCALA

La Trichinose, opérette en 1 acte, de MM. Jouhaud et Poujal (7 mai). *Les Cascades de Taupin*, vaudeville en un acte, de M. Jouhaud (28 mai).

THÉATRE DE GRENELLE

Les Roses de Montparnasse, c. v. en 1 acte de M. Langlois Réville (2 juillet).

CONCERT DU CADRAN

Allons au point du jour. 1 acte, de MM. Dorfeuil et Lefèvre (20 juillet).

FOLIES-BOBINO

Les Sept Péchés Capitaux, vaudeville en 1 acte, de M. F. Corbie (3 septembre).

THÉATRE MONTPARNASSE.

Un homme de feu, vaud. en 1 acte de M. Morel (24 septembre).

FOLIES-RAMBUTEAU

L'année électrique, Revue en 2 actes de M. Lemonnier (2 décembre).

GAIETÉ-MONTPARNASSE

C'est pas fini! Revue en 2 actes de M. Dorfeuil (24 décembre).

Concert de l'Europe

Venez voir la Comète, revue en 1 acte de MM. Dorfeuil et May (24 décembre).

Alcazar

Les Gaspillages de Paris, revue en 3 tableaux, de MM. Hermil et Numès (30 décembre).

Concert Parisien

Epurons, Epurons! revue en 2 tableaux, de MM. Hermil et Numès (31 décembre).

Concert Européen

Le Monde où l'on rigole, revue en 2 actes de M. Dorante (31 décembre).

Concert de la Scala

Cherchez le Kroumir, revue en 2 actes de MM. Sermet et Mensy (13 décembre).

LE THÉATRE EN PROVINCE

Avignon

Le Roman de Lisette, comédie en un acte de M. Paul Manivet (18 janvier).

Bordeaux

Grisettes et Spahis, ballet en un acte, d'Espinosa, musique MM. Debillemont (Th. des Folies-Bergère, 4 janvier).

Les Hamadryades, ballet en un acte, de M. d'Espinosa, musique de M. Debillemont (Th. des Folies-Bergère, 17 janvier).

L'Antropophage, opérette en un acte, de MM. Dedé et Gallay (Th. des Folies-Bordelaises, 19 janvier).

Les Refrains en vogue, revue en un acte, de MM. G. Faure et Andréol (Th. de l'Alcazar, 27 janvier).

Maître Grelot, opéra-comique en un acte, paroles de M. Raoul de Najac, musique de M. C. Talexy (Th. des Folies-Bordelaises, 1er septembre).

Folies et Bergères, ballet en un acte, de MM. Bertoto et Massip (Th. des Folies-Bergère, 1er octobre).

Le Premier Moutardier du pape, opérette en un acte, de M. G. Faure (Th. de l'Alcazar, 2 octobre).

Nymphes et Chasseurs, ballet en un acte, de MM. Dedé et Geudron (Th. des Folies Bordelaises, 2 octobre).

Les Abeilles, ballet en un acte, de MM. Bertoto et Hubans Th. des Folies-Bergère, 30 octobre).

La première Cure, comédie en un acte, de M. G. Faure (Th. de l'Alcazar, 19 novembre).

La Vie de château, ballet en un acte, de MM. Bertoto et Alexis (Th. des Folies-Bergère, 19 décembre).

Bourges

Le Bandit par Amour, opérette en un acte, de MM. Danouville et Cadinor (3 février).

Dijon

L'aillolix, comédie en un acte, de M. Georges Piot (2 avril).

Rompons! comédie en un acte, de M. R. d'Arthez (7 avril).

Lyon

Les Illusions, comédie en un acte, de M. Marty (Th. des Variétés, 15 février).

La Fille de Nicette, ballet en un acte, de Grétemps (Grand Théâtre, 26 octobre).

Marseille

Un Rêve d'Ingénue, comédie en un acte, de MM. H. Duchesnois et Ludovic Guelle (Th. du Gymnase, 18 janvier).

Cascarol et Bidard, comédie en un acte, de M. Alphonse Kuhn (Th. du Gymnase, 25 janvier).

Mons

La Devise du Grand-Père, comédie en un acte, de M. Ad. Leclercq (27 février).

Entre deux trains, comédie en un acte de M. Ad. Leclercq (22 mars).

NARBONNE

Frilo l'Assassin, drame en cinq actes, de M. Faucon (31 mars).

ROYAN

Le Sansonnet, opéra-comique en un acte, de Mme Perronnet (22 août).

SOISSONS

La Fille de Pedro, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Wolf, musique de M. Mullot (3 juillet).

TOULOUSE

Le Bouton, opérette en un acte, de M. Rodolphe Hugonneux (Th. des Variétés, 1er avril).

SAINT-QUENTIN

Alba, drame en cinq actes, de M. Théophile Eck (6 mars).
La Tour de Saint-Quentin, revue en trois actes, de M. Robin des Combes (29 mars).
Qui s'y frotte s'y pique, comédie en un acte, de M. Auguste de Catalan (1er février).
La Fraude, comédie en un acte de M. Th. Eck (24 novembre).

LE THÉATRE A L'ÉTRANGER

I. — EN BELGIQUE

BRUXELLES

Tout çà c'est des carabistouilles, revue en 5 actes de MM. Bouland et Buguet (Th. des Bouffes Bruxellois, 22 janvier).

Hérodiade, grand opéra en 4 actes et 5 tableaux, paroles de MM. Paul Milliet et Henry Grémont, musique de M. Jules Massenet (Théâtre Royal de la Monnaie, 19 décembre).

En Italie, où la production lyrique est toujours très abondante, voici la liste des ouvrages nouveaux représentés pendant le cours de l'année :

II. — EN ITALIE.

Capitan Fracassa, de G. VALENTE, à Naples.
Il Segreto della Duchessa, de G. DELL'OREFICE, à Naples.
Lolla, la bella di Baccarato, d'ANT. ORSINI, à Londres.
Dora, de N. GUERRERA, à Milan.

I Due Possidenti, de CAVAGNARO, à Rome.
Ercole III, de A. BUONOMO, à Naples.
Don Chisciotte, de RICCI LUIGI, à Venise.
Alla caccia dei fiori, de G. VARISCO, à Milan.
Giordano Bruno, de A. BARTOLUCCI, à Pistoja.
L'Ereditiera, de M. DOMINICETI, à Milan.
Il Partigiano, d'OSMOND (comte), à Nice.
Ugo e Parisina, de G.-B. BERGAMINI, à Ferrare.
Hermosa, de G. BRANCA, à Naples.
Nozze in prigione, de E. USIGLIO, à Milan.
Simon Boccanegra, de G. VERDI, à Milan.
I Guanti Gialli, de N. SPINELLI, à Naples.
Nella, de F.-P. FRONTINI, à Catanes.
Encarda di Vargas, de M. MICHIELLI, à Pise.
Gilberto, de E. ABATE, à Naples.
Un Telegramma, de M. SAN-FIORENZO, à Gênes.
La Jettarura, de GOUDRAN, à Rome.
La Perla del Villaggio, de A. GAMBARO, à Livourne.
Almansor, de A. ANTONINI, à Rome.
Giorgione, de G. MAGNANINI, à Reggio.
Orgoglio di nascita, de DE CHAMPS, à Florence.
Uno Starnuto di Giove, de O. SCARANO, à Naples,
Montevergine, de plusieurs auteurs, à Naples.
Il Rinnegato, de MODOG d'ORIZY, à Londres.
La Rosa di Verona, de MUIDI TERESA, à Naples.
Jella, de M. BOLZONI, à Plaisance.
I Burgravi, de C. PODESTA, à Bergame.
Il Caporal Fracassa, de L. CAMERANA, à Casale.
Isolda, d'ADDI, (8) à Bellagio.
L'Amico di Casa, de F. MORTESI, à Florence.
Il padre della figlia di madama Angot, de ZANDOMENEGHI, à Venise.
Zuma, de V. FORNARI, à Naples.
La Congiura di Chevreuse, de THYS PAOLINA, à Florence,
Paquita, d'ENRICO BOSSI, à Milan.
Cordelia, de S. MOBATTI, à Bologne.
I Burgravi, d'ALESS. ORSINI, à Rome.

INSTITUT

Le Grand prix de Rome. — Le jugement du concours d'essai pour le prix de Rome était rendu le 15 mai au Conservatoire de musique.

Le jury était composé de MM. Ambroise Thomas, E. Reyer, Massenet, Saint-Saëns, membres de l'Institut, et de MM. Duprato, Membrée et Paladilhe, jurés adjoints. Sur sept concurrents qui s'étaient présentés à l'épreuve préparatoire, cinq furent admis au concours définitif : MM. Vidal, Marty, 2e grand prix de l'an dernier, Bruneau, mention honorable de 1880, Blanc, 2e grand prix de 1877, et Missa.

Tous les cinq étaient élèves de la classe de M. Massenet.

Le sujet imposé cette année aux concurrents était *Geneviève*, scène lyrique de M. E. Guinand.

Le 25 juin, avait lieu la première audition des cantates en présence de la section de musique de l'Académie des beaux-arts, et, comme de coutume, la seconde audition avait lieu le lendemain à l'Institut en présence de l'Académie des beaux-arts réunie.

Voici l'ordre dans lequel les cantates ont été entendues :

1° M. Missa : cantate chantée par Mlle Mézeray, MM. Moulierat et Mazzuni ;

2° M. Marty : Mlle Dufrane, M[illegible] T[illegible] et S[illegible] in[illegible]

3° M. Vidal : Mlle Griswold, [illegible]

4° M. Bruneau : Mlle Isaac, MM. Dereims et Taskin;
5° M. Blanc : Mlle P. Lévy, MM. Furst et Manoury.

La séance de l'Institut ne s'est terminée qu'après une délibération qui n'a pas duré moins de deux heures et qui était motivée par un grave dissentiment dans le sein de l'Académie des beaux-arts. Tirant contre ses propres troupes, la section de musique avait sévèrement décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner de grand prix, et, comme il faut les deux tiers des voix de l'Académie des beaux-arts réunie en assemblée plénière pour prévaloir contre le vote de la section de musique, ce vote l'a emporté, tout juste, mais il l'a néanmoins emporté, malgré les excellentes raisons développées par plusieurs de ses membres (entre autres M. Emile Perrin), trouvant que le concours n'était certainement pas plus faible cette année que les précédentes et que si les compositions des concurrents ne brillaient pas encore par une éclatante originalité, elles présentaient pourtant une somme de qualités propres à faire un prix de Rome. — « Tout cela manque de vérité et de sincérité. Ces jeunes gens parlent pour ne rien dire, et ne disent pas, la plupart du temps, ce qu'ils veulent dire. Cela sent son Massenet. O Mozart, où es-tu? » Ainsi pensait M. Gounod, qui ne pardonne à personne les échecs successifs de *Polyeucte* et du *Tribut de Zamora*, et qui était approuvé, dans son plaidoyer, par MM. Reyer, et Saint-Saëns (Oh! M. Saint-Saëns!...) comme par MM. les jurés adjoints Membrée et Duprato, deux honorables représentants du « vieux jeu » en musique. C'est sans doute en vain que, dans les cinq partitions des cinq élèves de M. Massenet, obligés de mettre en musique sainte Geneviève amoureuse d'un jeune pâtre, on cherche le *coup de poing*, le : « C'est ça, c'est tout à fait ça », qui caractérisent les chefs-d'œuvres. Mais quoi! peut-on demander un chef-d'œuvre à un candidat de dix-huit ans comme M. Vidal, et la cantate de M. Marty, qui est celle d'un musicien absolument *fait*, ne contient-elle pas des qualités dramatiques tout à fait propres à lui mériter le prix de Rome dont il avait, l'an dernier, déjà si fort approché? La majorité de la section de musique, entraînant l'Académie des beaux-arts tout entière, enchantée d'humilier les musiciens,

qu elle trouve déjà trop favorisés, a donc jugé qu'il n'y avait pas lieu de décerner un premier grand prix. Très poétique et toute charmante, la cantate de M. Bruneau, — admirablement interprétée par M[lle] Isaac, par MM. Dereims et Taskin, — qui a mérité le premier des seconds grands prix, et qui, suivant la tradition, sera exécutée au mois d'octobre, en séance publique. Pleine de promesses, celle de M. Vidal, qui avait pour interprètes M[lle] Griswold, MM. Bertin et Jouhanet. Savante et tourmentée, celle de M. Blanc (second prix de 1877), dont le trio final a pourtant produit un grand effet mais tout à fait digne du prix de Rome, celle de M. Marty, si injustement écarté par la vengeance de musiciens jaloux d'un de leurs collègues. Rien à dire de la mention honorable accordée, par complaisance ou par dérision, à la cantate de M. Missa, la plus faible évidemment de toutes les cinq. Si les académiciens voulaient qu'on se moquât d'eux, ils y ont, parbleu, bien réussi !...

Séance publique annuelle. — Quand donc en finira-t-on avec la routine qui veut qu'on exécute dans une niche de la salle de l'Institut — quelle *niche* pour les pauvres lauréats ! — la cantate des prix de Rome ? L'expérience tentée, le 24 octobre, à la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts, à propos de la scène lyrique qui a remporté le premier second grand prix de composition musicale, ne sera-t-elle pas la dernière? Nous avons tout à l'heure rendu justice aux qualités poétiques de la *Geneviève* de M. Bruneau, lors du jugement de l'Académie ; nous pouvons exprimer ic le chagrin que nous avons ressenti de la voir *exécutée* de la sorte dans une salle aussi ingrate sous le rapport de l'acoustique. M. Dereims a *crié*, horriblement crié ; M[lle] Isaac et M. Taskin ont vainement tenté de le suivre dans cette funeste voie. C'est tout ce que nous saurions dire de l'interprétation. Quant à l'œuvre elle-même que nous avons vue au piano (Girod, éditeur), elle nous a paru très pauvre d'idées (l'harmonie semble être l'unique préoccupation de nos jeunes compositeurs), et grandement empreinte des souvenirs de M. Massenet. M. Bruneau deviendra peut-être quelqu'un. Il se contente, pour le moment, d'imiter son cher

maître. C'est ainsi que le « Seigneur ! Est-ce bien moi que vous avez choisie? » est purement et simplement une phrase du *Roi de Lahore*. Banal est l'air d'Alain et bien monotone le duo avec Geneviève. Mais allez donc demander de l'originalité à un musicien de vingt-quatre ans, qui vient à peine de quitter les bancs de l'école !

De la proclamation des prix décernés en vertu de diverses fondations nous détachons les mentions suivantes :

Prix Trémont. — MM. Boisselot et Cohen, compositeurs de musique.

Prix Chartier. — M. César Franck, compositeur de musique de chambre[1].

ENVOIS DE ROME. — Le 22 décembre a eu lieu, dans la salle du Conservatoire de musique, l'audition publique des envois de Rome. Deux poèmes symphoniques ont été exécutés : le *Sinaï*, de M. Clément Broutin, et *Kaddir*, de M. Samuel Rousseau ; tous deux grands prix de 1878. Le *Sinaï* a été accueilli beaucoup plus froidement que le second poème. En faut-il conclure qu'il vaut moins? Ce n'est pas notre avis; mais la tâche était inégale pour les deux compositeurs. Le *Sinaï* est un drame biblique, *Kaddir* est une légende hindoue ; l'un est un poème religieux, l'autre un poème d'amour. Pour monter avec Moïse au sommet de la montagne sacrée, pour arriver jusqu'à l'Éternel, il faut un souffle puissant, un coup d'aile vigoureux ; pour rêver sur le bord d'un lac et chanter l'amour, il suffit d'écouter son cœur. Les mots peuvent manquer, lorsque l'on parle à un dieu, — nous savons tous parler à une femme. L'œuvre de

1. Dans sa séance du 16 janvier l'Académie des beaux-arts a décerné le prix Rossini — concours du poème — à M. Camille Du Locle.

Le prix a été décerné à l'unanimité.

L'œuvre couronnée et destinée aux concurrents pour le prix musical est intitulée *Prométhée enchaîné*.

Le prix décerné à M. Du Locle est d'une valeur de trois mille francs.

M. Clément Broutin débute par un prélude instrumental attaqué largement par le quatuor. Cette première partie a quelque chose de vague, d'indécis, qui peint bien le mont Sinaï, — l'inconnu. Les Hébreux arrivent lentement, épuisés et découragés par trois mois d'exil. Le compositeur a montré dans un chœur un peu faible qu'il savait se servir des voix; mais il a tort d'employer constamment le même procédé : tous ses chœurs sont écrits en *canon*. L'air d'Aaron est un des plus beaux morceaux de l'œuvre. Il est soutenu par une belle phrase des violoncelles qui a enlevé les applaudissements de l'auditoire. Nous aimons moins l'air de Marie, dont la première partie est cherchée, tourmentée. Marie console Aaron. Il fallait une mélodie simple. M. Broutin a mieux compris son sujet dans la deuxième partie du morceau où se dessine un joli trait des violons. Le duo qui suit : « Après tant de souffrances... » est bien écrit. La reprise par le soprano de la phrase du ténor est amenée par une rentrée originale. Le mouvement rapide du finale forme un contraste heureux avec l'arrivée de Moïse, qui montre le Sinaï aux Hébreux. Ce morceau et le chœur « Chantons l'Éternel » sont d'un beau style, large, élevé, accompagnés à grands coups d'archet par les instruments à cordes et à pleine voix par les cuivres. Enfin, voici la dernière scène; la montagne se couvre d'ombres; l'orage gronde, des voix célestes appellent Moïse, qui monte au Sinaï au milieu des éléments déchaînés. M. Broutin n'a pas pu le suivre; il s'est arrêté à mi-chemin; on sent que le souffle lui manquait. Il s'est alors contenté d'indiquer ce qu'il voulait faire. La scène se termine par le retour du calme et quelques mesures de musique céleste d'un heureux effet. Résumons-nous. La tâche de M. Broutin était très lourde, et si ses épaules ont faibli parfois, il ne lui reste pas moins une partition de valeur qui décèle chez son auteur d'excellentes qualités de composition, et surtout un sentiment élevé et une grande intelligence de son sujet.

Les soli ont été remarquablement chantés par Mlle mézeray et MM. Lorrain et Jourdain. Quant à l'orchestre et aux chœurs, il leur sera impossible d'être bons, tant qu'on ne voudra pas les faire répéter plus sérieusement. Si c'est un

parti pris, c'est absurde. C'est ainsi qu'après une seule lecture, l'orchestre a dénaturé la pensée de l'auteur en prenant un mouvement infiniment trop vite. Plaignons sincèrement M. Broutin. — Nous avons dit que *Kaddir* était une légende hindoue. Je m'étonnerai, à ce propos, que nos librettistes et nos compositeurs ne puisent pas plus souvent, dans cette mythologie si poétique et pleine de beautés inconnues, au lieu de chercher toujours leurs inspirations dans les légendes hébraïques ou chrétiennes tant de fois exploitées. Le pêcheur Kaddir, étendu sur les bords du golfe de Bengale, est plongé dans une profonde rêverie; il aime sans espoir Djemmah, la fille du roi de Naddia. De la ville arrive un brahmane qui demande à Kaddir de le conduire à Dera-Ghazzi. Pendant qu'ils traversent le golfe, le brahmane interroge le pêcheur, découvre son amour et cherche à l'en dissuader. A ce moment, la cange royale portant la princesse Djemmah, ses suivantes et une troupe de musiciens et de chanteurs, sort du palais de Naddia. Kaddir aperçoit la princesse, mais la cange royale passe à quelque distance de la barque et disparaît. La barque touche au rivage. Le brahmane s'éloigne. On entend un chœur lointain qui peu à peu se rapproche : ce sont les sirènes : « Viens parmi nous, disent-elles, le bonheur est à notre cour. » Kaddir, subjugué, plonge et se noie; mais les sirènes le reçoivent et l'emportent triomphantes au palais de Varouna, déesse des eaux. Le développement musical de ce texte intéressant ne comporte pas moins de huit numéros. Mettons en première ligne un chœur d'une originalité incontestable. C'est celui des chanteurs et des rameurs qui montent la barque de Djemmah. C'est une mélodie d'une fraîcheur et d'une légèreté remarquables, délicieusement soutenue par le dessin charmant de la partie des seconds-dessus. Cette jolie page a été acclamée et bissée. Notons encore le morceau symphonique des musiciens de la cange, qui débute par un air de danse au rhythme oriental. Le mouvement se ralentit et prend le caractère d'une mélopée traînante qui s'en va en mourant, et la symphonie se termine par la reprise du premier motif. Le succès obtenu par ce morceau est de moins bon aloi que le précédent. Le

public se laisse prendre volontiers à un rhythme. Vous êtes toujours sûr d'enlever ses suffrages avec une valse, un boléro, un menuet ou une marche indienne. Il ne cherche pas à se rendre compte si le musicien a fait preuve d'originalité, ce qui est une grande difficulté lorsqu'on emploie ces rhythmes caractérisques. Le rhythme agit sur les nerfs du public, qui ne raisonne pas ou qui raisonne plus tard après avoir applaudi. Le chœur des Sirènes mérite également une mention spéciale. L'accompagnement à bouche fermée des ténors et la tenue en sourdine d'un *la* aigu par les violons produisent un effet très original. A l'exception d'une ballade, accompagnée en *pizzicati*, nous aimons peu les soli de chants, confiés à l'interprétation de Mme Montalba et de MM. Auguez et Laurent. Nos compliments aux deux premiers; mais quant à M. Laurent, il a cruellement vengé son patron en nous mettant à notre tour sur le gril. Nous n'avions même pas la possibilité d'alléger nos souffrances en nous retournant, — nous aurions entendu tout de même.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

ET

DE DÉCLAMATION[1]

CONCOURS A HUIS CLOS

SOLFÈGE DES CHANTEURS

Classe des hommes. — Premières médailles : MM. Merglet et Poirson.

Deuxièmes médailles : MM. Deteneuille et Leclerc.

1. Le Conservatoire de musique nous avait conviés, le 1er mai, à un intéressant exercice des élèves.

Le concert commençait par l'admirable symphonie en *la* majeur de Beethoven, brillamment exécutée par les jeunes élèves, sous la direction de M. Deldevez.

Dans l'air de la *Flûte enchantée* « Je te garderai ma foi », Mlle Jacob, qui est blonde et jolie, a fait apprécier de bonnes notes élevées et une estimable correction, mais le médium est défectueux.

Le duo d'*Iphigénie en Tauride* a été admirablement enlevé par le ténor Bolly et la basse chantante Dethurens, tous deux de la classe de l'excellent professeur, M. Archainbaud. Leurs belles voix

Troisièmes médailles : MM. Lamarche, Crépaux et Labis.

Classe des femmes. — Premières médailles : Mlles Rouget et Cour.

Deuxièmes médailles : Mlle Figuet, Mme Delaunay, Mlles Marie et Fontaine.

Troisièmes médailles : Mme Caron, Mlle Maindron, Malevialle, de Lafertrille et Fauvelle.

SOLFÈGE DES INSTRUMENTISTES

Classe des hommes. — Premières médailles : MM. Le-

à l'émission si sûre et leur excellent style ont valu un franc succès à Oreste et à Pylade.

Le chœur sautillant et banal des pages de la *Fiancée du roi de Garbe* a été bissé, principalement, on doit le croire, pour qu'on pût contempler le gracieux essaim des élèves féminines du Conservatoire, qui, au nombre d'une quarantaine, garnissaient les banquettes de la scène. Le fait est que les trois quarts, au moins, sont fort jolies, et il est juste d'ajouter que l'ensemble de leurs voix produisait un effet agréable, en dépit de la médiocrité du morceau qu'elles chantaient.

M. Lamarche a bien dit la scène de la révolte de *Fernand Cortez*, dont le final a été enlevé avec beaucoup de verve par le chœur des élèves hommes; puis Mlle Mansour a chanté l'air des *Noces de Figaro.*

Grand succès pour le final du 2e acte du *Siège de Corinthe*, dans lequel s'est surpassé M. Bolly, fort bien secondé, du reste, par la voix robuste de M. Vernouillet, par celle de Mlle Fincken, qui a une certaine puissance, et par les choristes des deux sexes.

L'exercice s'est gaîment terminé par l'*allegro* si entraînant et si joyeux, imaginé par Rossini, sur ces paroles : « O transports (*bis*) sa fureur se ranime ! »

Entre temps, Mlle Talfumier et M. Papin ont exécuté avec vigueur et précision des variations de Mendelssohn, pour piano et violoncelle, et des fragments du trio en *sol* de Beethoven ont permis d'applaudir le même M. Papin, M. Carembat ainsi que Mlle Harkness, pour la virtuosité avec laquelle ils ont fait chanter, ceux-ci leurs violons, celui-là son violoncelle. Mlle Harkness (au physique, une charmante blonde, toute frisée) est une véritable artiste.

veaux, Archainbaud et Presbitero, élèves de M. Marmontel fils; Lamart, élève de M. Lavignac.

Deuxièmes médailles : MM. Gennaro, élève de M. Lavignac; Bondon, élève de M. Marmontel fils; Berquet et Désir, élèves de M. Alkan.

Troisièmes médailles : MM. Soyer et Bardout, élèves de M. Marmontel fils; M. Cuignadre, élève de M. Lavignac; Poilleux, élève de M. Alkan.

Classe des femmes. — Premières médailles : M[lles] Séveno, Barat, Got, Weil, élèves de M[lle] Donne; Guillois, élève de M[me] Devrainne; Collot et Gennaro, élèves de M[me] Doumic; Weyler, élève de M[lle] Hardouin; Périgot, élève de M[me] Leblanc; Donunech, élève de M[lle] Mercié-Porte.

Deuxièmes médailles : M[lles] d'Obigny de Ferrière, élèves de M[me] Papot; Carton de Grammont, élèves de M[me] Leblanc; Boutin et Gillaud, élèves de M[lle] Donne, Neveux, élève de M[me] Devrainne; Carjat et Crampel, élèves de M[lle] Hardouin.

Troisièmes médailles : M[lles] Seveno, Massin, Daunac et Aloir, élèves de M[lle] Donne; Anthiome, élève de M[me] Maury; Cabot, élève de M[me] Devrainne; Galliano, élève de M[me] Doumic.

HARMONIE SEULE

Classe des hommes. — Premier prix : MM. Leroux et Ganne, élèves de M. Dubois; Honoré, élève de M. Emile Durand.

Second prix : M. Kaiser, élève de M. E. Durand.

Premiers accessits : M. Tchvartz, élève de M. Savard; Doublet, élève de M. Dubois.

Deuxième accessit : M. Rouher, élève de M. Dubois.

Classe des femmes. — Premier prix : M[lle] Chrétien, élève de M. Lenepveu.

Second prix : M[lle] Lefrançois, élève de M. Lenepveu.

Premier accessit : M[lle] Vernaut, élève de M. Lenepveu.

Deuxième accessit : M[lle] Baudéan, élève de M. Lenepveu.

HARMONIE ET ACCOMPAGNEMENT

Classe des hommes. — Pas de prix ni de 1er accessit.
Deuxième accessit : M. Sourilas.
Classe des femmes. — Premier prix : Mlle Lefrançois.
Pas de second prix.
Premier accessit : Mlle Prat.
Deuxième accessit : Mlle Lange.

CONTRE-POINT ET FUGUE

Premiers prix : MM. Vidal et Pierné, élèves de M. Massenet.
Deuxième prix : M. Jeannin, élève de M. Guiraud.
Premier accessit : M. Ferroni, élève de M. Massenet.
Deuxième accessit : M. Grand-Jany, élève de M. Massenet.

ORGUE

Professeur : M. César Franck.
Premier prix : M. Chapuis.
Deuxième prix : M. Pierné.

CONTRE-BASSE

Professeur : M. Labro.
Premier prix : M. Bonniol.
Deuxième prix : M. Michiels.
Premier accessit : M. Turbelin.

HARPE

Professeur : M. Prunier.
Premier prix : Mlle Cossas.
Deuxième prix : Mlle Riwinach.

CONCOURS PUBLICS

22 JUILLET. — *Concours de chant.* — Membres du jury : MM. Ambroise Thomas, président; Massenet, Léo Delibes, Guiraud, Cohen, Wekerlin, Deschapelles et le baryton Maurel.

Classe des hommes. — Premier prix : M. Vernouillet, élève de M. Barbot.

Second prix : MM. Dethurens et Bolly, élèves de M. Archainbaud.

Premiers accessits : MM. Labis et Thual, élèves de M. Bax, Jouhanet, élève de M. Crosti; Merglet, élève de M. Masset.

Deuxièmes accessits : MM. Poirier et Devineau, élèves de M. Crosti.

Classe des femmes. — Premiers prix : Mme Delaunay, élève de M. Bax, et Mlle Jacob, élève de M. Bussine.

Deuxièmes prix : Mlles Lureau, élève de M. Crosti; Rémy et Gaix de Mansour, élève de M. Bax.

Premiers accessits : Mlle Pierron, élève de M. Barbet; Vildieu, élève de M. Bussine; Hall, élève de M. Bax.

Deuxièmes accessits : Mlle Chassin, élève de M. Archainbaud; Mme Caron, élève de M. Masset.

Concours de piano.

Classe des hommes. — Le morceau de concours était de M. Edouard Wolff.

Premiers prix : MM. Calado, élève de M. Mathias; Mesquita, élève de M. Marmontel.

Deuxièmes prix : M. Chansarel, élève de M. Marmontel; Adour, élève de M. Mathias.

Premier accessit : M. Courras, élève de M. Marmontel.

Deuxièmes accessits : MM. Vallejo, élèves de M. Mathias; Leroux, élève de M. Marmontel.

Classe des femmes. — Morceau de concours : Ballade de Chopin, en sol mineur.

Premier prix : Mlle Talfumier, élève de Mme Massart.

Deuxièmes prix : Mlles Weloch, élève de M. Delaborde Mesnage, élève de Mme Massart; Mettetal, élève de M. Le Couppey; Adolphi, élève de Mme Massart.

Deuxièmes accessits : Mlle Krzyzanowska, Turpin, élèves de M. Le Couppey; Boutet de Monvel, Dubois, élèves de Mme Massart.

Deuxièmes accessits : Mlle Luziani, Levasseur, élèves de Mme Massart; Lefrançois, élève de M. Delaborde.

Concours d'Opéra-Comique. — Voici les noms des concurrents et les rôles dans lesquels ils se sont fait entendre :

Le Tableau parlant, Mlle Lefèvre.
Les Porcherons, Mlle Bollaert.
Les Voitures versées, Mlle Pierron.
Le Caïd, Mlle Durié.
Giralda, Mlle Duquesne.
Le Diable à l'école, Mlle Chalmin.
Suzanne, Mlle Herman.
Mireille, Mlle Jacob.
Le Songe d'une nuit d'été, M. Bolly.
Le Toréador, M. Vernouillet.
Les Noces de Jeannette, M. de Labenne et Mlle Rémy.
Mireille, M. Kettich et Mlle Fincken.
Les Trovatelles, M. Sujol.
Le Barbier de Séville, Mme Rose Delaunay.
Le Pardon de Ploërmel, Mlle Merguillier.
Mignon, Mlle Haussmann.
Les Dragons de Villars, Mlle Perrouze.

Classe des hommes. — Pas de premier prix.

Deuxièmes prix : MM. Chalmin, élève de M. Mocker; Bolly, élève de M. Ponchard.

Premier accessit : M. Sujol, élève de M. Mocker.

Classe des femmes. — Premiers prix : Mlles Jacob, élève de M. Mocker; Fincken, élève de M. Ponchard.

Deuxièmes prix: Mlle Rémy et Mme Delaunay, élèves de M. Ponchard; Mlle Merguillier, élève de M. Mocker.

Premiers accessits: Mlle Durié, élève de M. Mocker; Hermann, élève de M. Ponchard.

Deuxièmes accessits: Mlles Pierron et Haussmann, élèves de M. Ponchard.

Concours de tragédie et comédie. — Membres du jury : MM. Ambroise Thomas, président; des Chapeles, Camille Doucet, Alexandre Dumas, Perrin, de la Rounat, Jules Barbier, Auguste Maquet, Maubant et Édouard Thierry.

Voici les noms des concurrents et les ouvrages dans lesquels ils se sont présentés au public:

Scènes tragiques:

Mithridate, M. Duflos.
Lucrèce, Mlle Lannier.
Le Roi s'amuse, M. Falconnier.
Phèdre, Mlle Renaud.
Les Enfants d'Édouard, Mlle Mazé.
Britannicus, Mlle Barthélemy.
Horace, M. Mayer.
Hernani, M. Trubert.
Charles VII chez ses grands vassaux, Mlle Caristie-Martel.
Louis XI, M. Reigers.
Hamlet, M. Garnier.

Scènes comiques:

Le Barbier de Séville, Mlle Bruck.
Le Demi-Monde, Mlle Petit.
Un mariage sous Louis XV.
L'École des femmes, Mlle Durand.
Le Malade imaginaire, Mlle Thouard.
Les Précieuses ridicules, M. Chabrol.
Le Gendre de M. Poirier, M. Bonheur.
Les Femmes savantes, M. Vast.
L'Aventurière, M. Duflos.
Paul Forestier, M. Ruef et Mlle Barety.
Gabrielle, M. Garnier.
Le jeu de l'amour et du Hasard, Mlle Muller

La Ciguë, Mlle Mazé.
Les Précieuses ridicules, M. Galipaux.
Don Juan d'Autriche, M. Monvel et M. Mayer.
Tartuffe, M. Hamel.
Le Chandelier, Mlle Linville et M. Samary.
Le Duc Job, Mlle Dandor.
Les Femmes savantes, Mlle Boyer.
Le Demi-Monde, Mlle Danglars.
Le Joueur, M. Heimendinger.

Tragédie. — Classe des hommes. — Premier prix: M. Garnier, élève de M. Régnier.

Deuxième prix : M. Duflos, élève de M. Worms et d'abord de M. Monrose.

Pas de premier accessit.

Deuxième accessit : M. Falconnier, élève de M. Monrose et ensuite de M. Worms.

Classe des femmes. — Pas de premier prix.

Deuxième prix : Mlle Lannier, élève de M. Régnier.

Premier accessit : Mlle Caristie-Martel, élève de M. Got.

Deuxième accessit : Mlle Barthélemy, élève de M. Worms.

Comédie. — Classe des hommes. — Premier prix : M. Galipaux, élève de M. Régnier.

Deuxièmes prix : MM. Garnier, élève de M. Régnier; Duflos, élève de M. Worms.

Premier accessit : M. Vast, élève de M. Régnier.

Deuxièmes accessits : MM. Samary, élève de M. Delaunay; Hamel, élève de M. Got.

Classe des femmes. — Premier prix : Mlle Durand, élève de M. Régnier.

Pas de deuxième prix.

Premiers accessits : Mlles Muller, élève de M. Delaunay; Dandor, élève de M. Worms.

Deuxièmes accessits : Mlles Bruck et Petit, élèves de M. Regnier.

28 Juillet. — *Concours d'Opéra.* — Voici les noms des

divers concurrents tous de la classe de M. Obin, et les rôles dans lesquels ils se sont présentés au public.

Le Trouvère, Mlle Hall.
Faust, Mlle Fincken.
Hamlet, M. Dethurens.
La Juive, M. Crépaux.
L'Africaine, Mlle Cour.
Faust, Mlle Mansour.
Robert le Diable, M. Lamarche.
Don Juan, M. Labis.

Hommes. — Premier prix : M. Lamarche.
Second prix : MM. Crépaux et Labis.
Premier accessit : M. Dethurens.

Femmes. — Pas de premier prix.
Deuxième prix : Mlle Hall.
Premiers accessits : Mlles Fincken et Mansour.

Concours d'instruments à cordes :

Violoncelle. — Premier prix : M. Papin.
Deuxième prix : M. Girod.
Premier accessit : M. Magdanel.
Élèves de M. Franchomme.

Violon. — Premiers prix : MM. Nadaud, Harkess, élèves de M. Dancla; Wolff, élève de M. Massart.

Deuxièmes prix : MM. Houfflack, élève de M. Dancla; Geloso, élève de M. Massart; Mlle Hillemacher, élève de M. Sauzay.

Premiers accessits : MM. Mache, élève de M. Maurin; Malbernac, élève de M. Massart; Carembat, élève de M. Sausay.

Deuxièmes accessits : M. Brun et Mlle Sinay, élèves de M. Massart.

Concours d'instruments à vent :

Flûte. — Professeur : M. Altès.
Premier prix : M. Feillou.

Deuxième prix : M. Douchet.
Premiers accessits : MM. Richaud et Jacquet.

Hautbois. — Professeur : M. Colin.
Premiers prix : MM. Lamothe et Doucet.
Deuxième prix : M. Pellegrin.
Premiers accessits : MM. Baqué et Chassiang.
Deuxième accessit : M. Bertain.

Clarinette. — Professeur : M. Rose.
Premier prix : M. Pagès.
Deuxième prix : M. Bernadaux.
Premier accessit : M. Courrouy.
Deuxième accessit : M. Mayeur.

Basson. — Professeur : M. Jancourt.
Premier prix : M. Heisser.
Deuxième prix : M. Couppas.
Premier accessit : M. Pierre.

Cor. — Professeur : M. Mohr.
Premier prix : M. Gruyer.
Premier accessit : M. Delgrange.
Deuxième accessit : M. Kahn.

Cornet à pistons. — Professeur : M. Arban.
Premiers prix : MM. Naninek et Leroux.
Deuxième prix : M. Petit.
Premier accessit : M. Gonzalez.

Trompette. — Professeur : M. Cerclier.
Second prix : M. Défossez.
Premier accessit : M. Allary.

Trombone. — Professeur : M. Delisse.
Second prix : M. Flandrin.
Premier accessit : M. Vidal.
Deuxièmes accessits : MM. Lauga et Vasseur.

La distribution des prix, au Conservatoire national de musique et de déclamation avait lieu le 4 août, présidée par

M. Turquet, sous-secrétaire d'État des beaux-arts, entouré, sur l'estrade, des professeurs de l'École et des directeurs des théâtres subventionnés.

M. Turquet a lu le discours d'usage, qui n'était qu'une sorte de procès-verbal de l'existence du Conservatoire pendant l'exercice écoulé. Plusieurs des faits rappelés par M. Turquet ont été vivement applaudis. Nous citerons le passage relatif à la promotion de M. Ambroise Thomas au grade de grand-officier de la Légion d'honneur, ainsi que celui où, après avoir constaté que l'état de santé de M. Victor Massé l'avait obligé de résigner ses fonctions de professeur, il était toutefois permis d'espérer que le compositeur enrichirait encore notre répertoire de nouvelles œuvres lyriques.

M. Turquet a annoncé que les palmes académiques étaient données par MM. Mathias, professeur de piano; Barbot, professeur de chant; Delisse, professeur de trombone, et Lavignac, professeur de solfège.

A ce moment chacun pressentait que le *clou*, comme on dit aujourd'hui, du discours de M. le sous-secrétaire d'État n'était pas loin, et l'émotion était générale, lorsque M. Turquet, continuant, s'est exprimé ainsi :

« Une plus haute récompense a été réservée à M. Got, professeur de déclamation. (Tonnerre d'applaudissements, longue interruption.) Il est fait chevalier de la Légion d'honneur (nouvelle et chaleureuse interruption). C'est comme professeur au Conservatoire que M. Got obtient cette haute récompense de ses services. (Applaudissements modérés.) Cependant le gouvernement n'a pu oublier, en le décorant, qu'il décorait en lui le doyen de la Comédie-Française (nouveau tonnerre d'applaudissements), un des artistes les plus éminents de cette grande maison, un de ceux qui en conservent avec esprit les traditions en y apportant un talent original et un art consommé. (Nouvelles salves frénétiques.)

Lorsque des hommes comme M. Got, qui se sont rendus illustres par l'interprétation des chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, joignent au talent le caractère, ils ont droit aux distinctions qui sont accordées en France à tous les gens de talent et d'illustration. .. »

C'est au milieu du tumulte de l'ovation qui a suivi ces dernières paroles que M. Turquet a détaché la croix de sa boutonnière et l'a attachée à celle de M. Got, qu'il a embrassé plusieurs fois[1].

Après cette scène émouvante, il a été procédé à la remise aux élèves des diplômes, constatant les récompenses obtenues par eux, puis ont eu lieu le concert et l'intermède dont voici le programme :

1° Rondo à deux pianos, de Chopin, exécuté par Mlle Talfumière et M. Calado.

2° Air du *Pré aux Clers*, chanté par Mlle Rose Delaunay

3° Premier morceau du troisième concerto pour le violon, de Henri Vieuxtemps, exécuté par M. Nadaud.

4° Scène d'*Hamlet* (traduction d'Alexandre Dumas père et M. Paul Meurice).

Hamlet, M. Garnier. — La Reine, Mlle Lannier.

5° Fragments de 2e acte de l'*École des Femmes* :

Arnolphe, M. Galipaux. — Agnès, Mlle Durand.

6° Scène des *Trovatelles*, de M. J. Duprato :

Nantina, Mlle Jacob. — Timberio, M. Chalmin. — Geronimo, M. Sujol.

7° Duo du 4e acte de la *Juive* :

Eleazar, M. Lamarche. — Brogni, M. Crépaux.

Au mois d'octobre de l'année 1881, M. Regnier donnait sa démission de professeur au Conservatoire et cessait d'y

1. La liste des décorations de la Légion d'honneur insérée e 10 juillet à l'*Officiel* contenait le nom de M. Charles Colin, professeur au Conservatoire national de musique

Cette nomination trouva le meilleur accueil dans le monde musical, où M. Charles Colin, ancien prix de Rome, compositeur des plus distingués, ne comptait que des sympathies.

Si la croix de chevalier de la Légion d'honneur, donnée à M. Charles Colin, figurait à l'*Officiel* parmi les promotions du ministère de la guerre, c'est que l'excellent professeur était depuis longtemps membre de la commission d'examen des candidats aux emplois de chef et de sous-chef de musique dans l'armée, et qu'en cette qualité, il avait rendu de nombreux services à l'administration militaire.

faire son cours de déclamation. La retraite de l'éminent professeur constituait une véritable perte pour l'Ecole, où, il a formé de si nombreux et de si brillants élèves.

Il n'était pas aisé de lui choisir un successeur. M. Turquet fit, dit-on, offrir ces fonctions à Mme Arnould-Plessy qui déclina l'honneur. Les journaux publièrent alors une lettre signée Frédéric Febvre, où l'honorable sociétaire de la Comédie-Française, se plaignant qu'on eût mis son nom en avant pour la place vacante, déclarait s'effacer devant son ancien, M. Maubant, qui, lui aussi, avait posé sa candidature. Quatre candidats restaient en présence : MM. Talbot, l'ex-sociétaire de la Comédie-Française, qui avait depuis longtemps fait ses preuves de professeur et appris à enseigner en enseignant; Dupont-Vernon, comédien intelligent et instruit qui avait su concilier l'affection de ses élèves dans une suppléance au Conservatoire ; Saint-Germain (du Gymnase), chaleureusement recommandé par M. Francisque Sarcey; Maubant, enfin, qui fut choisi par le ministre et définitivement nommé en remplacement de M. Regnier.

Par arrêtés du 13 octobre, M. Émile Pessard, compositeur de musique, était nommé professeur d'harmonie au Conservatoire, et M. Georges Gillet, hautbois-solo de la société des Concerts et de l'Opéra-Comique, professeur de haut bois.

Notons enfin, pour terminer ce chapitre, le vif succès de M. Henri de Lapommeraye qui, le 23 novembre, inaugurait, aux applaudissements de son nombreux public, la quatrième année de son cours de littérature dramatique, en annonçant à son auditoire qu'il allait étudier cette fois les auteurs dramatiques du dix-huitième siècle : Voltaire, Destouches, Marivaux, Sedaine, Ducis et Beaumarchais.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CONCERNANT LE THÉATRE

AICARD (Jean). — *Othello*, traduction nouvelle en vers. — (Chez Charpentier.)

BECKER (G.). — *Annales de Jehan et Estienne Ferrier, ménestriers en la cité de Genesve, escriptes en icelles*, quinzième siècle. — (Sandoz et Fischbacher, éditeurs.)

BECQ DE FOUQUIÈRES. — *Traité de diction et de lecture à haute voix*, divisé en trois parties : *Rhythme*, *Intonation*, *Expression*, et dédié aux artistes de la Comédie-Française.

BILHAUD (Paul). — *Les Gens qui rient*, *choses à dire*, avec préface, par Coquelin cadet. — (Barbré, éditeur.)

BRANDER MATTHEWS (J.). — *The Theatres of Paris*, avec illustrations de Madrazo, Gaucherel, Carolus Duran, Sarah Bernhardt, etc., dédié à Coquelin aîné et publié à New-York.

BUGUET (Henry). — *Foyers et Coulisses* (*l'Ambigu*), memento anecdotique de tous les directeurs, artistes et pièces qui se sont succédé sur cette scène depuis sa fondation, en 1869, par Nicolas Audinot jusqu'à nos jours. — (Tresse, éditeur.)

CARLEZ. — *Pierre et Thomas Corneille*, librettistes.

(Tiré à part en brochure, à l'imprimerie de Leblanc). — Hardel, à Caen.)

Coquelin (Cadet). — *Le Monologue moderne.* — (Chez Ollendorff.)

Delair (Paul). — *Contes d'à présent*, avec une lettre de Coquelin aîné sur la poésie dite en public, et sur l'art de la dire.

Dugué (Ferdinand). — *Tibère*, drame inédit. (Dentu, éditeur).

Duranty. — *Théâtre des Marionnettes.* — (Chez Charpentier.)

Fourcaud. — *Figures d'artistes : Léontine Beaugrand.* — (Chez Ollendorff.)

Gœthe, Mon Journal, par un Strasbourgeois. — (Chez Conquet, à Paris.)

Gonzalès (Emmanuel) — *Caravanes de Scaramouche*, avec une préface de M. Paul Lacroix.

Hugo (Victor). — *Les Quatre vents de l'Esprit.* Le livre dramatique : *Les Trouvailles de Gallus.* — (Chez Hetzel et Quantin.)

Jusserand. — *Le Théâtre en Angleterre*, depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare.

Legouvé (Ernest). — *La lecture en action.* (Hetzel éditeur.)

Lemercier de Neuville. — *Comédies de château.* — (Tresse, éditeur.)

Lemercier de Neuville. — *Le nouveau théâtre des Pupazzi*, recueil de proverbes. — (Librairie générale.)

Leroy (Louis). — *Les Tréteaux parisiens*, scènes de ville et de théâtre. — (Chez Maurice Dreyfous.)

Mahalin (Paul). — *Les Actrices de Paris*, troisième volume. — (Chez Tresse.)

Marivaux. — *Théâtre choisi*, en deux volumes. — (Chez Jouaust.)

Mortier (Arnold). — *Soirées Parisiennes*, huitième volume, précédé d'une préface par Emile Zola. — (Chez Dentu.)

Noel (Edouard), et Stoullig (Edmond). — *Annales du théâtre et de la musique*, sixième année, 1880, avec préface de M. Victorin Joncières. — (Chez Charpentier.)

Normand (Jacques). — *Paravents et tréteaux, fantaisies de salon et de théâtre.*

Œklenschloeger et Holberg. — *Théâtre choisi* traduit par Xavier Marmier et David Soldi. — (Chez Didier.)

Pailleron (Edouard). — *Le Théâtre chez Madame.* — (Calmann Lévy, éditeur.)

Shakespare. — *Macbeth*, texte anglais, édition classique publiée par M. James Darmesteter, chez Delagrave, éditeur.

Soubies (Albert). — *Almanach des spectacles*, pour 1880, précédé d'un portrait de M. Coquelin cadet. — (Chez Jouaust.)

Stapfer (Paul). — *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques : Iphigénie en Tauride, Hermann et Dorothée.* — (Chez Fischbacher.)

Théâtre classique publié par pièces séparées : *Esther*, *Athalie*, *Tartuffe*, *Rodogune*, *Iphigénie*, les *Plaideurs*. — (Chez Delagrave.)

Théâtre classique, comprenant le *Cid*, *Cinna*, *Britannicus*, *Polyeucte*, *Esther* et les *Plaideurs*. — (Garnier frères.)

Théâtre de campagne. — Septième volume. — (Chez Ollendorff.)

Théâtre des boulevards, réimprimé pour la première fois et précédé d'une notice par m. Georges d'Heylli.

Thurot. — *De la prononciation française.* — (Chez Hachette.)

Welschinger (Henri). — *Le Théâtre de la Révolution* (1789-1799.)

OUVRAGES CONCERNANT LA MUSIQUE

Annuaire du Conservatoire de musique de Bruxelles pour 1880.

Berlioz (Hector). — *Lettres intimes*, adressées à Humbert Ferrand. — (Chez Calmann Lévy.)

Catalogue de la collection d'autographes léguée à l'Aca-

démie philharmonique de Bologne par un de ses membres, l'abbé Masseangelo Masseangeli. — (Bologne, à l'imprimerie royale.)

FINOTTI. — *Consonanze e dissonanze, ragionamento filsofico.* — (Chez Ricordi, éditeur à Milan.)

FOUQUE (Octave). — *Histoire du théâtre Ventadour.* — (Chez Fischbacher.)

GEVAERT. — *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité.* — (Chez Annoot-Braeckmann, à Gand.)

GROVE. — Dictionnaire de musique. — (Londres, chez Macmillan.)

JULLIEN (Adolphe). — *Hector Berlioz, la vie et le combat, les œuvres.* — (Charavay, éditeur.)

LAGLAIZE. — *Fantoches d'Opéra*, avec une préface, par M. Charles Monselet.

LEMAIRE (Th.) et LAVOIX fils (H.). — *Le Chant, ses principes et son histoire.* — Heugel, éditeur.)

Lettres de Mendelssohn, traduites par A.-A. Rolland.

LISTZ. — *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie.* (Chez Fischbacher.)

PILLAUT (Léon). — *Instruments et musiciens.* — (Chez Charpentier.)

POUGIN (Arthur). — *Les vrais créateurs de l'opéra français : Perrin et Cambert.* — (Chez Charavay.)

PUBLICATIONS MUSICALES

BEAUJOYEUX (Balthazar de). — *Le ballet comique de la Reyne.* — (Th. Michaëlis, éditeur.)

CAMBERT. — *Pomone, et les Peines et les plaisirs d'amour*, transcrits et annotés par M. Wekerlin. — (Th. Michaëlis, éditeur.)

CAMPRA. — *Tancrède*, tragédie lyrique en cinq actes et un prologue, paroles d'Antoine Dauchet, réduite pour piano et chant par M. A. Guilmant, d'après les manuscrits et l'édi-

tion de 1702; préface de M. Arthur Pougin. — (Th. Michaëlis, éditeur.)

COLLASSE. — *Thétys et Pelée* (1689). — (Th. Michaëlis, éditeur.)

LACOMBE (Louis). — *Chants de la patrie*, avec accompagnement de piano. — (Chez Léon Grus.)

LULLY. — *Alceste*, tragédie lyrique en cinq actes et un prologue, réduits pour piano et chant par M. Th. de Lajarte, d'après les exemplaires et les manuscrits de la Bibliothèque de l'Opéra. — (Th. Michaëlis, éditeur.)

LULLY. — *Cadmus et Hermione*. — (Collection des chefs-d'œuvre classiques de l'Opéra français, publié par M. Th. Michaëlis.)

MASSÉ (Victor). — *Chants d'autrefois*, *chants bretons*, *chants du soir;* recueil de mélodies. — (Chez Léon Grus).

MASSENET. — Trois mélodies, deux duos et un trio. — (Chez Durand et Schœnewerck.)

SALIERI. — *Les Danaïdes*, avec notice de M. Gustave Lefèvre. — (Collection des chefs-d'œuvre classiques de l'Opéra français, chez Michaëlis.)

NÉCROLOGIE

AUTEURS DRAMATIQUES :

MM. **AUGER** (Hippolyte). — **DELIGNY** (Eugène). — **DE GIRARDIN** (Émile). — **COLLIOT** (Émile). — **DE FORGES**. — **CHAULIEU** (Armand). — **SAVARD**. — **COURNIER**.

ARTISTES DRAMATIQUES :

MM. **BRETON** (Eugène). — **SICARD**. — **CHEVALIER**. — **DELAISTRE**. — **BERTHOLLET**. — **REYNARD**. — **BUSSINE**. — **JOLLIET** (père). — **LABA** (Paul). — **RAVEL**. — **REYBAUDI**. — **BOUZAC**. — **LARCHER**. — **AUGÉ DE BEAULIEU**. — **DUPLESSI**. — **AURIOL**. — **Mme JOSSE**. — **HOULT**. — **MIRAL**. — **LAMBERT**. — **ANSELME**. — **REYNOLD**. — **MALHANDIÉ**. — **WORMS**. — **COLOMB**. — **COLLIN**. — **LEMONIE**. — **LACOMBE**.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1882[1].

Charivari. — M. Pierre Véron.

Clairon. — M. François Oswald: *Primerose* (M. Raoul Toché). Soirée Parisienne: M. A. d'Herblay, Courrier des Théâtres.

Constitutionnel. — M. Georges Ohnet, Critique dramatique: Jacques Hermann (Mlle Sidoux), Critique musicale.

Correspondant. — M. Victor Fournel.

Courrier d'État. — M. Edmond Stoullig.

Défense. — M. P. de Margualiers (M. d'Ablac).

Dix-neuvième siècle. — M. Henry Fouquier. M. Philbert Brébas. Soirée Parisienne.

Entr'acte. — MM. Achille Denis et Fernand Bourgeat.

Estafette. — M. G. de Porto-Riche, Critique dramatique: M. Ch. M. Widor, Critique musicale; Strapontin (M. Paul Burani), Soirée Parisienne et Courrier des Théâtres.

Événement. — M. Albert Wolff, Critique dramatique;

1. La présente liste a été établie le 31 décembre 1881.
Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

M. PHILIBERT JOSLÉ, Critique musicale; M. LOUIS BESSON, (Panserose) Soirée Parisienne et Courrier des Théâtres.

Figaro. — M. AUGUSTE VITU, Critique dramatique; M. B. JOUVIN, Critique musicale; M. ARNOLD MORTIER. (Le monsieur de l'Orchestre), Soirée Parisienne; M. JULES PRÉVEL, Courrier des Théâtres.

Français. — Noll (M. JULES GUILLEMOT), Critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, Critique musicale.

France. — Saint-Juirs (M. RÉNÉ DELORME), Critique dramatique et musicale; M. VICTOR ROGER, Courrier des Théâtres.

Gaulois. — M. JEAN RICHEPIN, Critique dramatique; M. FOURCAUD, Critique musicale; M. MAURICE ORDONNEAU, Soirée Parisienne; M. ARTHUR CANTEL, Courrier des Théâtres.

Gazette de France. — Dancourt (M. ADOLPHE RACOT), Critique dramatique; M. Simon Boubée, Critique musicale.

Gil-Blas. — M. LÉON CHAPRON, Critique dramatique; M. D. MAGNUS, Critique musicale; M. CH. HUBERT, Soirée Parisienne; M. CHRISTIAN DE TROGOFF, Courrier des Théâtres.

Globe. — MM. PAUL BOURGET et J. MONTET, Critique dramatique; M. H. LAVOIX FILS, Critique musicale.

Henri IV. — M. JEHAN SOUDAN, Critique dramatique; M. G. DE BEAUPLAN, Critique musicale; Vert-Galant (M. EDMOND STOULLIG), Soirée Parisienne.

Illustration. — Savigny (M. H. LAVOIX).

Indépendant. — M. ÉMILE BLAVET, Critique dramatique; M. ANDRÉ WORMSER, Critique musicale.

Intransigeant. — Fauchery (M. HENRI DE GRAMONT).

Journal des Débats. — M. CLÉMENT GARAGUEL, Critique dramatique; M. ERNEST REYER, Critique musicale.

Journal illustré. — Darcours (M. CHARLES RÉTY).

Justice. — M. AURÉLIEN SCHOLL.

Lanterne. — Un monsieur du parterrre et Scapin (M. EDGARD POURCELLE), Critique dramatique et musicale, Courrier des Théâtres.

Liberté. — M. PAUL PERRET, Critique dramatique; M. VICTORIN JONCIÈRES, Critique musicale et Courrier des Théâtres (Jennius).

Marseillaise. — [illegible] M. Fernand Bourgeat.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Ménestrel. — [illegible] M. Heugel et [illegible] Wilder.

Monde illustré. — M. Charles Monselet, Chronique dramatique; M. Albert de Lasalle, Chronique musicale.

Moniteur universel. — M. Édouard Thierry, Critique dramatique; M. Albert de Lasalle, Critique musicale; [illegible] M. Émile Desbeaux, Courrier des Théâtres.

Mot d'Ordre. — [illegible] M. Fernand Bourgeat.

[illegible]. — M. Arthur [illegible].

[illegible]. — M. Edmond Stoullig, Critique dramatique et musicale; [illegible] M. Edmond Stoullig, Courrier des théâtres.

Nouvelle Revue. — M. E. de [illegible], Critique dramatique; M. Louis Gallet, Critique musicale.

Paris-Journal. — M. E. de [illegible], Critique dramatique; M. [illegible], Critique musicale; M. Louis [illegible], Soirée Parisienne et Courrier des Théâtres.

Parlement. — M. Alphonse [illegible], Critique dramatique; M. Victor Wilder, Critique musicale.

Patrie. — M. François Coppée, Critique dramatique; M. Lauzières de Thémines, Critique musicale; G. Dorante (M. [illegible]), Courrier des Théâtres.

Pays. — M. Georges Maillard.

Petit Journal. — M. Émile Abraham.

Petit National. — M. Edmond Stoullig.

Petit Caporal. — M. J. Amigues.

Petit Moniteur. — M. Émile Desbeaux.

Petite Presse. — M. Émile Desbeaux.

Presse. — M. [illegible], Critique Dramatique; M. Gaston Serpette, Critique musicale.

Presse Illustrée. — M. Emile Desbeaux.

Rappel. — M. Armand Gouzien.

Revue des Deux Mondes. — M. Louis Ganderax, Critique dramatique; M. Blaze de Bury (F. de Lagenevais), Critique musicale.

Revue du Monde musical et dramatique. — M. Léon

KERST, Critique musicale ; M. ARMAND SILVESTRE, Critique dramatique.

Revue politique et littéraire, M. MAXIME GAUCHER.

Republique Française. — M. PAUL ARÈNE, Critique dramatique ; M. OCTAVE FOUQUE, Critique musicale.

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Siècle. — M. CHARLES BIGOT, Critique dramatique ; M. OSCAR COMETTANT, Critique musicale.

Soleil. — La Bulletière (M. RICHARD DE LAVALLÉE).

Soir. — M. ÉMILE MENDEL, Critique dramatique ; B. de Lomagne (M. ALBERT SOUBIES), Critique musicale.

Télégraphe. — M. MAXIME GAUCHER, Critique dramatique ; M. MARCEL GIRETTE, Critique musicale ; Vert-Vert (M. EDMOND STOULLIG), Courrier des Théâtres.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, Critique dramatique ; M. J. WEBER, Critique musicale.

Tribunal illustré. — M. EDGARD POURCELLE.

Union. — M. DANIEL BERNARD.

Univers illustré. — M. ACHILLE DENIS.

Vérité. — M. MAURICE DRACK, Critique musicale et dramatique ; M. LÉON MARX, Courrier des Théâtres.

Voltaire. — M. BERGERAT, Critique dramatique ; M. LÉON KERST, Critique musicale ; M. ALFRED DELILIA (Scapin et Marcel Didier), Soirée Parisienne et Courrier des Théâtres.

TABLE DES MATIÈRES[1]

1. Les chapitres rédigés, soit par M. Édouard Noël, soit par M. Edmond Stoullig, sont désignés par les initiales : E. N. et E. S.